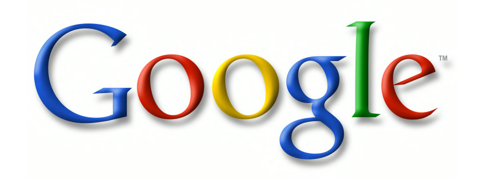
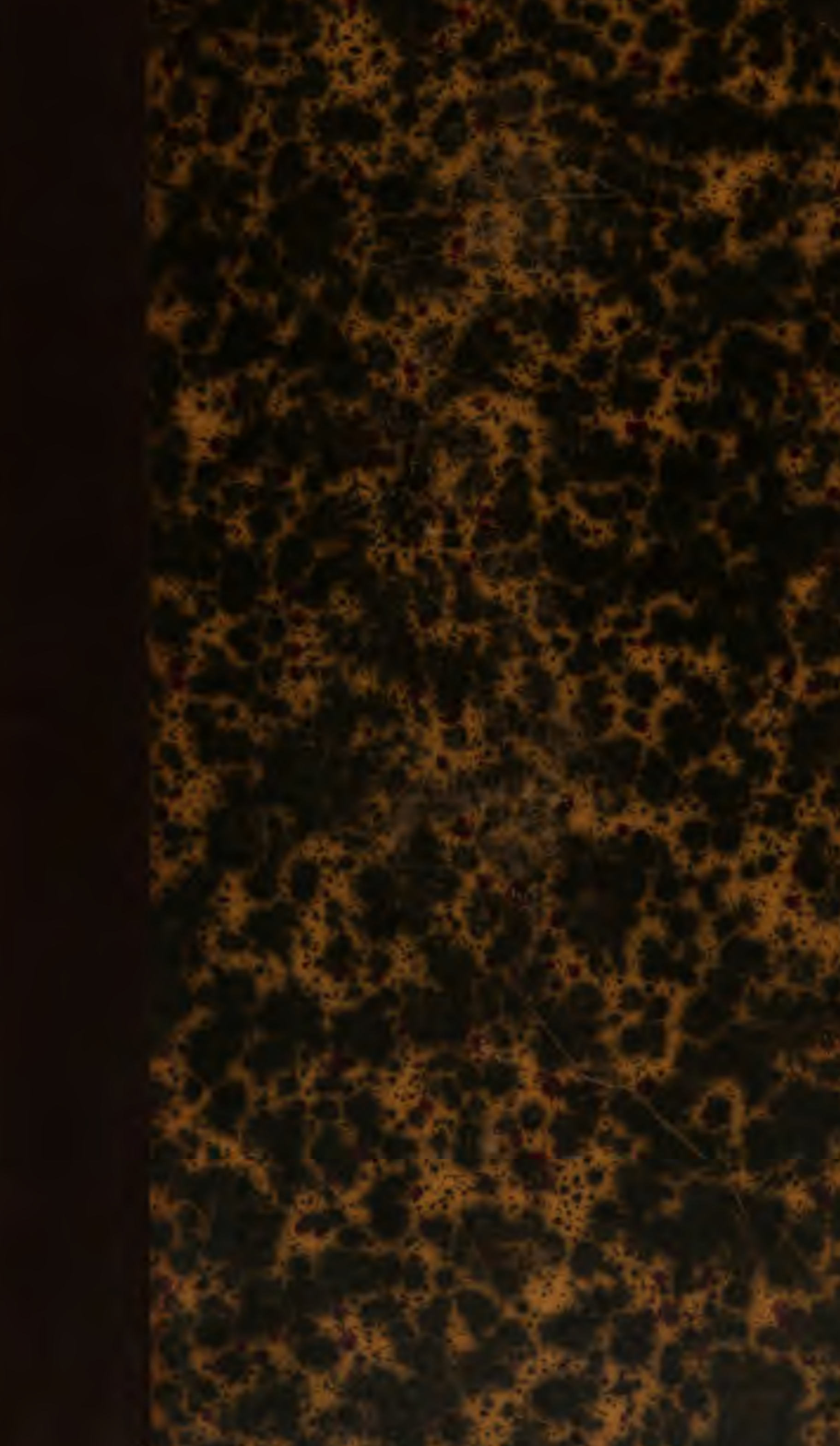
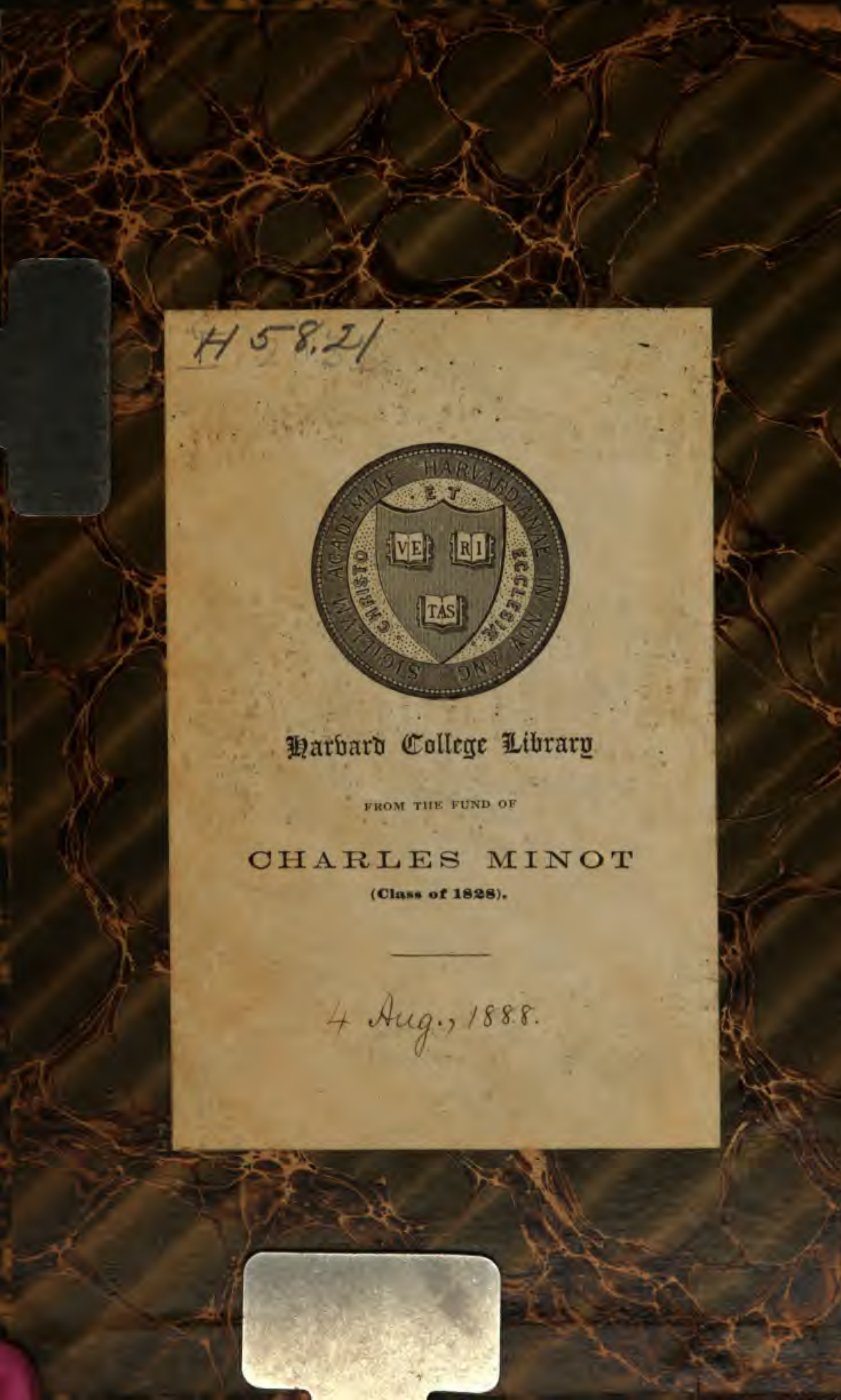





H 58.21
VE RI TAS
SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
Harvard College Library
FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT
(Class of 1828).
4 Aug., 1888.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

CHEZ
FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
LOUIS JANET, Libraire, rue St-Jacques, n° 59;
BOSSANGE, Libraire, rue de Tournon, n° 6;
VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES,

PAR M. LETRONNE,

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME VI.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXI.

Minot fund.

HISTOIRE ANCIENNE
DES PERSES,
DES MACÉDONIENS ET DES GRECS.

LIVRE QUINZIÈME.

HISTOIRE D'ALEXANDRE.

J'AI déja remarqué que l'histoire d'Alexandre, contenue dans ce livre, renferme l'espace de douze ans et huit mois. Cet intervalle est court, mais renferme des événements si considérables et en si grand nombre, qu'on a de la peine à concevoir comment un seul homme a pu faire tant et de si grandes choses dans un si petit nombre d'années. Il avait formé èncore bien d'autres desseins, car c'était un prince insatiable de gloire; mais une mort prématurée nè lui permit pas de les exécuter.

§ I. *Naissance d'Alexandre. Incendie du temple d'Éphèse arrivé ce jour-là même. Heureuses inclinations de ce prince. Il a pour maître Aristote, qui lui inspire un goût merveilleux pour les sciences. Il dompte Bucéphale.*

Alexandre naquit la première année de la 106e olympiade. AN. M. 3648. AV. J.C. 356.

Plin. l. 36, cap. 14.

Le même jour précisément qu'il vint au monde, le fameux temple de Diane fut brûlé à Éphèse. On sait que ce temple était une des sept merveilles du monde. Il avait été bâti au nom et aux dépens de toute l'Asie Mineure. La construction en avait duré beaucoup d'années [1]. Il avait de longueur quatre cent vingt-cinq pieds sur deux cent vingt de largeur. Il était soutenu par cent vingt-sept colonnes hautes de soixante pieds, qu'autant de rois avaient fait construire avec de grands frais [2], et par les plus habiles ouvriers, tâchant d'enchérir les uns sur les autres. Tout le reste du temple répondait à cette magnificence.

Plut. in Vita Alex. p. 665.

Hégésias de Magnésie [3], selon Plutarque, dit *qu'il ne fallait pas s'étonner que ce temple eût été brûlé, parce que ce jour-là Diane était occupée aux couches d'Olympias pour faciliter la naissance d'Alexandre.* Réflexion, ajoute notre auteur, si froide [4], qu'elle aurait suffi à éteindre cet embrasement. Cicéron, qui attribue ce mot à Timée [5], le trouve fort bon. Je m'en étonne. La pente qu'il avait à la raillerie le rendait peut-être peu difficile sur ces sortes de traits.

Val. Max. l. 8, c. 14.

Un nommé Érostrate avait mis le feu exprès à ce temple. Quand on lui donna la torture pour lui faire déclarer ce qui l'avait porté à faire cette action, il avoua que c'était pour se faire connaître dans la pos-

[1] Pline marque deux cent vingt ans; ce qui a peu de vraisemblance.

[2] Dans les anciens temps chaque ville presque avait son roi.

[3] C'était un historien qui vivait du temps de Ptolémée, fils de Lagus.

[4] Je ne sais si la réflexion de Plutarque n'est pas encore plus froide.

[5] « Concinnè, ut multa, Timæus, qui, quum in historia dixisset, quâ nocte natus Alexander esset, eâdem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse, adjunxit : minimè id esse mirandum, quòd Diana, quum in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo. » (*De Nat. Deor.* lib. 2. n. 69.)

térité, et pour immortaliser son nom en détruisant un si bel ouvrage. Les états-généraux d'Asie crurent empêcher qu'il n'y réussît en faisant un décret qui défendait de le nommer. Leur défense ne servit qu'à exciter encore davantage la curiosité, presque aucun des historiens de ce temps-là n'ayant manqué à rapporter une extravagance si monstrueuse en appelant le criminel par son nom.

Plut. in Vita Alex. p. 665-668; id. de Fort. Alex. p. 342.

La passion dominante d'Alexandre, dès sa plus tendre jeunesse, fut l'ambition et une vive ardeur pour la gloire, mais non pour toute sorte de gloire. Philippe se piquait, comme un sophiste, d'éloquence et de beau langage, et il avait la vanité de faire graver sur ses monnaies les victoires qu'il avait remportées aux jeux olympiques à la course des chars. Ce n'était pas à quoi son fils aspirait. Ses amis lui demandant un jour s'il ne se présenterait pas aux mêmes jeux pour y disputer le prix, car il était très-léger à la course, il répondit *qu'il s'y présenterait s'il devait avoir des rois pour antagonistes.*

Toutes les fois qu'on lui apportait la nouvelle que son père avait pris quelque ville, ou gagné quelque grande bataille, loin de s'en réjouir avec tout le royaume, il disait d'un ton plaintif aux jeunes gens qui étaient élevés avec lui : *Mes amis, mon père prendra tout, et ne nous laissera rien à faire.*

Un jour, des ambassadeurs du roi de Perse étant arrivés à la cour pendant l'absence de Philippe, Alexandre les reçut avec tant d'honnêtetés et de politesse, et leur fit si bien les honneurs de la table, qu'ils en furent charmés; mais ce qui les surprit plus que tout le reste, c'est l'esprit et le jugement qu'il fit pa-

raître dans les divers entretiens qu'il eut avec eux. Il ne leur proposa rien de puéril, ni qui ressentît son âge, comme aurait été de savoir ce que c'était que ces jardins suspendus en l'air, qui étaient si vantés; ces richesses et ce superbe appareil du palais et de la cour du roi de Perse, qui faisaient l'admiration de tout le monde; ce platane d'or dont on parlait tant, et cette vigne d'or dont les grappes étaient faites d'émeraudes, d'escarboucles, de rubis, et de toutes sortes de pierres précieuses, sous laquelle on dit que le roi de Perse donnait souvent ses audiences aux ambassadeurs. Il leur fit des questions toutes différentes : quel chemin il fallait tenir pour arriver dans la haute Asie; quelle était la distance des lieux; en quoi consistait la force et la puissance des Perses; quelle place le roi prenait dans une bataille; comment il se conduisait à l'égard de ses ennemis, et comment il gouvernait ses peuples. Ces ambassadeurs ne se lassaient point de l'admirer, et, sentant dès-lors ce qu'il pouvait devenir un jour, ils marquèrent en un mot la différence qu'ils mettaient entre Alexandre et Artaxerxe[1], en se disant les uns aux autres : *Ce jeune prince est grand*[2], *le nôtre est riche*. C'est être réduit à bien peu de chose que de l'être uniquement à ses richesses, sans avoir d'autre mérite.

Athen. l. 12, p. 739.

Un jugement si prématuré dans ce jeune prince n'était pas moins l'effet de la bonne éducation qu'il avait reçue, que de son heureux naturel. Il avait auprès de lui plusieurs maîtres chargés de lui apprendre tout

[1] C'était Artaxerxe Ochus.

[2] Ὁ παῖς οὗτος, βασιλεὺς μέγας· ὁ δὲ ἡμέτερος, πλούσιος.

ce qui convient à l'héritier d'un grand royaume, au-dessus desquels était Léonidas, parent de la reine, et d'une grande austérité de mœurs. Alexandre lui-même rapportait dans la suite que ce Léonidas, dans les voyages qu'il faisait avec lui, allait souvent visiter les coffres et les malles où l'on serrait ses lits et ses habits, pour voir si sa mère Olympias n'y aurait fait rien mettre de superflu et qui ne fût que pour la délicatesse et pour le luxe.

Le plus grand service que Philippe rendit à son fils fut de lui attacher Aristote, le plus célèbre et le plus savant des philosophes de son temps, à qui il confia pleinement le soin de son instruction. Une des raisons qui le portèrent à lui donner un maître de ce mérite et de cette réputation fut, disait-il, pour faire éviter à son fils bien des fautes où lui-même était tombé. Plut. in Apophth. pag. 178.

Philippe connut tout le prix du trésor qu'il avait dans la personne d'Aristote; il lui établit de gros appointements, et lui paya un autre salaire de ses peines encore plus glorieux; car, ayant ruiné et détruit la ville de Stagire [1], qui était la patrie de ce philosophe, il la rebâtit pour l'amour de lui [2], y rétablit les habitants qui s'en étaient retirés ou qui avaient été réduits en servitude, et leur donna, pour le lieu de leurs études et de leurs assemblées, un beau parc au faubourg de Stagire. On y voyait encore, du temps de Plutarque, des siéges de pierre qu'Aristote y fit faire,

[1] Ville de Macédoine, près du bord de la mer.

[2] Il paraît que Philippe mourut avant d'avoir exécuté la promesse qu'il avait faite à Aristote de rétablir sa patrie. On pense que ce fut Alexandre qui acquitta, dans la suite, cette promesse (Ste-Croix, *Examen critique*, p. 196, 197). — L.

et de grandes allées d'arbres pour se promener à l'ombre.

Alexandre, de son côté, ne marqua pas moins d'estime pour son maître, qu'il se croyait obligé d'aimer comme son propre père; *car*, disait-il, *il était redevable à l'un de vivre, et à l'autre de vivre bien* [1]. Les progrès du disciple répondirent aux soins et à l'habileté du maître. Il conçut une grande ardeur pour la philosophie, et en embrassa toutes les parties, mais avec la discrétion [2] qui convenait à son rang. Aristote s'appliqua à lui former le jugement, en lui donnant des règles sûres pour discerner un raisonnement juste et exact d'un autre qui n'en aurait que l'apparence, et en l'accoutumant à séparer tout ce qui peut éblouir dans un discours, du fond réel et solide qui en doit faire tout le prix. Il l'exerça aussi dans les connaissances qu'on appelle *métaphysiques*, qui peuvent être fort utiles à un prince s'il s'y applique avec mesure, et qui lui apprennent ce qu'est l'esprit de l'homme, combien il est distingué de la matière, comment il voit les choses spirituelles, comment il sent l'impression de celles qui l'environnent, et beaucoup d'autres questions pareilles. On juge bien qu'il ne lui laissa ignorer ni les mathématiques si propres à donner à l'esprit de la justesse et de l'exactitude, ni les merveilles de la nature dont l'étude, outre beaucoup d'autres avantages, montre combien toutes les recherches des hommes sont incapables d'arriver jusqu'aux principes secrets des choses dont ils sont tous les jours témoins. Mais

[1] Ὡς δι' ἐκεῖνον μὲν ζῶν, διὰ τοῦτον δὲ καλῶς ζῶν.

[2] « Retinuit ex sapientia modum. » (TAC. [*Agricolæ Vita*, § 4.].)

la grande application d'Alexandre fut la morale, qui est, à proprement parler, la science des rois, parce qu'elle est la connaissance des hommes et de tous leurs devoirs. Il en fit une étude sérieuse et profonde, et la regarda, dès-lors, comme le fondement de la prudence et d'une sage politique. Combien croit-on qu'une telle éducation peut contribuer à mettre un prince en état de se bien conduire lui-même et de bien conduire ses peuples !

Il n'y eut pas jusqu'à la médecine, dont il ne voulût s'instruire. Il n'en étudia pas la théorie seulement, mais aussi la pratique; et il marquait lui-même dans quelques lettres qu'il avait secouru plusieurs de ses amis dans leurs maladies, et leur avait ordonné les remèdes et les régimes dont ils avaient besoin.

Le plus habile maître de rhétorique qu'ait eu l'antiquité, et qui nous en a laissé une si excellente, ne manqua pas d'y former son élève; et nous voyons qu'Alexandre, dans le plus fort de ses guerres, le pressa plusieurs fois de lui envoyer un traité sur cette matière : c'est ce qui a donné lieu au livre intitulé, *la Rhétorique à Alexandre* [1], dans l'exorde duquel Aristote lui fait sentir de quel secours est pour un prince le talent de la parole, qui le fait régner sur les esprits par ses discours comme il doit le faire par sa sagesse et par son autorité. Quelques répliques et quelques lettres qui nous restent d'Alexandre montrent qu'il possédait parfaitement cette éloquence mâle et forte, pleine de sens et de choses, où tout est nécessaire, et dont tous les

Aristot. in Rhetor. ad Alex. p. 608, 609.

[1] M. Buhle (*in Præfat. Arist. ed. Bipont.*) démontre que ce livre n'est point d'Aristote, et que la lettre qui sert de préface à ce livre est une supposition. — L.

mots portent, qui est, à proprement parler, l'éloquence des princes[1].

Son estime, ou pour mieux dire sa passion pour Homère, nous fait voir non-seulement avec quelle ardeur et quel succès il s'appliquait aux belles-lettres; mais l'usage sensé qu'il en faisait, et le fruit solide qu'il se proposait d'en tirer. Ce n'était pas simplement curiosité, ou délassement du travail, ou délicatesse de goût pour la poésie, qui le portaient à lire ce poëte: c'était pour y puiser des sentiments dignes d'un grand roi et d'un grand conquérant, le courage, l'intrépidité, la magnanimité, la tempérance, la prudence, l'art de bien combattre et de bien gouverner : aussi, entre tous les vers d'Homère, il donnait la préférence à celui qui représente Agamemnon [2] *comme un bon roi, et comme un courageux guerrier.*

Il n'est pas étonnant, après tout cela, qu'Alexandre ait fait un si grand cas de ce poëte. Quand, après la bataille d'Arbelles, on eut trouvé parmi les dépouilles de Darius une cassette d'or enrichie de pierreries, où étaient enfermés les parfums exquis dont usait le prince, ce héros, tout couvert de poussière, et peu curieux d'essences et de parfums, destina cette riche cassette à recevoir en dépôt les livres d'Homère, qu'il regardait comme la production de l'esprit humain la plus parfaite et la plus précieuse[3] qui eût jamais été. Il admirait sur-tout l'Iliade, qu'il appelait *la meilleure provision*[4] *d'un homme de guerre*. Il eut toujours avec lui

[1] « Imperatoriâ brevitate. » (TAC.)

[2] Ἀμφότερον, βασιλεύς τ' ἀγαθὸς, κρατερός τ' αἰχμητής.
(*Iliad.* III, v. 179.)

[3] « Pretiosissimum humani animi opus. » (PLIN. lib. 7, cap. 29.)

[4] Τῆς πολεμικῆς ἀρετῆς ἐφόδιον. Ce mot, que je n'ai pu mieux tra-

l'édition qui avait été revue et corrigée par Aristote, qu'on nommait *l'édition de la cassette;* et il la mettait toutes les nuits avec son épée sous son chevet.

Avide de toute sorte de gloire jusqu'à la jalousie, il Aul. Gell. lib. 20, c. 5.
sut mauvais gré à Aristote, son maître, d'avoir publié en son absence certains livres de métaphysique qu'il aurait voulu posséder seul; et, dans le temps même qu'il était occupé à la conquête de l'Asie et à la poursuite de Darius, il lui écrivit, pour s'en plaindre, une lettre que l'on a encore, où il lui marque, « qu'il « aimerait beaucoup mieux [1] être au-dessus des autres « hommes par la science des choses sublimes et excel- « lentes, que par la grandeur et l'étendue de son pou- « voir. » Il lui recommanda de même, par rapport au Arist. p. 609.
livre de rhétorique dont j'ai parlé, de ne le communiquer à qui que ce fût. Il y a de l'excès, je l'avoue, dans cet avide desir de gloire qui le porte à vouloir étouffer le mérite d'autrui pour ne faire paraître que le sien : mais on y voit au moins une ardeur pour l'étude, bien louable dans un prince, et bien éloignée de l'indifférence, pour ne pas dire du mépris et de l'aversion que la plupart de nos jeunes seigneurs témoignent pour tout ce qui a rapport à l'étude et à la science.

Plutarque nous fait observer en trois mots l'utilité infinie qu'Alexandre tira de ce goût, que son maître, habile s'il en fut jamais en matière d'éducation, avait pris soin de lui inspirer dès sa tendre jeunesse. *Il aimait* [2], dit-il, *à converser avec les gens de lettres, à*

duire, signifie qu'on trouve dans l'Iliade tout ce qui a rapport à la science militaire et aux qualités d'un général, en un mot tout ce qui est nécessaire pour former un bon commandant.

[1] Ἐγὼ δὲ βουλοίμην ἂν ταῖς περὶ τὰ ἄριϛα ἐμπειρίαις, ἢ ταῖς δυνάμεσι, διαφέρειν.

[2] Ἦν φιλολόγος, καὶ φιλομαθής, καὶ φιλαναγνώϛης.

s'instruire, à lire : trois sources du bonheur d'un prince, capables de lui faire éviter mille écueils; trois moyens sûrs d'apprendre à régner par lui-même. La conversation des gens d'esprit l'instruit en l'amusant, et lui apprend mille choses curieuses et utiles, sans qu'il lui en coûte aucune peine. Les leçons que lui donnent d'habiles maîtres sur les sciences les plus relevées, et principalement sur la politique, lui forment merveilleusement l'esprit, et lui apprennent les règles d'un sage gouvernement. Enfin la lecture, sur-tout celle de l'histoire, met le comble à tout le reste, et est, à son égard, un maître de toutes les saisons et de toutes les heures, qui, sans se rendre jamais incommode, lui dit des vérités que nul autre n'oserait lui dire, et sous des noms étrangers le montre à lui-même et lui apprend à se connaître et à connaître les hommes qui, dans tous les siècles, sont toujours les mêmes. Alexandre dut tous ces avantages à l'excellente éducation qu'il reçut d'Aristote.

Plut. de Fort. Alex. serm. 2, p. 333.

Il eut aussi du goût pour tous les arts, mais comme il convient à un prince, c'est-à-dire pour en connaître l'utilité et le prix. La musique, la peinture, la sculpture, l'architecture, fleurirent sous son règne, parce qu'elles trouvèrent en lui un juge habile [1], et en même temps un rémunérateur libéral, qui savait, en tout genre, discerner et récompenser le mérite.

Quintil. l. 2, cap. 21.

Il n'avait que du mépris pour certaines adresses frivoles, et qui n'étaient d'aucune utilité. On admirait beaucoup un homme qui s'exerçait fort sérieusement

[1] Μάρτυρα ἔλαβον καὶ θεατὴν, τὸν ἄριστα κρῖναι τὸ κατορθούμενον καὶ μάλιστα ἀμείψασθαι δυνάμενον.

à faire passer par le trou d'une aiguille[1] de petits pois qu'il jetait d'assez loin, et qui n'en manquait pas un. Alexandre le vit un jour, et on dit qu'il lui fit un présent digne de son occupation : c'était un boisseau de pois.

Alexandre était d'un caractère vif, ferme, arrêté à son sentiment, qui ne cédait jamais à la force, mais qu'on ramenait aisément au devoir par la raison. Pour manier de tels esprits, il faut beaucoup de dextérité. Aussi Philippe, malgré sa double autorité de père et de roi, croyait devoir employer à son égard la persuasion plutôt que la contrainte, et cherchait plus à se faire aimer qu'à se faire craindre.

Une occasion fortuite lui donna lieu de concevoir une grande idée d'Alexandre. On avait amené de Thessalie, à Philippe, un cheval de bataille, grand, fier, ardent, plein de feu. Il se nommait *Bucéphale* [2]. On voulait le vendre treize talents, c'est-à-dire treize mille écus de notre monnaie [3]. Le roi, avec ses courtisans, descendit dans la plaine pour le faire essayer. Personne ne put le monter, tant il était ombrageux et se cabrait dès qu'on voulait l'approcher. Philippe, fâché qu'on lui présentât un cheval si farouche et si indomptable, commanda qu'on le remmenât. Alexandre était présent. *Quel cheval ils perdent là*, dit-il, *faute d'adresse et de hardiesse!* Philippe traita d'abord ce discours de folie et de témérité de jeune homme.

[1] On conçoit assez que c'était quelque instrument en forme d'aiguille.

[2] Quelques-uns croient qu'il fut ainsi appelé parce qu'il était marqué [à la cuisse] de la tête d'un bœuf.

[3] 61,000 francs : cette somme est exorbitante et bien peu vraisemblable. — L.

Mais, comme il insistait avec force, véritablement affligé qu'on renvoyât ce cheval, son père lui permit d'en faire l'essai. Le jeune prince alors, plein de joie et de confiance, s'approche du cheval, prend les rênes, et lui tourne la tête au soleil, ayant remarqué sans doute que ce qui l'effrayait et l'effarouchait, c'était son ombre qu'il voyait tomber devant lui, et se remuer à mesure qu'il s'agitait. Il commença par le caresser doucement de la voix et de la main : puis, voyant son ardeur calmée, et prenant adroitement son temps, il laisse tomber son manteau à terre, et, s'élançant légèrement, il saute dessus, lui lâche d'abord la bride sans le frapper ni le tourmenter; et, quand il vit que sa férocité était adoucie, qu'il n'était plus si furieux ni si menaçant, et qu'il ne demandait qu'à aller, il lui baissa la main, et le poussa à toute bride, en lui parlant d'une voix plus rude, et en lui appuyant les talons. Philippe cependant, aussi-bien que toute la cour, tremblait de crainte, et gardait un profond silence : mais, quand le prince, après avoir fourni sa carrière, revint tout fier et plein de joie d'avoir réduit ce cheval qui avait paru si indomptable, tous les courtisans à l'envi lui applaudirent et le félicitèrent; et l'on assure que Philippe versa des larmes de joie, et que, l'embrassant après qu'il fut descendu de cheval, et lui baisant la tête, il lui dit : *Mon fils, cherche un autre royaume qui soit plus digne de toi; la Macédoine ne te suffit pas.*

On raconte des choses extraordinaires de ce Bucéphale : car tout ce qui appartenait à Alexandre devait tenir du merveilleux. Quand il était sellé et équipé pour le combat, il ne se laissait monter que par son

Aul. Gell. lib. 5, c. 2.

maître, et il n'aurait pas été sûr pour tout autre de l'approcher. Il s'abaissait, en fléchissant les pieds de devant, pour le recevoir sur son dos. Quelques-uns prétendent que dans la bataille contre Porus, où Alexandre s'était jeté trop imprudemment dans un gros d'ennemis, son cheval, tout percé de coups qu'il était, lui sauva la vie, et que, malgré ses blessures, n'en pouvant plus, et ayant perdu presque tout son sang, il tira son maître de la mêlée, et l'emporta avec une extrême vigueur jusque dans un lieu où il fût hors de danger; et que là, n'ayant plus rien à craindre pour le roi [1], et joyeux en quelque sorte de mourir après le service qu'il venait de lui rendre, il expira. Alexandre pleura amèrement sa mort, et crut, en le perdant, avoir perdu un ami fidèle et affectionné. Il fit bâtir en son honneur une ville dans le lieu même où il fut enterré, près de l'Hydaspe, et l'appela *Bucéphalie*.

J'ai marqué ailleurs qu'Alexandre, à l'âge de seize ans, fut laissé dans la Macédoine pendant l'absence de Philippe avec une entière autorité, qu'il s'y comporta avec beaucoup de prudence et de courage; et qu'il se distingua ensuite d'une manière particulière à la bataille de Chéronée.

[1] « Et domini jam superstitis securus, quasi cum sensûs humani solatio, animam expiravit. » (AUL. GELL.)

§ II. *Alexandre, après la mort de Philippe, monte sur le trône, âgé de vingt ans. Il soumet et réduit les peuples voisins de la Macédoine qui s'étaient révoltés. Il passe en Grèce pour dissiper la ligue qui s'y était formée contre lui. Il prend et détruit Thèbes. Il pardonne aux Athéniens. Il se fait nommer, dans la diète de Corinthe, généralissime des Grecs contre la Perse. Il retourne en Macédoine, et se prépare a porter la guerre en Asie.*

An. M. 3668. Av. J.C. 336. Plut. in Alex. p. 670-672. Diod. l. 17, p. 486-489. Arrian. l. 1, de Expedit. Alex. p. 2-23.

Darius et Alexandre commencèrent à régner la même année. Celui-ci n'avait que vingt ans quand il parvint à l'empire. Son premier soin fut de célébrer les obsèques de son père avec toute la magnificence possible, et de venger sa mort.

En montant sur le trône, il le trouva environné d'extrêmes dangers de tous côtés. Les nations barbares, à qui Philippe, pendant tout son règne, avait fait la guerre, sur lesquelles il avait fait des conquêtes, qu'il avait unies à sa couronne, et à qui il avait ôté leurs rois naturels, crurent devoir profiter de la conjoncture d'un nouveau règne, et d'un prince encore jeune pour se remettre dans leur liberté, et pour s'unir ensemble contre le commun usurpateur. Il n'avait pas moins à craindre du côté de la Grèce. Philippe, en laissant en apparence dans chaque ville, dans chaque république, l'ancien gouvernement, l'avait changé entièrement dans le fond, et s'en était rendu maître absolu. Quoique absent, il dominait dans toutes les assemblées, et nulle résolution ne s'y prenait que dépen-

damment de lui. Après s'être ainsi soumis la Grèce, soit par la terreur des armes, soit par les sourdes menées de sa politique, il n'avait pas eu le temps de l'apprivoiser et de l'accoutumer à sa domination, mais y avait laissé toutes choses dans un grand mouvement, les esprits n'étant pas encore calmés, ni pliés à la servitude.

Dans une conjoncture si délicate, les Macédoniens conseillaient à Alexandre d'abandonner la Grèce, et de ne pas s'opiniâtrer à la retenir par force; de faire revenir par la douceur les barbares qui avaient pris les armes, et de flatter, pour ainsi dire, ces commencements de révoltes et de nouveautés en usant de ménagements, de complaisance et d'insinuations, pour gagner les esprits [1]. Alexandre n'écouta point ces conseils timides. Au contraire, il prit le parti de tirer la sûreté et le salut de ses affaires de l'audace et de la magnanimité, persuadé que, si dans les commencements il mollissait en la moindre chose, tout le monde lui tomberait sur les bras, et que, s'il entrait en composition, il lui faudrait rendre tout ce que Philippe avait conquis, et se réduire aux bornes étroites de la Macédoine. Il se hâte donc d'arrêter les mouvements et les guerres des barbares, en menant en toute diligence son armée jusque sur les bords du Danube, qu'il traverse en une seule nuit. Il défait dans un grand combat le roi des Triballiens; met en fuite les Gètes, qui n'osent l'attendre; subjugue divers peuples barbares, les uns par la terreur de son nom, les autres par la force de ses armes; et malgré l'arrogante [2] ré-

[1] Θεραπεύειν τὰς ἀρχὰς τῶν νεωτερισμῶν.

[2] Alexandre, s'imaginant que le bruit de son nom avait jeté la ter-

ponse de leurs ambassadeurs, il leur apprend à connaître un péril plus prochain que la chute du ciel et des astres.

Pendant qu'Alexandre était ainsi occupé au loin contre les Barbares, toutes les villes de la Grèce, animées surtout par Démosthène, formèrent une ligue puissante contre ce prince. Un faux bruit de sa mort inspira aux Thébains une audace qui les perdit. Ils égorgèrent une partie de la garnison macédonienne qu'ils avaient dans leur citadelle. D'un autre côté Démosthène était tous les jours à la tribune, haranguant le peuple, et, plein de mépris pour Alexandre qu'il appelait *un enfant* et un jeune étourdi[1]; il assurait d'un ton décisif qu'on n'avait rien à craindre du nouveau roi de Macédoine, qui n'était point en état de mettre le pied hors de son royaume, et qui se trouverait trop heureux de pouvoir s'y maintenir en paix et en sûreté. En même temps il écrivait lettres sur lettres à Attale, l'un des lieutenants que Philippe avait envoyés dans l'Asie mineure, pour le porter à la révolte. Attale était oncle de Cléopatre, seconde femme de Philippe. Il était fort disposé à écouter les propositions de Démosthène. Néanmoins, comme il était devenu très-suspect à Alexandre, et il savait bien que ce n'était point sans raison, pour effacer de son esprit tous les soupçons qu'il pouvait avoir conçus contre lui et pour mieux couvrir ses desseins, il envoya à ce prince les lettres

AEschin. contr. Ctesiph. p. 453.

reur parmi ces peuples, demanda à leurs ambassadeurs ce qu'ils craignaient le plus au monde. Ils répondirent fièrement qu'ils ne craignaient rien que la chute du ciel et des astres. = Cette réponse fut faite par les députés des Celtes qui habitaient le long de la mer Ionienne (mer Adriatique). — L.

[1] Le grec porte μαργίτης, nom auquel on donne différentes significations.

de Démosthène. Il ne put pas néanmoins si bien cacher ses intrigues, qu'il n'en transpirât encore quelque chose au-dehors. Hécatée, l'un des commandants d'Alexandre, qu'il avait envoyé exprès en Asie, le fit assassiner par son ordre. Sa mort rétablit le calme dans l'armée, et étouffa toute semence de division.

Quand Alexandre eut mis son royaume en sûreté du côté des Barbares, il marcha à grandes journées vers la Grèce, et passa les Thermopyles. Il dit alors à ceux qui l'accompagnaient : *Démosthène, dans ses harangues, m'a appelé enfant pendant que j'ai été en Illyrie et dans le pays des Triballes; il m'a appelé jeune homme quand j'ai été en Thessalie. Il faut donc lui montrer au pied des murailles d'Athènes que je suis homme fait.* Il entra en Béotie avec tant de diligence, que les Thébains n'en croyaient qu'à peine leurs propres yeux. Quand il fut devant les murs de leur ville, il voulut leur donner le temps de se repentir, et demanda seulement qu'on lui livrât Phénix et Prothute, les deux principaux auteurs de la révolte, et fit publier à son de trompe une amnistie et une sûreté entière pour tous ceux qui reviendraient à lui. Les Thébains, comme pour lui insulter, demandèrent à leur tour qu'il leur livrât Philotas et Antipater, et firent publier de même que ceux qui voudraient contribuer à la liberté de la Grèce vinssent se joindre à eux.

An. M. 3669. Av. J.C. 335.

[Plut. in Alex. § 11.]

Alexandre, ne pouvant vaincre leur opiniâtreté par les propositions qu'il leur faisait, vit avec douleur qu'il en fallait venir aux mains, et décider l'affaire par la voie des armes. Il se donna une grande bataille, où les Thébains combattirent avec une ardeur et un cou-

rage bien au-delà de leurs forces; car leurs ennemis étaient plusieurs contre un. Mais, après une longue et vigoureuse résistance, ce qui était resté de la garnison macédonienne dans la citadelle en étant descendu, et les ayant chargés par derrière, alors enveloppés de tous côtés, ils furent presque tous taillés en pièces, et la ville fut prise et pillée.

On ne saurait exprimer les affreuses calamités qu'elle eut à essuyer dans ce saccagement. Il y eut des Thraces qui, ayant abattu la maison d'une dame de qualité et de vertu nommée *Timocléa*, pillèrent tous ses meubles et tous ses trésors; et leur capitaine l'ayant prise elle-même par force, et assouvi sa brutale passion, lui demanda si elle n'avait point de l'or et de l'argent cachés. Timocléa, animée d'un violent desir de se venger, lui ayant répondu qu'elle en avait, le mena seul dans son jardin, lui montra un puits, et lui dit que dès qu'elle avait vu la ville forcée, elle avait jeté là elle-même tout ce qu'elle avait de plus précieux. L'officier ravi s'approcha du puits, se baissa pour regarder dedans et en examiner la profondeur. Timocléa, qui était derrière, le poussant de toute sa force, le précipita dans le puits, et jeta dessus quantité de pierres dont elle l'assomma. En même temps elle fut prise par les Thraces, et on la mena à Alexandre les fers aux mains. A sa contenance et à sa démarche, Alexandre connut d'abord que c'était une femme de qualité et d'un grand courage; car elle suivait fièrement ces brutaux, sans témoigner aucun étonnement, ni faire paraître la moindre crainte. Le roi lui ayant demandé qui elle était, elle lui répondit qu'elle était sœur de Théagène, qui avait combattu contre Philippe pour la

liberté de la Grèce, et qui avait été tué à la bataille de Chéronée, où il commandait. Alexandre admira la réponse généreuse de cette dame, et encore plus l'action qu'elle avait faite, et commanda qu'on la laissât aller où elle voudrait avec ses enfants.

Alexandre alors délibéra dans son conseil sur le parti qu'il fallait prendre à l'égard de Thèbes. Les Phocéens, et ceux de Platée, de Thespies, d'Orchomène, qui étaient alliés d'Alexandre et avaient eu part à la victoire, représentèrent la manière cruelle dont les Thébains avaient traité et détruit leurs villes, et leur reprochèrent le zèle constant qu'ils avaient témoigné dans tous les temps pour les Perses contre l'intérêt des Grecs, dont ils étaient devenus l'horreur et l'exécration; et la preuve en était que tous s'étaient engagés par serment à détruire Thèbes quand on aurait vaincu les Perses.

Cléade, l'un des prisonniers, ayant eu permission de parler, essaya d'excuser en partie la rébellion des Thébains; faute, selon lui, qu'on devait plutôt imputer à une crédule et téméraire imprudence qu'à une mauvaise volonté et à une perfidie déclarée. Il remontra que, sur le faux bruit de la mort d'Alexandre, saisi avec trop d'avidité, ils s'étaient révoltés, non contre le roi, mais contre ses successeurs : que, quelle que fût leur faute, ils en avaient été rigoureusement punis par les maux extrêmes qu'ils avaient soufferts : qu'il ne restait dans la ville qu'une faible troupe de femmes, d'enfants et de vieillards, dont on n'avait rien à craindre, et qui était d'autant plus digne de compassion, qu'elle n'avait point eu de part à la révolte. Il finissait en faisant ressouvenir Alexandre que Thèbes,

qui avait donné naissance à tant de dieux et à tant de héros, dont il comptait plusieurs au nombre de ses ancêtres, avait été aussi le berceau de la gloire naissante de Philippe son père, et lui avait tenu lieu comme d'une seconde patrie.

Ces motifs étaient puissants; mais la colère du vainqueur prévalut, et la ville fut détruite. Il conserva la liberté aux prêtres, à tous ceux qui avaient droit d'hospitalité avec les Macédoniens, aux descendants de Pindare, célèbre poëte qui avait fait tant d'honneur à la Grèce, et à ceux qui s'étaient opposés à la rébellion, et vendit tous les autres, dont le nombre monta environ à trente mille [1]; et il y avait eu un peu plus de six mille hommes tués dans le combat. Le désastre de Thèbes toucha vivement les Athéniens : de sorte qu'étant sur le point de célébrer la fête des grands mystères, ils y renoncèrent à cause du grand deuil où ils étaient, et reçurent avec toute sorte d'humanité tous ceux qui, s'étant sauvés de la bataille et du sac de Thèbes, s'étaient réfugiés dans leur ville.

La prompte arrivée d'Alexandre dans la Grèce avait bien rabattu de la fierté des Athéniens, et avait amorti tout-à-coup la véhémence de Démosthène. La ruine de Thèbes, encore plus prompte, acheva de les consterner. Ils eurent recours aux prières, et députèrent vers Alexandre pour implorer sa clémence. Démosthène était du nombre des députés; mais il ne fut pas plus tôt arrivé au mont Cythéron, que, redoutant la colère de ce prince, il s'en retourna, et abandonna l'ambassade.

[1] Agatharchide trouvait avec raison ce nombre fort exagéré. — L.

Incontinent Alexandre envoie à Athènes demander qu'on lui livre dix des orateurs, qu'il regardait comme auteurs de la ligue que son père avait vaincue à Chéronée. Ce fut en cette occasion que Démosthène conta au peuple la fable des loups et des chiens, dans laquelle on suppose *que les loups demandèrent un jour aux brebis que, pour avoir la paix avec eux, elles leur livrassent les chiens qui les gardaient.* L'application était aisée et naturelle, sur-tout par rapport aux orateurs, justement comparés aux chiens, dont le devoir est de veiller, d'aboyer et de combattre pour sauver le troupeau.

Dans l'extrême embarras où se trouvaient les Athéniens, qui ne pouvaient se résoudre à livrer eux-mêmes à la mort leurs orateurs, et qui n'avaient cependant d'autre ressource pour sauver leur ville, Démade, qu'Alexandre honorait de son amitié, offrit de se charger seul de l'ambassade, et d'aller intercéder pour eux. Le prince, soit qu'il fût rassasié de vengeance, soit qu'il cherchât à effacer, s'il était possible, par un acte de douceur, l'action atroce et barbare qu'il venait de faire; ou plutôt voulant lever les obstacles qui pouvaient retarder son grand dessein, et ne laisser en son absence ni sujet ni prétexte de mécontentement, se relâcha sur la demande qu'il avait faite des orateurs, et se contenta du bannissement de Caridème, qui, étant Oritain[1] de naissance, avait mérité par ses services le droit de bourgeoisie dans Athènes. Il était gendre de Chersoblepte, roi de Thrace. Il avait appris le métier de la guerre sous Iphicrate, et avait com-

[1] Orée, ville d'Eubée.

mandé plusieurs fois les armées des Athéniens. Poursuivi par Alexandre, il se réfugia chez le roi de Perse.

Pour ce qui regarde les Athéniens, non-seulement il leur remit tous les sujets de plainte qu'il avait contre eux, mais encore leur témoigna une bonté particulière, les exhortant à s'appliquer fortement aux affaires, et à avoir l'œil à tout ce qui se passerait, parce que, s'il venait à manquer, c'était leur ville qui devait donner la loi à toute la Grèce. On dit que, long-temps après cette expédition, le malheur des Thébains lui causa de cuisants repentirs, et que cette pensée le rendit plus doux et plus humain envers beaucoup d'autres.

Un tel exemple de sévérité, exercée contre une ville aussi puissante que Thèbes, répandit dans toute la Grèce la terreur de ses armes, qui fit tout plier devant lui. Il convoqua à Corinthe une diète [1] de tous les états et de toutes les villes libres de la Grèce, pour se faire donner le même commandement en chef contre la Perse, qui avait été accordé à son père un peu avant sa mort. Jamais diète ne fournit une plus magnifique matière de délibération. C'est l'Occident qui délibère sur la ruine de l'Orient, et sur les moyens d'exécuter une vengeance suspendue depuis plus d'un siècle. L'assemblée qui se tient ici va donner lieu à des événements dont le récit étonne et paraît presque incroyable, et à des révolutions qui feront changer la face de presque tout le monde.

Pour former un tel dessein, il fallait un prince hardi,

[1] Plutarque place ici cette diète. D'autres la placent plus tôt : ce qui a donné lieu à M. Prideaux de supposer qu'elle fut convoquée deux fois.

entreprenant, aguerri, qui eût de grandes vues, qui se fût déja fait un grand nom par ses exploits, qui ne fût ni intimidé par les périls ni arrêté par les obstacles, mais sur-tout, qui réunît sous son autorité tous les états de la Grèce, dont aucun séparément n'était capable d'une entreprise si hardie, et qui avait besoin, pour agir de concert, d'être soumis à un seul chef qui mît en mouvement toutes les parties de ce grand corps, en les faisant toutes concourir à un même but et à une même fin. Or Alexandre était ce prince. Il ne lui fut pas difficile de rallumer dans l'esprit des peuples la haine ancienne contre les Perses, leurs ennemis perpétuels et irréconciliables, dont ils avaient juré plus d'une fois la perte, et qu'ils étaient bien résolus de détruire, si jamais l'occasion s'en présentait : haine à laquelle les dissensions domestiques avaient bien pu donner comme une trève, mais qu'elles n'avaient point éteinte. La glorieuse retraite des dix mille Grecs, malgré l'opposition de l'armée nombreuse des Perses, la terreur qu'Agésilas, avec une poignée de soldats, avait jetée jusque dans Suse, faisaient voir clairement ce qu'on devait attendre d'une armée composée de l'élite des troupes de toutes les villes de la Grèce et de celles de Macédoine, commandée par des généraux et des officiers que Philippe avait formés, et, pour tout dire, qui avait Alexandre pour chef. On n'hésita donc point dans la diète, et d'un commun accord il y fut nommé généralissime contre les Perses.

Aussitôt plusieurs officiers et gouverneurs de villes, et plusieurs philosophes se rendirent auprès de lui pour le congratuler sur cette élection. Il se flattait que Diogène de Sinope, qui était alors à Corinthe, y

viendrait comme les autres. Ce philosophe, qui faisait peu de cas des grandeurs, croyait que ce n'était pas le temps d'aller féliciter les hommes quand ils viennent d'être élevés à quelque haute place, mais qu'il faut attendre qu'ils en aient dignement rempli les devoirs. Il ne sortit donc point de chez lui. Alexandre alla lui-même avec toute sa cour pour le voir. Il était alors couché au soleil; mais, voyant approcher cette foule de gens, il se mit en son séant, et attacha sa vue sur Alexandre. Ce prince, étonné de voir un philosophe d'une si grande réputation réduit à une entière indigence, après l'avoir salué très-gracieusement, lui demanda s'il n'avait pas besoin de quelque chose. *Oui*, lui répondit Diogène, *c'est que tu t'ôtes un peu de mon soleil.* Cette réponse excita le mépris et l'indignation des courtisans. Mais le roi, frappé d'une telle grandeur d'ame, *Si je n'étais Alexandre*, dit-il, *je voudrais être Diogène.* Ce mot cache un sens profond, et découvre parfaitement le fond du cœur humain. Alexandre sent qu'il est fait pour tout avoir : voilà sa destinée, et en quoi il met son bonheur. Mais, s'il ne pouvait parvenir à ce but, il sent aussi que, pour être heureux, il faudrait s'étudier à se passer de tout. En un mot, *tout ou rien*, c'est Alexandre et Diogène. Quelque grand et quelque puissant que se crût ce prince[1], il dut ici se reconnaître inférieur à un homme, à qui il ne pouvait ni rien donner, ni rien ôter.

Avant que de partir pour l'Asie, il voulut consulter

[1] «Homo supra mensuram humanæ superbiæ tumens, vidit aliquem, cui nec dare quidquam posset, nec eripere.» (SEN. *de Benef.* lib. 5, cap. 6.)

Apollon sur cette guerre. Il alla donc à Delphes; mais il arriva par hasard que c'était pendant les jours qu'on appelle *malheureux*, dans lesquels il n'était pas permis de consulter l'oracle, et la prêtresse refusait de se rendre au temple. Alexandre, qui ne pouvait souffrir de résistance à ses volontés, l'ayant prise brusquement par le bras, et la conduisant au temple, elle s'écria : *O mon fils* [1], *on ne peut te résister.* Il n'en demanda pas davantage, et saisissant cette parole, qui lui tenait lieu d'oracle, il prit le chemin de la Macédoine, pour se préparer à sa grande expédition.

Je mettrai ici sous un même point de vue une suite abrégée des pays qu'Alexandre a parcourus jusqu'à son retour de l'Inde.

Il part de la Macédoine, qui fait partie de la Turquie en Europe, et passe l'Hellespont ou détroit des Dardanelles.

Il traverse l'Asie Mineure (la Natolie), où il donne deux batailles : la première, au passage du Granique, et la seconde, près de la ville d'Issus.

Après cette seconde bataille, il entre dans la Syrie et la Palestine, passe en Égypte, où il bâtit Alexandrie sur l'un des bras du Nil [2], pénètre jusque dans la Libye au temple de Jupiter Ammon, d'où il retourne sur ses pas jusqu'à Tyr (Sour), et de là il s'avance vers l'Euphrate.

Il passe ce fleuve, puis le Tigre, et remporte la fameuse victoire d'Arbelles; prend Babylone, capitale de la Babylonie; et Ecbatane, de la Médie.

[1] Ἀνίκητος εἶ, ὦ παῖ.

[2] Alexandrie n'était point sur un bras du Nil : la branche canopique en était éloignée de près de 4 lieues. — L.

De là il passe dans l'Hyrcanie, jusqu'à la mer qui en porte le nom, autrement dite *la mer Caspienne;* dans la Parthie, la Drangiane, le pays de Paropamise.

Il remonte dans la Bactriane et dans la Sogdiane; s'avance jusqu'à l'Iaxarte, nommé par Quinte-Curce *le Tanaïs*, au-delà duquel habitent les Scythes, dont le pays fait partie de la grande Tartarie.

Après avoir parcouru divers pays, il passe le fleuve Indus, entre dans les Indes qui sont en-deçà du Gange, et qui forment l'empire du grand Mogol, et s'avance assez près du Gange, qu'il avait aussi dessein de passer; mais son armée refusa de l'y suivre. Il se contenta donc d'aller voir l'Océan, et descendit jusqu'à l'embouchure du fleuve Indus.

Depuis la Macédoine jusqu'au Gange, dont Alexandre approcha bien près, on peut compter onze cents lieues au moins.

Ajoutez à cela les différents détours que fit Alexandre, premièrement pour aller de l'extrémité de la Cilicie où se donna la bataille d'Issus jusqu'au temple d'Ammon dans la Libye, et pour revenir de là à Tyr, voyage qui ne peut pas être de moins de trois cents lieues; et autant tout au moins pour les autres détours en différents endroits: il se trouvera qu'Alexandre, dans l'espace de moins de huit ans, aura fait avec son armée plus de dix-sept cents lieues, sans parler de son retour à Babylone.

§ III. *Alexandre part de Macédoine pour son expédition contre les Perses. Arrivé à Ilion, il rend de grands honneurs au tombeau d'Achille. Il livre une première bataille aux Perses au Granique, et remporte une célèbre victoire.*

Quand Alexandre fut arrivé dans son royaume, il tint conseil avec les principaux officiers de l'armée et les grands de sa cour, sur l'expédition qu'il méditait contre la Perse, et sur les mesures qu'il fallait prendre pour la faire réussir. Les avis ne furent partagés que sur un article. Antipater et Parménion croyaient que le roi, avant que de s'engager dans une entreprise qui ne pouvait manquer d'être de longue haleine, devait choisir une épouse, et s'assurer un successeur. Mais, vif et bouillant comme il était, il ne put goûter cet avis; et il crut qu'après avoir été nommé généralissime des Grecs, et avoir reçu de son père des troupes invincibles, il lui serait honteux de perdre le temps à célébrer des noces et à en attendre le fruit. Le départ fut donc résolu.

An. M. 3670. Av. J.C. 334. Diod. l. 17, p. 499-503. Arrian. l. 1, pag. 23-36. Plut. in Alex. p. 672-673. Justin. l. 11, cap. 5 et 6.

Il offrit aux dieux de magnifiques sacrifices, et fit célébrer à Die, ville de Macédoine, des jeux scéniques[1], établis par l'un de ses ancêtres en l'honneur de Jupiter et des Muses. La fête dura neuf jours, selon le nombre de ces déesses. Il dressa pour le festin une tente qui contenait cent tables, et où, par conséquent, il pouvait y avoir neuf cents couverts. Tous les princes de sa famille, tous les ambassadeurs, tous les géné-

[1] On appelait ainsi les représentations de théâtre.

Joseph. Antiquit. l. 11. [c. 8. § 5.] raux, tous les officiers y furent invités. Il régala aussi toute l'armée. Ce fut pour-lors qu'il eut une célèbre vision, dont il sera parlé dans la suite, dans laquelle on l'exhortait à passer promptement en Asie.

Avant que de partir pour cette expédition, il mit ordre aux affaires de la Macédoine, où il laissa Antipater pour gouverner en qualité de vice-roi, avec douze mille hommes de pied, et presque autant de cavalerie.

Il voulut aussi examiner les affaires domestiques de ses amis, et donna à l'un une terre, à l'autre un village; à celui-ci le revenu d'un bourg, à celui-là les droits d'un port. Et comme tous les revenus de son domaine étaient déja employés et consumés par ces largesses, Perdiccas lui demanda, *Seigneur, que réservez-vous pour vous ?* Et Alexandre ayant répondu, *L'espérance; Eh bien,* lui répartit Perdiccas, *la même espérance doit donc nous suffire;* et il refusa généreusement le don que le roi lui avait assigné.

C'est une connaissance bien importante à un prince que celle du cœur de l'homme, et le secret de s'en rendre maître. Or Alexandre savait que ce secret consiste à intéresser tout le monde à sa grandeur, et à ne faire sentir aux autres sa puissance que par des bienfaits. Alors tous les intérêts sont réunis dans celui du prince. C'est son bien propre, c'est son bonheur qu'on aime en lui; et on lui est autant de fois attaché, et par des liens aussi étroits, qu'il y a de choses qu'on aime et qu'on reçoit de lui. Toute la suite de cette histoire nous montrera que jamais personne ne pratiqua mieux cette maxime qu'Alexandre, qui croyait n'être roi que pour faire du bien, et dont la libéralité vrai-

ment royale n'était ni satisfaite ni épuisée par les plus grandes largesses.

Alexandre, après avoir tout réglé dans la Macédoine, et avoir pris les précautions nécessaires pour prévenir les troubles et les mouvements qui pourraient s'y élever en son absence, partit pour l'Asie au commencement du printemps. Son armée n'était guère que de trente mille hommes de pied, et de quatre ou cinq mille chevaux; mais c'étaient tous hommes braves, aguerris, disciplinés, qui avaient fait plusieurs campagnes sous Philippe, et qui, dans le besoin, auraient pu commander [1]. La plupart des officiers n'avaient guère moins de soixante ans [2]; et, quand ils étaient assemblés ou rangés à la tête du camp, on croyait voir un sénat respectable [3]. Parménion commandait l'infanterie [4]; Philotas, son fils, avait sous lui dix-huit cents chevaux de Macédoine [5], et Callas, fils d'Harpalus, autant de chevaux de Thessalie. Le reste de la cavalerie, tiré de différents peuples de la Grèce, et qui montait à six cents, avait un commandant particulier. Les Thraces et les Péoniens, qui prenaient toujours les devants, avaient pour chef Cassandre [6]. Alexandre prit sa marche le long du lac de Cercine vers Amphipolis; passa le Strymon vers son embouchure, puis l'Hèbre; et arriva enfin à Seste après vingt

[1] « Ut non tam milites quàm magistros militiæ electos putares. » (JUST.)

[2] M. de Ste-Croix prouve que ceci manque d'exactitude : parmi les officiers d'Alexandre, il s'en trouvait beaucoup de jeunes. — L.

[3] « Ut, si principia castrorum cerneres, senatum te alicujus priscæ reipublicæ videre diceres. » (JUST.)

[4] Montant à 24,000 hommes. — L.

[5] 1500 chevaux macédoniens, 5000 Odryses, Triballes et Illyriens, 1000 archers des Agrianes. — L.

[6] L'armée était en tout de 30,000 hommes d'infanterie et 4,500 de cavalerie. — L.

jours de marche. Il ordonna à Parménion de passer sa cavalerie et une partie de son infanterie de Seste à Abyde; ce qu'il fit avec cent soixante galères et plusieurs vaisseaux ronds. Pour lui, il passa d'Éléonte au port des Achéens, conduisant lui-même sa galère; et, quand il fut au milieu de l'Hellespont, il sacrifia un taureau à Neptune et aux Néréides, et fit des effusions dans la mer avec une coupe d'or. On dit aussi qu'après avoir lancé un javelot sur la terre comme pour en prendre possession, il descendit le premier en Asie, et que, sautant tout armé et plein de joie hors du navire, il dressa des autels sur le rivage à Jupiter, à Minerve, à Hercule, qui lui avaient procuré une descente si favorable. Il avait fait la même chose en quittant l'Europe.

Il comptait si fort sur l'heureux succès de ses armes et sur les riches dépouilles qu'il trouverait en Asie, qu'il n'avait fait presque aucun fonds pour une si grande expédition, persuadé que la guerre, quand on la fait heureusement, fournit aux besoins de la guerre. Sa caisse militaire n'était que de soixante et dix talents [1], et il n'avait de vivres que pour un mois. En sortant de Macédoine, il avait distribué, comme je l'ai dit, tout son patrimoine à ses généraux et à ses officiers; et, ce qui est bien plus important, il leur avait inspiré à tous un tel courage et une telle confiance, qu'ils croyaient marcher, non à une guerre douteuse, mais à une victoire assurée.

Val. Max. lib. 7, c. 3.

Quand il fut près de Lampsaque, qu'il avait résolu de ruiner pour punir la rébellion de ses habitants, il

[1] Soixante et dix mille écus. = 385,000 fr. — L.

vit venir à lui Anaximène, qui était de cette ville, célèbre historien, fort connu de Philippe son père, et pour qui lui-même il avait beaucoup de considération, l'ayant eu pour maître. Se doutant bien pourquoi il le venait trouver, il le prévint, et lui jura en termes formels qu'il ne lui accorderait point sa demande : *Ce que j'ai à vous demander, seigneur,* lui dit Anaximène, *c'est qu'il vous plaise de détruire Lampsaque.* Par cet ingénieux détour, il sauva sa patrie.

De là Alexandre arriva à Ilion. Il y rendit de grands honneurs à la mémoire d'Achille, et fit célébrer des jeux autour de son tombeau. Il admira et envia le double bonheur qu'il avait eu de trouver pendant sa vie un ami fidèle dans la personne de Patrocle, et après sa mort un digne héraut de son courage dans Homère [1]. En effet, sans l'admirable poëme de l'Iliade, le corps et le nom d'Achille eussent été enfermés dans le même tombeau.

Enfin Alexandre arrive sur les bords du Granique, rivière de Phrygie. Les satrapes l'attendaient de l'autre côté, résolus de lui en disputer le passage. Leur armée était de cent mille hommes de pied [2], et de plus de dix mille chevaux. Memnon, qui était de Rhodes, et qui commandait sur toute la côte de l'Asie pour Darius, avait conseillé aux généraux de ne point ris-

[1] « Quum in Sigæo ad Achillis tumulum constitisset, O fortunate, inquit, adolescens, qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris! Et verè. Nam, nisi Ilias illa exstitisset, idem tumulus, qui corpus ejus contexerat, etiam nomen obruisset. » (Cic. *pro Arch.* n. 24.)

[2] Justin donne à cette armée six cent mille hommes de pied, et Arrien ne lui en donne que vingt mille. L'un et l'autre est sans vraisemblance, et il y a sans doute quelque faute dans le texte. Je m'en suis tenu au sentiment de Diodore.

quer un combat, mais de ruiner le plat pays, sans excepter les villes, à dessein d'affamer l'armée d'Alexandre et de la contraindre à retourner sur ses pas. Memnon était le plus habile des généraux de Darius, et le plus sûr instrument de ses victoires. On ne sait ce qu'on devait le plus estimer en lui, ou sa profonde sagesse dans les conseils, ou son courage et sa capacité dans la conduite des armées, ou son attachement et son zèle pour les intérêts de son maître. Le conseil qu'il donnait dans la conjoncture présente était excellent par rapport à un ennemi vif et impétueux, qui était sans villes, sans magasins, sans retraite; qui entraît dans un pays inconnu et ennemi; que les retardements seuls pouvaient affaiblir et ruiner, et qui n'avait de ressource et d'espérance que dans le prompt succès d'une bataille. Arsite, satrape de Phrygie, s'y opposa, et protesta qu'il ne souffrirait pas qu'on désolât ainsi les terres de son gouvernement. Le mauvais avis du satrape prévalut sur le sage conseil de l'étranger, que les Perses, à leur grand dommage, soupçonnèrent de vouloir tirer la guerre en longueur et se rendre par là nécessaire.

Alexandre cependant marchait avec son infanterie pesamment armée, rangée sur deux lignes, et la cavalerie sur les ailes : le bagage venait à la queue des troupes. Quand il fut arrivé au bord du Granique, Parménion lui conseillait de camper dans cet endroit en ordre de bataille pour laisser aux troupes le temps de se reposer; et d'attendre au lendemain à passer la rivière, de grand matin, et même avant le jour, parce qu'alors les ennemis seraient moins en état de l'en empêcher. Il ajoutait qu'il était dangereux de hasarder

le passage d'une rivière à la vue de l'ennemi, d'autant plus que celle-ci était profonde et les bords escarpés, de sorte qu'il serait aisé à la cavalerie persane, qui les attendait de l'autre côté en bataille, de les défaire avant qu'ils fussent formés : qu'outre la perte qu'on y ferait, cette entreprise, si elle réussissait mal, serait d'une dangereuse conséquenee pour l'avenir, parce que la réputation des armes dépend des commencements.

Ces raisons ne firent point d'impression sur l'esprit d'Alexandre. Il répondit qu'il rougirait de honte si, après avoir passé l'Hellespont, il s'arrêtait devant un ruisseau; car c'est ainsi que par mépris il appelait le Granique : qu'il fallait profiter de la terreur qu'avaient répandue parmi les Perses la promptitude de son arrivée et la hardiesse de son dessein, et répondre dignement à l'idée qu'on avait conçue de son courage et de la valeur des Macédoniens. La cavalerie ennemie, qui était fort nombreuse, bordait tout le rivage, et faisait un grand front pour occuper le passage dans toute sa longueur. L'infanterie, composée principalement des Grecs qui étaient à la solde de Darius, était derrière, placée dans un lieu qui allait en montant.

Les deux armées demeurèrent long-temps en présence, chacune sur le bord de la rivière, comme si elles eussent redouté l'événement. Les Perses attendaient que les Macédoniens entrassent dans l'eau, pour les charger à leur avantage lorsqu'ils voudraient prendre terre; et ceux-ci semblaient choisir de l'œil l'endroit le plus propre pour passer, et épier la contenance des ennemis. Alors Alexandre, s'étant fait amener son

cheval, ordonna aux seigneurs de sa cour de le suivre, et de se comporter en gens de cœur. Il commandait la droite, et Parménion la gauche. Il fit d'abord entrer dans la rivière un gros détachement, et le suivit de près avec le reste des troupes. Il fit ensuite avancer l'aile gauche, que commandait Parménion. Pour lui, menant l'aile droite, il entra dans le fleuve, suivi du reste des troupes, au son des trompettes et des cris de joie de toute l'armée.

Les Perses, voyant approcher ce détachement, commencèrent à tirer dessus, et descendirent en bas, où la pente était plus facile, pour en défendre l'abord. Les chevaux s'entre-choquèrent rudement, les uns tâchant de prendre terre, les autres de l'empêcher. Les Macédoniens, beaucoup inférieurs en nombre pour la cavalerie, outre le désavantage du lieu, étaient encore percés des traits qu'on leur tirait d'en haut : d'ailleurs la fleur de la cavalerie persane s'était ramassée en cet endroit, et Memnon y combattait avec ses fils. Les Macédoniens donc plièrent d'abord, après avoir perdu les premiers rangs, qui avaient fait une vigoureuse défense. Alexandre, qui les avait suivis de près, et les soutenait avec ses meilleures troupes, se met à leur tête, les ranime par sa présence, renverse les Perses et les met en déroute. Toutes les troupes le suivent, passent la rivière, et attaquent les ennemis de tous côtés.

Alexandre donna le premier dans le plus épais de la cavalerie ennemie, où combattaient les généraux. Il était remarquable à son bouclier et au panache qui ombrageait son casque, aux deux côtés duquel s'élevaient comme deux ailes d'une grandeur merveilleuse

et d'une blancheur qui éblouissait. Le choc fut des plus rudes autour de sa personne; et, quoiqu'on se battît à cheval, le combat était de pied ferme, et d'homme à homme comme dans l'infanterie, chacun tâchant de repousser son adversaire et de gagner du terrain sur lui. Spithrobate, satrape de l'Ionie et gendre de Darius, se distinguait par sa valeur entre tous les généraux. Environné de quarante seigneurs perses, tous ses parents, et tous d'une bravoure connue, qui ne le quittaient point, il portait par-tout la terreur. Alexandre pique contre lui : les voilà tous deux aux mains. Ayant lancé chacun un javelot, ils se blessent l'un l'autre, mais légèrement. Le satrape en fureur se jette, l'épée à la main, contre Alexandre; mais celui-ci le prévient, et d'un coup de lance dans le visage le porte mort par terre. Dans l'instant même, Rosacès, frère du satrape, l'attaquant de côté, lui décharge sur la tête un grand coup de hache, qui lui abat le panache, et pénètre jusqu'aux cheveux seulement. Comme il allait frapper un second coup sur sa tête, que l'armet brisé faisait voir à nu, Clitus d'un coup de sabre lui coupe la main, et sauve la vie à son maître. Le danger où avait été Alexandre redoubla le courage des siens; ils firent des efforts extraordinaires de bravoure. Les Perses qui étaient au centre de la cavalerie, accablés d'une grêle de traits par les soldats armés à la légère qu'on avait entremêlés parmi les cavaliers, et ne pouvant soutenir plus long-temps l'attaque des Macédoniens, qui les frappaient tous dans le visage, commencèrent à plier, et les deux ailes aussitôt se renversèrent et prirent la fuite. Alexandre ne

s'attacha point à les poursuivre, mais il tourna tout court sur l'infanterie.

Elle demeura ferme d'abord dans son poste, plutôt par étonnement, dit l'historien, que par résolution. Mais, quand elle se vit attaquée en même temps par la cavalerie et par la phalange macédonienne, qui avait passé la rivière, et que les bataillons en furent venus aux mains, ceux des Perses ne firent ni une forte ni une longue résistance, et furent bientôt mis en fuite, excepté l'infanterie grecque qui était à la solde de Darius. Cette infanterie, s'étant retirée sur une colline, demandait qu'Alexandre lui donnât sa parole qu'il la laisserait aller : mais ce prince, suivant plutôt l'impétuosité de sa colère que sa raison, se jeta au milieu de cette infanterie, et perdit d'abord son cheval, qui fut percé d'un coup d'épée ; c'était un autre cheval que Bucéphale. La mêlée fut si rude autour de lui, que la plupart de ceux qui furent tués ou blessés de son côté le furent en cet endroit ; car ils combattaient contre des hommes très-aguerris, très-braves, et qui se battaient en désespérés. Ils furent tous taillés en pièces, à la réserve de deux mille, qui furent faits prisonniers.

Un grand nombre de généraux perses des plus considérables restèrent sur la place. Arsite se sauva en Phrygie, où l'on dit qu'il se tua lui-même de regret d'avoir été cause de la bataille : il serait mort plus glorieusement les armes à la main. Il resta dans cette bataille, du côté des Barbares, vingt mille hommes de pied, et deux mille cinq cents chevaux : du côté des Macédoniens, il demeura d'abord sur la place vingt-

cinq cavaliers des compagnies royales, qui furent tués à la première attaque. Alexandre leur fit dresser à tous des statues de bronze faites de la main de Lysippe : elles furent placées dans une ville de Macédoine, appelée Die, d'où long-temps après Q. Métellus les fit toutes porter à Rome. Du reste de la cavalerie, il en fut tué un peu plus de soixante, et quelque trente fantassins, qui furent tous enfermés dès le lendemain dans un même tombeau avec leurs armes et leur équipage; et le prince donna exemption de toute sorte de tributs et de services à leurs enfants et à leurs pères.

Il eut aussi un très-grand soin des blessés, les visita lui-même, et voulut les voir panser. Il parut curieux de savoir leur aventure, et permit à chacun de lui conter ses prouesses et de vanter sa bravoure. Un prince gagne beaucoup en s'abaissant et se familiarisant de la sorte. Il donna aussi la sépulture aux grands de Perse, et ne la refusa pas même aux Grecs qui étaient morts à leur service : mais tous ceux d'entre eux qu'il fit prisonniers, il les mit à la chaîne, et les envoya travailler en Macédoine, pour avoir porté les armes pour les Barbares contre leur patrie, malgré la défense expresse qu'en avait fait la Grèce.

Alexandre se fit un devoir et un plaisir d'associer les Grecs à l'honneur de sa victoire; et en particulier il envoya aux Athéniens trois cents boucliers des dépouilles ennemies, et voulut que sur le reste du butin on mît cette inscription glorieuse : *Alexandre, fils de Philippe, et les Grecs, excepté les Lacédémoniens, ont gagné ces dépouilles sur les Barbares qui habitent l'Asie.* Cette action marque une grandeur d'ame bien rare et bien estimable dans un vainqueur, qui, pour

l'ordinaire, souffre avec peine qu'on entre avec lui en partage de sa gloire. Elle marque aussi beaucoup de prudence dans ce prince. Il avait encore besoin du secours des Grecs; et il espérait, en les associant à l'honneur de sa victoire, se les rendre plus fidèles et plus affectionnés. Pour la vaisselle d'or et d'argent, les tapis de pourpre, et autres meubles de luxe des Perses, il les envoya à sa mère, au moins pour la plus grande partie.

§ IV. *Alexandre fait la conquête de presque toute l'Asie mineure. Il est attaqué d'une maladie mortelle pour s'être baigné dans le Cydne. Le médecin Philippe le guérit parfaitement en peu de jours. Alexandre passe le défilé de Cilicie. Cependant Darius approchait. Libre réponse de Caridème à ce prince, qui lui coûte la vie. Description de la marche de Darius.*

AN. M. 3670. Av. J.C. 334. Diod. l. 17, p. 503-511. Arrian. l. 1, p. 36-59 et l. 2, p. 60-66. Plut. in Alex. p. 673, 674. Q. Curt. l. 3, cap. 1-3. Justin. l. 11, cap. 7 et 8.

L'heureux succès de la bataille du Granique eut toutes les suites qu'on en pouvait attendre. Sardes, qui était comme le boulevard de l'empire des Barbares du côté de la mer, se rendit à Alexandre. Il laissa à cette ville sa liberté et l'usage de ses lois. Quatre jours après, il arrive à Éphèse, ramenant avec soi les bannis qui en avaient été chassés à son occasion, et y rétablit le gouvernement populaire. Pour les tributs qu'on payait aux rois de Perse, il les assigna au temple de Diane. Il offrit beaucoup de sacrifices à cette déesse, célébra ses mystères avec grande pompe, et conduisit la cérémonie avec toute son armée rangée en bataille. Les Éphésiens avaient commencé à rebâtir le

temple de Diane, qui avait été brûlé la nuit même de la naissance d'Alexandre, et l'ouvrage était déja fort avancé. Dinocrate, célèbre architecte, qui avait l'intendance de la construction de ce temple, était le même que ce prince employa depuis pour bâtir Alexandrie en Égypte. Les peuples contribuaient à l'envi aux frais de ce superbe édifice, et les dames y sacrifiaient de bon cœur tous leurs bijoux et tout ce qu'elles avaient de plus rare et de plus précieux. Alexandre, avide de toute espèce de gloire, offrit de rembourser la ville des dépenses qu'elle avait déja faites pour ce bâtiment, et de lui fournir toutes celles qui restaient à faire, pourvu que son nom seul parût dans l'inscription du temple. Les habitants d'Éphèse, ne voulant pas y consentir, et n'osant pas néanmoins lui refuser ouvertement cet honneur, eurent recours à une ruse de flatterie qui les tira d'embarras. Ils lui dirent qu'il ne convenait pas à un dieu d'ériger des monuments à un autre dieu. Avant qu'il sortît d'Éphèse, les députés de Tralles et de Magnésie vinrent lui apporter les clefs de leurs villes.

Strab. l. 14, pag. 640. Solin. c. 40.

Il marcha ensuite vers Milet, qui, dans l'espérance d'un prompt et puissant secours, lui ferma ses portes. En effet, la flotte des Perses, fort nombreuse, fit mine de la vouloir secourir; mais, après avoir tenté inutilement, à plusieurs reprises, d'engager celle des ennemis à combattre, elle fut obligée de se retirer. Memnon s'était jeté dans cette place avec un grand nombre des siens échappés de la défaite, résolu de s'y bien défendre. Alexandre, qui ne voulait point perdre de temps, la fit insulter de toutes parts, et fit planter par-tout des échelles. L'escalade fut des plus vigoureuses, et fut

également bien soutenue, quoique Alexandre y envoyât des troupes fraîches qui se succédaient sans interruption les unes aux autres; et cela dura plusieurs jours. Mais, comme il vit ses soldats repoussés de quelque côté qu'ils donnassent, et que la place ne manquait d'aucune chose pour un long siége, il mit toutes ses machines en œuvre, de sorte qu'il ouvrit la place en plusieurs endroits, et à l'attaque des brèches il ajouta en même temps une nouvelle escalade. Les assiégés, après avoir soutenu tous ces efforts avec une bravoure extraordinaire, craignant d'être enfin emportés d'assaut, capitulèrent. Alexandre traita humainement les Milésiens, et vendit tout ce qu'il y trouva d'étrangers. L'historien ne parle point de Memnon. Il sortit sans doute avec la garnison.

Alexandre, voyant que la flotte ennemie s'était retirée, résolut de rompre la sienne, dont l'entretien entraînait beaucoup de dépenses, et il avait besoin d'argent pour d'autres usages plus pressants. Quelques-uns même croient que, près de donner contre Darius un combat qui déciderait du sort des deux empires, il voulait ôter à ses troupes toute espérance de retraite et ne leur laisser de ressource que dans la victoire. Il ne retint donc de sa flotte que les vaisseaux qui lui étaient nécessaires pour le transport des machines de guerre, et un petit nombre d'autres galères.

Après la prise de Milet, il passa dans la Carie pour y former le siége d'Halicarnasse. Cette place était d'un très-difficile accès à cause de son heureuse situation, et avait été extrêmement fortifiée. D'ailleurs Memnon, le plus habile et le plus brave de tous les officiers qui combattaient pour Darius, s'y était jeté avec de bonnes

troupes, dans le dessein d'y signaler son courage et sa fidélité pour son maître. Aussi fit-il une très-belle défense. Il était secondé par un autre officier d'un rare mérite, qui s'appelait *Éphialte*. Tout ce qu'on peut attendre de la bravoure la plus intrépide, et de la science de la guerre la plus consommée, fut mis en usage de part et d'autre. Après que les assiégeants, avec beaucoup de peine et de fatigue, avaient comblé une partie des fossés, et fait approcher des murs leurs machines, ils avaient la douleur de voir leurs travaux ruinés en un moment et leurs machines brûlées par les sorties vives et fréquentes que faisaient les assiégés. Quand à coups réitérés de belier ils étaient venus à bout de renverser quelques pans de murailles, ils étaient tout étonnés d'en voir de nouvelles qu'on avait construites derrière, et qui semblaient sortir tout-à-coup de terre. L'attaque de ces nouvelles murailles, construites en demi-cercle, coûtait infiniment de monde, parce que les assiégés, du haut des tours qui étaient de côté et d'autre, battaient les ennemis en flanc. On vit en cette occasion qu'il n'y a point de fortifications plus sûres pour une place de guerre, que la valeur et le courage de ceux qui la défendent. Le siége fut long, et tout autre qu'Alexandre se serait rebuté des difficultés qui s'y rencontrèrent. Mais les dangers ne servaient qu'à animer ses troupes. Leur constance enfin l'emporta. Memnon, se voyant hors d'état de résister plus long-temps, fut obligé d'abandonner la place. Comme il était maître de la communication de la mer, après avoir mis une bonne garnison dans la citadelle, qui était bien munie de vivres, il emmena avec lui ce qui restait d'habitants avec toutes leurs richesses, et les transporta dans l'île

de Cos, qui n'était pas loin d'Halicarnasse. Alexandre ne jugea pas à propos d'assiéger la citadelle, qui n'était pas de grande importance depuis la ruine de la ville, qu'il rasa jusqu'aux fondements. Il se contenta de l'environner de bons murs, et de laisser quelques troupes dans le pays.

Après la mort d'Artémise, reine de Carie, Idriée, son frère, avait régné à sa place. Ada, sœur et femme d'Idriée, était demeurée en possession de cet état, selon la coutume du pays; mais elle fut dépossédée par Pexodore, à qui succéda son gendre Orontobate par ordre de Darius. Elle conserva néanmoins une place forte, nommée *Alinde*, dont elle avait porté les clefs à Alexandre dès qu'il fut entré dans la Carie; et elle l'avait adopté pour son fils. Le prince, sans mépriser cet honneur, lui laissa la garde de sa ville; et, après la prise d'Halicarnasse, étant maître de tout le pays, il lui en rendit le gouvernement.

Plut. in Alex. pag. 677.

Cette dame, pour témoigner à Alexandre la vive reconnaissance dont elle était pénétrée, lui envoyait tous les jours des viandes délicatement préparées, et toutes sortes de pâtisseries les plus délicieuses; et enfin elle lui fit présent des plus excellents cuisiniers, boulangers et pâtissiers. Mais il lui répondit « que tout « cet attirail lui était inutile, et qu'il avait de bien « meilleurs cuisiniers[1], qui lui avaient été donnés par « son gouverneur Léonidas, dont l'un, qui lui prépa- « rait un bon dîner, c'était de beaucoup marcher dès « le matin avant le point du jour; et l'autre, qui lui

[1] Βελτιόνας γὰρ ὀψοποιοὺς ἔχειν ὑπὸ τοῦ παιδαγωγοῦ Λεωνίδου δεδομένους αὐτῷ· πρὸς μὲν τὸ ἄριστον, νυκτοπορίαν, πρὸς δὲ τὸ δεῖπνον, ὀλιγαριστίαν.

« apprêtait un excellent souper, c'était un dîner fort « sobre. »

Plusieurs rois de l'Asie Mineure se soumirent volontairement à Alexandre; entre autres, Mithridate, roi du Pont, qui, dans la suite, s'attacha à ce prince et le suivit dans ses expéditions. Il était fils d'Ariobarzane, satrape de Phrygie et roi du Pont, dont il a été parlé ailleurs. On le compte pour le sixième roi depuis Artabaze, qui est regardé comme le fondateur de ce royaume, en possession duquel il fut mis par Darius, fils d'Hystaspe, et son père. Le fameux Mithridate, qui donna tant d'exercice aux Romains, est un de ses successeurs.

Florus, l. 3, cap. 5.

Alexandre, avant que d'entrer dans les quartiers d'hiver, permit à tous ceux de son armée qui s'étaient mariés cette année-là de retourner en Macédoine passer l'hiver avec leurs femmes, à condition qu'ils reviendraient au printemps. Il leur donna trois officiers-généraux pour les conduire et pour les ramener. C'est précisément ce qu'ordonnait la loi de Moïse; et comme on ne trouve cette loi ou cette coutume chez aucune autre nation du monde, il y a beaucoup d'apparence qu'Aristote l'avait apprise d'un Juif avec qui il avait eu commerce en Asie, et que, l'approuvant comme une pratique fort sage et fort raisonnable, il l'avait conseillée à son élève, qui s'en souvint dans cette occasion.

Deut. 24, 5.

L'année suivante, Alexandre entra de bonne heure en campagne. Il avait délibéré s'il marcherait droit contre Darius, ou s'il achèverait de subjuguer le reste des provinces maritimes. Le dernier parti lui parut

An. M. 3671.
Av. J.C. 333.

le plus sûr pour ne rien laisser derrière lui, qui pût l'inquiéter. Il fut d'abord un peu arrêté dans sa course. Près de Phasélis, ville située entre la Lycie et la Pamphylie, est un défilé le long de la mer, qui est à sec pendant que l'eau est basse, et qui laisse un passage libre aux voyageurs; mais, quand la mer est haute, il est tout couvert d'eau. Comme on était alors en hiver, Alexandre, que rien ne rebutait, voulut partir avant que les eaux se fussent retirées. Ainsi il fallut que ses troupes marchassent tout un jour dans l'eau jusqu'à la ceinture. Quelques historiens, pour embellir ce récit, ont écrit que la mer, par une faveur divine, s'était volontairement soumise à Alexandre, et que, contre le cours ordinaire de la nature, elle lui avait laissé un libre passage. Quinte-Curce est de ce nombre. Il est étonnant que l'historien Josèphe, pour affaiblir l'autorité du miracle qui fit passer aux Juifs la mer Rouge à sec, ait apporté en exemple ce fait, dont Alexandre même avait réfuté la fausseté: car, au rapport de Plutarque, il avait écrit simplement dans une lettre, *qu'étant parti de la ville de Phasélis, il passa à pied le pas de la montagne appelée* Climax; et l'on sait que ce prince, avide du merveilleux, ne manquait aucune occasion de faire croire aux peuples que les dieux le protégeaient d'une manière toute singulière.

Strab l. 14, pag. 666.

Pendant qu'il était aux environs de Phasélis, il découvrit une trahison qu'avait tramée contre lui Alexandre, fils d'Érope, qu'il venait de nommer général de la cavalerie thessalienne à la place de Callas, à qui il avait donné un gouvernement. Darius, sur une lettre

qu'il avait reçue de ce traître, lui promettait mille talents d'or [1] avec le royaume de Macédoine s'il pouvait tuer Alexandre, ne croyant pas que ce fût acheter trop cher un crime qui le délivrerait d'un si formidable ennemi. Le porteur de la réponse du roi, ayant été arrêté, avoua tout, et le coupable fut puni comme il le méritait [2].

Alexandre, après avoir mis ordre aux affaires de la Cilicie et de la Pamphylie, conduisit son armée à Célènes, ville de la Phrygie, arrosée par la rivière Marsyas, que les fables des poëtes ont rendue célèbre. Il somma la garnison de la citadelle, où les habitants s'étaient retirés, de se rendre. Comme ils la croyaient imprenable, ils répondirent fièrement qu'ils ne quitteraient la place qu'avec la vie; mais, se voyant fort pressés, ils demandèrent soixante jours de trêve, au bout desquels ils promirent de se rendre s'ils n'étaient secourus. En effet, le secours ne venant point, ils se rendirent au jour marqué.

De là le roi passa dans la Phrygie, dont la capitale s'appelait *Gordion*, ancien et fameux séjour du roi Midas, située sur la rivière de Sangare. Ayant pris la ville, il eut envie de voir le fameux chariot où était attaché le *nœud gordien*. Ce nœud, qui attachait le joug au timon, était fait si adroitement, et le lien faisait tant de tours et de détours, qu'on ne pouvait découvrir ni où il commençait ni où il finissait. Selon l'ancienne tradition du pays, un oracle avait déclaré que celui qui pourrait le délier aurait l'empire de l'Asie.

[1] Plus de trente millions. = 55 millions. Exagération évidente! — L.

[2] Arrien dit, au contraire, qu'Alexandre lui fit grace. — L.

Alexandre se persuada aisément que cette promesse le regardait. Après plusieurs tentatives qui lui réussirent mal, *Il n'importe*, dit-il, *comment on le dénoue;* et, l'ayant coupé avec son épée, il éluda ou accomplit l'oracle [1], dit l'historien.

Darius cependant ne négligeait rien pour sa défense. Memnon le Rhodien lui conseillait de porter la guerre en Macédoine, et ce parti paraissait le plus sûr pour se tirer de l'embarras où il était. Il eût trouvé les Lacédémoniens, et plusieurs autres états de la Grèce qui n'aimaient pas la Macédoine, tout prêts à se joindre à lui; et Alexandre, pour défendre son propre pays, eût été obligé de repasser promptement la mer et d'abandonner l'Asie. Darius approuva cet avis; et, résolu de le suivre, il chargea de l'exécution celui qui le lui avait donné. Memnon fut déclaré amiral de la flotte, et capitaine-général de toutes les troupes destinées pour cette expédition.

Ce prince ne pouvait faire un meilleur choix. C'était le plus habile homme et le meilleur général qu'il eût, et depuis plusieurs années il avait servi la Perse avec une grande fidélité. Si son avis avait été suivi, on eût évité de donner la bataille du Granique. Il n'abandonna pas les intérêts de son maître après ce malheur. Il rassembla les débris de l'armée, et se retira, premièrement à Milet, de là à Halicarnasse, et enfin dans l'île de Cos, où il était quand il reçut sa nouvelle commission. La flotte s'y rendit, et il ne songeait plus qu'à exécuter son plan. Il prit l'île de Chio et celle de Lesbos tout entière, excepté la ville de Mitylène. De

[1] « Sortem oraculi vel elusit, vel implevit. » (Q. CURT.)

là il se disposait à passer en Eubée, et à faire de la Grèce même et de la Macédoine le théâtre de la guerre: mais il mourut devant Mitylène, qu'il avait été obligé d'assiéger. Ce fut le plus grand malheur qui pût arriver à la Perse. On voit ici de quel prix est un seul homme de mérite, dont la perte entraîne quelquefois celle de l'état. La mort de Memnon fit échouer le dessein qu'il avait formé; car Darius, n'ayant pas de général d'une assez grande capacité à mettre à sa place, abandonna tout-à-fait une entreprise qui seule pouvait sauver l'empire. Il n'y avait donc plus de ressource que dans les armées d'Orient. Darius, mécontent de tous ses généraux, résolut de commander en personne, et marqua le rendez-vous des troupes à Babylone, où il en fit le dénombrement, qui se trouva monter à quatre, ou cinq, ou six cent mille hommes; car les historiens varient fort sur ce nombre.

Alexandre, étant parti de Gordion, alla soumettre la Paphlagonie et la Cappadoce. Là il apprit la mort de Memnon. Cette nouvelle le confirma dans la résolution de marcher sans délai vers les provinces de la haute Asie. Il s'avança donc à grandes journées vers la Cilicie, et arriva dans la contrée qu'on appelait *le camp de Cyrus*[1]. Il n'y a de là que cinquante stades (deux lieues et demie) jusqu'au pas de la Cilicie, qui est un défilé fort étroit, par lequel il faut passer pour venir de la Cappadoce à Tarse. Celui qui en avait la garde, au nom de Darius, y avait laissé peu de soldats, lesquels, à la première nouvelle de l'arrivée des ennemis, prirent la fuite. Alexandre entra donc dans ce passage;

[1] Quinte-Curce l'entend du grand Cyrus, Arrien du jeune Cyrus. Ce dernier sentiment paraît plus vraisemblable.

et, après avoir considéré attentivement la situation des lieux, il admira sa bonne fortune, et avoua qu'il aurait pu être arrêté là tout court et défait aisément à coups de pierres : car, outre que c'était un défilé où quatre hommes armés pouvaient à peine marcher de front ; le haut de la montagne répondait sur le chemin, qui n'était pas seulement étroit, mais rompu en plusieurs endroits par la chute des torrents qui descendent des montagnes.

Alexandre fit passer toute son armée jusqu'à la ville de Tarse, où elle arriva précisément dans le temps que les Perses y mettaient le feu de peur que l'ennemi ne profitât du butin d'une ville si opulente. Mais Parménion, que le roi y avait envoyé avec quelque cavalerie, y arriva fort à propos pour empêcher l'embrasement, et entra dans la ville qu'il avait sauvée, les Barbares ayant pris la fuite au premier bruit de son arrivée.

A travers cette ville passe le Cydne, rivière moins renommée pour la grandeur de son canal que pour la beauté de ses eaux, qui sont extrêmement froides à cause de l'ombrage dont ses rives sont couvertes. On était alors vers la fin de l'été, dont les chaleurs sont très-grandes en Cilicie. C'était encore au plus chaud du jour; et, comme le roi arrivait tout couvert de sueur et de poussière, voyant cette eau si claire et si belle, il lui prit envie de s'y baigner. Il n'y fut pas si tôt entré, qu'il se sentit saisi d'un frisson si grand, qu'on crut qu'il allait mourir. On l'emmena dans sa tente, ayant perdu toute connaissance. La consternation fut générale dans tout le camp. Ils fondaient tous en larmes, et se plaignaient « de ce que le plus grand roi qui eût

« jamais été leur était ravi au milieu de ses prospérités « et de ses conquêtes, non dans une bataille ou dans « un assaut de ville, mais pour s'être baigné dans une « rivière : que Darius, près d'arriver, se trouverait « vainqueur avant que d'avoir vu l'ennemi : qu'ils se« raient contraints de se retirer comme fugitifs par les « mêmes pays par où ils étaient venus triomphants; « et que, rencontrant par-tout des lieux ravagés ou dé« serts, la faim seule, quand ils n'auraient point d'autre « ennemi à combattre, suffirait pour les faire périr. « Qui les conduirait dans leur fuite? et qui oserait « succéder à Alexandre ? Mais, quand ils seraient assez « heureux pour gagner l'Hellespont, qui leur donnerait « des vaisseaux pour le passer ? » Puis, tournant toutes leurs pensées vers le prince, et s'oubliant eux-mêmes, ce n'étaient que regrets et que plaintes « de ce que, « dans la fleur de sa jeunesse, et dans le cours de ses « plus grandes prospérités, celui qui était leur roi et « leur compagnon de guerre tout ensemble leur était « ainsi enlevé et comme arraché d'entre les bras. »

Cependant il reprenait ses esprits; et, peu-à-peu revenant à soi, il reconnaissait ceux qui étaient autour de lui, quoique son mal ne semblât s'être relâché qu'en ce qu'il commençait à le sentir. Mais l'esprit était encore plus agité que le corps n'était malade; car il avait nouvelles que Darius pourrait bientôt arriver. Il ne cessait de se plaindre de sa destinée, qui le livrait sans défense à son ennemi et lui dérobait une si belle victoire, le réduisant à mourir dans une tente d'une mort obscure, et bien éloignée de cette gloire qu'il s'était promise. Ayant fait entrer ses confidents et ses médecins, « Vous voyez, mes amis, leur dit-il, dans quelle

« extrémité pressante la fortune me réduit. Il me semble entendre déja le bruit des armes ennemies et voir « arriver Darius. Il était sans doute d'intelligence avec « ma mauvaise fortune quand il écrivait à ses satrapes « des lettres [1] si pleines de hauteur et de fierté à mon « égard. Mais il n'en est pas où il pense, pourvu que « l'on me traite à mon gré. L'état de mes affaires ne « souffre pas des remèdes lents ni des médecins timides; « une prompte mort m'est meilleure qu'une guérison « tardive. Si les médecins croient avoir quelque res-« source pour moi dans leurs remèdes, qu'ils sachent « que je ne cherche pas tant à vivre qu'à combattre. »

Cette impatience précipitée du roi alarmait tout le monde. Les médecins, qui savaient qu'on les rendrait responsables de l'événement, n'osaient hasarder un remède violent et extraordinaire, d'autant moins que Darius avait fait publier qu'il donnerait mille [2] talents à quiconque tuerait Alexandre. Philippe, un des médecins d'Alexandre, Acarnanien de nation, qui, l'ayant toujours servi dès son bas âge, l'aimait tendrement, non-seulement comme son roi, mais comme son nourrisson, s'élevant, par affection pour son maître, au-dessus de toutes les considérations d'une prudence humaine, offrit de lui donner un remède qui ne serait pas fort violent, et qui ne laisserait pas de faire un prompt effet. Il demandait trois jours pour le préparer. A cette offre, chacun trembla, excepté celui qui y était le plus intéressé, que le délai seul de trois jours affli-

[1] Darius, qui se croyait sûr de remporter la victoire contre Alexandre, avait écrit à ses satrapes des lettres portant qu'ils châtiassent ce jeune fou, et qu'après l'avoir revêtu de pourpre par dérision, ils le lui envoyassent pieds et mains liés. (FREINSHEM. in *Q. Curt.*)

[2] Trois millions. = 5,500,000 fr. — L.

geait, dans l'impatience où il était de paraître à la tête de ses armées.

Sur ces entrefaites, Alexandre reçut une lettre de Parménion, qui était resté en Cappadoce, celui de tous les grands de sa cour en qui il se fiait le plus, par laquelle il lui mandait de se garder de Philippe, que Darius avait corrompu en lui promettant mille talents et sa sœur en mariage. Cette lettre le jeta dans une grande perplexité [1], ayant tout le temps de peser en lui-même les raisons de craindre et d'espérer qui s'offraient à son esprit. La confiance en un médecin dont il avait connu et éprouvé, dès sa première enfance, le tendre et fidèle attachement, l'emporta bientôt et dissipa tous ses doutes. Il referma la lettre et la mit sous son chevet sans la communiquer à personne.

Le jour venu, Philippe entre avec son remède. Alexandre, tirant la lettre de dessous son chevet, la donne à lire à Philippe : en même temps il prend la coupe; et, les yeux attachés sur lui, il l'avale sans hésiter et sans témoigner ni le moindre soupçon ni la moindre inquiétude. Philippe, en lisant la lettre, avait témoigné plus d'indignation que de surprise et de crainte, et la jetant sur le lit du roi, *Seigneur*, lui dit-il d'un ton ferme et assuré, *votre guérison me justifiera bientôt du parricide dont on m'accuse. La seule grace que je vous demande est que vous mettiez votre esprit en repos, et que vous laissiez opérer le remède, sans songer à ces avis que vous ont donnés des serviteurs pleins de zèle, à la vérité, mais d'un*

[1] « Ingentem animo sollicitudinem litteræ incusserant ; et quidquid in utramque partem aut metus aut spes subjecerat, secretâ æstimatione pensabat. » (Q. CURT.)

zèle peu discret et tout-à-fait hors de saison. Ces paroles ne rassurèrent pas seulement le roi, mais lui remplirent l'ame de joie et d'espérance; et, prenant Philippe par la main, *Soyez vous-même en repos;* lui dit-il, *car je vous crois doublement inquiet, sur ma guérison d'abord, puis sur votre justification.*

Cependant la médecine le travailla de telle sorte, que les accidents qui s'ensuivirent fortifièrent l'accusation de Parménion. Le roi perdit la parole, et tomba dans de si grandes syncopes, qu'il n'avait presque plus de pouls ni d'apparence de vie. Philippe n'oublia rien de ce qui était de son art pour le secourir; et, quand il le vit revenu à lui, il se mit à l'entretenir de choses agréables, lui parlant, tantôt de sa mère et de ses sœurs, tantôt de cette grande victoire qui s'avançait à grands pas pour couronner ses premiers triomphes. Enfin, la médecine s'étant rendue maîtresse, et ayant répandu dans toutes les veines une vertu salutaire et vivifiante, l'esprit fut le premier à reprendre sa vigueur, et le corps ensuite, beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait espéré. Trois jours après il se fit voir à son armée, qui ne pouvait se lasser de le contempler, et qui avait peine à croire ce qu'elle voyait, tant la grandeur du danger l'avait consternée et abattue. Il n'y eut point de caresses qu'elle ne fît au médecin, chacun venant l'embrasser et lui rendre graces comme à un dieu qui avait sauvé la vie au prince.

Outre la vénération que ces peuples ont naturellement pour leurs rois, il n'est pas imaginable combien ils avaient celui-ci en admiration par-dessus les autres, et combien était grande l'affection qu'ils lui portaient. Ils étaient persuadés qu'il n'entreprenait rien

sans une assistance particulière des dieux; et, comme le succès répondait toujours à ses desseins, sa témérité lui tournait à gloire et semblait avoir je ne sais quoi de divin. Son âge, qui paraissait incapable de si hautes entreprises, et qui cependant venait à bout de tout, ajoutait à ses actions un nouveau prix et un nouvel éclat. D'ailleurs certains avantages, dont pour l'ordinaire on ne fait pas grand cas [1], mais qui ont un merveilleux pouvoir pour gagner le cœur des gens de guerre, relevaient beaucoup son mérite : se plaire aux exercices du corps, y montrer de l'adresse et y exceller; être vêtu comme les autres, savoir se familiariser sans rien perdre de sa dignité; partager avec les plus laborieux et les plus braves la fatigue et le danger : qualités qui, soit qu'il les dût à la nature, ou qu'elles fussent le fruit de ses réflexions, le faisaient également aimer et respecter des soldats.

Pendant que tout ce que je viens de rapporter se passait, Darius s'était mis en marche, plein d'une folle confiance dans la multitude immense de ses troupes, et jugeant uniquement des deux armées par le nombre. Les plaines d'Assyrie où il était campé lui permettaient d'étendre librement sa cavalerie et de se prévaloir de l'avantage du nombre. Séduit par sa présomption, il songe à s'engager dans des défilés où sa cavalerie et ses troupes innombrables, devenues inutiles, ne feront plus que l'embarrasser. Il va chercher l'ennemi, qu'il devait attendre, et court visiblement à sa perte. Mais les satrapes, accoutumés à le flatter et à lui applaudir en tout, le félicitaient par avance sur la victoire qu'il al-

[1] « Quæ leviora haberi solent, plerumquè in re militari gratiora vulgo sunt. » (Q. Curt.)

lait remporter, comme si elle eût été assurée et immanquable. Il avait dans ses troupes un Athénien, nommé Charidème, homme fort habile dans le métier de la guerre, et qui haïssait personnellement Alexandre parce que c'était lui qui l'avait fait chasser d'Athènes. Darius, se tournant de son côté, et lui adressant la parole, lui demanda s'il le trouvait assez puissant pour passer sur le ventre à son ennemi. Charidème, nourri et élevé dans le sein de la liberté, et oubliant qu'il était dans un pays de servitude, où il était dangereux de heurter l'inclination des princes, lui répondit en ces termes : « Peut-être, seigneur, que vous « ne serez pas bien aise que je vous dise la vérité; « mais, si je ne le fais maintenant, il n'en sera plus « temps une autre fois. Ce superbe appareil de guerre, « ce prodigieux nombre d'hommes qui a épuisé tout « l'Orient, pourrait être formidable à vos voisins. L'or « et la pourpre y brillent de toutes parts; et tout y « est si plein de pompe et de magnificence, qu'à moins « que de l'avoir vu on ne saurait se l'imaginer. Mais « l'armée des Macédoniens, affreuse à voir, et toute « hérissée d'armes, ne s'amuse point à cette vaine pa-« rade. Elle n'a soin que de bien former ses bataillons, « et de se bien couvrir de ses boucliers et de ses « piques. Leur phalange est un corps d'infanterie qui « combat de pied ferme et se tient si serré dans ses « rangs, que les hommes et les armes font comme une « haie impénétrable. Au reste, ils sont tous, les soldats « comme les officiers, si bien dressés et si attentifs aux « commandements de leurs chefs, que, soit qu'il faille « se ranger sous ses drapeaux, ou tourner à droite et « à gauche, ou doubler ses rangs, et faire front à l'en-

« nemi de tous côtés, on les voit, au moindre signal, « faire tous les mouvements et toutes les évolutions de « l'art militaire. Et, afin que vous ne croyiez pas que « ce soit l'or ou l'argent qui les mène [1], cette discipline « jusqu'ici n'a subsisté qu'à l'aide et par les leçons de « la pauvreté. Ont-ils faim, toute nourriture leur est « bonne. Sont-ils fatigués, ils couchent sur la terre, et « jamais le jour ne les trouve que debout. Pensez-vous « que la cavalerie thessalienne, et celle des Acarna- « niens et des Étoliens, peuples invincibles, armés de « toutes pièces, soient gens à être repoussés à coups « de frondes et avec des bâtons brûlés par le bout ? « Il faut des forces pareilles aux leurs pour les arrêter; « et c'est dans leurs pays qu'il faut chercher du secours « contre eux. Faites-y passer tout cet or et cet argent « inutile que je vois ici, et achetez-en de bonnes trou- « pes. » Darius était par lui-même d'un caractère doux et traitable [2]. Mais quel naturel la fortune ne corrompt-elle point ? Il y a peu de rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur propre puissance, pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions, et pour faire cas d'un homme qui les aime assez pour les contredire et leur déplaire en leur représentant la vérité. Darius, ne pouvant la souffrir, fait traîner au supplice un homme qui s'était mis sous sa protection, qui était devenu son hôte, et qui lui donnait alors le meilleur conseil qu'il eût pu prendre. Charidème, ne rabattant rien pour cela de sa liberté

[1] « Et, ne auri argentique studio teneri putes, adhuc illa disciplina paupertate magistrâ stetit. » (Q. Curt.)

[2] « Erat Dario mite ac tractabile ingenium, nisi etiam suam naturam plerumquè fortuna corrumperet. » (Q. Curt.) — *Suam* me paraît suspect.

accoutumée, s'écria : « J'ai un vengeur tout prêt dans « la personne de celui-là même contre qui je vous ai « donné conseil, qui vous punira bientôt du mépris « que vous en faites. Pour vous [1], en qui la puissance « souveraine a fait un si prompt changement, vous « apprendrez à la postérité que, quand les hommes « s'abandonnent une fois à la fortune, elle étouffe en « eux toutes les bonnes semences de la nature. » Darius se repentit bientôt d'avoir fait mourir un tel homme, et reconnut, mais trop tard, la vérité de tout ce qu'il lui avait dit.

Le roi fit avancer ses troupes vers l'Euphrate. C'était une ancienne coutume des Perses, de ne faire marcher leur armée qu'après que le soleil était levé; et alors on donnait, de la tente du roi, le signal avec la trompette. Au-dessus de cette tente on exposait à la vue de tout le monde l'image du soleil enchâssée dans du cristal. Voici en quel ordre ils marchaient.

Premièrement on portait des autels d'argent, sur lesquels il y avait du feu qu'ils appelaient *éternel et sacré;* et les mages suivaient, chantant des hymnes à la façon du pays. Ils étaient accompagnés de trois cent soixante-cinq jeunes garçons, selon le nombre des jours de l'année, vêtus de robes de pourpre. Après venait un char consacré à Jupiter [2], traîné par des chevaux blancs, et suivi d'un coursier d'une grandeur extraordinaire qu'ils appelaient *le cheval du soleil;* et

[1] « Tu quidem, licentiâ regni subitò mutatus documentum eris posteris, homines, quum se permisere fortunæ, etiam naturam dediscere. » (Q. Curt.)

[2] Jupiter était un dieu inconnu aux Perses. Quinte-Curce appelle ainsi apparemment le premier et le plus grand de leurs dieux.

les écuyers étaient habillés de blanc, avec une baguette d'or à la main.

Dix chariots ornés de gravures d'or et d'argent suivaient; puis marchait un corps de cavalerie, tiré de douze nations différentes d'armes et de mœurs; ensuite ceux que les Perses appellent *immortels*, au nombre de dix mille, passant en somptuosité tout le reste des Barbares. Ils avaient des colliers d'or, des robes de drap d'or frisé, avec des casaques à manches ornées de pierreries.

A trente pas de là suivaient ceux qu'ils appellent *les cousins* ou *parents du roi* [1], jusqu'au nombre de quinze mille, parés à peu près comme des femmes, et plus remarquables par le luxe des habits que par l'éclat des armes.

Ceux qu'ils appelaient les *doryphores* [2] venaient après; ils portaient le manteau du roi et marchaient devant son char, dans lequel il paraissait assis comme sur un trône élevé. Ce char était enrichi, des deux côtés, d'images de dieux d'or et d'argent; et du milieu du joug, qui était tout semé de pierreries, s'élevaient deux statues de la hauteur d'une coudée, dont l'une représentait la Guerre, et l'autre la Paix [3], avec un aigle d'or entre deux, qui déployait les ailes comme pour prendre son vol.

Mais rien n'égalait la magnificence du roi. Il était vêtu d'une casaque de pourpre rayée d'argent; et par-dessus il avait une longue robe, toute brillante d'or et

[1] C'était un titre de dignité; il pouvait s'y trouver un grand nombre des parents du roi.

[2] C'étaient des gardes qui portaient des demi-piques.

[3] D'autres éditions de Quinte-Curce portent *Ninus* et *Bélus*.

de pierreries, où deux éperviers semblaient fondre des nues et s'entre-becqueter. Il portait une ceinture d'or à la façon des femmes, d'où pendait son cimeterre qui avait un fourreau tout couvert de pierres précieuses. Il avait sur la tête une tiare[1], ceinte d'un bandeau de couleur bleue mêlée de blanc.

A ses côtés marchaient deux cents de ses plus proches parents; et dix mille piquiers le suivaient, ayant leurs piques enrichies d'argent, avec la pointe garnie d'or; et enfin trente mille hommes de pied, qui faisaient l'arrière-garde. Ils étaient suivis des chevaux du roi, au nombre de quatre cents, qu'on menait à la main.

A cent ou six-vingts pas de là, venaient Sysigambis, mère de Darius, sur un char, et sa femme sur un autre, et toutes les femmes des deux reines suivaient à cheval. Il y avait ensuite quinze grands chariots où étaient les enfants du roi et ceux qui avaient soin de leur éducation, avec une troupe d'eunuques qui ne sont pas en petite considération parmi ces peuples. Puis marchaient les concubines, jusqu'au nombre de trois cent soixante, en équipage de reines, suivies de six cents mulets et de trois cents chameaux qui portaient l'argent du roi et qui étaient escortés d'une nombreuse garde d'archers.

Après venaient les femmes des officiers de la couronne et des plus grands seigneurs de la cour; puis les vivandiers et les valets d'armée, montés aussi sur des chariots.

A la queue étaient quelques compagnies armées à la légère, avec leurs chefs, qui fermaient toute la marche.

[1] Cidaris.

Ne croirait-on pas que c'est ici une description de tournoi, et non d'une marche d'armée? Conçoit-on que des princes sensés aient été capables d'une telle folie, de mener avec leurs troupes un attirail si incommode de femmes, de princesses, de concubines, d'eunuques, de serviteurs et de servantes? La coutume du pays l'exigeait, c'en était assez. Darius à la tête de six cent mille hommes, et au milieu de ce superbe appareil, qui était pour lui seul, se jugeait grand, et enflait par toute cette vaine pompe extérieure l'idée qu'il avait de lui-même. Réduit à sa juste mesure et à son mérite personnel, qu'il était petit! Il n'est pas le seul qui ait pensé de la sorte, et de qui l'on puisse porter le même jugement. Mais il est temps de mettre aux mains les deux rois.

§ V. *Célèbre victoire remportée par Alexandre sur Darius, près de la ville d'Issus. Suites de cette victoire.*

An. M. 3671. Av. J.C. 333. Diod. l. 17, p. 512-518. Arrian. l. 2, p. 66-8.. Plut. in Alex. p. 675, 676. Q. Curt. l. 3, cap. 4-12. Justin. l. 11, cap. 9 et 10.

Pour bien entendre ici la marche d'Alexandre et celle de Darius, et pour mieux fixer la situation du lieu où se donna la seconde bataille, il est nécessaire de distinguer trois défilés ou trois passages, que j'appellerai quelquefois du nom de *pas*. Le premier défilé se rencontre d'abord en descendant du mont Taurus pour aller à la ville de Tarse, par lequel nous avons vu qu'Alexandre passa de Cappadoce en Cilicie. Le second est le pas de Cilicie ou de Syrie, par lequel on entre de la Cilicie dans la Syrie. Le troisième est le pas Amanique, ainsi appelé du mont Amanus. Ce dé-

filé, par lequel on entre de l'Assyrie dans la Cilicie, est au-dessus du pas de Syrie, vers le septentrion.

Alexandre avait envoyé Parménion avec une partie de l'armée se saisir du pas de Syrie, afin d'avoir un débouché sûr pour ses troupes. Pour lui, étant parti de Tarse, il arriva le lendemain à Anchiale, qu'on dit avoir été bâtie par Sardanapale. Son tombeau s'y voyait encore, avec cette inscription : SARDANAPALE A BATI ANCHIALE ET TARSE EN UN JOUR. VA, PASSANT : BOIS, MANGE, ET TE RÉJOUIS ; CAR LE RESTE N'EST RIEN. De là il vint à Soles, où il offrit des sacrifices à Esculape en reconnaissance du rétablissement de sa santé, et conduisit la cérémonie, les cierges allumés, suivi de toute l'armée, et y fit célébrer des jeux. Il retourna à Tarse. Après avoir chargé Philotas de mener la cavalerie par la plaine d'Aléïe, vers le fleuve Pyrame, il alla avec son infanterie et sa compagnie des gardes à cheval à Magarse, et de là gagna Malle, puis Castabale. Il avait appris que Darius, avec toute son armée, était campé à Soques, lieu de l'Assyrie à deux journées de la Cilicie. Il tint conseil de guerre sur la nouvelle qu'il avait reçue. Tous les généraux et les officiers le priant de les mener contre l'ennemi, il partit le lendemain pour aller à la rencontre des Perses. Parménion s'était rendu maître de la petite ville d'Issus, et, après s'être saisi du défilé de Syrie, y avait laissé des troupes pour le garder. Le roi laissa les malades dans Issus, passa le défilé avec toute l'armée, et campa près de la ville de Myriandre, où le mauvais temps le contraignit de s'arrêter.

Cependant Darius était dans une plaine de l'Assyrie, qui avait beaucoup d'étendue. Les commandants des

Grecs qui étaient à sa solde, et qui faisaient la principale force de l'armée, lui conseillèrent d'y attendre l'ennemi : car, outre que le lieu était découvert de tous côtés et très-avantageux pour sa cavalerie, il était capable de contenir le grand nombre de ses troupes avec tout le bagage et l'attirail de l'armée. Du moins, s'il rejetait ce conseil, ils étaient d'avis qu'il séparât cette multitude, qu'il en choisît l'élite, et qu'il ne mît point toutes ses forces au hasard d'être abattues d'un seul coup et en une seule journée. Les courtisans, dont les cours des rois, dit Arrien, sont toujours pleines, traitaient ces Grecs de nation infidèle et d'ames vénales. Ils firent entendre au roi qu'ils ne lui proposaient de diviser ses troupes qu'afin qu'étant à l'écart ils pussent livrer plus aisément à l'ennemi ce qui serait en leur pouvoir; et que le plus sûr était de les investir avec toute l'armée, et de les faire tous passer au fil de l'épée, pour faire un exemple mémorable de la punition des traîtres. Cette proposition fit horreur à Darius, qui était naturellement doux et plein d'humanité. Il répondit « qu'il était bien éloigné de com« mettre un crime si horrible; que nulle nation désor« mais ne se fierait à sa parole : qu'il était inouï qu'un « conseil, qui pouvait n'être pas prudent [1], eût jamais « été puni de mort; qu'il ne se trouverait plus per« sonne qui voulût donner son avis s'il était dange« reux de le faire, ce qui était le plus grand malheur « qui pût arriver à un prince. » Il fit remercier les Grecs de leur zèle et de leur bonne volonté, et voulut

[1] « Neminem stolidum consilium capite luere debere : defuturos qui suaderent, si suasisse periculum esset. » (Q. Curt.)

bien leur rendre compte des raisons qui le portaient à ne pas suivre le parti qu'ils lui avaient proposé.

Les courtisans avaient persuadé à Darius que les longs délais d'Alexandre étaient une preuve et un effet de la terreur que l'approche des troupes persanes lui avaient inspirée (ils n'avaient rien su de sa maladie) : que leur bonne fortune l'avait conduit dans des détroits et des défilés dont il ne lui serait pas possible de se tirer, si on l'attaquait promptement ; qu'il fallait profiter du moment favorable, parce qu'il était à craindre que les ennemis ne se hâtassent de prendre la fuite, et qu'Alexandre ne lui échappât. Il fut donc arrêté dans le conseil, qu'on irait le chercher ; les dieux, dit un historien, aveuglant ce prince pour le faire tomber dans le précipice qu'ils lui avaient creusé, et préparant ainsi la voie à la destruction de la monarchie persane.

Arrien.

Darius, ayant envoyé son argent et ce qu'il avait de plus précieux à Damas, ville de Syrie, sous une légère escorte, marcha avec le gros de son armée vers la Cilicie; et y entra par le pas Amanique, situé au-dessus des défilés de Syrie. Sa femme et sa mère, avec les princesses ses filles et le petit prince son fils, étaient, selon la coutume de la nation, à la suite de l'armée. Mais, pendant le combat, elles demeurèrent dans le camp. Quand il eut un peu avancé dans la Cilicie, en allant d'orient en occident, il se rabattit vers Issus, ne sachant pas qu'il était derrière Alexandre. On lui avait fait croire que ce prince fuyait devant lui, et qu'il se retirait en désordre dans la Syrie. Il ne songea donc plus qu'à le poursuivre. Il fit mourir cruellement tous les malades qui se trouvèrent dans la petite ville d'Issus,

excepté quelques soldats qu'il renvoya après les avoir fait promener dans tout le camp pour faire montre de ses troupes. Ils portèrent la nouvelle à Alexandre, que Darius approchait. Il n'en voulait rien croire d'abord, tant la chose lui paraissait incroyable, et tant d'ailleurs il la souhaitait. Mais il en fut bientôt assuré par ses propres yeux, et il songea sérieusement à se préparer au combat.

Alexandre, dans la crainte d'être insulté dans son camp par le grand nombre des Barbares, le fortifia de fossés et de palissades; témoignant une joie incroyable de voir son désir accompli, qui était de combattre dans ces défilés, où les dieux semblaient avoir amené Darius pour le livrer entre ses mains.

En effet, le lieu, qui ne laissait d'espace qu'autant qu'il en fallait à une armée médiocre pour agir et pour se mouvoir avec liberté, réduisait à une sorte d'égalité les forces des deux rois. Ainsi les Macédoniens avaient assez de terrain pour employer toutes leurs troupes, au lieu que les Perses ne pouvaient pas faire agir la vingtième partie des leurs.

Néanmoins, comme cela est assez ordinaire, même aux plus grands capitaines, Alexandre, se voyant sur le point de tout hasarder, sentit quelque émotion. Plus, jusque-là, les succès lui avaient été favorables, plus il craignait quelques revers de fortune, touchant presque au moment qui devait décider de son sort. D'un autre côté, il s'animait par la vue de la récompense plus grande que le péril; et, s'il était incertain de la victoire, du moins il se flattait de mourir glorieusement, et en Alexandre. Il retenait tous ces sentiments dans son cœur, sachant bien qu'aux approches d'une

bataille, le général ne doit jamais laisser paraître sur son visage ni tristesse, ni perplexité, et que l'armée ne doit voir que de la fermeté et de la résolution dans celui qui la commande.

Ayant fait prendre de la nourriture à ses soldats, et leur ayant ordonné de se tenir prêts pour la troisième veille de la nuit, qui commençait à minuit, il monta sur le sommet d'une montagne [1], et, à la lueur des flambeaux, il y sacrifia à la façon de son pays aux dieux du lieu. Quand on eut donné le signal, ses troupes, qui étaient prêtes à marcher et à combattre, ayant ordre de doubler le pas, arrivèrent au point du jour dans les postes qu'elles voulaient occuper. Cependant les coureurs rapportèrent que Darius n'était plus qu'à trente stades [2] de là. Le roi fit faire halte, et rangea son armée en bataille. Les paysans, effrayés, avertirent aussi Darius de l'arrivée de l'ennemi, ce qu'il ne put croire d'abord, s'étant imaginé qu'Alexandre fuyait devant lui et cherchait à lui échapper. Cette nouvelle causa un grand trouble et une grande confusion parmi ses troupes, qui, se trouvant surprises, couraient avec précipitation et en désordre prendre leurs armes.

Le lieu où se donna la bataille était près de la ville d'Issus, fermé d'un côté par les montagnes, et de l'autre par la mer. La plaine, qui était entre deux, devait avoir un espace considérable, puisque les deux armées y campèrent; et j'ai déja marqué que celle de Darius était fort nombreuse. La rivière de Pinare coulait au milieu de cette plaine depuis la montagne jusqu'à la mer, et la

[1] Les Anciens avaient coutume de choisir des lieux élevés pour y offrir des sacrifices.

[2] Une lieue et demie.

partageait en deux portions à peu près égales. La montagne formait un enfoncement semblable à un golfe, dont l'extrémité, venant à se recourber, embrassait une partie de la plaine.

Alexandre rangea ainsi son armée. Il mit à la pointe de l'aile droite, qui était près des montagnes, les Argyraspides [1], commandés par Nicanor, ensuite la phalange de Cœnus, puis celle de Perdiccas, qui finissait au centre du corps de bataille. A la pointe de l'aile gauche il mit la phalange d'Amyntas, puis celle de Ptolémée, et enfin celle de Méléagre. Voilà ce qui formait la fameuse phalange macédonienne, composée ici, comme on le voit, de six corps distingués, ou de six brigades. D'habiles généraux étaient à la tête de ces corps différents, mais Alexandre en était toujours le premier général et en réglait toutes les opérations. La cavalerie fut placée sur les deux ailes : les Macédoniens avec les Thessaliens, à la droite; ceux du Péloponnèse et les autres alliés, à la gauche. Cratère commandait toute l'infanterie de l'aile gauche, et Parménion l'aile tout entière. Alexandre s'était réservé le commandement de la droite. Il avait recommandé à Parménion de se tenir le plus près qu'il pourrait de la mer pour se mettre hors d'état d'être enveloppé par les Barbares; et à Nicanor, au contraire, de se tenir assez éloigné des montagnes pour n'être point à portée des traits de ceux qui s'en seraient saisis. Il couvrit la cavalerie de son aile droite, des coureurs de Protomaque et des Péoniens; et son infanterie, des archers d'Antiochus. Il réserva les

[1] C'était un corps d'infanterie, distingué par ses boucliers d'argent, et encore plus par sa rare valeur.

Agriens[1], commandés par Attale, qui étaient fort estimés, et quelques troupes nouvellement arrivées de Grèce, pour les opposer à celles que Darius avait posées sur les montagnes.

Pour l'armée de Darius, voici quelle était sa disposition. Ayant eu avis qu'Alexandre marchait à lui en bataille, il fit passer la rivière de Pinare à trente mille chevaux et à vingt mille hommes de trait, afin de pouvoir ranger commodément ses troupes en-deçà. Il plaça au centre les trente mille Grecs qu'il avait à sa solde, qui étaient sans contredit la fleur et la force de son armée, et qui ne le cédaient en rien pour le courage à la phalange macédonienne, et trente mille Carduques sur leur droite, avec autant sur leur gauche, le lieu n'en pouvant pas tenir davantage. Ils étaient tous pesamment armés. Le reste de l'infanterie, distingué par nations, était placé derrière la première ligne. Il serait à souhaiter qu'Arrien eût marqué combien ces deux lignes avaient chacune de profondeur. Elle devait être extraordinaire dans un terrain tel que celui de ce défilé, sur-tout par rapport au grand nombre des troupes persanes. Sur la montagne, qui était à la gauche contre l'aile droite d'Alexandre, Darius plaça vingt mille hommes, disposés de telle sorte, qu'à la faveur des sinuosités de la montagne, les uns étaient derrière l'armée d'Alexandre, et les autres l'avaient en tête.

Darius, après avoir rangé son armée, fit repasser la

[1] *Agria* était une ville entre le mont Hémus et le mont Rhodope. = Il n'y avait point de ville d'*Agria*. Les *Agrianes* ou *Agriens* étaient un peuple de la Thrace qui habitait sur les bords du fleuve Agrianès, qui se jetait dans l'Hèbre. — L.

rivière à sa cavalerie, et en envoya la plus grande partie vers la mer contre Parménion, parce que c'était le lieu où elle pouvait le mieux combattre, et jeta le reste sur la gauche du côté de la montagne; mais, comme il vit qu'elle serait inutile de ce côté-là, à cause que le lieu était trop étroit, il en fit repasser encore une grande partie sur la droite. Pour lui, il se plaça au centre de son armée, selon la coutume des rois de Perse.

Alexandre, voyant presque toute la cavalerie de l'ennemi contre son aile gauche, où il n'y avait que celle du Péloponnèse et celle de quelques autres alliés, y envoya en diligence la cavalerie thessalienne, et la fit passer derrière ses bataillons pour n'être point aperçue des Barbares. A la même gauche il plaça devant son infanterie les archers de Crète, et les Thraces de Sitalcès[1], qui étaient couverts par la cavalerie. Les étrangers à la solde étaient derrière tous les autres.

Comme il s'aperçut que son aile droite n'avait pas tant de front que la gauche des Perses, laquelle aurait pu l'envelopper et la prendre en flanc, il tira du centre de son armée deux régiments d'infanterie qu'il y envoya, avec ordre de passer par derrière, pour ne point attirer l'attention des ennemis. Il renforça aussi cette aile, des troupes qu'il avait opposées aux Barbares de la montagne; car, comme il vit qu'ils ne descendaient point, il les fit attaquer par les Agriens et quelques archers, et les chassa vers le sommet : de sorte qu'il se contenta de laisser là trois cents chevaux pour

[1] C'était un roi de Thrace.

les contenir, et envoya le reste, comme je l'ai dit, pour fortifier son aile droite, qu'il étendit par ce moyen au-delà de celle des Perses.

Les deux armées étant ainsi rangées en bataille, Alexandre marchait lentement pour laisser reprendre haleine à ses troupes, de sorte que l'on crut que l'on ne se battrait que fort tard; car Darius contenait les siennes au-deçà de la rivière pour ne point perdre l'avantage de son poste, et il fit même palissader les endroits de la rive qui n'étaient point assez escarpés, ce qui fit croire aux Macédoniens qu'il craignait déja d'être battu. Quand les armées furent en présence, Alexandre, passant à cheval le long des rangs, appelait par leurs noms les principaux officiers, tant des Macédoniens que des étrangers, et exhortait les troupes à bien faire, leur parlant à chacune selon le génie et l'humeur de leur nation. Aux Macédoniens « il repré« sentait les anciennes batailles qu'ils avaient gagnées « en Europe, la gloire encore récente de la journée du « Granique, le grand nombre de villes et de provinces « qu'ils avaient laissées derrière eux après les avoir « soumises à leur obéissance : il ajoutait qu'une seule « victoire allait les rendre maîtres de l'empire des « Perses, et que les dépouilles de l'Orient seraient le « prix de leur valeur et de leurs fatigues. Il animait les « Grecs par le souvenir de tous les maux que les Perses, « ennemis irréconciliables de la Grèce, lui avaient fait « souffrir, et leur remettait devant les yeux les fameuses « journées de Marathon, des Thermopyles, de Salamine, « de Platée, et tant d'autres qui leur avaient acquis une « gloire immortelle. » Aux Illyriens et aux Thraces, peuples accoutumés à vivre de rapine, « il montrait

« l'armée des ennemis tout éclatante d'or et de pourpre, « et moins chargée d'armes que de butin : qu'ils allas- « sent donc, eux qui étaient des hommes, ravir tous « ces ornements à ces femmes, et qu'ils fissent un « échange de leurs montagnes, toujours couvertes de « neiges et de frimas, avec les belles plaines et les riches « campagnes de la Perse. » Il s'éleva alors un cri de toute l'armée, qui demandait qu'on ne tardât plus à la mener au combat.

Alexandre s'était avancé d'abord au petit pas pour ne point rompre ses rangs ni le front de sa phalange, et faisait des haltes de temps en temps; mais, quand il fut à la portée du trait, il ordonna à toute sa droite de se jeter avec impétuosité dans la rivière pour étonner les Barbares, et pour en venir plus tôt aux mains et avoir moins de traits à essuyer; ce qui lui réussit. L'action fut des plus rudes et des plus opiniâtres. Étant forcés de combattre de près, ils mirent tous l'épée à la main, et alors il se fit un grand carnage; car on se battait corps à corps, et l'on se portait la pointe de l'épée contre le visage les uns des autres. Alexandre, faisant devoir de soldat et de capitaine, ne cherchait rien tant que la gloire de tuer de sa main Darius, qui, monté sur un haut char, paraissait à la vue de tous; puissant objet pour animer et les siens à le défendre et les ennemis à l'attaquer. La mêlée devint encore plus furieuse et plus meurtrière qu'auparavant. Grand nombre de seigneurs perses furent tués. Il se fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Oxathrès, frère de Darius, voyant qu'Alexandre pressait vivement ce prince, se jeta devant son chariot avec la cavalerie qu'il commandait, et se distingua parmi tous les autres. Les

chevaux qui traînaient le chariot de Darius, étant tout percés de coups, commencèrent à se cabrer et à secouer le joug avec tant de violence, qu'ils allaient renverser le prince, lorsque, craignant de tomber vif en la puissance des ennemis, il se jeta en bas et monta sur un autre char. Alors tous les autres se mirent à fuir, et, jetant bas leurs armes, se sauvèrent comme ils purent. Alexandre avait été blessé légèrement à la cuisse; mais sa blessure n'eut point de suite.

Pendant qu'une partie de l'infanterie macédonienne de la droite poussait ainsi son avantage contre les Perses, le reste, qui avait à combattre contre les Grecs, trouva plus de résistance. Ceux-ci, remarquant que cette infanterie n'était plus couverte par la droite de l'armée d'Alexandre, qui poursuivait l'ennemi, vinrent l'attaquer en flanc. Le combat fut sanglant, et la victoire demeura long-temps douteuse. Les Grecs tâchaient de repousser les Macédoniens dans la rivière, et de réparer le désordre de leur gauche; les Macédoniens aussi faisaient tous leurs efforts pour conserver l'avantage qu'Alexandre venait de remporter et pour maintenir l'honneur de la phalange macédonienne, estimée jusqu'alors invincible. D'ailleurs, il y avait une jalousie perpétuelle entre ces deux nations, Grecs et Macédoniens, qui animait extrêmement leur courage, et qui rendait de part et d'autre la résistance opiniâtre. Ptolémée, fils de Séleucus, y mourut du côté d'Alexandre, et avec lui six-vingts autres des plus signalés.

Cependant l'aile droite, victorieuse sous la conduite du prince, après avoir défait tout ce qui était devant elle, se replia sur sa gauche contre les Grecs, qui en

étaient aux mains avec le reste de la phalange macédonienne et la poussaient vivement; et, les ayant chargés en flanc, elle les mit en déroute.

Dès le commencement du combat, la cavalerie persane, qui était à l'aile droite, sans attendre qu'on la vînt attaquer, avait passé la rivière et était allée fondre sur celle de Thessalie, qui lui était opposée, dont elle enfonça plusieurs escadrons. Le reste, pour éviter l'impétuosité de ce premier choc, et engager les ennemis à se rompre, fit mine de se retirer avec une frayeur apparente, comme s'ils eussent été épouvantés du nombre supérieur des ennemis. Les Perses, pleins d'audace et de confiance, et marchant la plupart sans ordre et sans précaution comme à une victoire certaine, ne songent qu'à les poursuivre. Alors les Thessaliens, les voyant en désordre, firent tout d'un coup volte-face, et recommencèrent le combat avec une nouvelle ardeur. Les Perses, de leur côté, se défendirent avec courage, jusqu'à ce qu'ils virent Darius en fuite et les Grecs taillés en pièces par la phalange.

La défaite de la cavalerie persane acheva la déroute de l'armée. Les chevaux persans eurent beaucoup à souffrir dans la retraite, à cause de la pesanteur des armes des cavaliers; outre que, se retirant en désordre et venant à passer en foule par des défilés, ils s'écrasaient les uns les autres, et étaient plus incommodés de leurs gens que de leurs ennemis : d'ailleurs la cavalerie thessalienne les poursuivait vivement; de sorte qu'ils ne furent pas moins maltraités que l'infanterie, et qu'il n'en resta pas moins sur la place.

Pour Darius, comme nous l'avons déja dit, aussitôt qu'il avait vu son aile gauche rompue, il s'était enfui

des premiers sur son char; mais, lorsqu'il fut parvenu en des lieux raboteux et inégaux, il monta à cheval, quittant son arc, son bouclier, et son manteau royal. Alexandre ne songea à le poursuivre qu'après qu'il eut vu sa phalange victorieuse des Grecs, et la cavalerie persane mise en fuite; ce qui donna beaucoup d'avance au prince fugitif.

Des Grecs que Darius tenait à sa solde, soutenus par leurs officiers, qui étaient fort braves, se retirèrent, au nombre d'environ huit mille, par les montagnes, vers Tripolis de Syrie; et, y ayant trouvé à sec les navires qui les avaient amenés de Lesbos, ils en équipèrent ce qu'il leur en fallait, et brûlèrent le reste, afin qu'on ne pût point les poursuivre.

Pour ce qui regarde les Barbares, après avoir montré assez de courage dans les premières attaques, ils lâchèrent honteusement le pied, et, ne songeant qu'à se sauver, ils prirent des routes différentes. Les uns suivirent le chemin qui mène droit en Perse; les autres gagnèrent les bois et les montagnes écartées; un petit nombre retournèrent dans leur camp. L'ennemi vainqueur s'en était déja rendu maître, et l'avait saccagé. La mère de Darius nommée *Sysigambis*, et sa femme qui était aussi sa sœur, y étaient restées avec deux filles du roi, et un fils encore enfant, et quelques dames de Perse; car les autres avaient été menées à Damas avec une partie de l'argent de Darius et tout ce qui ne servait qu'au luxe et à la magnificence de sa cour. Il ne se trouva dans son camp que trois mille talents[1] : le reste tomba ensuite entre les mains de Parménion, à la prise de Damas.

[1] Neuf millions. = 16,500,000 francs. — L.

Alexandre, las de poursuivre Darius, voyant que la nuit approchait, et qu'il ne le pouvait atteindre, retourna au camp des ennemis que ses gens venaient de piller. Telle fut l'issue de cette mémorable bataille, qui se donna la quatrième année du règne d'Alexandre. Les Perses, soit dans le combat, soit dans la fuite, y perdirent un grand nombre de leurs troupes [1], tant de pied que de cheval. Du côté d'Alexandre, la perte fut très-médiocre. An. M. 3672. Av. J.C. 332.

Le soir même il fit aux grands de la cour et aux principaux officiers un festin, où sa blessure, qui n'avait fait qu'effleurer la peau, ne l'empêcha pas d'assister. Mais ils ne furent pas plus tôt à table, qu'ils entendirent dans la tente prochaine un grand bruit, mêlé de gémissements, qui effrayèrent toute la compagnie; de sorte que ceux même qui étaient en garde devant le logis du roi coururent aux armes, appréhendant une émeute. Ce tumulte venait de la mère et de la femme de Darius, et des autres dames captives, qui, croyant ce prince mort, le pleuraient à la façon des Barbares, avec des cris et des hurlements épouvantables. Un eunuque, qui avait vu le manteau du roi entre les mains d'un soldat, jugeant qu'il le lui avait pris après l'avoir tué, leur avait porté cette fausse nouvelle.

On dit qu'Alexandre, informé du sujet qui avait causé cette fausse alarme, ne put retenir ses larmes en considérant l'infortune de Darius et le bon naturel

[1] Quinte-Curce et Arrien font monter la perte des Perses à cent mille hommes de pied, et à dix mille chevaux; et Quinte-Curce ne fait mourir du côté d'Alexandre que cent cinquante cavaliers, et trois cents fantassins : ce qui paraît peu vraisemblable.

de ces princesses, uniquement attentives et sensibles à son malheur. Il envoya Léonatus, l'un des principaux de sa cour, pour les assurer que celui qu'elles pleuraient comme mort était plein de vie. Léonatus, ayant pris quelques soldats avec lui, vint au pavillon des princesses, et leur fit dire qu'il était là de la part du roi : mais ceux qui se trouvèrent à l'entrée, voyant des hommes armés, crurent que c'était fait de leurs maîtresses, et coururent dans la tente, criant que leur dernière heure était venue et qu'on avait envoyé des gens pour les faire mourir; de sorte que ces princesses, ne sachant à quoi se résoudre, ne faisaient point de réponse, mais attendaient en silence l'ordre du vainqueur. Enfin Léonatus, après avoir long-temps attendu, et voyant que personne ne paraissait, laissa ses soldats à la porte et entra dans la tente : ce qui les effraya encore davantage, sur ce qu'il était ainsi entré sans que personne l'eût introduit. Elles se jetèrent donc à ses pieds, et le prièrent « qu'avant qu'on les fît mourir « il leur fût permis d'ensevelir le corps de Darius à la « manière de leur pays; et qu'après avoir rendu ce « dernier devoir à leur roi, elles mourraient conten- « tes. » Léonatus leur répondit « que Darius était vivant, « et que, loin qu'on leur voulût faire aucun déplaisir, « elles seraient traitées en reines, avec tout l'éclat de « leur première fortune. » Alors Sysigambis, commençant à reprendre courage, souffrit que Léonatus lui aidât à se relever.

Le lendemain Alexandre, après avoir visité les blessés, fit rendre aux morts les derniers honneurs en présence de toute l'armée rangée en bataille dans son plus superbe appareil. Il en usa de même à l'égard des

plus qualifiés d'entre les Perses, et permit à la mère de Darius de faire aussi ensevelir ceux qu'il lui plairait suivant la coutume et les cérémonies de son pays. Cette sage princesse n'usa de cette permission qu'a l'égard de quelques - uns de ses plus proches, et ce fut encore avec une réserve et une modestie qu'elle croyait convenir à son état présent. Le roi témoigna sa joie et sa reconnaissance à toute l'armée, et sur-tout aux principaux officiers, dont il fit valoir les belles actions, tant celles dont il avait été témoin par lui-même que celles qu'on lui avait rapportées; et il fit des largesses à tous, selon leur mérite et leur rang.

Après qu'Alexandre se fut acquitté de tous ces devoirs, véritablement dignes d'un grand roi, il envoya avertir les reines qu'il allait les visiter; et, ayant fait retirer toute sa suite, il entra seul dans la tente avec Éphestion : c'était son favori; et, comme ils avaient été élevés ensemble, le roi lui faisait part de tous ses secrets, et personne n'osait lui parler si librement que lui[1]; mais il usait de cette liberté avec tant de discrétion et de réserve, qu'il paraissait le faire moins par inclination et par goût que pour obéir au roi, qui le voulait ainsi. Ils étaient de même âge : mais Éphestion avait sur lui l'avantage de la taille; de sorte que les reines le prirent pour le roi, et lui rendirent leurs respects. Quelques eunuques d'entre les captifs leur montrant qui était Alexandre, Sysigambis se jeta à ses pieds, et lui demanda pardon, s'excusant sur ce qu'elles ne l'avaient jamais vu. Le roi, la relevant, lui dit : *Non*,

[1] « Libertatis quoque in admonendo eo non alius jus habebat: quod tamen ita usurpabat, ut magis a rege permissum, quàm vindicatum ab eo videretur. » (Q. CURT.)

ma mère, vous ne vous êtes point trompée, car celui-ci est aussi Alexandre. Belle parole [1], et qui fait beaucoup d'honneur à l'un et à l'autre ! Si Alexandre eût toujours pensé et agi de la sorte, il aurait véritablement mérité le surnom de *grand ;* mais la fortune ne s'était pas encore saisie de son esprit [2] : il en porta les commencements avec modération et sagesse ; mais à la fin elle devint plus forte que lui, et il ne put lui résister.

Sysigambis, pénétrée de toutes ces marques de bonté, ne put s'empêcher de lui en marquer sa reconnaissance. « Grand prince, lui dit-elle, quelles actions de graces « puis-je vous rendre qui répondent à votre générosité ? « Vous m'appelez votre mère, et m'honorez encore du « nom de reine : et moi, je confesse que je suis votre « captive. Je sais et ce que j'ai été, et ce que je suis [3]. « Je comprends toute l'étendue de ma grandeur passée, « et je me sens en état de porter tout le poids de ma « fortune présente. Mais il est de l'intérêt de votre « gloire, que, pouvant tout sur nous, vous ne nous « fassiez sentir ce pouvoir que par votre clémence, et « non par de mauvais traitements. »

Le roi, après avoir rassuré les princesses, prit le fils de Darius entre ses bras. Ce petit enfant, sans s'étonner, l'embrassa, de sorte qu'Alexandre, touché de son assurance, et se tournant vers Éphestion, lui dit : *Que*

[1] « O donum inclytæ vocis, danti pariter atque accipienti speciosum ! » (VAL. MAX. lib. 4, cap. 7.)

[2] « Sed nondùm fortuna se animo ejus infuderat. Itaquè orientem eam moderatè et prudenter tulit, ad ultimum magnitudinem ejus non cepit. » (Q. CURT.)

[3] « Et præteritæ fortunæ fastigium capio, et præsentis jugum pati possum. » (Idem.)

je souhaiterais que Darius eût eu quelque chose de ce bon naturel!

Il est certain que dans ces premières années il se gouverna de telle sorte, qu'il surpassa en bonté tous les rois qui avaient été avant lui, et se montra supérieur à une passion qui dompte et entraîne les plus forts. La femme de Darius était la plus belle princesse du monde, comme Darius était le plus beau de tous les princes, et de la taille la plus grande et la plus majestueuse; et les princesses leurs filles leur ressemblaient. Elles furent, dit Plutarque, dans le camp d'Alexandre, non comme dans un camp ennemi, mais comme dans un saint temple, et comme dans un lieu sacré destiné à être l'asyle de la pudeur et de la modestie, où toutes ces princesses vivaient retirées sans être vues de personne, et sans que qui que ce fût osât approcher de leurs appartements.

Il paraît même qu'après la première visite dont j'ai parlé, qui était une visite de devoir et de cérémonie, Alexandre, pour ne point exposer sa faiblesse, s'imposa la loi de ne plus voir la femme de Darius. C'est Plut. in Alex.
lui-même qui nous apprend cette mémorable circonstance de sa vie, dans une lettre qu'il écrivit à Parménion pour lui ordonner de faire punir de mort des Macédoniens qui avaient fait violence à quelques femmes de soldats étrangers. Dans cette lettre on lisait ces propres paroles : *Car, pour moi, on ne trouvera pas que j'aie seulement vu ni voulu voir la femme de Darius, ni même que j'aie souffert que l'on parlât de sa beauté devant moi.* Il faut se souvenir qu'Alexandre était jeune, vainqueur et libre, c'est-à-dire qu'il n'était point encore engagé dans les liens du mariage, comme

on l'a remarqué du premier Scipion dans une pareille conjoncture. *Et juvenis, et cœlebs, et victor.*

Val. Max. l. 4, cap. 3.

Enfin, il en usa avec tant d'humanité à l'égard de ces princesses, qu'à leur captivité près elles ne pouvaient s'apercevoir de leur infortune; et de tous les avantages qu'elles avaient auparavant, rien ne leur manqua avec lui, que la confiance qu'on ne saurait prendre en son ennemi, quelque bon traitement qu'on en reçoive.

§ VI. *Alexandre, vainqueur, passe en Syrie. Les trésors renfermés à Damas lui sont livrés. Darius lui écrit une lettre pleine de fierté : il y répond de même. La ville de Sidon lui ouvre ses portes : Abdolonyme est placé malgré lui sur le trône. Alexandre met le siége devant Tyr, qui est prise d'assaut après sept mois d'une vigoureuse résistance. Accomplissement de différentes prophéties sur Tyr.*

An. M. 3672. Av. J.C. 332. Diod. l. 17, p. 517, 518. Arrian. l. 2, pag. 83-86. Plut. in Alex. p. 678. Q. Curt. l. 3, cap. 13; et lib. 4, c. 1. Justin. l. 11, cap. 10.

Alexandre prit le chemin de la Syrie, après avoir consacré trois autels sur la rivière de Pinare, l'un à Jupiter, l'autre à Hercule, et le troisième à Minerve, comme autant de monuments de sa victoire. Il avait envoyé Parménion à Damas, où était le trésor de Darius. Le gouverneur de la place, trahissant son maître de qui il n'espérait plus rien, écrivit à Alexandre qu'il était prêt à lui remettre entre les mains tout l'argent et tous les meubles de Darius. Mais, voulant couvrir sa trahison d'un spécieux prétexte, il feignit de ne se tenir pas assuré dans la place, fit charger dès le point du jour sur des portefaix tout l'argent

avec ce qu'il y avait de plus précieux dans la ville, et se mit en fuite avec ses richesses, en apparence pour les sauver, mais en effet pour les livrer à l'ennemi, comme il en était convenu avec Parménion, qui avait ouvert la lettre écrite au roi. A la première vue des troupes que conduisait ce général, ceux qui portaient ces fardeaux, prenant l'épouvante, les jetèrent, et se mirent à fuir aussi-bien que les soldats qui les escortaient, et le gouverneur même, qui parut plus effrayé que tous les autres. On voyait des richesses immenses éparses çà et là dans la campagne: tout l'or et l'argent destiné pour le paiement d'une si grande armée; les superbes équipages de tant de grands seigneurs et de tant de dames; les vases d'or, les freins d'or, les tentes magnifiques, les chariots abandonnés de leurs conducteurs. En un mot, tout ce que la longue prospérité et l'épargne de tant de rois avaient amassé depuis plusieurs siècles, était abandonné au vainqueur.

Mais ce qu'il y avait de plus touchant dans ce désastre, était de voir les femmes des satrapes et des grands seigneurs de Perse, dont la plupart traînaient leurs petits enfants par la main, d'autant plus dignes de compassion, qu'ils sentaient moins leur malheur. De ce nombre étaient trois jeunes princesses, filles d'Ochus, qui avait régné avant Darius; la veuve du même Ochus; la fille d'Oxathrès, frère de Darius; la femme d'Artabaze, le plus grand seigneur de la cour, et son fils Ilionée. On y prit encore la femme et le fils de Pharnabaze, que le roi avait fait amiral de toutes les côtes; trois filles de Mentor; la femme et le fils de Memnon, ce grand capitaine : et à peine y eut-il une

maison illustre dans toute la Perse, qui n'eût part à cette calamité.

On trouva aussi à Damas les ambassadeurs des villes grecques, sur-tout de Lacédémone et d'Athènes, que Darius avait cru mettre dans un asyle assuré en les confiant à la bonne foi de ce traître.

Outre l'argent monnayé et l'argent mis en œuvre, qui montaient à des sommes immenses, il y fut pris jusqu'à trente mille personnes, et sept mille bêtes chargées de bagage. Parménion, dans la lettre qu'il écrivit à Alexandre, marque qu'il avait trouvé à Damas trois cent vingt-neuf concubines de Darius, qui savaient toutes la musique en perfection, et une grande multitude d'officiers chargés de différents soins qui regardent la table et les repas, pour faire des couronnes, préparer des parfums et des essences, apprêter les viandes et les mets, travailler à la pâtisserie, gouverner les celliers et dispenser le vin, et pour d'autres ministères pareils. Le nombre de ces officiers montait à quatre cent quatre-vingt-douze : digne cortége d'un roi qui court à sa perte!

Athen. l. 13, p. 607.

Darius, qui s'était vu, peu d'heures auparavant, une si nombreuse et si florissante armée, et qui était venu à la bataille élevé sur un char, plutôt en appareil de triomphe qu'en équipage de guerre, s'enfuyait à travers les campagnes, couvertes auparavant du nombre infini de ses troupes, mais qui n'avaient plus que la face d'un désert et d'une vaste solitude. Cet infortuné prince courut toute la nuit avec peu de suite : car tous n'avaient pas pris la même route; et la plupart de ceux qui l'accompagnaient n'avaient pu le suivre, parce qu'il changeait souvent de chevaux. Enfin il arriva à

Soque [1], où il ramassa les débris de son armée, qui ne montaient qu'à quatre mille hommes, tant Perses qu'étrangers : et de là il gagna Thapsaque en diligence, pour mettre l'Euphrate entre Alexandre et lui.

Cependant, Parménion ayant fait entrer tout le butin dans Damas, le roi lui commanda d'en avoir soin, et de garder aussi les prisonniers. La plupart des villes de Syrie se rendirent aux premières approches du vainqueur. Lorsqu'il était à Marathe, il reçut une lettre de Darius, où il prenait le titre de roi sans le donner à Alexandre. Il le sommait, plutôt qu'il ne le priait, « de recevoir autant d'argent qu'il voudrait, à condition « qu'il lui rendrait sa mère, sa femme et ses enfants : « que, pour ce qui était de l'empire, il ne tiendrait qu'à « lui de vider le différend dans une action générale « où l'on se battît à forces égales. Mais que, s'il était « encore capable de recevoir des avis, il lui conseil« lait de se contenter du royaume de ses ancêtres, « sans envahir celui d'autrui : qu'à l'avenir ils vé« cussent en bons amis et en fidèles alliés ; qu'il « était prêt à lui en donner sa foi et à recevoir la « sienne. »

Cette lettre, pleine d'une fierté et d'une hauteur si mal placée, choqua extrêmement Alexandre. Il lui répondit en ces termes : « Le roi Alexandre à Darius. « Cet ancien Darius, dont vous avez pris le nom, ruina « autrefois de fond en comble les Grecs qui tiennent « la côte de l'Hellespont, et les Ioniens, nos anciennes « colonies. Depuis, ayant traversé la mer avec une « puissante armée, il porta la guerre jusque dans le

[1] Cette ville était à deux ou trois journées du lieu où la bataille s'était donnée.

« sein de la Macédoine et de la Grèce. Après lui, « Xerxès descendit encore avec une multitude effroyable de Barbares pour nous combattre, et, ayant été « vaincu en une bataille navale, laissa, en se retirant, « Mardonius en Grèce pour saccager nos villes et dé« soler nos campagnes. Mais qui ne sait que Philippe, « mon père, a été assassiné par ceux que les vôtres « ont subornés sous de grandes espérances? car, vous « autres Perses, vous entreprenez des guerres impies; « et, ayant les armes à la main, vous mettez la tête de « vos ennemis à prix. Et vous-même tout récemment, « quoique suivi d'une grande armée, vous avez promis « mille talents à quiconque me tuerait. Je ne fais donc « que me défendre, et ne suis point l'agresseur. Aussi « les dieux, qui sont pour la bonne cause, ont favorisé « mes armes; et, à l'aide de leur protection, j'ai ré« duit une grande partie de l'Asie sous mon obéissance, « et vous ai défait vous-même en bataille rangée. « Au reste, quoique je ne vous dusse rien accorder de « tout ce que vous me demandez, parce que vous ne « m'avez pas fait bonne guerre, néanmoins, si vous « venez vous présenter à moi comme suppliant, je « vous donne ma parole que je vous rendrai sans ran« çon votre mère, votre femme et vos enfants. Je veux « vous montrer que je sais vaincre, et obliger les vain« cus [1] : que si vous craignez de vous mettre entre mes « mains, je vous donnerai ma foi que vous pourrez « venir en assurance. Mais souvenez-vous une autre « fois, quand vous m'écrirez, que vous écrivez, non« seulement à un roi, mais à votre roi. » Thersippe fut chargé de cette lettre.

[1] « Et vincere et consulere victis scio. »

Alexandre, passant de là dans la Phénicie, reçut la ville de Byblos dans son obéissance. Tout se rendait à son approche, mais personne ne le fit avec plus de plaisir que les Sidoniens. On a vu comment, dix-huit ans auparavant, Ochus avait détruit leur ville et fait périr tous ses habitants. Quand il fut retourné en Perse, ceux qui, à cause de leur trafic, ou par quelque autre hasard, s'étaient trouvés absents, et avaient échappé au massacre, y retournèrent, et rebâtirent la ville. Mais ils avaient conservé tant d'horreur pour les Perses depuis cette barbarie, qu'ils furent ravis de trouver cette occasion de secouer leur joug; aussi furent-ils les premiers de ces pays-là qui envoyèrent faire leurs soumissions au vainqueur, malgré Straton leur roi, qui s'était déclaré pour Darius. Alexandre lui ôta la couronne, et permit à Éphestion de mettre en sa place celui des Sidoniens qu'il jugerait le plus digne d'une si haute fortune.

Ce favori était logé chez deux jeunes frères des plus considérables du pays, auxquels il offrit le sceptre; mais ils le refusèrent, apportant pour raison de leur refus que par les lois de l'état nul ne pouvait monter sur le trône qu'il ne fût du sang royal. Éphestion, admirant cette grandeur d'ame qui méprisait ce que les autres cherchent par le fer et par le feu, « Continuez, « leur dit-il, de penser ainsi, vous qui les premiers « avez compris combien il est plus glorieux de refuser « un royaume que de le posséder; mais, au moins, « donnez-moi quelqu'un de la race royale, qui se sou- « vienne, quand il sera roi, que vous lui avez mis la « couronne sur la tête. » Ces deux frères, voyant que plusieurs, dévorés d'ambition, aspiraient à ce haut

rang, et que, pour y parvenir, ils faisaient servilement la cour aux favoris d'Alexandre, déclarèrent qu'ils ne connaissaient personne plus digne du diadême qu'un certain Abdolonyme, descendu, quoique de loin, de la tige royale, mais si pauvre, qu'il était contraint, pour vivre, de cultiver par un travail journalier un jardin hors de la ville. Sa probité l'avait réduit, comme beaucoup d'autres, à cette pauvreté. Uniquement occupé de son travail, il n'entendait point le bruit des armes qui avait ébranlé toute l'Asie.

Les deux frères aussitôt, l'étant allés chercher avec les habits royaux, le trouvent qui arrachait les mauvaises herbes de son jardin. Ils le saluent roi; et l'un deux, portant la parole, « Il s'agit, lui dit-il, de changer ces vieux haillons avec l'habit que je vous apporte. Quittez cet extérieur vil et bas dans lequel « vous avez vieilli; prenez un cœur de roi [1], mais portez « et conservez sur le trône cette vertu qui vous en a « rendu digne. Et, quand vous y serez monté, devenu « le souverain arbitre de la vie et de la mort de tous « vos citoyens, gardez-vous bien d'oublier l'état dans « lequel, ou plutôt pour lequel vous avez été choisi. » Il semblait à Abdolonyme que c'était un songe; et, ne comprenant rien à tous ces discours, il leur demandait s'ils n'avaient pas honte de se moquer ainsi de lui. Mais, comme il tardait trop à leur gré, ils le nettoient eux-mêmes, et lui jettent sur les épaules une robe de pourpre toute brillante d'or; et, après lui avoir fait

[1] «Cape regis animum, et in eam fortunam, quâ dignus es, istam continentiam perfer. Et, quum in regali solio residebis, vitæ necisque omnium civium dominus, cave obliviscaris hujus statûs in quo accipis regnum, imò herculè, propter quem. » (Q. CURT.)

mille serments qu'ils ne se moquaient point, ils le conduisent au palais.

La renommée incontinent porta cette nouvelle dans toute la ville. Le plus grand nombre en fut ravi de joie; quelques-uns en murmurèrent, principalement les riches, qui, pleins de mépris pour la bassesse de sa fortune précédente et pour sa pauvreté, ne purent s'empêcher d'en marquer leur mécontentement dans la cour du prince. Alexandre commanda qu'on le fît venir; et, après l'avoir long-temps considéré, il lui dit : « Ton air ne dément point ce qu'on dit de ton « origine [1]; mais je voudrais bien savoir avec quelle « patience tu as porté ta misère. Plaise aux dieux, « répondit-il, que je puisse porter cette couronne « avec autant de force! Ces bras ont fourni à tous « mes desirs; et, tandis que je n'ai rien eu, rien ne « m'a manqué. ». Cette réponse fit concevoir au roi une grande opinion de sa vertu, de sorte qu'il lui fit donner, non-seulement les précieux meubles de Straton, mais plusieurs autres choses du butin fait sur les Perses; et, de plus, il ajouta à son état une des contrées voisines.

La Syrie et la Phénicie étaient déja au pouvoir des Macédoniens, excepté la seule ville de Tyr. Ce n'était point sans raison que cette ville s'appelait la reine de la mer, qui lui apportait en effet le tribut de tous les

Diod. l. 17, p. 518-525. Arrian. l. 2, p. 87-100. Plut. in Alex. p. 678.

[1] « Corporis, *inquit*, habitus, famæ generis non repugnat. Sed libet scire, inopiam quâ patientiâ tuleris. *Tùm ille*, Utinam, *inquit*, eodem animo regnum * pati possim! Hæ manus suffecere desiderio meo. Nihil habenti nihil defuit. » (Q. CURT.)

* La pensée est belle et juste. Il regarde la royauté comme un poids plus difficile à porter que la pauvreté : *regnum pati*.

Q. Curt. l. 4, cap. 2. 3, 4. Justin l. 11, cap. 10.

peuples de la terre. Elle se vantait d'avoir la première inventé la navigation, et enseigné aux hommes l'art d'affronter les vagues et les tempêtes par le secours d'un frêle vaisseau. L'heureuse situation de Tyr, la commodité et l'étendue de ses ports, le caractère de ses habitants, industrieux, laborieux, patients et pleins d'honnêteté pour les étrangers, y attiraient les marchands de toutes les parties du monde; de sorte qu'on pouvait la regarder, non pas tant comme une ville qui appartînt à un peuple particulier, que comme la ville commune de tous les peuples et le centre de leur commerce.

Quand Alexandre en approcha, les Tyriens lui envoyèrent une ambassade, avec des présents pour lui et des rafraîchissements pour son armée. Ils voulaient bien l'avoir pour ami, mais non pour maître : de sorte que, quand il témoigna vouloir entrer dans leur ville pour y offrir un sacrifice à Hercule, qui en était le dieu tutélaire, on lui en refusa l'entrée. Ce conquérant, après tant de victoires, avait le cœur trop haut pour souffrir un pareil affront. Il résolut de les forcer par un siége, et eux de leur côté se disposèrent à se bien défendre. Le printemps approchait. Tyr était alors dans une île de la mer, à un quart de lieue [1] à peu près du continent. Elle avait une forte muraille de cent cinquante pieds de haut, que les flots de la mer baignaient; et les Carthaginois, colonie de Tyr, fort puissants et maîtres de la mer, dont les ambassadeurs se trouvèrent alors dans cette ville pour y offrir à Hercule, selon la coutume ancienne, un sacrifice annuel, s'étaient engagés de leur envoyer du secours. C'est ce qui

[1] Quatre stades.

les rendait si fiers. Déterminés à ne se point rendre, ils rangent les machines sur les remparts et sur les tours, arment la jeunesse, dressent des ateliers pour employer des ouvriers qui étaient en grand nombre dans la ville, de sorte que tout retentissait du bruit et des préparatifs de la guerre. Ils faisaient aussi forger des mains de fer pour jeter sur les ouvrages des ennemis et les arracher, des crampons et autres semblables instruments inventés pour la défense des villes.

Alexandre croyait avoir des raisons essentielles de se rendre maître de Tyr. Il sentait bien qu'il ne pourrait ni attaquer aisément l'Égypte tandis que les Perses seraient maîtres de la mer, ni poursuivre en sûreté Darius s'il laissait derrière lui tant de pays suspect ou ennemi. Il craignait aussi qu'il ne s'élevât quelque mouvement dans la Grèce, et que ses ennemis, après avoir repris en son absence les villes maritimes de l'Asie Mineure, et grossi leur armée navale, ne portassent la guerre dans son pays tandis qu'il serait occupé à poursuivre Darius dans les plaines de Babylone. Ces craintes étaient d'autant mieux fondées, que les Lacédémoniens étaient ouvertement déclarés contre lui, et que les Athéniens demeuraient dans son parti plutôt par crainte que par affection. Mais, s'il venait à bout de soumettre Tyr, toute la Phénicie étant sous son pouvoir, il ôterait aux Perses la moitié de leur armée navale qui était composée de la flotte de cette province, et réduirait bientôt l'île de Cypre et l'Égypte, qui ne pourraient lui résister dès qu'il serait devenu maître de la mer.

D'un autre côté, il semble que, selon toutes les règles de la guerre, Alexandre, après la bataille d'Issus,

devait poursuivre vivement Darius, sans lui donner lieu de revenir de la frayeur où sa défaite l'avait jeté, et sans lui laisser le temps de mettre sur pied une nouvelle armée; le succès de cette entreprise, qui paraissait immanquable, devant seul le rendre formidable et supérieur à tous ses ennemis. Ajoutez que, s'il venait à manquer cette place, comme cela paraissait assez vraisemblable, il décriait lui-même ses armes, perdait le fruit de ses victoires, et apprenait à ses ennemis qu'on pouvait le vaincre. Mais Dieu, qui voulait par son ministère punir l'orgueil de Tyr, comme la suite le fera connaître, lui ôta toutes ces pensées, et le détermina au siége de cette place, malgré toutes les difficultés qui s'opposaient à un dessein si hasardeux, et malgré toutes les raisons qui devaient le porter à suivre un parti contraire.

Il était impossible d'approcher de la ville pour y donner assaut, à moins de faire une chaussée qui allât du continent à l'île; et cette entreprise avait des difficultés qui paraissaient insurmontables. Le petit bras de mer qui séparait l'île de la terre ferme était exposé au vent du couchant; lequel y excitait de fréquentes et d'horribles tempêtes, de sorte que la violence des vagues entraînait en un moment tous les ouvrages et ruinait tous les travaux. D'ailleurs, la ville étant battue des flots de tous côtés, on ne pouvait y ni planter des échelles ni y dresser des batteries que de loin sur des navires, et le mur qui s'avançait dans la mer par la partie inférieure empêchait qu'on ne pût y aborder; outre que les machines qu'on eût pu mettre sur les galères n'eussent pas fait grand effet à cause de l'agitation des vagues.

Rien ne fut capable de rebuter ni de vaincre la fermeté du courage d'Alexandre, qui était résolu d'emporter cette place à quelque prix que ce fût. Mais, comme le peu qu'il avait de vaisseaux était éloigné, et que le siége d'une si forte ville pouvait traîner en longueur et différer pour long-temps ses autres entreprises, il crut devoir tenter d'abord des voies d'accommodement. Il envoya donc d'abord des hérauts, pour convier les habitants à la paix. Les Tyriens les tuèrent tous, contre le droit des gens, et les jetèrent du haut des murs dans la mer. Alexandre, outré d'un si sanglant affront, ne délibéra plus, et donna toute son application à construire une digue. Il trouva dans les ruines de la vieille Tyr, qui était sur le continent, et qu'on appelait *Palæ-Tyros*, des matériaux qui lui servirent à faire ses jetées; car il en prit toutes les pierres et tous les décombres. Le mont Liban, qui n'était pas éloigné, si fameux dans l'Écriture sainte pour ses cèdres, lui fournit le bois pour la charpente et pour le pilotage.

Les soldats se portaient avec ardeur à l'ouvrage, animés par la présence du prince, qui donnait ordre à tout lui-même, et qui, habile dans l'art de manier et de gagner l'esprit des soldats[1], excitait les uns par des louanges, les autres par de légères réprimandes qu'il assaisonnait de bonté et qu'il accompagnait de promesses. On avança assez vite d'abord, parce qu'il n'était pas difficile d'enfoncer les pieux dans la vase, qui servait aux pierres de mortier et de ciment, et que, l'endroit où l'on travaillait étant encore éloigné de la

[1] « Haudquaquam rudis tractandi militares animos. » (Q. Curt.)

ville, le travail se continuait sans interruption. Mais, à mesure qu'on s'éloignait du rivage, la difficulté augmentait, parce que la mer se trouvait plus profonde, et que les ouvriers étaient fort incommodés des traits qu'on leur tirait du haut des murs. Les ennemis, qui étaient maîtres de la mer, s'avançant sur des chaloupes, et rasant de côté et d'autre la digue, empêchaient qu'on ne pût la continuer commodément. Ajoutant l'insulte à leurs attaques, ils criaient aux Macédoniens « qu'il faisait beau voir ces conquérants, si renommés « par tout le monde, porter des fardeaux sur leur dos « comme des bêtes de charge; » et ils leur demandaient d'un ton railleur « si Alexandre était plus grand que « Neptune, et s'il prétendait l'emporter sur lui. »

Ces traits piquants ne faisaient qu'enflammer le courage des soldats. La chaussée parut enfin hors de l'eau, et commença à s'aplanir sur une largeur assez considérable et à s'approcher de la ville. Alors les assiégés, voyant avec effroi la grandeur du travail, dont la mer leur avait dérobé la connaissance, venaient avec des esquifs reconnaître la digue, qui n'était pas encore bien liée. Ces esquifs étaient chargés de frondeurs, d'archers, et de gens qui lançaient des javelots, et même du feu; et, répandus à droite et à gauche autour de la digue, ils tiraient de tous côtés sur les travailleurs. Plusieurs y furent blessés sans se pouvoir garantir des coups, parce qu'il était facile d'avancer et de retirer ces esquifs comme on voulait; tellement qu'ils furent contraints de quitter l'ouvrage pour songer à se défendre. On s'avisa donc de tendre des peaux et des voiles pour couvrir les ouvriers, et de faire deux

tours de bois à la tête du travail pour empêcher les approches de l'ennemi.

D'un autre côté, les Tyriens firent une descente sur le rivage hors de la vue du camp, où ils mirent à terre quelques soldats qui taillèrent en pièces ceux qui portaient la pierre; et, sur le mont Liban, il y eut aussi des paysans arabes qui, trouvant les Macédoniens écartés, en tuèrent près de trente, et n'en firent guère moins de prisonniers. Ces petites pertes obligèrent Alexandre de séparer ses troupes en différents corps.

Cependant il n'y eut point d'inventions et de stratagêmes dont les assiégés ne s'avisassent pour ruiner les travaux des ennemis. Ils prirent un vaisseau de charge, et, l'ayant rempli de sarments et d'autre matière sèche et légère, ils firent une large enceinte vers la proue, où ils enfermèrent toutes ces choses avec du soufre et de la poix et d'autres matières qui prennent aisément feu. Au milieu de cette enceinte ils plantèrent deux mâts, à chacun desquels ils attachèrent deux antennes où pendaient des chaudrons pleins d'huile et d'autres choses semblables. Ils chargèrent ensuite le derrière du navire de pierres et de sable pour faire lever la proue, et, ayant choisi un vent propre, le traînèrent en mer avec leurs galères. Quand ils furent près des tours, ils mirent le feu au brûlot et le tirèrent vers la pointe de la digue. Cependant les matelots qui étaient dedans se sauvent à la nage. La flamme prend aux tours avec grande violence, aussi-bien qu'aux autres ouvrages qui étaient à la tête de la chaussée; et les antennes, poussées avec violence de côté et d'autre, versent l'huile dans le feu et accroissent l'embrasement. Et, de peur que les Macédoniens n'accourussent pour

l'éteindre, les galères tyriennes tiraient continuellement vers les tours des dards enflammés et des torches ardentes, de sorte qu'on n'osait en approcher. Plusieurs des Macédoniens périrent misérablement sur la digue, percés de traits, ou brûlés par le feu; les autres, quittant leurs armes, se précipitèrent dans la mer. Mais, comme ils nageaient, les Tyriens, qui aimaient mieux les prendre vifs que de les tuer, leur estropiaient les mains à grands coups de pierres et de gros bâtons, et les enlevaient après les avoir mis hors de défense. Les assiégés, en même temps, sortant de la ville avec de petits bateaux, rasaient les bords de la digue, et en arrachèrent les pieux; ils brûlèrent aussi le reste des machines.

Alexandre, qui voyait tous ses desseins presque entièrement renversés, ne se laissa point décourager ni abattre par tous ces contre-temps et par toutes ces pertes. On travailla avec une nouvelle ardeur à réparer les ruines de la digue; et il fit construire et placer de nouvelles machines avec une promptitude incroyable qui étonna les ennemis. Il se trouvait partout, et conduisait les différents travaux. Sa présence et sa capacité les avançaient encore plus que ne faisaient tant de mains qui y étaient employées. L'ouvrage approchait beaucoup de sa fin, et touchait presque au mur de la ville, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un vent impétueux qui poussa les vagues contre la digue avec tant de violence, que tout ce qui liait se lâcha, et le flot, passant à travers les pierres, la rompit par le milieu. Quand cet amas de pierres qui soutenait la terre fut renversé, le reste fondit comme dans un abyme.

Tout autre qu'Alexandre eût alors renoncé à l'entreprise, et il délibéra en effet s'il ne lèverait point le siége; mais un maître supérieur, qui avait prédit et juré la ruine de Tyr, et dont ce prince ne faisait qu'exécuter les ordres sans les connaître, le retint à ce siége, et, dissipant ses inquiétudes et ses craintes, le remplit de courage et de confiance, et inspira les mêmes sentiments à toute l'armée. Les soldats, comme s'ils n'eussent fait que d'arriver devant la ville, oubliant toutes les fatigues qu'ils avaient déja essuyées, se mirent à recommencer une nouvelle digue, et y travaillèrent sans relâche.

Alexandre sentait bien qu'il ne pourrait ni achever sa digue, ni prendre la ville, tant que les Tyriens seraient maîtres de la mer; il songea donc à rassembler à Sidon le peu de galères qui lui étaient restées. Dans ce temps-là même les rois d'Arade et de Byblos [1], qui avaient appris que leurs villes étaient au pouvoir d'Alexandre, ayant quitté l'armée navale des Perses, vinrent le trouver avec leur flotte et celle des Sidoniens, qui faisaient en tout quatre-vingts voiles. Il y arriva aussi presque en même temps dix galères de Rhodes, trois de Soles et de Malles, dix de Lycie, et une de Macédoine à cinquante rames. Peu de temps après, les rois de Cypre, voyant que l'armée des Perses avait été battue près de la ville d'Issus, et qu'Alexandre était maître de la Phénicie, vinrent se joindre à lui avec plus de six-vingts galères.

Le prince, tandis qu'on préparait les vaisseaux et les machines, prit avec lui quelques compagnies de ca-

[1] Villes de Phénicie.

valerie, avec son régiment des gardes, et marcha vers une montagne de l'Arabie qu'on nomme *l'Antiliban*. Les égards qu'il eut dans cette expédition pour un ancien maître, qui avait voulu absolument le suivre, l'exposèrent à un grand danger. C'était Lysimaque, qui donnait à son élève le nom d'*Achille*, et se disait son *Phénix* [1]. Quand le roi fut au pied de la montagne, il quitta les chevaux et commença à monter à pied; ses troupes le devancèrent considérablement. Il était déja tard. Ne voulant pas abandonner son maître, qui était pesant et qui ne marchait qu'avec peine, il se trouva séparé de sa petite armée avec très-peu de gens auprès de lui, et passa ainsi la nuit tout près de l'ennemi, qui aurait pu aisément l'accabler par le nombre. Son bonheur ordinaire et son courage le tirèrent de ce péril. Quand il eut rejoint ses troupes, il avança dans le pays, se rendit maître de toutes les places, ou par force ou par composition, et revint le onzième jour à Sidon, où il trouva Alexandre, fils de Polémocrate, qui lui avait amené quatre mille Grecs du Péloponnèse.

L'armée navale étant prête, il prit quelques soldats des gardes, qu'il fit embarquer avec lui pour s'en servir en un combat de main, et fit voile vers Tyr en bataille rangée. Il était à la pointe de l'aile droite qui s'étendait en pleine mer, et avec lui les rois de Cypre et de Phénicie; Cratère commandait la gauche. Les Tyriens d'abord avaient résolu de livrer bataille; mais, lorsqu'ils eurent appris la jonction de ces troupes, et qu'ils virent paraître l'armée en un superbe appareil, car il avait fait halte pour attendre son aile gauche, ils ren-

[1] On sait que Phénix avait été gouverneur d'Achille. [Tome I, p. 212-218 de cette édition.]

fermèrent toutes leurs galères dans leurs ports pour en empêcher l'abord. Le prince, ne voyant paraître personne, s'avança plus près de la ville; et, comme il vit qu'il ne pouvait forcer le port qui était du côté de Sidon, parce que l'entrée en était trop étroite et défendue par un grand nombre de galères qui avaient toutes la proue tournée en haute mer, il se contenta d'en couler à fond trois qui étaient dehors, et vint après mouiller l'ancre avec toute sa flotte assez près de la digue, le long du rivage, où il y avait un abri pour ses navires.

Pendant tous ces mouvements la nouvelle digue avançait beaucoup; les travailleurs jetaient des arbres entiers dans la mer avec toutes leurs branches, et les chargeaient, après, de grosses pierres, sur lesquelles ils mettaient d'autres arbres qu'ils couvraient d'une terre grasse qui leur servait de mortier : puis, là-dessus entassant encore des arbres et des pierres, le tout venait à se lier en un corps. On donna à cette digue plus de largeur qu'aux premières, afin que les tours qui étaient bâties au milieu fussent hors de la portée des traits lancés de dessus les vaisseaux qui viendraient raser les bords de la digue. D'autre côté les assiégés faisaient des efforts extraordinaires, et mettaient tout en usage pour empêcher le travail; mais ce qui leur servait le plus, c'était leurs plongeurs, qui, nageant entre deux eaux, venaient sans être aperçus jusqu'à la digue, et avec des crocs amenaient à eux les branches qui sortaient en dehors, et, les tirant de force, elles entraînaient avec elles tout ce qu'il y avait dessus : par là l'ouvrage fut encore retardé; mais, après bien des délais, la patience des ouvriers ayant surmonté tous les

obstacles, il fut enfin achevé et conduit à sa dernière perfection. On plaça sur la digue des machines de toutes sortes pour battre les murs à coups de bélier, et lancer sur les assiégés des traits, des pierres et des torches enflammées.

En même temps Alexandre envoya la flotte de Cypre, commandée par Andromaque, se camper devant le port qui regarde Sidon, et celle de Phénicie devant le port qui était au-delà de la digue du côté de l'Égypte, vers l'endroit où sa tente était dressée, et il se mit en état d'attaquer la ville de toutes parts. Les Tyriens se préparaient à une vigoureuse défense. Du côté de la digue ils avaient dressé des tours sur le mur, qui était d'une hauteur extraordinaire et large à proportion, tout bâti de grandes pierres liées ensemble avec du plâtre.

L'approche n'était guère plus facile aux autres endroits, parce qu'ils avaient remparé le pied de la muraille de grosses pierres pour en empêcher l'abord. Il fut donc question de les tirer auparavant; ce qu'on ne put faire qu'à grande peine, parce qu'on ne travaillait pas de pied ferme dans un vaisseau : d'ailleurs les Tyriens venaient avec des galères couvertes couper les câbles des ancres qui tenaient attachés les navires, de sorte qu'Alexandre fut contraint de couvrir de même plusieurs vaisseaux à trente rames, et de les mettre de travers pour servir de rempart aux ancres contre l'abord des galères tyriennes. Ils ne laissaient pas encore de les venir couper subtilement par le moyen de leurs plongeurs, ce qui obligea à la fin de les attacher avec des chaînes de fer : après on tira ces pierres avec des câbles; et, les ayant enlevées avec des

machines, on les jetait au fond de la mer, où elles ne pouvaient plus nuire. Le bas du mur étant ainsi nettoyé, il fut aisé d'en approcher les navires. Les Tyriens furent donc investis de tous côtés, et on les attaquait tout à-la-fois par mer et par terre.

Les Macédoniens avaient joint deux à deux des galères à quatre rangs, en telle sorte que les proues tenaient ensemble, et que les poupes étaient éloignées l'une de l'autre autant qu'il fallait pour faire que les pièces de bois qui seraient entre deux n'eussent pas trop de portée; après on jetait d'une poupe à l'autre des antennes qui s'attachaient ensemble avec des ais en travers pour placer les soldats dans cet espace; puis, avec des galères ainsi équipées, ils voguaient à force de rames vers la ville, et tiraient à couvert contre ceux qui défendaient la muraille, parce que les proues leur servaient de parapet. Le roi les fit avancer sur le minuit pour environner les murs et donner un assaut général. Les Tyriens, désespérés, ne savaient plus que faire, quand tout-à-coup le ciel se couvrit de nuées si épaisses, qu'elles dérobèrent le peu de clarté qui restait au milieu des ténèbres. La mer émue s'enfle peu-à-peu; et les vagues, agitées par la violence des vents, excitent une horrible tempête. Les vaisseaux s'entre-choquent si rudement, que les câbles qui les tenaient attachés ensemble se lâchent ou se brisent, les planches viennent à fondre, et avec un fracas épouvantable entraînent les hommes avec elles : car il n'était pas possible, dans une si furieuse tourmente, de gouverner des galères ainsi liées l'une à l'autre. Le soldat empêchait le matelot, et le matelot le soldat; et, comme il arrive dans ces sortes d'accidents, tel commandait qui devait

obéir, la crainte et le trouble causant un désordre général. Cependant la mer céda aux efforts opiniâtres des rameurs, qui semblaient lui arracher de vive force leurs vaisseaux; et ils les ramenèrent enfin sur le bord, mais la plupart fracassés.

En ce même temps arrivèrent à Tyr trente ambassadeurs de Carthage; mais ils n'amenèrent rien moins aux assiégés que ce grand secours qu'on leur avait fait espérer; car ils n'apportaient que des excuses, alléguant que les Carthaginois se voyaient avec douleur hors d'état de les secourir, ayant à combattre eux-mêmes non plus pour l'empire, mais pour leur propre pays: en effet, ceux de Syracuse ravageaient alors toute l'Afrique avec une puissante armée, et s'étaient campés assez près des murs de Carthage [1]. Les Tyriens, quoiqu'ils se vissent frustrés de leur grande espérance, ne perdirent point courage; ils prirent seulement la sage précaution de faire passer la plupart de leurs femmes et de leurs enfants à Carthage, pour se mettre en état de se défendre en désespérés, et de souffrir plus courageusement tout ce qui pourrait arriver quand ils auraient mis en sûreté ce qu'ils avaient au monde de plus cher.

Il y avait dans la ville une statue de bronze d'Apollon, qui était d'une grandeur énorme. Ce colosse avait
Diod. l. 1, p. 226. été autrefois dans la ville de Gèle en Sicile. Les Carthaginois, l'ayant prise environ l'an 412 avant Jésus-Christ, en avaient fait présent à la ville de Tyr, qu'ils regardaient toujours comme la mère de Carthage. Les Tyriens l'avaient placée dans leur ville, et elle y était

[1] Voyez dans l'histoire de Carthage, tom. 1, p. 213-218, de cette édition.

adorée. Pendant le siége, sur un songe qu'eut un des habitants, ils s'imaginèrent qu'Apollon les voulait quitter, et aller trouver Alexandre. Aussitôt on fait enchaîner sa statue avec une chaîne d'or à l'autel d'Hercule, pour empêcher ce dieu de s'enfuir; car ces bonnes gens croyaient que, sa statue étant ainsi enchaînée, il ne lui serait pas possible de se sauver, et qu'Hercule, dieu tutélaire de la ville, l'empêcherait de s'enfuir. Quelle idée les païens avaient de leurs dieux!

Quelques-uns proposèrent aussi de rétablir un sacrifice discontinué depuis plusieurs siècles, qui était d'immoler à Saturne un enfant de condition libre. Carthage, qui avait reçu de ses fondateurs cette sacrilége coutume, l'a gardée jusqu'à sa destruction; et, si les anciens, qui avaient la principale autorité dans Tyr, ne s'y fussent opposés, cette cruelle superstition allait l'emporter sur l'humanité.

Les Tyriens, qui se voyaient toujours à la veille d'être forcés, résolurent d'attaquer la flotte de Cypre, qui était à l'ancre du côté de Sidon. Ils prirent le temps que les matelots des ennemis étaient écartés çà et là, et qu'Alexandre était retiré dans sa tente sur le bord de la mer. Ils sortirent sur le midi avec treize galères remplies de soldats choisis et exercés aux combats de mer, et vinrent à force de rames fondre sur les vaisseaux ennemis. Ils en trouvèrent une partie vide, et l'autre qu'on avait remplie à la hâte. Ils en coulèrent à fond quelques-uns, et en firent échouer plusieurs contre le rivage. La perte aurait été plus considérable, si Alexandre, au premier bruit qu'il eut de la sortie des Tyriens, n'était promptement accouru avec sa flotte. Ils ne l'attendirent pas, et se retirèrent dans le

port, après avoir aussi perdu quelques-uns de leurs vaisseaux.

Les machines ayant été mises en mouvement, la ville était vivement attaquée de toutes parts, et non moins vivement défendue. Les assiégés, instruits et animés par le danger pressant et l'extrême nécessité, inventaient tous les jours de nouveaux moyens de se défendre et de repousser l'ennemi. Ils rendaient inutiles les traits que les balistes lançaient contre eux, par des roues tournantes qui les brisaient ou les détournaient ailleurs. Ils amortissaient la violence des pierres en leur opposant des espèces de voiles et de rideaux d'une matière mollasse, et qui cédait aisément. Pour incommoder de leur côté les navires qui approchaient de leurs murailles, ils attachaient des corbeaux, des grappins, des faux, des mains de fer, à des solives ou à des poutres; puis, ayant bandé leurs machines faites comme des arbalètes, et ajusté dessus, au lieu de flèches, ces grosses pièces de bois, ils les décochaient tout-à-coup contre les ennemis. Elles écrasaient les uns par leur poids; et les crocs ou les faux pendantes dont elles étaient garnies déchiraient les autres, et endommageaient même considérablement les vaisseaux. Ils avaient aussi des boucliers d'airain, qu'ils tiraient tout rouges du feu, les remplissaient de sable embrasé, et les jetaient promptement de dessus la muraille sur les ennemis. Les Macédoniens ne craignaient rien tant que cette dernière invention; car, dès que ce sable ardent avait atteint la chair par le défaut de la cuirasse, il pénétrait jusqu'aux os, et s'y attachait tellement, qu'on ne le pouvait tirer; de sorte que les soldats, jetant leurs armes et déchirant leurs habits,

demeuraient sans défense exposés aux coups des ennemis.

Ce fut alors qu'Alexandre, rebuté d'une si vigoureuse défense, délibéra sérieusement s'il ne devait point lever le siége et passer en Égypte : car, après avoir couru toute l'Asie avec une rapidité incroyable, il se voyait là malheureusement arrêté, et perdait autour d'une ville seule l'occasion d'exécuter tant d'autres projets de plus grande importance. D'un autre côté, il considérait que ce serait une grande brèche à sa réputation, qui lui avait plus servi que ses armes, de laisser Tyr derrière lui comme une marque qu'on pouvait lui résister. Il résolut donc de faire un dernier effort avec un plus grand nombre de navires, qu'il chargea de la fleur de ses troupes. Il se donna un second combat naval, où les Tyriens, après s'être battus en gens de cœur, furent enfin obligés de se retirer vers la ville avec toute leur flotte. Le roi les suivit en queue, sans pouvoir néanmoins entrer dans le port, étant repoussé à coups de traits qu'on lui tirait du haut des murs; mais il prit ou coula à fond un grand nombre de leurs vaisseaux.

Alexandre, après avoir donné deux jours à ses troupes pour se reposer, fit avancer sa flotte et ses machines pour l'assaut général. L'attaque et la défense furent encore plus vives qu'elles ne l'avaient été jusque-là. Le courage croissait à proportion du danger. Animés de part et d'autre par les motifs les plus puissants, ils se battaient comme des lions. Quand les béliers eurent abattu quelques pans de murailles, et qu'on eut jeté les ponts, les Argyraspides montèrent courageusement à la brèche, ayant à leur tête Admète, l'un

des plus braves officiers de l'armée, qui fut tué d'un coup de pertuisane pendant qu'il encourageait les siens. La présence du prince, et encore plus son exemple, animaient les troupes. Il monta lui-même sur une des tours, qui était fort haute, et s'exposa au plus grand péril où jamais son courage l'eût porté : car, étant d'abord reconnu aux marques royales et à la richesse de ses armes, il servit de but à tous les traits des ennemis. Là il fit des prodiges de bravoure. Il tua à coups de javelot plusieurs de ceux qui défendaient la muraille; puis, les joignant de plus près, il renversa dans la ville ou dans la mer, les uns à coups d'épée, les autres avec son bouclier, parce que la tour d'où il combattait touchait presque au mur. Il y passa bientôt par le moyen des pontons, et, suivi de sa noblesse, il se rendit maître de deux tours et de l'espace qui était entre deux. Déja les béliers avaient fait brèche en plusieurs endroits, l'armée navale avait forcé le port, et quelques-uns des Macédoniens s'étaient saisis des tours qu'ils trouvèrent abandonnées. Les Tyriens, voyant les ennemis maîtres de leur rempart, se retirèrent vers la place d'Agénor, où ils firent ferme : mais Alexandre, survenant avec son régiment des gardes, en tua une partie et chassa l'autre. En même temps, la ville étant prise du côté du port, les Macédoniens couraient par-tout et n'épargnaient personne, irrités de la longue résistance des assiégés et du mauvais traitement qu'on avait fait à quelques-uns de leurs compagnons, qui avaient été pris au retour de Sidon et jetés en bas du mur après avoir été égorgés à la vue de toute l'armée.

Les Tyriens se voyant accablés de tous côtés, les

uns s'enfuient aux temples, implorant le secours des dieux; les autres, s'enfermant dans leurs maisons, préviennent le vainqueur par une mort volontaire; d'autres enfin se lancent sur l'ennemi, résolus de vendre chèrement leur vie. La plupart étaient montés sur les toits, et jetaient des pierres et tout ce qui leur venait à la main sur ceux qui avançaient dans la ville. Le roi commanda qu'on fît main-basse sur tous les habitants, à la réserve de ceux qui s'étaient réfugiés dans les temples, et qu'on mît le feu par-tout. Quoique cet ordre eût été publié à son de trompe, aucun de ceux qui portaient les armes n'eut recours aux asyles; les temples n'étaient pleins que des filles et des enfants qui étaient restés dans la ville. Les vieillards se tenaient à l'entrée de leurs maisons, n'attendant que l'heure d'être immolés à la fureur du soldat. Il est vrai que les Sidoniens qui se trouvèrent dans le camp d'Alexandre en sauvèrent beaucoup : car, étant entrés dans la ville pêle-mêle avec les victorieux, et se ressouvenant de l'affinité qu'ils avaient avec les Tyriens, parce qu'on tenait qu'Agénor avait fondé les villes de Sidon et de Tyr, ils en menèrent plusieurs secrètement dans leurs vaisseaux, et les transportèrent à Sidon. Il y en eut jusqu'à quinze mille qui furent, par cette officieuse tromperie, dérobés à la rage du vainqueur; et l'on peut juger combien le carnage fut grand, puisqu'il fut trouvé jusqu'à six mille soldats taillés en pièces sur le rempart de la ville. Mais, la colère du roi n'étant pas encore assouvie, il fit voir un spectacle horrible aux yeux même des vainqueurs; car, deux mille hommes étant restés du massacre après qu'on fut las de tuer, il les fit attacher en croix le long du rivage de la mer.

Il pardonna aux ambassadeurs de Carthage, qui étaient venus dans leur métropole, selon l'ancienne coutume, pour offrir à Hercule un sacrifice annuel. Le nombre des prisonniers, tant habitants qu'étrangers, monta à trente mille personnes : ils furent tous vendus. La perte du côté des Macédoniens fut très-médiocre.

Alexandre sacrifia à Hercule, et conduisit la cérémonie avec toutes ses troupes sous les armes; et la
AN. M. 3672. AV. J.C. 332. flotte en fit autant de son côté. Il célébra aussi des jeux gymniques en l'honneur du même dieu, et dans son temple. Pour ce qui regarde la statue d'Apollon dont on a parlé, il lui fit ôter ses chaînes, lui rendit sa première liberté, et ordonna que ce dieu serait honoré désormais sous le surnom de *Philalexander*, c'est-à-dire *ami d'Alexandre.* Si l'on en croit Timée, les Grecs commencèrent à lui rendre ce culte solennel comme à l'auteur de la prise de Tyr, arrivée le jour et l'heure même que les Carthaginois avaient enlevé cette statue à ceux de Gèle. La ville de Tyr fut prise après sept mois de siége, vers la fin de septembre.

C'est ainsi qu'achevèrent de s'accomplir les menaces que Dieu avait prononcées contre la ville de Tyr par la bouche de ses prophètes. Nabuchodonosor en avait commencé l'exécution par le siége et la prise de cette ville. Alexandre y mit le comble par la désolation qui vient d'être décrite. Comme ce double événement est un des faits de l'histoire les plus considérables, et que l'Écriture sainte nous en a marqué des circonstances très-singulières, j'essaierai de réunir ici sous un même point de vue tout ce qu'elle nous apprend de la ville de Tyr : sa puissance, ses richesses, sa fierté, son irréli-

gion; les différentes punitions dont Dieu châtie son orgueil et ses autres vices; enfin un dernier rétablissement, mais d'une espèce toute différente des autres. Il me semble que je respire lorsqu'à travers cette foule d'histoires profanes que me fournit le paganisme, et où règne par-tout un profond oubli de Dieu, pour ne rien dire de plus, l'Écriture sainte se présente à moi, et me dévoile les secrets desseins de Dieu sur les royaumes et sur les empires, et m'apprend ce qu'on doit penser de ce qui paraît le plus grand et le plus estimable aux yeux des hommes.

Mais, avant que de rapporter les prophéties qui regardent Tyr, je donnerai ici un petit abrégé de l'histoire de cette fameuse ville, qui pourra contribuer à mieux entendre les prophéties.

Tyr avait été bâtie par les Sidoniens, deux cent quarante ans avant la construction du temple de Jérusalem. C'est pour cela qu'elle est appelée dans Isaïe *la fille de Sidon*. Elle surpassa bientôt sa mère en grandeur, en puissance et en richesses. An. M. 2752. A. J. C. 1252. Joseph. Antiq. l. 8, c. 2.

Elle fut assiégée par Salmanasar, et résista, quoique seule, aux flottes combinées des Assyriens et des Phéniciens; ce qui augmenta beaucoup son orgueil. An. M. 3285. Av. J. C. 719. Joseph. Antiq. l. 9, c. 14.

Nabuchodonosor mit le siége devant Tyr lorsque Ithobale en était roi. Il ne la prit que treize ans après. Mais, avant sa prise, les habitants s'étaient retirés avec la plupart de leurs effets dans une île voisine, où ils bâtirent une nouvelle ville. L'ancienne fut rasée jusqu'aux fondements, et n'a plus été depuis qu'un simple village, connu sous le nom de *Palæ-Tyros*, ou l'ancienne Tyr. La nouvelle devint plus puissante que jamais. An. M. 3432. Av. J. C. 572. Joseph. Antiq. lib. 10, c. 11.

Elle était dans cet état de grandeur et de puissance lorsque Alexandre l'assiégea et la prit; et là commencent les soixante-dix années d'obscurité et d'oubli où elle devait demeurer selon Isaïe. Il est vrai qu'elle fut bientôt rétablie, parce que les Sidoniens qui entrèrent dans la ville avec les troupes d'Alexandre sauvèrent dans leurs vaisseaux quinze mille de ses citoyens, qui, après leur retour, s'appliquèrent au commerce, et relevèrent avec un soin infatigable les ruines de leur patrie; outre que les femmes et les enfants, qui avaient été envoyés à Carthage et mis en sûreté, y revinrent aussitôt. Mais Tyr alors était réduite à son île. Son commerce ne s'étendait qu'aux villes voisines, et elle avait perdu l'empire de la mer; et, lorsque, dix-huit ans après, Antigone en fit le siége avec une nombreuse flotte, il ne paraît pas que les Tyriens lui aient opposé aucune force maritime. Ce second siége, qui la mit une seconde fois en servitude, la fit retomber dans l'oubli dont elle s'efforçait de sortir; et cet oubli dura aussi long-temps qu'il avait été prédit par Isaïe.

Quand ce terme fut expiré, Tyr reprit son ancien crédit, et en même temps ses anciens vices; jusqu'à ce qu'enfin, convertie par la prédication de l'Évangile, elle devint une ville sainte et religieuse. L'Écriture sainte nous apprend une partie de ces changements, et c'est ce qu'il s'agit maintenant de faire voir.

Ezech. ch. 26 et 27 entiers. Id. ch. 27, v. 4-25.

Avant la captivité des Juifs à Babylone, Tyr passait pour une des plus anciennes et des plus florissantes villes du monde. Son industrie et l'avantage de sa situation l'avaient rendue maîtresse de la mer et le centre du commerce de tout l'univers. Depuis les extrémités de l'Arabie, de la Perse et des Indes, jusqu'aux côtes

les plus reculées de l'Occident; depuis la Scythie et les contrées septentrionales jusqu'à l'Égypte, l'Éthiopie et les pays méridionaux, toutes les nations contribuaient à augmenter ses richesses, son éclat et sa puissance. Non-seulement tout ce qui se trouvait dans ces diverses régions de nécessaire et d'utile à la société, mais ce qu'on y voyait de rare, de curieux, de magnifique, de précieux, et de plus propre à nourrir les délices et le faste, tout se portait à ses marchés; et elle, de son côté, comme d'une source commune, le répandait dans tous les royaumes, et leur communiquait l'air contagieux de sa corruption, en leur inspirant l'amour des commodités, de la vanité, du luxe, et des délices.

Un long cours de tant de prospérités avait fortifié l'orgueil de Tyr. Elle se regardait avec complaisance comme la reine des villes, qui porte sur le front le diadême, qui a pour correspondants les plus illustres princes, dont les riches négociants disputent le rang aux têtes couronnées, qui voit dans son alliance ou sous sa dépendance toutes les puissances maritimes, et qui s'est rendue nécessaire ou redoutable à tous les peuples.

Ezech. ch. 26, v. 17 ch. 27, v. 3, 4-25-32, 33.

A des dispositions si criminelles Tyr venait de mettre le comble par son impiété contre Dieu et par son inhumanité contre son peuple; elle s'était réjouie de la ruine de Jérusalem, en s'écriant d'un ton d'insulte : *Voilà donc les portes de cette ville si pleine de peuples, brisées*[1]; *ses habitants viendront à moi, et je m'agrandirai de ses ruines, maintenant qu'elle est déserte.* Ibid. v. 2.

[1] « Euge, confractæ sunt portæ populorum, conversa est ad me : implebor, deserta est. »

Joel. c. 3, v. 2-8. Amos. c. 1, v. 9, 10.

Elle ne s'était pas contentée de réduire les Juifs en servitude malgré l'alliance qu'elle avait avec eux, de les vendre aux nations, et de les livrer à leurs plus cruels ennemis; elle s'était encore emparée de l'héritage du Seigneur [1], et avait enlevé de son temple ce qu'il y avait de plus précieux, pour en enrichir les temples de ses idoles.

Joel. c. 3, v. 2-4-7. Amos. c. 1, v. 9, 10.

C'est cette irréligion et cette dureté qui attireront sur Tyr la vengeance divine. C'est à cause de la confiance qu'elle a en ses forces, en sa sagesse, en ses richesses, en ses alliances, que Dieu a résolu de l'abattre. Il aménera contre elle Nabuchodonosor [2], ce roi des rois, pour l'inonder par ses troupes nombreuses comme par des eaux débordées, pour renverser ses remparts, pour ruiner ses superbes palais, pour livrer au pillage ses marchandises et ses trésors, et pour la raser jusqu'aux fondements, après y avoir fait mettre le feu et en avoir exterminé ou dispersé les habitants.

Jerem. c. 47, v. 2-6. Ezech. c. 26, v. 3-12 et 19; c. 27, v. 27-34.

Id. ibid. c. 26, v. 15-18; et c. 27, v. 33-36. Isai. c. 23, v. 8, 9.

Par cette chute si imprévue il apprendra à toutes les nations étonnées que c'est par les révolutions les plus incroyables des états qu'il manifeste plus clairement sa providence, et que sa volonté seule règle les entreprises des hommes, et les tourne où il lui plaît pour humilier les superbes.

Mais Tyr, après avoir réparé ses pertes et relevé ses ruines, avait oublié sa première humiliation et les crimes qui la lui avaient attirée. Elle continuait d'être

[1] « Argentum meum et aurum tulistis; et desiderabilia mea et pulcherrima intulistis in delubra vestra. » (Joel.)

[2] « Ecce ego adducam ad Tyrum Nabuchodonosor regem Babylonis ab aquilone, regem regum, cum equis, et curribus, et equitibus, et cœtu populoque magno... Et dissipabunt muros Tyri, et destruent turres ejus. » (Ezech. cap. 26, v. 7 et 4.)

flattée de la gloire de posséder l'empire de la mer; d'être le siége du trafic de toutes les nations; d'avoir donné naissance aux plus célèbres colonies; de porter dans son sein des marchands qui[1], par leur crédit, leur opulence et leur splendeur, égalaient les princes de la terre; d'avoir un roi qu'on pouvait justement appeler *le dieu de la mer*[2]; de remonter par son antiquité jusqu'aux temps les plus reculés; d'avoir acquis par une longue suite de siècles une espèce d'éternité, et d'être en droit de s'en promettre une égale pour l'avenir. Isai. c. 23, v. 3, 4-7, 8-12.

Mais, puisque cette ville, corrompue par l'orgueil, par l'avarice, par le luxe, n'a pas profité de la première leçon que Dieu lui avait donnée par le roi de Babylone, et qu'accablée de toutes les forces de l'Orient elle n'a pas appris à ne plus mettre sa confiance dans les faux appuis de sa grandeur, Dieu lui prédit un autre châtiment, qu'il lui enverra de l'Occident près de quatre cents ans après le premier. Sa perte viendra de la terre de Céthim, c'est-à-dire de la Macédoine, d'un royaume faible, obscur, méprisé peu d'années auparavant, et d'où elle ne l'aurait jamais attendue. *Pleine de sa haute sagesse*[3], *fière de* ses forces navales, *de ses richesses immenses qu'elle a amassées par monceaux comme on fait la boue des rues*, et protégée par toute la puissance de l'empire des Perses, elle ne Id. ibid. n. 13. Ibid. v. 11, 12. Ibid. v. 1. 1. Macc. c. 1, v. 1. Zachar. c. 9, v. 2-5.

[1] « Cujus negotiatores principes, institores ejus inclyti terræ. » (Isai. 23, 8.)

[2] « Elevatum est cor tuum, et dixisti, Deus ego sum... Sedi in corde maris. » (Ezech. cap. 28, v. 2.)

[3] « Tyrus et Sidon assumpserunt sibi sapientiam valdè, et ædificavit Tyrus munitionem suam, et coacervavit argentum quasi humum, et aurum ut lutum platearum. Ecce Dominus possidebit eam, et percutiet in mari fortitudinem ejus : et hæc igni devorabitur. » (Zachar.)

voit pas ce qu'elle peut avoir à craindre de ces nouveaux ennemis, qui, éloignés par leur situation, sans argent, sans force, sans réputation, n'ayant ni ports sur leurs côtes, ni vaisseaux, ni science de la marine, ne peuvent rien entreprendre contre elle avec leurs troupes de terre. Elle se croit imprenable, parce qu'elle est défendue par de hautes fortifications, et qu'elle est environnée de toute part de la mer comme d'un fossé et d'une ceinture. Mais Alexandre, en comblant le bras de mer qui la sépare de la terre-ferme, lui enlèvera sa ceinture [1], et renversera les remparts qui lui servaient de seconde enceinte.

Isai. c. 23, v. 10, 11-13.

Tyr, ainsi dégradée de sa dignité de reine et de ville libre, n'ayant plus ni diadême ni ceinture, sera réduite pendant soixante-dix ans à l'humiliation d'une esclave. *C'est le Seigneur des armées qui en a prononcé l'arrêt* [2], et qui l'exécutera, *pour flétrir toute la gloire des superbes, et pour faire tomber dans l'ignominie tous ceux qui brillaient dans le monde avec le plus d'éclat.* Sa chute entraînera celle du commerce général; et elle deviendra pour toutes les villes maritimes un sujet de douleur et de gémissements, en leur faisant perdre les moyens présents et les espérances futures de s'enrichir.

Id. ib. v. 9.

Ibid. v. 1, 11 et 14.

Ibid. v. 13 et 14.

Pour prouver sensiblement à Tyr que la prédiction de sa ruine n'a rien d'incroyable, et que toute la force et toute la sagesse des hommes ne peuvent rien pour détourner ou pour arrêter les châtiments que Dieu a préparés à l'orgueil et à l'abus des richesses, Isaïe lui

[1] « Non est cingulum ultrà tibi. » (Isai.)

[2] « Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, et ad ignominiam deduceret universos inclytos terræ. »

présente l'exemple de Babylone, dont le renversement aurait dû lui servir d'instruction. Cette ville[1], où Nemrod a jeté les fondements de son empire, était la plus ancienne du monde, la plus peuplée, la plus embellie d'édifices publics et particuliers. Elle était la capitale du premier empire qui ait jamais été, et née pour commander à toute la terre, qui ne paraissait habitée que par les familles sorties de son sein comme autant de colonies dont elle était la mère. Cependant elle n'est plus, dit le prophète, ni elle ni son empire. On y avait multiplié les remparts et les citadelles pour en rendre l'attaque même impossible; on y avait bâti de superbes palais pour éterniser les noms de ses citoyens. Mais toutes ces fortifications, dans les desseins de Dieu, n'étaient que des masures préparées aux bêtes sauvages; et ces édifices étaient condamnés à tomber en poudre, ou à être réduits à de simples cabanes.

Après un tel exemple, continue le prophète, Tyr, qui est une ville si inférieure en tant de manières à Babylone, osera-t-elle espérer que les menaces de Dieu contre elle seront moins réelles pour lui ôter l'empire de la mer et briser ses forces navales?

Pour lui faire mieux sentir l'abus qu'elle a fait de la prospérité[2], Dieu la tiendra dans l'humiliation et l'oubli pendant soixante-dix ans. Mais, après ce temps Id. ibid. v. 15.

[1] Voilà la terre des Chaldéens exposée à vos yeux. Ce peuple n'est déja plus. Assur en avait été le fondateur. On y avait élevé des forteresses, mais pour servir de retraite aux bêtes sauvages. On y avait bâti des palais, mais Dieu les a ruinés (*autrement*, les a réduits à des cabanes). Criez, hurlez, vaisseaux de la mer, parce que toute votre force est détruite. (ISAI. cap. 23, v. 13 et 14; traduit selon l'hébreu.)

[2] « Et erit in die illâ : In oblivione eris, ô Tyre, septuaginta annis... post septuaginta autem annos erit Tyro quasi canticum meretricis. »

Isai. c. 23, v. 16. d'obscurité, elle cherchera à reparaître dans le monde comme une courtisane pleine d'attraits et d'artifices [1], qui ne pense qu'à corrompre la jeunesse et qu'à flatter les passions. Elle emploiera les fraudes, la séduction, les appas pour relever son commerce ; elle fera le tour du monde pour amasser ce qui est rare et délicieux en chaque pays; pour enchanter les nations par l'amour et l'admiration du superflu, du magnifique; pour leur inspirer l'aversion de la simplicité, de la frugalité, des anciennes mœurs; et elle mettra tout en usage pour renouer ses anciennes liaisons, pour regagner la confiance de ses premiers correspondants, et pour récompenser par une prompte abondance la stérilité de soixante-dix ans.

Id. ibid. v. 17. Ainsi, à proportion que Dieu donnera à Tyr des facilités pour rétablir son négoce et son crédit [2], elle retournera à son trafic honteux, qu'il avait voulu faire cesser en lui ôtant tous les biens dont elle faisait un si pernicieux usage.

Ibid. v. 18. Mais enfin Tyr, convertie par l'Évangile [3], ne sera plus le scandale de l'univers; elle ne sacrifiera plus son travail à l'idolâtrie des richesses, mais au culte du Seigneur et au soulagement de ceux qui le servent; elle ne les rendra plus stériles en les retenant, mais elle les répandra comme une semence féconde dans les mains des fidèles et des ministres de l'Évangile.

[1] « Sume citharam, circui civitatem, meretrix oblivioni tradita : benè cane, frequenta canticum, ut memoria sit tuî. »

[2] « Et erit : post septuaginta annos, visitabit Dominus Tyrum, et reducet eam ad mercedes suas : et rursùm fornicabitur cum universis regnis terræ super faciem terræ. »

[3] « Et erunt negotiationes ejus et mercedes ejus sanctificatæ Domino. Non condentur, neque reponentur, quia his qui habitaverint coram Domino, erit negotiatio ejus, ut manducent in saturitatem, et vestiantur usque ad vetustatem. »

Un des desseins de Dieu dans les prophéties que nous venons de rapporter est de nous donner une juste idée d'un commerce dont l'avarice est l'unique motif, et dont les délices, la vanité et la corruption des mœurs sont le fruit. Nous regardons les villes qu'un tel commerce enrichit (et il en est de même des particuliers) comme plus heureuses que les autres, comme dignes d'envie, comme méritant par leur industrie, par leur travail et par le succès de leurs soins et de leur conduite, d'être proposées aux autres comme des modèles; mais Dieu nous les représente au contraire sous l'idée honteuse d'une femme sans vertu et sans pudeur, qui ne pense qu'à séduire et qu'à corrompre la jeunesse, qui ne flatte que les passions et les sens, qui est ennemie de la modestie et de tout sentiment d'honneur, et qui, effaçant de son front tout vestige de honte, fait gloire de son ignominie. Il ne s'ensuit pas de là que le trafic soit mauvais en lui-même. On doit séparer du fond essentiel du commerce, juste et légitime quand on en use bien, les passions des hommes qui s'y mêlent et qui en pervertissent l'ordre et la fin. Tyr, devenue chrétienne, apprend aux négociants la conduite qu'ils doivent garder dans leur trafic, et l'usage qu'ils doivent faire de leurs gains.

§ VII. *Seconde lettre de Darius à Alexandre. Voyage de celui-ci à Jérusalem. Honneurs qu'il rend au grand-prêtre Jaddus. On lui montre les prophéties de Daniel qui le regardaient. Le roi accorde de grands priviléges aux Juifs, en refuse de pareils aux Samaritains. Il assiége et prend Gaza, entre en Égypte, et s'en rend maître; commence à y bâtir Alexandrie; passe en Libye, visite le temple de Jupiter-Ammon, et se fait déclarer le fils de ce dieu. Il retourne en Égypte.*

Plut. in Vita Alex. p. 681. Q. Curt. l. 4, cap. 5. Arrian. l. 2, p. 101.

Pendant qu'Alexandre était encore occupé au siége de Tyr, il avait reçu une seconde lettre de Darius, qui enfin le traitait de roi : « Il lui offrait dix mille talents « (trente millions)[1] pour la rançon des princesses « captives, avec sa fille Statira en mariage, et tout le « pays qu'il avait conquis jusqu'à l'Euphrate. Il le fai« sait souvenir de l'inconstance de la fortune, et étalait « avec pompe les forces immenses qui lui restaient. « Croyait-il que ce fût une chose aisée de passer l'Eu« phrate, le Tigre, l'Araxe et l'Hydaspe, qui étaient « comme autant de remparts de son empire? Qu'il ne « serait pas toujours enfermé dans des rochers et des « défilés; qu'il fallait se voir en rase campagne, où « Alexandre aurait honte de paraître devant lui avec « une poignée de gens[2]. » Le prince, ayant mis l'affaire

[1] 55,000,000 francs. Diodore de Sicile dit que Darius offrit d'abord 2000 talents (11,000,000 fr.), puis 3000 (16,000,000 fr.) — L.

[2] Toutes ces fanfaronnades pourraient bien être de l'invention de Quinte-Curce. — L.

en délibération, Parménion était d'avis d'accepter ces offres, et dit que pour lui il le ferait s'il était Alexandre. *Et moi aussi*, reprit Alexandre, *si j'étais Parménion.* Il répondit « qu'il n'avait pas besoin de l'argent de Darius; qu'il avait mauvaise grace d'offrir « ce qui n'était plus à lui, et de vouloir partager ce « qu'il avait entièrement perdu : que, s'il était le seul « qui ignorât qui d'eux était le maître, il s'en pouvait « éclaircir par une bataille : qu'il n'espérât pas épouvanter par le nom de ses fleuves celui qui avait passé « tant de mers : qu'en quelque lieu qu'il pût s'enfuir, « il saurait bien le suivre à la trace. » Darius, ayant reçu cette réponse, perdit toute espérance d'accommodement, et se prépara tout de nouveau à la guerre.

De Tyr Alexandre marcha à Jérusalem, dans le dessein de ne la pas mieux traiter que Tyr; et voici ce qui lui fit prendre cette résolution. Les Tyriens étaient tellement occupés du commerce, qu'ils négligeaient tout-à-fait l'agriculture, et tiraient presque tout leur blé et les autres denrées de leur voisinage. La Galilée, la Samarie et la Judée étaient les pays qui leur en fournissaient le plus. Quand Alexandre forma le siége de leur ville, il fut obligé de tirer des vivres des mêmes lieux. Il envoya donc des commissaires sommer les habitants de ce pays-là de se soumettre, et de fournir aux besoins de son armée. Les Juifs s'en excusèrent sur ce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à Darius, et persistèrent à répondre que, tandis qu'il vivrait, ils ne pouvaient pas reconnaître d'autre maître; rare exemple de fidélité, et digne de l'unique peuple qui connût pour-lors le vrai Dieu! Les Samaritains ne firent pas comme eux. Ils se soumirent de bonne grace

Joseph. Antiq. 11, 8.

Act. 12, 20.

à Alexandre, et lui envoyèrent même huit mille hommes pour le servir au siége de Tyr et ailleurs. Pour l'intelligence de ce qui suit, il paraît nécessaire d'exposer ici en peu de mots l'état où étaient pour-lors les Samaritains, et la cause de l'extrême aversion qui était entre eux et les Juifs.

J'ai marqué ailleurs [1] que les Samaritains ne descendaient point des Israélites, mais que c'était une colonie de peuples idolâtres, tirés des pays au-delà de l'Euphrate, qu'Asarhaddon, roi des Assyriens, après la ruine du royaume des dix tribus, avait envoyés pour habiter dans les villes de Samarie. Ces peuples, appelés *Cuthéens*, mêlèrent le culte du Dieu d'Israël à celui de leurs idoles, et se montrèrent toujours ennemis des Juifs. Cette haine éclata sur-tout depuis le retour de la captivité de Babylone, avant et depuis le rétablissement du temple.

Malgré la réforme que le saint homme Néhémie avait établie à Jérusalem au sujet des mariages avec des filles étrangères, le mal avait si fort gagné, que la maison pontificale, qui devait être la plus pure de ces mélanges criminels, s'en trouva elle-même souillée. 2 Esdr. 13, 28. Un des fils de Joïada, le souverain sacrificateur, que Josèphe nomme *Manassé*, avait épousé la fille de Sanaballat l'Horonite, et son exemple avait été suivi par beaucoup d'autres. Néhémie, plein de zèle pour la loi du Seigneur si indignement violée, condamna sans exception tous ceux qui avaient pris des femmes étrangères à les répudier sans délai, ou à quitter le pays. Joseph. Antiquit. Manassé aima mieux prendre le parti de l'exil

[1] Tome I, Hist. des Assyriens, pag. 335 [tom. II, p. 48 de cette édit.].

que de se séparer de sa femme. Il se retira à Samarie, où il fut suivi par quantité d'autres aussi opiniâtres que lui dans leur rébellion; et il les y établit sous la protection de Sanaballat, son beau-père, qui en était gouverneur.

Ce dernier obtint de Darius Nothus, que la guerre entre l'Égypte et la Perse obligea apparemment de venir en Phénicie, la permission de bâtir sur le mont Garizim, près de Samarie, un temple semblable à celui de Jérusalem, et d'en donner la sacrificature à son gendre Manassé. Depuis ce temps-là, Samarie devint le refuge et l'asyle de tous les mécontents de Judée. Et c'est ce qui mit le comble à l'animosité des Juifs contre les Samaritains, quand ils virent que ceux-ci, malgré la défense expresse de la loi qui fixait à Jérusalem le culte solennel du Dieu d'Israël, avaient élevé autel contre autel et temple contre temple, et qu'ils donnaient retraite à tous ceux qui quittaient Jérusalem pour éviter les poursuites qu'on faisait contre eux à cause des violements de la loi dont ils s'étaient rendus coupables.

Voilà quel était l'état de la Judée quand Alexandre forma le siége de Tyr. Les Samaritains alors, comme on l'a dit, lui envoyèrent un corps de troupes assez considérable : les Juifs ne crurent pas pouvoir se soumettre à lui tant que Darius, à qui ils avaient juré fidélité, serait en vie.

Alexandre, peu accoutumé à un tel langage, sur-tout depuis ses victoires, et croyant que tout devait plier devant lui, résolut, dès qu'il eut emporté Tyr, d'aller punir les Juifs de leur désobéissance avec autant de rigueur qu'il avait puni celle des Tyriens.

Dans un danger si pressant, Jaddus, le grand-prêtre, qui gouvernait sous les Perses, se voyant exposé avec tout le peuple à la colère du vainqueur, eut recours à la protection de Dieu, ordonna des prières publiques pour implorer son secours, et lui offrit des sacrifices. Dieu lui apparut en songe la nuit suivante, et lui dit « de faire répandre des fleurs dans la ville, de faire « ouvrir toutes les portes, et d'aller, revêtu de ses habits « pontificaux, avec tous les sacrificateurs aussi revêtus « des leurs, et tous les autres vêtus de blanc, au-devant « d'Alexandre, sans rien appréhender de ce prince, « parce qu'il les protégerait. » Ces ordres furent exécutés ponctuellement. Cette auguste procession, dès le lendemain, s'avança hors de la ville jusqu'à un endroit élevé qu'on appelait *Sapha* [1], d'où l'on découvrait tout le plat pays, aussi-bien que le temple et la ville de Jérusalem. On y attendit dans cet état l'arrivée d'Alexandre.

Les Syriens et les Phéniciens qui étaient dans son armée ne doutaient point que, dans la colère où était ce prince, il ne fît une punition exemplaire du grand-sacrificateur, et qu'il n'allât pour détruire cette ville comme il avait détruit celle de Tyr; et, pleins de joie, ils s'attendaient à repaître leurs yeux des malheurs d'une nation qu'ils haïssaient mortellement. Quand les Juifs apprirent que le roi était proche, ils allèrent au-devant de lui de la manière pompeuse qui a été décrite. Alexandre fut frappé à la vue du souverain sacrificateur, qui portait sur la tiare et sur le front une lame d'or sur laquelle le nom de Dieu était écrit. Dès qu'il

[1] Le mot hébreu *sapha* signifie *découvrir de loin*, comme on fait de dessus une tour ou une guérite.

l'aperçut, plein d'un profond respect il s'avança vers lui, s'inclina en terre, adora ce nom auguste, et salua le grand-prêtre avec une vénération religieuse. Les Juifs, s'étant assemblés autour d'Alexandre, élevèrent leurs voix pour lui souhaiter toute sorte de prospérités. La surprise de tous les assistants fut inexprimable. A peine en croyaient-ils le témoignage de leurs propres yeux, et ils ne comprenaient rien à un spectacle qui renversait toutes leurs idées, et qui était contre toute vraisemblance.

Parménion, qui ne pouvait revenir de son étonnement, demanda au roi d'où venait donc que lui, qui était adoré de tout le monde, adorait le grand-sacrificateur des Juifs. « Ce n'est pas, lui répondit Alexandre, « le grand-sacrificateur que j'adore, mais c'est le Dieu « de qui il est le ministre; car, lorsque j'étais encore « à Die en Macédoine, et que, l'esprit plein du grand « dessein de la guerre contre la Perse, je délibérais par « quel moyen je pourrais conquérir l'Asie, ce même « homme, et avec les mêmes habits, m'apparut en « songe, m'exhorta à ne rien craindre, me dit de pas- « ser hardiment le détroit de l'Hellespont, et m'assura « que son Dieu marcherait à la tête de mon armée et « me ferait vaincre l'armée des Perses. » Alexandre ajouta qu'il n'avait pas plus tôt aperçu ce prêtre, qu'il l'avait reconnu à son habit, aussi-bien qu'à sa taille, à son air, et à son visage, pour la même personne qui lui était apparue à Die : qu'il ne pouvait douter que ce ne fût par les ordres et sous la conduite de Dieu qu'il avait entrepris cette guerre : qu'il se tenait assuré désormais de vaincre Darius et de détruire l'empire des Perses, et que c'était pour cela qu'il adorait ce Dieu

en la personne de son prêtre. Alexandre, après avoir ainsi répondu à Parménion, embrassa le grand-sacrificateur et les autres prêtres, marcha ensuite au milieu d'eux, arriva en cet état à Jérusalem, monta au temple, et offrit des sacrifices à Dieu en la manière que le grand-sacrificateur lui dit qu'il le fallait faire.

Le grand-prêtre lui fit voir ensuite les endroits de la prophétie de Daniel qui le regardaient. J'en rapporterai ici un précis, qui fera voir combien les événements les plus reculés sont présents à Dieu.

Dan. cap. 2, v. 20, 21-37.

Dieu manifeste par le prophète Daniel [1] que la grandeur, l'empire et la gloire, sont à lui; qu'il les communique à qui bon lui semble, et les retire de même pour en punir l'abus : que sa sagesse et sa puissance président seules au cours des événements de tous les siècles : qu'il change, selon son bon plaisir, la face du monde; qu'il y établit de nouveaux royaumes, et qu'il brise les anciens, et en fait disparaître jusqu'aux traces [2], avec la même facilité que le vent emporte la menue paille hors de l'aire.

Id. ib. 2, 35.

Le dessein de Dieu, en soumettant les états à ces éclatantes révolutions, est d'apprendre aux hommes qu'ils ne sont tous devant lui que comme un néant [3]: qu'il est seul le très-haut, le roi éternel, l'arbitre suprême, qui fait tout ce qu'il veut dans le ciel et sur la

Id. 4, 32-34; 3, 100.

[1] « Sapientia et fortitudo ejus sunt. Et ipse mutat tempora, et ætates : transfert regna atque constituit... Tu rex regum es; et Deus cœli regnum, et fortitudinem, et imperium, et gloriam dedit tibi. »

[2] « Tunc contrita sunt... et redacta quasi in favillam æstivæ areæ, quæ rapta sunt vento; nullusque locus inventus est in eis. »

[3] « Omnes habitatores terræ apud eum in nihilum reputati sunt : juxta voluntatem enim suam facit tam in virtutibus cœli quàm in habitatoribus terræ; et non est qui resistat manui ejus, et dicat, Quare fecisti? »

terre avec une souveraine liberté. Pour l'exécution de Dan. 4, 14.
ce dessein, le prophète voit un conseil auguste [1], où les anges, établis surveillants et inspecteurs sur les états et sur les rois, examinent quel usage ceux-ci font de l'autorité que Dieu leur a confiée comme à ses ministres ; et, quand ils en abusent, ces esprits [2], zélateurs de la gloire de leur maître, demandent que Dieu punisse leur injustice et leur ingratitude, et qu'il humilie leur orgueil, en les précipitant du trône, et y faisant monter à leur place les derniers d'entre les hommes.

Afin de rendre plus sensibles ces importantes vérités, Dieu montre à Daniel quatre bêtes terribles qui Id. 7, 2, 3.
montent hors d'une vaste mer, où les quatre vents se combattent l'un l'autre avec furie ; et sous ces symboles il représente au prophète l'origine, les caractères, et la décadence des quatre grands empires qui doivent successivement dominer sur les peuples de l'univers. Terrible, mais trop véritable image ! Les empires naissent de la confusion et du tumulte : ils vivent de carnage et de sang : ils exercent leur pouvoir avec violence et cruauté : ils mettent leur gloire à porter par-tout la terreur et les ravages : et malgré tous leurs efforts ils sont sujets à des vicissitudes continuelles et à des renversements inopinés.

Le prophète entre ensuite dans un plus grand détail sur le caractère particulier de chacun de ces empires.

[1] « In sententia vigilum decretum est, et sermo sanctorum, et petitio : donec cognoscant viventes, quoniam dominatur Excelsus in regno hominum, et cuicumque voluerit dabit illud, et humillimum hominem constituet super eum. »

[2] C'est à la requête de ces anges que Nabuchodonosor fut chassé de la compagnie des hommes et relégué parmi les bêtes.

Dan. 7, 4, 5, 6. Après avoir représenté l'empire des Babyloniens sous la figure d'une lionne, et celui des Perses et des Mèdes sous la forme d'un ours avide de proie, il caractérise la monarchie des Grecs par des traits plus marqués. Sous l'image d'un léopard marqué de taches [1], et portant sur lui quatre ailes et quatre têtes, il dépeint Alexandre, mêlé de bonnes et de mauvaises qualités; prompt et impétueux dans ses résolutions; rapide dans ses conquêtes; volant plutôt avec la légéreté d'un oiseau de proie que marchant avec la pesanteur d'une armée chargée de tous les attirails de la guerre; soutenu par la valeur et la capacité de ses généraux, dont quatre partagèrent entre eux son empire après l'avoir aidé à le conquérir.

Id. 11, 2. A ce tableau le prophète ajoute ailleurs de nouveaux traits. Il compte par ordre la succession des rois de Perse [2]. Il déclare précisément qu'après les trois premiers rois (c'est-à-dire après Cyrus, Cambyse et Darius), il s'élèvera un quatrième roi, qui n'est autre que Xerxès, lequel surpassera en puissance et en richesses tous ses prédécesseurs; que ce prince, enflé de l'idée de sa grandeur qui sera montée à son comble, rassemblera tous les peuples de ses états immenses pour les mener à la conquête de la Grèce. Mais le prophète, ne parlant que de la marche de cette multitude, sans rien dire du succès, donne assez clairement à entendre que Xerxès, prince mou, sans ca-

[1] « Ecce alia quasi pardus, et alas habebat quasi avis quatuor super se, et quatuor capita erant in bestia; et potestas data est ei. »

[2] « Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside, et quartus ditabitur opibus nimiis super omnes; et, quum invaluerit divitiis suis, concitabit omnes gentes adversùm regnum Græciæ. »

pacité et sans vigueur, n'exécutera rien de ses vastes projets.

Au contraire, parmi ces mêmes Grecs[1], attaqués sans succès par les Perses, il s'élèvera un roi fort différent de Xerxès : c'est Alexandre-le-Grand. Il sera plein de valeur et de hardiesse; il réussira dans toutes ses entreprises; il étendra fort loin sa domination, et sur les ruines des peuples vaincus il établira une puissance à qui rien ne pourra résister. Mais, dans le temps qu'il se croira le mieux affermi, il perdra avec la vie le souverain pouvoir, sans laisser de postérité à qui il le puisse transmettre. Cette nouvelle monarchie, perdant tout d'un coup l'éclat et la puissance qu'elle avait sous Alexandre, se partagera vers les quatre vents du ciel. De ses démembrements, non-seulement se formeront les quatre grands royaumes de l'Égypte, de la Syrie, de l'Asie Mineure, et de la Macédoine, mais encore plusieurs étrangers ou Barbares en usurperont des provinces pour en composer des états. Id. ibid. 3, 4.

Enfin, au chapitre huitième, le prophète achève de peindre par des couleurs encore plus vives le caractère, les combats, la suite des progrès, l'élévation et la décadence de ces deux empires rivaux. Par la description qu'il fait d'un bélier puissant qui a deux cornes inégales, il annonce que le premier de ces empires sera composé des Perses et des Mèdes; que sa force consistera dans l'union de ces deux peuples : que l'autorité des Perses néanmoins sera supérieure à celle Id. c. 8.

[1] « Surget verò rex fortis, et dominabitur potestate multâ, et faciet quod placuerit ei. Et, quum steterit, conteretur regnum ejus, et dividetur in quatuor ventos cœli, sed non in posteros ejus, neque secundùm potentiam illius, quâ dominatus est. »

des Mèdes; qu'ils étendront de proche en proche leurs conquêtes sans trouver de résistance; qu'ils commenceront par les pousser vers l'occident, en subjuguant les Lydiens, les provinces de l'Asie Mineure, et la Thrace; qu'ils tourneront ensuite leurs armes vers le septentrion, pour soumettre une partie des Scythes et les nations voisines de la mer Caspienne; qu'enfin ils chercheront à s'agrandir vers le midi, en soumettent l'Égypte et l'Arabie, mais qu'ils n'entreprendront rien contre les peuples de l'Orient.

La monarchie des Grecs est ensuite montrée à Daniel sous le symbole d'un bouc extraordinaire. Il voit que l'armée des Macédoniens partira de l'Occident pour venir attaquer l'empire des Perses : qu'elle sera conduite par un chef plein de force et de gloire : qu'elle traversera des espaces immenses de pays pour chercher l'ennemi jusque dans le cœur de ses états; qu'elle s'avancera contre lui avec tant de rapidité, qu'elle ne paraîtra pas toucher à terre; qu'elle lui portera des coups mortels, qu'elle l'abattra par des victoires réitérées, et qu'elle détruira la double puissance des Perses et des Mèdes, sans qu'aucun prince, ou allié ou voisin, se mette en peine de venir à leur secours.

Mais, aussitôt que cette monarchie sera parvenue au comble de la grandeur, Alexandre, qui faisait sa principale force, lui sera enlevé, et il se formera vers les quatre parties du monde quatre monarchies grecques, qui seront considérables, sans approcher néanmoins de celle qu'Alexandre avait fondée.

Est-il rien de plus admirable et de plus divin que des prédictions si claires, si précises, si détaillées, et qui vont jusqu'à marquer qu'un prince mourra sans

laisser dans sa maison de successeurs, et que quatre de ses généraux partageront entre eux son empire? Mais il faut voir ces prédictions dans l'Écriture même. La Vulgate est assez conforme à l'hébreu, excepté en quelques endroits, que je traduirai selon le texte original.

« Étant, dit Daniel, au château de Suse, au pays « d'Élam, la troisième année de Balthasar, je vis un « *Bélier* qui se tenait devant le marais. Il avait les deux « cornes élevées; et l'une l'était plus que l'autre, et crois« sait peu-à-peu. Après cela, je vis que ce bélier don« nait des coups de cornes contre l'Occident, contre « l'Aquilon, et contre le Midi; et toutes les bêtes ne « pouvaient lui résister, ni se délivrer de sa puissance. « Il fit tout ce qu'il voulut, et devint fort puissant. « J'étais attentif à ce que je voyais: et en même temps « un *Bouc* vint de l'Occident sur la face de toute la « terre; et ce bouc avait une corne fort grande entre « les deux yeux. Il vint jusqu'à ce bélier, qui avait deux « cornes, et qui se tenait devant la porte; et, s'élan« çant avec une grande impétuosité, il courut à lui de « toute sa force. Lorsqu'il fut venu près du bélier, il « l'attaqua avec furie et le perça de coups. Il lui rompit « les deux cornes sans que le bélier pût lui résister; et, « l'ayant jeté par terre, il le foula aux pieds, et il ne « se trouva personne qui délivrât le bélier de sa puis« sance. Le bouc ensuite devint extraordinairement « grand: et, étant crû, sa grande corne se rompit; et il « se forma quatre cornes considérables au-dessous, « vers les quatre vents du ciel. »

Dan. c. 8, v. 1-8.

Il y aurait beaucoup de réflexions importantes à faire sur les prophéties que je viens de rapporter. Je

les laisse à l'intelligence et à la religion des lecteurs, et je me contente d'une seule observation, sur laquelle même je n'insisterai pas autant qu'elle le mériterait.

Dieu préside généralement à tout ce qui arrive dans l'univers, et règle en maître absolu le sort de tous les particuliers, de toutes les villes, de tous les empires : mais il cache les ressorts de sa sagesse et les merveilles de sa providence sous le voile des causes naturelles et des événements ordinaires. Dans tout ce que présente à nos yeux l'histoire profane, siéges et prises de villes, batailles gagnées ou perdues, établissements ou renversements d'empires, il ne nous paraît rien que d'humain et de naturel : Dieu, ce semble, n'y entre pour rien, et l'on serait tenté de croire qu'il abandonne entièrement les hommes et les peuples à leurs vues, à leurs talents et à leurs passions, à l'exception peut-être de la nation juive, qu'il considérait comme son peuple et comme son propre domaine.

Pour nous épargner une tentation si contraire à la religion et à la raison même, Dieu rompt de temps en temps son silence, dissipe les nuages qui le cachent, et veut bien nous découvrir les ressorts secrets de sa providence, en faisant prédire par ses prophètes, long-temps avant l'événement, le sort qu'il a préparé aux différents peuples de la terre. Il montre à Daniel l'ordre, la succession et les différents caractères des quatre grands empires auxquels il a résolu de soumettre toutes les nations de l'univers : celui des Babyloniens, celui des Perses et des Mèdes, celui des Grecs, et enfin celui des Romains.

C'est dans la même vue qu'il insiste fortement sur les deux plus fameux conquérants qui aient jamais été,

Cyrus et Alexandre; l'un fondateur, l'autre destructeur du puissant empire des Perses. Il fait nommer le premier par son nom deux cents ans avant sa naissance, prédit par la bouche d'Isaïe ses victoires, et marque en détail toutes les circonstances de la prise de Babylone, auxquelles on n'avait encore rien vu de pareil. Ici, par la bouche de Daniel, il désigne Alexandre, et lui attribue des qualités et des caractères qui ne conviennent qu'à lui seul, et qui le font connaître aussi clairement que s'il avait été nommé.

Ces endroits de l'Écriture, où Dieu s'explique nettement, doivent nous paraître bien précieux, et nous servir comme de clef pour entrer dans l'intelligence des voies secrètes par lesquelles il conduit le monde. A la lueur de ces rayons de lumière un homme raisonnable et religieux doit ouvrir les yeux sur tout le reste, et conclure de tout ce qui est dit des quatre grands empires, de Cyrus et d'Alexandre, de Babylone et de Tyr, qu'il faut reconnaître et admirer dans tous les événements de l'histoire profane l'attention continuelle de Dieu sur tous les hommes et sur tous les états, dont la destinée dépend uniquement de sa sagesse, de sa puissance et de sa liberté.

On conçoit aisément quelle joie et quelle admiration causèrent à Alexandre des prophéties si claires, si détaillées, si avantageuses. Avant que de sortir de Jérusalem il fit assembler les Juifs, et leur ordonna de lui déclarer quelle grace ils souhaitaient de lui. Ils lui répondirent qu'ils le priaient de leur permettre de vivre selon les lois de leurs pères, et de les exempter, en la septième année, du tribut ordinaire, parce que, cette année-là, selon leurs lois, il ne leur était pas permis

de semer leurs terres, ni de faire par conséquent de récolte. Alexandre leur accorda leur requête. Et, sur ce que le grand-prêtre le pria d'agréer aussi que les Juifs qui étaient dans Babylone et dans la Médie pussent vivre de même selon leurs lois, il le promit avec beaucoup de bonté, et dit que, si quelques-uns voulaient le servir dans ses armées, il leur permettait d'y vivre selon leur religion et d'y observer toutes leurs coutumes. Sur quoi, plusieurs s'enrôlèrent.

A peine était-il sorti de Jérusalem, que les Samaritains vinrent le trouver en grande pompe, et le supplier de faire aussi à leur temple l'honneur d'y aller. Comme ils s'étaient soumis de bonne grace à Alexandre, et qu'ils lui avaient envoyé du secours, ils crurent, après un tel service, mériter bien mieux ses faveurs que les Juifs, et ils se flattaient d'obtenir les mêmes graces qu'eux, et de plus grandes encore. Ce fut dans cette vue qu'ils firent cette procession pompeuse pour l'inviter à passer dans leur ville; et les huit mille hommes de leurs troupes, qui étaient dans son armée, joignirent leurs prières à celles de leurs compatriotes. Alexandre les remercia obligeamment, et leur dit qu'il était obligé de se rendre en Égypte, qu'il n'avait point de temps à perdre, et qu'à son retour, si ses affaires le lui permettaient, il y passerait. Alors ils le prièrent de leur accorder l'exemption du tribut chaque septième année. Alexandre leur demanda s'ils étaient Juifs. Sur la réponse ambiguë qu'ils lui firent, le prince, n'ayant pas alors le temps d'examiner à fond leur exposé, remit aussi cette affaire à son retour, et il continua sa marche vers Gaza.

En arrivant devant cette place, il la trouva pourvue

d'une bonne garnison, commandée par Bétis, un des eunuques de Darius. Ce gouverneur, brave homme et très-fidèle à son maître, la défendit très-bien contre Alexandre. Il fallait absolument emporter cette ville pour entrer en Égypte, car il n'y avait point d'autre passage. Ainsi ce prince fut obligé de l'assiéger; et, quoique tout l'art militaire et toute la vigueur et l'application possibles fussent employés à ce siége, il en coûta deux mois pour la prendre. Le dépit de se voir arrêté si long-temps, et deux blessures qu'il y reçut, le portèrent à traiter le commandant et tout le reste des habitants et des soldats avec une cruauté que rien n'est capable d'excuser. Il fit passer dix mille hommes au fil de l'épée, et fit vendre tous les autres avec leurs femmes et leurs enfants. Quand on lui amena Bétis, qui fut pris en vie dans le dernier assaut, couvert de glorieuses blessures, au lieu de le traiter comme sa valeur et sa fidélité le méritaient, ce jeune prince, qui d'ailleurs estimait la bravoure même dans ses ennemis, alors plein d'une joie insolente, lui dit : *Tu ne mourras pas, Bétis, comme tu l'as souhaité. Résous-toi de souffrir tous les tourments que la vengeance peut inventer.* Bétis, regardant le roi d'un visage non-seulement assuré, mais fier, ne répondit rien à ces menaces. Le roi, encore plus outré par ce silence dédaigneux : *Voyez, je vous prie*, s'écria-t-il, *cette arrogance muette. A-t-il fléchi le genou! a-t-il dit une parole de soumission! Je vaincrai ce silence obstiné; et, si je n'en tire autre chose, j'en tirerai pour le moins des gémissements.* Enfin [1] sa colère

Diod. lib. 17, pag. 526. Arrian. l. 2, p. 101-103. Q. Curt. l. 4, cap. 6. Plut. in Alex. p. 679.

[1] « Iram deindè vertit in rabiem, jam tùm peregrinos ritus novâ subeunte fortunâ. » (Q. CURT.)

se tourna en rage, ses mœurs commençant à changer avec sa fortune. Il lui fit percer les talons, y fit passer une corde, et, la faisant ensuite attacher à un char, il le fit traîner ainsi autour de la ville jusqu'à ce qu'il en mourut. Il se vantait d'imiter en cela Achille, dont il était descendu, qui, selon Homère, fit la même chose au corps mort d'Hector autour des murailles de Troie; comme si l'on devait jamais se piquer de suivre un mauvais exemple [1]. Action barbare de côté et d'autre, mais bien plus encore pour Alexandre, qui fit traîner Bétis tout en vie, et cela pour avoir servi fidèlement et vaillamment son maître en défendant une place qu'il lui avait confiée; fidélité qui méritait d'être admirée et récompensée, même par un ennemi, plutôt que d'être punie si cruellement.

Il envoya la plus grande partie du butin qu'il avait fait à Gaza, à sa mère Olympias, à Cléopatre sa sœur, et à ses amis. Il fit aussi présent à son gouverneur Léonidas de cinq cents quintaux d'encens, et de cent quintaux de myrrhe, se souvenant d'un avertissement qu'il en avait reçu autrefois étant encore enfant, et qui lui semblait alors un présage des conquêtes qu'il venait de faire. Car Léonidas, ayant vu un jour Alexandre à un sacrifice prendre de l'encens à pleines mains et le jeter dans le feu, il lui dit : *Alexandre, quand vous aurez conquis la région qui porte ces aromates, alors vous pourrez prodiguer l'encens tant qu'il vous plaira : mais, en attendant, épargnez celui que vous avez.* Alors donc il lui écrivit : *Je vous envoie une bonne provision d'encens et de myrrhe, afin que vous cessiez d'être si réservé et si épargnant envers les dieux.*

[1] Decipit exemplar vitiis imitabile....... (HORAT.)

Dès qu'Alexandre eut mis fin au siége de Gaza, il y laissa une garnison, et tourna ses efforts du côté de l'Égypte. En sept jours de marche il arriva devant Péluse. Un grand nombre d'Égyptiens s'y était rendu, se hâtant de venir le reconnaître pour leur souverain et se soumettre à lui.

Diod. l. 17, p. 526-529. Arrian. l. 3, p. 104-110. Plut. in Alex. p. 679-681., Q. Curt. l. 4, cap. 7 et 8. Justin. l. 11, cap. 11.

La haine qu'ils portaient aux Perses était si forte qu'il ne leur importait guère qui serait leur nouveau maître, pourvu qu'ils trouvassent un vengeur qui les délivrât de l'insolence et de l'indignité avec laquelle eux et leur religion étaient traités. Car, quelque fausse que soit une religion, et assurément il ne s'en peut guère imaginer de plus absurde que l'était celle des Égyptiens, tant que c'est la religion du pays, il n'y a point de nation qui la laisse outrager impunément, ni rien qui touche si sensiblement ni qui soulève davantage les esprits. Ochus avait fait égorger leur dieu Apis de la manière la plus insultante pour eux et pour leur religion. Les Perses, à qui il avait laissé le gouvernement, continuaient à s'en divertir comme lui. Tout cela avait aliéné les esprits à un point, que, quand Amyntas y vint, un peu auparavant, avec une poignée de gens, il les trouva tout prêts à se déclarer pour lui et à lui aider à chasser les Perses.

Cet Amyntas était un déserteur qui avait quitté Alexandre, et était entré au service de Darius. Il avait commandé les troupes grecques à la bataille d'Issus, et, s'étant sauvé du côté de Tripolis en Syrie avec un corps de huit mille hommes, il y prit le nombre de vaisseaux dont il avait besoin, mit le feu au reste, et fit voile d'abord vers l'île de Cypre, et ensuite vers Péluse, qu'il surprit en faisant croire qu'il avait une

commission de Darius, qui l'établissait gouverneur de l'Égypte à la place de Sabacès tué à la bataille d'Issus. Quand il se vit maître de cette place importante, il leva le masque, et prétendit ouvertement à la couronne d'Égypte, déclarant qu'il venait pour en chasser les Perses. Un grand nombre d'Égyptiens, qui ne songeaient qu'à se défaire de ces maîtres devenus insupportables, se joignirent à lui. Il marcha droit à Memphis, capitale du royaume; et, dans un combat qui se donna, il remporta la victoire et renferma les Perses dans la ville. Mais, après cette victoire, n'ayant pas eu soin d'empêcher le soldat de se débander pour aller au pillage, l'ennemi fit sur ceux qui restaient une sortie, où il les tailla tous en pièces avec Amyntas leur chef.

Cet événement, bien loin d'arrêter l'aversion des Égyptiens pour les Perses, ne servit qu'à l'augmenter: de sorte que, dès qu'Alexandre parut sur la frontière, le peuple, tout disposé à le recevoir, accourut en foule lui tendre les bras et se soumettre à lui. Sa venue avec une armée victorieuse leur montrait une protection assurée, qu'Amyntas n'avait pas été en état de leur donner: ainsi tous se déclarèrent ouvertement pour lui. Mazée, qui commandait à Memphis, voyant lui-même qu'il était inutile de faire des efforts pour se défendre contre une si grande puissance, et que Darius son maître n'était pas à portée de le secourir, se soumit, ouvrit les portes de la capitale au vainqueur, et lui mit entre les mains huit cents talents [1], c'est-à-dire deux millions quatre cent mille livres, et tous

[1] 4,400,000 fr. — L.

les meubles du roi. Ainsi Alexandre, sans trouver la moindre opposition, se vit maître de toute l'Égypte.

A Memphis[1] il fit le projet du voyage au temple de Jupiter-Ammon. Ce temple était situé au milieu des déserts sablonneux de la Libye, à douze journées de Memphis. Cham, fils de Noé, commença, après le déluge, à peupler l'Égypte et la Libye; et, lorsque l'idolâtrie s'introduisit dans le monde quelque temps après, il fut la grande divinité de ces deux pays, où sa postérité était demeurée. On lui bâtit un temple au milieu de ces déserts, dans un espace d'assez bonne terre d'environ deux lieues[2] de large, qui faisait comme une espèce d'île dans une mer de sable. C'est lui que les Grecs appelaient Ζεὺς, *Jupiter*[3], et les Égyptiens *Ammon*. Dans la suite on joignit ces deux noms, et on l'appela *Jupiter-Ammon*.

Plin. lib. 5, cap. 9.

Le dessein de ce voyage, aussi périlleux qu'insensé, naissait d'une vanité pitoyable. Alexandre voyant dans Homère et dans les autres auteurs fabuleux des Anciens que la plupart de leurs héros étaient représentés comme fils de quelque divinité, et cherchant à passer pour héros, il voulut aussi avoir un dieu pour père. Il choisit pour cela Jupiter-Ammon, et commença par envoyer

[1] A peine maître de Memphis, Alexandre, selon Arrien, fit des sacrifices au bœuf Apis, et par cet acte religieux montra qu'il avait deviné le moyen de maintenir l'Égypte sous une domination étrangère. Ses successeurs imitèrent son exemple; et c'est peut-être à cette politique adroite que les Ptolémées durent de conserver si long-temps l'Égypte, malgré les troubles et les désordres de leur gouvernement. — L.

[2] 40 stades.

[3] De là vient que la ville d'Egypte que l'Écriture * nomme *No-Ammon* (la ville *de Cham* ou *d'Ammon*), est appelée par les Grecs Διὸς πόλις, ou la ville *de Jupiter*.

* Jérémie. 46, 25; Ezech. 30, 15; Nahum. 3, 8.

corrompre les prêtres et les instruire du rôle qu'ils devaient jouer.

C'est en vain qu'on eût entrepris de le détourner de ce dessein, qui n'avait rien de grand que l'orgueil et l'extravagance qui l'avait conçu. Enflé par ses victoires, il avait déja commencé à prendre, comme l'observe Plutarque, ce caractère de roideur et d'inflexibilité qui ne sait que commander; qui ne peut souffrir d'avis, et encore moins de résistance; qui ne connaît ni obstacles, ni dangers; qui fait consister le beau dans ce qui paraît impossible; en un mot, qui se croit en état de forcer non-seulement les ennemis, mais les dieux, les saisons, et l'ordre entier de la nature : effet ordinaire d'une longue suite de prospérités, qui renverse les plus forts, et fait oublier qu'on est homme. Nous avons vu de nos jours un fameux conquérant[1], qui se piquait de marcher sur les traces d'Alexandre, pousser encore plus loin que lui cette sorte d'héroïsme féroce, et se faire un principe de ne jamais reculer.

An. M. 3673. Av. J.C. 331.

Alexandre se met donc en chemin; et, de Memphis descendant le long du fleuve jusqu'à la mer, il la côtoie; et, après avoir passé Canope, il remarque sur la côte, vis-à-vis de l'île de Pharos, un endroit qui lui parut tout-à-fait propre à bâtir une ville. Il en dressa lui-même le plan, et désigna les lieux où devaient être les temples et les places publiques. Pour la bâtir il se servit de l'architecte Dinocrate, fameux pour avoir rebâti à Éphèse le temple de Diane brûlé par Érostrate. Il appela cette ville de son nom, Alexandrie, et elle devint la capitale du royaume. Son port, qui

[1] Charles XII, roi de Suède.

était des plus commodes, ayant la Méditerranée d'un côté, le Nil et la mer Rouge dans le voisinage, y attira le commerce du Levant et du Couchant, et la rendit en fort peu de temps une des villes les plus florissantes du monde.

Il y avait seize cents stades de chemin à faire pour se rendre au temple de Jupiter-Ammon, c'est-à-dire quatre-vingts de nos lieues[1], et presque toute cette route n'était que des déserts sablonneux. Les deux premières journées furent supportables pour les soldats, parce qu'ils n'étaient point encore entrés dans ces grandes et affreuses solitudes. Mais, quand ils se virent dans de vastes campagnes couvertes de sable d'une hauteur excessive, la frayeur les saisit. Enfermés comme dans une mer, ils portaient le plus loin qu'ils pouvaient les yeux pour voir s'ils ne découvriraient point quelque endroit habité. Il n'y paraissait pas un arbre, ni aucune marque de terre cultivée. Pour surcroît de malheur, l'eau même qu'on portait sur des chameaux, dans des peaux de boucs, avait manqué, et il n'y en avait pas une goutte dans tout ce terroir sablonneux. Ils étaient donc réduits à mourir de soif, sans parler du danger d'être ensevelis sous des mon-

[1] Rollin se trompe sur la distance. La route se composait de deux parties : la première, le long de la côte, depuis Alexandrie jusqu'à *Paraetonium*, distance de 1600 stades, selon Aristobule (ap. *Arrian.* III, 3); mais Strabon n'en compte que 1300 (XVII, p. 799). Les 1600 stades vaudraient 160 milles géographiques ou 53 lieues de 20 au degré. Cette partie de la route n'était pas entièrement dépourvue d'eau. La seconde, depuis *Paraetonium* jusqu'au temple d'Ammon, distance d'environ 50 lieues à travers un désert sablonneux. La position de ce temple n'est pas bien déterminée : on s'accorde à dire qu'il était situé dans l'Oasis de *Syouah*. — L.

tagnes de sable que le vent y élève quelquefois, et qui firent autrefois périr cinquante mille hommes de l'armée de Cambyse. Tout était si brûlé et l'air si ardent, qu'on avait peine à respirer : lorsque tout-à-coup, soit que ce fût par hasard, disent les historiens, ou par une faveur particulière de Dieu, le ciel se couvrit de nuages épais qui cachèrent le soleil; ce qui fut déja un grand soulagement à l'armée, quoiqu'elle manquât encore d'eau. Mais, l'orage s'étant déchargé par une grosse pluie, chacun fit sa provision; et il y en eut de si pressés de la soif, que, tenant leur bouche ouverte, ils recevaient l'eau comme elle tombait. Le lecteur judicieux sent assez par lui-même ce qu'il faut penser de ces faits merveilleux, dont il a plu aux historiens d'embellir ce récit.

On fut plusieurs journées à traverser ces déserts. Comme ils approchèrent du lieu de l'oracle, ils virent quantité de corbeaux qui volaient devant les premières enseignes, et qui tantôt se posaient en terre quand l'armée marchait lentement, tantôt s'avançaient comme pour lui servir de guides, jusqu'à ce qu'enfin on arriva au temple du dieu. C'est une chose étonnante, qu'étant situé au milieu d'une vaste solitude, il est environné d'un bois si touffu, qu'à peine le soleil le peut-il percer avec ses rayons; et il y a aussi plusieurs fontaines d'eau douce qui arrosent ce bois et en conservent la verdure. On dit que près de ce bois il y en a encore un autre, au milieu duquel est une fontaine qu'ils appellent *l'eau* ou *la fontaine du soleil*. Au point du jour elle est tiède, à midi froide, vers le soir elle s'échauffe peu-à-peu, et à minuit elle est toute bouillante; puis,

à mesure que le jour approche, sa chaleur diminue, continuant toujours dans cette même vicissitude [1].

Le dieu qu'on adorait dans ce temple n'avait point la figure que les peintres et les sculpteurs ont accoutumé de donner aux dieux. Il était fait d'émeraudes et d'autres pierres précieuses, et depuis la tête jusqu'au nombril [2] il ressemblait à un bélier. Le roi s'étant avancé dans le temple, le plus ancien des prêtres le déclara fils de Jupiter, et l'assura que le dieu lui-même lui donnait ce nom. Il l'accepta avec joie, et reconnut Jupiter pour son père. Il lui demanda ensuite si Jupiter son père ne lui avait pas destiné l'empire de tout le monde; et le prêtre, porté à la flatterie autant que le roi à la vanité, lui répondit qu'il serait monarque de l'univers. Enfin il s'enquit si tous les meurtriers de son père avaient été punis. Sur quoi le prêtre s'écria qu'il blasphémait, que son père était immortel; mais que, pour les meurtriers de Philippe, ils étaient tous exterminés, ajoutant qu'il serait invincible jusqu'à ce qu'il eût pris rang entre les dieux. Quand il eut achevé son sacrifice, il fit de magnifiques présents au dieu, et n'oublia pas les prêtres qui l'avaient si bien servi. [Q. Curt. IV, 7.]

Orné du titre superbe de fils de Jupiter, et se croyant élevé au-dessus de la nature et de la condition humaine, il revint de son voyage comme en triomphe. Depuis ce temps-là, dans toutes ses lettres, ses ordres, ses décrets, il prenait toujours cette qualité : ALEXANDRE,

[1] Elle est décrite par Hérodote (IV, 181), Diodore de Sicile (XVII, 50), Pline (II, 103), et Quinte-Curce (IV, 7). — L.

[2] Cet endroit de Quinte-Curce souffre quelque difficulté, et est différemment expliqué par les interprètes.

Varro apud A. Gell. lib. 13, c. 4. ROI, FILS DE JUPITER-AMMON. Sur quoi sa mère Olympias lui fit en peu de mots une remontrance bien spirituelle, en lui mandant qu'il cessât de la brouiller avec Junon.

Pendant qu'il se repaissait de ces chimères, et goûtait tout le plaisir que sa vanité lui faisait trouver dans ce titre fastueux, tout le monde se moquait de lui en secret : et quelques-uns même, qui n'avaient pas encore entièrement subi le joug d'une basse flatterie, osèrent lui en faire des reproches ; liberté qui leur coûta cher, comme la suite le fera connaître. Non content de vouloir passer pour fils d'un dieu, et de se le persuader à lui-même, si pourtant cela était possible, il voulut passer aussi lui-même pour dieu, jusqu'à ce qu'enfin la Providence, ayant fait pour lui tout ce qu'elle voulait, l'égala par la mort au reste des hommes.

Alexandre, au retour du temple de Jupiter-Ammon, étant arrivé aux Palus Maréotides, qui sont assez proche de l'île de Pharos, visita sa nouvelle ville, qui commençait déja à s'avancer. Il pourvut aux moyens de la peupler en y invitant, sous de favorables conditions, des habitants de plusieurs endroits. Il y attira entre autres un grand nombre de Juifs, en leur accordant de grands priviléges ; car, non-seulement il leur laissa le libre exercice de leur religion et de leurs lois, mais il les mit sur le même pied, à tous égards, que les Macédoniens mêmes qu'il y établit. De là il s'en alla passer le reste de l'hiver à Memphis.

Joseph. contra Apion.

Varron remarque que ce fut dans le temps que ce prince bâtit Alexandrie, que l'on trouva en Égypte l'usage du *papyrus* pour écrire dessus [1].

[1] L'époque à laquelle on a commencé à se servir, en Égypte, du *Pa-*

Pendant le séjour qu'Alexandre fit à Memphis, il régla les affaires de l'Égypte. Il ne confia qu'à des Macédoniens le commandement des troupes. Il partagea le pays en départements, dans chacun desquels il établit un lieutenant de roi, qui ne recevait ses ordres que de lui-même, ne croyant pas qu'il fût à propos de confier le commandement général de toutes les troupes à une seule personne dans un pays si grand et si peuplé. Pour le gouvernement civil, il le mit tout entier entre les mains d'un Égyptien nommé Doloaspe : car, voulant que l'Égypte continuât à être gouvernée selon les anciennes lois et les coutumes reçues, il crut qu'un Égyptien naturel, qui les connaissait de longue main, était plus propre à cet emploi qu'un étranger, quel qu'il fût. Arrian. l. 3, p. 108-118. Q. Curt. l. 4, cap. 8.

Afin de faire avancer plus promptement l'ouvrage de sa nouvelle ville, il nomma Cléomène pour y veiller, et le chargea aussi du soin de lever le tribut que devait payer l'Arabie [1]. Comme c'était un fort méchant homme, il abusa étrangement de son autorité pour opprimer cruellement les peuples. [Arrian. VII, 23.]

§ VIII. *Alexandre, de retour d'Égypte, songe à aller chercher Darius. En partant il apprend la mort de la femme de ce prince; il lui fait rendre tous les honneurs dus à son rang. Il passe l'Euphrate et le Tigre, et atteint Darius. Fameuse bataille d'Arbelles.*

Alexandre, après avoir mis ordre aux affaires d'É-

pyrus pour écrire, est encore inconnue; mais il est très-probable qu'elle est beaucoup plus ancienne que celle que Varron assigne. — L.

[1] Non pas de l'Arabie en général, mais de la partie occidentale de la

Diod. l. 17, p. 530-536. Arrian. l. 3, p. 111-127. Plut. in Alex. p. 681-685. Q. Curt. l. 4, cap. 9-16. Justin. l. 11, cap. 12-14.

gypte, en partit vers le printemps pour aller en Orient chercher Darius. En passant par la Palestine, il apprit une nouvelle qui lui causa beaucoup de chagrin. Il avait laissé, en allant en Égypte, le gouvernement de la Syrie et de la Palestine à Andromaque, pour qui il avait une grande considération. Ce gouverneur étant venu à Samarie régler quelques affaires, les Samaritains se mutinèrent, et, dans un tumulte, ils mirent le feu à la maison où il était, et l'y brûlèrent. Apparemment que ce fut un effet de la rage où ce peuple était de voir qu'on lui refusait les priviléges qu'on venait d'accorder aux Juifs, ses ennemis. Cette action irrita extrêmement Alexandre contre eux. Il fit mourir tous ceux qui y avaient eu part, chassa tous les autres de la ville de Samarie, y mit à leur place une colonie de Macédoniens, et donna le reste de leurs terres aux Juifs.

Il s'arrêta quelque temps à Tyr pour régler toutes les affaires des pays qu'il laissait derrière lui en s'avançant à de nouvelles conquêtes.

An. M. 3673. Av. J.C. 331.

A peine était-il parti, qu'il fut averti par un eunuque que la femme de Darius venait de mourir. Il retourna sur ses pas, et alla au pavillon de Sysigambis, qu'il trouva baignée de larmes et couchée par terre, au milieu des jeunes princesses éplorées comme elle, et près du fils de Darius, encore enfant, d'autant plus digne de compassion, qu'il ressentait moins des maux qui le regardaient plus que tout autre [1]. Alexandre les consola

basse Égypte, vers *Héroopolis*, qui était regardée comme un pays d'Arabie; car les Anciens attribuaient à l'Arabie tout le pays situé à l'est du Nil, et même celui qui était compris entre ce fleuve et la rive occidentale de la mer Rouge. — L.

[1] « Ob idipsum miserabilis, quòd

avec une bonté et une tendresse qui marquaient assez qu'il était lui-même pénétré d'une vive et sincère douleur. Il fit à la reine des funérailles très-magnifiques, où rien ne fut épargné. Un des eunuques qui gardaient la chambre, et qui avaient été pris avec les princesses, s'enfuit du camp, et courut apprendre à Darius la mort de sa femme. Il fut affligé, au dernier point, de cette triste nouvelle, sur-tout parce qu'il la croyait privée des obsèques dues à son rang. L'eunuque le détrompa en lui rapportant les honneurs qu'Alexandre avait fait rendre à la reine après sa mort, et les bontés qu'il avait toujours eues pour elle pendant sa vie. A ce mot, de cruels soupçons lui vinrent dans l'esprit, et ne lui laissèrent point de repos.

Ayant tiré l'eunuque à part, il lui tint ce discours: « Si tu reconnais encore Darius pour ton maître et ton « roi, dis-moi, par le respect que tu dois à cette « grande lumière de Mithrès qui nous éclaire [1], et à « cette main que le roi te tend, dis-moi si, en pleu« rant la mort de Statira, je ne pleure pas le moindre « de ses maux, et si, étant tombée entre les mains « d'un jeune vainqueur, la perte de son honneur n'a « pas précédé celle de sa vie. » Alors l'eunuque, se jetant à ses pieds, le conjure de ne pas faire ce tort à la vertu d'Alexandre, de ne pas déshonorer ainsi sa femme et sa sœur après sa mort, et de ne pas se priver lui-même de la plus grande des consolations qu'il pouvait avoir dans ses malheurs, qui était de croire qu'il avait été vaincu par un prince fort au-dessus des

nondùm sentiebat calamitatem, maximâ ex parte ad ipsum redundantem. » (Q. CURT.)

[1] Les Perses adoraient le soleil sous le nom de *Mithrès*, et la lune sous celui de *Mithra*.

faiblesses des autres hommes; qu'il devait plutôt admirer Alexandre de ce qu'il avait donné aux femmes des Perses de plus grandes preuves de sa continence qu'il n'en avait donné aux Perses mêmes de sa valeur. Et, avec des serments et des exécrations horribles, il lui confirme tout ce qu'il vient de déposer, et lui fait le détail de tout ce qu'on avait connu de la sagesse, de la tempérance et de la magnanimité d'Alexandre.

Alors Darius, rentrant dans la salle où étaient ses courtisans, et levant les mains au ciel, fit aux dieux cette prière : « Dieux, qui présidez à la naissance des « hommes, et qui disposez des rois et des empires, « faites-moi la grace qu'après avoir rétabli la fortune « des Perses, je la transmette à mes descendants dans « le même éclat que je l'ai reçue, afin que, vainqueur « de mes ennemis, je puisse reconnaître les graces « dont Alexandre m'a prévenu dans mon malheur en- « vers les personnes du monde qui me sont le plus « chères : ou, si le temps ordonné par les destinées « est enfin venu où il faut nécessairement que, par la « colère des dieux, ou par la vicissitude ordinaire des « choses humaines, cet empire des Perses finisse, « faites, grands dieux, qu'il n'y ait que le seul Alexandre « assis sur le trône de Cyrus. »

Cependant Alexandre, s'étant remis en marche, arriva avec toute son armée à Thapsaque, y passa l'Euphrate sur un pont [1], et poursuivit sa route vers le Tigre, où il espérait trouver l'ennemi. Darius lui avait déja fait faire deux fois des ouvertures de paix; mais, voyant enfin qu'il n'y en avait point à espérer, à

[1] De bateaux.

moins de lui céder tout l'empire, il se prépara à une nouvelle bataille. Il assembla pour cela à Babylone une armée plus nombreuse de la moitié que celle qu'il avait eue à Issus, et la mena du côté de Ninive. Ses troupes couvraient toutes les plaines de la Mésopotamie. Ayant eu avis que l'ennemi n'était pas loin, il fit avancer Satropate, colonel de la cavalerie, avec mille chevaux d'élite, et en donna six mille à Mazée, gouverneur de la province, pour empêcher qu'Alexandre ne traversât le fleuve, et pour faire le dégât par-tout où il devait passer; mais il arriva trop tard.

De tous les fleuves de l'Orient celui-ci est le plus rapide; et il ne roule pas seulement les eaux de plusieurs torrents, mais traîne encore avec lui de grosses pierres, de sorte que pour son extrême vitesse on l'appelle *Tigre*, qui veut dire *flèche* en langue persane. Alexandre envoya sonder le gué de la rivière, où il se trouva que les chevaux en avaient à l'entrée jusqu'au flanc, et au milieu jusqu'au poitrail. Ayant disposé l'infanterie en forme de croissant, et mis la cavalerie sur les ailes, ils vinrent jusqu'au fil de l'eau sans beaucoup de peine, portant leurs armes sur leur tête. Le roi passa à pied parmi l'infanterie, et fut le premier qui parut à l'autre bord, où il montrait de la main le gué aux soldats, ne pouvant leur faire entendre sa voix. Mais ils ne pouvaient se soutenir qu'à grande peine, tant à cause des pierres qui les faisaient glisser que de l'impétuosité du courant qui les entraînait. Ceux qui portaient leurs hardes avec leurs armes avaient encore plus de peine, parce que, ne pouvant se conduire, ils étaient emportés dans des gouffres, qu'ils n'évitaient qu'en abandonnant leurs fardeaux. Ce-

pendant les monceaux de hardes flottant çà et là en faisaient tomber plusieurs; et, comme chacun tâchait de reprendre ce qui lui appartenait, ils se causaient plus d'embarras les uns aux autres que ne leur en causait le fleuve. Le roi avait beau crier qu'on sauvât seulement les armes, et qu'il rendrait tout le reste, on n'entendait ni son conseil ni ses ordres, tant on faisait de bruit, et tant le tumulte était grand. Enfin ils passèrent par l'endroit où le gué était plus aisé et l'eau moins impétueuse, et l'on ne trouva à dire en tout qu'un peu de bagage.

Il est certain que cette armée pouvait être taillée en pièces, s'il y eût eu quelqu'un qui eût osé vaincre, c'est-à-dire qui eût osé apporter la moindre résistance à leur passage. Mais Mazée, qui pouvait les défaire aisément s'il fût survenu lorsqu'ils passaient la rivière en désordre, n'arriva qu'après qu'ils se furent mis en bataille. Un pareil bonheur avait toujours accompagné ce prince jusque-là, et lorsqu'il traversa le Granique à la vue de tant de milliers d'hommes de cheval et de pied qui l'attendaient sur le rivage, et lorsque dans les rochers de la Cilicie il trouva ouverts et sans défense des défilés où un petit nombre de troupes pouvait l'arrêter tout court. Et c'est ce qui rend moins étonnant cet excès de hardiesse [1], qui était son caractère particulier, et qui lui faisait affronter aveuglément les plus grands dangers, puisque, étant toujours heureux, il n'eut jamais lieu de soupçonner qu'il eût été téméraire.

Le roi, ayant campé deux jours près du fleuve, com-

[1] « Audaciæ quoque, quâ maximè viguit, ratio minui potest : quia nunquam in discrimen venit, an temerè fecisset. » (Q. Curt.)

manda que le lendemain on se tînt prêt pour la marche. Mais, environ les neuf ou dix heures du soir, le ciel étant clair et serein, la lune perdit premièrement sa lumière, et parut après toute souillée et comme teinte de sang [1]. Et parce que cela arrivait sur le point d'une si grande bataille, dont l'événement donnait déja assez d'inquiétude, l'armée fut touchée d'un sentiment de religion, et ensuite saisie de frayeur. Ils criaient « que « le ciel leur faisait paraître les marques de son cour- « roux, et qu'on les traînait, contre la volonté des « dieux, aux extrémités de la terre : que les rivières « s'opposaient à leur passage, que les astres leur refu- « saient leur clarté accoutumée, et qu'ils ne voyaient « plus que des déserts et des solitudes : que pour l'am- « bition d'un seul homme tant de milliers d'hommes « répandaient leur sang, et encore pour un homme « qui dédaignait sa patrie, qui désavouait son père, et « qui prétendait se faire passer pour un dieu. »

Ces murmures allaient à une sédition tout ouverte, lorsque Alexandre, qui ne s'étonnait de rien, fit appeler dans sa tente les officiers de l'armée, et commanda aux devins égyptiens qui étaient les plus versés en la science des astres de dire ce qu'ils en croyaient. Ils savaient bien quelle était la cause naturelle des éclipses de la lune : mais, sans entrer dans ces raisonnements de physique, ils se contentèrent de dire que le soleil était pour les Grecs, et la lune pour les Perses, et qu'elle ne s'éclipsait jamais sans les menacer de

[1] Cette éclipse, d'après nos tables, arriva le 20 septembre 331 avant J. C., à 7 heures et demie du soir : et, comme, selon Plutarque et Arrien, la bataille eut lieu onze jours après cette éclipse, il s'ensuit que la bataille d'Arbelles est du 2 octobre 331. — L.

quelque grande calamité, dont ils rapportaient plusieurs exemples qu'ils donnaient pour certains et indubitables. La superstition a une force merveilleuse pour remuer les esprits de la populace. Quelque emportée et inconstante qu'elle soit, si elle a une fois l'esprit frappé d'une vaine image de religion, elle obéira mieux à des devins qu'à ses chefs. La réponse des Égyptiens, étant divulguée parmi les troupes, releva leur espérance et leur courage.

Le roi, pour profiter de cette ardeur, décampa après minuit. Il avait à sa droite le Tigre, et à sa gauche les montagnes appelées *Gordiennes*. Au point du jour les partis qu'il avait envoyés pour reconnaître les ennemis lui rapportèrent que Darius marchait à lui. Aussitôt, ayant rangé ses troupes en bataille, il se mit à leur tête. Mais il se trouva que ce n'était qu'un détachement de mille chevaux qui allaient à la découverte, et qui se retirèrent bientôt vers le gros de l'armée. Cependant le roi eut nouvelles que Darius n'était plus qu'à cent cinquante stades [1].

On avait surpris, quelque temps auparavant, des lettres de Darius, par lesquelles il sollicitait les soldats grecs à tuer le roi ou à le trahir. Rien n'est plus capable de faire détester la mémoire de ce prince qu'une tentative de cette sorte, si pleine de lâcheté et de noirceur, et réitérée plus d'une fois. Alexandre fut en doute s'il devait lire ces lettres en pleine assemblée, ne comptant pas moins sur l'affection et la fidélité des Grecs que sur celle des Macédoniens. Mais Parménion l'en dissuada, en lui représentant qu'il était dangereux de faire naître de telles pensées aux soldats; qu'il n'en

[1] Sept ou huit lieues.

fallait qu'un pour faire un mauvais coup, et qu'il n'y avait rien dont l'avarice ne fût capable. Il suivit un si sage conseil, et fit marcher son armée.

Quoique Darius eût déja demandé deux fois la paix en vain, et qu'il crût n'avoir plus de ressource que dans les armes, cependant, vaincu par tout ce qu'il avait appris de la bonté d'Alexandre à l'égard de sa famille, il lui envoya dix des principaux de ses parents pour lui proposer de nouvelles conditions de paix, encore plus avantageuses que les premières, et pour le remercier des bons traitements qu'il avait faits à sa famille. Il lui avait d'abord abandonné toutes les provinces jusqu'au fleuve Halys; il y ajoutait maintenant tout ce qui est entre l'Hellespont et l'Euphrate, c'est-à-dire tout ce qu'il possédait déja. Alexandre leur fit cette réponse : « Dites à votre maître que les remercîments sont superflus entre gens qui se font la guerre : « et que si j'ai usé de clémence et de bonté envers « les siens, ç'a été pour moi-même, et non pour lui; « pour suivre mon inclination, et non pour lui plaire. « Je ne sais ce que c'est que d'insulter aux misérables. Je ne m'attaque ni aux prisonniers, ni aux « femmes. Je n'en veux qu'à ceux qui ont les armes à « la main. Si c'était de bonne foi qu'il me demandât « la paix, je délibérerais sur ce que j'aurais à faire. « Mais, puisqu'il ne cesse par lettres et par argent de « solliciter mes soldats à me trahir, et mes amis à me « tuer, je suis résolu de le poursuivre à toute outrance, « non plus comme un ennemi, mais comme un empoisonneur et un assassin. Il a bonne grace de m'offrir ce que j'ai déja entre les mains. S'il se contentait « d'être le second après moi sans vouloir aller de pair,

« peut-être l'écouterais-je. Dites-lui que le monde ne « peut souffrir ni deux soleils, ni deux maîtres : « qu'ainsi il choisisse, ou de se rendre aujourd'hui, ou « de combattre demain, et qu'il ne se promette pas un « meilleur succès que par le passé. » Les propositions de Darius ne paraissent pas certainement raisonnables : mais la réponse d'Alexandre l'est-elle beaucoup plus? On voit dans le premier un prince qui ne sent point encore sa faiblesse, ou du moins qui ne peut se résoudre à l'avouer; et dans l'autre on en voit un enivré de sa fortune, et qui porte l'orgueil jusqu'à un excès de folie qui n'a point d'exemple : *Le monde ne peut souffrir ni deux soleils, ni deux maîtres.* Si c'est là grandeur, et non enflure, je ne sais pas ce qui pourra jamais mériter ce dernier nom. Les ambassadeurs, ayant eu leur congé, s'en retournèrent, et déclarèrent à Darius qu'il fallait se préparer à la bataille. Celui-ci se campa avec toutes ses forces près du village de Gaugamèle et de la rivière de Boumelle, dans une rase campagne, à une assez grande distance d'Arbelles. Il avait fait aplanir auparavant le terrain qu'il avait choisi pour le champ de bataille, afin que ses chariots et sa cavalerie pussent agir plus librement, se souvenant que les défilés de Cilicie avaient été cause de la perte du combat qu'il y donna; et en même temps il avait fait préparer des chausse-trapes [1] contre la cavalerie des ennemis.

Sur ces nouvelles, Alexandre séjourna quatre jours

[1] *Chausse-trape* est un instrument garni de pointes de fer. On en sème plusieurs dans un champ où la cavalerie doit passer, afin qu'elles se fichent dans les pieds des chevaux et les enclouent. (*Dictionn. de Trévoux.*)

au lieu où il était pour laisser reposer son armée, et ferma son camp de fossés et de palissades ; car il avait résolu d'y laisser tout le bagage et l'attirail avec les soldats inutiles, et de mener le reste contre l'ennemi sans autre équipage que leurs armes. Il partit donc sur les neuf heures du soir pour combattre au point du jour Darius, qui sur ces nouvelles avait rangé ses troupes en bataille. Alexandre marchait aussi en bataille rangée ; car les armées n'étaient éloignées que de deux ou trois lieues. Quand il fut arrivé jusqu'aux montagnes, d'où il pouvait découvrir toute l'armée des ennemis, il fit halte, et, ayant assemblé ses officiers-généraux, tant macédoniens qu'étrangers, il mit en délibération s'il donnerait sur l'heure la bataille, ou s'il camperait à cet endroit. Ce dernier avis ayant été suivi, parce qu'on jugea nécessaire de reconnaître le champ de bataille et l'ordonnance des ennemis, l'armée campa dans le même ordre où elle était ; et cependant Alexandre prit son infanterie légère avec ses compagnies royales, et fit le tour de la plaine où se devait donner le combat.

Quand il fut de retour, il assembla une seconde fois ses officiers-généraux, et leur dit qu'ils n'avaient pas besoin de harangue, parce que leur courage et leurs belles actions étaient pour eux un assez puissant aiguillon de gloire : qu'ils représentassent seulement aux troupes qu'il n'était pas ici question de la Phénicie ou de l'Égypte, mais de toute l'Asie, à qui cette bataille donnerait un maître ; et qu'après avoir traversé tant de provinces, et laissé derrière eux tant de fleuves et de montagnes, ils ne pouvaient s'assurer le retour dans

leur pays que par une victoire complète. Il leur donna ordre ensuite d'aller prendre du repos.

On dit que Parménion lui conseilla d'attaquer l'ennemi de nuit, parce qu'il serait aisé de le défaire dans la surprise et à la faveur des ténèbres. Il répondit, de sorte que tous les assistants purent l'entendre, qu'il ne convenait point à Alexandre de dérober la victoire, et qu'il voulait combattre et vaincre en plein jour. Cette réponse était fière, mais en même temps elle marquait de la prudence; car c'était beaucoup hasarder que d'attaquer de nuit une armée si nombreuse, et dans un pays inconnu. Darius, qui craignait une surprise parce qu'il n'avait pas retranché son camp, demeura toute la nuit avec son armée sous les armes, ce qui lui nuisit le plus dans le combat.

Alexandre, qui dans les grandes crises des affaires avait toujours coutume de consulter les devins et de pratiquer scrupuleusement tout ce qu'ils lui ordonnaient pour se rendre les dieux favorables, se voyant près de donner un combat qui allait décider de l'empire, fit venir Aristandre, en qui il avait une confiance entière, s'enferma avec lui pour faire quelques sacrifices secrets, et immola des victimes à la Peur [1], sans doute afin qu'elle empêchât ses troupes de prendre l'épouvante à la vue de l'armée formidable des ennemis. Le devin, en habit de cérémonie, portant des verveines à la main, et la tête voilée, prononçait le premier les prières que le roi devait adresser à Jupiter, à Minerve, à la Victoire. Après que tout fut achevé, Alexandre se mit au lit pour reposer le reste de la nuit.

[1] Il faut lire dans Plutarque, Φόϐῳ, au lieu de Φοίϐῳ. — Correction d'Amyot, d'Henri Estienne, de Dacier, etc. — L.

Repassant en lui-même, non sans quelque émotion, les suites du combat qui allait se donner, il ne put reposer d'abord. Mais, le corps étant comme accablé par les inquiétudes de l'esprit, il dormit, contre sa coutume, le reste de la nuit, d'un profond sommeil; de sorte que les généraux, s'étant assemblés à la pointe du jour devant son pavillon pour prendre ses ordres, furent fort surpris de ce qu'il n'était pas encore éveillé, et d'eux-mêmes ils donnèrent aux troupes l'ordre de prendre de la nourriture. Parménion enfin l'ayant éveillé, et lui témoignant sa surprise de ce qu'il dormait si tranquillement sur le point d'une bataille où il s'agissait de tout pour lui, *Eh! comment ne serions-nous pas tranquilles*, dit-il, *l'ennemi venant se livrer lui-même entre nos mains?* Il prit aussitôt ses armes, monta à cheval, et parcourut les rangs, exhortant les troupes à soutenir, et même, s'il se pouvait, à surpasser leur ancienne réputation et la gloire qu'ils s'étaient acquise jusque-là. Dans un jour d'action les soldats croient lire sur le visage du général le sort du combat. Jamais Alexandre n'avait paru si tranquille, si gai, ni si résolu. La sérénité et l'assurance qu'on remarquait en lui étaient comme des garants sûrs de la victoire.

Les deux armées étaient bien différentes pour le nombre, et encore plus pour le courage. Celle de Darius était composée au moins de six cent mille hommes de pied[1], et de quarante mille chevaux; l'autre de quarante mille hommes de pied, et de sept à huit mille chevaux. Mais ici tout était force et nerf; au lieu

[1] Plusieurs historiens la font monter à plus d'un million d'hommes. = Nombre que M. de Ste-Croix ne trouve point invraisemblable. - L.

que du côté des Perses c'était un grand assemblage d'hommes, non de soldats, vain épouvantail plutôt qu'une véritable armée [1].

L'ordre de bataille était à peu près le même de part et d'autre. Les troupes furent rangées sur deux lignes; la cavalerie sur les ailes, et l'infanterie au milieu, l'une et l'autre sous la conduite particulière des chefs de chacune des différentes nations qui les composaient, et commandées en général par les principaux officiers de la couronne. Le front de la bataille des Perses était couvert de deux cents chariots armés de faux, et de quinze éléphants. Darius se plaça au centre de la première ligne. Outre ses gardes, qui étaient l'élite de ses troupes, il s'était fortifié encore de l'infanterie grecque, qu'il avait rangée près de lui, la jugeant seule capable de tenir tête à la phalange macédonienne. Comme son armée avait beaucoup plus d'étendue que celle des ennemis, son dessein était de les envelopper, et de les attaquer en même temps de front et par les flancs.

Alexandre avait pourvu à cet inconvénient en donnant ordre aux commandants de la seconde ligne, s'ils étaient attaqués par derrière, de faire tête de ce côté-là, ou de mettre leurs troupes en potence pour couvrir leurs ailes en cas que les ennemis vinssent les prendre en flanc. Il avait placé devant le front de sa première ligne la plus grande partie des archers, des frondeurs, des gens de traits, pour s'opposer aux chariots armés de faux, et pour épouvanter les chevaux en lançant sur eux une grêle de flèches, de traits et de pierres. Ceux qui conduisaient les ailes avaient or-

[1] « Nomina veriùs quàm auxilia. » (Q. Curt.)

dre de les étendre le plus qu'ils pourraient, sans trop affaiblir le corps de bataille. Pour le bagage et les prisonniers, entre lesquels étaient la mère et les enfants de Darius, on les laissa dans le camp avec peu de troupes pour les garder. Parménion commandait la gauche, comme il avait accoutumé, et Alexandre la droite.

Quand les deux armées furent en présence, Alexandre, à qui l'on avait montré les endroits où les ennemis avaient caché des chausse-trapes, s'allongeait toujours sur sa droite pour les éviter, et les Perses de leur côté s'avançaient aussi à proportion. Darius, craignant qu'on ne le tirât du terrain qu'il avait fait aplanir, et qu'on ne le conduisît dans un autre inégal et raboteux où ses chariots armés ne pourraient agir, ordonna à la cavalerie de son aile gauche, qui débordait de beaucoup la droite des ennemis, de marcher en avant et de se replier sur le flanc des Macédoniens pour les empêcher de s'étendre davantage. Alors Alexandre envoya contre eux la cavalerie qui était à sa solde, commandée par Ménidas; mais, comme elle n'était pas en état de résister à l'effort des ennemis, qui l'emportaient pour le nombre, il les fit soutenir par les Péoniens, que commandait Arétas, et par la cavalerie étrangère. Les Barbares plièrent d'abord; mais ils revinrent bientôt à la charge, et rétablirent le combat. Outre l'avantage du nombre, ils avaient celui de l'armure, qui les mettait eux et leurs chevaux bien plus en sûreté. La cavalerie d'Alexandre eut beaucoup à souffrir; mais elle soutint avec courage leur choc, et vint à bout enfin de les mettre en fuite.

Alors les Perses lâchèrent leurs chariots armés de faux contre la phalange des Macédoniens, pour la

mettre en désordre; mais ce fut avec peu de succès. Le bruit que firent les phalangites en frappant leurs boucliers avec leurs piques, et les traits qui volaient de toutes parts, effarouchèrent les chevaux, et en firent tourner un grand nombre contre leurs propres troupes. D'autres, saisissant les rênes des chevaux, tiraient à bas ceux qui étaient montés dessus, et les égorgeaient. Une partie des chars perça entre les bataillons, qui s'ouvrirent pour leur faire place, comme il leur avait été commandé, et par ce moyen n'en souffrirent presque aucun dommage.

Alexandre, voyant que Darius ébranlait toute sa bataille pour tomber sur lui, employa la ruse pour encourager ses soldats. Dans le plus fort de la mêlée, et lorsque les Macédoniens étaient exposés au plus grand danger, le devin Aristandre, revêtu de sa robe blanche et un laurier à la main, s'avance dans les troupes, de concert avec le roi et par son ordre; et, s'écriant qu'il voyait voltiger un aigle au-dessus de la tête d'Alexandre, présage certain de la victoire, il montre de la main l'oiseau prétendu aux soldats, qui, s'en rapportant à la bonne foi du devin, crurent aussi le voir, et retournèrent à la charge avec plus d'ardeur et de gaîté que jamais. Alors le roi, s'appercevant qu'Arétas, après avoir chargé et mis en désordre la cavalerie qui venait pour envelopper son aile droite, avait commencé à se faire jour à travers les premiers rangs du corps de l'armée des Barbares, se mit en marche pour suivre Arétas avec l'élite de ses troupes, acheva de rompre la gauche des ennemis; et, sans s'abandonner à la poursuite des troupes qu'il avait mises en désordre, il se replia sur sa gauche pour tomber

sur le corps où était Darius. La présence des deux rois inspira une nouvelle ardeur de part et d'autre. Darius était sur un chariot, et Alexandre à cheval, tous deux environnés d'officiers et de soldats d'élite, qui ne songeaient qu'à sauver chacun leur prince aux dépens de leur propre vie. Le combat fut opiniâtre et sanglant. Alexandre ayant percé d'un coup de javeline l'écuyer de Darius, et Perses et Macédoniens tous crurent que c'était le roi qui avait été tué. Les cris et les hurlements des Perses jetèrent la consternation dans toute leur armée. Les parents de Darius, qui étaient à sa gauche, s'enfuirent avec ses gardes, abandonnant le chariot; mais ceux qui étaient à sa droite le reçurent au milieu de leur troupe. On dit que ce prince, ayant tiré son cimeterre, délibéra s'il ne devait point éviter une fuite honteuse par une mort volontaire : mais, voyant de dessus son chariot que les siens soutenaient encore le combat, il eut honte de les abandonner; et, comme il balançait entre l'espérance et le désespoir, les Perses lâchèrent le pied peu-à-peu et éclaircirent leurs rangs. Ce n'était plus un combat, mais un carnage. Alors Darius, tournant son chariot, prit la fuite comme les autres, et le vainqueur ne songea plus qu'à le poursuivre.

Pendant que tout cela se passait à l'aile droite des Macédoniens, où la victoire n'était pas douteuse, l'aile gauche, où commandait Parménion, était en grand danger. Un détachement de la cavalerie des Perses, des Indiens et des Parthes, qui était la meilleure de toute l'armée persane, ayant percé à travers l'infanterie de la gauche, s'avança jusqu'au bagage. Dès que les prisonniers les virent arriver dans le camp, ils

s'armèrent de tout ce qui se rencontra sous leur main, et, joints à leur cavalerie, se jetèrent sur les Macédoniens, qui se trouvaient attaqués en même temps par-devant et par-derrière. Ils firent savoir en même temps à Sysigambis que Darius avait gagné la bataille (car ils le croyaient ainsi), que tout le bagage était pillé, et qu'elle allait recouvrer sa liberté. Cette sage princesse, quelque intérêt qu'elle eût à la nouvelle qu'on lui annonçait, n'y ajoutant pas foi légèrement, et ne voulant pas irriter par une joie prématurée son vainqueur, qui l'avait si bien traitée, ne fit paraître aucune émotion, ne changea point de visage, et ne laissa échapper aucune parole; mais, demeurant tranquille et dans sa situation ordinaire, elle attendit en repos que l'événement lui apprît son sort.

Parménion, au premier bruit de cette attaque, avait envoyé vers Alexandre pour l'avertir du danger où était le camp, et pour recevoir ses ordres. « Qu'il se « donne bien de garde, dit le prince, d'affaiblir son « corps de bataille; qu'il laisse là le bagage, et qu'il « ne songe qu'à bien combattre. La victoire non-seu- « lement nous restituera ce qui est à nous, mais nous « rendra maîtres de tout ce qui est à l'ennemi. » Les officiers-généraux qui commandaient l'infanterie du centre de la seconde ligne, voyant que les ennemis allaient s'emparer du camp et des bagages, firent demi-tour à droite comme il leur avait été commandé, et donnèrent à dos aux Perses, dont plusieurs furent tués, et le reste obligé de se retirer; mais, comme c'était toute cavalerie, l'infanterie macédonienne ne put pas les suivre.

Bientôt après, Parménion lui-même se trouva ex-

posé à un bien plus grand danger. Mazée, étant venu fondre sur lui avec toute sa cavalerie, prit les Macédoniens en flanc, et commençait à les envelopper. Parménion aussitôt fit savoir à Alexandre l'état où il se trouvait, et que, s'il n'était promptement secouru, il ne pouvait plus contenir ses troupes. Ce prince était actuellement à la poursuite de Darius, et, se croyant tout près de le prendre, faisait une diligence extraordinaire. Il se flattait de terminer absolument la guerre, s'il pouvait se rendre maître de sa personne. Sur cette nouvelle, il tourna tout court pour aller au secours de son aile gauche, frémissant de colère de se voir ainsi arracher des mains sa proie et la victoire, et se plaignant que Darius eût la fortune plus favorable pour fuir que lui ne l'avait pour le poursuivre.

Alexandre, dans sa marche, rencontra la cavalerie ennemie qui avait pillé le bagage, laquelle revenait en bon ordre, et faisait sa retraite, non comme vaincue, mais presque comme victorieuse. Le combat fut opiniâtre, et plus rude qu'il n'avait encore été : car, les Barbares marchant serrés en colonne, en ordre de marche, et non pas de combat, il était difficile de les percer et de les rompre; et ils ne s'amusaient pas à lancer le javelot, ni à faire des caracoles selon leur manière ordinaire, mais, combattant d'homme à homme, ils faisaient effort chacun pour renverser son adversaire de dessus le cheval. Alexandre y perdit environ soixante de ses gardes. Éphestion, Cœnus et Ménidas y furent blessés; mais il demeura le maître, et il ne se sauva des Barbares que ceux qui se firent jour à travers ses escadrons.

Pendant ce temps-là, Mazée avait appris la défaite de Darius. Alarmé de cette nouvelle, et abattu par le malheur de son parti, quoique de son côté il eût tout l'avantage, il ne pressait plus si vivement l'ennemi, qui était en désordre. Parménion ne pouvait concevoir pourquoi le combat s'était ralenti tout-à-coup; mais, en habile capitaine qui sait profiter de tout, uniquement occupé à ranimer ses troupes, il leur fit regarder la terreur répandue parmi les ennemis comme un signe avant-coureur de leur défaite, et leur fit sentir quelle gloire ce serait pour elles de mettre la dernière main à la victoire. Ce discours leur rendit l'espérance et le courage. Transformés tout d'un coup en d'autres hommes, ils poussèrent leurs chevaux à toute bride, et chargèrent les ennemis avec une fureur qui les mit entièrement en désordre et les obligea de prendre la fuite. Alexandre arriva dans ce moment-là même: et, ravi de trouver tout rétabli et l'ennemi entièrement vaincu, il se remit à poursuivre Darius; et Parménion l'accompagna. Il courut jusqu'à Arbelles, où il pensait le trouver avec tout son équipage; mais il n'avait fait que passer, laissant ses trésors à la merci de son ennemi avec son arc et son bouclier.

Telle fut l'issue de cette fameuse bataille, qui décida de l'empire. Arrien dit que les Perses y perdirent près de trois cent mille hommes[1], sans compter les prisonniers; ce qui prouve au moins que de leur côté la perte fut très-considérable. Elle fut très-médiocre du côté d'Alexandre, et, selon le même Arrien, ne monta pas

[1] Dexippe compte 130,000 hommes tués; Diodore, 90,000; Quinte-Curce, seulement 40,000; ce nombre est plus probable que tous les autres. — L.

à douze cents hommes, dont la plus grande partie fut de la cavalerie. Cette bataille se donna au mois d'octobre [1], à peu près au même temps que s'était donnée, deux ans auparavant, celle d'Issus. Comme Gaugamèle en Assyrie, où elle s'était donnée, était un trop petit lieu et trop peu connu, on l'appela la *bataille d'Arbelles*, parce que c'était la ville la plus proche du champ de bataille. An.M 3673. Av.J.C. 331.

§ IX. *Alexandre se rend maître d'Arbelles, de Babylone, de Suse, de Persépolis, et trouve dans ces villes des richesses immenses. Il brûle le palais de la dernière dans une partie de débauche.*

Le premier soin d'Alexandre, après la victoire, fut d'en rendre graces aux dieux par des sacrifices magnifiques. Ensuite il récompensa ceux qui s'étaient le plus distingués dans le combat, les combla de richesses, et leur donna à tous des maisons, des charges, des gouvernements. Mais, se piquant sur-tout de reconnaissance envers les Grecs, qui l'avaient nommé généralissime contre les Perses, il ordonna que toutes les tyrannies qui s'étaient élevées en Grèce seraient abolies, les villes remises en liberté et rétablies dans tous leurs droits et priviléges. Il écrivit en particulier aux Platéens qu'il voulait que leur ville fût rebâtie, en considération du zèle que leurs ancêtres avaient autrefois témoigné pour la défense de la liberté commune. Il envoya aussi aux Crotoniates, en Italie, une partie des dépouilles pour

Diod. l. 17, p. 538-540. Arrian. l. 3, p. 127-133. Plut. in Alex. p. 685-688. Q. Curt. l. 5, cap. 1-7. Justin. l. 11, cap. 14.

[1] Le mois appelé chez les Grecs *boédromion* répond en partie à notre mois d'octobre.

honorer, encore tant d'années après, la bonne volonté et le courage de l'athlète Phaylle [1], leur citoyen, qui, du temps des guerres des Mèdes, lorsque tous les autres Grecs établis en Italie avaient abandonné les véritables Grecs les croyant entièrement perdus, équipa lui-même une galère à ses frais, et se rendit à Salamine pour partager le péril avec ceux de la nation : tant, dit Plutarque, Alexandre était ami et rémunérateur de toute vertu, et se regardait chargé, pour ainsi dire, de conserver la mémoire de toutes les belles actions, pour en faire revivre le mérite et les proposer en exemple à la postérité!

Darius, après sa défaite, accompagné de peu de gens, avait pris le chemin de la rivière Lycus. L'ayant passée, plusieurs lui conseillaient de rompre le pont, parce que l'ennemi le poursuivait. Mais il répondit généreusement qu'il n'estimait point assez sa vie [2] pour la vouloir conserver au prix de celle de tant de milliers de sujets et d'alliés fidèles, qui demeureraient à la merci des ennemis; qu'ils avaient le même droit que leur prince à ce passage, qui devait leur être ouvert comme à lui. Après avoir traversé assez de pays toujours en fuyant, il arriva sur le minuit à Arbelles. De là il prit sa route vers la Médie, à travers les montagnes d'Arménie, suivi de sa noblesse et d'un petit nombre de gardes. Deux mille Grecs le joignirent aussi bientôt dans le chemin. Il prit cette route, parce qu'il crut qu'Alexandre prendrait celle de Babylone et de Suse pour y jouir du fruit de sa victoire. D'ailleurs c'était

[1] Hérodote touche cette histoire en deux mots, liv. 8, ch. 47.

[2] « Non ita se saluti suæ velle consultum, ut tot millia sociorum hosti objiciat : debere et aliis fugæ viam patere, quæ patuerit sibi. » (JUST.)

un chemin où l'on ne pouvait le suivre avec une grande armée; au lieu que l'autre était aisé pour les chevaux et les chariots, et dans un pays fertile.

Peu de jours après, Arbelles se rendit à Alexandre, qui y trouva quantité de meubles de la couronne, de riches habits, et d'autres choses précieuses, avec quatre mille talents [1] (douze millions), et toutes les richesses de l'armée, que Darius, comme on l'a dit, en marchant contre Alexandre, y avait laissées. Il en fallut bientôt sortir à cause des maladies qui se mirent dans le camp par l'infection des corps morts dont toute la campagne était couverte. Ce prince s'avança par les plaines vers Babylone; et en quatre jours de marche il arriva à Memnis, où l'on voit dans une caverne la fameuse fontaine qui jette le bitume en si grande quantité, qu'on tient que les murs de Babylone ont été bâtis avec ce ciment.

Il admira sur-tout un gouffre d'où coulaient continuellement des ruisseaux de feu comme d'une source inépuisable, et un torrent de naphte, qui, se débordant à cause de sa grande abondance, faisait un grand lac assez près de ce gouffre. Cette naphte ressemble parfaitement au bitume; mais elle a cela de plus, qu'elle est si prompte et si facile à s'enflammer, qu'avant que de toucher à la flamme elle prend feu à la simple lueur qui environne cette flamme, et embrase tout l'air qui est entre deux. Les Barbares, voulant faire voir au roi la force et la subtilité de cette matière, en répandirent des gouttes çà et là, après qu'il fut arrivé à Babylone, dans la rue qui conduisait à son logement.

[1] Environ 21 millions. — L.

Ensuite, se tenant au bout de la rue, ils approchèrent des flambeaux des endroits où il était tombé de ces gouttes, car il était déja nuit. Ces premières gouttes ayant d'abord pris feu, en un clin-d'œil la flamme eut gagné l'autre bout, de sorte que la rue entière parut un embrasement continu.

Quand Alexandre fut près de Babylone, Mazée, qui s'y était retiré après la bataille d'Arbelles, se vint rendre à lui avec ses enfants déja grands, et lui mit la ville entre les mains. Le roi fut bien aise de sa venue; car ce n'aurait pas été une petite entreprise que le siége d'une ville de cette conséquence, et si bien pourvue de tout. Outre qu'il était homme de condition et vaillant, il avait encore acquis beaucoup d'honneur dans la dernière journée; et il pouvait, par son exemple, engager les autres à faire comme lui. Il entra dans la ville à la tête de son armée, comme s'il allait au combat. Les murs de Babylone étaient tout bordés de monde, quoique la plupart fussent sortis au-devant de lui impatients de voir leur nouveau maître, dont la réputation l'avait précédé de beaucoup. Bagophane, gouverneur de la forteresse, et gardien du trésor, pour ne pas témoigner moins de zèle que Mazée, fit joncher les chemins de fleurs, et dresser, des deux côtés, des autels d'argent, qui ne fumaient pas seulement d'encens, mais de toutes sortes de bonnes odeurs. Après lui, suivaient les présents qu'il devait faire au roi; savoir, des troupeaux de bêtes, et un grand nombre de chevaux, avec des lions et des panthères qu'on portait dans leurs cages. Les mages marchaient ensuite, entonnant des hymnes à leur mode; puis les Chaldéens, et avec eux les devins et les musiciens de Babylone. Ceux-ci avaient accou-

tumé de chanter les louanges du roi sur leurs instruments, et les Chaldéens d'observer le mouvement des astres et la vicissitude des saisons. La cavalerie babylonienne venait la dernière, en un si pompeux appareil, hommes et chevaux, qu'il passait toute magnificence. Le roi fit marcher le peuple à la queue de son infanterie, et, au milieu de ses gardes, entra sur un char dans la ville, et de là au palais, comme en triomphe. Le lendemain il se fit représenter tous les meubles et tout l'argent de Darius. De l'argent qu'il trouva à Babylone il fit compter, pour récompense extraordinaire, à chaque cavalier macédonien six [1] mines (trois cents livres), à chaque cavalier étranger [2] deux mines (cent livres), à chaque fantassin de Macédoine deux mines, et à chacun des autres deux mois de leur paie ordinaire. Il ordonna, selon l'avis des mages, avec qui il eut plusieurs conférences, qu'on rebâtît les temples que Xerxès avait démolis, et entre autres celui de Bélus, qui est le dieu le plus respecté à Babylone. Il donna le gouvernement de la province à Mazée, et le commandement des troupes qu'il y laissait à Apollodore d'Amphipolis.

Alexandre, au milieu du tumulte des guerres, conservait toujours du goût et de la curiosité pour les sciences. Il s'entretint souvent avec les Chaldéens, adonnés de tout temps à l'étude de l'astronomie, et qui s'étaient acquis dans cette matière une grande réputation. Ils lui présentèrent des observations astronomiques que leurs prédécesseurs avaient faites, qui renfermaient l'espace de dix-neuf cent trois ans, et

Porphyr. apud Simpl. in lib. 2, de Cœlo.

[1] 570 francs. — L.

[2] 183 francs. — L.

remontaient par conséquent jusqu'au temps de Nemrod. Callisthène, qui accompagnait Alexandre, les envoya à Aristote[1].

Le roi demeura plus long-temps à Babylone qu'en aucun autre lieu; et ce séjour fit un tort considérable à la discipline militaire de ses troupes. Le peuple, par principe même de religion, s'y livrait aux plaisirs, aux voluptés, aux débauches les plus infames, sans que les dames, même les plus qualifiées, gardassent aucune mesure ni aucune réserve dans leurs déréglements, dont elles faisaient gloire, loin d'en rougir ou de les cacher. Il faut avouer que cette armée victorieuse de l'Asie, après s'être amollie de la sorte et comme détrempée dans les délices de Babylone l'espace de trente-quatre jours, se serait trouvée bien affaiblie pour fournir au reste de ses exploits si elle eût eu un ennemi en tête: mais les recrues qui lui venaient de temps en temps faisaient qu'elle se sentait moins de ces désordres; car Amyntas amena six mille hommes de pied, et cinq cents chevaux macédoniens, envoyés par Antipater, et six cents chevaux thraces, avec trois mille cinq cents fantassins de la même nation, sans compter quatre mille hommes soudoyés venus du Péloponnèse avec près de quatre cents chevaux.

Le même Amyntas avait encore amené au roi cinquante jeunes Macédoniens, enfants des plus grands seigneurs du pays, pour la garde du corps. Ce sont ceux qui le servaient à table, qui lui menaient ses chevaux dans les armées, qui l'accompagnaient à la chasse, et qui faisaient garde tour-à-tour à la porte de

[1] Voyez, sur ces observations, la note 2, page 10 du tome II. — L.

sa chambre. Et c'étaient là comme les premiers degrés pour monter aux plus hautes charges de la milice et de l'état.

Après qu'Alexandre eut quitté Babylone, il entra dans la province de Sitacène, pays fertile et abondant en toutes sortes de biens, ce qui fit qu'il y séjourna plus long-temps. Et, de peur que l'oisiveté ne ramollît le courage de ses gens, il proposa des prix pour les plus vaillants d'entre eux; et, pour décider sur les actions de ceux qui disputeraient cet honneur, il nomma des juges, témoins des preuves de bravoure que chacun avait données dans les batailles précédentes, car c'est sur quoi l'on devait adjuger les prix. Aux huit qui se trouveraient les plus braves il donna, à chacun, un régiment de mille hommes, et de là on les appelait *chiliarques*. C'était la première fois qu'on avait fait les régiments[1] si forts; auparavant ils n'étaient que de cinq cents hommes, et n'avaient point encore été le prix de la valeur. Les soldats accoururent pour assister à cet illustre spectacle, non-seulement comme témoins des faits des uns et des autres, mais comme juges des juges mêmes : parce qu'il serait aisé de voir si les récompenses seraient données au mérite ou à la faveur; discernement sur lequel il n'est pas possible de tromper les soldats. Il paraît que la distribution se fit avec beaucoup d'équité.

Il changea aussi très-utilement dans la discipline militaire plusieurs choses établies par ses prédécesseurs : car il réduisit toute sa cavalerie en un corps sans considérer la différence des nations, et lui donna

[1] Ce que Rollin appelle *régiments* est nommé *cohortes* par Quinte-Curce. — L.

des commandants tels qu'il les voulut choisir; au lieu qu'auparavant chaque nation se rangeait sous sa cornette[1] à part, et n'était commandée que par un colonel de son pays. Le signal de la marche était de sonner de la trompette; mais, parce qu'on avait souvent de la peine à l'entendre à cause du grand bruit qui se fait en décampant, il ordonna qu'on élèverait sur sa tente un étendard qui serait vu de tout le monde. Il établit aussi le feu pour signal durant la nuit, et la fumée durant le jour.

Alexandre marcha ensuite vers Suse, et y arriva vingt jours après son départ de Babylone. Comme il en était proche, Abulite, gouverneur de la province, envoya son fils au-devant de lui, avec promesse de lui rendre la ville, soit que ce fût de son mouvement, ou par ordre de Darius pour amuser Alexandre par le butin. Le roi fit grand accueil à ce jeune seigneur, qui le conduisit jusqu'au fleuve Choaspe, dont l'eau est si
Herod. l. 1, cap. 188. célèbre pour être exquise et délicieuse à boire. Les rois de Perse n'en buvaient point d'autre; et, quelque part qu'ils allassent, on en portait toujours à leur suite dans des vases d'argent, après l'avoir mise sur le feu. Ce fut là qu'Abulite le vint trouver avec des présents dignes d'un roi, entre lesquels il y avait des dromadaires d'une vitesse incroyable, et douze éléphants que Darius avait fait venir des Indes. Étant entré dans la ville, il tira du trésor des sommes immenses, et pour cinquante mille talents d'argent[2] en masse et en lingots,

[1] Ces mots *cornette* et *colonel* font une disparate assez étrange. Quinte-Curce dit : *nam quum antè equites in suam quisque gentem describerentur seorsùm a cæteris ; exempto nationum discrimine, præfectis, non utiquè suarum gentium, sed delectis, attribuit* (V, 2 - 6). — L.

[2] Cent cinquante millions. = 275 millions de francs. — L.

sans compter les meubles et mille autres choses d'un prix infini. Ces richesses étaient le fruit de bien des vexations qui avaient été faites aux peuples, depuis plusieurs siècles, pour tirer de leurs sueurs et de leur indigence des revenus énormes. Les rois croyaient les avoir amassées pour leurs enfants et pour leur postérité : une seule heure les mit au pouvoir d'un prince étranger, qui en sut faire un bon usage; car il semblait qu'il ne fût que le dépositaire des richesses immenses qu'il trouvait dans les trésors de Perse, et qu'il ne les conservât que pour en faire le prix de la valeur et la récompense du mérite.

Entre autres choses, on y trouva cinq mille quintaux de pourpre [1] d'Hermione [2], qui était la plus précieuse, qu'on y avait amassée pendant l'espace de cent quatre-vingt-dix ans, et qui conservait encore toute sa fleur et tout son lustre.

On y trouva aussi une partie des raretés que Xerxès avait emportées de la Grèce, et entre autres les statues d'airain d'Harmodius et d'Aristogiton qu'Alexandre renvoya depuis à Athènes où elles se voyaient encore du temps d'Arrien [3].

Ce prince, voulant passer dans la Perse, établit, pour gouverneur de la ville de Suse, Archélaüs, avec une

1 On comprendra quelle immense richesse c'était, quand on saura que cette pourpre se vendait jusqu'à cent écus la livre. Le quintal est le poids de cent livres de Paris.

= Le mot que Rollin traduit par *quintal* est *talent* (Plut. in *Alex.* § 36.) Or, le talent attique ne pesait que 53 livres 7 onces : ainsi les 5000 talents ne font qu'environ 2672 quintaux, au lieu de 5000. — L.

2 Hermione, ville d'Argolide, où se faisait la meilleure teinture de la pourpre.

3 Ce qu'Arrien attribue ici à Alexandre, au sujet des statues d'Harmodius et d'Aristogiton, est attribué par d'autres historiens à d'autres princes.

garnison de trois mille hommes; pour gouverneur de la citadelle, Mazare, l'un des seigneurs de sa cour, avec mille vieux soldats macédoniens qui étaient trop pesants pour le suivre. Il donna le gouvernement de la Susiane à Abulite.

Il laissa à Suse la mère et les enfants de Darius : et ayant reçu de Macédoine quantité d'étoffes de pourpre et de riches vêtements à la mode du pays, il les donna à Sysigambis avec les ouvriers qui les avaient faits; car il lui rendait toutes sortes d'honneurs, et ne l'aimait pas moins tendrement que s'il eût été son fils. Il lui fit dire aussi que, si elle trouvait ces ouvrages à son gré, elle pouvait faire apprendre à ses petites-filles à en travailler de pareils pour se divertir et pour en faire des présents. A ces mots, les larmes qui lui tombèrent des yeux firent assez connaître combien ce présent lui était désagréable et ce compliment injurieux, parce qu'il n'y a rien que les femmes de Perse tiennent à plus grande honte que de travailler en laine. Ceux qui portèrent ces présents ayant fait entendre au roi que Sysigambis n'en était pas contente, il se crut obligé de lui en faire des excuses et de l'aller consoler. Il fut donc la voir et lui dit : « Ma mère, cette étoffe « dont vous me voyez vêtu n'est pas seulement un pré« sent de mes sœurs, mais c'est l'ouvrage de leurs « mains. Par là jugez, s'il vous plaît, que la coutume « de notre pays m'a trompé, et n'imputez point mon « ignorance à outrage. Je ne pense pas jusqu'ici avoir « manqué en rien de ce que j'ai su être de vos mœurs « et de vos coutumes. J'ai appris que parmi vous c'est « une espèce de crime à un fils de s'asseoir en la pré« sence de sa mère, sans sa permission. Vous savez

« comme j'en ai usé, et si je l'ai jamais fait que vous « ne me l'ayez commandé; et, toutes les fois que vous « avez voulu vous prosterner devant moi, vous savez « encore si je l'ai souffert. Pour dernière marque de « mon respect je vous ai toujours donné le doux nom « de *mère*, qui n'appartient qu'à Olympias seule à « qui je dois la naissance. »

Le récit que je viens de faire donne lieu à deux réflexions, bien naturelles, ce me semble, mais bien importantes.

En premier lieu, nous voyons jusqu'où les Perses, nation d'ailleurs si fière et si vaine, portaient le respect pour les pères et les mères. On se souvient sans doute que le grand Cyrus, au milieu de ses conquêtes et dans le temps le plus brillant de sa fortune, ne voulut point accepter l'offre avantageuse que lui faisait son oncle Cyaxare de lui donner sa fille en mariage et la Médie pour dot, sans avoir auparavant consulté son père et sa mère et sans avoir obtenu leur consentement. Ici l'histoire nous apprend que, chez les Perses, un fils [1], quelque grand et quelque puissant qu'il fût, n'osait s'asseoir en présence de sa mère sans une permission expresse; et qu'en user autrement, eût été regardé comme un crime. Combien sommes-nous éloignés de telles mœurs!

Je remarque, en second lieu, dans ce même récit, des traces précieuses de l'heureuse simplicité des temps anciens où les dames, même les plus qualifiées, s'exerçaient à des travaux utiles et quelquefois même pénibles. Personne n'ignore ce que nous dit sur cela

[1] « Scio apud vos filium in conspectu matris nefas esse considere, nisi quum illa permisit. » (Q. Curt.)

l'Écriture sainte au sujet de Rébecca, de Rachel, et de plusieurs autres. On voit dans Homère des princesses aller puiser de l'eau aux fontaines, et laver elles-mêmes le linge de la maison. Ici les sœurs d'Alexandre, c'est-à-dire les filles d'un puissant prince, paraissent occupées du soin de faire de leurs mains des habits à leur frère [1]. La fameuse Lucrèce travaillait à filer de la laine au milieu de ses femmes. Auguste, le maître du monde, pendant un assez long temps, ne porta point d'autres habits que ceux que sa femme et sa sœur lui avaient faits de leurs propres mains. C'était une coutume dans le Nord, il n'y a pas encore beaucoup d'années, que dans chaque repas il y eût toujours plusieurs mets préparés par la princesse régnante. En un mot, l'occupation, le travail, les soins domestiques, une vie sérieuse et retirée, c'est le partage des femmes; et c'est à quoi la Providence les a destinées. La corruption du siècle a attaché à ces usages, presque aussi anciens que le monde, une idée de bassesse et de mépris. Mais qu'a-t-elle substitué à ces durs et vigoureux exercices dont une saine éducation rendait le sexe capable, à cette vie laborieuse et utilement occupée dans l'intérieur de la maison? Une molle indolence, une stupide oisiveté, de frivoles conversations, de vains amusements, une passion pour les spectacles, une fureur pour le jeu. Que l'on compare ensemble ces deux sortes de caractères, et que l'on juge de quel côté se trouve le bon esprit, le solide jugement, et le goût du vrai et du naturel. Il faut pourtant avouer, à l'honneur du sexe et de la nation, qu'il y a parmi nous beaucoup

[1] « Mater, hanc vestem, quâ indutus sum, sororum non solùm donum, sed etiam opus vides. » (Q. Curt.)

de dames, même de la plus haute condition, qui se font un devoir et un plaisir de travailler de leurs mains à des ouvrages, non frivoles, mais solides, et de se préparer elles-mêmes une partie de leur ameublement. Je pourrais ajouter qu'il y en a aussi un grand nombre attentives à cultiver leur esprit par des lectures agréables et en même temps sérieuses et utiles.

Alexandre, ayant laissé Sysigambis extrêmement satisfaite, arriva sur le bord d'une rivière que ceux du pays appellent *Pasi-Tigre* [1]. L'ayant passée avec neuf mille hommes de pied et trois mille chevaux, tant des Agriens que des Grecs soudoyés, et un renfort de trois mille Thraces, il vint à la contrée des Uxiens. Elle est voisine de Suse, et s'étend jusqu'à la frontière de la Perse, ne laissant qu'un petit défilé entre elle et les Susiens. Madate commandait dans cette province. Ce n'était point un homme qui réglât son zèle sur les temps [2], ni qui suivît la fortune; fidèle à son maître, il était résolu de tenir jusqu'à l'extrémité. Il s'était retiré dans sa ville, située sur des rochers escarpés, et environnée de précipices. Y ayant été forcé, il se réfugia dans la citadelle, d'où les assiégés envoyèrent trente députés au roi pour lui demander grace. Ce ne fut que par l'entremise de Sysigambis, qu'ils l'obtinrent. Il ne se contenta pas de pardonner à Madate, qui était allié

[1] C'est une rivière différente du Tigre.

= Ce fleuve a été l'objet de beaucoup de discussions parmi les géographes. M. Gossellin, qui les a discutées avec soin, pense que ce *Pasitigre* est la rivière actuelle de Karun, qui, après avoir reçu les rivières de Kherhah (*Choaspes* et *Eulæus*), de Ab-Zal (*Copratas*), se rend dans le golfe Persique, tout près de la bouche orientale du Tigre (*Recherches sur la géogr. systém. des Grecs*, t. III, p. 88-97). — L.

[2] « Haud sanè temporum homo; quippe ultima pro fide experiri decreverat. » (Q. Curt.)

de près à cette princesse ; il donna la liberté à tous les prisonniers et à tous ceux qui s'étaient rendus, les maintint en leurs priviléges, sauva la ville du sac, et leur laissa labourer leurs terres sans taille et sans tribut. Qu'eût-elle pu obtenir davantage de son propre fils, s'il eût été victorieux?

Après que les Uxiens furent subjugués, Alexandre, ayant donné une partie de son armée à Parménion, lui commanda de la mener par la plaine. Pour lui, avec les troupes armées à la légère, il traversa les montagnes qui règnent jusque dans la Perse. Il arriva, le cinquième jour, au pas de Suse. Ariobarzane, avec quatre mille hommes de pied et sept cents chevaux, avait occupé ces rochers escarpés de toutes parts, et posté les Barbares au sommet, hors de la portée du trait. Il avait aussi élevé un mur dans ces défilés, et s'était campé au pied avec ses troupes. Dès qu'Alexandre se fut avancé pour l'attaquer, les Barbares se mirent à rouler, du haut de la montagne, des pierres d'une grosseur énorme, qui, faisant plusieurs bonds sur les rochers, en tombaient avec plus de violence, et écrasaient des bandes entières. Le roi, effrayé d'un tel spectacle, fit sonner la retraite. Il se voyait avec douleur arrêté tout court à ce passage, sans qu'il parût aucun moyen ni aucune espérance de pouvoir le forcer.

Pendant qu'il s'occupait de ces tristes pensées, un prisonnier, Grec de nation, s'offrit à lui, et promit de le conduire au sommet de la montagne par un autre chemin. Il laissa à Cratère le soin du camp et de l'armée, lui commanda de faire allumer quantité de feux pour mieux persuader aux Barbares que le roi y était en personne; et, ayant pris avec lui des troupes d'élite,

il se mit en chemin, prenant les détours que son guide lui montrait. Mais, outre que ces routes étaient très-difficiles, et les rochers si glissants qu'on pouvait à peine y asseoir le pied, on était encore fort incommodé des neiges que le vent avait amassées, et qui étaient si hautes, que les soldats tombaient et enfonçaient dedans comme dans des fosses; et quand leurs compagnons entreprenaient de les en retirer, ils étaient bien souvent entraînés eux-mêmes. D'ailleurs, l'horreur de la nuit, un pays inconnu, et un guide dont la fidélité n'était pas trop assurée, redoublaient leur appréhension. Après beaucoup de peines et de dangers, ils gagnèrent enfin le haut de la montagne. Puis, en étant descendus, ils découvrirent le corps de garde des ennemis, et parurent armés à leur dos lorsqu'ils s'en doutaient le moins. Ceux qui se mirent en défense, et il y en eut peu, furent taillés en pièces; de sorte que d'un côté les cris des mourants, et de l'autre l'effroi des fuyards qui regagnaient leur gros, y mirent une telle épouvante, qu'ils prirent la fuite avant que de tenter le combat. A ce bruit, Cratère s'avance, comme Alexandre en partant le lui avait recommandé, et se saisit du défilé, qu'il n'avait pu auparavant emporter; et en même temps Philotas, donnant par un autre endroit avec Amyntas, Cœnus et Polysperchon, acheva de rompre les Barbares, qui se voyaient attaqués de tous côtés. Ils furent presque tous taillés en pièces; le reste, cherchant à se sauver, tomba dans des précipices. Ariobarzane se sauva avec quelque cavalerie à travers les montagnes.

Alexandre, par un effet du bonheur qui le suivait par-tout, s'étant tiré heureusement du danger qu'il ve-

nait de courir, marcha vers la Perse sans perdre de temps. Sur sa route il reçut des lettres de Tiridate, gouverneur de Persépolis, par lesquelles il lui mandait que les habitants de cette ville, sur le bruit de sa venue, voulaient piller les trésors de Darius, dont il avait la garde, et qu'il se hâtât pour s'en saisir: qu'il n'avait que l'Araxe [1] à passer, et que du reste c'était tout chemin aisé. Ayant laissé ses gens de pied, il marcha toute la nuit avec sa cavalerie, harassée d'une si longue traite, et passa l'Araxe sur le pont qu'il avait eu la précaution de faire construire quelques jours auparavant.

Mais, comme il approchait de la ville, il vit paraître une grande troupe, exemple mémorable d'une extrême misère. C'étaient environ huit cents Grecs [2], prisonniers de guerre, déja fort âgés, sur qui les Perses avaient exercé leur cruauté par diverses sortes de supplices. Aux uns ils avaient coupé les mains, aux autres les pieds, aux autres le nez et les oreilles; puis, leur ayant imprimé sur le visage, avec le feu, des caractères barbares, ils les avaient gardés pour un objet de risée, dont ils repaissaient leurs yeux et leur cruauté. Ils ressemblaient plutôt à des fantômes qu'à des hommes, ne leur étant presque resté que la parole à quoi on pût les reconnaître. Alexandre, à cette vue, ne put retenir ses pleurs; et, comme ils s'écrièrent tous ensemble pour implorer sa miséricorde, il les exhorta d'avoir bon courage, les assurant qu'ils reverraient encore leurs femmes et leur patrie. Cette proposition, qui devait, ce semble, les remplir de joie, les jeta dans le trouble

[1] C'est un autre fleuve que celui de l'Arménie.
[2] Q. Curce en met 4000.

et l'embarras, les sentiments se trouvant partagés. « Quelle apparence, disaient les uns, d'aller nous mon-« trer en spectacle à la Grèce dans l'horrible état où « nous sommes, dont nous devons avoir encore plus « de honte que de déplaisir? Le meilleur moyen de « supporter sa misère, c'est de la cacher; et il n'est « point de patrie si douce pour les malheureux que la « solitude, et que l'oubli de leur félicité passée. D'ail-« leurs nous est-il possible de faire un si long voyage? « Loin de l'Europe, confinés aux extrémités de l'Orient, « cassés de vieillesse, et tronqués de la plupart de nos « membres, supporterons-nous des travaux qui ont « lassé une armée même triomphante? Le seul parti « qui nous reste est de cacher notre misère, et d'a-« chever notre vie parmi ceux qui sont déja tout ac-« coutumés à nos malheurs et à nos disgraces. » D'au-tres, en qui l'amour du pays natal étouffait tout autre sentiment, représentaient « que les dieux leur offraient « ce qu'ils n'eussent pas même osé souhaiter, leur pa-« trie, leurs femmes, leurs enfants, et toutes les choses « pour lesquelles les hommes estiment la vie et mé-« prisent la mort : qu'ils avaient assez long-temps « porté le triste joug de la servitude; et qu'il ne « pouvait leur arriver rien de plus heureux que d'al-« ler enfin respirer un air libre, reprendre leurs an-« ciennes mœurs, leurs lois et leurs sacrifices, et « mourir sous les yeux de leurs femmes et de leurs « enfants. »

Le premier sentiment prévalut. Ils demandèrent par grace au roi qu'il leur permît de demeurer dans le pays où ils avaient déja passé plusieurs années. Il y consentit, et leur fit distribuer à chacun trois mille

dragmes[1]; cinq habits pour homme, et autant pour femme; deux couples de bœufs pour labourer leurs terres, du blé pour les ensemencer. Il ordonna au gouverneur de la province d'avoir grand soin qu'on ne les molestât en rien, et voulut qu'ils fussent exempts de tout tribut et de toute imposition. C'est là véritablement être roi. Alexandre ne pouvait pas leur rendre les membres dont la cruauté des Perses les avait privés; mais il leur rend la liberté, la tranquillité, l'abondance. Heureux les princes qui sont sensibles au plaisir de faire du bien, et qui ont des entrailles de compassion pour les malheureux!

Alexandre, le lendemain, ayant assemblé les généraux de son armée, leur représenta « qu'il n'y avait « jamais eu de ville plus fatale aux Grecs que Persé« polis, l'ancien siége des rois de Perse et la capi« tale de leur empire : que c'était de là qu'étaient ve« nus tous ces déluges d'armées qui avaient inondé la « Grèce, et d'où premièrement Darius, et Xerxès en« suite, avaient apporté le flambeau de la plus détes« table guerre qui eût désolé l'Europe; qu'il fallait « venger les mânes de leurs ancêtres. » Déja les Perses l'avaient abandonnée, chacun s'étant retiré où sa peur l'avait conduit. Alexandre y entra avec sa phalange. Le soldat vainqueur trouva de quoi assouvir son avarice, et fit main-basse d'abord sur tout ce qui était resté; mais bientôt le roi fit cesser le massacre, et défendit d'attenter à la pudicité des femmes. Il avait pris par force ou par composition plusieurs villes d'une opulence incroyable; mais ce n'était rien en compa-

[1] Quinze cents livres. = 2750 francs. — L.

raison des trésors qui se trouvèrent ici. Les Barbares y avaient assemblé, comme en un magasin, toutes les richesses de la Perse. L'or et l'argent n'y étaient que par monceaux, sans parler des habits et des meubles, qui montaient à un prix infini, car c'était là le règne du luxe. Il se trouva dans le trésor six-vingt mille talents [1], qui furent destinés aux frais de la guerre. A une somme si considérable il ajouta encore six mille talents [2] de la prise de Pasargade. C'était une ville que Cyrus avait bâtie, et où, dans la suite, se faisait le sacre des rois de Perse.

Pendant qu'Alexandre était encore à Persépolis, et lorsqu'il était sur le point d'en partir pour marcher contre Darius, il fit un grand festin à ses amis, où l'on but avec excès. Parmi les femmes qui y furent admises était la courtisane Thaïs, née dans l'Attique, et pour-lors maîtresse de Ptolémée, qui dans la suite fut roi d'Égypte. Sur la fin du repas, pendant lequel elle avait pris à tâche de louer le roi d'une manière fine et délicate (adresse assez ordinaire à ces sortes de personnes), elle dit d'un ton gai et plaisant « qu'elle « aurait une joie infinie si, pour finir noblement cette « fête, elle pouvait brûler le magnifique palais de « Xerxès qui avait brûlé Athènes, et, le flambeau à « la main, y mettre elle-même le feu en présence du « roi, afin qu'on dît par toute la terre que les femmes « qui avaient suivi Alexandre à son expédition d'Asie « avaient bien mieux vengé la Grèce de tous les maux

[1] Trois cent soixante millions. = 660 millions de francs, si ce sont des talents attiques : mais il est à craindre que les Anciens aient employé ici mal à propos le nom grec de talent. — L.

[2] Dix-huit millions. = 33 millions. — L.

« que les Perses lui avaient faits, que tous les géné-
« raux qui avaient combattu pour elle et par terre et
« par mer. » Les convives applaudissent à ce discours. Le roi se lève de table, une couronne de fleurs sur la tête, et, le flambeau à la main, s'avance pour exécuter ce grand exploit. Toute sa troupe le suit avec de grands cris en dansant et en sautant, et environne le palais. Tous les autres Macédoniens, entendant ce bruit, accourent en foule avec des flambeaux allumés, et y mettent le feu de tous côtés. Alexandre s'en repentit bientôt, et donna ordre qu'on éteignît le feu; mais il n'en était plus temps[1].

Comme il était naturellement très-libéral, ses grands succès augmentèrent encore en lui cette inclination bienfaisante; et il accompagnait ses présents de marques de bonté et de manières obligeantes qui en augmentaient infiniment le prix. Il en usait ainsi sur-tout à l'égard de ces cinquante jeunes seigneurs de Macédoine qui lui servaient de gardes. Sa mère Olympias trouvait que ses libéralités allaient trop loin, et elle lui écrivit sur ce sujet : « Je ne vous blâme pas, di-
« sait-elle, de faire du bien à vos amis; c'est agir vé-
« ritablement en roi : mais il y a des bornes qu'il faut
« garder. Vous les faites tous égaux à des rois, et, en
« les enrichissant, vous leur donnez les moyens de
« faire beaucoup d'amis, que vous vous ôtez à vous-
« même. » Et, comme elle lui écrivait souvent la même

[1] Il est bien difficile de croire qu'un édifice construit solidement en pierres, ait pu devenir si promptement la proie des flammes : et le feu, comme l'observe un savant critique, n'a pu consumer que la partie de ce palais qui était construite en bois de cèdre : aussi démontre-t-il que la ville et le palais existaient encore plusieurs siècles après Alexandre (STE-CROIX, p. 311 *et suiv.*). — L.

chose, il tenait ses lettres secrètes et ne les montrait à personne, hors un jour qu'en ayant ouvert une, et s'étant mis à la lire, Éphestion s'approcha, et lisait avec lui par-dessus son épaule. Il ne l'empêcha point; mais tirant seulement son anneau de son doigt, il en mit le cachet à la bouche de son favori pour lui recommander le secret.

Il envoyait de magnifiques présents à sa mère; mais il ne voulut jamais souffrir ni qu'elle se mêlât des affaires, ni qu'elle entrât en aucune sorte dans le gouvernement. Comme elle s'en plaignit en des termes fort aigres, il supporta sa mauvaise humeur avec beaucoup de douceur et de patience. Antipater lui ayant écrit un jour une grande lettre contre elle, après l'avoir lue il dit : *Antipater ignore qu'une seule larme d'une mère efface dix mille lettres comme celle-là.* Cette conduite et cette réponse font voir qu'Alexandre était en même temps bon fils et bon politique, et qu'il comprenait parfaitement combien il est dangereux d'abandonner l'autorité royale à une femme du caractère d'Olympias.

§ X. *Darius quitte Ecbatane. Il est trahi et chargé de chaînes par Bessus, chef des Bactriens. Celui-ci, aux approches d'Alexandre, prend la fuite, après avoir couvert de blessures Darius, qui expire un moment avant qu'Alexandre n'arrive. Il envoie son corps à Sysigambis.*

Après la prise de Persépolis et de Pasargade, Alexandre résolut de poursuivre Darius, qui était déja arrivé à Ecbatane, capitale de la Médie. Il restait encore à ce prince fugitif trente mille hommes de pied, entre

An. M. 3674.
Av. J.C. 330.
Diod. l. 17, p. 540-546.
Arrian. l. 3, p. 133-137.

Plut. in Alex. p. 689. Q. Curt. l. 5, c. 8-14. Justin. l. 11, cap. 15.

lesquels il y avait quatre mille Grecs, qui lui furent fidèles jusqu'à la fin. Il avait, outre cela, quatre mille frondeurs ou gens de trait, et plus de trois mille chevaux, presque tous Bactriens, que commandait Bessus, satrape de la Bactriane. Darius, avec ses troupes, s'écarta un peu du grand chemin, faisant passer devant le bagage; et ayant assemblé ses principaux officiers, il leur parla en ces termes : « Chers compagnons, de « tant de milliers d'hommes qui composaient mon ar- « mée vous êtes les seuls qui ne m'avez point aban- « donné dans tout le cours de ma mauvaise fortune; « et il n'y a bientôt plus que votre fidélité et votre « constance qui me fassent croire que je suis roi. Les « transfuges et les traîtres règnent dans mes villes, non « qu'on les juge dignes de l'honneur qu'on leur fait, « mais afin que leur récompense vous tente et ébranle « vos courages. Vous avez pourtant mieux aimé suivre « ma fortune que celle du vainqueur : en quoi vous « avez mérité que les dieux vous en récompensent; et « ne doutez point qu'ils ne le fassent, si je ne puis « moi-même le faire. Avec de telles troupes et de tels « officiers, j'affronterai sans crainte l'ennemi, quelque « redoutable qu'il paraisse. Quoi ! voudrait-on que je « m'abandonnasse à la discrétion du vainqueur, et que « j'attendisse de lui, pour prix de ma lâcheté et de ma « bassesse, le gouvernement de quelque province qu'il « voudrait bien me laisser ? Non, non; il ne sera ja- « mais au pouvoir de personne ni de m'ôter ni de me « donner le diadême que je porte. Une même heure « verra la fin de mon règne et de ma vie. Si vous avez « tous ce même courage et cette même résolution, « comme je n'en puis douter, je vous réponds de votre

« liberté, et que vous n'aurez point à souffrir le faste « et les insultes des Macédoniens. Vous avez dans vos « mains de quoi venger ou terminer tous vos maux. » Tous répondirent, avec de grands cris, qu'ils étaient prêts à le suivre par-tout, et à répandre leur sang pour sa défense.

C'était le sentiment des troupes. Mais Nabarzane, l'un des plus grands seigneurs de Perse et général de la cavalerie, avait tramé avec Bessus, général des Bactriens, le plus grand de tous les crimes, ayant résolu d'arrêter le roi et de l'enchaîner; ce qu'ils pouvaient exécuter facilement par le moyen des troupes qu'ils commandaient l'un et l'autre. Leur dessein était, s'ils se voyaient poursuivis par Alexandre, de se racheter en lui livrant Darius en vie; et, s'ils échappaient à sa poursuite, de s'emparer du royaume après avoir tué Darius, et de recommencer la guerre. Les traîtres n'eurent pas de peine à gagner les troupes en leur représentant qu'on les traînait au précipice; qu'ils se verraient bientôt accablés sous les ruines d'un empire tout près de tomber, pendant que la Bactriane leur était ouverte et leur tendait les mains en leur offrant des richesses immenses. Quelque sourdes que fussent ces menées, Darius en fut averti, mais ne put les croire. Patron, qui commandait les Grecs, l'exhorta inutilement à faire dresser sa tente dans leur quartier, et à confier la garde de sa personne à des troupes de la fidélité desquelles il était sûr. Il ne put se résoudre à faire cet affront aux Perses, et répondit « qu'il aurait « moins de peine à en être trompé qu'à les condamner; « qu'il aimait mieux souffrir parmi les siens tout ce « que la fortune lui préparait, que de chercher sa sû-

« reté parmi des étrangers, quelque fidèles et bien af-« fectionnés qu'il les crût; qu'aussi-bien il ne pouvait « plus mourir que trop tard, si les soldats qui étaient « de sa nation le jugeaient indigne de vivre. » Il ne fut pas long-temps sans éprouver combien étaient vrais les avis qu'on lui avait donnés. Les traîtres le saisirent, le lièrent avec des chaînes d'or, comme pour faire honneur à sa qualité de roi, et prirent le chemin de la Bactriane, le conduisant dans un chariot couvert.

Quand Alexandre fut arrivé à Ecbatane, il apprit que le roi de Perse en était parti il y avait cinq jours. Il commanda à Parménion de mettre tous les trésors de la Perse dans le château d'Ecbatane, sous une bonne garde qu'il y laissa. Ces trésors montaient, selon Strabon, à cent quatre-vingt mille talents[1] (cinq cent quarante millions), et selon Justin, à dix mille talents de plus (trente millions). Il lui ordonna de marcher ensuite vers l'Hyrcanie par la contrée des Cadusiens, avec les Thraces, les étrangers, et le reste de la cavalerie, à la réserve des compagnies royales. Il écrivit à Clitus, qui était demeuré malade à Suse, qu'aussitôt qu'il serait arrivé à Ecbatane, il prît les troupes qu'on y avait laissées, et qu'il vînt le trouver dans le pays des Parthes.

Strab. l. 15, p. 731.

Justin. l. 12, cap. 1.

Alexandre, avec le reste de ses troupes, se mit à la poursuite de Darius, et arriva le onzième jour à Rhages[2], qui est à une grande journée des portes Caspiennes : mais Darius avait déja passé les défilés. Alexandre, désespérant de le pouvoir atteindre, quelque diligence qu'il pût faire, séjourna là cinq jours

[1] Environ un milliard : voyez l'observation, p. 181. — L.

[2] C'est la ville dont il est parlé dans Tobie, 3, 7.

pour laisser reprendre haleine à ses troupes; ensuite il marcha vers les Parthes, et campa, le premier jour, vers les portes Caspiennes, et les passa le lendemain. Il apprit bientôt que Darius avait été arrêté par les traîtres; que Bessus le faisait traîner sur un chariot, et lui avait fait prendre les devants pour être plus sûr de sa personne; que toute l'armée lui obéissait, à la réserve d'Artabaze et des Grecs, qui, ne pouvant approuver une si noire perfidie, et n'étant pas assez forts pour l'empêcher, avaient quitté le grand chemin et s'étaient retirés vers les montagnes.

Ce fut pour lui une nouvelle raison de hâter sa marche. Les Barbares, à son arrivée, prirent l'épouvante, quoique la partie n'eût pas été égale si Bessus eût eu autant de résolution pour le combat que pour le parricide; car ils surpassaient les ennemis en nombre et en force, et étaient tous frais contre des gens fatigués d'une longue marche : mais le nom et la réputation d'Alexandre, motif tout-puissant à la guerre, les étonna tellement, qu'ils prirent la fuite. Bessus et ses complices, ayant atteint Darius, l'exhortèrent de monter à cheval et de se sauver des mains de son ennemi. Il leur répondit que les dieux étaient prêts à le venger; et, implorant la justice d'Alexandre, il refusa de suivre des parricides. Ils entrèrent alors dans une telle fureur, que, lançant leurs dards contre lui, ils le laissèrent tout couvert de blessures. Après un parricide si détestable, ils se séparèrent, pour laisser en divers lieux des vestiges de leur fuite, et tromper par ce moyen l'ennemi s'il voulait les suivre, ou l'obliger du moins à diviser ses forces. Nabarzane tira vers l'Hyrcanie, et Bessus vers la Bactriane, suivis

tous deux de peu de gens à cheval. Les Barbares, destitués de chefs, se dispersèrent çà et là, selon que la peur ou l'espérance les guidait.

Après plusieurs recherches, on trouva Darius par hasard dans un lieu écarté, le corps tout percé de javelots, couché sur son char et touchant à sa fin. Cependant avant que d'expirer il eut encore la force de demander à boire. Un Macédonien, nommé *Polystrate*, lui en apporta. Il avait avec lui un prisonnier persan, qui lui servit de truchement. Darius, après avoir bu, dit, en se tournant vers le Macédonien, « que dans l'état « déplorable de sa fortune il avait au moins cette con- « solation, de parler à une personne qui l'entendrait, « et que ses dernières paroles ne seraient point per- « dues : qu'il le chargeait de dire à Alexandre que, « sans l'avoir jamais obligé, il mourait son redevable; « qu'il lui rendait mille graces de tant de bontés qu'il « avait eues pour sa mère, pour sa femme et pour ses « enfants, ne s'étant pas contenté de leur sauver la vie, « mais leur ayant laissé tout l'éclat de leur première « grandeur : qu'il priait les dieux de rendre ses armes « victorieuses, et de le faire monarque de l'univers : « qu'il ne croyait pas avoir besoin de lui demander « qu'il vengeât l'exécrable parricide commis sur sa « personne, parce que c'était la cause commune des « rois. »

Puis, prenant la main de Polystrate, « Touche-lui « pour moi dans la main, lui dit-il, comme je touche « dans la tienne; et porte-lui de ma part ce seul gage « que je puis lui donner de mon affection et de ma « reconnaissance. » En finissant ces mots, il expira. Alexandre arrive auprès de lui dans ce moment; et,

voyant le corps de Darius, il pleure amèrement, et, par les marques de la douleur la plus sensible, fait voir combien il était touché de l'infortune de ce prince, qui méritait un meilleur sort. Il détacha d'abord sa cotte d'armes, la jeta sur le corps de Darius; et, l'ayant fait embaumer et orné son cercueil avec une magnificence royale, il l'envoya à Sysigambis pour le faire ensevelir à la façon des rois de Perse et le mettre au tombeau de ses ancêtres.

Ainsi mourut Darius, la troisième année de la 112e olympiade, après avoir vécu près de cinquante ans, et en avoir régné six : prince d'un caractère doux et pacifique, dont le règne, si on en excepte la mort de Charidème, avait été sans violence et sans cruauté, ou par inclination naturelle, ou parce que la guerre continuelle qu'il eut à essuyer contre Alexandre, depuis son avénement à la couronne, ne lui permit pas d'en user autrement. Avec lui finit l'empire des Perses, qui avait duré deux cent six ans, depuis le commencement du règne du grand Cyrus, son fondateur, sous treize rois, savoir : Cyrus, Cambyse, Smerdis le mage, Darius fils d'Hystaspe, Xerxès Ier, Artaxerxe Longue-main, Xerxès II, Sogdien, Darius Nothus, Artaxerxe Mnémon, Artaxerxe Ochus, Arsès, Darius Codoman. An. M. 3674. Av. J.C. 330.

§ XI. *Vices qui ont causé la décadence et enfin la ruine de l'empire des Perses* [1].

La mort de Darius Codoman peut bien être regardée comme l'époque, mais non comme la cause unique

[1] Comparez ce paragraphe avec ce que Rollin a dit, t. II, p. 331-336. — L.

de la destruction de la monarchie persane. Quand on jette une vue générale sur l'histoire des rois dont je viens de faire le dénombrement, et que l'on considère avec quelque attention leurs différents caractères, et leur manière de gouverner, soit dans la guerre, soit dans la paix, il est aisé de reconnaître que cette décadence était préparée de loin, et qu'elle fut conduite à sa fin par des degrés marqués, qui annonçaient une ruine totale.

On peut dire d'abord que l'affaiblissement de l'empire des Perses, et sa dernière chute, venaient de son origine même et de sa première institution. Il avait été formé par la réunion de deux peuples bien différents d'inclinations et de mœurs. Les Perses étaient sobres, laborieux, modestes : les Mèdes ne respiraient que le faste, le luxe, la mollesse et la volupté. L'exemple de la frugalité et de la simplicité de Cyrus, et la nécessité de vivre continuellement sous les armes pour faire tant de conquêtes et pour se maintenir au milieu de tant d'ennemis, suspendirent pendant quelque temps la contagion de ces vices; mais, après que tout fut dompté et soumis, le penchant naturel des Mèdes pour la magnificence et les délices affaiblit bientôt la tempérance des Perses, et devint en peu de temps le goût dominant des deux nations.

Plusieurs autres causes y concoururent. Babylone conquise enivra ses vainqueurs de sa coupe empoisonnée, et les enchanta par les charmes de la volupté. Elle leur fournit les ministres et les instruments propres à favoriser le luxe et à entretenir les délices avec art et délicatesse; et les richesses des provinces les plus opulentes de l'univers, exposées à la discrétion des

nouveaux maîtres, les mirent en état de satisfaire tous leurs desirs.

Cyrus même, comme je l'ai déja observé ailleurs, y donna occasion sans en prévoir les suites, et y tourna les esprits par la fête superbe qu'il donna après avoir terminé ses conquêtes, et dans laquelle il se montra au milieu de ses troupes, compagnes de ses victoires, avec la pompe la plus capable d'éblouir. Il commença à leur inspirer de l'admiration pour le faste, qu'elles avaient jusque-là méprisé. Il leur fit comprendre que la magnificence et les richesses étaient dignes de couronner les plus glorieux exploits, et qu'elles en étaient le terme et le fruit; et en inspirant à ses sujets un violent desir pour des choses qu'ils voyaient si fort estimées par un prince si accompli, il les autorisa par son exemple à s'y livrer sans retenue.

Il étendit encore ce mal en obligeant les juges, les officiers, et les gouverneurs de provinces, de paraître avec éclat aux yeux des peuples, et d'y vivre dans la splendeur, afin de mieux représenter la majesté du prince. D'un côté, ces magistrats et ces commandants prirent aisément cette décoration de leurs charges pour l'essentiel, ne songeant à se distinguer que par ces dehors fastueux; et, de l'autre, les plus riches dans les provinces se les proposèrent pour modèles, et furent bientôt suivis par les gens d'une fortune médiocre, que les petits s'efforcèrent d'égaler.

Tant de causes d'affaiblissement réunies et autorisées publiquement détruisirent en peu de temps l'ancienne vertu des Perses. Ils ne succombèrent pas, comme les Romains, par des déclins imperceptibles, long-temps prévus, et souvent combattus. A peine Cy-

rus fut-il disparu, que l'on vit paraître comme une autre nation, et des rois d'un caractère tout différent. On n'entendit plus parler de cette éducation forte et sévère de la jeunesse persane, de ces écoles publiques de sobriété, de patience et d'émulation pour la vertu; de ces exercices laborieux et guerriers : il n'en resta pas la moindre trace; une jeunesse élevée dans l'éclat et dans la mollesse, qu'elle voyait en honneur, se dégoûta aussitôt de l'heureuse simplicité de ses pères, et forma, dans l'espace d'une génération, une race toute nouvelle avec des mœurs, des inclinations et des maximes contraires aux anciennes. Ils devinrent hauts, vains, mous, inhumains, perfides dans les traités, et eurent pour caractère particulier, d'être de tous les peuples, les plus livrés au luxe, à la somptuosité, à la bonne chère, et à l'ivrognerie même : de sorte qu'on peut dire que l'empire des Perses a été, presque dès sa naissance, ce que les autres empires ne sont devenus que par la succession des années, et qu'il a commencé par où les autres finissent. Il portait dans son sein le principe de sa destruction, et ce vice interne ne fit qu'augmenter de règne en règne.

Après le succès malheureux des expéditions de Darius et de Xerxès contre la Scythie et contre la Grèce, les princes qui vinrent ensuite renoncèrent à l'ambition de faire des conquêtes, et se livrèrent à l'oisiveté, à la mollesse et à l'indolence. Ils négligèrent la discipline militaire, et substituèrent une multitude confuse de milices, tirées par force de leurs pays, à des troupes exercées et endurcies aux travaux de la guerre. On a pu remarquer, en plus d'une occasion, que toute la force et la ressource presque unique de l'armée des

Perses était dans les Grecs qu'ils tenaient à leur solde; qu'à proprement parler ils ne comptaient que sur eux, et qu'ils avaient grand soin de les opposer toujours aux meilleures troupes des ennemis. Ils furent les seuls, dans l'armée de Darius, qui firent bien leur devoir, et qui lui demeurèrent fidèles jusqu'à la fin; et l'on a vu que le seul grand capitaine qu'Alexandre ait eu en tête est Memnon le Rhodien.

Au lieu de choisir, pour commander leurs troupes, des officiers qui eussent de l'expérience et des talents, ils prenaient les plus considérables de chaque nation, qui n'avaient souvent d'autre mérite que celui de la naissance, des richesses et du crédit, et qui ne se distinguaient que par la somptuosité de leurs tables, par la magnificence de leurs équipages, par la foule de leurs gardes, des domestiques, des eunuques et des femmes. Tout cet assemblage, plus fait pour l'ostentation et pour une vaine montre que pour des expéditions militaires, chargeait de bouches inutiles une armée déja trop nombreuse, la rendait pesante dans ses marches et dans ses mouvements par trop d'équipages, et la mettait hors d'état de subsister long-temps dans un pays et de suivre jusqu'au bout de grandes entreprises en présence de l'ennemi.

Les rois de Perse, se renfermant dans l'intérieur de leurs palais pour se livrer aux délices, et ne se communiquant guère au-dehors, donnaient toute leur confiance, et par là toute l'autorité, à des eunuques, à des femmes, à des esclaves, à des courtisans flatteurs occupés uniquement à écarter tout vrai mérite qui leur faisait ombrage, à faire tomber les récompenses des services sur leurs créatures, et à confier les plus

importantes charges plutôt aux personnes dévouées à leurs vues d'intérêt et d'ambition qu'à des sujets capables de bien servir l'état.

Un autre caractère de ces princes, qui n'est que trop ordinaire, contribua beaucoup à la ruine de l'empire. Ils étaient accoutumés dès leur enfance à de fausses louanges, à des complaisances excessives, à des soumissions aveugles. On les élevait dans une si haute idée de leur propre grandeur, qu'ils se persuadaient aisément que le reste des hommes n'était fait que pour les servir et pour leur plaire. On ne prenait pas soin de les instruire de leurs devoirs, des maximes d'un bon et sage gouvernement, des principes pour juger du solide mérite et pour discerner les hommes capables de gouverner sous eux. Ils ignoraient que le pouvoir souverain ne leur était confié que pour protéger leurs sujets et pour les rendre heureux. On ne leur faisait pas sentir le plaisir touchant d'être les délices de leurs peuples et la source publique de la félicité d'un si vaste empire, comme l'avait été le grand Cyrus, que chaque famille aimait comme son père, et dont on avait regardé la perte comme une désolation publique. On faisait consister la grandeur du prince à être craint, et à pouvoir satisfaire impunément toutes ses passions.

Une si mauvaise éducation ne pouvait former que des princes faibles ou vicieux. Ils n'étaient pas en état de soutenir le poids d'un si grand empire, ni d'embrasser toutes les parties d'un gouvernement si étendu et si pénible. La paresse et l'amour du plaisir les rendaient inappliqués et ennemis des affaires, et ils sacrifiaient les plus grands intérêts à leurs amusements.

Quelques-uns avaient naturellement d'assez heureuses dispositions pour devenir bons princes, s'ils n'avaient été amollis par les charmes d'une vie voluptueuse et livrés à la séduction d'une puissance trop absolue et d'une trop grande prospérité. La flatterie les avait rendus incapables d'entendre dans leurs conseils aucune parole libre, ni de souffrir la moindre résistance à leurs volontés.

Il ne faut pas s'étonner s'ils n'étaient guère aimés de leurs sujets, puisqu'ils n'aimaient que leur propre grandeur et étaient accoutumés à y sacrifier tout le reste. Darius, dans son malheur, fut abandonné de ses généraux d'armées, de ses gouverneurs de provinces, de ses officiers, de ses domestiques, de ses peuples, et ne trouva nulle part une affection sincère et un véritable attachement à sa personne et à ses intérêts. L'éclat éblouissant de la monarchie des Perses cachait une faiblesse réelle : cette puissance énorme, accompagnée de tant de faste et de hauteur, n'avait aucune ressource dans le cœur des peuples. Au premier coup qu'on porta à ce colosse, il fut renversé.

§ XII. *Lacédémone se révolte contre les Macédoniens avec presque tout le Péloponnèse. Antipater y accourt, défait les ennemis dans une bataille où Agis est tué. Alexandre marche contre Bessus. Thalestris, reine des Amazones, vient de fort loin pour le voir. De retour dans la Parthie, il se livre au plaisir et à la débauche. Il continue sa marche contre Bessus. Prétendue conspiration de Philotas contre le roi: il est mis à mort, aussi-bien que Parménion son père. Alexandre dompte plusieurs peuples. Il arrive enfin dans la Bactriane. On lui amène Bessus.*

An. M. 3674. Av. J.C. 330. Diod. l. 17, pag. 537. Q. Curt. l. 6, cap. 1.

Pendant que les choses se passaient dans l'Asie comme nous l'avons vu, il y eut quelques mouvements dans la Grèce et dans la Macédoine. Memnon [1], qu'Alexandre avait envoyé en Thrace, s'y étant révolté, et, par sa rébellion, ayant attiré de ce côté-là les forces d'Antipater, les Lacédémoniens crurent que c'était une occasion favorable de secouer le joug de la Macédoine, et attirèrent dans leur parti presque tout le Péloponnèse. Sur cette nouvelle, Antipater, après avoir accommodé les affaires de la Thrace le mieux qu'il lui fut possible, revint à la hâte en Grèce, et dépêcha sur-le-champ des courriers à Alexandre pour lui donner avis de ce qui s'y passait. Dès qu'il eut atteint l'ennemi, il résolut de combattre. L'armée des Lacédémoniens n'était composée que de vingt mille hommes de pied et de deux mille chevaux, sous la conduite d'Agis

[1] C'est un autre que le célèbre Memnon dont il a été parlé auparavant.

leur roi : celle d'Antipater était plus forte du double. Agis, pour rendre ce grand nombre inutile, avait choisi un terrain étroit et resserré. La mêlée fut rude d'abord, chaque parti faisant des efforts extraordinaires de bravoure pour soutenir l'honneur de sa nation. Les uns animés par leur ancienne gloire, les autres par leur grandeur présente, combattaient avec un égal courage, ceux-là pour la liberté, ceux-ci pour l'empire. Tant qu'on demeura dans le terrain où la bataille avait commencé, Agis eut l'avantage; mais, quand, par une fuite simulée, Antipater eut attiré les ennemis en pleine campagne, alors, déployant toutes ses forces, il devint supérieur et sut bien profiter de son avantage. Agis se faisait remarquer par ses armes, par sa bonne mine, et encore plus par son courage. Le fort du combat fut autour de lui : il fit des prodiges de valeur. Enfin, blessé de plusieurs coups, les siens l'emportèrent sur son bouclier. Ils ne perdirent point courage; et, s'étant saisis d'un poste avantageux où ils se tenaient serrés dans leurs rangs, ils soutinrent vigoureusement le choc des ennemis. Après une longue résistance, les Lacédémoniens commencèrent à plier, ne pouvant plus qu'à peine soutenir leurs armes toutes trempées de sueur; puis ils lâchèrent le pied [1], et prirent enfin tout-à-fait la fuite. Le roi, se voyant vivement poursuivi, fit encore quelques efforts, malgré sa faiblesse, pour se défendre contre les ennemis. Intrépide et invincible jusqu'à la fin, mais accablé par le nombre, il mourut les armes à la main.

Il périt dans ce combat, du côté des Lacédémoniens,

[1] Lorsqu'ils eurent été abandonnés de leurs alliés (Diod. XVII, 63).—L.

plus de trois mille hommes, et mille tout au plus des Macédoniens; mais à peine y en eut-il un seul de ceux-ci, qui retournât sans blessures. Cette victoire ne ruina pas seulement la puissance de Sparte et de ses alliés, mais l'espérance de ceux qui n'attendaient que l'issue de cette guerre pour se déclarer. Antipater en manda aussitôt la nouvelle à Alexandre; mais, en sage courtisan, il le fit de la manière du monde la plus modeste, la plus mesurée, et la plus propre à amortir l'éclat d'une victoire qui pouvait l'exposer à l'envie. Il connaissait la délicatesse de son maître sur le point d'honneur, qui lui faisait regarder la gloire d'autrui comme une diminution de la sienne. En effet [1], il ne put apprendre cette nouvelle sans laisser échapper quelques mots qui témoignaient sa jalousie. Antipater n'osa disposer de rien par lui-même. Il permit seulement aux Lacédémoniens d'envoyer une ambassade au roi pour apprendre de sa bouche leur sort. Il leur pardonna, à la réserve des auteurs de la révolte, qu'il fit punir.

Q. Curt. l. 6, c. 2-4. La mort de Darius n'empêcha pas Alexandre de poursuivre Bessus, qui s'était retiré dans la Bactriane, où il avait pris le titre de roi et le nom d'Artaxerxe; mais, voyant enfin qu'il n'y avait pas moyen de l'atteindre, il retourna dans le pays des Parthes. Il séjourna quelques jours à Hécatompyle, et commanda qu'on y amenât des vivres de tous côtés.

Pendant ce séjour, il se répandit un bruit, dans toute l'armée, que le roi, content de ce qu'il avait fait jusque-là, se préparait à retourner en Macédoine. Dans

[1] « Alexander hostes vinci voluerat; Antipatrum vicisse, ne tacitus quidem indignabatur, suæ demptum gloriæ existimans quidquid cessisset alienæ. » (Q. Curt.)

le moment même, les soldats, comme si on eût donné le signal du départ, courent comme des insensés dans leurs tentes, se mettent à plier leur bagage, se hâtent de charger les chariots, et remplissent tout le camp de tumulte. Le bruit en vint bientôt aux oreilles d'Alexandre. Effrayé de ce désordre, il fait venir les officiers dans sa tente, et, les larmes aux yeux, il se plaint de ce qu'au milieu d'une carrière si glorieuse il se voit tout-à-coup arrêté et contraint de retourner en son pays plutôt en vaincu qu'en victorieux. Les officiers le consolent et le rassurent; ils lui représentent que ce mouvement subit n'est qu'une saillie et une fougue passagère qui n'aura point de suite; ils lui répondent de l'obéissance des soldats, pourvu qu'il veuille leur parler lui-même, mais avec bonté et douceur. Il promit de le faire. Ce qui avait donné lieu à ce faux bruit, c'est qu'il avait licencié quelques troupes grecques après les avoir richement récompensées; de sorte que les Macédoniens crurent la guerre finie pour eux comme pour les autres.

Quand Alexandre eut assemblé l'armée, il lui parla en ces termes : « Je ne m'étonne point, soldats, si, « après les grandes choses que nous avons faites jus-« qu'ici, vous êtes rassasiés de gloire et ne cherchez « plus que le repos. Je ne ferai point ici le dénombre-« ment des nations que nous avons domptées : nous « avons conquis plus de provinces que les autres n'ont « pris de villes. Si je croyais nos conquêtes bien assu-« rées parmi des peuples vaincus si promptement, je « ne le dissimule point, je penserais comme vous; et « je me hâterais d'aller revoir mes dieux domestiques, « ma mère, mes sœurs et tous mes sujets, et jouir, dans

« le sein de ma patrie, de la gloire que j'ai acquise avec « vous. Mais cette gloire, elle s'évanouira bientôt, si « nous n'y mettons le dernier sceau. Pensez-vous que « tant de peuples, accoutumés à une autre domination, « et qui n'ont avec nous nulle conformité ni de reli- « gion, ni de mœurs, ni de langage, aient été domptés « au même temps que vaincus, qu'un retour si préci- « pité ne leur remettra pas les armes à la main? Que « deviendront les autres qui restent encore à subjuguer? « Quoi! faute de courage, laisserons-nous notre vic- « toire imparfaite? Mais, ce qui me touche bien plus « vivement, laisserons-nous le crime et l'attentat de « Bessus impuni? Pourrez-vous voir passer le sceptre « de Darius dans les mains meurtrières de ce monstre, « qui, après l'avoir chargé de chaînes comme un captif, « l'a enfin assassiné pour nous ravir la gloire de le « sauver? Pour moi, il me tarde que je ne le voie à « un infame gibet payer à tous les rois et à tous les « peuples de la terre la juste peine de son exécrable « parricide. Je ne sais si je me trompe; mais il me « semble que je lis sur vos visages l'arrêt de sa mort, « et que la colère qui étincelle dans vos yeux m'an- « nonce que vous tremperez bientôt vos mains dans le « sang de ce traître. »

Les soldats ne laissèrent pas achever Alexandre; et, battant des mains, ils s'écrièrent tous à l'envi qu'il les menât où il lui plairait. C'était l'effet ordinaire des discours de ce prince. Dans quelque découragement qu'ils fussent, une seule parole sortie de sa bouche les ranimait sur-le-champ, et leur inspirait cette gaîté et cette ardeur martiale qui paraissait toujours sur son visage. Le roi, profitant de cette heureuse disposition

où il voyait toute l'armée, traverse le pays des Parthes, et arrive en trois jours sur la frontière de l'Hyrcanie, qui se soumit. Il subjugua après cela les Mardes, les Ariens, les Drangiens, les Aracausiens, et plusieurs autres nations encore, où ses armées victorieuses passaient avec plus de rapidité que d'ordinaire on ne voyage. Souvent il poursuivait l'ennemi, des jours et des nuits entières, sans donner presque aucun repos à ses troupes. Par cette rapidité prodigieuse il surprenait des peuples qui le croyaient encore bien loin, et il les accablait avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en état de défense. C'était l'idée qu'avait donnée de ce prince, plusieurs siècles auparavant, le prophète Daniel, en le représentant sous l'image d'une panthère, d'un léopard, d'un bouc qui s'élançait avec une si grande vitesse, que ses pieds semblaient ne pas toucher la terre.

Nabarzane, complice de Bessus, qui avait auparavant écrit à Alexandre, vint se rendre à lui sur sa parole quand il le sut à Zadracarte, capitale de l'Hyrcanie, et entre autres présents lui amena l'eunuque Bagoas, qui depuis eut un grand crédit sur l'esprit de ce prince, comme il l'avait eu sur celui de Darius. Q. Curt. l. 6 cap. 5.

Dans le même temps arriva Thalestris, reine des Amazones. Un ardent desir de voir Alexandre fit sortir cette princesse de ses états, et lui fit parcourir beaucoup de terres pour satisfaire sa curiosité. Quand elle fut assez proche du camp, elle envoya l'avertir qu'une reine qui le venait visiter, et qui mourait d'envie de le connaître, était arrivée, et n'était pas bien loin de là. Alexandre lui ayant donné une réponse favorable, elle commanda à son train de s'arrêter, et vint avec

trois cents femmes ; et dès qu'elle eut aperçu le roi, elle se jeta en bas de cheval, portant deux lances à la main droite. L'habit des Amazones ne leur couvre pas tout le corps ; car du côté gauche elles ont le sein découvert, et tout le reste est caché, hors que leur robe, troussée avec un nœud, ne leur passe pas le genou. Elles gardent une de leurs mamelles pour nourrir leurs filles, et brûlent la droite pour mieux bander l'arc et lancer le javelot ; d'où leur est venu le nom d'*Amazones* [1]. Thalestris regardait le roi sans s'étonner [2], et, le considérant attentivement, ne trouvait pas que sa taille répondît à sa renommée ; car les Barbares sont fort touchés d'un air majestueux, et n'estiment capables des grandes choses que ceux que la nature a favorisés des avantages du corps. Elle ne lui dissimula pas qu'elle était principalement venue pour avoir de sa postérité, ajoutant qu'elle se croyait digne de donner des héritiers à son empire. Cette demande obligea Alexandre de séjourner là quelque temps, après lequel Thalestris retourna en son royaume, et le roi en la province des Parthes. Voilà ce qu'en dit Quinte-Curce. Mais cette histoire, aussi-bien que toute celle des Amazones, paraît à des auteurs fort sensés entièrement fabuleuse [3].

Q Curt. l. 6, cap. 6.

Alexandre se livra dans la suite tout entier à ses

[1] C'est un mot grec qui signifie, *sans mamelles*.

[2] « Interrito vultu regem Thalestris intuebatur, habitum ejus haudquaquam rerum famæ parem oculis perlustrans : quippe omnibus Barbaris in corporum majestate veneratio est, magnorumque operum non alios capaces putant, quàm quos eximia specie donare natura dignata est. » (Q. Curt.)

[3] En effet, les plus judicieux des historiens d'Alexandre, tels que Aristobule, Ptolémée, Charès, Anticlide, Philon de Thèbes, Philippe l'Isangèle, Hécatée d'Érétrie, etc., rejetaient cette histoire comme une fable : et quelques-uns d'entre eux

passions, changeant en orgueil et en débauche la modération et la continence qui l'avaient fait admirer jusque-là, vertus bien nécessaires dans une grande fortune. Il n'était plus le même. Invincible aux dangers et aux fatigues de la guerre, il ne le fut point à la douceur du repos. Dès qu'il eut un peu de relâche, il s'abandonna aux voluptés; et celui que les armes des Perses n'avaient pu vaincre fut vaincu par leurs vices. Ce n'était plus que jeux, que parties de plaisir, que femmes, que festins désordonnés où il passait les jours et les nuits à boire. Ne se contentant pas des troupes de bateleurs et de joueurs d'instruments qu'il avait fait venir de Grèce, il faisait chanter à des femmes captives, qu'il avait à sa suite, des chansons à leur mode. Dans la troupe de ces femmes il en vit une plus triste que les autres, et qui, par une modeste honte accompagnée de dignité, témoignait plus de répugnance à se laisser produire en public. Elle était d'une grande beauté, à laquelle sa pudeur ajoutait de nouvelles graces; car elle tenait les yeux baissés, et faisait ce qu'elle pouvait pour se couvrir le visage. Le roi se douta bien, à son air, qu'elle n'était pas d'une naissance commune: et, s'en étant informé d'elle-même, elle répondit qu'elle était la petite-fille d'Ochus, peu auparavant roi de Perse, et fille de son fils; qu'elle avait épousé Hystaspe, parent de Darius, et général d'une grande armée. Alexandre, touché du sort d'une princesse issue du sang royal et réduite à un si triste état, ne la mit pas seulement

sont contemporains d'Alexandre, et l'avaient accompagné dans son expédition. On sait qu'Onésicrite récitant un jour devant Lysimaque la partie de son ouvrage où il faisait mention de l'aventure de Thalestris, ce prince s'écria en riant: *Où étais-je donc alors?* — L.

en liberté; mais il la rétablit dans tous ses biens, et fit chercher son mari pour la lui rendre.

Ce prince avait naturellement un fonds de bonté et d'humanité qui le faisait compatir aux maux des per-
Plut. in Alex. p. 687. sonnes même de la plus basse condition. Un jour, un pauvre Macédonien conduisait devant lui un mulet chargé d'or pour le roi : le mulet était si las, qu'il ne pouvait plus ni marcher ni se soutenir; le muletier, prenant la charge, la porta, avec beaucoup de peine, un assez long espace de chemin. Le roi, le voyant accablé sous le poids, et prêt à jeter le fardeau à terre pour se soulager : *Ne te lasse pas encore, mon ami*, lui dit-il, *tâche de fournir le reste du chemin, et de porter cette charge dans ta tente, car je te la donne.*

Id. ibid. Dans une marche forcée que fit Alexandre au travers de lieux arides, avec un petit corps de cavalerie, pour atteindre Darius, il rencontra des Macédoniens qui portaient, sur des mulets, de l'eau dans des peaux de chèvre. Ces Macédoniens, ayant vu ce prince demimort de la chaleur extrême et de la soif ardente qui le consumaient, car c'était vers l'heure de midi, remplirent promptement un casque d'eau, et coururent la lui présenter. Alexandre s'informa d'abord à qui ils portaient cette eau. Ils répondirent : *Nous la portons à nos enfants : mais ne vous inquiétez point, seigneur; pourvu que vous viviez, nous en aurons assez d'autres, si nous perdons ceux-ci.* A ces mots, Alexandre prend le casque, et, regardant tout autour de lui, il voit tous ses cavaliers, qui, la tête penchée, et les yeux avidement attachés sur cette boisson, la dévoraient par leurs regards. Il la rend à ceux qui la lui avaient présentée, en les remerciant et sans en boire

une goutte. *Il n'y en a pas assez pour toute ma troupe*, dit-il; *et, si je buvais seul, les autres en seraient encore plus altérés, et mourraient de langueur et de défaillance.* Ses cavaliers, touchés jusqu'au vif d'une magnanimité et d'une tempérance si admirables, lui crièrent de les mener par-tout où il voudrait sans les ménager; qu'ils n'étaient plus las, qu'ils n'avaient plus soif, et qu'ils ne se croyaient plus des hommes mortels pendant qu'ils auraient un tel roi.

De tels sentiments d'une bonté généreuse et compatissante font bien plus d'honneur à un prince que toutes les victoires et que toutes les conquêtes. Si Alexandre les avait toujours conservés, il aurait véritablement mérité le titre et le surnom de *grand* : mais une prospérité trop éclatante et trop suivie, qui est un poids au-dessus de la force humaine, l'en dépouilla peu-à-peu, et lui fit oublier qu'il était homme. Plein d'un mépris dédaigneux pour les coutumes de son pays, comme si elles n'eussent plus convenu au maître du monde, il quitta l'habillement, les mœurs et la manière de vivre des rois de Macédoine, où il trouvait trop de simplicité, et qui lui paraissaient au-dessous de sa grandeur. Il alla jusqu'à affecter le faste des rois de Perse par l'endroit même par lequel ils semblaient s'égaler aux dieux, en exigeant que les vainqueurs des nations se prosternassent à ses pieds et lui rendissent des hommages et des services qui ne conviennent qu'à des esclaves. Il avait fait un sérail de son palais, l'ayant rempli de trois cent soixante concubines, autant qu'en avait eu Darius, avec des troupes d'eunuques, les plus infames de tous les hommes. Non content d'avoir pris lui-même la robe persane, il obligeait aussi ses capi-

taines, ses amis, et tous les grands de sa cour, de s'habiller de la même sorte : ce qui leur causait une douleur sensible ; mais personne n'osait se plaindre, ni le contredire.

Les vieux soldats de Philippe, éloignés de toutes sortes de voluptés, détestaient tout haut ce luxe si prodigieux et tous ces vices dont l'armée s'était infectée dans Suse et dans Ecbatane. C'était même un langage tout commun dans l'armée, « qu'on avait plus perdu « que gagné par la victoire : que c'étaient les Macédo-« niens en effet qu'on pouvait dire vaincus, de prendre « ainsi les coutumes et les mœurs des étrangers ; que « tout le fruit de leur longue absence serait donc de « retourner en leur patrie dans l'équipage et l'habit des « Barbares : qu'Alexandre avait honte d'eux et les dé-« daignait ; qu'il aimait mieux ressembler aux vaincus « qu'aux victorieux, et que de roi de Macédoine il était « devenu satrape de Darius. »

Le roi n'ignorait pas le mécontentement de sa cour et de son armée, et il essaya d'en regagner l'estime et l'amitié par ses bienfaits et ses largesses : mais la servitude [1], à quelque haut prix qu'on la mette, ne peut plaire à des hommes libres. Il crut que le remède le plus sûr était de les occuper, et pour cela il les mena contre Bessus. Mais, parce que l'armée était si chargée de butin et d'attirail inutile, qu'elle ne pouvait qu'à peine se remuer, il fit porter au milieu de la place publique tout son bagage premièrement, ensuite celui de ses troupes, à la réserve des choses nécessaires ; puis fit porter le tout de là sur des chariots dans une

[1] « Sed, ut opinor, liberis pretium servitutis ingratum est. » (Q. Curt.)

grande campagne. Tout le monde était en peine de ce qu'il voulait faire. Après avoir renvoyé les chevaux, il mit le feu lui-même à ses propres hardes, et commanda qu'on en fît autant à toutes les autres. Les Macédoniens allumaient donc eux-mêmes le feu, et brûlaient ces riches dépouilles, qui étaient le prix de leur sang, et qu'ils avaient bien souvent tirées du milieu des flammes. Un tel sacrifice devait leur coûter beaucoup; mais l'exemple du roi étouffait toutes les plaintes, et la perte de leur bagage semblait les toucher moins que celle de la discipline. Une courte harangue du prince apaisa toute leur douleur; et, se trouvant désormais plus libres pour leurs fonctions, ils partirent avec joie, et prirent leur marche vers la Bactriane. Ils trouvèrent, dans cette marche, des difficultés qui auraient rebuté tout autre qu'Alexandre : mais rien n'était capable de l'effrayer ni de l'arrêter; et il comptait fermement sur son bonheur, qui, en effet, ne l'abandonna jamais, et le tira de mille dangers où lui et son armée auraient dû naturellement périr.

Quand il fut arrivé dans le pays des Dranges, un nouveau genre de danger lui causa beaucoup d'inquiétude et d'alarme : c'était le bruit d'une conspiration contre sa personne. Un certain Dymnus, peu considéré à la cour, en avait formé le dessein pour quelque mécontentement particulier. Il en avait fait part à un jeune homme appelé Nicomachus, qui s'en ouvrit à Cébalinus, son frère. Celui-ci le déclara aussitôt à Philotas, et le pria instamment d'en donner avis au roi, parce que le temps pressait, et que dans trois jours ce criminel dessein devait être mis à exécution. Philotas, ayant loué sa fidélité, rentre de ce pas chez le roi, avec qui

Diod. l. 17, p. 550, 551. Q. Curt. l. 6, cap. 7-11 et l. 7, c. 1, 2. Arrian. l. 3, p. 141, 142. Plut. in Alex. p. 692, 693.

il s'entretint long-temps de tout autre chose, sans lui dire un mot de ce qu'il venait d'apprendre. Sur le soir, Cébalinus, le prenant à la sortie, et lui demandant s'il avait fait ce dont il l'avait prié, il lui répondit qu'il n'avait pu en parler au roi, et passa outre. Le lendemain ce jeune homme se présenta encore à lui comme il entrait au palais, et le conjura de se ressouvenir de ce qu'il lui avait communiqué le jour de devant. Il lui dit qu'il n'avait garde d'y manquer, et toutefois il n'en parla point encore. Alors Cébalinus commença à se défier de lui, et, craignant que, si la chose venait à se découvrir par un autre, on ne lui fît un crime de son silence, la fit savoir à Alexandre par une autre voie. Le prince, ayant appris de la bouche même de Cébalinus tout ce qui s'était passé et les instances réitérées qu'il avait faites à Philotas, commença par ordonner qu'on lui amenât Dymnus. Celui-ci, se doutant bien pourquoi le roi le mandait, se passa son épée au travers du corps. Les gardes, l'ayant empêché de s'achever, l'emportèrent au palais. Le roi lui demanda quelle raison il avait eue de juger Philotas plus digne que lui du royaume de Macédoine. Mais il avait déja perdu la parole; de sorte qu'après un profond soupir, tournant la tête de l'autre côté, il rendit l'esprit.

Le roi ensuite fit venir Philotas, et lui parlant seul à seul et sans témoins, il s'informa de lui-même s'il était vrai que Cébalinus l'eût pressé à diverses reprises de lui parler d'une conspiration formée contre lui. Philotas, sans faire paraître de trouble, l'avoua ingénument, mais s'excusa sur ce que l'auteur de cet avis lui avait paru peu digne de créance. Il ajouta néanmoins que la mort de Dymnus lui faisait connaître

qu'il avait eu grand tort de garder un si long silence dans une affaire de cette nature; et, se reconnaissant coupable, il embrassa les genoux du roi, et le supplia d'avoir plus d'égard à sa vie passée qu'à la faute qu'il venait de commettre, non par aucune mauvaise intention, mais dans la crainte d'alarmer mal à propos le roi par un avis qui lui paraissait sans fondement. Il n'est pas aisé de dire si Alexandre le crut, ou si alors il dissimula. Quoi qu'il en soit, il lui donna la main en signe de réconciliation, et lui dit qu'il voulait bien croire qu'il avait plutôt méprisé l'avis qu'il ne l'avait céelé.

Philotas avait beaucoup d'envieux et d'ennemis à la cour; et il était difficile que cela fût autrement, parce qu'entre tous les courtisans il était un de ceux qui avaient le plus de familiarité et de crédit auprès du roi. Au lieu de tempérer et d'amortir l'éclat d'une faveur si brillante, par un air de douceur et de bonté et par une sage modération, il semblait au contraire ne chercher qu'à irriter l'envie par l'affectation d'un faste insensé qui dominait généralement dans ses vêtements, dans son train, dans ses équipages, dans sa table, et encore plus par des manières pleines de hauteur et de fierté qui le faisaient haïr de tout le monde. Parménion, son père, choqué de cet air fastueux, lui dit un jour : *Mon fils, fais-toi plus petit*[1]. Ce mot est plein de sens, et marque un homme qui connaissait parfaitement la cour. Il lui donnait souvent de pareils avis; mais une trop grande prospérité rend sourd et aveugle, et l'on ne croit pas qu'une faveur si bien éta-

[1] Ὦ παῖ, χείρων μοι γίνου.

blie puisse jamais changer. Philotas éprouva bien le contraire.

Alexandre avait d'anciens sujets de plainte contre lui. Il se donnait la liberté de parler peu respectueusement du prince, et fièrement de lui-même. Ouvrant un jour son cœur à une femme qu'il aimait (elle s'appelait *Antigona*), il se mit à vanter insolemment les services de son père et les siens. « Qu'aurait été Philippe, « disait-il, sans Parménion? et que serait Alexandre « sans Philotas? Que deviendrait sa prétendue divi- « nité, et son père Ammon, si nous nous opposions à « cette fable? » Tous ces discours furent rapportés à Alexandre, et le fait fut constaté par la déposition même d'Antigona. Il l'avait néanmoins dissimulé jusque-là, sans que jamais il eût laissé échapper contre lui aucune plainte à ce sujet dans le vin et dans la débauche; et il ne s'en était ouvert à aucun de ses amis, pas même à Éphestion, pour qui il n'avait rien de secret. Mais l'accusation récente fit revivre tous les anciens mécontentements.

Plut. de fortuna Alex. or. 2, p. 339.

Aussitôt après l'entretien qu'il avait eu avec Philotas, il tint conseil avec ses principaux confidents. Cratère, qui était fort bien dans son esprit, et qui, par cette raison-là même, portait d'autant plus d'envie à Philotas, crut que c'était là une belle occasion de supplanter son rival. Cachant donc sa haine sous une apparence de zèle, il fit sentir au roi « combien il avait à craindre « et de la part de Philotas même, parce que le pardon « ne change point un cœur qui a pu concevoir un « parricide si exécrable, et de celle de Parménion, son « père, qui ne pourra, disait-il, soutenir cette pensée, « qu'il doit au prince la vie de son fils. Il est des bien-

« faits qui deviennent à charge, et dont on ne cherche « qu'à abolir la mémoire, quoi qu'il en doive coûter. « D'ailleurs, qui peut nous répondre que tous deux ne « soient point entrés dans le complot? Quand il s'agit « du salut du prince, tout est important, et tout de- « vient preuve, jusqu'aux plus légers soupçons. Peut-il « entrer dans l'esprit qu'un favori, comblé de graces « par son roi, demeure tranquille sur un avis de cette « importance? Mais, dit-on, c'étaient de jeunes gens « peu dignes de foi qui faisaient ce rapport. Pourquoi « donc les tenir deux jours comme s'il y eût ajouté « créance, et leur promettre toujours d'en parler au « roi? Qui ne voit que c'était pour les empêcher d'ar- « river à lui par une autre voie? Sire, votre intérêt, « et celui de l'état, demandent qu'on mette à la ques- « tion Philotas, pour s'assurer du fait, et pour con- « naître les complices. » Ce fut l'avis de tous ceux qui assistaient au conseil, et le roi s'y rendit. Il les congédia après leur avoir recommandé le secret; et, pour mieux cacher sa résolution, il fit publier le départ pour le lendemain. Il convia même Philotas à souper.

Au commencement de la nuit, différents corps-de-garde ayant été disposés où il était nécessaire, on entra chez Philotas. Il dormait d'un profond sommeil. S'étant éveillé en sursaut, comme on lui mettait les fers aux mains, il s'écria : *Ah! seigneur, la rage de mes ennemis a prévalu sur votre bonté.* Après quoi on lui couvrit le visage, et on l'emmena au palais, sans qu'il dît un seul mot. Le lendemain, les Macédoniens ayant eu ordre de s'y rendre en armes, il s'y en trouva au nombre de six mille. C'était une ancienne coutume, qu'en temps de guerre l'armée connaissait des crimes

capitaux, et en temps de paix le peuple : de sorte que la puissance du prince n'avait point de lieu, si elle n'était autorisée de l'un ou de l'autre ; et il fallait que le roi commençât par persuader avant que de pouvoir user de son pouvoir[1].

On exposa d'abord le corps de Dymnus, la plupart ne sachant ce qu'il avait fait, ni par quelle aventure il était mort. Puis le roi vint à l'assemblée, la douleur peinte sur le front, et toute sa cour de même, chacun attendant où aboutirait ce funèbre appareil. Le roi tint long-temps les yeux baissés contre terre comme tout interdit. Enfin, ayant repris ses esprits, il parla de la sorte : « Peu s'en est fallu, soldats, que je ne « vous aie été ravi par la trahison d'un petit nombre « de scélérats : mais me voici encore plein de vie par « la providence et la miséricorde des dieux : et je pro- « teste que rien ne m'anime davantage à la poursuite « des parricides que la vue de cette assemblée, dont « l'intérêt m'est plus cher que ma propre conserva- « tion : car je ne souhaite de vivre que pour vous ; et « le plus doux fruit de ma vie, pour ne pas dire « l'unique, est la satisfaction que j'aurais de pouvoir « reconnaître les services de tant de braves hommes à « qui je dois tout. » A ces mots, il fut interrompu par les cris et les gémissements des soldats, qui se prirent tous à pleurer. « Hé! que sera-ce donc, poursuivit-il, « quand je vous aurai nommé les auteurs d'un si exé- « crable attentat? Je n'y puis penser sans frémir. Ceux « que j'avais le plus comblés de mes bienfaits, à qui « j'avais le plus témoigné d'amitié, en qui j'avais mis

[1] « Nihil potestas regum valebat, nisi priùs valuisset auctoritas. » (Q. Curt.)

« toute ma confiance, et qui étaient les dépositaires « de mes secrets les plus intimes, Parménion et Phi« lotas. » A ces noms, tous les soldats se regardaient l'un l'autre, n'osant s'en rapporter au témoignage de leurs yeux et de leurs oreilles, ni croire ce qu'ils voyaient et ce qu'ils entendaient. On fit venir Nicomachus, Métron et Cébalinus, qui déposèrent tout ce qu'ils savaient. Pas un d'eux ne chargeait Philotas d'avoir part à la conjuration. L'assemblée, dans un trouble et un saisissement qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer, gardait un triste et morne silence.

On amena Philotas, qui avait les mains liées derrière le dos, et la tête couverte d'un méchant linge tout usé. Quel spectacle! Tout hors de lui-même, il n'osaît ni lever les yeux, ni ouvrir la bouche. Puis, les larmes lui coulant des yeux en abondance, il s'évanouit entre les bras de celui qui le tenait. Et, comme on lui essuyait les pleurs dont il avait le visage baigné, le cœur et la voix lui revenant peu-à-peu, il semblait vouloir parler. Le roi lui dit que les Macédoniens seraient ses juges, et il se retira. Il ne fut pas difficile à Philotas de se justifier. Aucun des témoins, et de ceux qui furent mis à la question, n'avait déposé contre lui comme complice de la conspiration. Dymnus, qui en était l'auteur, ne l'avait nommé à aucun des conjurés; et, s'il y eût eu part, et qu'il en eût été le chef comme on le prétendait, il n'aurait pas manqué de le nommer à la tête de tous les autres, pour les engager plus sûrement dans son complot. Si Philotas s'était senti coupable, sachant que Cébalinus, instruit de tout, cherchait avec empressement à en faire donner avis

au roi, était-il vraisemblable qu'il fût demeuré tranquille deux jours entiers sans prendre aucune mesure ou pour se défaire de Cébalinus, ou pour mettre à exécution son projet, ce qui lui eût été très-facile? Il mit ces preuves et beaucoup d'autres dans tout leur jour, et n'oublia pas les raisons qui lui avaient fait mépriser l'avis qu'on lui avait donné, comme imaginaire et sans fondement. Puis, tournant tout d'un coup son discours vers Alexandre comme s'il eût été présent : « Seigneur, « dit-il, quelque part que vous soyez (car on a cru « qu'il écoutait tout, caché derrière un rideau), si j'ai « failli en ne vous communiquant point l'avis que j'a- « vais reçu, je vous ai confessé ma faute, et vous me « l'avez pardonnée. Vous m'avez donné votre main « royale pour gage, et vous m'avez même fait l'honneur « de m'admettre à votre table. Si vous m'avez cru, je « suis innocent : si vous m'avez pardonné, j'ai ma grace. « Je m'en tiens à votre jugement. Quel nouveau crime « ai-je commis depuis? Je dormais d'un profond som- « meil quand mes ennemis m'ont éveillé en me char- « geant de chaînes. Est-ce là l'état d'un homme qui se « sent coupable du plus horrible des crimes? Ma con- « science et votre parole, seigneur, me procuraient cette « tranquillité. Ne souffrez pas que l'envie de mes en- « nemis l'emporte sur votre clémence et sur votre « justice. »

Le résultat de l'assemblée fut que Philotas serait mis à la question. C'étaient ses ennemis les plus déclarés qui y présidaient. Il n'y eut sorte de torture qu'on ne lui fît souffrir. Il montra d'abord beaucoup de fermeté et de constance : les tourments ne purent lui arracher aucune parole, pas même un seul soupir.

Mais enfin, vaincu par la douleur, il s'avoua coupable, nomma plusieurs complices, et chargea même son père. Le lendemain, on fit lecture des réponses de Philotas en pleine assemblée, lui présent. Il fut condamné tout d'une voix, et, aussitôt après, assommé à coups de pierres avec quelques autres conjurés, selon la coutume de Macédoine.

On jugea aussi en même temps, et l'on fit mourir Lynceste Alexandre, qui avait été convaincu de conspiration contre le prince, et qui depuis trois ans était retenu en prison.

La condamnation de Philotas entraîna celle de Parménion, soit que le roi le jugeât effectivement coupable, soit qu'il crût avoir tout à craindre de sa part après la mort de son fils. Polydamas, l'un des seigneurs de la cour, fut chargé de cette exécution : il avait été un des plus intimes amis de Parménion, si l'on peut donner ce nom à des courtisans qui n'aiment que leur fortune. C'est ce qui le fit choisir, comme ne pouvant donner aucun soupçon à celui contre qui on l'envoyait. Il partit pour la Médie, où Parménion commandait l'armée, et avait la garde des trésors du roi, qui montaient à cent quatre-vingt mille talents, c'est-à-dire cinq cent quarante millions[1]. Le roi l'avait chargé de plusieurs lettres pour Cléandre, lieutenant de roi dans la province, et pour les principaux officiers. Il en avait deux pour Parménion, l'une d'Alexandre, l'autre scellée du cachet de Philotas, comme s'il eût été encore vivant, afin que le père ne se doutât de rien. Polydamas fit le chemin en onze jours, et des-

[1] Voyez la note, page 181, ci-dessus.

cendit de nuit chez Cléandre. Toutes les mesures nécessaires ayant été prises, ils allèrent ensemble le lendemain, bien accompagnés, trouver Parménion. Il se promenait dans son parc. Du plus loin que Polydamas l'aperçut, il courut l'embrasser, faisant éclater la joie sur son visage; et, les compliments faits de part et d'autre mêlés de beaucoup de caresses, il lui donna la lettre qu'Alexandre lui écrivait. En l'ouvrant, il lui demanda ce que faisait le roi. Il répondit qu'il l'apprendrait par sa lettre. Et Parménion, après l'avoir lue, lui dit : « Le roi se prépare à marcher contre les « Arachosiens. Quel admirable prince, qui ne se donne « point de repos ! Il serait pourtant bien temps qu'il son« geât à se ménager, après avoir acquis tant de gloire. » Ensuite il prit la lettre écrite au nom de Philotas; et, à en juger par son visage, il la lisait avec plaisir. Dans ce moment, Cléandre lui plonge le poignard dans le flanc, puis lui porte un autre coup à la gorge, et les autres lui donnèrent même plusieurs coups après sa mort.

Ainsi finit ce grand homme, illustre dans la paix comme dans la guerre, qui avait fait plusieurs belles actions sans le roi, au lieu que le roi n'avait jamais rien fait de grand sans lui. Il était homme de tête et d'exécution, aimé des grands, et plus encore des gens de guerre, qui avaient en lui une entière confiance, et qui se tenaient sûrs de la victoire quand ils marchaient sous sa conduite, tant ils comptaient sur son habileté et sur son bonheur. Il était âgé pour-lors de soixante-dix ans, et avait jusque-là servi le prince avec un zèle et une fidélité inviolables, dont il fut mal payé, son fils et lui ayant été mis à mort sur un simple soupçon, assez

léger et destitué de toute preuve réelle, qui fit néanmoins oublier en un moment tous les grands services qu'ils avaient rendus l'un et l'autre à leur patrie.

Alexandre sentit bien que ces cruelles exécutions pouvaient aliéner de lui les esprits, et il le connut clairement par des lettres que ses soldats écrivaient en Macédoine, et qu'il intercepta. Jugeant à propos de séparer du reste de l'armée ceux qui s'étaient le plus distingués par leurs murmures et leurs plaintes, de peur que leurs discours séditieux n'y répandissent le même esprit, il en fit un corps à part, auquel il donna pour chef Léonidas, sans les punir autrement que par cette espèce d'ignominie. Ils y furent très-sensibles, et travaillèrent à en effacer la honte par un courage, une fidélité et une soumission qui ne se démentirent plus dans la suite.

An.M. 3675.
Av. J.C. 329.
Arrian. l. 3, p. 143-148.
Q. Curt. l. 7, cap. 3-5.
Diod. l. 17, p. 552-554.

Pour éviter les suites de ce secret mécontentement, Alexandre se mit en marche, et continua la poursuite de Bessus. Ce ne fut pas sans de grandes peines et de grands dangers. Après avoir traversé la Drangiane, l'Arachosie, le pays des Arimaspes, où tout céda à ses armes, il arriva à une montagne appelée *Paropamisus*, qui fait partie du Caucase[1], où son armée essuya d'incroyables fatigues, à cause de la lassitude, de la disette, du froid, des neiges, qui firent périr un grand nombre de soldats. Bessus ravagea tout le pays qui était

[1] Le Caucase est proprement le massif de montagnes qui sépare les bassins de la mer Noire et de la mer Caspienne; mais il faut observer que, lors de l'expédition d'Alexandre, les Macédoniens donnèrent le nom de *Caucase* aux montagnes qui environnent les sources de l'Indus, et qui se prolongent jusqu'au-delà des embouchures du Gange. Dans la suite, les Grecs apprirent à distinguer les différents noms qu'elles portaient, sans cesser de les considérer comme une continuation de la grande chaîne du Taurus. — L.

entre lui et le Caucase, pour mettre Alexandre, par la disette de vivres et de fourrages, hors d'état de le poursuivre. En effet, il eut beaucoup à souffrir; mais rien n'était capable de le rebuter. Ayant fait reposer son armée à Drapsaque, il s'avança vers Aorne et Bactre, les deux plus puissantes villes de la Bactriane, et s'en rendit maître. A l'approche d'Alexandre, les Bactriens, au nombre de sept ou huit mille, qui jusque-là avaient paru fort attachés à Bessus, l'abandonnèrent tous, et se retirèrent chacun chez eux. Bessus, avec le petit nombre de troupes qui lui étaient demeurées fidèles, passa le fleuve Oxus, brûla tous les bateaux dont il s'était servi, dans la vue d'en rendre le passage impraticable à Alexandre, et se retira à Nautaque, ville de la Sogdiane, résolu d'y lever une nouvelle armée. Alexandre ne lui en laissa pas le temps. N'ayant point trouvé d'arbres ni de bois pour construire des barques et des radeaux, il s'avisa de distribuer aux soldats quantités de peaux pleines de paille et d'autres matières sèches et légères, sur lesquelles s'étant couchés ils traversèrent le fleuve; et ceux qui étaient passés les premiers se mettaient en bataille pendant que les autres suivaient. Il fit passer de cette sorte toute son armée en six jours.

Cependant Spitamène, qui était le grand confident de Bessus, forma contre lui une conspiration avec deux autres de ses principaux officiers. S'étant saisis de sa personne, ils le chargent de chaînes, lui arrachent sa tiare de la tête, mettent en pièces la robe royale de Darius, dont il était revêtu, et le font monter sur un cheval pour le livrer à Alexandre.

Ce prince arriva à une petite ville où habitaient les

Branchides. C'était une famille d'habitants de Milet, que Xerxès, à son retour de Grèce, avait autrefois fait passer dans la haute Asie, et qu'il y avait richement établis, pour les récompenser de ce qu'ils lui avaient livré les trésors du temple d'Apollon surnommé *Didyméen*, dont ils étaient les gardiens. Ils reçurent le roi avec de grandes démonstrations de joie, et se rendirent à lui eux et leur ville. Alexandre fit venir les Milésiens qui étaient dans son armée, lesquels conservaient contre les Branchides une haine héréditaire, à cause de la perfidie de leurs ancêtres. Il laissa à leur choix, ou de venger l'injure qu'ils en avaient autrefois reçue, ou de leur pardonner en considération de leur commune origine. Étant partagés de sentiments entre eux, et ne pouvant s'accorder, Alexandre prit sur lui la décision. Le lendemain il donna ordre à sa phalange d'environner la place, et, dès qu'on en aurait donné le signal, de saccager ce repaire de traîtres, et de les faire tous passer au fil de l'épée. Cet ordre inhumain fut exécuté avec la même barbarie qu'il avait été donné. Tous les citoyens, dans le temps même qu'ils allaient au-devant d'Alexandre pour lui rendre leurs hommages, furent égorgés par les rues et dans leurs maisons, sans qu'on eût aucun égard à leurs cris et à leurs larmes, et sans qu'on fît aucune distinction ni de sexe ni d'âge : on arracha même les fondements des murs pour n'y laisser aucun vestige de ville. Quel était donc le crime de ces malheureux habitants ? Étaient-ils responsables de celui qu'avaient commis leurs pères il y avait plus de cent cinquante ans ? Je ne sais si l'histoire fournit

quelque autre exemple d'une barbarie si brutale et si forcenée.

Peu de temps après on amena à Alexandre Bessus, non-seulement lié et garrotté, mais tout nu. Spitamène le tenait attaché avec une chaîne qu'on lui avait passée au cou; et l'on n'eût su dire à qui cet objet était plus agréable, aux Barbares ou aux Macédoniens. En le présentant au roi, il lui dit : « Enfin je vous ai « vengés, vous et Darius, mes rois et mes maîtres. Je « vous amène ce scélérat, qui a assassiné son seigneur, « et qui est traité maintenant selon l'exemple qu'il en « a lui-même donné. Hélas! que Darius ne peut-il être « témoin d'un tel spectacle! » Alexandre, après avoir fort loué Spitamène, se tournant vers Bessus, lui dit: « Quelle rage de tigre s'est emparée de ton cœur pour « avoir osé charger de chaînes, puis égorger ton roi « et ton bienfaiteur? Retire-toi de devant mes yeux, « monstre de perfidie et de cruauté? » Il n'en dit pas davantage; et, ayant fait venir Oxathre, frère de Darius, il lui remit Bessus entre les mains, pour lui faire essuyer toute l'ignominie qu'il méritait, différant néanmoins son supplice, dans la vue de le faire juger dans l'assemblée générale des Perses.

§ XIII. *Alexandre, après avoir pris beaucoup de villes dans la Bactriane, en bâtit une près de l'Iaxarte, à laquelle il donne son nom. Les Scythes, alarmés de la construction de cette ville qui les bridait, lui députent des ambassadeurs, qui lui parlent avec une liberté extraordinaire. Après les avoir renvoyés, il passe l'Iaxarte, remporte une victoire contre les Scythes, et traite favorablement les vaincus. Il punit et appaise la révolte des Sogdiens. Il envoie Bessus à Ecbatane pour y être puni. Il se rend maître de la ville de Pétra, qui paraissait imprenable.*

Alexandre, insatiable de victoires et de conquêtes, allait toujours en avant, cherchant de nouveaux peuples qu'il pût dompter. Après avoir recruté sa cavalerie, qui avait beaucoup souffert dans les longues et périlleuses marches qu'il avait faites, il s'avança jusqu'à l'Iaxarte [1].

Arrian. l. 3, p. 148, 149; et lib. 4, p 150-160. Q. Curt. l. 7, cap. 6-11.

Près de là, des Barbares, descendant tout-à-coup de leurs montagnes, vinrent attaquer brusquement les troupes d'Alexandre; et, ayant emmené avec eux un grand nombre de prisonniers, ils regagnèrent leurs retraites, où ils étaient vingt mille hommes, qui combattaient avec des arcs et des frondes. Le roi alla en personne les assiéger; et, étant des premiers à l'attaque, il fut blessé d'une flèche à l'os de la jambe, et

[1] Quinte-Curce et Arrien l'appellent *le Tanaïs;* mais ils se trompent. Le Tanaïs est bien plus à l'occident, et se décharge, non pas dans la mer Caspienne, mais dans le Pont-Euxin; et c'est ce que nous appelons aujourd'hui *le Don.*

le fer demeura dans la plaie. Les Macédoniens, également affligés et alarmés, l'emportèrent aussitôt, mais non pas si secrètement qu'ils en pussent dérober la connaissance aux Barbares, qui du haut de la montagne voyaient tout ce qui se passait en bas. Ils envoyèrent donc le lendemain des ambassadeurs au roi, qui les fit entrer sur-le-champ, et, ôtant le bandage et l'appareil de sa plaie, leur fit voir sa jambe sans leur témoigner la grandeur de son mal. Ils l'assurèrent qu'ayant appris sa blessure, ils n'en avaient pas reçu moins de déplaisir que les Macédoniens mêmes; et que, s'ils eussent pu découvrir celui qui avait fait le coup, ils le lui auraient mis entre les mains : qu'il n'appartenait qu'à des impies de faire la guerre aux dieux ; qu'au reste, vaincus par son incomparable valeur, ils se rendaient à lui, eux et tous les peuples qui les suivaient. Le roi, leur ayant donné sa foi, et retiré ses prisonniers, les reçut en son obéissance.

Après, il leva le camp, et, s'étant fait mettre sur un brancard, il y eut une grande dispute entre les gens de pied et de cheval à qui le porterait, chacun prétendant de part et d'autre que cet honneur leur appartenait. On ne put les concilier qu'en ordonnant qu'ils le porteraient tour-à-tour.

De là il se rendit le quatrième jour à Maracande, ville très-considérable, capitale de la Sogdiane, dont il se rendit maître, et y laissa une bonne garnison; après quoi il brûla et ravagea tout le plat pays.

Il lui arriva alors une ambassade des Abiens Scythes, qui depuis la mort de Cyrus étaient toujours demeurés libres et indépendants : ils venaient se soumettre à Alexandre. Ils étaient estimés les plus justes

de tous les Barbares. Jamais ils ne faisaient la guerre que pour se défendre; et la liberté, dont ils usaient avec modération, avait entre eux égalé les plus petits aux plus grands. L'amour de la pauvreté et de la justice faisait leur propre caractère, et les mettait en état de se passer et de rois et de lois. Le roi leur fit un bon accueil, et les reçut sous sa protection. Il envoya un des principaux de sa cour pour reconnaître leur pays, et même ces autres Scythes qui habitent au-dessus du Bosphore Cimmérien.

Il avait choisi un lieu propre à bâtir une ville sur l'Iaxarte, pour tenir en bride, tant ceux qu'il avait déja domptés, que les autres dont il se voulait rendre maître. Mais ce dessein fut retardé par la révolte des Sogdiens, suivie bientôt de celle de la Bactriane. Alexandre manda Spitamène, qui lui avait livré Bessus, le croyant fort propre à remettre ce peuple dans l'obéissance : mais c'était lui qui avait le plus contribué à ce soulèvement. Le roi, étrangement surpris de cette perfidie, songea à en tirer vengeance d'une manière éclatante. Il alla en personne former le siége de Cyropolis. C'était la dernière ville de l'empire des Perses, bâtie par le grand Cyrus dont elle portait le nom. Il envoya en même temps Cratère, avec deux autres de ses officiers-généraux, assiéger la ville des Mémacéniens. On députa à ceux-ci cinquante cavaliers, pour les exhorter à avoir recours à la clémence d'Alexandre. Ils furent d'abord assez bien reçus; mais, la nuit, ils furent tous égorgés. Alexandre avait résolu d'épargner Cyropolis en faveur de Cyrus : car entre ceux qui ont régné sur ces peuples il n'y en avait point qu'il admirât davantage que ce roi et Sémiramis, comme

ayant surpassé tous les autres en grandeur de courage et en actions héroïques. Il fit donc offrir des conditions très-favorables aux assiégés, qu'une opiniâtreté aveugle leur fit rejeter, même avec hauteur et insolence. Ayant pris la ville d'assaut, il l'abandonna au pillage, et la rasa jusqu'aux fondements. De là il passa à l'autre ville, assiégée par Cratère. Jamais place ne se défendit mieux. Alexandre y perdit ses meilleurs soldats, et lui-même fut en grand danger de sa personne; car il reçut un coup de pierre à la tête, dont il tomba évanoui, ayant entièrement perdu connaissance. En effet, l'armée le pleura comme mort. Mais ce prince, que nul danger, nul contre-temps ne pouvait abattre, pressa encore plus vivement le siége, sans attendre que sa blessure fut guérie, la colère fournissant une nouvelle flamme à son ardeur naturelle. Ayant donc fait saper le mur, il fit une grande brèche, par où il entra dans la place, qui fut mise à feu et à sang, et ruinée de fond en comble. Plusieurs autres villes éprouvèrent le même sort. C'était ici une troisième révolte de la part des peuples de la Sogdiane, que le double pardon qu'Alexandre leur avait accordé ne put faire revenir à la raison. Ils perdirent plus de six-vingt mille hommes dans ces différents siéges. Alexandre envoya après cela Ménédème avec trois mille hommes de pied et huit cents chevaux à Maracande, d'où Spitamène avait chassé la garnison macédonienne et s'y était enfermé.

Pour lui, il revint camper sur l'Iaxarte, où il ferma de murs tout l'espace que son armée avait occupé, et y bâtit une ville de soixantes stades [1] de tour, qu'il

1. Trois lieues.

nomma encore *Alexandrie*, car il en avait déja bâti plusieurs autres. Il y fit travailler avec tant de diligence, qu'en moins de vingt jours les remparts furent élevés et les maisons construites. Aussi y eut-il grande émulation entre les soldats, à qui aurait le premier fourni sa tâche, car chacun avait la sienne; et, pour peupler sa nouvelle ville, il racheta tout ce qu'il put trouver de prisonniers, y établit plusieurs Macédoniens qui n'étaient plus en état de servir, et y admit aussi plusieurs des gens du pays qui s'offrirent pour l'habiter.

Mais le roi des Scythes qui sont au-delà de l'Iaxarte, voyant que cette ville bâtie sur le fleuve était un joug qu'on lui imposait, envoya de nombreuses troupes pour la démolir, et chasser bien loin de là celles des Macédoniens. Alexandre, qui n'avait pas eu dessein d'attaquer les Scythes, voyant qu'ils faisaient des courses à sa vue avec beaucoup d'insolence, se trouva fort embarrassé, d'autant plus que dans le même temps il apprit que le corps de troupes qu'il avait envoyé contre Maracande avait été taillé en pièces presque entièrement. Tant d'obstacles réunis ensemble auraient rebuté tout autre : les Sogdiens révoltés, les Bactriens de même, les Scythes qui le venaient harceler, l'état où il se trouvait, ne pouvant ni se tenir sur ses pieds, ni monter à cheval, ni parler à ses troupes, ni donner ordre à rien. Pour comble de chagrin, son armée paraissait déterminée à ne point tenter le passage du fleuve à la vue des ennemis rangés sur l'autre bord. Le roi passa la nuit dans de grandes inquiétudes; mais son courage le rendait supérieur à tout. On lui avait annoncé des auspices malheureux; il força le devin à en substituer de favorables. Au point du jour, il prend

sa cuirasse, et se vient montrer à ses soldats, qui ne l'avaient point vu encore depuis sa dernière blessure. Ils avaient tant de vénération pour leur roi, que sa présence seule dissipa d'abord toutes leurs craintes, de sorte qu'ils versaient des larmes de joie, et venaient tous lui rendre leurs respects, et le presser de leur faire voir l'ennemi, contre lequel ils avaient auparavant refusé d'aller. Ils travaillèrent aux radeaux avec tant d'ardeur, qu'en trois jours il y en eut douze mille de faits; on prépara aussi un grand nombre de peaux pour le même effet.

Comme tout était prêt pour passer, il arriva des ambassadeurs des Scythes, au nombre de vingt, selon la coutume de leur pays, qui traversèrent le camp à cheval, demandant à parler au roi. Le roi, les ayant fait entrer dans sa tente, les pria de s'asseoir; et ils furent long-temps à le regarder fixement sans dire mot, surpris apparemment, eux qui jugeaient les hommes à la mine et à la taille, de ne pas trouver que la sienne répondît à sa grande renommée. Le plus ancien de la troupe porta la parole. Le discours que Quinte-Curce lui met dans la bouche est un peu long, mais fort curieux. J'en rapporterai une partie.

« Si les dieux t'avaient donné un corps proportionné « à ton ambition, tout l'univers serait trop petit pour « toi. D'une main tu toucherais l'orient, et de l'autre « l'occident; et non content de cela, tu voudrais suivre « le soleil et savoir où il se cache. Tel que tu es, tu ne « laisses pas d'aspirer où tu ne saurais atteindre. De « l'Europe tu passes dans l'Asie; et quand tu auras sub- « jugué tout le genre humain, tu feras la guerre aux « rivières, aux forêts et aux bêtes sauvages. Ne sais-

« tu pas que les grands arbres sont long-temps à croî-
« tre, et qu'il ne faut qu'une heure pour les arracher;
« que le lion sert quelquefois de pâture aux plus petits
« oiseaux ; que le fer, malgré sa dureté, est consumé
« par la rouille ; qu'enfin il n'est rien de si fort que les
« choses les plus faibles ne puissent détruire?

« Qu'avons-nous à démêler avec toi ? Jamais nous
« n'avons mis le pied dans ton pays. N'est-il pas permis
« à ceux qui vivent dans les bois d'ignorer qui tu es et
« d'où tu viens? Nous ne voulons ni obéir ni comman-
« der à personne. Et afin que tu saches quelles gens ce
« sont que les Scythes, nous avons reçu du ciel, comme
« un riche présent, un joug de bœufs, un soc de char-
« rue, une flèche, un javelot et une coupe : c'est de
« quoi nous nous servons et avec nos amis et contre
« nos ennemis. A nos amis, nous leur donnons du blé
« provenu du travail de nos bœufs; avec eux nous of-
« frons du vin aux dieux dans la coupe: et pour nos
« ennemis, nous les combattons de loin à coups de flè-
« ches, et de près avec le javelot. C'est avec quoi nous
« avons autrefois dompté les peuples les plus belli-
« queux [1], vaincu les rois les plus puissants, ravagé
« toute l'Asie, et nous nous sommes ouvert le chemin
« jusque dans l'Égypte.

« Mais toi qui te vantes de venir pour exterminer
« les voleurs, tu es toi-même le plus grand voleur de
« la terre. Tu as pillé et saccagé toutes les nations que
« tu as vaincues; tu as pris la Lydie, envahi la Syrie,

[1] Ceci doit s'entendre de la fameuse irruption des Scythes, qui s'avancèrent jusque dans l'Égypte, et demeurèrent maîtres de la haute Asie pendant vingt-huit ans. Voyez le tome premier, dans l'histoire des Assyriens. Je ne me suis point ici attaché au texte de Quinte-Curce, qui souffre de grandes difficultés.

« la Perse, la Bactriane ; tu songes à pénétrer jus-
« qu'aux Indes, et tu viens ici pour nous enlever nos
« troupeaux. Tout ce que tu as ne sert qu'à te faire de-
« sirer plus ardemment ce que tu n'as pas. Ne vois-tu
« point combien il y a que les Bactriens t'arrêtent?
« Pendant que tu domptes ceux-ci, les Sogdiens se ré-
« voltent, et la victoire n'est pour toi qu'une semence
« de guerre.

« Passe seulement l'Iaxarte, et tu verras l'étendue
« de nos plaines. Tu as beau suivre les Scythes, je te
« défie de les atteindre. Notre pauvreté sera toujours
« plus agile que ton armée chargée des dépouilles de
« tant de nations; et quand tu nous croiras bien loin,
« tu nous verras tout d'un coup tomber sur ton camp,
« car c'est avec la même vitesse que nous poursuivons
« et que nous fuyons nos ennemis. J'apprends que les
« Grecs font passer en proverbe et en raillerie les soli-
« tudes des Scythes. Oui, nous aimons mieux nos dé-
« serts que vos grandes villes et vos fertiles campagnes.
« Crois-moi, la fortune est glissante; tiens-la bien, de
« peur qu'elle ne t'échappe. Mets un frein à ton bon-
« heur, si tu veux en demeurer maître.

« Si tu es un dieu, tu dois faire du bien aux mor-
« tels, et non pas leur ravir ce qu'ils ont; si tu n'es
« qu'un homme, songe toujours à ce que tu es. Ceux
« que tu laisseras en paix seront véritablement tes
« amis, parce que les plus fermes amitiés sont entre les
« personnes égales; et ceux-là sont estimés égaux, qui
« n'ont point éprouvé leurs forces l'un contre l'autre.
« Mais ne t'imagine pas que ceux que tu auras vain-
« cus puissent t'aimer; il n'y a jamais d'amitié entre

« le maître et l'esclave, et une paix forcée est bientôt « suivie de la guerre.

« Au reste, ne pense pas que les Scythes, pour « contracter une alliance, fassent aucun serment [1]. Ils « n'ont point d'autre serment que de garder la foi sans « la jurer. De telles précautions conviennent aux Grecs, « qui signent leurs traités, et appellent les dieux à té-« moins. Pour nous, nous ne nous croyons religieux « qu'autant que nous avons de bonne foi. Qui n'a pas « de honte de manquer de parole aux hommes ne « craint point de tromper les dieux: et de quoi te ser-« viraient des amis à qui tu ne te fierais point? Con-« sidère que nous veillerons pour toi à la garde de « l'Europe et de l'Asie. Nous nous étendons jusqu'à « la Thrace; et la Thrace, à ce que l'on dit, confine « à la Macédoine. Il ne s'en faut que la largeur de « l'Iaxarte que nous ne touchions à la Bactriane. Ainsi « nous sommes tes voisins des deux côtés. Vois lequel « tu aimes le mieux, de nous avoir pour amis ou pour « ennemis. »

Voilà ce que dit le Barbare. Le roi lui répondit en deux mots, *qu'il userait de sa fortune et de leur conseil: de sa fortune, en continuant d'y avoir confiance; de leur conseil, en n'entreprenant rien témérairement.* Quand il eut renvoyé les ambassadeurs, il mit son armée sur les radeaux qui étaient tout prêts. Il plaça sur le devant ceux qui portaient des boucliers, et les fit mettre à genoux pour être moins exposés aux coups

[1] « Jurando gratiam Scythas sancire ne credideris : colendo fidem jurant. Græcorum ista cautio est, qui acta consignant et deos invocant : nos religionem in ipsa fide novimus. Qui non reverentur homines, fallunt deos.

de flèches. Derrière eux étaient ceux qui dressaient des machines pour lancer des traits et des pierres, couverts des deux côtés de soldats armés de toutes pièces. Les autres qui étaient après les machines, avaient leurs boucliers joints sur leurs têtes en forme de tortues, desquels ils défendaient les matelots armés de corselets. Le même ordre était gardé aux autres radeaux qui portaient les gens de cheval.

Le trajet coûta beaucoup de peine aux troupes. Tout était capable de les rebuter, le trouble et la confusion inévitables dans une telle entreprise, la rapidité du fleuve qui entraînait tout, la vue d'une armée nombreuse rangée en bataille sur le bord opposé; mais la présence d'Alexandre, qui était le premier à essuyer les plus grands dangers, les leur faisait oublier pour eux-mêmes, et ne leur laissait de crainte que pour lui. Sitôt que les Macédoniens commencèrent à approcher du bord, ceux qui portaient des boucliers se levèrent tous ensemble, et lançant leurs javelots de pied ferme ils ne tiraient aucun coup qui ne portât. Quand ils virent que les ennemis, accablés de cette grêle de traits, commençaient à s'ébranler et tournaient leurs chevaux en arrière, ils sautèrent à terre avec une légèreté incroyable, et, s'encourageant les uns les autres, les attaquèrent vivement. Dans ce désordre, les gens de cheval, qui avaient leurs chevaux tout bridés, donnent contre les ennemis et achèvent de les rompre. Le roi ne pouvait faire entendre sa voix qui était fort faible, mais son exemple parlait. Ce ne fut qu'un cri d'allégresse et de victoire de la part des Macédoniens, qui se jetèrent tous avec fureur contre les Barbares. Ceux-ci ne purent soutenir un si rude choc, et s'enfuirent à

toute bride, car ce n'était que de la cavalerie. Quelque faible que fût le roi, il les poussa vivement pendant un assez long espace, jusqu'à ce que les forces lui manquant il fut contraint de s'arrêter. Après avoir commandé qu'on les poursuivît tant que le jour durerait, il se retira dans son camp pour se reposer et pour y attendre ses troupes. Les Macédoniens avaient déja passé les bornes de Bacchus, qui étaient marquées par de grosses pierres rangées près-à-près, et par de grands arbres dont les troncs étaient couverts de lierre. Mais l'ardeur de la poursuite les emporta encore plus loin, et ils ne revinrent au camp que sur le minuit, après avoir tué grand nombre des ennemis, et fait encore plus de prisonniers, avec un butin de dix-huit cents chevaux qu'ils chassaient devant eux. De leur côté, il y demeura soixante cavaliers, et cent fantassins à peu près; et il y en eut mille de blessés. Alexandre renvoya aux Scythes tous leurs prisonniers sans rançon, pour leur montrer que ce n'était point animosité, mais desir de gloire, qui lui avait mis les armes à la main contre un si vaillant peuple.

Le bruit de cette victoire, et encore plus la clémence du roi à l'égard des vaincus, relevèrent extrêmement sa réputation. On avait toujours cru que les Scythes étaient invincibles; après leur défaite, on avoua qu'il n'y avait point de nation qui ne dût céder aux Macédoniens. Les Saces, nation puissante, envoyèrent une ambassade à Alexandre pour se soumettre et lui demander son amitié. Les Scythes eux-mêmes lui firent faire des excuses par leurs ambassadeurs, rejetant la faute de ce qui était arrivé sur quelques particuliers, et témoignant qu'ils

étaient prêts à faire tout ce qu'il plairait au prince de leur ordonner.

Alexandre, délivré si heureusement du soin de cette importante guerre, tourna toutes ses pensées du côté de Maracande, où le traître Spitamène s'était enfermé. Au premier bruit de l'approche d'Alexandre, il avait pris la fuite, et s'était retiré dans la Bactriane. Le roi l'y suivit; mais désespérant de l'atteindre, il retourna saccager la Sogdiane, qui est arrosée par le fleuve Polytimète.

Entre les autres prisonniers sogdiens, il y eut trente jeunes hommes des plus grands seigneurs du pays, tous bien faits et de bonne mine, lesquels, ayant su qu'on les menait au supplice par le commandement d'Alexandre, se mirent à chanter des chants d'allégresse, à sauter et à danser, témoignant une joie excessive. Le roi, étonné de les voir aller à la mort si gaîment, se les fit amener, et leur demanda d'où leur venait ce transport de joie, voyant la mort devant leurs yeux. Ils répondirent que, si tout autre que lui les faisait mourir, ils s'affligeraient; mais qu'étant rendus à leurs ancêtres par l'ordonnance d'un si grand roi, vainqueur de toutes les nations, ils bénissaient une mort si glorieuse, et dont les plus vaillants hommes souhaiteraient de mourir. Alexandre, admirant cette grandeur de courage, leur demanda s'ils voulaient bien qu'il leur donnât la vie, à condition qu'ils ne seraient plus ses ennemis. Ils l'assurèrent qu'ils n'avaient jamais été ses ennemis; qu'étant attaqués ils s'étaient défendus; et que, si l'on fût venu à eux par la douceur et non par la violence, ils auraient tâché de ne se point laisser

vaincre en politesse et en générosité. Le roi leur demanda encore quel gage ils donneraient de leur foi. « Point d'autre, répondirent-ils, que cette même vie « que nous recevons de votre bonté, et que nous se« rons toujours prêts à vous rendre quand vous nous « la redemanderez. » Et ils lui tinrent parole. Quatre d'entre eux, qu'il mit au nombre de ses gardes, le disputèrent aux Macédoniens en zèle et en fidélité.

Le roi, après avoir laissé un petit corps de troupes dans la Sogdiane, passa à Bactre. Là, ayant assemblé tous ses généraux, il fit amener Bessus en leur présence; et, après lui avoir reproché sa perfidie, et lui avoir fait couper le nez et les oreilles, il l'envoya à Ecbatane pour y souffrir le dernier supplice sous les yeux de la mère de Darius. Plutarque nous a laissé la description de ce supplice. On fit courber, par force, des arbres l'un vers l'autre, et l'on attacha à chacun de ces arbres un des membres du corps de ce parricide. Ensuite, quand on leur eut laissé la liberté de retourner à leur état naturel, ils se redressèrent avec tant de violence qu'ils emportèrent chacun le membre qui y était attaché, et l'écartelèrent de la sorte. C'est encore aujourd'hui le même supplice qu'on fait souffrir aux criminels de lèse-majesté au premier chef, en les faisant tirer à quatre chevaux.

On dit qu'Alexandre abolit dans le pays des Bactriens une coutume inhumaine et barbare qui y régnait depuis long-temps : c'était de faire manger tout vivants par les chiens ceux à qui une vieillesse décrépite, ou une maladie mortelle, ne laissaient aucune espérance de pouvoir prolonger leur vie. Strab. l. 11, pag. 517.

Il arriva dans ce temps-là à Alexandre, tant de la

Macédoine que de la Grèce, des recrues assez considérables, qui montaient à plus de seize mille hommes. Avec un renfort aussi nombreux, il acheva de réduire et de soumettre tous ceux qui s'étaient soulevés. Pour les tenir en bride, il bâtit quelques places fortes dans la Margiane.

An. M. 3676. Av. J.C. 328. Tout était calme. Il ne restait plus qu'une place appelée *Petra Oxiana*, le rocher d'Oxus, que tenait Arimaze, Sogdien, avec trente mille hommes de guerre, et des munitions pour deux ans. Ce rocher, fort haut et escarpé de tous côtés, n'avait qu'un sentier taillé dans le roc par où l'on pouvait y monter. Le roi ayant reconnu la place, hésita long-temps s'il ne devait pas passer outre; mais, comme son caractère était de chercher en tout le merveilleux, et de tenter l'impossible, il se mit en tête de vaincre ici même la nature, qui semblait avoir fortifié ce rocher contre toute la puissance des hommes. Néanmoins, avant que de s'engager à ce siége, il fit parler à ces Barbares pour les engager à se rendre. Arimaze reçut avec hauteur cette proposition, et, outre plusieurs autres paroles d'insulte, il demanda *si Alexandre, qui pouvait tout, pouvait aussi voler, et si la nature lui avait subitement donné des ailes*.

Cette réponse insolente piqua jusqu'au vif Alexandre. Il donna ordre qu'on lui choisît dans les troupes, parmi les montagnards, trois cents jeunes hommes des plus dispos et des plus adroits qu'on pourrait trouver. Quand on les lui eut amenés, « Ç'a été avec vous, valeureuse « jeunesse, leur dit-il, que j'ai forcé les places qu'on « avait cru imprenables, que j'ai franchi les monta- « gnes toujours couvertes de neiges, traversé les ri-

« vières, et percé les défilés de la Cilicie. Vous me « connaissez, et je vous connais. Ce roc que vous voyez « n'a qu'une issue, que les Barbares gardent sans son- « ger au reste. Il n'y a ni guet ni sentinelle que du côté « qui regarde notre camp. Si vous cherchez bien, il « n'est pas que vous ne trouviez quelque sentier qui « vous ménera au haut du rocher. La nature n'a rien « fait de si inaccessible où la valeur ne puisse attein- « dre; et ce n'est que pour avoir entrepris ce que jamais « personne n'avait espéré, que nous sommes maîtres « de l'Asie. Gagnez ce sommet; et quand vous vous en « serez saisis, élevez un étendard blanc pour signal, et « je ne manquerai pas de vous ôter l'ennemi de dessus « les bras, et de l'attirer à moi en faisant diversion.» Le roi accompagna cet ordre de magnifiques promesses; mais la plus grande récompense pour eux était de lui plaire. Pleins d'ardeur, et s'imaginant déja être au sommet, ils partent, après avoir fait provision de coins de fer pour ficher entre les pierres, de crampons et de grosses cordes.

Le roi fit le tour de la montagne avec eux, et leur commanda de se mettre en marche à la seconde veille de la nuit [1] par l'endroit qui semblait le moins difficile, priant les dieux de les conduire heureusement. Ils se pourvurent de vivres pour deux jours; et, n'ayant que leurs épées et leurs javelines, ils commencèrent à monter, marchant quelque temps à pied: puis, quand il fallut grimper, les uns s'accrochaient aux pierres qui avançaient, et se soulevaient eux-mêmes; les autres enfonçaient leurs crampons dans la neige qui était

[1] Sur les 9 ou 10 heures.

gelée, pour se soutenir dans les endroits glissants; d'autres enfin, plantant leurs coins avec force, en faisaient des échelles pour s'aider à monter. Ils passèrent ainsi tout le jour pendus à cette roche, avec mille peines et mille dangers, ayant à lutter en même temps contre la neige, contre le froid, contre le vent. Néanmoins le plus fort restait à faire, et il leur semblait que le roc croissait toujours en hauteur à mesure qu'ils avançaient. Mais ce qui les étonnait le plus, c'était le triste spectacle de quelques-uns de leurs compagnons qui tombaient dans les précipices, et dont le malheur leur apprenait ce qu'ils avaient à craindre. Ils continuèrent pourtant, et firent si bien, que, malgré toutes ces difficultés, ils gagnèrent le haut du roc. Mais ils étaient tous horriblement fatigués, et quelques-uns même ne pouvaient s'aider d'une partie de leurs membres. La nuit et le sommeil les prirent en même temps; et, se couchant de côté et d'autre dans les endroits qui étaient sans neige, ils dormirent jusqu'au jour. Enfin ils se réveillèrent de ce profond sommeil; et, regardant de tous côtés pour découvrir en quel endroit un si grand nombre de gens se tenaient cachés, ils virent au-dessous d'eux de la fumée, qui leur apprit où se tenaient les ennemis. Ils élevèrent donc le signal comme on en était convenu; et, la troupe s'étant ralliée, il s'en trouva à dire trente-deux qui avaient péri en montant.

Le roi, également touché et du desir d'emporter la place, et du danger visible où ces hommes étaient exposés, fut tout le jour sur pied à regarder ce rocher, et ne se retira point pour se reposer que la nuit ne fût fermée. Le lendemain, dès le grand matin, il fut

le premier qui aperçut le signal. Néanmoins il doutait encore si ses yeux ne le trompaient point, à cause de la fausse clarté que fait l'aube au point du jour; mais la lumière, venant à croître, le mit hors de doute. Ayant donc fait appeler Cophès, par lequel il avait d'abord sondé la volonté des Barbares, il l'envoya pour la seconde fois les exhorter de prendre au moins à cette heure un meilleur parti; et, s'ils s'opiniâtraient sur la bonté de la place, il avait ordre de leur faire voir à leur dos ceux qui tenaient le sommet du rocher. Cophès fit ce qu'il put pour résoudre Arimaze à capituler, lui représentant qu'il gagnerait les bonnes graces du roi s'il ne l'arrêtait pas davantage devant un roc au préjudice des grands desseins qui l'appelaient ailleurs. Arimaze lui parla en des termes encore plus fiers et plus insolents qu'auparavant, et lui commanda de se retirer. Cophès, le prenant par la main, le pria de sortir avec lui hors de la caverne; ce que le Barbare lui ayant accordé, il lui montra les Macédoniens logés sur sa tête, et, d'un ton railleur et insultant, *Vous voyez*, leur dit-il, *que les soldats d'Alexandre ont des ailes*. On entendait cependant de tous côtés sonner les trompettes dans le camp des Macédoniens, et toute l'armée pousser en l'air des cris d'allégresse et de victoire. Tout cela ensemble, quoique assez frivole par soi-même, jeta néanmoins, comme il arrive assez souvent, une telle alarme et un tel trouble parmi les Barbares, que, sans faire réflexion au petit nombre de ceux qui étaient montés, ils se crurent perdus. On rappela donc Cophès; et on envoya avec lui trente des principaux pour remettre la place, à condition de sortir la vie sauve. Le roi, quoiqu'il eût tout à craindre,

irrité de la fierté d'Arimaze, refusa de les recevoir à aucune composition. Une confiance aveugle et téméraire dans son bonheur, qui ne s'était jamais démenti, lui ôtait toute vue du danger. Arimaze, de son côté, aveuglé par la crainte, et n'envisageant point de ressource, descendit avec ses parents et la principale noblesse du pays dans le camp d'Alexandre. Ce prince, qui n'était pas maître de sa colère, oubliant ce que la bonne foi et l'humanité exigeaient de lui dans cette occasion, les fit tous battre de verges, puis attacher en croix au pied même du rocher. La multitude, qui s'était rendue, fut donnée avec tout le butin aux habitants des nouvelles villes bâties en ces quartiers-là, et Artabaze laissé gouverneur du roc et de toute la province d'alentour.

§ XIV. *Mort de Clitus. Diverses Expéditions d'Alexandre. Il entreprend de se faire adorer à la manière des Perses. Mécontentement des Macédoniens. Mort du philosophe Callisthène.*

Q. Curt. l. 8, cap. 1-8. Arrian. l. 4, p. 161-171. Plut. in Alex. p. 693-696. Justin. l. 12, cap. 6 et 7.

Alexandre, ayant subjugué les Massagètes et les Dahes, entra dans la Bazarie. C'est une province qui renferme, dans son étendue, beaucoup de grands parcs remplis de bêtes fauves. Le prince y prit le plaisir de la chasse, qui ne fut pas pour lui sans danger. Un lion d'une épouvantable grandeur vint droit à lui : il le tua d'un seul coup. Quoique ce combat lui eût réussi, les Macédoniens, alarmés du péril qu'il avait couru et toute l'armée en sa personne, ordonnèrent, conformément aux coutumes de leur pays, que le roi n'irait plus à la chasse à pied, et sans avoir quelques-uns des

grands et de ses officiers avec lui. Ils savaient qu'un roi n'est point à lui, mais à ses peuples; qu'il doit se ménager pour eux, et réserver son courage pour d'autres périls; et que la gloire de passer pour habile à tuer des bêtes, peu digne d'un grand prince, ne doit point être achetée si cher.

De là il revint à Maracande, où il apaisa quelques mouvements qui s'étaient élevés dans le pays. Artabaze l'ayant prié de le décharger du gouvernement de cette province à cause de son grand âge, il en pourvut Clitus. C'était un vieil officier de Philippe, et qui s'était signalé en beaucoup de rencontres. Ce fut lui qui, à la bataille du Granique, comme Alexandre combattait la tête nue, et que Rosace avait déja le bras levé pour le frapper par-derrière, couvrit le roi de son bouclier, et abattit la main du Barbare. Sa sœur Hellanice avait nourri Alexandre, qui ne l'aimait pas moins que sa propre mère. Comme, pour toutes ces raisons, il considérait fort Clitus, il lui confia une des provinces les plus importantes de son empire, avec ordre de partir dès le lendemain.

Avant son départ, il fut convié le soir à un festin, où le roi [1], après avoir beaucoup bu, se mit à célébrer ses propres exploits, sans garder aucune mesure dans les louanges qu'il se donnait à lui-même, jusqu'à se rendre insupportable à ceux même qui savaient qu'il disait la vérité. Les plus âgés néanmoins se turent, jusqu'à ce qu'ayant commencé à rabaisser les actions guerrières de Philippe, il se vanta « que la fameuse

[1] « In quo rex, quum multo incaluisset mero, immodicus æstimator sui, celebrare quæ gesserat cœpit; gravis etiam eorum auribus qui sentiebant vera memorari. » (Q. Curt.)

« victoire de Chéronée était son ouvrage, et que la « gloire de cette célèbre journée lui avait été ravie par « la malignité et la jalousie de son père : qu'en la sé« dition [1] survenue entre les Macédoniens et les Grecs « soudoyés, Philippe, affaibli de la blessure qu'il avait « reçue dans ce tumulte, s'était couché par terre, et « n'avait point trouvé de meilleur expédient pour se « sauver que de faire le mort ; qu'alors il l'avait cou« vert de son bouclier, et tué de sa main ceux qui « voulaient se jeter sur lui ; mais que son père n'avait « jamais pu se résoudre à l'avouer franchement, comme « ayant regret de devoir la vie à son fils : qu'en la « guerre contre les Illyriens, il avait tout fait lui seul, « Philippe ne s'y étant point trouvé, et n'ayant rien « su de la défaite des ennemis que par ses lettres : que « ceux-là étaient dignes de louange, non pas qui s'al« laient faire initier aux mystères [2] des Samothraces « lorsqu'il fallait mettre à feu et à sang toute l'Asie, « mais qui par la grandeur de leurs exploits avaient « surpassé la créance des hommes. »

Ces discours, et d'autres pareils, faisaient beaucoup de plaisir à la jeunesse, mais blessaient vivement ceux qui étaient plus âgés, sur-tout à cause de Philippe, sous lequel ils avaient long-temps porté les armes. Clitus, qui était aussi échauffé par le vin, se tournant vers ceux qui étaient au-dessous de lui à table, leur

[1] Il n'est point parlé ailleurs de cette sédition.

[2] Les généraux, avant que de partir pour leurs expéditions, avaient coutume de se faire initier dans ces mystères, et d'offrir des sacrifices aux dieux qui y présidaient. Apparemment que Philippe avait observé cette cérémonie, qui peut-être avait retardé quelque entreprise.

= M. de Ste-Croix observe que ceci est une allusion aussi maligne qu'indécente aux premiers amours de Philippe avec Olympias (p. 345). — L.

rapporta un passage d'Euripide [1], de telle sorte que le roi pouvait plutôt ouïr le son de sa voix que les paroles. Le sens de ce passage était, « que les Grecs avaient « eu grand tort d'ordonner qu'aux inscriptions des tro- « phées on mettrait seulement le nom des rois, parce « que c'était dérober à de vaillants hommes la gloire « qu'ils avaient acquise au prix de leur sang [2]. » Le roi, se doutant bien qu'il lui était échappé quelque chose de désobligeant, demanda à ceux qui étaient les plus proches ce qu'il avait dit. Comme personne ne répondait, Clitus, haussant la voix peu-à-peu, se mit à raconter les actions et les guerres de Philippe dans la Grèce, les préférant à tout ce qui se faisait alors; ce qui excita une grande dispute entre les jeunes et les vieux. Quelque peine que le roi sentît intérieurement, il dissimula d'abord en se faisant violence, et parut écouter patiemment tout ce que disait Clitus à son désavantage. Il semblait même qu'il aurait encore retenu son emportement, si Clitus en fût demeuré là. Mais celui-ci, poussant toujours l'insolence plus loin, comme s'il eût pris à tâche d'irriter le roi et de lui insulter, en vint jusqu'à prendre ouvertement la défense de Parménion, et jusqu'à soutenir que la ruine de Thèbes n'était rien en comparaison de la victoire de Philippe sur les Athéniens, et que les vieux capitaines macédoniens, quoiqu'ils eussent été quelquefois malheureux, valaient beaucoup mieux que ceux qui avaient la témérité de les décrier.

Alexandre lui ayant dit, sur cela, qu'il plaidait sa propre cause en appelant la lâcheté un malheur, Clitus

[1] Dans Andromaque [v. 694-697].

[2] « Alieno enim sanguine partam gloriam intercipi. »

se lève, et, les yeux bouffis de vin et de colère, « C'est « pourtant cette main, lui dit-il en étendant le bras, « qui vous sauva la vie à la bataille du Granique : c'est « par le sang et les blessures de ces Macédoniens taxés « de lâcheté, que vous êtes devenu si grand; mais la fin « tragique de Parménion nous apprend quelle récom- « pense eux et moi nous devons attendre de nos services. » Ce dernier reproche piqua jusqu'au vif Alexandre; il se retint pourtant encore, et se contenta d'ordonner à Clitus de sortir de sa table. « Il a raison, dit « Clitus en se levant, de ne vouloir point souffrir à sa « table des hommes libres, qui ne savent dire que « la vérité. Il fera bien de passer sa vie avec des Bar- « bares et des esclaves, qui adoreront volontiers sa « ceinture persienne et sa robe blanche. » Le roi ne fut plus maître de sa colère, et, s'étant jeté sur la javeline de l'un de ses gardes, il en aurait percé sur-le-champ Clitus, si d'un côté les courtisans ne l'avaient retenu, et si de l'autre les amis de Clitus ne l'avaient poussé avec grande peine hors de la salle. Mais il y rentra incontinent par une autre porte en chantant avec insolence des vers injurieux au prince, qui, le voyant près de lui, le perça de sa javeline, et le renversa mort par terre en lui disant ces paroles : *Va-t'en maintenant trouver Philippe, Parménion et Attale.*

La colère du roi étant comme éteinte tout-à-coup dans le sang de Clitus, son crime alors se montra à lui avec toute son énormité et toute sa noirceur. Il avait tué un homme qui, à la vérité, avait abusé de sa patience, mais qui jusque-là avait été un fidèle serviteur, et qui, bien que ce prince eût honte de l'avouer, lui avait sauvé la vie. Il venait de faire l'office abomi-

nable de bourreau en punissant par un meurtre horrible des paroles indiscrètes, qui pouvaient être imputées au vin. Comment oserait-il paraître devant la sœur de Clitus, sa nourrice, et lui présenter une main souillée du sang de son frère? Ne pouvant soutenir ces tristes réflexions, il se jette sur le corps de son ami, en arrache la javeline, et s'en serait percé lui-même, si les gardes, étant promptement accourus, ne lui eussent saisi les mains, et ne l'eussent emporté par force dans sa chambre.

Il passa toute la nuit et le jour suivant à fondre en larmes. Après qu'il eut épuisé toutes ses forces à gémir et à se lamenter, il demeura sans voix, étendu par terre, poussant seulement de temps en temps de profonds soupirs. Ses amis, qui craignaient les suites de ce silence, entrèrent par force dans sa chambre. Il ne fit pas grande attention à ce que tous les autres lui dirent pour le consoler : mais, le devin Aristandre l'ayant fait souvenir d'un songe où il avait cru voir Clitus en robe noire assis à sa table, et lui ayant fait entendre que tout ce qui venait d'arriver était réglé de toute éternité par le destin, et par conséquent inévitable, il parut un peu soulagé. A ce devin succédèrent deux philosophes, Callisthène et Anaxarque. Le premier l'aborda doucement, et essaya de se rendre maître de sa douleur en s'insinuant peu-à-peu dans son esprit, en tâchant de le rappeler à lui-même par des réflexions solides et tirées du fond de la philosophie, et évitant avec soin tout ce qui pouvait renouveler son affliction et aigrir une plaie encore toute saignante, et qui demandait d'être traitée avec une extrême délicatesse. Anaxarque ne garda pas tant de mesures. Il se mit à

crier dès l'entrée : *Quoi ! est-ce là cet Alexandre sur qui toute la terre a les yeux ouverts ? Eh ! le voilà étendu sur le plancher, fondant en larmes comme un vil esclave ! Ignore-t-il donc qu'il est la loi suprême de ses sujets, et qu'il n'a vaincu que pour être seigneur et maître, et nullement pour se soumettre à une vaine opinion ?* Le roi avait résolu de se laisser mourir. Ses amis eurent bien de la peine à le faire consentir à prendre de la nourriture. Les Macédoniens déclarèrent, par un décret, que Clitus avait été tué avec justice. Le philosophe Anaxarque avait donné lieu à ce décret en soutenant que la volonté des princes est la loi souveraine de l'état. Faibles ressources contre les cris d'une conscience justement alarmée, que les flatteries et les faux raisonnements ne sont point capables de faire taire !

La faute de Clitus était grande, et ne peut s'excuser. Il était, à la vérité, de son devoir de ne prendre aucune part à des discours qui tendaient à flétrir la gloire de Philippe, son bienfaiteur, et de marquer son improbation par un morne et modeste silence. Il pouvait même peut-être rendre à son mérite un témoignage favorable, pourvu que ce fût avec retenue et sagesse. Si une telle modération avait mal réussi, il aurait été à plaindre, mais il ne se serait pas rendu criminel. Mais en venir à des reproches injurieux et sanglants, c'est ignorer ce qui est dû à la personne sacrée des rois, par rapport auxquels, malgré les injustices et les violences qu'ils pourraient commettre, non-seulement toute parole de mépris et d'insulte est interdite, mais encore toute parole peu respectueuse et peu mesurée, parce qu'ils tiennent à notre égard la place de Dieu même.

Il faut pourtant avouer que la circonstance du repas diminue beaucoup ou du moins couvre un peu la faute de Clitus. Quand un prince appelle un sujet à sa table, qu'il l'associe à sa débauche, que lui-même l'excite à boire, il semble que le prince oublie qu'il est le maître, et qu'il consent que les conviés l'oublient aussi; qu'il autorise en quelque sorte les libertés, les familiarités, les saillies, que le vin inspire ordinairement : et, s'il trouve mauvais qu'un sujet s'égale à lui, il doit s'en prendre à lui-même qui, le premier, s'est égalé le sujet. Une faute commise dans ces circonstances est toujours faute; mais elle ne mérite pas d'être lavée dans le sang du coupable.

Quelqu'un compare au foudre[1] la colère quand elle se trouve unie à la puissance. En effet, quel ravage alors ne cause-t-elle point! Que sera-ce donc si l'on y joint encore l'ivresse? On le voit dans Alexandre. Quel malheur pour ce prince de n'avoir pas travaillé de bonne heure à vaincre ces deux défauts, et même d'y avoir été fortifié par l'exemple de l'un de ses gouverneurs[2]! car on prétend qu'ils furent une suite de son éducation. Quoi de plus bas, et de plus indigne d'un roi, que l'excès du vin? Quoi de plus funeste et de plus meurtrier que l'emportement de la colère? Alexandre, vainqueur de tant de peuples[3], succomba à ces deux

[1] « Fulmen est ubi cum potestate habitat iracundia. » (PUBL. SYR.)

[2] « Nec minùs error eorum nocet moribus : si quidem Leonidas, Alexandri pædagogus, ut a Babylonio Diogene traditur, quibusdam eum vitiis imbuit, quæ robustum quoquè et jam maximum regem ab illa institutione puerili sunt prosecuta. » (QUINT. lib. I, cap. I.)

[3] « Victor tot regum atque populorum iræ succubuit; id enim egerat, ut omnia potiùs haberet in potestate, quàm affectus.... Imperare sibi, maximum imperium est. » (SEN. *Epist.* 113.)

vices, qui ternirent toute la gloire de ses belles actions. C'est, dit Sénèque, qu'il avait plus travaillé à vaincre les autres qu'à se vaincre soi-même, ne sachant pas que le plus grand et le plus glorieux de tous les empires est celui que l'on prend sur ses passions.

Alexandre, après avoir séjourné dix jours à Maracande pour reprendre ses esprits et rassurer sa contenance, passa dans la Xénippe, qui est une province frontière de la Scythie, où s'étaient retirés quelques rebelles, qu'il soumit, et à qui il pardonna. De là il vint avec son armée au Roc-Choriène, dont Sysimèthre était gouverneur. L'accès en paraissait impraticable. Il vint pourtant à bout d'en approcher, après avoir souffert des peines infinies; et par l'entremise d'Oxyarte, prince de la même nation, qui s'était attaché à Alexandre, il engagea Sysimèthre à se rendre. Le roi lui laissa le gouvernement de cette place, et lui fit espérer de grands avantages s'il demeurait fidèle.

Il avait résolu d'attaquer les Dahes, parce qu'il savait que Spitamène, le chef des rebelles, s'y était retiré. Son bonheur ordinaire lui en épargna la peine. La femme de ce Barbare ne pouvant plus soutenir la vie errante et malheureuse que son mari lui faisait mener, et l'ayant pressé inutilement à plusieurs reprises de se rendre au vainqueur, elle l'égorgea pendant la nuit, et, toute couverte de sang, elle alla elle-même porter sa tête au roi. Un tel spectacle lui fit horreur, et il la chassa honteusement de son camp.

Alexandre, après avoir tiré son armée des garnisons où elle avait hiverné durant trois mois, prit la route d'une contrée appelée *Gabaze*. Il essuya en chemin un orage effroyable. Des éclairs qui se succédaient de mo-

ment en moment sans relâche éblouissaient les yeux et abattaient le courage des soldats: il tonnait presque sans cesse, et ils voyaient à chaque instant la foudre tomber devant eux, n'osant ni marcher ni s'arrêter, quand tout-à-coup il vint une grosse pluie, mêlée de grêle, et qui ressemblait à un torrent; et la force du froid, fort grand dans ce pays, gelait l'eau de cette pluie à mesure qu'elle tombait à terre. L'armée eut infiniment à souffrir. Le roi, seul invincible à tant de maux, allait et venait autour des soldats, les consolait, les encourageait, et, leur montrant la fumée qui sortait de quelques cabanes éloignées, les exhortait à s'y transporter le plus promptement qu'ils pourraient. Ayant fait couper un grand nombre d'arbres, et les ayant entassés en monceaux de côté et d'autre, il fit faire des feux en plusieurs endroits; et c'est ce qui sauva l'armée. Il y périt plus de mille hommes. Le roi fit rendre aux officiers et aux soldats tout ce qu'ils avaient perdu pendant ce fâcheux orage.

Quand ils furent en état de marcher, il passa dans le pays des Saces, qu'il parcourut et ravagea. Bientôt après, Oxyarte le reçut chez lui, et lui fit un festin superbe, où il déploya toute la magnificence des Barbares. Il avait une fille appelée *Roxane*, qui joignait à une rare beauté des enjouements pleins de graces et d'esprit. Alexandre ne put résister à ses charmes, et l'épousa, couvrant sa passion du prétexte spécieux d'unir les deux nations par des liens qui rendraient leur bonne intelligence plus ferme en confondant leurs intérêts et ne laissant plus de différence entre les vaincus et les vainqueurs. Ce mariage déplut extrêmement aux Macédoniens, et révolta les principaux de sa cour,

qui ne pouvaient voir sans peine qu'il eût pris pour son beau-père un de ses esclaves : mais [1], depuis la mort de Clitus, toute liberté de parler étant bannie, ils applaudissaient des yeux et du visage, qui s'accommodent merveilleusement à la flatterie et à une complaisance servile.

Au reste, ayant résolu d'aller aux Indes, et de là sur l'Océan, il commanda, pour ne rien laisser derrière lui qui pût traverser ses desseins, que de toutes les provinces on choisît trente mille hommes dans la jeunesse, et qu'on les lui amenât armés, pour lui servir d'ôtages aussi-bien que de soldats. Cependant il envoya Cratère contre quelques révoltés, dont il vint aisément à bout. Polysperchon réduisit aussi sous le joug une contrée nommée *Bubacène;* de sorte que, tout étant paisible, Alexandre ne songeait plus qu'à la guerre des Indes. Ce pays était estimé le plus riche de tout l'univers, non-seulement en or, mais en perles et en pierreries, dont les habitants se parent avec plus de luxe que de grace. On disait que les boucliers des soldats étaient d'or et d'ivoire; et le roi, qui se voyait au-dessus de tout, ne voulant céder en rien à qui que ce fût, fit garnir les boucliers de ses soldats de lames d'argent, fit mettre des brides dorées aux chevaux, fit embellir d'or et d'argent les cuirasses, et se prépara à marcher pour cette entreprise avec six-vingt mille hommes équipés de la sorte.

Tout étant prêt pour le départ, il crut qu'il était temps de faire éclore le dessein qu'il avait formé depuis long-temps de se faire rendre les honneurs divins; et

[1] « Sed, post Cliti cædem libertate sublatâ, vultu, qui maximè servit, assentiebantur. » (Q. CURT.)

il ne songea plus qu'aux moyens de mettre ce projet à exécution. Il voulait que non-seulement on l'appelât, mais qu'on le crût fils de Jupiter, comme s'il eût pu commander aux esprits aussi-bien qu'aux langues; et que les Macédoniens se prosternassent en terre pour l'adorer à la façon des Perses. Dans une si folle prétention [1], il ne manquait point de flatteurs, peste ordinaire des cours, et plus à craindre pour les princes que les armes de leurs ennemis. Il est vrai que les Macédoniens ne prirent point de part à cette lâche adulation, aucun d'eux n'ayant voulu se relâcher en rien des coutumes de son pays. Tout le mal venait de quelques Grecs, dont les mœurs corrompues déshonoraient la profession qu'ils faisaient d'enseigner les sciences et la vertu. Rebut méprisable de la Grèce, ils avaient néanmoins plus de crédit auprès du roi, que ni les princes de son sang, ni ses généraux d'armée. C'étaient ces sortes de gens qui le plaçaient dans le ciel, et qui publiaient par-tout qu'Hercule, Bacchus, Castor et Pollux, céderaient la place à ce nouveau dieu.

Il ordonna donc une fête, et fit un festin avec une pompe incroyable, où il convia les plus grands seigneurs de sa cour, tant Macédoniens que Grecs, et les plus qualifiés d'entre les Perses. Il se mit à table avec eux; et après y avoir demeuré quelque temps, il se retira. Alors Cléon, l'un de ses flatteurs, prit la parole, et s'étendit fort sur les louanges du roi : tout cela était concerté. Il fit un long dénombrement des obligations qu'on lui avait, qu'ils pouvaient, disait-il, reconnaître et payer à peu de frais et avec deux grains d'encens

[1] « Non deerat talia concupiscenti perniciosa adulatio, perpetuum malum regum, quorum opes sæpiùs assentatio, quàm hostis, evertit. » (Q. CURT.)

seulement, en le reconnaissant pour dieu, puisque aussi-bien ils le croyaient tel. Il cita l'exemple des Perses. Il fit remarquer qu'Hercule même et Bacchus n'avaient été faits dieux qu'après avoir surmonté l'envie de ceux qui vivaient de leur temps. Que si les autres faisaient difficulté de rendre cette justice au mérite d'Alexandre, il était résolu de commencer, et de l'adorer, s'il rentrait dans la salle : mais qu'il fallait que tous fissent leur devoir, et principalement ceux qui faisaient profession de sagesse, lesquels devaient donner aux autres l'exemple de la vénération qui était due à un si grand roi.

Diog. Laert. in Aristot. l. 5, p. 303.

On voyait bien que ces paroles s'adressaient à Callisthène. C'était un parent d'Aristote, qui l'avait donné à Alexandre son élève pour l'accompagner dans la guerre de Perse. Sa sagesse et sa gravité le faisaient regarder comme la personne la plus propre à lui donner des conseils capables de l'empêcher de tomber dans les excès où son sang bouillant et sa jeunesse le portaient : mais on l'accusait de n'avoir point les manières douces et insinuantes de la cour, et de ne connaître point certain milieu [1], certain tempérament, entre une lâche complaisance et une roideur inflexible. Aristote avait tenté inutilement d'adoucir son humeur, et, prévoyant les suites que pouvait avoir cette liberté brusque de dire son sentiment, il lui répétait souvent ce vers d'Homère :

Ta liberté, mon fils, abrégera tes jours [2].

Sa prédiction ne fut que trop vraie.

[1] « Inter abruptam contumaciam et deforme obsequium pergere iter ambitione ac periculis vacuum. » (Tac. *Annal.* lib. 4, cap. 20.)

[2] Ὠκύμορος δή μοι τέκος ἔσσεαι, οἷ' ἀγορεύεις.

Ce philosophe, dans l'occasion dont il s'agit, voyant que tout le monde gardait le silence, et que chacun avait les yeux tournés sur lui, tint un discours où il me semble qu'on ne trouve rien d'outré. Mais il arrive souvent, quand on se trouve obligé par son devoir de contredire et de combattre le goût du prince, que le zèle le plus mesuré et le plus respectueux est traité d'insolence et de rébellion. « Si le roi, dit-il, eût été « présent au discours que tu viens de faire, aucun de « nous ne serait en peine de te répondre : car lui-« même te l'aurait interdit, et n'aurait pas souffert que « tu le portasses à prendre les coutumes des Barbares, « en rendant odieuses sa personne et sa gloire par une « si indigne flatterie. Mais, puisqu'il est absent, je « te répondrai pour lui. J'estime Alexandre digne de « tous les honneurs qu'un mortel peut recevoir : mais « il y a de la différence entre le culte des dieux et ce-« lui des hommes. Le premier comprend les temples, « les autels, les prières, et les sacrifices; le second se « borne à de simples louanges et à des hommages de « respect. Nous saluons ceux-ci, et tenons à gloire de « leur rendre soumission, obéissance, fidélité : mais « nous adorons les autres, nous leur consacrons des « fêtes, et chantons à leur gloire des hymnes et des « cantiques. Le culte même des dieux est différent à « proportion de leur grandeur, et les hommages qu'on « rend à Castor et à Pollux ne sont pas semblables à « ceux qui sont dus à Mercure et à Jupiter. Il ne faut « donc pas, en confondant tout, ni rabaisser les dieux « à la condition des mortels, ni élever un mortel à la « condition d'un dieu. Alexandre entrerait dans une « juste indignation, si l'on rendait à un autre les hom-

« images qui ne sont dus qu'à sa personne sacrée : de-
« vons-nous moins craindre celle des dieux, si nous
« communiquions leurs honneurs à des mortels? Notre
« prince est fort au-dessus des autres, je le sais; c'est
« le plus grand des rois et le plus glorieux des conqué-
« rants : mais c'est un homme, et non un dieu. Pour
« avoir ce titre, il faut qu'il ait dépouillé ce qu'il a de
« mortel; et nous avons bien intérêt de souhaiter que
« cela n'arrive que le plus tard qu'il se pourra. Les Grecs
« n'ont adoré Hercule qu'après sa mort, et lorsque
« l'oracle l'a commandé. On nous cite l'exemple des
« Perses : mais depuis quand les vaincus font-ils la loi
« aux vainqueurs ? A-t-on oublié qu'Alexandre a passé
« l'Hellespont pour assujettir l'Asie à la Grèce, et non
« pas la Grèce à l'Asie ? »

Le profond silence avec lequel Callisthène fut écouté marquait assez ce qu'on pensait. Le roi, caché derrière une tapisserie, avait tout entendu. Il fit dire à Cléon que, sans insister davantage, il se contentât qu'à son retour les Perses se prosternassent selon leur coutume. Bientôt après il rentra, feignant d'avoir été occupé à quelque affaire d'importance. Aussitôt les Perses se mirent à l'adorer. Polysperchon, qui était auprès de lui, voyant qu'un d'entre eux, à force de s'incliner, touchait du menton contre terre, lui dit en se moquant *qu'il frappât encore plus fort*. Le roi, piqué de cette raillerie, le fit mettre en prison, et rompit l'assemblée. Il lui pardonna pourtant dans la suite : il n'en fut pas ainsi de Callisthène.

Pour s'en délivrer, il lui supposa un crime dont il était bien éloigné. Hermolaüs, l'un de ces jeunes officiers qui accompagnaient par-tout le roi, avait, pour un

mécontentement particulier, formé une conspiration contre lui. Elle fut heureusement découverte dans le moment même où elle devait être mise à exécution. Les coupables furent arrêtés, mis à la question, et exécutés. Aucun n'avait chargé Callisthène. Il avait été lié assez particulièrement avec Hermolaüs : c'en fut assez. On le jeta dans un cachot, on le mit dans les fers, on lui fit souffrir les plus rudes supplices pour le contraindre de s'avouer coupable. Il protesta toujours de son innocence, et expira dans les tourments.

Si l'on en croit Justin, Lysimaque, disciple et ami intime de Callisthène, lui voyant souffrir de longues et cruelles douleurs, pour abréger son supplice lui donna du poison. Alexandre en fut tellement irrité, qu'il le fit exposer lui-même à un lion furieux : mais Lysimaque, également robuste et intrépide, ayant enfoncé sa main enveloppée d'un linge dans la gueule du lion, lui arracha la langue, et le tua sur-le-champ. Le roi, après une telle preuve de courage, changeant sa colère en admiration, lui rendit son estime et son amitié. Quinte-Curce traite cette histoire de fable, et elle en a bien l'air.

Justin. l. 15, cap. 3.

Q. Curt. l. 8, cap. 1.

Quoi qu'il en soit, rien n'a tant déshonoré la mémoire d'Alexandre que la mort injuste et cruelle de Callisthène. C'était un homme vraiment philosophe par la solidité de son esprit, par l'étendue de ses connaissances, par la pureté de ses maximes, par la rigidité de sa vie, par la régularité de ses mœurs, et sur-tout par une haine déclarée de toute dissimulation et de toute flatterie. Il n'était pas né pour la cour, où il faut avoir un esprit souple, pliant, accommodant, quelquefois même fourbe et perfide, mais au moins dissimulé et

flatteur. Il se trouvait rarement à la table du roi, quoiqu'il y fût fréquemment invité; et quand il gagnait sur lui de s'y rendre, son air triste et taciturne était une improbation ouverte de tout ce qui s'y disait et de tout ce qui s'y passait. Avec cette humeur un peu trop sauvage, ç'aurait été un trésor inestimable pour un prince qui aurait aimé la vérité : car, parmi tant de milliers d'hommes qui environnaient Alexandre et qui lui faisaient la cour, il était le seul qui eût le courage de la lui dire. Mais où trouve-t-on des princes qui connaissent le prix d'un tel trésor et qui sachent en faire usage? La vérité perce bien rarement ces nuages que forment l'autorité des grands et la flatterie de leurs courtisans. Aussi, par ce terrible exemple, Alexandre mit tous les gens de bien hors d'état de lui représenter ses véritables intérêts. Depuis ce moment, on n'entendit plus dans ses conseils aucune parole libre : ceux même qui avaient le plus de zèle pour le bien public et pour sa personne se crurent dispensés de le détromper. La flatterie, seule désormais écoutée, prit sur lui un ascendant qui acheva de le corrompre, et le punit justement d'avoir sacrifié à la folle ambition de se faire adorer par les peuples le plus homme de bien qu'il eût à sa suite.

Je le répète avec Sénèque : la mort de Callisthène est pour Alexandre un reproche éternel [1] et un

[1] « Hoc est Alexandri crimen æternum, quod nulla virtus, nulla bellorum felicitas redimet. Nam quotiens quis dixerit, Occidit Persarum multa millia, opponetur, Et Callisthenem. Quotiens dictum erit, Occidit Darium, penes quem tunc magnum regnum erat; opponetur, Et Callisthenem. Quotiens dictum erit, Omnia Oceano tenùs vicit, ipsum quoque tentavit novis classibus, et imperium ex angulo Thraciæ usque ad Orientis terminos protulit; dicetur, Sed Callisthenem occidit. Omnia licet antiqua ducum regumque exempla transierit, ex his quæ fecit, nihil tam magnum erit, quàm scelus Callisthenis. » (SEN. *Nat. Quæst.* l. 6, cap. 23.)

crime ineffaçable, dont nulle belle qualité, nulle action guerrière, quelque éclatante qu'elle puisse être, ne peut couvrir la honte. Si l'on dit d'Alexandre, Il a tué des milliers de Perses, il a détrôné et fait périr le plus puissant des rois de la terre, il a subjugué des provinces et des peuples sans nombre, il a pénétré jusqu'à l'Océan, et porté les bornes de son empire depuis le fond de la Thrace jusqu'aux extrémités de l'Orient, *Oui*, dit Sénèque en répondant à chacun de ces faits, *mais il a tué Callisthène*, et la grandeur de ce crime étouffe celles de toutes ces actions.

§ XV. *Alexandre part pour les Indes. Digression sur ce pays. Il attaque et prend plusieurs villes qui paraissaient imprenables, et court risque souvent de sa vie. Il passe le fleuve Indus, puis l'Hydaspe, et remporte une célèbre victoire contre Porus, qu'il rétablit dans son royaume.*

Alexandre, pour arrêter les murmures qui s'élevaient dans son armée, prit la route des Indes; et il avait lui-même besoin d'action et de mouvement, perdant toujours dans le repos quelque chose de la gloire qu'il acquérait dans les combats. Un excès de vanité et de folie le porta à entreprendre cette expédition, projet très-inutile en lui-même et très-dangereux pour les suites. Il avait lu dans les vieilles fables des Grecs que Bacchus et Hercule, tous deux fils de Jupiter comme lui, avaient pénétré jusque-là. Il ne voulut pas en faire moins qu'eux; et il ne manquait pas de flatteurs qui entretenaient cette vision et cette extravagance. Q. Curt. l. 8, cap. 9.

Voilà ce qui fait la gloire et le mérite de ces préten-

dus héros, et ce que bien des gens encore, éblouis par un faux éclat, admirent dans Alexandre : une folle envie de courir le monde, de troubler le repos des peuples qui ne lui devaient rien, de traiter comme ennemi quiconque refusait de le reconnaître pour maître, de ravager et d'exterminer tous ceux qui osaient défendre leur liberté, leurs biens, leurs vies, contre un injuste agresseur qui venait du bout du monde les attaquer gratuitement. Ajoutez à cette injustice criante le dessein imprudent et insensé de subjuguer, avec grande peine et de grands dangers, beaucoup plus de peuples qu'il n'en pouvait tenir dans l'obéissance, et la triste nécessité de se voir continuellement obligé à les soumettre de nouveau et à les punir de leur révolte. C'est un abrégé de ce que la conquête des Indes va exposer à nos yeux, après que j'aurai dit un mot de la situation, des mœurs et de quelques raretés du pays.

Ptolémée divise l'Inde en deux parties : l'Inde endeçà du Gange, et l'Inde au-delà du Gange. Alexandre n'a point passé au-delà de la première, et il n'a pas même été jusqu'au Gange. Cette première partie est entre deux grands fleuves : l'Inde, qui lui donne son nom, et le Gange. Le même Ptolémée lui donne pour bornes, du côté de l'occident, le pays de Paropamise, l'Arachosie et la Gédrosie, qui font partie ou sont voisines du royaume de Perse ; du côté du septentrion, le mont Imaüs, qui appartient à la grande Tartarie ; du côté de l'orient, le Gange ; du côté du midi, l'Océan ou la mer de l'Inde.

Arrian. de Indic. p. 324-328.

Tous les Indiens sont libres, dit Arrien, et il n'y a point d'esclaves parmi eux, non plus que parmi les

Lacédémoniens. Toute la différence qu'il y a, c'est que ceux-ci se servent d'esclaves étrangers, et que les Indiens n'en ont point du tout. Ils ne dressent point de monuments aux morts, et croient que la réputation des grands hommes leur tient lieu de tombeau.

On peut les diviser en sept classes. La première et la plus honorable, quoique la moins nombreuse, est des brachmanes, qui sont comme les dépositaires de la religion. J'aurai lieu d'en parler dans la suite.

La seconde, et la plus grande, est celle des laboureurs. Ils sont extrêmement considérés. Leur unique occupation est de travailler à la culture des champs, et ils n'en sont jamais distraits pour porter les armes et pour servir dans les armées. En temps de guerre, c'est une loi inviolable de ne toucher jamais ni aux ouvriers de la campagne ni à leurs terres.

La troisième est des pasteurs, qui paissent les troupeaux de gros et de menu bétail, sans venir aux villages ni aux villes. Ils mènent une vie errante sur les montagnes, et s'exercent beaucoup à la chasse.

La quatrième, des marchands et des artisans, parmi lesquels sont compris les pilotes et les matelots. Ces trois derniers ordres paient tribut au prince; et il n'y a d'exempts que ceux qui travaillent à faire des armes, lesquels reçoivent des gages publics au lieu de rien payer.

La cinquième, des soldats. Ils n'ont aucun soin que de faire la guerre. On leur fournit tout ce qui est nécessaire; et durant la paix même ils ont abondamment de quoi s'entretenir. Leur vie, en tout temps, est libre et dégagée de tous soins.

Le sixième ordre est des surveillants (ἐπισκόποι), qui ont l'œil sur les actions des autres, et qui examinent tout ce qui se passe, soit dans les villes, soit dans les campagnes, pour en faire leur rapport au prince. Le caractère de ces officiers ou magistrats est l'exactitude, la sincérité, la probité, l'amour du bien public. Il n'est point encore arrivé, dit l'historien, qu'aucun de ces magistrats ait été jamais accusé de mensonge. Heureuse nation, si cela était ainsi ! Mais cette remarque prouve au moins que la vérité et la justice y étaient bien en honneur, et que la fourberie et la mauvaise foi y étaient détestées.

Enfin la septième classe est de ceux qui sont employés dans les conseils publics, et qui partagent avec le prince les soins du gouvernement. On tire de cette classe les magistrats, les intendants, les gouverneurs de provinces, les généraux et tous les officiers d'armée tant sur terre que sur mer, les intendants des finances, les receveurs et tous ceux qui sont chargés des deniers publics.

Ces différents ordres de l'état ne se confondent point par les mariages; et il n'est point permis, par exemple, à un ouvrier de prendre une femme dans la classe des laboureurs, et ainsi du reste. On ne peut pas non plus exercer en même temps deux professions, ni passer de l'une à l'autre. Il est aisé de voir combien ce réglement devait contribuer à perfectionner tous les arts et tous les métiers, chacun ajoutant sa propre industrie et ses nouvelles réflexions à celles de ses ancêtres, qui lui étaient transmises de main en main par une tradition non interrompue.

Il y aurait sur ces coutumes des Indes beaucoup de

remarques à faire, que la suite de mon histoire m'oblige d'omettre. Je prie seulement le lecteur d'observer que dans tout gouvernement sage, dans tout état bien policé, la culture des terres et la nourriture des troupeaux, deux sources assurées de richesses et d'abondance, ont toujours fait un des premiers soins du ministère public; et que négliger l'une ou l'autre de ces parties, c'est manquer à une des plus importantes maximes de la politique.

J'admire aussi beaucoup cet usage d'établir des surveillants, soit qu'ils soient connus pour tels ou non, qui se transportent sur les lieux pour y éclairer la conduite des gouverneurs, des intendants, des juges; unique moyen d'empêcher les rapines et les violences, auxquelles une autorité sans bornes, jointe à l'éloignement de la cour, donne souvent lieu; unique moyen en même temps, pour le prince, de prendre connaissance de ses états, sans quoi il ne lui est pas possible de bien conduire les peuples que la Providence lui a confiés, dont le soin le regarde personnellement, et dont ceux qui travaillent sous lui peuvent aussi peu le dispenser qu'ils peuvent usurper sa place.

Il est remarquable que dans l'Inde[1], depuis le mois de juin jusqu'aux mois de septembre et d'octobre, les pluies sont très-ordinaires et très-violentes, ce qui rend le passage des rivières beaucoup plus difficile, et cause de fréquentes inondations. On peut juger par là combien, pendant toute cette saison, les armées d'Alexandre, qui étaient alors en campagne, avaient à souffrir.

[1] Non-seulement dans l'Inde, mais dans toutes les régions situées entre les tropiques. — L.

Avant que de quitter ce qui regarde en général le pays des Indes, je dirai un mot des éléphants, qui s'y trouvent en plus grand nombre que par-tout ailleurs. L'éléphant est le plus gros et le plus puissant de tous les animaux terrestres. On en a vu quelques-uns hauts de treize ou quinze pieds. La femelle le porte un an entier. Il vit quelquefois cent ou six-vingts ans, et beaucoup plus si l'on en croit les Anciens. Son nez, qu'on appelle sa *trompe*, *proboscis*, est long et creux comme une grosse trompette, et lui sert de main[1], qui lui rend des services infinis avec une agilité et une force qui ne se conçoivent point. Cet animal[2], malgré la pesanteur énorme de son corps, est d'une docilité et d'une industrie qui approchent de l'intelligence humaine. Il est susceptible d'attache, d'affection, de reconnaissance, jusqu'à sécher de tristesse quand il a perdu son gouverneur, et quelquefois même jusqu'à se donner la mort à lui-même lorsque, dans des moments de fureur, il l'a tué ou maltraité. Il n'y a rien qu'on ne lui fasse apprendre. Arrien, qui n'est pas un témoin suspect, dit en avoir vu un qui dansait avec deux cymbales attachées à ses jambes, qu'il frappait l'une après l'autre en cadence avec sa trompe, pendant que les autres dansaient en rond autour de lui, observant tous le nombre et la mesure avec une justesse étonnante.

Il décrit assez au long la manière dont on les prend. Les Indiens enferment un grand espace d'un fossé large environ de vingt pieds, et haut de quinze, et n'y lais-

[1] « Manus data elephantis, quia propter magnitudinem corporis difficiles aditus habent ad pastum. » (Cic. *de Nat. Deor.* lib. 2, n. 123.)

[2] « Elephanto belluarum nulla providentior. At figura quæ vastior? (Id. ibid. lib. 1, n. 97.)

sent qu'une ouverture pour entrer, qui est un pont, que l'on couvre de gazon, afin que ces bêtes, qui sont très-subtiles, ne s'en défient point. La terre qu'on tire du fossé sert à le relever de part et d'autre, et fait comme un mur, dans lequel, au bord qui est en dehors, on ménage quelque petite chambre, où l'on se cache pour épier ces animaux, n'y laissant que très-peu d'ouverture. Dans cet enclos on met trois ou quatre femelles apprivoisées. Dès que les éléphants les ont aperçues ou senties, ils accourent et tournent tant, qu'ils y entrent; et alors on rompt le pont, et l'on court aux villages voisins pour appeler du secours. Après qu'on les a matés pendant quelques jours par la faim et par la soif, on entre dans l'enclos sur des éléphants apprivoisés, avec lesquels on les attaque. Comme ils sont extrêmement affaiblis, ils ne résistent pas long-temps. Les ayant terrassés, on monte dessus, après leur avoir fait une grande plaie autour du cou, dans laquelle on met une corde, afin que, s'ils veulent remuer, la douleur les arrête. Ainsi domptés, ils se laissent conduire avec les autres dans les maisons, où on les nourrit d'herbe et de blé vert, et où on les apprivoise peu-à-peu à force de coups et par la faim, jusqu'à ce qu'ils deviennent dociles à la voix de leurs maîtres et entendent parfaitement leur langage.

Tout le monde sait l'usage qu'on faisait autrefois des éléphants dans les combats. Mais souvent ils faisaient plus de dégât dans leur propre armée que dans celle des ennemis. Ce sont leurs dents, ou plutôt leurs défenses, qui nous fournissent l'ivoire. Il est temps de retourner à Alexandre.

Q. Curt. l. 8, cap. 9-14. Arrian. l. 4, p. 182-195; et lib. 5, p. 195-221. Plut. in Alex. p. 697-699. Diod. l. 17, p. 557-559. Justin. l. 12, cap. 7, 8.

Ce prince étant entré dans les Indes [1], tous les petits rois de ces contrées vinrent au-devant de lui se ranger sous son obéissance. Ils disaient qu'il était le troisième fils de Jupiter [2] qui était venu en leur pays; qu'ils n'avaient connu Bacchus ni Hercule que par la renommée, mais que pour lui ils avaient le bonheur de le voir et de jouir de sa présence. Le roi, les ayant reçus fort humainement, leur commanda de l'accompagner et de lui servir de guides. Comme personne ne se présentait plus, il envoya Éphestion et Perdiccas avec une partie de ses troupes pour réduire ceux qui refuseraient d'obéir. Il leur ordonna aussi d'aller jusqu'à l'Indus, et de préparer des bateaux pour faire passer ce fleuve à l'armée. Mais, voyant qu'il fallait traverser plusieurs rivières, il fit construire ces bateaux de sorte qu'on pouvait les démonter et charger les pièces sur des chariots, et après les rassembler. Puis, ayant commandé à Cratère de le suivre avec la phalange, il prit les devants avec sa cavalerie et des soldats armés à la légère; et, après un léger combat, il chassa et défit ceux qui avaient osé venir à sa rencontre, et les poursuivit jusqu'à la ville prochaine, où ils se retirèrent. Lorsque Cratère fut arrivé, le roi, pour donner d'abord de la terreur à ces peuples, qui n'avaient point encore éprouvé les armes des Macédoniens, ordonna qu'on mît le feu aux fortifications de cette place, qu'il assiégea dans les formes, et qu'on fît tout passer au fil de l'épée. Mais, comme il faisait le tour des murailles à cheval, il fut blessé d'un coup de flèche, ce

[1] Quinte-Curce suppose que plusieurs régions en-deçà de l'Indus, mais voisines de ce fleuve, appartenaient à l'Inde, et en faisaient partie.

[2] Ces noms grecs des dieux pouvaient-ils être connus des Indiens?

qui ne l'empêcha pas de la prendre; et l'on y fit main-basse sur tous les soldats et les habitants, sans épargner même les maisons.

Après avoir dompté ce peuple, qui avait peu de nom, il marcha vers la ville de Nyse. Il campa assez près de ses murs, derrière une forêt qui en dérobait la vue. Cependant il se leva la nuit un si grand froid, qu'ils n'en avaient point encore senti de pareil : mais heureusement le remède était sous leur main. Ils coupèrent un grand nombre d'arbres, et allumèrent beaucoup de feux; ce qui soulagea extrêmement l'armée. Les assiégés ayant tenté une sortie qui leur réussit fort mal, la division se mit dans la ville, les uns étant d'avis de se rendre, et les autres de tenir bon. Le roi, en ayant été informé, se contenta de les bloquer, sans leur faire autre mal; jusqu'à ce que, lassés de la longueur du siége, ils se rendirent à discrétion. On les traita avec bonté. Ils disaient que leur ville avait été bâtie par Bacchus. Toute l'armée, pendant dix jours, célébra des jeux et fit des réjouissances sur cette montagne en l'honneur du dieu qui y était honoré.

Il vint de là à une contrée nommée *Dédale*, que les habitants avaient abandonnée, s'étant enfuis sur des montagnes inaccessibles, comme avaient fait aussi ceux d'Acadère, où il entra ensuite. C'est ce qui l'obligea de changer l'ordre de la guerre, et de disperser ses troupes en divers lieux, de sorte que les ennemis furent tous défaits à-la-fois : rien ne résista, et ceux qui eurent la hardiesse d'attendre les Macédoniens furent tous taillés en pièces. Ptolémée prit plusieurs petites villes d'emblée : Alexandre emporta les grandes, et, après avoir rejoint toutes ses forces, passa la rivière de

An. M. 3677.
Av. J.C. 327.

Choaspe [1], et laissa Cœnus au siége d'une ville riche et peuplée, que ceux du pays appellent *Bazira.*

Après il tira vers Mazagues, dont le roi, nommé *Assacane*, était mort depuis peu, et sa mère Cléophe commandait dans la province et dans la ville. Il y avait trente mille hommes de pied dedans, et la nature et l'art l'avaient fortifiée comme à l'envi : car, du côté qu'elle regardait l'orient, elle était ceinte d'un fleuve très-rapide, dont les rives étaient hautes et coupées; et, vers l'occident et le midi, c'étaient de grands rochers escarpés, au pied desquels s'ouvraient des cavernes qui par succession de temps s'étaient creusées en abymes, et à l'endroit où elles manquaient il y avait un fossé d'un travail immense et d'une profondeur effroyable. Pendant qu'Alexandre faisait le tour de la ville pour en examiner les fortifications, il reçut un coup de flèche au gras de la jambe. Il ne fit qu'arracher le fer, et, sans bander seulement la plaie, monta à cheval, et continua de visiter les dehors de la place. Mais, comme il portait la jambe pendante, et que, le sang s'étant figé, la douleur s'augmentait, on rapporte qu'il dit : *Tous jurent que je suis fils de Jupiter* [2], *mais ma blessure me crie et me fait sentir que je suis homme.* Toutefois il ne se retira point qu'il n'eût tout vu et donné tous les ordres nécessaires. Les uns donc abattaient les maisons qui étaient hors de la ville, et se servaient des matériaux pour combler ces gouffres; les autres y jetaient des troncs d'arbres et de gros amas de pierres : et tous y travaillaient avec tant d'ar-

[1] Ce fleuve est différent du Choaspe qui arrose la ville de Suse.

[2] « Omnes jurant me Jovis esse filium, sed vulnus hoc hominem esse me clamat. » (SEN. *Epist.* 59.)

deur, qu'en neuf jours l'ouvrage fut achevé, et l'on y planta les tours.

Le roi, sans attendre que sa blessure fût guérie, visita le travail, et, après avoir loué ses soldats de leur diligence, fit avancer les machines, d'où l'on tira quantité de traits contre ceux qui défendaient les murailles. Mais ce qui effrayait davantage les Barbares, c'était ces tours d'une hauteur démesurée, qu'ils voyaient se mouvoir, ce leur semblait, d'elles-mêmes. Ils croyaient qu'elles étaient conduites par les dieux, et que ces béliers qui abattaient les murs, et ces javelots lancés par des machines qui étaient nouvelles pour eux, ne pouvaient être l'effet d'une force humaine : de sorte que, désespérant de pouvoir défendre la ville, ils se retirèrent dans la citadelle. Mais, ne s'y trouvant pas plus en sûreté, ils envoyèrent des ambassadeurs pour se rendre. La reine ensuite sortit, et vint trouver Alexandre avec une grande suite de dames qui lui apportaient du vin en sacrifice dans des coupes. Le roi la reçut avec beaucoup de bonté, et la rétablit dans ses états.

De là Polysperchon fut envoyé avec une armée contre la ville d'Ore, dont il se rendit maître sans peine. La plupart des habitants du pays s'étaient retirés sur le rocher d'Aorne. On tenait qu'Hercule l'avait assiégé, et qu'un tremblement de terre l'avait contraint d'en lever le siége. Ce roc n'a pas, comme beaucoup d'autres, de petites pentes aisées pour y monter; mais il s'élève en forme de butte, et, étant fort large par le bas, va toujours en s'étrécissant jusqu'au haut, et se termine en pointe. Le fleuve Indus, dont la source n'est pas éloignée de cet endroit, passe au pied, ayant

ses rives droites et élevées; et de l'autre côté il y a de grandes fondrières, qu'il fallait se résoudre à remplir si l'on voulait prendre la place. Il se trouvait heureusement tout près de là une forêt; le roi la fit abattre avec ordre de ne prendre que les troncs des arbres, qu'on ébranchait pour les porter plus aisément : lui-même jeta dans ces gouffres le premier tronc d'arbre. A cette vue, toute l'armée poussa un cri d'allégresse; et, tout le monde travaillant avec une ardeur incroyable, l'ouvrage fut achevé en sept jours. Aussitôt il fit commencer l'attaque. On ne fut pas d'avis que le roi s'y hasardât, le péril étant trop évident. Mais la trompette n'eut pas plus tôt sonné, que ce prince, qui n'était pas maître de son courage, ordonna à ses gardes de le suivre, et fut le premier à grimper sur la roche : pour-lors elle ne parut plus inaccessible, et tout le monde l'y suivit. Jamais péril ne fut plus grand; mais ils étaient tous déterminés à vaincre ou à périr. Plusieurs tombaient des rochers dans la rivière, qui les engloutissait dans ses gouffres. Les Barbares roulaient de grosses pierres sur ceux qui étaient les plus avancés à monter, lesquels, ayant déja bien de la peine à se tenir dans des lieux si glissants, tombaient dans des précipices où ils étaient entièrement brisés. Rien n'était plus affreux que ce spectacle. Le roi, vivement affligé de la perte de tant et de si braves soldats, fit sonner la retraite. Cependant, quoiqu'il eût perdu toute espérance de prendre la place, et qu'il eût résolu d'en lever le siége, il fit mine de vouloir encore le continuer, et il fit avancer les tours et les autres machines. Les Indiens, comme pour lui insulter, se mirent à faire grande chère durant deux jours et deux nuits, faisant

retentir tout le roc et tout le voisinage du bruit de leurs tambours et de leurs cymbales. Mais la troisième nuit on ne les entendit plus, et l'on fut tout étonné de voir le roc éclairé par-tout de flambeaux. Le roi apprit qu'ils les avaient allumés pour favoriser leur fuite, et se conduire plus aisément dans ces précipices pendant l'obscurité de la nuit. Toute l'armée aussitôt jeta par son ordre de grands cris, qui remplirent les fuyards d'une telle épouvante, que plusieurs, croyant voir l'ennemi, se précipitèrent du haut des rochers, et périrent misérablement. Alexandre, devenu maître du roc par un bonheur inouï et qui tenait du prodige, en rendit graces aux dieux, et leur offrit des sacrifices.

Il tira de là vers Ecbolime, qu'il prit; et, après seize jours de marche, il arriva au fleuve Indus, où il trouva qu'Éphestion avait préparé tout ce qui était nécessaire pour le passage, selon l'ordre qu'il lui en avait donné. Le roi du pays, appelé Omphis, dont le père était mort quelque temps auparavant, avait envoyé vers Alexandre pour savoir de lui s'il lui plaisait qu'il prît le diadême. Quoiqu'il en eût eu permission, il attendit, pour le prendre, qu'il fût arrivé. Alors il alla au-devant de lui avec toute son armée: et, quand Alexandre fut proche, il poussa son cheval, et s'avança seul vers lui; le roi en fit autant. L'Indien lui dit par un truchement, « qu'il « était venu au-devant de lui avec son armée pour lui « remettre toutes ses forces entre les mains; qu'il livrait « sa personne et son royaume à un prince qu'il savait « ne combattre que pour la gloire, et ne craindre rien « tant que le reproche de perfidie. » Le roi, fort satisfait de la franchise du Barbare, lui présenta la main, et lui rendit ses états. Il fit présent à Alexandre de

cinquante-six éléphants, et de beaucoup d'autres bêtes d'une grandeur merveilleuse. Comme Alexandre lui demanda de quoi il avait plus besoin dans son royaume, de laboureurs ou de soldats, il répondit qu'ayant la guerre contre deux rois il avait plus besoin de soldats que de laboureurs. Ces deux rois étaient Abisare et Porus; mais Porus était le plus puissant, et tous deux régnaient au-delà de l'Hydaspe. Omphis prit le diadême, et se fit appeler Taxile, qui était le nom ordinaire des rois du pays. Il fit de magnifiques présents à Alexandre, qui ne se laissa pas vaincre en générosité.

Le lendemain, les ambassadeurs d'Abisare étant venus trouver le roi, lui remirent, suivant leur pouvoir, tous les états de leur maître; et, après que la foi eut été prise et donnée de part et d'autre, ils s'en retournèrent.

Alexandre, s'attendant que Porus, étonné du bruit de sa renommée, ne manquerait pas de se soumettre, lui fit dire, comme si ce prince eût été son vassal, qu'il eût à lui payer tribut, et à venir au-devant de lui à l'entrée de son royaume. Porus répondit froidement qu'il l'irait recevoir sur sa frontière, mais que ce serait les armes à la main. Il arriva à Alexandre, dans ce temps-là même, un renfort de trente éléphants, qui lui fut d'un grand secours. Il donna la conduite de tous les éléphants à Taxile, et s'avança jusqu'aux bords de l'Hydaspe. Porus s'était campé sur l'autre rive pour lui en disputer le passage, et avait mis à la tête de ses troupes quatre-vingt-cinq éléphants d'une prodigieuse grandeur, et derrière eux trois cents chariots, soutenus par trente mille hommes de pied : il n'avait tout au

plus que six à sept mille chevaux. Ce prince était monté sur un éléphant bien plus grand que tous les autres, et lui-même excédait la stature ordinaire des hommes; de sorte qu'avec ses armes éclatantes d'or et d'argent il paraissait terrible et majestueux tout ensemble. La grandeur de son courage répondait à celle de sa taille : il était sage et prudent autant qu'on le peut être parmi des peuples grossiers.

Les Macédoniens ne craignaient pas seulement l'ennemi, mais le fleuve qu'il leur fallait traverser. Il était large de quatre stades (quatre cents toises), et tellement profond par-tout, qu'il paraissait comme une mer, et n'était guéable nulle part. Sa largeur ne lui ôtait rien de son impétuosité, car il roulait avec autant de violence qu'il eût pu faire dans un canal bien étroit; et ses flots bruyants et écumeux, qui se rompaient en plusieurs endroits, montraient qu'il était plein de pierres et de roches. Mais rien n'était si affreux que la face du rivage, tout couvert d'hommes, de chevaux et d'éléphants. Ces hideuses bêtes étaient là plantées comme des tours, et on les irritait à dessein, afin que par leurs cris effroyables elles vinssent à jeter plus de terreur dans l'ame des ennemis. Tout cela ne put étonner des courages qui étaient à toute épreuve, et qu'une suite non interrompue de prospérités remplissait d'assurance; mais ils ne croyaient pas, avec leurs faibles barques, pouvoir surmonter la rapidité de l'eau, ni aborder sûrement.

Ce fleuve était rempli de petites îles, où les Indiens et les Macédoniens passaient à la nage, avec leurs armes sur la tête; et il s'y faisait tous les jours de légères escarmouches à la vue des deux rois, qui étaient

bien aises de s'essayer, et de pressentir par ces petits combats ce qu'ils devaient espérer de la bataille générale. Il y avait deux jeunes officiers dans l'armée d'Alexandre, Égésimaque et Nicanor, également pleins de hardiesse, et à qui le bonheur constant de leur parti faisait mépriser tous les périls. Ils prirent avec eux les plus déterminés de la jeunesse, et, n'ayant que leurs javelots pour toutes armes, passèrent à la nage dans une île où étaient les ennemis; et là, sans avoir presque rien pour eux que leur audace, ils en tuèrent un grand nombre. Après un coup si hasardeux, ils pouvaient se retirer glorieusement, si la témérité, quand elle est heureuse, pouvait garder quelque mesure. Mais, comme ils attendaient avec mépris et avec une sorte d'insulte ceux qui venaient au secours de leurs compagnons, ils furent enveloppés d'une troupe qui avait passé à la nage dans l'île sans qu'ils s'en aperçussent, et accablés des dards qu'elle leur tirait de loin. Ceux qui tentèrent de se sauver à la nage furent emportés par les vagues du fleuve, ou engloutis dans ses gouffres. Ce succès enfla merveilleusement le cœur de Porus, qui voyait tout de la rive.

Alexandre était fort embarrassé. Voyant que, pour passer l'Hydaspe, la force ouverte ne pouvait rien, il appela à son secours l'adresse et la ruse. Il fit tenter la nuit divers lieux par sa cavalerie, et jeter des cris comme s'il eût eu envie de passer, tout étant prêt pour cet effet. Porus y accourait aussitôt avec ses éléphants; mais Alexandre demeurait en bataille sur le bord. Cela étant arrivé plusieurs fois, et Porus voyant que ce n'était qu'un vain bruit et de vaines menaces, il ne s'ébranla plus pour tous ces mouvements, et se contenta

d'envoyer des coureurs par tout le rivage. Alexandre, délivré de la crainte de l'avoir sur les bras avec toute son armée dans un passage de nuit, songea sérieusement à passer le fleuve.

Il y avait dans cette rivière, assez loin du camp d'Alexandre, une île plus grande que les autres, qui était couverte de bois, et ainsi très-propre à couvrir et à cacher son dessein. Il résolut de tenter par-là le passage vers l'autre bord ; mais, pour en dérober la connaissance aux ennemis, et pour leur faire prendre le change, il laissa dans son camp Cratère et une grande partie de l'armée, avec ordre de faire grand bruit dans le temps qu'on lui marquerait, pour donner l'alarme aux Indiens, et leur faire croire qu'il se préparait à passer; ce qu'il ne ferait que lorsqu'il verrait Porus décampé avec tous ses éléphants, soit pour se retirer, soit pour venir à la rencontre des Macédoniens qui tenteraient le passage. Entre le camp et l'île, il avait mis Méléagre et Gorgias avec la cavalerie et l'infanterie étrangères, et leur avait commandé de passer par troupes lorsqu'ils le verraient attaché au combat.

Après avoir donné ces ordres, il prit le reste de son armée, tant infanterie que cavalerie : et, s'éloignant du bord pour n'être pas aperçu, il marcha la nuit vers l'île où il avait résolu de passer; et, pour tromper encore plus sûrement les ennemis, Alexandre fit dresser sa tente dans le camp où il avait laissé Cratère, qui était vis-à-vis de celui de Porus. Ses gardes du corps étaient rangés à l'entour avec tout l'appareil qui a coutume d'environner la majesté d'un grand roi. Il fit aussi prendre la robe royale à Attale, qui était de son âge, et lui ressemblait assez de la taille et du visage,

sur-tout à le voir dans la distance d'un rivage à l'autre, pour faire croire que le roi était en personne sur ce rivage, et qu'il ne songeait point à tenter ailleurs le passage. Il était près néanmoins d'entrer dans l'île dont nous avons parlé, et il y passa en effet dans des barques, avec le reste de ses forces, l'ennemi étant occupé à faire tête à Cratère. Il survint tout-à-coup un furieux orage, qui semblait d'abord devoir retarder l'exécution de son projet, mais qui y devint favorable, par un effet du rare bonheur de ce prince, en faveur duquel les obtacles même se changeaient en moyens et en secours. Cet orage fut suivi d'une pluie très-violente, avec des vents impétueux, des éclairs et des tonnerres, de sorte qu'on ne pouvait ni s'entrevoir ni s'entendre. Tout autre qu'Alexandre aurait renoncé à l'entreprise; mais le péril même l'animait. D'ailleurs le bruit, le tumulte, l'obscurité, couvraient son passage. Il donna donc le signal pour embarquer ses troupes, et lui-même le premier fit partir la barque qui le portait. On prétend que ce fut alors qu'il dit: *O Athéniens, croiriez-vous que je pusse m'exposer à de si grands dangers pour mériter vos louanges!* En effet, rien ne pouvait plus contribuer à éterniser son nom que d'avoir pour historiens des hommes tels que Thucydide et Xénophon; et il s'intéressait de telle sorte à ce qu'on dirait de lui après sa mort, qu'il souhaitait de pouvoir revenir au monde pour autant de temps qu'il lui en faudrait afin de savoir quelle impression aurait faite sur les esprits la lecture de son histoire.

Lucian. de Conscrib. hist. p. 694.

Ils ne trouvèrent presque personne à leur descente, parce que Porus était tout occupé de Cratère, et croyait

n'avoir à défendre le passage que contre lui ; ce général pour-lors, selon l'ordre qu'il en avait reçu, faisant grand bruit, et paraissant vouloir passer le fleuve. Tous les bateaux donc vinrent à bord, excepté un seul, que les flots brisèrent contre un rocher. Dès qu'Alexandre eut pris terre, il rangea sa petite armée en bataille. Il avait six mille hommes de pied et cinq mille chevaux. Il se mit à la tête de la cavalerie; et, ayant donné ordre à l'infanterie de le suivre le plus promptement qu'elle pourrait, il prit les devants. Il comptait que, si les Indiens venaient à lui avec toutes leurs forces, il l'emporterait infiniment sur eux par le moyen de sa cavalerie, et qu'en tout cas il lui serait facile de traîner le combat en longueur jusqu'à ce que son infanterie fût arrivée; ou que, si les ennemis, alarmés par la nouvelle de son passage, prenaient la fuite, il serait en état de les poursuivre et d'en faire un grand carnage.

Porus, averti du passage d'Alexandre, avait envoyé contre lui un détachement commandé par l'un de ses fils, qui menait avec lui deux mille chevaux et six-vingts chariots. Alexandre crut d'abord que c'était l'avant-garde de l'armée ennemie, et que tout le reste suivait. Mais, ayant appris que ce n'était qu'un détachement, il tomba brusquement sur eux. Le fils de Porus demeura sur la place avec quatre cents chevaux, et tous les chariots furent pris. Chacun de ces chariots portait six hommes : deux qui avaient des boucliers, deux archers disposés des deux côtés, et deux qui conduisaient le chariot, mais qui ne laissaient pas de combattre lorsqu'on en venait aux mains, ayant quantité de dards qu'ils lançaient contre les ennemis. Mais

tout cet équipage fut de peu de service ce jour-là, parce que la pluie, qui était tombée en abondance, avait tellement détrempé la terre, que les chevaux avaient peine à se soutenir; et les chariots, pesants comme ils étaient, demeuraient la plupart enfoncés dans la boue.

Porus, ayant reçu la nouvelle de la mort de son fils, de la déroute de son détachement et de l'approche d'Alexandre, douta s'il devait l'attendre au lieu où il était, à cause que Cratère, avec le reste de l'armée macédonienne, faisait mine de vouloir passer le fleuve. Mais enfin il résolut d'aller à la rencontre d'Alexandre, qu'il supposait avec raison mener avec lui les principales forces de son armée. Il laissa seulement quelques éléphants dans son camp, pour amuser ceux qui étaient à l'autre bord, et partit avec trente mille hommes de pied et quatre mille chevaux, sans compter trois cents chariots et deux cents éléphants. Quand il fut arrivé en un lieu ferme et sablonneux, où ses chevaux et ses chariots pouvaient tourner aisément, il rangea son armée en bataille pour y attendre l'ennemi. Il mit en tête et sur une première ligne les éléphants à cent pieds de distance l'un de l'autre, pour servir comme de rempart à son infanterie, qu'il rangea derrière. Il crut que la cavalerie ennemie n'oserait s'engager dans ces intervalles, à cause de la frayeur qu'auraient leurs chevaux de ces éléphants; et l'infanterie encore moins, voyant celle des ennemis derrière les éléphants, et courant risque d'être écrasée par ces animaux. Il avait mis quelque infanterie sur la même ligne des éléphants, pour couvrir leur droite et leur gauche; et cette infanterie était couverte elle-même

par ses deux ailes de cavalerie, devant lesquelles étaient rangés les chariots. Voilà l'ordre de bataille de l'armée de Porus.

Lorsque Alexandre fut en présence, il fit halte pour attendre son infanterie, qui fit diligence et arriva peu de temps après. Pour lui donner le loisir de reprendre haleine, et ne pas la mener contre l'ennemi encore toute fatiguée de la marche, il fit faire divers mouvements à sa cavalerie, qui gagnèrent du temps. Alors, tout étant prêt, et l'infanterie assez reposée, Alexandre fit donner le signal. Il ne jugea pas à propos de commencer l'attaque par le corps de bataille des ennemis, où étaient rangés l'infanterie et les éléphants, par la même raison que Porus avait eue de les ranger de la sorte. Mais, comme il était plus fort en cavalerie, il prit la meilleure partie de la sienne; et, marchant contre l'aile gauche, il envoya Cœnus avec son régiment de cavalerie et celui de Démétrius pour l'attaquer en même temps, et le chargea de prendre cette cavalerie de la gauche par-derrière, pendant que lui il la chargerait de front et en flanc. Séleucus, Antigène et Tauron, qui commandaient l'infanterie, eurent ordre de ne faire aucun mouvement avant qu'Alexandre, par sa cavalerie, eût mis le désordre dans celle des ennemis et dans leur infanterie.

Quand il fut à la portée du trait, il envoya mille archers à cheval pour faire leur décharge sur la cavalerie de l'aile gauche de Porus, afin de la mettre en désordre, pendant que lui il l'attaquerait par le flanc avant qu'elle eût le temps de se rallier. Les Indiens, ayant réuni et resserré leurs escadrons, s'avancèrent contre Alexandre. Dans ce moment même, Cœnus les

18.

prit en queue, conformément à l'ordre qu'il en avait reçu : de sorte que les Indiens furent obligés de faire face de tous côtés pour se défendre contre les mille archers, contre Alexandre et contre Cœnus. Alexandre, pour profiter du trouble où les avait jetés ce mouvement subit, chargea vivement ceux qui lui étaient opposés, qui, ne pouvant soutenir une attaque si brusque et si violente, furent bientôt rompus, et se retirèrent à l'abri des éléphants comme d'un rempart assuré. Ceux qui conduisaient ces éléphants les firent avancer contre la cavalerie ennemie. Mais, dans ce moment-là même, la phalange macédonienne, s'ébranlant tout-à-coup, environna ces bêtes, et à coups de piques attaqua leurs conducteurs et les éléphants mêmes. Ce combat n'était en rien semblable aux précédents : car les éléphants, venant fondre sur les bataillons, rompaient les plus épais, sans que rien pût arrêter leur fureur; et la cavalerie indienne, voyant l'infanterie macédonienne arrêtée par les éléphants, revint à la charge. Mais celle d'Alexandre, qui était et plus forte et plus expérimentée, la rompit une seconde fois, et l'obligea encore de se retirer vers les éléphants. Alors la cavalerie macédonienne, se trouvant toute rassemblée en un corps, portait l'épouvante et le désordre par-tout où elle donnait. Les éléphants, percés de coups, et ayant la plupart perdu leurs conducteurs, ne gardaient plus l'ordre accoutumé, et, comme forcenés de douleur, ne distinguaient plus amis et ennemis, et s'emportaient de côté et d'autre, renversant tout ce qui se rencontrait devant eux. Les Macédoniens, qui avaient laissé exprès plus d'intervalle entre leurs bataillons, leur faisaient place lorsqu'ils les

voyaient venir, ou perçaient à coups de dards ceux que la crainte et le tumulte obligeaient de tourner en arrière. Alexandre, après avoir environné les ennemis avec sa cavalerie, fit signe à l'infanterie de se presser pour faire un dernier effort et pour tomber sur eux de tout son poids; ce qu'elle exécuta avec un grand succès. Ainsi la plupart de la cavalerie indienne fut taillée en pièces; et une partie de leur infanterie, qui ne fut pas moins maltraitée, se voyant pressée de tous côtés, prit enfin la fuite. Cratère, qui était demeuré dans le camp avec le reste de l'armée, voyant Alexandre aux mains avec Porus, passa le fleuve, et, tombant avec ses troupes toutes fraîches sur les fuyards, ne fit pas un moindre carnage des ennemis dans la retraite, qu'il s'en était fait dans le combat.

Les Indiens y perdirent vingt mille hommes de pied et trois mille chevaux, sans compter les chariots, qui furent tous brisés, et les éléphants, qui furent tous ou tués ou pris. Les deux fils de Porus y périrent, avec Spitace, gouverneur de la province, tous les colonels de cavalerie et d'infanterie, et les conducteurs des chariots et des éléphants. Alexandre ne perdit que quatre-vingts soldats des six mille qui se trouvèrent à la première attaque, dix archers à cheval, vingt cavaliers de ses compagnies royales, et deux cents des autres.

Porus, après avoir fait dans le combat tout devoir de soldat et de capitaine, et montré un courage intrépide, voyant toute sa cavalerie défaite avec la plupart de son infanterie, ne fit pas comme le grand roi Darius, qui, dans un pareil désastre, fut le premier à prendre la fuite. Il demeura sur le champ de bataille

tant qu'il y resta sur pied un bataillon ou un escadron. Enfin, blessé à l'épaule, il se retira sur son éléphant, se faisant assez remarquer à sa taille et à sa valeur. Alexandre, l'ayant reconnu à ces glorieuses marques, et desirant de le sauver, envoya après lui Taxile, parce qu'il était du même pays. Celui-ci, s'approchant le plus près qu'il pût sans courir risque d'être blessé, lui cria de s'arrêter pour ouïr ce qu'il venait lui dire de la part d'Alexandre. Porus, s'étant retourné, et ayant reconnu Taxile, son ancien ennemi, *Quoi!* s'écria-t-il, *n'est-ce pas Taxile que j'entends, ce traître à sa patrie et à son royaume?* et il allait le percer de son dard, s'il ne se fût promptement retiré. Alexandre, sans perdre pour cela l'envie de sauver un si brave prince, lui envoya d'autres officiers, parmi lesquels était un de ses anciens amis, nommé *Méroé*, qui l'exhorta vivement à venir trouver un vainqueur digne de lui. Il y consentit, non sans peine, et se mit en marche. Alexandre, qui en avait été averti, s'avança au-devant de lui pour le recevoir avec quelques-uns de sa suite. Quand il fut proche, Alexandre s'arrêta pour contempler sa taille et sa bonne mine; car il avait plus de cinq coudées [1] de haut. Il ne paraissait point abattu de sa disgrace, mais s'approchait avec une contenance assurée, comme un brave et vaillant guerrier que son courage à défendre ses états doit faire estimer du vaillant prince qui l'a vaincu. Alexandre prit le premier la parole, et, avec un air noble et gracieux, lui demanda comment il voulait qu'on le traitât : *En roi*, lui répondit Porus. *Mais*, ajouta Alexandre, *ne de-*

[1] Sept pieds et demi. = 5 coudées grecques valent 2 mètres et 3 décimètres, environ 7 pieds. — L.

mandez-vous rien davantage? Non, répliqua Porus; *tout est compris dans ce seul mot.* Alexandre, touché de cette grandeur d'ame, dont il semble que le malheur de ce prince relevait encore l'éclat, ne se contenta pas de lui laisser son royaume; il y ajouta d'autres provinces, et le combla de toutes les marques possibles d'honneur, d'estime et d'amitié. Porus lui demeura fidèle jusqu'à la mort. On ne sait ici lequel on doit le plus admirer, ou le vainqueur, ou le vaincu.

Alexandre bâtit une ville à l'endroit où la bataille s'était donnée, et une autre où il avait passé le fleuve. Il appela l'une *Nicée*, à cause de sa victoire, et l'autre *Bucéphalie*, en l'honneur de son cheval, qui y mourut. Après avoir rendu les derniers devoirs aux soldats qui étaient morts dans la bataille, il célébra des jeux, et fit des sacrifices d'actions de graces à l'endroit où il avait passé l'Hydaspe.

Ce prince ne savait pas à qui il était redevable de ses victoires. On est étonné de la rapidité des conquêtes d'Alexandre, de la facilité avec laquelle il surmonte les plus grands obstacles et force les villes les plus imprenables, du bonheur constant et inouï qui le tire des dangers où sa témérité l'engage, et où il aurait dû cent fois périr. Pour développer cette espèce de mystère d'événements singuliers, et dont plusieurs sont contre toutes les règles ordinaires, il faut remonter à une cause supérieure, inconnue aux historiens profanes et à Alexandre lui-même. Il était, comme Cyrus, le ministre et l'instrument de l'arbitre absolu des empires, qui les forme et les détruit selon son bon plaisir. Il avait reçu la même mission pour renverser l'empire des Perses et de l'Orient, que Cyrus pour abattre celui

de Babylone. Ils avaient tous deux le même conducteur dans leurs entreprises, le même garant du succès, le même protecteur et la même sauvegarde contre tous les dangers, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli leurs fonctions et achevé leur ministère. On peut appliquer à
Isai. 45, 1-5. Alexandre ce que Dieu dit de Cyrus dans Isaïe : *Je l'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre les rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous; j'humilierai les grands de la terre; je romprai les portes d'airain, et je briserai les gonds de fer. Je vous donnerai les trésors cachés, et les richesses secrètes et inconnues... Je vous ai mis les armes à la main, et vous ne m'avez point connu.* Voilà la véritable et l'unique cause des succès incroyables de ce conquérant, de son courage intrépide, de l'affection de ses troupes, du pressentiment de son bonheur, et de son assurance pour l'avenir, qui étonnait ses plus hardis officiers.

§ XVI. *Alexandre s'avance dans les Indes. Digression sur les brachmanes. Ce prince songe à pénétrer jusqu'au Gange. Il s'excite un murmure général dans l'armée : sur les remontrances qu'on lui fait, il renonce à ce dessein, et se contente d'aller jusqu'à l'Océan. Il dompte tout ce qui se rencontre sur son passage. Il court un risque extrême au siége de la ville des Oxydraques. Enfin il arrive à l'Océan; après quoi il se prépare à retourner en Europe.*

An. M.3677. Alexandre, après la célèbre victoire qu'il avait rem-

portée sur Porus, s'avança dans le pays des Indes, où il assujettit à son empire beaucoup de peuples et beaucoup de villes. Il se regardait comme un conquérant de profession et par état; et il se portait tous les jours à de nouveaux exploits avec tant d'ardeur et de vivacité, qu'il semblait se croire chargé d'une commission personnelle et d'un devoir particulier de forcer toutes les villes, de ravager toutes les provinces, d'exterminer tous les peuples qui refuseraient son joug, et qu'il se serait reproché comme une faute s'il eût laissé un seul coin de la terre sans y porter le trouble et la désolation. Il passa l'Acésine, puis l'Hydraote, deux fleuves très-considérables. Il apprit que plusieurs Indiens libres avaient conspiré ensemble pour la défense de leur liberté, et entre autres les Cathéens, qui étaient les plus vaillants et ceux qui entendaient le mieux la guerre, et qu'ils s'étaient campés près d'une ville forte nommée *Sangale*. Il marcha contre eux, les défit dans une bataille rangée, prit la ville, et la rasa jusqu'aux fondements.

Av. J.C. 327. [1] Q. Curt. l. 9, cap. 1.

Un jour, comme il passait à la tête de son armée, des philosophes, appelés dans la langue du pays *brachmanes*, s'entretenaient ensemble en se promenant dans une prairie. Dès qu'ils l'aperçurent, ils se mirent tous à frapper la terre du pied. Alexandre, étonné de ce mouvement extraordinaire, en voulut savoir la cause. Ils répondirent, en lui montrant la terre avec la main, « que personne ne possédait de cet élément que ce « qu'il en pouvait occuper : qu'il n'était différent du

Arrian. l 7, p. 275, 276; id. in Indic. pag. 324. Strab. l. 15, p. 715-717. Plut. in Alex. pag. 701. Q. Curt. l. 8, cap. 9.

[1] Arrien place la fin de la guerre de Porus, sous l'archontat d'Hégémon, au mois de Munychion (V, 19); ce qui répond au printemps de la 2e année de la 113e olympiade, en 326 av. J. C. — L.

« reste des hommes qu'en ce qu'il était plus remuant « et plus ambitieux, et courait toutes les terres et les « mers pour faire du mal aux autres et pour s'en faire « à lui-même; mais qu'enfin il mourrait sans occuper « plus d'espace qu'il ne lui en fallait pour sa sépul- « ture. » Il ne leur sut point mauvais gré de cette réponse; mais il était emporté par le torrent de la gloire, et faisait le contraire de ce qu'il approuvait.

Ces brachmanes, dit Arrien, sont fort respectés dans le pays. Ils ne paient aucun tribut au prince. Ils l'aident de leurs conseils, et lui rendent les mêmes services que les mages au roi de Perse. Ils s'emploient aux sacrifices publics; et, si l'on veut sacrifier en particulier, il faut qu'il y en ait quelqu'un d'eux présent, sans quoi les Indiens sont persuadés que le sacrifice ne serait pas agréable aux dieux. Ils s'appliquent particulièrement à l'inspection des astres, exercent seuls l'art de deviner, et prédisent principalement le changement des temps et des saisons. Celui qui a manqué trois fois dans ses prédictions est interdit pour toujours, et condamné au silence.

Leurs sentiments, selon Strabon, ne sont pas fort différents de ceux des Grecs. Ils croient que le monde a commencé; qu'il finira; que sa figure est ronde; que le Dieu qui l'a créé et qui le gouverne le remplit de sa majesté; que l'eau a été le commencement de toutes choses. Pour l'immortalité des ames, et les peines des coupables dans les enfers, ils suivent la même doctrine que Platon, y mêlant, aussi-bien que lui, quelques fables pour exprimer ces peines. Plusieurs d'entre eux vivent tout nus, ce qui leur a fait donner par les Grecs le nom de *gymnosophistes*. On raconte de

la dureté de leur vie et de leur patience des choses incroyables. Ils n'ont point d'autre nourriture ni d'autre boisson que des légumes et de l'eau. Comme ils admettent la métempsycose, et qu'ils croient que les ames passent du corps des hommes dans celui des bêtes, ils s'abstiennent de manger de la chair des animaux. On croit que c'est des brachmanes que Pythagore a emprunté ce dogme. Il passent des journées entières toujours debout, le visage tourné vers le soleil, et cela dans la saison de l'année la plus brûlante. Persuadés qu'il y a de la honte d'attendre la mort quand on se sent accablé par l'âge ou par la maladie, ils font gloire de prévenir leur dernière heure et de se faire brûler tout vifs. Aussi ils ne rendent aucun honneur aux personnes qui ne meurent que de vieillesse; et croient souiller leur bûcher, et le feu qui doit les réduire en cendres, s'ils n'y entrent tout en vie. D'autres, plus sensés et plus humains que les premiers, vivent dans les villes et dans le commerce du monde, et, loin d'attacher une idée de vertu et de courage à une mort volontaire, regardent comme une faiblesse de ne pouvoir attendre en paix le dernier moment, et comme un crime d'oser prévenir l'ordre des dieux.

Cicéron a admiré dans les Tusculanes la patience invincible, non-seulement des sages de l'Inde, mais aussi des femmes [1] du même pays, qui disputaient à l'envi à qui mourrait après la mort de leur mari commun. Ce privilége était réservé à celle que le mari

[1] « Mulieres in India, quum est cujusque earum vir mortuus, in certamen judiciumque veniunt, quam plurimùm ille dilexerit : plures enim singulis solent esse nuptæ. Quæ est victrix, ea læta, prosequentibus suis, unà cum viro in rogum imponitur : illa victa, mœsta discedit. » (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 5, n. 78.)

avait le plus aimée pendant sa vie; et il lui était adjugé par la sentence d'arbitres nommés pour ce sujet, qui ne prononçaient qu'après un mûr examen, et sur les preuves alléguées de part et d'autre. Celle qui avait été préférée courait à la mort et montait sur le bûcher avec une constance et une joie inconcevable, pendant qu'on voyait celles qui lui survivaient se retirer pénétrées de douleur et baignées de larmes.

De Abstinentia animal.

Porphyre fait une description de ces philosophes, assez semblable en plusieurs choses à ce que je viens d'en rapporter. Selon lui, les brachmanes vivent d'herbes, de légumes et de fruits. Ils s'abstiennent de toutes sortes d'animaux, et n'en peuvent toucher aucun sans se rendre immondes. Ils passent la plus grande partie du jour et de la nuit à chanter des hymnes en l'honneur de leurs dieux. Ils prient et jeûnent continuellement. La plupart d'entre eux vivent seuls et dans la solitude, n'étant point mariés, et ne possédant aucun bien. Il n'y a rien qu'ils souhaitent tant que la mort; et ils considèrent cette vie comme une chose onéreuse, attendant avec impatience que leur ame se sépare de leur corps.

Ces philosophes subsistent encore dans les Indes, sous le nom de *bramines* ou *brames*, et conservent en beaucoup de choses la tradition et les dogmes des anciens brachmanes.

Alexandre, passant près d'une ville où demeuraient plusieurs de ces brachmanes, aurait fort desiré de s'entretenir avec eux, et, s'il se pouvait, d'en attacher quelqu'un à sa suite. Sachant que ces philosophes ne sortaient point pour faire des visites, mais qu'il fallait se transporter chez eux pour les voir, il ne jugea pas

qu'il fût de sa dignité d'aller les trouver, ni de la justice aussi de les forcer à faire quelque chose contre leurs lois et leurs coutumes. Onésicrite, qui était lui-même grand philosophe, et qui avait été disciple de Diogène le cynique, fut député vers eux. Il en trouva une quinzaine non loin de la ville, qui depuis le matin jusqu'au soir se tenaient nus dans la même situation et dans la même posture où ils s'étaient mis d'abord, et qui, vers le soir, rentraient dans la ville. Ayant abordé Calanus, il lui exposa le sujet de sa députation. Celui-ci, à la vue de ses habits et de ses souliers, ne put s'empêcher de rire. Puis il lui raconta « qu'an-« ciennement la terre était couverte d'orge et de fro-« ment, comme elle l'était maintenant de poussière : « qu'outre l'eau, on voyait couler dans les fleuves le « lait, le miel, l'huile et le vin : que les crimes des « hommes avaient changé cet heureux état; et que, « pour punir leur ingratitude, Jupiter les avait con-« damnés à un long et pénible travail : que, touché de « leur repentir, il les avait rétablis dans la première « abondance, mais que les choses prenaient le train de « retourner dans l'ancien désordre. » Ce récit montre clairement que ces philosophes avaient quelque idée de la félicité du premier homme, et du travail auquel son crime l'avait assujetti.

Après ce premier entretien, Onésicrite s'adressa à Mandanis : c'était le plus ancien et comme le supérieur de la troupe. Ce brachmane dit « qu'il trouvait « Alexandre admirable de s'occuper ainsi du desir de « la sagesse au milieu des soins du gouvernement : « qu'il était le premier qui eût réuni en lui les deux

« qualités de conquérant et de philosophe[1]; qu'il serait « à souhaiter que cette dernière se trouvât dans ceux « qui pourraient inspirer la sagesse par leurs lumières, « et la commander par leur autorité. » Il ajouta, qu'il ne comprenait point quelle raison avait pu porter Alexandre à faire un si long et pénible voyage, ni ce qu'il venait chercher dans un pays si éloigné.

Onésicrite les pressa l'un et l'autre de quitter la vie dure qu'ils menaient, et de venir se joindre à la suite d'Alexandre, en qui ils trouveraient un maître généreux et bienfaisant, qui les comblerait de toutes sortes de biens et d'honneurs. Alors Mandanis, prenant un ton fier et de philosophe, répondit, « qu'il n'avait que « faire d'Alexandre, et qu'il était fils de Jupiter aussi-« bien que lui : qu'il était sans besoin, sans desir et « sans crainte : que, tant qu'il vivrait, la terre lui four-« nirait ce qui était nécessaire pour sa nourriture, et « que la mort le délivrerait d'un compagnon fâcheux « et incommode (il entendait son corps), et le met-« trait en pleine liberté. » Calanus se montra plus traitable; et, malgré l'opposition et même la défense de son supérieur, qui lui reprochait sa lâcheté, de pouvoir se résoudre à servir un autre maître que Dieu, il suivit Onésicrite, et se rendit à la cour d'Alexandre, qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie.

On voit, par un trait que l'histoire nous a conservé de lui, que ces peuples, pour mieux exprimer leurs pensées, employaient souvent des paraboles et des similitudes. Un jour qu'il s'entretenait avec Alexandre sur les maximes d'une sage politique et d'un bon

[1] Μόνον γὰρ ἰδεῖ αὐτὸν ἐν ὅπλοις φιλοσοφοῦντα.

gouvernement, il exposa aux yeux de ce prince une image sensible et un emblême naturel de son empire. Il jeta à terre un grand cuir de bœuf fort sec et fort retiré, et mit le pied sur un des bouts. Ce cuir, pressé par un bout, baissa, et tous les autres bouts s'élevèrent. En faisant ainsi le tour du cuir, et pressant sur toutes les extrémités, il lui fit voir que, pendant qu'il baissait d'un côté, il s'élevait de tous les autres, jusqu'à ce que, s'étant mis au milieu, il tint le cuir en état, et également abaissé par-tout. Par cette image, il voulait lui démontrer qu'il devait résider au centre de ses états, et n'entreprendre pas de si grands voyages. Nous verrons bientôt quelle fut la fin de ce philosophe.

Alexandre, résolu de faire toujours la guerre tant qu'il trouverait de nouveaux peuples, et de les regarder comme ennemis tant qu'ils ne lui seraient pas soumis, songeait à passer l'Hyphase. Il apprit qu'au-delà de ce fleuve il y avait pour onze journées de déserts, et qu'après on trouvait le Gange, le plus grand de tous les fleuves des Indes ; que plus avant habitaient les Gangariens[1] et les Prasiens, dont le roi se préparait à défendre l'entrée de ses états avec vingt mille chevaux, et deux cent mille hommes de pied, fortifiés encore de deux mille chariots, et, ce qui donnait plus de terreur, de trois mille éléphants. Ce bruit, s'étant répandu dans l'armée, y jeta la consternation, et y excita un murmure universel. Les Macédoniens, qui, après avoir traversé tant de pays et vieilli sous les armes, tournaient sans cesse leurs yeux et leur desirs vers la douce patrie, se plaignirent hautement qu'Alexandre entassait tous les jours guerre sur guerre et

Q. Curt. l. 9, c. 1-9. Arrian. l. 5, p. 221-234 ; et lib. 6. p. 235-259. Plut. in Alex. p. 699-701. Diod. l. 17, p. 559, 570. Justin. l. 12, c. 9 et 10.

[1] Ou plutôt *Gangarides*. — L.

danger sur danger. Ils venaient tout récemment de souffrir d'affreuses fatigues, ayant essuyé des pluies mêlées d'orage et de tonnerre, qui avaient duré plus de deux mois. Les uns déploraient leur misère en des termes qui excitaient la compassion; d'autres, plus insolents, criaient tout haut qu'ils n'iraient pas plus loin.

Alexandre ayant appris ce tumulte, et su qu'il se faisait de secrètes assemblées dans son camp, pour en prévenir les suites, fit venir les officiers dans sa tente, et leur ordonna d'assembler les troupes, auxquelles il parla de la sorte[1] : «Je n'ignore pas, soldats, que les « Indiens ont publié beaucoup de choses à dessein de « nous effrayer ; mais ces discours et ces artifices ne « sont pas nouveaux pour vous. C'est ainsi que les « Perses nous parlaient des défilés de la Cilicie, des « vastes campagnes de la Mésopotamie, des fleuves « du Tigre et de l'Euphrate, comme d'autant de difficultés insurmontables. Votre courage les a pourtant « surmontées. Vous repentez-vous de m'avoir suivi jus« qu'ici? Si vos glorieux travaux vous ont acquis un « nombre infini de provinces, si vous avez étendu vos « conquêtes au-delà de l'Iaxarte et du Caucase, si vous « voyez couler les fleuves des Indes au milieu de votre « empire, pourquoi redoutez-vous de passer l'Hyphase, « et de planter vos trophées sur ses bords comme sur « ceux de l'Hydaspe? Quoi! serait-ce donc ce nombre « d'éléphants, qu'on exagère visiblement, qui vous ef« fraierait de la sorte? Mais n'avez-vous pas éprouvé « qu'ils sont plus pernicieux à leurs propres maîtres « qu'aux ennemis? On cherche à vous intimider par une

[1] Il faut observer que ces discours sont tirés de Quinte-Curce. — L.

« idée terrible d'armées innombrables. Le sont-elles « plus que celles de Darius? Vous vous avisez bien « tard de compter les légions de vos ennemis, après « que vos victoires ont fait de l'Asie un grand désert. « C'était quand nous passions l'Hellespont qu'il fallait « considérer le petit nombre de nos troupes. Mainte- « nant les Scythes font partie de notre armée ; les « Bactriens, les Sogdiens et les Dahes sont avec nous, « et combattent pour notre gloire. Ce n'est pas pour- « tant que je compte sur ces Barbares. Je ne me repose « que sur vous, je n'envisage que vos bras victorieux, « et votre courage seul est pour moi un garant sûr du « succès de mes entreprises. Tandis que je vous aurai « à mes côtés dans les combats, je n'aurai pas besoin « de compter ni mes troupes, ni celles des ennemis, « pourvu seulement que je vous voie cette confiance « et cette allégresse que vous m'avez toujours montrées « jusqu'ici. Il ne s'agit pas seulement de notre gloire, « mais de notre salut. Nous ne pouvons maintenant « prendre le parti de la retraite, sans paraître fuir « devant nos ennemis; et dès-là nous nous rendons « méprisables, et eux terribles, car vous savez que dans « la guerre la réputation fait tout. Je pourrais user « d'autorité, mais je n'emploie que des prières. N'aban- « donnez point, je vous en conjure, je ne dis pas votre « maître et votre roi, mais votre nourrisson et votre com- « pagnon d'armes. Ne brisez point dans mes mains cette « palme si glorieuse, qui va m'égaler à Hercule et à « Bacchus, à moins que l'envie ne m'arrache cette « gloire. » Comme les soldats ne disaient mot, tenant la tête baissée contre terre, « Je parle à des sourds, « continua-t-il. Personne ne m'écoute et ne daigne me

« répondre. Ah! je suis abandonné, je suis vendu, on « me livre aux ennemis; mais, dussé-je être seul, je « passerai outre. Les Scythes et les Bactriens, plus fi- « dèles que vous, me suivront par-tout où je les mè- « nerai. Allez donc en votre pays, et vantez-vous, lâches « déserteurs de votre roi, de l'avoir abandonné. Pour « moi, je trouverai ici ou la victoire dont vous dés- « espérez, ou une glorieuse mort, qui désormais doit « faire l'unique objet de mes vœux. »

Quelque vif et quelque touchant que fût le discours d'Alexandre, il ne put jamais tirer une parole de la bouche des soldats. Gardant un morne et opiniâtre silence, ils attendaient que leurs commandants et les principaux officiers lui remontrassent qu'ils ne manquaient pas d'affection, mais qu'étant tout percés de coups et épuisés de travaux ils ne pouvaient plus servir. Aucun d'eux n'osait prendre sur lui de parler en leur faveur. L'exemple de Clitus et celui de Callisthène étaient encore tout récents. Ces officiers avaient cent fois exposé leur vie pour le prince dans les combats, mais ils n'avaient pas le courage de hasarder leur fortune en lui disant la vérité. Ainsi, et soldats et officiers, ils demeuraient tout interdits, sans oser lever les yeux, lorsqu'il s'excita tout-à-coup un murmure, qui, croissant peu-à-peu, éclata en des gémissements et des pleurs si extraordinaires, que le roi lui-même, ayant changé sa colère en compassion, ne put s'empêcher de pleurer.

Enfin, comme toute l'assemblée fondait en larmes et gardait un profond silence, Cœnus s'enhardit et s'approcha du trône, témoignant qu'il voulait parler. Et quand les soldats virent qu'il ôtait son casque, car

c'était la coutume de l'ôter pour parler au roi, ils le prièrent de plaider la cause de l'armée ; et voici comme il s'expliqua : « Non, seigneur, nous ne sommes point « changés à votre égard : aux dieux ne plaise qu'un pa- « reil malheur nous arrive! Nous avons et nous aurons « toujours le même zèle, le même attachement, la « même fidélité. Nous sommes prêts à vous suivre au « péril de nos vies, et de marcher par-tout où il vous « plaira de nous conduire. Mais, s'il est permis à vos « soldats de vous exposer leurs sentiments avec sincérité « et sans déguisement, ils vous supplient de vouloir bien « écouter leurs plaintes respectueuses, qu'une dernière « extrémité leur arrache de la bouche. La grandeur « de vos exploits, seigneur, a vaincu non-seulement vos « ennemis, mais vos soldats même. Nous avons fait « tout ce que des hommes pouvaient faire. Nous avons « traversé les terres et les mers. Nous voici bientôt « arrivés au bout du monde; et vous songez à en con- « quérir un autre en allant chercher de nouvelles In- « des, inconnues même aux Indiens. Cette pensée peut « être digne de votre courage; mais elle passe le nôtre, « et nos forces encore plus. Voyez ces visages hâves « et ces corps tout couverts de plaies et de cicatrices. « Vous savez combien nous étions à votre départ : « vous voyez ce qui vous reste. Ce peu qui a échappé « à tant de périls et de fatigues n'a plus ni le courage « ni la force de vous suivre. Ils desirent tous de revoir « leurs parents et leur patrie pour y jouir en paix du « fruit de leurs travaux et de vos victoires. Pardonnez- « leur ce desir, qui est naturel à tous les hommes. Il « vous sera glorieux, seigneur, d'avoir mis à votre for- « tune des bornes que votre modération seule pouvait

« lui imposer, et de vous être laissé vaincre vous-même « après avoir vaincu tous vos ennemis. »

Il n'eut pas sitôt achevé de parler, qu'on entendit de tous côtés des cris et des voix confuses et mêlées de pleurs, qui appelaient le roi *leur seigneur et leur père*. Ensuite tous les autres officiers, principalement ceux à qui l'âge donnait plus d'autorité et une plus honnête excuse, lui firent la même supplication. Le roi ne se rendit pas encore. Il en coûte beaucoup à un prince quand il faut paraître céder. Il s'enferma dans sa tente pendant deux jours sans parler à personne, non pas même à ses amis les plus familiers, pour voir s'il ne se ferait point quelque changement dans l'armée, comme il arrive souvent en ces rencontres. Mais, voyant les soldats obstinés dans leur résolution, il fit publier qu'on se préparât au retour. Les troupes reçurent cette nouvelle avec une joie incroyable. Jamais Alexandre ne parut plus grand ni plus glorieux que dans cette journée, où il voulut bien, en faveur de ses sujets, sacrifier quelque chose de sa gloire et de sa grandeur. Tout le camp retentissait de louanges et de bénédictions qu'on lui donnait de s'être laissé vaincre à ses soldats, lui qui était invincible à tous les autres. Nul triomphe n'approche de ces acclamations et de ces applaudissements qui partent du cœur, et qui en sont une vive et sincère effusion; et il est fâcheux que les princes n'y soient pas assez sensibles.

An. M. 3678. Av. J.C. 326. Alexandre n'avait employé que trois ou quatre mois tout au plus pour la conquête du pays entre l'Indus et l'Hyphase, appelé encore actuellement *le Pengab*, c'est-à-dire *les cinq eaux*, à cause des cinq rivières qui l'arrosent. Avant que de partir, il fit dresser douze

autels, pour servir de trophées et d'actions de graces de ses victoires.

Ces témoignages de reconnaissance à l'égard des dieux furent accompagnés de traits d'une vanité poussée jusqu'à un excès qu'on a peine à croire. Les autels qu'il dressa en leur honneur étaient hauts de soixante-quinze pieds[1]. Il fit tracer un camp qui avait plus du triple de circuit qu'auparavant, et l'environna de fossés qui avaient cinquante pieds de profondeur sur dix de largeur. Il ordonna aux fantassins de dresser et de laisser chacun dans leurs tentes deux lits de sept pieds et demi de long, et aux cavaliers de faire pour les chevaux des auges une fois plus grandes qu'à l'ordinaire. Tout le reste était à proportion. La vue d'Alexandre, dans ces ordres pleins d'une vaine extravagance, était de laisser à la postérité des monuments de sa grandeur héroïque et plus qu'humaine, et de faire croire que lui et les siens étaient au-dessus des autres mortels. Diod. l. 17, p. 563.

Alexandre repassa l'Hydraote, et laissa à Porus tout ce qu'il avait conquis jusqu'à l'Hyphase. Il réconcilia aussi ce prince avec Taxile, et affermit la paix entre eux par une alliance qui leur était à tous deux également avantageuse. De là il alla camper sur les bords de l'Acésine. Les grandes pluies ayant fait déborder ce fleuve, et les campagnes qui en étaient voisines se trouvant inondées, il fut obligé de transporter son camp sur les lieux les plus élevés. Ce fut là que Cœnus mourut de maladie. Il fut regretté généralement et du prince An. M. 3678. Av. J.C. 326. Arr. in Ind. p. 319. Strab. l. 15, p. 692.

[1] 50 coudées, selon Diodore (XVII, 96), ou 23 mètres : cette hauteur paraît bien considérable : cependant Arrien (V, 29), observe que les autels étaient aussi élevés que des tours. — L.

et de l'armée. Il n'y avait point de meilleur officier que lui. Il s'était distingué d'une manière particulière dans tous les combats. C'était un de ces hommes rares, zélés pour le bien public, qui agissent sans aucune vue d'intérêt ou d'ambition, et qui aiment assez leur roi pour oser lui dire la vérité aux dépens de tout. Alexandre cependant préparait tout pour son départ.

La flotte était composée de huit cents vaisseaux, tant galères que barques, pour porter les troupes et les vivres. Quand tout fut prêt l'armée s'embarqua, vers le coucher des pléiades, selon Aristobule, c'est-à-dire vers la fin d'octobre. La flotte arriva le cinquième jour aux confluents de l'Hydaspe et de l'Acésine. Elle y souffrit beaucoup, parce que ces rivières se joignent avec tant de violence, qu'il s'y fait des tourmentes comme en pleine mer. Il entra enfin dans le pays des Oxydraques et des Malliens, qui étaient les plus vaillants des peuples de ce pays. Ils étaient perpétuellement en guerre les uns contre les autres; mais, l'intérêt commun les ayant alors réunis, ils avaient assemblé dix mille chevaux et quatre-vingt mille hommes de pied, tous jeunes et vigoureux, avec neuf cents chariots. Alexandre les battit en plusieurs rencontres, prit sur eux quelques places, et en dernier lieu marcha contre la ville des Oxydraques, où la plupart s'étaient retirés. Il fait planter les échelles sans perdre de temps; et comme on tardait trop à son gré, il en arrache une à un soldat, monte le premier couvert de son bouclier, et arrive sur le haut du mur, suivi seulement de Peuceste et de Limnée. Les soldats, craignant pour sa personne, montent précipitamment pour l'aller soutenir; mais les échelles se brisent, et le roi demeure sans

secours. Se voyant en butte à tous les coups qu'on tirait tant des tours que du rempart, par un effort de témérité plutôt que de bravoure il saute dans la place remplie d'ennemis, ne pouvant raisonnablement attendre autre chose que d'être pris ou tué avant que de se relever, sans avoir moyen de se défendre et de venger sa mort. Par bonheur il balança tellement son corps, qu'il tomba sur ses pieds; et se trouvant debout, l'épée à la main, il écarta ceux qui étaient les plus proches, et tua même de sa main le chef des ennemis qui s'avançait pour le percer. Par un second bonheur, il se trouva tout près de là un gros arbre, sur le tronc duquel il s'appuya, recevant sur son bouclier tous les traits qu'on lui tirait de loin; car personne n'osait approcher, tant la hardiesse de l'entreprise et le feu qui sortait de ses yeux avaient jeté d'épouvante parmi les ennemis. Enfin un Indien décocha contre lui une flèche de trois pieds (leurs flèches sont de cette longueur), qui, perçant sa cuirasse, lui entra bien avant dans le corps, un peu au-dessus du côté droit. Il en sortit une si grande abondance de sang, que les armes lui en tombèrent des mains, et il demeura comme mort. Voilà donc ce grand conquérant, ce vainqueur des nations, près de périr, non à la tête de ses armées, ou au siége de quelque place considérable, mais dans le coin d'une ville obscure où sa témérité l'a poussé. Celui qui l'avait blessé accourut plein de joie pour le dépouiller; mais il ne sentit pas si tôt mettre la main sur lui, que, ranimé par le desir de la vengeance, il rappela ses esprits, et tâtant son ennemi au défaut des armes, il lui plongea le poignard dans le flanc. Quelques-uns de ses principaux officiers, Peuceste, Léonat, Timée, qui

Plut. de Fortuna Alex. pag. 344

avaient gagné le haut du mur avec quelques soldats, arrivent dans le moment, et tentant l'impossible pour sauver leur maître, lui font un rempart de leurs corps, et soutiennent tout l'effort des ennemis. C'est alors qu'il y eut un grand combat autour de sa personne. Cependant les soldats qui étaient montés avec ces officiers, ayant rompu les verroux d'une petite porte qui était entre deux tours, firent entrer les Macédoniens; et bientôt après la ville fut prise, et tout fut passé au fil de l'épée, sans distinction ni d'âge ni de sexe.

Le premier soin fut de transporter Alexandre dans sa tente. Quand il y fut arrivé, les chirurgiens [1] coupèrent si adroitement le bois de la flèche qu'il avait dans le corps, qu'ils n'ébranlèrent point le fer; et, après l'avoir déshabillé, ils s'aperçurent que la flèche était barbelée [2], et qu'on ne la pouvait tirer sans danger si l'on n'élargissait la plaie. Le roi soutint l'opération avec une fermeté inconcevable, sans qu'il fût besoin de le tenir. L'incision étant faite, et le fer hors de la plaie, il en sortit une si grande quantité de sang, que le roi tomba en syncope. On le crut mort; mais, le sang s'étant arrêté, il revint peu-à-peu, et reconnut ceux qui étaient auprès de lui. Tout le jour et toute la nuit d'après, l'armée fut sous les armes autour de sa tente; et ils ne voulurent point partir de là, qu'ils ne fussent assurés qu'il se portait mieux et qu'il commençait un peu à reposer.

Au bout de sept jours qu'il mit à se faire traiter,

[1] Ils n'étaient pas distingués des médecins.

[2] On appelle ainsi les flèches qui ont des dents ou des pointes dans leur ferrure, qui sont recourbées et rebroussées. *Animadvertunt hamos inesse telo.*

sa blessure n'étant pas encore fermée, comme il sut que le bruit de sa mort s'augmentait parmi les Barbares, il fit joindre deux vaisseaux ensemble et dresser sa tente au milieu à la vue de tout le monde, afin de se montrer à ceux qui le croyaient mort, et de dissiper ainsi tous leurs projets et toutes leurs espérances. Il descendit ensuite par eau, s'avançant à quelque distance du reste de sa flotte, de peur que le bruit des rames ne lui ôtât le repos, qui lui était si nécessaire pour rétablir ses forces. Quand sa santé fut un peu affermie et qu'il se trouva en état de sortir, ses soldats des gardes lui apportèrent sa litière; mais il se fit amener son cheval et monta dessus. Alors tout le rivage et les forêts voisines retentirent des cris de joie de l'armée, qui croyait en quelque sorte le voir sortir du tombeau. Lorsqu'il fut près de sa tente, il mit pied à terre et marcha, pendant quelque espace, environné d'une foule de soldats, dont les uns lui baisaient les mains, les autres embrassaient ses genoux, quelques-uns se contentaient de toucher à ses habits ou de le voir; tous fondaient en larmes, et, le comblant de bénédictions, faisaient des vœux pour sa santé et pour sa vie.

Dans ce moment arrivèrent les députés des Malliens avec les principaux chefs des Oxydraques, jusqu'au nombre de cent cinquante, outre les gouverneurs des villes et de la province, qui lui apportaient des présents et lui venaient faire hommage, s'excusant sur l'amour de la liberté qui les avait retenus jusqu'alors. Ils lui dirent qu'ils étaient prêts à recevoir un satrape de sa main, à lui payer tribut, et à lui fournir des ôtages. Il demanda mille des principaux, dont il se pût

aussi servir à la guerre, jusqu'à ce qu'il eût réduit tout le pays sous son obéissance. Ils lui donnèrent les mieux faits, avec cinq cents chariots qu'il n'avait point exigés d'eux; ce qui le toucha tellement, qu'il leur remit leurs ôtages. Il leur laissa Philippe pour gouverneur.

Alexandre, à qui cette ambassade causa une grande joie, et qui sentait tous les jours ses forces augmenter, goûtait avec d'autant plus de plaisir les fruits de la victoire et de la santé, qu'il s'était vu tout près de les perdre pour toujours. Les principaux de sa cour et ses plus intimes amis crurent devoir profiter de ce moment de sérénité pour répandre leur cœur en sa présence et lui exposer leur crainte. Ce fut Cratère qui porta la parole : « Nous commençons, dit-il, seigneur, « à vivre et à respirer, en vous voyant dans l'état où « la bonté des dieux vous a rétabli. Mais quelle a été « notre alarme et notre douleur ! quels reproches ne « nous sommes-nous pas faits à nous-mêmes d'avoir « abandonné dans un tel péril notre roi et notre père ! « Il n'était pas en notre pouvoir de le suivre : mais « nous ne nous en sommes pas crus pour cela moins « coupables, et nous avons regardé comme un crime « de n'avoir pas fait pour vous l'impossible. Ah ! sei- « gneur, épargnez-nous désormais une pareille afflic- « tion. Une méchante bicoque mérite-t-elle d'être ache- « tée au prix d'une tête comme la vôtre ? Laissez-nous « ces menus exploits et ces petits combats, et réservez « votre personne pour des occasions dignes d'elle. Nous « frémissons encore d'horreur quand nous pensons à « ce qui s'est passé sous nos yeux. On a vu l'heure « que les plus viles mains du monde allaient enlever

« les dépouilles du plus grand prince de la terre. Per« mettez-nous, seigneur, de vous le dire : Vous n'êtes « point à vous : vous nous appartenez : nous avons « droit sur votre vie, dont la nôtre dépend; et nous « osons vous conjurer, en qualité de vos sujets et de « vos enfants, de ménager une vie si précieuse avec « plus de soin, sinon pour vous, du moins pour les « vôtres et pour le bonheur de l'univers. »

Le roi fut sensiblement touché de ces témoignages de leur affection; et, les ayant tous embrassés l'un après l'autre avec une tendresse extraordinaire, il leur répondit en ces termes : « Je ne puis assez vous remer« cier tous tant que vous êtes ici, qui êtes la fleur et « l'élite de mes citoyens et de mes amis, non-seulement « de ce qu'aujourd'hui vous préférez mon salut au « vôtre, mais encore de ce que, dès l'entrée de cette « guerre, il n'y a sorte de preuve que je n'aie reçue de « votre zèle et de votre affection; et, si quelque chose « est capable de me faire desirer une plus longue vie, « c'est le plaisir de jouir plus long-temps d'amis aussi « précieux que vous. Mais souffrez que je vous dise « que vous et moi nous avons des pensées bien diffé« rentes. Vous souhaitez de me posséder long-temps, « et toujours même, s'il se pouvait; et moi, ce n'est « pas sur l'âge, mais sur la gloire, que je mesure ma « durée. Je pouvais borner mon ambition aux limites « de la Macédoine, et, content du royaume de mes « pères, attendre au milieu des délices et dans le sein « de l'oisiveté une honteuse vieillesse. J'avoue qu'à « compter mes victoires, et non mes années, on doit « trouver que j'ai beaucoup vécu; mais vous semble« t-il qu'après avoir fait un seul empire de l'Europe et

« de l'Asie, vainqueur des deux meilleures parties de « l'univers dans la dixième année de mon règne et la « trentième de mon âge, je doive m'arrêter au milieu « d'une si belle carrière, et cesser de travailler pour « la gloire, à laquelle je me suis entièrement dévoué? « Sachez que cette gloire ennoblit tout, et qu'elle donne « une vraie et solide grandeur à ce qui paraît le plus « petit. En quelque part que je combatte, je croirai « être sur le théâtre du monde et à la vue de toute la « terre. J'ai fait de grandes choses jusqu'ici, je l'avoue: « mais le pays où nous sommes me reproche qu'une « femme en a fait encore de plus grandes. Je parle de « Sémiramis : que de peuples soumis à son obéissance! « que de villes bâties! que de superbes et prodigieux « ouvrages achevés! quelle honte pour moi de n'avoir « pu encore égaler sa gloire! Je la surpasserai bientôt, « si vous secondez mon ardeur. Défendez-moi seule« ment des sourdes menées et des trahisons domesti« ques, qui font périr la plupart des princes; je prends « le reste sur moi, et vous réponds de tous les événe« ments de la guerre. »

Un tel discours fait connaître à fond le caractère d'Alexandre [1]. Il n'avait aucune idée de la véritable gloire; il n'en connaissait ni le principe, ni la règle, ni la fin. Il la mettait certainement où elle n'était pas. L'erreur populaire faisait la sienne et l'entretenait. Il pensait que sa destination était de ne vivre que pour la gloire, et qu'il ne pouvait en acquérir que par des conquêtes sans mesure, sans justice, sans ordre. Dans ses impétueuses saillies pour une gloire mal entendue,

[1] En supposant qu'il l'ait tenu, ce qui est bien douteux; car le discours est de Quinte-Curce. — L.

il ne suivait ni la raison, ni la vertu, ni l'humanité; et, comme si ses caprices ambitieux eussent dû être la règle de tous les autres hommes, il trouvait étrange que ses officiers, et même que ses soldats, n'entrassent pas dans ses vues, et ne se prêtassent que de mauvaise grace à ses folles entreprises.

Alexandre, après avoir tenu ce discours, congédia l'assemblée, et campa plusieurs jours dans ce même lieu. Il s'embarqua ensuite sur la rivière, et son armée le suivait par terre en côtoyant les bords. Il arriva chez les Sabraques, nation puissante entre les Indiens. Ils avaient levé soixante mille hommes de pied et six mille chevaux, et y avaient joint cinq cents chariots : mais l'arrivée d'Alexandre répandit la terreur dans tout le pays, et ils envoyèrent des ambassadeurs pour se rendre. Après avoir bâti une ville, qu'il fit nommer encore *Alexandrie*, il entra dans les terres de Musican, prince fort riche, puis dans celles du roi Samus. C'est en assiégeant une des places de ce roi, que Ptolémée fut dangereusement blessé, parce que les Indiens avaient empoisonné tous leurs traits et toutes leurs épées, de sorte que toutes leurs blessures étaient mortelles. Alexandre, qui l'aimait et l'estimait infiniment, témoigna beaucoup d'inquiétude, et fit apporter le lit du malade auprès de lui pour ne point l'abandonner. Il était son parent, et, selon quelques-uns, fils naturel de Philippe : c'était un des plus vaillants hommes de l'armée, fort estimé pour la guerre, et plus propre encore pour la paix; au reste, ennemi de tout luxe, extrêmement libéral, de facile accès, et qui s'était tenu entièrement éloigné du faste que l'opulence et la prospérité avaient fait prendre aux autres seigneurs ma-

cédoniens; enfin on ne pouvait dire s'il était plus considéré du roi, ou de ceux de sa nation. On dit qu'Alexandre vit en songe un dragon qui lui présentait une herbe comme un remède contre le mal de son ami, et qu'en effet, l'ayant fait chercher, et l'ayant appliquée sur sa blessure, il fut guéri en peu de jours: ce qui causa une grande joie à toute l'armée.

Le roi, continuant toujours sa navigation, arriva à Patale [1] vers le lever de la canicule, c'est-à-dire sur la fin du mois de juillet. Ainsi le temps qui se passa depuis le départ de la flotte jusqu'à son arrivée à Patale fut de neuf mois au moins. L'Indus se sépare ici en deux larges bras, et forme une île semblable au Delta du Nil, mais beaucoup plus grande : et c'est ce qui a fait ainsi appeler la ville que je viens de nommer; car, selon Arrien, *Patale* signifie, dans la langue indienne, la même chose que *Delta* dans la grecque. Alexandre fit bâtir à Patale une citadelle, avec un port et un arsenal pour les navires. Pour lui, il s'embarqua sur le bras droit du fleuve pour aller jusqu'à l'Océan, exposant tant de braves hommes à la merci d'un fleuve inconnu : leur seule consolation, dans une entreprise si téméraire, était le continuel bonheur du roi. Il avait déja fait vingt lieues [2], quand les pilotes lui dirent qu'ils commençaient à sentir l'air de la mer, et qu'il leur semblait que l'Océan n'était pas loin. A cette nouvelle, tressaillant de joie, il encourage les matelots à ramer de toutes leurs forces, et représente aux soldats « qu'ils étaient à la fin de leurs travaux, si ardem- « ment desirée : qu'on ne pouvait plus rien opposer à

Strab. l. 15, pag. 692.

Arrian. in Indic. pag. 314.

[1] La vraie orthographe est *Pattale*. — L.

[2] 400 stades.

« leur valeur, ni ajouter à leur gloire : que, sans plus « combattre ni répandre de sang, ils étaient maîtres « de l'univers : que leurs exploits allaient aussi loin « que la nature, et que bientôt ils verraient des choses « qui n'étaient connues qu'aux dieux immortels. »

Quand ils furent plus près de la mer, un événement inopiné et nouveau pour eux les jeta dans un grand trouble, et exposa la flotte à de grands dangers : c'était le flux et le reflux de l'Océan. Jugeant de cette vaste mer par celle de la Méditerranée, qui leur était seule connue, et qui n'a que des flux imperceptibles, il furent fort étonnés lorsqu'ils la virent s'enfler considérablement, et inonder les campagnes; et ils croyaient que c'était un signe de la colère des dieux, qui voulaient punir leur témérité. Ils ne furent pas moins surpris ni moins effrayés, quelques heures après, quand ils virent le reflux de la mer qui se retirait comme elle était venue, laissant à découvert les terres qu'elle venait de submerger. La flotte eut beaucoup à souffrir; et, les vaisseaux étant demeurés à sec, les champs étaient semés de hardes, de rames brisées et d'ais fracassés, comme après un grand orage.

Enfin Alexandre, après avoir employé neuf mois entiers à descendre par les rivières, arriva à l'Océan, et, contemplant avec des yeux avides cette vaste étendue de mer, il crut que ce spectacle, digne d'un grand conquérant comme lui, le dédommageait avantageusement de toutes les fatigues qu'il avait essuyées, et de tant de milliers d'hommes qu'il avait perdus pour y parvenir. Il fit des sacrifices aux dieux, et en particulier à Neptune; jeta dans la mer les taureaux qu'il avait immolés, et grand nombre de coupes d'or; et pria les

dieux qu'après lui jamais homme mortel ne passât les bornes de son expédition. Voyant qu'il avait porté ses conquêtes jusqu'aux bornes les plus reculées de la terre de ce côté-là, il crut avoir fait tout ce qu'il s'était proposé, et, bien content de lui-même, il alla retrouver le reste de sa flotte et de son armée, qui étaient restées à Patale ou dans les environs.

§ XVII. *Alexandre, en passant par des lieux déserts, souffre beaucoup de la famine. Il arrive à Pasargade, où était le tombeau de Cyrus. Orxine, puissant satrape, est mis à mort par l'intrigue secrète de l'eunuque Bagoas. Calanus, Indien, meurt volontairement sur un bûcher. Alexandre épouse Statira, fille de Darius. Arrivée d'Harpalus à Athènes. Exil de Démosthène. Révolte des soldats macédoniens; Alexandre l'apaise. Il rappelle Antipater de Macédoine, et substitue Cratère à sa place. Douleur de ce prince à la mort d'Éphestion.*

Arrian. in Indic. p. 334.

Alexandre, de retour à Patale, fit tout préparer pour le départ de la flotte. Il nomma pour amiral Néarque, qui de tous les officiers fut le seul qui osa se charger de cette commission, extrêmement dangereuse, parce qu'il s'agissait de faire voile sur une mer absolument inconnue. Le roi lui sut bon gré d'avoir bien voulu l'accepter; et, après lui en avoir marqué sa reconnaissance d'une manière tout-à-fait obligeante, il le chargea de reconnaître avec sa flotte, qui était l'élite de ses meilleurs vaisseaux, la côte maritime depuis l'Inde jusqu'au fond du golfe Persique; et, après

avoir donné ses ordres, il prit sa route par terre vers Babylone.

Néarque ne partit pas de l'Indus en même temps qu'Alexandre. La saison n'était pas alors propre à la navigation : c'était en été, où règnent les vents de mer qui viennent du côté du sud; et la saison des vents du nord, qui soufflent en hiver, n'était pas encore venue. Il ne mit donc à la voile que vers la fin de septembre [1], et c'était encore trop tôt : aussi fut-il traversé par les vents quelques jours après son départ, et obligé de chercher un abri pendant vingt-quatre jours. Id. ibid. p. 335.

C'est Arrien qui nous apprend tout ce détail dans le journal exact qu'il fait de cette navigation, sur les mémoires de Néarque même.

Alexandre, ayant quitté Patale, marcha par terre au travers du pays des Orites, dont la capitale s'appelait Ora ou Rhambacis. Il s'y trouva dans une si extrême disette de vivres, qu'il perdit beaucoup de monde, et qu'il ramena à peine de ces Indes la quatrième partie de son armée, qui était de six-vingt mille hommes de pied et de quinze mille chevaux. Les maladies, la méchante nourriture, les excessives chaleurs, en emportèrent une infinité; mais la famine fit encore un plus grand ravage parmi les troupes dans ce pays stérile, qui n'était ni cultivé ni semé, et dont les habitants étaient des sauvages qui menaient une vie dure et

[1] Selon Arrien (*Exped. Alex.* VI, 21), la mer des Indes est navigable depuis le coucher des Pléiades jusqu'au solstice d'hiver. Les Pléiades, suivant Callippe (GEMIN. *Isagog.* c. 16), contemporain d'Alexandre, se couchaient lorsque le soleil occupait le 16e degré du Scorpion, c'est-à-dire le 13 novembre, d'après la position de l'équinoxe d'automne à cette époque. Néarque ne peut avoir commencé sa navigation avant le 21 septembre. — L.

malheureuse. Quand on eut consumé toutes les racines de palmiers qui se trouvaient dans le pays, il fallut manger les bêtes de somme, puis les chevaux de service; et, quand il n'y eut plus de quoi porter le bagage, on fut contraint de brûler ces riches dépouilles pour lesquelles les Macédoniens avaient couru jusqu'aux extrémités de la terre. La peste, suite ordinaire de la famine, mit le comble à la misère des soldats, et en fit périr un grand nombre.

Après une marche de soixante jours, Alexandre arriva sur les confins de la Gédrosie, où il se trouva dans l'abondance de toutes choses; car, outre que le pays est gras par lui-même, les rois et les satrapes les plus voisins de cette contrée lui envoyèrent toutes sortes de provisions. Il fit là quelque séjour pour rafraîchir son armée. Les gouverneurs des Indes lui ayant envoyé par son ordre quantité de chevaux et de toutes sortes de bêtes de charge, de tous les lieux de son obéissance, il remonta sa cavalerie, remit en équipage ceux qui en avaient besoin, et leur donna à tous, bientôt après, des armes aussi belles que les premières; ce qui ne lui fut pas difficile, se trouvant proche de la Perse, qui était alors paisible et dans une grande abondance.

An. M. 3679. Av. J.C. 325.

Il arriva dans la Carmanie, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Kerman*, et la traversa, non dans un équipage de guerrier et de conquérant, mais dans une espèce de mascarade et de bacchanale, avec toute sorte de dissolution. Il était traîné par huit chevaux sur un chariot magnifique, au-dessus duquel on avait dressé un échafaud en forme de théâtre carré, où il passait les jours et les nuits en festins et en débauches. Ce chariot était précédé et suivi d'une infinité d'autres,

dont les uns, en forme de tentes, étaient couverts de riches tapis et de couvertures de pourpre; et les autres, en forme de berceaux, étaient ombragés de branches d'arbres. On avait placé sur le bord des chemins et aux portes des maisons force tonneaux défoncés, où les soldats puisaient le vin avec de grands flacons, des tasses, des gobelets, qu'on y avait préparés. Toute la campagne retentissait du son des instruments et des hurlements des bacchantes, qui, les cheveux épars et comme forcenées, couraient de côté et d'autre, et s'abandonnaient à toutes sortes de licences. Il voulait par là imiter le triomphe de Bacchus, qui traversa, à ce qu'on prétend, toute l'Asie, dans cet équipage, après la conquête des Indes. Cette marche si désordonnée et si dissolue dura sept jours, pendant lesquels l'armée ne désenivra point: heureuse, dit Quinte-Curce, qu'il ne vînt point dans l'esprit des vaincus de les attaquer dans cet état; car mille hommes bien armés et bien résolus seraient venus fort aisément à bout de ces vainqueurs du monde noyés dans le vin et dans la débauche.

Néarque, en côtoyant toujours les bords de la mer depuis l'embouchure de l'Indus, parvint enfin au golfe de Perse, et arriva à l'île d'Harmusia, aujourd'hui Ormus. Il y apprit qu'Alexandre n'en était qu'à cinq journées de chemin. Ayant laissé sa flotte en un lieu de sûreté, il alla, lui cinquième, pour le trouver. Le prince était dans une grande inquiétude de ce qu'était devenue son armée de mer. Quand il apprit que Néarque revenait presque seul, il s'imagina qu'elle avait été entièrement détruite, et que, par un bonheur particulier, Néarque s'était sauvé de la déroute

Arrian. in Indic. p.348-352.

générale. Son arrivée le confirma encore davantage dans cette pensée. Il voyait des hommes pâles, maigres, défaits, et à peine reconnaissables. Ayant tiré à part Néarque, il lui témoigna la joie qu'il avait de le voir de retour, mais en même temps la douleur inconsolable que lui causait la perte de sa flotte : *Votre flotte, seigneur,* se récria-t-il aussitôt, *grace aux dieux, n'est point perdue ;* et il lui raconta l'état où il l'avait laissée. Alexandre ne put retenir ses larmes, et il avoua que cette heureuse nouvelle lui causait plus de joie que n'avait fait la conquête de toute l'Asie. Il écouta avec un plaisir singulier le récit qu'il lui fit de son voyage et des découvertes qu'il y avait faites, et le renvoya achever de remonter l'Euphrate jusqu'à Babylone, comme il le lui avait d'abord ordonné.

On vint faire en Carmanie à Alexandre bien des plaintes de l'oppression que les gouverneurs et les autres officiers avaient fait souffrir aux peuples de diverses provinces pendant son absence ; car, ayant compté qu'il n'en reviendrait jamais, il n'y avait point de rapine, de tyrannie, de cruauté et d'injustice qu'ils n'eussent exercées sur les peuples. Vivement touché des vexations qu'ils avaient souffertes, et sensible jusqu'au fond du cœur à des plaintes si bien fondées, il fit mourir tous ceux qui furent convaincus de malversation, et avec eux six cents soldats qui avaient servi d'instrument à leurs violences et à leurs autres crimes. Il usa toujours, dans la suite, de la même sévérité envers tous ses officiers convaincus d'avoir malversé, et par là il fit aimer son gouvernement dans toutes les provinces conquises. Il croyait qu'un prince doit cet exemple éclatant à son équité, qui doit réprimer le

désordre; à sa gloire, pour ne pas paraître complice des injustices qu'on commet sous son nom; à la consolation de ses peuples, à qui il prête une vengeance qu'ils ne doivent jamais exercer eux-mêmes; enfin à la sûreté de ses états, à qui une conduite si équitable épargne bien des dangers, et souvent même bien des séditions. C'est un grand malheur pour un royaume, que tout y retentisse de concussions, de vexations, d'oppressions, de corruptions, sans que jamais on y voie un seul exemple de punition; et que tout le poids de l'autorité publique ne tombe que sur le peuple, et jamais sur ceux qui le ruinent.

Le grand plaisir qu'Alexandre prit à la relation que Néarque lui avait faite de son heureux voyage donna à ce prince du goût pour la navigation et pour les voyages de mer. Il ne se proposait pas moins que d'aller, en partant du golfe de Perse, faire le tour de l'Arabie et de l'Afrique, et de rentrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, appelé alors *les Colonnes d'Hercule;* voyage qu'on avait plusieurs fois entrepris, et qui avait été une fois exécuté par ordre d'un roi d'Égypte nommé Néchao, comme je l'ai marqué ailleurs[1]. Puis il songeait, après avoir abaissé l'orgueil de Carthage, contre laquelle il était fort irrité, à passer en Espagne, que les Grecs appelaient Ibérie, du nom du fleuve Ibérus; ensuite il devait franchir les Alpes, et raser toute la côte d'Italie, d'où il n'eût eu qu'un petit trajet jusqu'en Épire, et de là dans la Macédoine. Il envoya, pour cet effet, ordre aux vice-rois de Mésopotamie et de Syrie, de faire construire en plusieurs endroits sur l'Euphrate, et sur-tout à Thap-

[1] Tome I de cette Hist., p. 89. [Tom. I, p. 40 et 124 de cette édit.]

saque, le nombre de vaisseaux nécessaire pour cette entreprise; et il fit couper, sur le mont Liban, des arbres qu'on devait transporter dans la ville que je viens de nommer. Mais ce dessein, avec bien d'autres qu'il roulait dans son esprit, échoua par sa mort prématurée.

En continuant son chemin, il passa à Pasargade, ville de Perse. Orxine était le gouverneur du pays. C'était le plus grand seigneur de toutes ces contrées. Il descendait de Cyrus, et, outre les richesses de ses ancêtres, il avait lui-même amassé de grands trésors, étant depuis long-temps maître d'une étendue considérable de pays. Il avait rendu un service considérable au roi. Celui qui commandait dans la province, pendant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, vint à mourir; Orxine, voyant que, faute de gouverneur, tout y allait tomber dans le désordre et dans la confusion, prit le maniement des affaires, les remit en bon ordre, et les y conserva jusqu'à l'arrivée d'Alexandre. Il alla au-devant de lui avec toutes sortes de présents, tant pour lui que pour ses officiers : c'était un grand nombre de beaux chevaux tout dressés, des chariots enrichis d'or et d'argent, des meubles précieux, des pierreries, des vases d'or d'une pesanteur énorme, des robes de pourpre, et quatre mille talents d'argent monnayé[1]. Cette généreuse magnificence lui coûta cher: car, ayant fait des largesses à tous les principaux de la cour au-delà de tout ce qu'ils pouvaient souhaiter, il omit l'eunuque Bagoas, qui était le favori du roi; et ce ne fut point par oubli, mais par mépris; et comme quelqu'un l'eut averti de l'affection que le roi lui por-

[1] 12 millions. = 22 millions de fr. — L.

tait, il répondit qu'il honorait les amis du roi, mais non pas un infame eunuque. Cette parole ayant été rapportée à Bagoas, il employa tout son crédit à la ruine de ce prince, issu du plus noble sang de l'Orient, et de qui la vie était sans reproche. Il suborna des hommes de sa suite même, leur donnant des instructions pour se rendre dénonciateurs quand il en serait temps; et cependant, lorsqu'il était seul avec le roi, il lui remplissait l'esprit de soupçons et de défiance, jetant, comme au hasard et sans dessein, des mots couverts contre ce seigneur, et dissimulant avec grand soin le sujet de son mécontentement. Le roi néanmoins suspendait encore son jugement; mais il paraissait ne plus faire tant de cas d'Orxine, qui ne savait rien de ce qui se tramait contre lui, tant l'affaire se conduisait secrètement; et l'eunuque, dans ses entretiens familiers avec Alexandre, ne cessait de l'accuser, tantôt de rapine, et tantôt de trahison.

Le grand danger des princes est de se laisser ainsi prévenir et surprendre par leurs favoris : danger si commun, que saint Bernard, écrivant au pape Eugène, lui déclare que, s'il est exempt de ce défaut, il peut se vanter d'être le seul parmi les hommes; et ce que je dis ici des princes regarde toutes les personnes qui sont en place. Le calomniateur est, pour l'ordinaire, écouté favorablement par les grands, parce qu'il se couvre des apparences d'affection et de zèle qui flattent leur orgueil. La calomnie fait toujours quelque impression sur les esprits les plus équitables, et y laisse des traces sombres et tristes, qui disposent aux soupçons, aux ombrages, aux défiances. Le calomniateur artificieux est persévérant et hardi, parce qu'il

De Consid. lib. 2, c. 14.

est sûr de l'impunité, et qu'il sait qu'il risque peu en nuisant beaucoup. Du côté des grands, ils approfondissent rarement les calomnies secrètes, par paresse, par distraction, par la honte de la bassesse qu'il y a à paraître soupçonneux, timides et défiants; enfin par la peine d'avouer qu'ils se sont laissé tromper, et qu'ils se sont livrés à une crédulité précipitée. C'est ainsi que la vertu la plus pure et la fidélité la plus irréprochable sont souvent accablées.

On en voit ici un triste exemple. Bagoas, après avoir bien pris de loin toutes ses mesures, fit enfin éclore son dessein. Alexandre, ayant fait ouvrir le tombeau de Cyrus pour rendre aux cendres de ce conquérant des honneurs funèbres, il n'y trouva qu'un vieux bouclier tout pourri, deux arcs à la façon des Scythes, et un cimeterre; au lieu qu'il croyait le trouver plein d'or et d'argent, comme les Perses en faisaient courir le bruit. Le roi mit une couronne d'or sur son urne, et la couvrit de son manteau, s'étonnant qu'un prince si puissant et si renommé ne fût point enseveli plus somptueusement que si c'eût été un homme d'une condition commune. Sur ces mots, Bagoas, prenant son temps, « Faut-il s'étonner, dit-il, si les sépulcres des rois sont vides, puisque les maisons des satrapes regorgent de l'or qu'ils en ont tiré? Pour moi, je n'avais jamais vu ce tombeau; mais j'ai ouï dire à Darius qu'il renfermait des richesses immenses : et de là sont venues ces profusions d'Orxine; afin qu'en donnant ce qu'il ne pouvait garder sans se perdre, il s'en fît un mérite auprès de vous. » Cette accusation n'avait pas le moindre fondement. Cependant on mit à la question les mages à qui la garde du sépulcre

était commise, sans qu'on pût rien découvrir du prétendu vol. Leur silence devait faire l'apologie d'Orxine auprès d'Alexandre; mais les discours adroits et insinuants de Bagoas avaient fait une forte impression sur son esprit, et y avaient préparé un accès libre et facile à la calomnie. En effet, les accusateurs que Bagoas avait apostés, ayant choisi un moment favorable, vinrent se déclarer contre lui, et le chargèrent de plusieurs faits odieux, et, entre autres, du vol des trésors du tombeau. Pour-lors la chose ne parut plus douteuse, ni avoir besoin de plus grands éclaircissements : de sorte que cet infortuné prince se vit dans les fers avant qu'il se doutât seulement qu'on l'eût accusé; et il fut mis à mort sans avoir été entendu, ni confronté avec ses accusateurs : déplorable sort des rois, qui n'écoutent et n'examinent rien par eux-mêmes, et à qui mille exemples d'une pareille trahison, car l'histoire en est pleine, n'ouvrent point les yeux !

J'ai déja dit qu'il y avait auprès du roi un Indien nommé Calanus, célèbre entre tous les sages de son pays, lequel, faisant profession d'une sévère philosophie, s'était néanmoins laissé persuader, dans son extrême vieillesse, de se mettre à la suite de la cour. Cet homme, ayant vécu l'espace de quatre-vingt-trois ans sans avoir jamais été incommodé d'aucune sorte de maladie, et se voyant travaillé d'une rude colique quand il fut arrivé à Pasargade, résolut de se faire mourir. Ne voulant pas souffrir que la parfaite santé dont il avait joui durant tout le cours de sa vie fût altérée par de longues douleurs, et craignant aussi de tomber entre les mains des médecins et d'être tourmenté par la multitude de leurs remèdes, il pria le roi

Arrian. l. 7, p. 276. Diod. l. 17, p. 573, 574. Plut. in Alex. pag. 703.

de commander qu'on lui dressât un bûcher, et que, quand il serait dessus, on y mît le feu. Le roi s'imagina d'abord qu'il serait aisé de le détourner d'un si terrible dessein; mais, voyant que, quelque chose qu'il lui pût dire, il demeurait ferme et inflexible dans sa résolution, il fut enfin contraint de lui accorder ce qu'il demandait. Calanus se rendit donc à cheval au pied de ce bûcher, fit ses prières aux dieux, fit répandre sur soi les mêmes effusions et observer toutes les mêmes cérémonies dont on a coutume d'user aux funérailles des morts, coupa une touffe de ses cheveux comme on coupait les crins aux victimes, embrassa ceux de ses amis qui étaient présents, les pria de se réjouir ce jour-là, de boire et de faire bonne chère avec Alexandre, et les assura qu'il reverrait dans peu ce prince à Babylone. Après avoir prononcé ces paroles, il monta gaîment sur le bûcher, se coucha, se couvrit le visage; et, quand la flamme vint le saisir, il ne fit pas le moindre mouvement; mais, avec une constance qui étonna toute l'armée, il demeura dans la même posture où il s'était mis, et acheva son sacrifice en s'immolant selon la coutume des sages de son pays.

Diodore. On fit divers jugements de cette action, dit l'historien. Les uns la condamnèrent, comme l'action d'un homme furieux et insensé : les autres crurent que ce qu'il en avait fait n'avait été que par vaine gloire, pour se donner en spectacle, et s'acquérir la réputation d'une prodigieuse constance (et ils ne se trompaient pas) : d'autres enfin louèrent cette fausse grandeur de courage, qui l'avait ainsi fait triompher de la douleur et de la mort.

Alexandre, étant retourné chez lui après cette af-

freuse cérémonie, pria à souper plusieurs de ses amis et de ses capitaines; et, pour obéir à Calanus et lui faire honneur, il proposa une couronne pour prix à celui qui boirait le mieux. Celui qui but le plus fut Promachus, qui avala jusqu'à quatre mesures de vin qui tenaient en tout dix-huit ou vingt pintes. Ayant reçu le prix, qui était une couronne estimée un talent[1], il ne survécut à sa victoire que de trois jours. Du nombre des autres convives, il y en eut quarante-un qui moururent de cette débauche : digne clôture du spectacle que Calanus venait de donner!

De Pasargade Alexandre alla à Persépolis; et, en voyant les restes de l'incendie, il fut au désespoir de la folie qu'il avait faite d'y mettre le feu. De là il s'avança vers Suse. Néarque, pour exécuter ses ordres, avait commencé à remonter l'Euphrate avec sa flotte; mais, sur l'avis qu'il reçut qu'Alexandre allait à Suse, il redescendit jusqu'à l'embouchure du Pasitigris[2], et remonta cette rivière jusqu'à un pont où Alexandre la devait passer. L'armée de terre et les troupes de la flotte se rejoignirent. Alexandre offrit à ses dieux des sacrifices en actions de graces pour son heureux retour, et l'on fit dans le camp de grandes réjouissances. Néarque reçut les honneurs qu'il méritait pour avoir si bien conduit sa flotte, et pour l'avoir ramenée jusque-là en bon état au travers d'une infinité de dangers.

Arrian. de Indic. p. 357, 358.

Alexandre trouva à Suse toutes les captives de qualité qu'il y avait laissées. Il épousa la princesse Statira, fille aînée de Darius, et donna la plus jeune à son cher Éphestion; et, afin qu'en rendant ces alliances

[1] Mille écus. = 5500 fr. — L.

[2] Plus haut, page 175 et la note.

communes on trouvât son mariage moins étrange, il persuada aux plus grands seigneurs de la cour et à ses principaux favoris d'en faire autant. Ils choisirent donc pour femmes, dans les plus nobles familles de Perse, environ quatre-vingts filles. Il prétendait, par ces alliances, cimenter si bien l'union des deux nations, qu'elles n'en deviendraient qu'une sous son empire. Les noces furent célébrées à la façon des Perses. Il fit aussi un festin à tous les autres Macédoniens qui s'étaient déja mariés dans le pays. On dit qu'à ce festin il y eut jusqu'à neuf mille conviés, et qu'il fit donner à chacun une coupe d'or pour faire les libations.

Non content de cette largesse, il voulut acquitter les dettes de ses soldats; mais, comme il vit que plusieurs ne voulaient pas les déclarer craignant que ce ne fût un artifice pour savoir ceux qui faisaient trop de dépense, il établit des bureaux dans son camp, où l'on payait sans prendre le nom du créancier ni du débiteur. Cette libéralité fut considérable et causa un sensible plaisir; on dit qu'elle montait à près de dix mille talents[1]; mais la faveur qu'il fit de n'obliger personne à dire son nom fut encore plus agréable. Il fit des reproches aux soldats de ce qu'ils semblaient douter de la foi du prince, et leur dit *qu'un roi ne devait jamais manquer de parole à ses sujets*[2], *ni les sujets soupçonner qu'un roi fût capable d'une si honteuse prévarication*. Maxime vraiment royale, qui fait la sûreté des peuples et la plus solide gloire des princes, mais à laquelle un seul violement de pa-

[1] 30 millions. = 55 millions.—L.

[2] Οὐ γὰρ χρῆναι οὔτ' οὖν τὸν βασιλέα ἄλλο τι ἢ ἀληθεύειν πρὸς τοὺς ὑπηκόους, οὔτε τῶν ἀρχομένων τινὰ ἄλλο τι ἢ ἀληθεύειν δοκεῖν τὸν βασιλέα. (Arrian.)

role peut donner atteinte pour toujours; ce qui est, en matière de gouvernement, la faute la plus essentielle.

En ce temps aussi arrivèrent à la ville de Suse trente mille jeunes hommes persans, et presque tous de même âge, qu'on appelait *épigones*, c'est-à-dire *successeurs*, comme venant relever les vieux soldats de leurs factions et de leurs longues fatigues. On les avait tous choisis les plus forts et les mieux faits qu'on eût pu trouver dans toute la Perse, et on les avait mis entre les mains des gouverneurs des villes qu'Alexandre avait nouvellement bâties, ou de celles qu'il avait conquises. Ils les avaient dressés aux exercices militaires, leur enseignant tout ce qui était du métier de la guerre, et ils étaient tous proprement vêtus et armés à la macédonienne. Ils vinrent planter leur camp devant la ville, où, s'étant mis en bataille, ils passèrent en revue et firent l'exercice devant le roi, qui en fut très-satisfait, et leur fit de grands biens dans la suite; mais ce ne fut pas sans donner une grande jalousie aux Macédoniens. En effet Alexandre, voyant qu'ils étaient las et ennuyés de la longueur de la guerre, et qu'il leur arrivait souvent aux assemblées de s'emporter en plaintes et en murmures, voulut faire ces nouvelles troupes pour les opposer aux vieilles et réprimer leur licence. Il est bien dangereux de mécontenter toute une nation, et de donner une préférence trop marquée à des étrangers.

Cependant Harpalus, qu'Alexandre, pendant son expédition des Indes, avait établi gouverneur de Babylone, quitta son service. Se flattant que ce prince, engagé dans la conquête des Indes, n'en reviendrait ja-

Plut. in Demosth. p. 857, 858.

mais, il s'était abandonné à toutes sortes de licences, et avait consumé dans ses infames débauches une partie des richesses qui lui avaient été confiées. Quand il eut appris qu'Alexandre, revenu de son voyage des Indes, châtiait sévèrement ses lieutenants qui avaient abusé de leur pouvoir, il songea à se mettre à couvert, et, pour cet effet, il ramassa cinq mille talents, c'est-à-dire quinze millions[1], assembla six mille hommes de guerre, se retira dans l'Attique, et aborda à Athènes.

Plut. in Phoc. pag. 751. D'abord tous ceux qui avaient coutume de s'enrichir de leur métier d'orateur coururent à lui à l'envi, tout prêts à se laisser corrompre, et déja corrompus par l'espérance. Harpalus ne manqua pas de leur donner quelque petite partie de ces grands trésors pour les amorcer; mais il fit offrir à Phocion sept cents talents[2], mettant d'ailleurs tous ses autres biens et sa personne même en sa disposition et sous sa sauvegarde. Il connaissait le crédit infini qu'il avait auprès du peuple.

C'était la réputation de sa probité, et sur-tout de son désintéressement, qui lui avait acquis ce crédit. Les députés de Philippe lui offrant de grosses sommes de la part de ce prince, et le pressant de les accepter, sinon pour lui-même, du moins pour ses enfants, que leur extrême pauvreté mettrait hors d'état de soutenir la gloire de son nom, *S'ils me ressemblent*[3], répliqua-t-il, *le petit fonds de terre dont j'ai vécu jusqu'ici, et qui m'a conduit à cette gloire dont vous parlez, leur suffira aussi pour les nourrir; sinon, je ne pré-*

[1] 27 millions. — L.

[2] Sept cent mille écus. = 3,850,000 fr. — L.

[3] « Si mei similes erunt, idem hic, inquit, agellus illos alet, qui me ad hanc dignitatem perduxit : sin dissimiles sunt futuri, nolo meis impensis illorum ali augerique luxuriam. » (CORN. NEP. in *Phoc.* cap. 1.)

tends point, par les biens que je leur laisserais, entretenir et augmenter leur luxe. Alexandre de même lui ayant envoyé cent talents [1], Phocion demanda à ceux qui étaient chargés de cette commission pour quelle raison et dans quelle vue Alexandre le choisissait lui seul, parmi un si grand nombre d'Athéniens, pour lui envoyer une si grosse somme. *C'est*, lui répondirent-ils, *qu'Alexandre vous juge seul homme de bien et vertueux. Qu'il me laisse donc*, repartit Phocion, *passer pour tel, et l'être en effet.* Plut. in Phoc. p. 749.

On juge bien qu'il ne reçut pas mieux les députés d'Harpalus. Il leur parla très-durement, et leur déclara qu'il allait prendre des mesures très-violentes contre lui, s'il ne cessait de corrompre sa ville. Harpalus perdit toute espérance de ce côté-là.

Démosthène, au commencement, ne lui fut pas plus favorable. Il conseilla aux Athéniens de le renvoyer, et de se donner bien de garde de jeter leur ville dans une guerre pour un sujet très-injuste et sans aucune nécessité.

Quelques jours après, Harpalus, comme on faisait l'inventaire de ses biens, s'étant aperçu que Démosthène prenait plaisir à considérer une coupe du roi, et qu'il en admirait la figure et la beauté de l'ouvrage, il le pria de la soupeser pour juger lui-même du poids de l'or. Démosthène, l'ayant prise, fut étonné du poids, qui était considérable, et demanda *combien elle pesait.* Harpalus lui répondit en souriant : *Elle peut bien être de vingt talents* [2] : et, le soir même, il lui envoya vingt talents avec la coupe; car Harpalus avait une saga-

[1] Cent mille écus. = 550,000 fr. — L.

[2] Vingt mille écus. = 110,000 fr. — L.

cité merveilleuse pour découvrir à la mine, et à certain coup-d'œil, le faible d'un homme épris de l'amour de l'or. Démosthène ne résista point; mais, vaincu par ce présent, et n'étant plus maître de lui [1], il passa tout d'un coup dans le parti d'Harpalus; et, dès le lendemain matin, le cou bien enveloppé de laines et de bandelettes, il se rendit à l'assemblée. Le peuple lui ordonna de se lever et de parler; mais il le refusa, faisant signe qu'il avait une extinction de voix. Quelques plaisants dirent tout haut que leur orateur avait été surpris la nuit, non d'une *esquinancie* [2], mais d'une *argyrancie*, pour faire entendre que c'était l'argent d'Harpalus qui lui avait éteint la voix.

Le lendemain le peuple, ayant été informé du présent qu'il avait reçu, entra dans une grande colère contre lui, et refusa d'écouter sa justification. Harpalus fut chassé de la ville; et, pour découvrir ceux qui avaient reçu de l'argent, on fit une visite juridique dans toutes les maisons, excepté dans celle de Cariclès, marié depuis peu, qui seule fut exceptée de cette recherche, par respect pour la nouvelle épouse qui y était. Cette attention et cette honnêteté font honneur à Athènes, et ne sont pas toujours observées.

Démosthène, pour prouver son innocence, proposa un décret qui ordonnait que le sénat de l'Aréopage informerait de cette affaire. Il y fut jugé le premier,

[1] L'expression grecque est belle et énergique. Plutarque compare l'or qu'avait accepté Démosthène à une garnison ennemie qu'aurait reçue dans sa place un gouverneur, qui dès-lors n'en serait plus maître. Πληγεὶς ὑπὸ τῆς δωροδοκίας, ὥσπερ παραδεδεγμένος φρουράν.

[2] Le jeu et l'agrément des mots grecs ne peuvent se rendre. Οὐχ ὑπὸ συνάγχης ἔφραζον, ἀλλ' ἀπ' ἀργυράγχης εἰλῆφθαι νύκτωρ τὸν δημαγωγόν.

et condamné comme coupable à une amende de cinquante talents [1], pour le paiement desquels il fut mis en prison. Mais il trouva le moyen de s'en échapper, et se retira. Il supporta son exil avec beaucoup de faiblesse, passant la plupart du temps à Égine ou à Trézène; et, toutes les fois qu'il jetait ses regards sur l'Attique, son visage était baigné de larmes, et il laissait échapper des paroles qui n'étaient point d'un homme constant et ferme, et qui répondaient peu aux choses hardies et généreuses qu'il avait faites pendant son administration. On a reproché à Cicéron a même faiblesse pendant son exil: ce qui marque que les grands hommes ne le sont pas, ni toujours, ni en tout.

Il serait à souhaiter, pour l'honneur de l'éloquence, que ce que rapporte Pausanias pour la justification de Démosthène fût vrai, et rien n'empêche de le croire. Il dit qu'Harpalus, après s'être sauvé d'Athènes, tomba entre les mains de Philoxène de Macédoine : et que, dans la question qu'on lui donna pour nommer ceux des Athéniens qui s'étaient laissé corrompre par ses présents, il ne fit aucune mention de Démosthène; et il ne l'aurait pas ménagé devant Philoxène, ennemi particulier de cet orateur, s'il avait été coupable. Pausan. l. 2, p. 148.

Sur le premier bruit de la retraite d'Harpalus à Athènes, Alexandre, résolu d'aller lui-même en personne punir et Harpalus et les Athéniens, avait donné ordre d'équiper une flotte. Mais, quand il sut que le peuple, s'étant assemblé, lui avait fait commandement de sortir de la ville, il ne songea plus à passer en Europe.

[1] Cinquante mille écus. = 275,000 fr. — L.

Alexandre, ayant eu encore la curiosité de voir l'Océan, descendit de Suse par le fleuve Eulée, et, après avoir rasé la côte du golfe Persique jusqu'à l'embouchure du Tigre, il remonta par ce dernier fleuve vers l'armée, qui campait sur ses bords, près de la ville d'Opis, sous la conduite d'Éphestion.

En y arrivant, il fit déclarer dans le camp que tous les Macédoniens qui, à cause de leur âge, de leurs blessures, ou de quelque autre infirmité, se trouveraient hors d'état de supporter plus long-temps la fatigue du service, pourraient s'en retourner en Grèce, déclarant que son intention était de leur accorder leur congé, de leur faire du bien, et de les renvoyer honorablement et sûrement chez eux. Il avait prétendu par cette déclaration les obliger et leur marquer sa bonne volonté. Tout le contraire arriva. Comme ils étaient mécontents d'ailleurs, sur-tout à cause de la préférence visible qu'Alexandre donnait aux étrangers, ils s'imaginèrent qu'il voulait établir le siége de son empire dans l'Asie et se passer des Macédoniens, et qu'il ne les congédiait que pour faire place aux nouvelles troupes qu'il avait levées dans les pays conquis. Il n'en fallut pas davantage pour les mettre en fureur. Sans garder aucune mesure ni aucune discipline, et sans vouloir écouter les remontrances de leurs officiers, ils abordent le roi avec insolence, ce qu'ils n'avaient jamais fait, et demandent, avec des cris séditieux, qu'il les licencie tous: que, puisqu'il méprisait ses soldats, qui lui avaient fait remporter toutes ses victoires, lui et son père Ammon n'avaient qu'à faire la guerre comme ils l'entendraient; que, pour eux, ils ne voulaient plus absolument le servir.

Le roi, sans s'étonner et sans délibérer, saute en bas de son tribunal, fait prendre sur l'heure les principaux mutins, qu'il désigna lui-même à ses gardes, et en envoie treize au supplice. On peut dire que cette action de vigueur et d'autorité, dont ils furent frappés comme d'un coup de tonnerre, les atterra et les accabla. Tout hors d'eux-mêmes, et n'osant se regarder les uns les autres, ils tenaient les yeux baissés, et étaient dans un saisissement et dans un tremblement qui ne leur laissait l'usage ni de la réflexion ni de la parole. Quand il les vit en cet état, il remonta sur son tribunal; et là, après leur avoir représenté, avec un visage sévère et d'un ton de voix menaçant, tous les bienfaits dont Philippe son père les avait comblés, toutes les marques de bonté et d'amitié que lui-même leur avait données, il finit en leur disant : « Vous me « demandez tous votre congé; je vous le donne. Allez « publier, par toute la terre, que vous avez abandonné « votre prince à la merci des nations qu'il avait vain- « cues, qui lui ont témoigné plus d'affection que vous. » Après leur avoir ainsi parlé, il rentre brusquement dans sa tente, casse son ancienne garde, en nomme une autre à sa place, toute tirée des troupes persanes, et se tient renfermé quelques jours sans vouloir écouter personne.

Quand on aurait prononcé un arrêt de mort contre chacun des Macédoniens, ils n'auraient pas été plus consternés qu'ils le furent par cette affligeante nouvelle, que le roi avait confié la garde de sa personne aux Perses. Ils ne purent plus contenir leur douleur. Ce ne furent que cris, que gémissements, que plaintes. Ils accourent tous ensemble à la tente du roi, jettent

leurs armes par terre se reconnaissant par là coupables, avouent leur faute avec larmes et soupirs, marquent que la perte de la vie leur sera moins sensible que celle de l'honneur, et protestent qu'ils ne sortiront pas de là que le roi ne leur ait pardonné. Alexandre ne put résister plus long-temps à des témoignages si touchants de douleur et de repentir. Quand, au sortir de sa tente, il les vit dans cet état, il ne put lui-même retenir ses larmes; et, après quelques légers reproches, tempérés par un air de bonté et de tendresse, il dit d'un ton fort haut, pour se faire entendre de tous, qu'il leur rendait son amitié. C'était leur rendre la vie; et leurs cris de joie le témoignaient assez.

Il congédia ensuite ceux des Macédoniens qui n'étaient plus propres à porter les armes, et les renvoya dans leur patrie avec de riches présents. Il donna ordre aussi qu'aux spectacles des jeux publics on leur assignât les premières places du théâtre, où ils seraient assis couronnés ; et il voulut que les enfants de ceux qui étaient morts à son service reçussent la paie de leurs pères pendant leur bas âge. Combien de tels secours et de tels honneurs, accordés aux anciens et aux vétérans, sont-ils capables d'ennoblir la profession militaire! Un état ne peut pas enrichir chaque soldat, mais il peut l'animer et le consoler par des marques de distinction, qui inspirent plus d'ardeur pour les armes, plus de constance dans le service, plus de noblesse dans les sentiments et dans les motifs.

Alexandre donna à ces soldats pour conducteur Cratère, qu'il pourvut du gouvernement de la Macédoine, de la Thessalie et de la Thrace, qu'avait Antipater, et celui-ci eut ordre de venir avec les recrues en la place

de Cratère. Il y avait long-temps qu'Alexandre était fatigué des plaintes de sa mère et d'Antipater, qui ne pouvaient s'accorder. Elle accusait Antipater d'aspirer à la tyrannie; et l'autre se plaignait de l'humeur aigre et intraitable d'Olympias, et avait souvent écrit qu'elle ne se conduisait pas dans toute la bienséance de sa dignité. Ce ne fut pas sans peine qu'Antipater se vit contraint de quitter son gouvernement.

D'Opis Alexandre arriva à Ecbatane, dans la Médie. Après y avoir expédié les affaires du royaume les plus pressées, il se mit encore à célébrer des jeux et des fêtes : il lui était venu de Grèce trois mille baladins, machinistes, et autres bons ouvriers pour ces sortes de divertissements. Il arriva malheureusement, pendant la célébration de ces fêtes, qu'Éphestion mourut d'une maladie que lui-même s'était attirée. Alexandre s'étant livré aux excès du vin, toute sa cour suivait son exemple, et quelquefois ils passaient plusieurs jours et plusieurs nuits entières dans ces débauches. Éphestion y perdit la vie. C'était l'ami le plus intime du roi, le confident de tous ses secrets, et, pour tout dire en un mot, un autre lui-même. Cratère seul semblait pouvoir le lui disputer. Un mot qui échappa un jour au prince marque la différence qu'il mettait entre ces deux courtisans. *Cratère*, dit-il, *aime le roi, mais Éphestion aime Alexandre.* Ce mot signifie, si je ne me trompe, qu'Éphestion était attaché, d'une manière tendre et affectueuse, à la personne d'Alexandre : mais que Cratère l'aimait comme roi, c'est-à-dire s'intéressait à sa réputation, et avait quelquefois moins de complaisance pour ses

AN.M. 3680.
AV.J.C. 324.

volontés que de zèle pour sa gloire et pour ses intérêts; excellent, mais rare caractère!

Éphestion n'était pas moins aimé de tous les autres que du roi même. Modeste, égal, bienfaisant, sans orgueil, sans avidité, sans jalousie, il ne savait ce que c'était que d'abuser de son crédit, ou de se préférer aux officiers que leur mérite rendait nécessaires à son maître. Il fut regretté de tout le monde; mais sa perte causa à Alexandre une douleur excessive, à laquelle il se livra d'une manière peu convenable à un prince comme lui. Il parut ne trouver de consolation que dans les honneurs extraordinaires qu'il fit rendre à son ami quand il fut arrivé à Babylone, où il chargea Perdiccas de faire porter son corps.

Pour éloigner par l'occupation les tristes idées que la mort de son favori lui mettait continuellement devant les yeux, Alexandre mena son armée contre les Cosséens, nation belliqueuse des montagnes de Médie, que jamais aucun des rois de Perse n'avait pu dompter. Il en vint à bout en quarante jours, passa ensuite le Tigre, et prit la route de Babylone.

§ XVIII. *Alexandre entre à Babylone malgré les sinistres prédictions des mages et des autres devins. Il y forme divers projets de voyages et de conquêtes. Il travaille à réparer la rupture des digues de l'Euphrate et à rebâtir le temple de Bélus. Il se livre à des excès de vin qui causent sa mort. Douleur universelle de tout l'empire. Sysigambis ne peut lui survivre. On se prépare à porter le corps d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon en Libye.*

Alexandre étant arrivé à une lieue et demie de Babylone, les Chaldéens, qui se piquaient de connaître l'avenir par l'inspection des astres, députèrent vers lui quelques-uns de leurs anciens pour l'avertir qu'il courait grand risque de sa vie s'il entrait dans la ville, et l'exhortèrent vivement à passer outre. La grande réputation des astrologues babyloniens fit une étrange impression sur son esprit, et le remplit de trouble et de frayeur. Ayant envoyé plusieurs des grands seigneurs de sa cour à Babylone, pour lui il prit une autre route; et, après avoir fait environ dix lieues[1] de chemin, il s'arrêta quelque temps au lieu où il avait fait camper son armée. Les philosophes grecs, ayant su le fondement de sa crainte et de ses scrupules, allèrent le trouver; et, mettant dans tout leur jour les principes d'Anaxagore, dont ils suivaient les dogmes, ils lui démontrèrent par de fortes preuves la vanité de l'art des astrologues, et lui inspirèrent un tel mépris pour toute divination, et sur-tout pour celle dont

Arrian. l. 7, p. 294-309. Q. Curt. l. 10, cap. 4-7. Plut. in Alex. p. 705-707.

[1] 200 stades.

usaient les Chaldéens, que sur-le-champ il marcha vers Babylone avec toute son armée. Il savait qu'il était venu dans cette ville des ambassadeurs de tous les pays du monde qui attendaient sa venue, toute la terre étant si remplie de la terreur de son nom, que les peuples venaient à l'envi lui rendre leurs hommages, comme à celui qui devait être leur maître. Cette vue, qui flattait agréablement la plus vive de toutes ses passions, aida beaucoup à étouffer en lui toute autre pensée, et à lui faire négliger tous les avis qu'on lui donnait ; de sorte qu'il se hâta d'arriver à cette grande ville pour y tenir comme les états-généraux de l'univers. Après une superbe entrée, il donna audience à tous les ambassadeurs avec toute la dignité et tout l'air de noblesse qui convient à un grand roi, et en même temps avec l'affabilité et les manières d'un prince qui veut s'attacher les cœurs. Il chargea ceux d'Épidaure de présents pour le dieu qui préside à leur ville et qui préside aussi à la santé, mais avec quelques reproches. *Esculape*, dit-il, *m'a été peu favorable, de n'avoir pas sauvé la vie à un ami que j'aimais comme moi-même.* Il témoigna en particulier beaucoup d'amitié aux députés de la Grèce qui venaient le féliciter sur ses victoires et sur son heureux retour ; et il leur fit rendre toutes les statues et les autres raretés que Xerxès avait emportées de la Grèce, qui se trouvèrent dans Suse, dans Babylone, dans Pasargade, et en d'autres endroits. On dit que les statues d'Harmodius et d'Aristogiton étaient de ce nombre, et qu'elles furent reportées à Athènes.

Diod. l. 17, p. 577-583. Justin. l. 12, cap. 13-16.

Ceux de Corinthe lui ayant offert de la part de leur ville le droit de bourgeoisie, il se mit à rire d'une offre

qui lui paraissait infiniment au-dessous de lui dans le souverain degré de grandeur et de puissance où il était parvenu. Mais, quand il eut appris que Corinthe n'avait accordé ce privilége qu'à Hercule seul, il l'accepta avec joie, se piquant de marcher sur ses traces, et de lui ressembler en tout. Mais, s'écrie Sénèque, en quoi ce jeune insensé[1], à qui son heureuse témérité tenait lieu de courage, ressemblait-il à Hercule? Celui-ci, sans aucune vue d'intérêt pour lui-même, parcourut le monde en faisant du bien à tous les peuples chez qui il passait, et purgeant l'univers des voleurs qui l'infestaient. Au contraire, Alexandre, appelé justement le brigand des nations, mit sa gloire à porter partout la désolation et à se rendre la terreur de tous les mortels.

Il écrivit en même temps une lettre qui devait être lue publiquement dans l'assemblée des jeux olympiques, par laquelle il ordonnait à toutes les villes de la Grèce de rétablir les exilés, hors ceux qui étaient coupables de sacrilége ou de quelque crime digne de mort; et il chargeait Antipater d'employer la force des armes contre les villes qui refuseraient d'obéir. Cette lettre fut lue dans l'assemblée. Les Athéniens et les Étoliens ne se crurent point obligés d'exécuter des ordres qui leur semblaient contraires à leur liberté.

Alexandre, après tous ces soins, se trouvant de loisir, songea aux funérailles d'Éphestion. Il les célébra

[1] « Quid illi simile habebat vesanus adolescens, cui pro virtute erat felix temeritas ? Hercules nihil sibi vicit. Orbem terrarum transivit, non concupiscendo, sed vindicando... malorum hostis, bonorum vindex, terrarum marisque pacator. At hic a pueritia latro gentiumque vastator... summum bonum duxit, terrori esse cunctis mortalibus. » (SEN. *de Benef.* lib. I, cap. 13.)

avec une somptuosité qui passe tout ce qu'on a jamais vu dans ce genre. Occupé du soin de cette pompe funèbre, il ordonna à toutes les villes voisines de contribuer de tout leur pouvoir à ce qui pourrait en relever la magnificence. Il commanda aussi à tous les peuples de l'Asie d'éteindre le feu que les Perses appellent *le feu sacré*, jusqu'à ce que la cérémonie des funérailles fût achevée; ce qui fut pris à mauvais augure, parce que cela ne se pratiquait en Perse qu'à la mort des rois. Tous les officiers et tous les courtisans, dans la vue de plaire au prince, firent dresser des représentations de ce favori, d'or, d'ivoire, et d'autres matières de grand prix.

Pendant ce temps-là le roi, ayant assemblé un grand nombre d'architectes et d'habiles ouvriers, fit d'abord abattre environ dix stades[1] du mur de Babylone; et, ayant fait amasser de la brique, et fait aplanir le terrain qui devait contenir le bûcher, il y fit élever un catafalque superbe.

Cette place fut distribuée en trente parties, dans chacune desquelles fut construit un bâtiment uniforme, dont il fit couvrir le toit de grosses pièces de bois de palmier. Le tout ensemble formait un quarré parfait, décoré dans son pourtour avec une magnificence extraordinaire. Chaque côté était d'un stade, c'est-à-dire de cent toises. Au bas et au premier rang furent employés deux cent quarante-quatre proues de vaisseaux dorées, portant sur leurs oreilles[2] ou arcs-boutants deux archers, un genou en terre, figures hautes de quatre

[1] Ils font une demi-lieue.

[2] Ἐπωτίδες, *oreilles*, sont deux pièces de bois en saillie à droite et à gauche de la proue.

coudées [1]; deux autres statues en pied, armées de toutes pièces, figures plus grandes que nature, et hautes de cinq coudées [2]. Les vides d'entre les proues étaient tendus et garnis de draps de couleur pourpre. Au-dessus de ces proues régnait une colonnade de grandes torches, dont les fûts étaient de quinze coudées [3] de hauteur, garnies de couronnes d'or à la poignée, c'est-à-dire à l'endroit par où on les prend. La flamme de ces torches, aboutissant au haut, se terminait vers des aigles qui, tête baissée et ailes déployées, servaient de chapiteau. Des dragons posés près de la base, ou sur la base même, levaient la tête vers les aigles. Cette colonnade était surmontée d'une troisième, dans la base de laquelle on voyait en relief une chasse d'animaux de toute espèce. A l'ordre supérieur, c'est-à-dire au quatrième, on avait représenté en or les combats des Centaures. Enfin, le cinquième était chargé de figures d'or, représentant des lions et des taureaux alternativement placés. Tout l'édifice se terminait par des trophées d'armes, à la manière des Macédoniens et des Barbares, symboles de la victoire des premiers et de la défaite des autres. Les entablements et le faîtage étaient chargés de sirènes, dont les corps vides et creux renfermaient, sans qu'on s'en aperçût, les musiciens qui chantaient des airs lugubres et des lamentations en l'honneur du mort. Tout cet édifice avait de hauteur plus de cent trente coudées, c'est-à-dire plus de cent quatre-vingt-quinze pieds [4].

[1] Six pieds.

[2] Sept pieds et demi.

[3] Vingt-deux pieds et demi.

[4] M. Quatremère de Quincy a examiné d'une manière spéciale la description de ce bûcher, et l'a re-

La beauté du dessin de ce catafalque, la singularité et la magnificence des décorations et de tous les ornements, passaient tout ce qu'on peut s'imaginer de plus accompli, et étaient d'un goût exquis. Il avait choisi pour entrepreneur Stasicrate [1], grand architecte et grand machiniste, qui dans toutes ses inventions et dans tous ses desseins faisait paraître non-seulement beaucoup de magnificence, mais une hardiesse surprenante et une grandeur dont rien n'approchait.

Plut. de fortuna Alex. serm. 1, pag. 335.

C'était le même qui, s'entretenant avec lui quelque temps auparavant, lui avait dit que, de toutes les montagnes qu'il connaissait, le mont Athos dans la Thrace était le plus propre à être taillé en forme humaine : que, s'il voulait donc lui en donner l'ordre, il lui ferait de ce mont la plus durable des statues, et celle qui serait la plus exposée aux yeux de l'univers ; de sa main gauche elle soutiendrait une ville peuplée de dix mille habitants, et de sa droite elle verserait un grand fleuve qui irait porter ses eaux dans la mer. Cette proposition était bien, ce semble, du goût d'Alexandre, qui cherchait en tout le grand, l'extraordinaire; il la rejeta néanmoins, et il eut la sagesse de répondre que c'était assez qu'il y eût déja un prince dont le mont Athos annonçât et éternisât la folie. (Il entendait Xerxès, qui, ayant entrepris de faire percer l'isthme d'Athos, écrivit à cette montagne une lettre pleine d'un faste insensé [2].) *Pour moi*, dit Alexandre,

produit par un dessin : son Mémoire fait partie du tome IV du Recueil de la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut (p. 395-457.) — L.

[1] Vitruve l'appelle Dinocrate.

[2] Superbe Athos, qui portes ta tête jusqu'au ciel, ne sois pas si hardi que d'opposer à mes travailleurs des pierres et des rochers qu'ils ne puissent couper; autrement je te couperai toi-même en entier, et

le mont Caucase, le fleuve Tanaïs[1], *la mer Caspienne, que j'ai passés en vainqueur, seront mes monuments.*

La dépense du superbe tombeau que ce prince fit bâtir à l'honneur d'Éphestion, jointe à celle de toute la pompe funèbre, monta à plus de douze mille talents[2], c'est-à-dire à plus de trente-six millions. Y eut-il jamais une profusion plus folle et plus outrée? Tout cet or, tout cet argent, c'était le sang des peuples et la substance des provinces, dont on sacrifiait la ruine et l'épuisement à une vaine ostentation.

Pour satisfaire pleinement le zèle d'Alexandre à l'égard de son ami, il manquait aux honneurs qu'il lui faisait rendre quelque chose qui les élevât au-dessus de l'humain, et c'est ce qu'il se proposait. Il avait envoyé, dans cette vue, au temple d'Ammon un homme affidé (il s'appelait *Philippe*) pour savoir la volonté du dieu : elle se régla sans doute sur celle d'Alexandre; et la réponse fut qu'on pouvait offrir des sacrifices à Éphestion comme à un demi-dieu. Ils ne furent point épargnés. Alexandre le premier en donna l'exemple, et fit un magnifique repas où il se trouva plus de dix mille personnes. Il écrivit en même temps à Cléomène, gouverneur de l'Égypte, de bâtir un temple à Éphestion dans Alexandrie, et un autre dans l'île de Pharos. Dans cette lettre, que l'on a encore, pour exciter sa diligence et hâter l'ouvrage il accorda à ce gouverneur, décrié généralement pour ses injustices et ses concussions, un pardon universel de ses fautes passées, présentes et à venir, pourvu qu'à son retour il trouvât et le temple et la

te précipiterai dans la mer. (PLUT. *de Ira cohib.* pag. 455.)

[1] Il faut entendre par ce mot l'Iaxarte.

[2] 66 millions de francs. — L.

ville achevés. Ce ne furent de tous côtés que nouveaux autels, nouveaux temples, nouvelles fêtes. On ne prêta presque plus serment qu'au nom du nouveau dieu. Douter de sa divinité était un crime capital : il pensa en coûter la vie à un ancien officier ami d'Éphestion, qui, en passant devant son tombeau, l'avait pleuré comme mort; et il n'obtint sa grace que parce qu'on fit entendre à Alexandre que, si cet officier avait pleuré, ce n'était point qu'il doutât de la divinité d'Éphestion, mais que c'était un reste de tendresse. Je ne sais si Alexandre vint à bout de faire croire à qui que ce fût la divinité d'Éphestion : mais il paraissait lui-même, ou du moins voulait paraître, en être réellement persuadé; et il se glorifiait non-seulement d'avoir un dieu pour père, mais de faire lui-même des dieux. Quel jeu!

Pendant près d'un an qu'Alexandre passa à Babylone, il roula plusieurs projets dans sa tête : le tour de l'Afrique par mer, la découverte complète de toutes les nations qui sont autour de la mer Caspienne et celle des côtes de cette mer, la conquête de l'Arabie, la guerre contre Carthage, le dessein de se rendre maître du reste de l'Europe. La seule idée de repos le fatiguait. Il fallait toujours une nouvelle pâture à la vivacité de son imagination, aussi-bien qu'à celle de son ambition; et, s'il avait pu conquérir le monde entier [1], il en aurait cherché un nouveau pour satisfaire l'avidité de ses desirs.

Il s'occupa beaucoup aussi du dessein d'embellir Babylone. Voyant qu'elle surpassait en grandeur, en

[1] Unus pellæo juveni non sufficit orbis.
(Juven.)

commodité, et en tout ce qu'on peut desirer pour la nécessité ou le plaisir de la vie, toutes les autres villes de l'Orient, il résolut d'en faire le siége de son empire; et pour cela il voulait y ajouter toutes les commodités et tous les ornements qu'elle était capable de recevoir.

Cette ville, aussi-bien que le pays d'alentour, avait beaucoup souffert de la rupture des digues de l'Euphrate à la tête du canal qu'on nommait *Pallacopa*. Le fleuve, étant sorti de son lit ordinaire par cette ouverture, inonda tout le pays; et, à force de couler par cet endroit, la brèche devint, avec le temps, si large, que, pour la réparer, il aurait fallu faire presque autant de frais qu'en avait coûté la construction de la digue : il resta même si peu d'eau dans le lit de la rivière à Babylone, qu'à peine suffisait-elle à porter quelques petites barques; ce qui fut un surcroît de dommage pour cette ville.

Alexandre entreprit de remédier à cet inconvénient; et pour cet effet il se transporta lui-même sur les lieux en s'embarquant sur l'Euphrate. Ce fut alors que, d'un ton railleur et insultant, il reprocha aux mages et aux Chaldéens qui l'accompagnaient la vanité de leurs prédictions, puisque, malgré tous les mauvais augures dont on avait essayé de l'épouvanter, comme si l'on avait eu affaire à une femme crédule, il était entré dans Babylone et en était sorti sain et sauf. Uniquement attentif pour-lors à l'objet de son voyage, il visita l'endroit où la digue était rompue, et ordonna d'y faire les ouvrages nécessaires pour la rétablir dans son premier état.

Le dessein d'Alexandre était fort louable : ce sont

là de ces entreprises qui sont véritablement dignes de grands princes, et qui font un honneur éternel à leur nom, parce qu'elles ne sont point l'effet d'une folle vanité, mais qu'elles ont pour unique but le bien public. Par là il eût gagné une province tout entière que cette inondation avait submergée; et il eût rendu la rivière plus navigable, et par conséquent beaucoup plus utile aux Babyloniens, en la faisant toute passer dans son lit comme elle faisait autrefois.

Ce travail, après avoir été poussé l'espace de trente stades (une lieue et demie), fut arrêté par des difficultés qui venaient de la nature du terrain; et la mort de ce prince, qui arriva bientôt après, mit fin à ce projet, comme à bien d'autres qu'il avait formés. Une cause supérieure, inconnue aux hommes, en empêcha l'exécution. Le véritable obstacle au succès était l'anathême de Dieu, prononcé contre cette ville impie, anathême qu'aucune puissance ne pouvait ni détourner ni retarder. *Je perdrai le nom de Babylone*, avait dit et juré le Seigneur des armées plus de trois cents ans auparavant; *je la rendrai la demeure des hérissons: je la réduirai à des marais d'eaux bourbeuses... et les pasteurs n'y viendront point pour s'y reposer.* (Isaï. c. 14, v. 22 et 23, et c. 13, v. 20.) Le ciel et la terre auraient plutôt passé, que le dessein d'Alexandre eût été exécuté. Il fallait que Babylone n'eût plus de rivière, que ses environs fussent inondés et convertis en marais inhabitables, qu'on n'en pût approcher à cause du limon et de la boue, et que la ville de Babylone et les campagnes voisines demeurassent sous des eaux mortes qui en rendissent l'accès impraticable[1]. C'est l'état où elle est aujourd'hui, et

[1] Voyez ce qui en est dit dans l'Histoire de Cyrus, tome I.

tout devait se disposer à l'y réduire pour l'accomplissement parfait de la prophétie : *C'est le Seigneur des armées qui l'a ordonné avec serment : qui pourra s'y opposer?* Rien ne marque plus clairement le poids de cette malédiction invincible, que les efforts du plus puissant prince qui fut jamais, et le plus opiniâtre dans ses projets, qui n'avait été arrêté dans aucune de ses entreprises, et qui n'est arrêté que dans celle-ci, et pour la première fois, quoiqu'elle parût moins difficile. Isai. 14, 27.

Un autre projet d'Alexandre, et celui qu'il avait le plus à cœur était de réparer le temple de Bélus. Xerxès l'avait démoli à son retour de Grèce; et il était toujours demeuré en ruines depuis ce temps-là. Alexandre voulait non-seulement le rebâtir, mais même en faire un beaucoup plus magnifique que le premier. Il fit emporter tous les décombres; et, trouvant que les mages, à qui il avait commis le soin de cet ouvrage, le faisaient trop lentement, il y employa ses troupes. Quoique dix mille hommes y travaillassent tous les jours pendant deux mois, lorsque ce prince mourut l'ouvrage n'était pas encore achevé, et il demeura imparfait, tant les ruines de cet édifice étaient considérables. Quand le tour des Juifs qui servaient dans son armée fut venu pour y travailler comme les autres, on ne put jamais les engager à y mettre la main. Ils représentèrent que, leur religion défendant l'idolâtrie, il ne leur était pas permis de rien faire au bâtiment d'un temple destiné à un culte idolâtre; et pas un ne se démentit. On employa inutilement la violence et les punitions pour les y obliger. Alexandre admira leur constance, leur accorda leur congé, et les Jos. contra Apion. l. 1, cap. 8.

renvoya chez eux. Cette délicatesse des Juifs est une leçon pour bien des chrétiens, qui leur apprend qu'il ne leur est point permis de prendre aucune part ni de coopérer à rien qui soit contraire à la loi de Dieu.

On ne peut s'empêcher ici d'admirer la conduite de la Providence. Dieu avait brisé par la main de Cyrus son serviteur l'idole de Bélus, le dieu rival du Seigneur d'Israël[1] : il démolit ensuite son temple par Xerxès. Ces premiers coups de la main du Tout-Puissant sur Babylone annonçaient la ruine que la ville devait attendre pour elle-même : et il n'était pas plus possible à Alexandre de réussir à relever ce temple, qu'à Julien dans la suite de rétablir celui de Jérusalem.

Malgré tout ce que je viens de dire des occupations d'Alexandre pendant son séjour à Babylone, la plus grande partie de son temps fut employée à jouir des plaisirs que cette ville lui fournissait; et il paraît que le principal but, tant de ses travaux que de ses divertissements, était de s'étourdir lui-même, et d'écarter de son esprit les tristes et affligeantes pensées d'une mort prochaine, dont il était menacé par toutes les prédictions des mages et des autres devins : car, quoique dans de certains moments il eût paru ne faire aucun cas de tous les avis qu'on lui donnait, il en était néanmoins sérieusement occupé en lui-même, et ces pensées lugubres lui revenaient sans cesse dans l'esprit. Elles lui causaient un tel effroi et un tel trouble, que de la plus petite chose qui arrivait, pour peu qu'elle parût extraordinaire ou étrange, il en faisait d'abord un monstre, et en tirait un présage sinistre.

[1] Dieu l'appelle ainsi dans Isaïe.

Le palais était plein de gens qui sacrifiaient, d'autres qui faisaient des expiations et des purifications, d'autres enfin qui se vantaient de pénétrer dans l'avenir et de prédire ce qui devait arriver. C'est un spectacle digne certainement d'attention, de voir un prince, la terreur de tout l'univers, livré lui-même aux dernières frayeurs: tant il est vrai, dit Plutarque, que, si c'est un grand malheur que le mépris des dieux et l'incrédulité, qui porte à ne rien croire et à ne rien craindre, la superstition aussi, qui asservit les ames aux plus basses craintes et aux plus ridicules folies, est un autre malheur non moins funeste et non moins redoutable! Il est manifeste que Dieu, par un juste jugement, a pris plaisir à dégrader, à la face de tout l'univers et de tous les siècles, et à rabaisser au-dessous du commun des hommes celui qui avait affecté de se mettre au-dessus de la nature humaine et de s'égaler à la Divinité. Ce prince avait cherché dans toutes ses actions la vaine gloire des conquêtes, que les hommes admirent le plus et à laquelle ils attachent plus qu'à tout le reste l'idée de grandeur; et Dieu le livre à une ridicule superstition, que les hommes de bon sens et de bon esprit méprisent le plus, et où en effet il y a le plus de petitesse, de bassesse et de faiblesse.

Alexandre célébrait donc toujours de nouvelles fêtes et était toujours dans les festins, où il s'abandonnait sans réserve à son intempérance pour le vin. Après une nuit passée entièrement dans la débauche, on lui avait proposé une nouvelle partie. Il s'y trouva vingt convives : il but la santé de chacune des personnes de la compagnie, et fit ensuite raison à tous les vingt l'un après l'autre. Après tout cela, se faisant encore

apporter la coupe d'Hercule, qui tenait six bouteilles, il la but toute pleine, en la portant à un Macédonien de la compagnie nommé Protéas; et un peu après il lui fit encore raison de cette énorme rasade. Dès qu'il l'eut bue, il tomba sur le carreau. Voilà donc, s'écrie Sénèque en marquant les funestes effets de l'ivrognerie, ce héros[1] invincible à toutes les fatigues des voyages, à tous les dangers des siéges et des combats, aux plus violents excès de la chaleur et du froid; le voilà vaincu par son intempérance, et terrassé par cette fatale coupe d'Hercule!

Dans cet état, une violente fièvre le saisit, et on le transporta chez lui à demi mort. La fièvre ne le quitta point, mais lui laissait de bons intervalles, pendant lesquels il donna les ordres nécessaires pour le départ de la flotte et de l'armée, comptant sur une prompte guérison. Enfin, quand il se vit sans espérance, et que la voix commençait à lui manquer, il tira son anneau du doigt et le donna à Perdiccas, lui commandant de faire porter son corps au temple d'Ammon.

Quelque faible qu'il fût[2], il fit un effort, et, se soutenant sur le coude, il donna sa main mourante à baiser à ses soldats, à qui il ne put refuser cette dernière marque d'amitié. Puis, comme les grands de la cour

[1] « Alexandrum tot itinera, tot prælia, tot hiemes, per quas, victâ temporum locorumque difficultate, transierat, tot flumina ex ignoto cadentia, tot maria tutum dimiserunt: intemperantia bibendi, et ille herculaneus ac fatalis scyphus condidit. » (SEN. *Epist.* 83.)

[2] « Quanquam violentiâ morbi dilabebatur, in cubitum tamen erectus, dextram omnibus, qui eam contingere vellent, porrexit. Quis autem illam osculari non curreret, quæ jam fato oppressa, maximi exercitûs complexui, humanitate quàm spiritu vividiore, suffecit? » (VAL. MAX. lib. 5, cap. 1.)

lui demandèrent à qui il laissait l'empire, il répondit : *Au plus digne;* ajoutant qu'il prévoyait que sur ce différend on lui préparerait d'étranges jeux funèbres. Et Perdiccas lui ayant demandé quand il voulait qu'on lui rendît les honneurs divins, *Lors*, dit-il, *que vous serez heureux*. Ce furent ses dernières paroles, et bientôt après il rendit l'esprit. Il avait vécu trente-deux ans et huit mois, et en avait régné douze. Sa mort arriva au milieu du printemps, la première année de la 114e olympiade [1].

Il n'y eut personne, selon Plutarque et Arrien, qui sur l'heure soupçonnât du poison; et cependant c'est le temps où ces sortes de bruits ont coutume de se répandre. Une preuve du contraire fut l'état même du corps mort : car, tous les principaux officiers étant entrés en dissension, ce corps, laissé là sans aucun soin ni aucune précaution, demeura quelques jours sans se corrompre dans un pays aussi chaud que la Babylonie. Le vrai poison qui le fit mourir fut le vin, et il en a tué bien d'autres. On crut pourtant, depuis, qu'Alexandre avait été empoisonné. Quinte-Curce et Justin assurent [2], dans les mêmes termes, que la vraie cause de sa mort fut le poison, et que le pouvoir suprême des successeurs d'Alexandre, dont quelques-uns étaient complices de cet attentat, donna lieu au bruit qui se répandit que l'excès du vin l'avait fait mourir, pour couvrir par ce bruit l'horreur d'un crime si affreux,

An. M. 3683.
Av. J.C. 321.
An. M. 3680.
Av. J.C. 324.

[1] Des recherches récentes ont prouvé que la mort d'Alexandre eut lieu dans l'été de la 2e année de la 114e olympiade, 324 ans avant J. C. — L.

[2] « Amici, causam morbi, intemperiem ebrietatis divulgârunt. Reverà autem insidiæ fuerunt; quarum infamiam successorum potentia oppressit. » (Q. Curt. lib. 10, c. 4; Justin. lib. 12, cap. 13.)

On dit qu'il fut commis par le ministère des fils d'Antipater; que Cassandre, l'aîné de ses enfants, avait apporté le poison[1] de Grèce; qu'Iolas, son cadet, étant échanson, le mit dans la coupe d'Alexandre, et qu'il choisit habilement l'occasion de la débauche dont il a été parlé, afin que la quantité prodigieuse de vin qu'il avait bu cachât mieux la véritable cause de sa mort. Les circonstances où se trouvait Antipater autorisaient ces soupçons. Il était persuadé qu'on ne l'avait mandé que pour le perdre, à cause des malversations qu'il avait commises pendant sa vice-royauté; et il n'était pas hors de vraisemblance qu'il eût fait commettre à ses enfants un crime qui lui sauvait la vie en l'ôtant à son maître. Ce qu'il y a de sûr, c'est que jamais il ne put se laver de cette tache, et que, tant qu'il vécut, les Macédoniens le détestèrent comme le traître qui avait empoisonné Alexandre. On jeta même quelques soupçons sur Aristote, mais sans beaucoup de fondement.

Soit que ce fût par le crime d'Antipater, ou par l'excès du vin, qu'Alexandre mourût, on est étonné de voir la prédiction des mages et des devins sur sa mort, qui devait arriver à Babylone, accomplie si exactement. Il est certain et incontestable que Dieu s'est réservé à lui seul la connaissance des choses futures; et, si les devins ou les oracles ont prédit quelquefois des choses qui sont effectivement arrivées, ils n'ont pu le faire

[1] On prétend que ce poison était une eau extrêmement froide, qui coule goutte à goutte d'un rocher en Arcadie nommé *Nonacris*. Il en tombe fort peu, et elle est si âcre, qu'elle perce tous les vaisseaux où on la met, excepté ceux qui sont faits de la corne du pied d'un mulet. Aussi dit-on que ce fut dans un petit vase de cette espèce qu'on l'apporta de Grèce à Babylone pour ce coup scélérat.

que par le commerce impie qu'ils avaient avec les démons, à qui leur pénétration et leur sagacité naturelle fournit plusieurs moyens de percer jusqu'à un certain point dans l'avenir par rapport à des événements prochains, et de faire des prédictions qui paraissent au-dessus des forces de l'intelligence humaine, mais qui ne passent point celles de ces esprits de malice et de ténèbres. La connaissance qu'ils ont de toutes les circonstances qui précèdent un événement et qui y préparent; la part même que souvent ils y ont, en inspirant aux méchants [1] qui leur sont livrés la pensée et le desir de faire telle et telle action, de commettre tel et tel crime inspiration à laquelle ils sont assurés que ces méchants consentiront : tout cela met les démons en état de prévoir et de prédire certaines choses. Ils se trompent souvent dans leurs conjectures; mais Dieu permet aussi quelquefois qu'ils y réussissent [2], pour punir l'impiété de ceux qui, malgré ses défenses, consultent ces esprits de mensonge pour connaître ce qui doit arriver.

Dès que le bruit de la mort d'Alexandre se fut répandu, tout le palais retentit de cris et de gémissements. Victorieux et vaincus, tous le pleurèrent également. La douleur de sa mort, rappelant toutes ses bonnes qualités, faisait oublier ses défauts. Les Perses l'appelaient le plus juste et le plus doux maître qui

[1] « Dæmones perversis (solent) malefacta suadere, de quorum moribus certi sunt quòd sint eis talia suadentibus consensuri. Suadent autem miris et invisibilibus modis. » (S. August. *de Divinat. Dæmon.* p. 509.)

[2] « Facile est et non incongruum, ut omnipotens et justus, ad eorum pœnam quibus ista prædicuntur.... occulto apparatu ministeriorum suorum etiam spiritibus talibus aliquid divinationis impertiat. » (S. Aug. *de Divinat. Quæst. ad Simplic.* l. 2, *Quæst.* 3.)

leur eût jamais commandé, et les Macédoniens le meilleur et le plus vaillant prince de la terre; murmurant les uns et les autres contre les dieux, de ce que, par envie, ils l'avaient ravi aux hommes à la fleur de son âge et de sa fortune. Les Macédoniens croyaient voir encore Alexandre d'un air assuré et intrépide les mener au combat, assiéger les villes, monter sur les murs, et distribuer des récompenses à ceux qui s'étaient distingués. Ils se reprochaient alors de lui avoir refusé les honneurs divins, et se confessaient ingrats et impies de l'avoir frustré d'un nom qui lui était dû à si juste titre.

Après lui avoir payé cet hommage de respects et de larmes, ils tournèrent toutes leurs pensées et leurs réflexions sur eux-mêmes, et sur le triste état où la perte d'Alexandre les laissait. Ils considéraient qu'étant partis de Macédoine, ils se trouvaient au-delà de l'Euphrate sans chef, et au milieu de leurs ennemis, qui ne souffraient point sans peine une nouvelle domination. Le roi étant mort sans avoir nommé de successeur, un affreux avenir s'ouvrait à leurs yeux, et ne leur montrait que divisions, que guerres civiles, et qu'une fatale nécessité de verser encore leur sang, et de rouvrir leurs vieilles plaies, non pour conquérir le royaume de l'Asie, mais pour lui donner un roi, et pour placer sur le trône, peut-être un vil officier, ou même quelque scélérat.

Un si grand deuil ne demeura pas renfermé dans les murs de Babylone : il se répandit dans toutes les provinces, et la nouvelle en vint bientôt à la mère de Darius. Elle avait auprès d'elle une de ses petites-filles, encore tout éplorée de la mort d'Éphestion, son mari,

et qui, dans cette calamité publique, sentait renouveler ses douleurs particulières. Mais Sysigambis pleurait elle seule toutes les misères de sa maison, et cette nouvelle affliction lui rappelait toutes les autres. On eût dit que Darius ne venait que de mourir, et que cette mère infortunée faisait tout-à-la-fois les funérailles de deux fils. Elle pleurait également et les morts et les vivants. *Qui aura soin*, disait-elle, *de mes filles? Où trouverons-nous un autre Alexandre?* Il lui semblait qu'elles étaient devenues une seconde fois captives, et qu'elles venaient encore de perdre leur royaume, avec cette différence, que la mort d'Alexandre les laissait absolument sans ressource et sans espérance. Enfin elle succomba à la douleur. Cette princesse, qui avait supporté avec patience la mort de son père, celle de son mari, de quatre-vingts de ses frères massacrés en un jour par Ochus, et, pour tout dire en un mot, celle de Darius son fils, et la ruine de sa maison, n'eut pas assez de force pour supporter la perte d'Alexandre. Elle ne voulut plus prendre de nourriture, et se laissa mourir de faim pour ne pas survivre à ce dernier malheur.

Il arriva, après la mort d'Alexandre, de grands désordres parmi les Macédoniens pour la succession au trône, comme on le verra à la suite de cette histoire. Au bout de sept jours de confusion et de disputes, on convint qu'Aridée, frère bâtard d'Alexandre, serait déclaré roi; et, que si Roxane, qui était grosse de huit mois, accouchait d'un fils, il serait joint à Aridée, et mis sur le trône avec lui; et que Perdiccas serait chargé de la personne de l'un et de l'autre, car Aridée était un

imbécille qui avait autant besoin de tuteur qu'un enfant en bas âge.

Après que les Égyptiens et les Chaldéens eurent embaumé à leur manière le corps du roi, Aridée fut chargé du soin de le faire transporter au temple de Jupiter Ammon. L'appareil de ce magnifique convoi dura deux ans entiers; ce qui donna lieu à Olympias de plaindre le sort de son fils, qui, ayant voulu se faire mettre au nombre des dieux, était privé pendant tant de temps de la sépulture, privilége accordé généralement aux plus vils des mortels.

Ælian. l. 13, cap. 30.

§ XIX. *Quel jugement on doit porter d'Alexandre.*

On ne serait pas content de moi, si, après avoir fait un long récit des actions d'Alexandre, je ne marquais ici ce qu'on en doit penser; d'autant plus que les jugements que l'on a portés de ce prince se trouvent tout-à-fait opposés : les uns l'ayant loué et admiré avec une espèce d'extase, comme le modèle d'un héros parfait, et c'est l'opinion qui paraît avoir prévalu; d'autres, au contraire, l'ayant représenté sous des couleurs qui ternissent beaucoup, si elles n'effacent pas l'éclat de ses victoires.

Cette diversité de sentiments marque celle des qualités d'Alexandre; et il faut avouer que jamais prince ne fut plus mêlé que lui de bien et de mal[1], de vertus et de vices. Il y a plus; on doit mettre une grande différence dans Alexandre même, selon les différents temps où on le considère : c'est Tite-Live qui nous

[1] « Luxuriâ, industriâ, comitate, arrogantiâ, malis bonisque artibus mixtus. » (TAC.)

donne cette ouverture. Dans l'examen qu'il fait du sort qu'auraient eu ses armes s'il les avait tournées du côté de l'Italie, il distingue en lui, pour ainsi dire, un double Alexandre[1] : l'un sage, tempérant, judicieux, brave, intrépide, mais plein de prudence et de circonspection; l'autre plongé dans tous les excès d'une prospérité fastueuse, vain, fier, arrogant, emporté, amolli par les délices, livré à l'intempérance et aux débauches, en un mot, devenu plus semblable à Darius qu'à Alexandre, et, par le nouvel esprit et les nouvelles manières qu'il avait prises depuis ses victoires, ayant fait dégénérer ses Macédoniens dans tous les vices des Perses.

Je m'arrêterai à ce plan dans l'examen qui me reste à faire d'Alexandre, et je le considérerai sous deux faces, et comme sous deux époques : d'abord, depuis ses commencements jusqu'à la bataille d'Issus, et au siége de Tyr, qui la suivit de près; ensuite, depuis cette victoire jusqu'à sa mort. La première partie nous présentera de grandes qualités avec peu de défauts, je parle selon l'idée des païens; la seconde, des vices énormes, et, j'ose le dire malgré l'éclat de tant de victoires, peu de vrai et solide mérite, même par rapport aux actions guerrières, si pourtant l'on en excepte quelques batailles où il soutint sa réputation.

[1] « Et loquimur de Alexandro nondùm merso secundis rebus, quarum nemo intolerantior fuit. Qui si ex habitu novæ fortunæ, novique, ut ita dicam, ingenii, quod sibi victor induerat, spectetur, Dario magis similis quàm Alexandro in Italiam venisset, et exercitum Macedoniæ oblitum, degenerantemque jam in Persarum mores adduxisset. » (Liv. lib. 9, n. 18.)

Première Partie.

On doit d'abord reconnaître et admirer dans Alexandre un naturel heureux, cultivé et perfectionné par une excellente éducation. Il avait de la grandeur d'ame, de la noblesse, de la générosité. Il aimait à donner, à répandre, à faire plaisir. Il avait appris dès sa plus tendre jeunesse à en user de la sorte. Un jeune garçon, qui servait à ramasser et à jeter des balles quand il jouait à la paume, à qui il ne donnait rien, lui fit sur ce sujet une bonne leçon. Comme il jetait toujours la balle aux autres joueurs, le roi, d'un ton fâché et colère, lui cria : *Tu ne me la donnes donc point à moi? Non, seigneur*, répliqua le jeune garçon, *car vous ne me la demandez pas*. Cette réponse vive et prompte, et pleine d'esprit, fit plaisir au prince : il se mit à rire, et lui fit depuis plusieurs présents. Il ne fut plus besoin dans la suite d'inviter et de provoquer sa libéralité : il se fâchait véritablement contre ceux qui ne voulaient pas en profiter. Il écrivit à Phocion, qui demeura toujours roide et inflexible sur ce point, *qu'il ne serait plus désormais son ami, s'il refusait les graces qu'il voulait lui faire*.

Plut. in Alex. pag. 687.

Comme si dès ses premières années il eût senti à quoi il était destiné, il voulait primer en tout, et l'emporter sur tous les autres. Personne ne porta jamais si loin que lui l'ardeur pour la gloire; et l'on sait que l'ambition, qui est parmi nous un grand vice, était ordinairement regardée chez les païens comme une grande vertu. Elle lui fit soutenir avec courage tous les travaux et toutes les fatigues nécessaires pour se

distinguer dans les exercices et du corps èt de l'esprit. On l'accoutuma de bonne heure à une vie sobre, dure, simple, éloignée de tout luxe et de toute délicatesse, ce qui est un excellent apprentissage pour le métier de la guerre.

Je ne sais si jamais jeune prince eut l'esprit plus cultivé qu'Alexandre. Éloquence, poésie, belles-lettres, arts de toutes sortes, sciences les plus abstraites et les plus sublimes, tout lui devint familier. Quel bonheur de trouver un maître comme il en eut un! Il fallait un Aristote pour un Alexandre. Je suis ravi de voir le disciple rendre un illustre témoignage à son maître en déclarant qu'il lui était en un certain sens plus redevable qu'à son père même. Pour penser et parler ainsi, il faut connaître tout le prix d'une bonne éducation.

On en vit bientôt les effets. Peut-on trop admirer la solidité d'esprit de ce jeune prince dans les conversations qu'il eut avec les ambassadeurs de Perse; sa prudence prématurée, lorsqu'en qualité de régent pendant l'absence de son père il contint, encore tout jeune, et pacifia la Macédoine; son courage et sa bravoure dans la bataille de Chéronée, où il se distingua d'une manière si marquée?

Je le vois avec peine manquer de respect pour son père dans un repas public, et lui insulter même d'une manière indigne par une raillerie outrageante. Il est vrai que l'affront que Philippe faisait à sa mère Olympias en la répudiant le transporta hors de lui-même; mais nul prétexte, nulle injustice, nulle violence, ne peuvent justifier ni excuser un tel emportement à l'égard d'un père et d'un roi.

Plut. in Alex. pag. 688.

Il fit paraître plus de modération dans la suite, lorsqu'à l'occasion des discours insolents et séditieux que tenaient ses soldats dans une mutinerie, il dit que

S. Évremond

Rien n'était plus royal que d'entendre tranquillement dire du mal de soi en faisant du bien. On a remarqué que le grand prince de Condé n'admirait rien plus dans ce conquérant que la noble fierté avec laquelle il parla aux soldats mutinés qui refusaient de le suivre. *Allez, lâches,* leur dit-il, *allez, ingrats, dire en votre pays que vous avez abandonné votre roi parmi des peuples qui lui obéiront mieux que vous.* « Alexandre, « dit M. le prince, abandonné des siens parmi des « Barbares mal assujettis, se sentait si digne de com- « mander, qu'il ne croyait pas qu'on pût refuser de lui « obéir. Être en Europe ou en Asie, parmi les Grecs « ou les Perses, tout lui était indifférent : il pensait « trouver des sujets où il trouvait des hommes. » La patience et la modération d'Alexandre, dont j'ai d'abord parlé, ne sont pas moins admirables.

Les commencements de son règne sont peut-être ce qu'il y a eu de plus glorieux dans toute sa vie : qu'à l'âge de vingt ans il ait pu pacifier les troubles intérieurs du royaume; qu'il ait abattu ou soumis les ennemis du dehors, et quels ennemis! qu'il ait désarmé la Grèce liguée presque entière contre lui, et qu'en moins de deux ans il se soit mis en état d'exécuter sûrement ce que son prédécesseur avait sagement projeté : tout cela suppose une présence d'esprit, une fermeté d'ame, un courage, une intrépidité, et, plus que tout cela encore, une prudence consommée; qualités qui font le vrai caractère d'un héros.

Il le soutint merveilleusement, ce caractère de héros,

dans toute la suite de son expédition contre Darius, jusqu'au temps que nous avons marqué. Plutarque a raison d'en admirer le projet seul comme l'acte le plus héroïque qui ait jamais été. Il le forma dès qu'il fut monté sur le trône, regardant ce dessein comme faisant partie, en quelque sorte, de la succession de son père. A peine alors âgé de vingt ans, environné de périls extrêmes au-dedans et au-dehors de son royaume; trouvant l'épargne épuisée, et chargée même de deux cents talents[1] de dettes que son père avait contractées; avec un corps de troupes beaucoup inférieures pour le nombre à celles des Perses : dans cet état, Alexandre tourne déja ses vues du côté de Babylone et de Suse, et ne se propose rien moins que la conquête d'un si vaste empire.

De Fortuna Alex. orat. 1, p. 327.

Était-ce suffisance et témérité de jeune homme? demande Plutarque. Non, sans doute, réplique-t-il. Jamais personne ne forma entreprise guerrière avec de si grands préparatifs et de si puissants secours. J'entends (c'est toujours Plutarque qui parle) la magnanimité, la prudence, la tempérance, le courage; préparatifs et secours que lui fournit la philosophie, qu'il avait étudiée à fond : de sorte qu'on peut dire qu'il ne fut pas moins redevable de ses conquêtes aux leçons d'Aristote, son maître, qu'aux instructions de Philippe, son père.

On peut ajouter que, selon toutes les règles de la guerre, l'entreprise d'Alexandre devait avoir un heureux succès. Une armée comme la sienne, quoique peu nombreuse, composée de Macédoniens et de Grecs,

[1] 600 mille francs. = 1,100,000 fr. — L.

c'est-à-dire de ce qu'il y avait alors de plus excellentes troupes; aguerrie de longue-main, endurcie à la fatigue et aux dangers; formée par une heureuse expérience à tous les exercices des siéges et des combats; animée par le souvenir de ses anciennes victoires, par l'espérance d'un butin immense, et plus encore par sa haine héréditaire et irréconciliable contre les Perses: une telle armée, conduite par Alexandre, était comme sûre de remporter la victoire sur des troupes où il y avait, à la vérité, des hommes sans nombre, mais peu de soldats.

La promptitude de l'exécution répondit à la sagesse du projet. Après s'être concilié tous ses généraux et ses officiers par une libéralité qui est sans exemple, et tous ses soldats par un air de bonté, d'affabilité, et même de familiarité, qui, loin d'avilir la majesté du prince, ajoutent au respect qu'on lui porte un attachement et une tendresse à l'épreuve de tout; il s'agissait d'étonner les ennemis par des coups hardis, de les effrayer par des exemples de sévérité, et de les gagner enfin par des actes d'humanité et de clémence. C'est à quoi il réussit merveilleusement. Le passage du Granique, suivi d'une célèbre victoire, les deux fameux siéges de Milet et d'Halicarnasse, montrèrent à l'Asie un jeune conquérant à qui nulle partie de la science militaire ne manquait. Cette dernière ville, rasée jusque dans ses fondements, jeta par-tout la terreur: mais l'usage de la liberté et de leurs anciennes lois, rendu à celles qui se soumirent de bonne grace, fit croire que le vainqueur ne songeait qu'à rendre les peuples heureux, et à leur procurer une paix tranquille et assurée.

Son impatience de se baigner, encore tout trempé de sueur, dans la rivière de Cydnus, pourrait être regardée comme une action de légèreté et de jeunesse qui convenait peu à sa dignité; mais il n'en faut pas juger par nos mœurs : les Anciens, qui rapportaient tous leurs exercices à ceux de la guerre, s'accoutumaient de bonne heure à se baigner et à nager. On sait qu'à Rome les jeunes gens, parmi la noblesse, après s'être fort échauffés aux exercices militaires dans le champ de Mars, à la course, à la lutte, à lancer le javelot, se jetaient, tout couverts de sueur, dans le Tibre, qui coule à côté. C'est par là qu'ils se disposaient à passer les rivières et les lacs dans les pays ennemis; car ces passages ne se font qu'après de pénibles marches, et après avoir été long-temps exposé aux ardeurs du soleil sous des armes pesantes; ce qui n'arrive guère sans sueur. Ainsi l'on peut faire grace à Alexandre de ce bain, qui pensa lui coûter cher, d'autant qu'il pouvait ignorer l'extrême froideur de cette rivière.

Les deux batailles d'Issus et d'Arbelles, joignez-y le siége de Tyr, l'un des plus fameux dont il soit parlé dans l'antiquité, achevèrent de prouver qu'Alexandre réunissait en lui toutes les qualités d'un grand capitaine : habileté à choisir son terrain pour un combat, et à savoir profiter de tous ses avantages; présence d'esprit, dans le feu de l'action même, pour donner ses ordres à propos; courage et bravoure, que les dangers les plus évidents ne font qu'animer; activité impétueuse, tempérée et réglée par une sage retenue pour ne pas se livrer à une ardeur indiscrète; enfin une fermeté et une constance qui n'est ni déconcertée par les contre-temps imprévus, ni rebutée par les diffi-

cultés, quelque insurmontables qu'elles paraissent, et qui ne connaît d'autre terme ni d'autre issue que la victoire.

Les auteurs ont remarqué une grande différence entre Alexandre et son père pour la manière de faire la guerre[1]. La ruse, et souvent la fourberie, étaient le goût dominant de Philippe, qui cheminait sourdement et par des souterrains : son fils agissait de meilleure foi, et marchait la tête levée. L'un cherchait à tromper les ennemis par la finesse; l'autre, à les abattre par la force. Le premier montrait plus d'adresse, le second plus de grandeur d'ame. Nul moyen de vaincre ne paraissait honteux à Philippe : jamais Alexandre ne songea à employer la trahison. Il tenta de détacher du service de Darius le plus habile de ses généraux, mais par des voies d'honneur. Passant avec son armée près des terres de Memnon, il défendit sévèrement à ses soldats d'y faire le moindre désordre. Son but était de l'attirer dans son parti, ou du moins de le rendre suspect aux Perses. Memnon, de son côté, se piquait de générosité envers Alexandre; et, un jour, entendant un soldat qui parlait mal d'Alexandre, *Je ne t'ai pas pris à ma solde,* lui dit-il en le frappant de sa javeline, *pour parler mal de ce prince, mais pour combattre contre lui.*

Pausan. l. 7, pag. 415.

Plut. in Apophtheg. pag. 174.

Ce qui met Alexandre au-dessus de presque tous les conquérants, et, on peut le dire sans exagération, au-dessus de lui-même, c'est l'usage qu'il fit de la vic-

[1] « Vincendi ratio utrique diversa. Hic apertè, ille artibus, bella tractabat. Deceptis ille gaudere hostibus, hic palàm fusis. Prudentior ille consilio, hic animo magnificentior... Nulla apud Philippum turpis ratio vincendi. » (JUSTIN. l. 9, cap. 8.)

toire après la bataille d'Issus. C'est ici le bel endroit d'Alexandre; c'est le point de vue par lequel il a intérêt qu'on le considère, et sous lequel il n'est pas possible qu'il ne paraisse véritablement grand. La victoire d'Issus l'avait rendu maître, non encore de la personne de Darius, mais de son empire. Il avait entre les mains, outre Sysigambis mère de ce prince, sa femme et ses filles, princesses d'une beauté qui n'avait rien de pareil dans toute l'Asie. Alexandre était jeune, il était vainqueur, il était libre et non encore engagé dans les liens du mariage, comme un auteur le remarque du premier Scipion l'Africain [1] dans une occasion toute semblable. Cependant son camp devint pour les princesses un asyle sacré, ou plutôt un temple, où leur pudeur fut mise en sûreté comme sous la garde de la vertu même, et où elle fut respectée à un tel point, que Darius, apprenant la manière dont elles avaient été traitées, ne put s'empêcher de lever ses mains vers le ciel, et de faire des vœux pour un vainqueur si généreux, si sage, si maître de ses passions.

Dans le dénombrement des bonnes qualités d'Alexandre, je n'en dois pas oublier une, qui est très-rare dans les grands, et qui néanmoins d'un côté fait honneur à l'humanité, et de l'autre procure la plus grande douceur de la vie : c'est d'avoir été capable d'une amitié tendre, ouverte, effective, constante, sans dédain, sans faste, dans une si haute fortune, laquelle ordinairement se renferme en elle-même, met sa grandeur à abaisser tout ce qui l'environne, et s'accommode mieux d'ames serviles que d'amis libres et sincères.

[1] « Et juvenis, et cælebs, et victor. » (VAL. MAX. lib. 4, cap. 3.)

Alexandre chérissait ses officiers et ses soldats, se communiquait familièrement à eux; les admettait à sa table, à ses exercices, à ses entretiens; s'intéressait véritablement et de cœur à leurs différentes situations; s'inquiétait sur leurs maladies, se réjouissait de leur guérison, et prenait part à tout ce qui leur arrivait. On en a des exemples dans Éphestion, dans Ptolémée, dans Cratère, et dans beaucoup d'autres. Un prince qui a un vrai mérite ne perd rien de sa dignité en s'abaissant et se familiarisant de la sorte; il n'en devient que plus respectable et plus aimable. Tout homme d'une grande taille ne craint pas de se mettre de niveau avec les autres, il est bien sûr qu'il les passera de la tête. Il n'y a qu'une petitesse réelle qui ait intérêt de ne pas se mesurer avec des hommes d'ute taille plus haute, et de ne pas se trouver dans la foule.

Alexandre était aimé parce qu'on sentait qu'il aimait le premier. Cette conviction remplissait les troupes d'ardeur pour lui plaire et pour réussir, de docilité et de promptitude pour l'exécution des ordres les plus difficiles, de constance dans les situations les plus rebutantes, d'un déplaisir sensible et profond de l'avoir mécontenté en quelque chose.

Que manque-t-il jusqu'ici à la gloire d'Alexandre? La vertu guerrière a paru dans tout son éclat; la bonté, la clémence, la modération, la sagesse, y ont mis le comble, et y ont ajouté un lustre qui en relève infiniment le mérite. Supposons que dans cet état Alexandre, pour mettre en sûreté sa gloire et ses victoires, s'arrête tout court, qu'il mette lui-même un frein à son ambition, et que de la même main dont il a terrassé Darius il le rétablisse sur le trône; qu'il rende l'Asie

Mineure, habitée presque tout entière par des Grecs, libre et indépendante de la Perse; qu'il se déclare le protecteur de toutes les villes et de tous les états de la Grèce pour leur assurer leur liberté et les laisser vivre selon leurs lois; qu'il rentre ensuite dans la Macédoine, et que là, content des bornes légitimes de son empire, il mette toute sa gloire et toute sa joie à le rendre heureux, à y procurer l'abondance, à y faire fleurir les lois et la justice, à y mettre la vertu en honneur, à se faire aimer de ses sujets; qu'enfin, devenu par la terreur de ses armes, et encore plus par la renommée de ses vertus, l'admiration de tout l'univers, il se voie en quelque sorte l'arbitre de tous les peuples, et exerce sur les cœurs un empire bien plus stable et bien plus honorable que celui qui n'est fondé que sur la crainte: en supposant tout cela, y aurait-il eu jamais un prince plus grand, plus glorieux, plus respectable qu'Alexandre?

Pour prendre un tel parti, il faut une grandeur d'ame et un goût épuré sur la vraie gloire, dont l'histoire fournit peu d'exemples. On ne fait point réflexion que la gloire [1] qui suit les conquêtes les plus brillantes n'approche point de la réputation d'un prince qui a su mépriser et dompter l'ambition, et mettre un frein à une puissance qui était sans bornes. Alexandre était bien éloigné de cette disposition. Son bonheur continuel, qui ne fut interrompu par aucune adversité, l'enivra et le changea à un point qu'on ne le reconnut

[1] « Scis ubi vera principis, ubi sempiterna sit gloria... Arcus, et statuas, aras etiam templaque demolitur et obscurat oblivio : contrà, contemptor ambitionis, et infinitæ potentiæ domitor ac frenator animus ipsâ vetustate florescit. » (PLIN. in *Paneg. Trajani.*)

plus; et je ne sais si jamais le poison de la prospérité eut un effet plus prompt et plus efficace.

Seconde Partie.

Depuis le siége de Tyr, qui suivit de près la bataille d'Issus, et où Alexandre fit paraître tout le courage et toute l'habileté d'un grand capitaine, on voit les vertus et les grandes qualités de ce prince dégénérer tout-à-coup, et faire place aux vices les plus grossiers et aux passions les plus brutales. Si à travers les excès où il se livre on voit encore briller de temps en temps des marques de bonté, de douceur, de modération, c'est l'effet d'un naturel heureux, qui n'est pas entièrement étouffé par le vice, mais qui en est dominé.

Y eut-il jamais une entreprise plus folle et plus extraordinaire que celle de traverser les plaines sablonneuses de la Libye, d'exposer son armée à périr de soif et de fatigue, d'interrompre le cours de ses victoires, et de laisser à son ennemi le temps de mettre sur pied de nouvelles troupes, pour aller au loin se faire nommer le fils de Jupiter Ammon, et acheter à grands frais un titre qui ne pouvait servir qu'à le rendre méprisable?

Plut. in Phoc. pag. 749.

Quelle petitesse pour Alexandre de retrancher de ses lettres, depuis qu'il eut défait Darius, le mot grec qui signifie *salut* [1], excepté de celles qu'il écrivait à Phocion et à Antipater! comme si ce titre, parce qu'il était employé par tous les autres hommes, eût pu dégrader un roi, qui par son état même est obligé de

[1] Χαίρειν.

procurer ou du moins de souhaiter à tous ses sujets le bonheur désigné par ce terme.

De tous les vices il n'en est point de si bas ni de si indigne, je ne dis pas d'un prince, mais d'un honnête homme, que l'ivrognerie; le nom seul en fait horreur, et ne peut se souffrir. Quel honteux plaisir, que de passer les jours et les nuits à boire, de continuer des débauches pendant des semaines entières, de se piquer de vaincre tous les autres en intempérance, et de risquer sa vie pour une telle victoire! Sans parler des infamies qui accompagnaient ces débauches, quelles oreilles peuvent soutenir les discours insensés d'un fils qui, la tête échauffée par le vin, prend à tâche de décrier son père, d'avilir sa gloire, et de se préférer à lui sans ménagement et sans pudeur? L'ivresse n'est que l'occasion, non la cause, de ces excès. Elle découvre ce qui est dans le cœur, mais ne l'y met pas. Alexandre, enflé par ses victoires, avide et insatiable de louanges, enivré de son propre mérite, plein de jalousie ou de mépris pour tous les autres, pouvait, lorsqu'il était de sang-froid, dissimuler ses sentiments: le vin nous le montre tel qu'il est.

Que dire du meurtre cruel d'un ancien ami, indiscret à la vérité et téméraire, mais ami? de la mort du plus honnête homme qui fût à la suite de ce prince, dont tout le crime était de n'avoir pu lui rendre des hommages divins? du supplice de deux de ses principaux officiers, condamnés sans preuves et sur les plus légers soupçons?

Je passe sous silence beaucoup d'autres vices, dont on ne peut justifier la mémoire d'Alexandre, et qui lui sont assez généralement imputés; pour n'examiner

plus en lui que le guerrier et le conquérant, qualités sous lesquelles seules on a coutume de le considérer et qui lui ont attiré l'estime de tous les siècles et de tous les peuples. Il s'agit de savoir si cette estime est aussi bien fondée qu'on le pense assez communément.

J'ai déja déclaré que jusqu'à la bataille d'Issus, et au siége de Tyr exclusivement, on ne pouvait refuser à Alexandre la gloire de grand capitaine et de grand guerrier. Je doute pourtant que, même dans ses premières années, on doive le mettre au-dessus de Philippe son père, dont les actions, pour être moins éclatantes, n'en sont pas moins estimées par les bons connaisseurs et par les gens du métier. Philippe, en montant sur le trône, trouva tout à faire. Il lui fallut jeter lui-même les fondements de sa fortune, sans attendre d'ailleurs ni facilité ni secours. Il fut seul l'auteur et l'artisan de sa puissance et de sa grandeur. Il se trouva obligé de former lui-même ses troupes aussi-bien que ses officiers; de les dresser à tous les exercices de l'art militaire; de les discipliner, de les aguerrir : et c'est uniquement à ses soins et à son habileté que la Macédoine dut l'établissement de la fameuse phalange, c'est-à-dire des meilleures troupes qui fussent alors, et auxquelles Alexandre fut redevable de toutes ses conquêtes. Que d'obstacles Philippe n'eut-il point à surmonter pour se saisir de la domination qu'Athènes, Sparte et Thèbes avaient successivement exercée dans la Grèce! Ce ne fut qu'à force de batailles et de victoires (et contre quels peuples!) qu'il réduisit les Grecs à le reconnaître pour leur chef. Voilà donc les voies toutes préparées à Alexandre pour l'exécution du grand dessein dont son père lui avait tracé le plan,

et sur lequel il lui avait laissé d'excellentes instructions. Or, qui peut douter qu'il ne fût beaucoup moins difficile de soumettre l'Asie avec le secours des Grecs que de soumettre les Grecs si souvent vainqueurs de l'Asie?

Mais, sans s'arrêter à la comparaison d'Alexandre avec Philippe, qui ne peut être qu'à l'avantage du dernier dans l'esprit de quiconque ne mesure point les héros au nombre des provinces qu'ils ont conquises, mais à la juste valeur de leurs actions, quel jugement doit-on porter d'Alexandre depuis ses victoires contre Darius? et est-il possible de le proposer, dans ses dernières années, comme le modèle d'un grand homme de guerre et d'un glorieux conquérant?

Je commence, dans cet examen, par ce qui est, du consentement de tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, le fondement de la solide gloire d'un héros, je veux dire la justice de la guerre qu'il entreprend; sans quoi ce n'est plus un conquérant ni un héros, mais un usurpateur et un brigand. Alexandre, en portant la guerre dans l'Asie, et tournant ses armes contre Darius, avait un prétexte plausible et honnête, parce que les Perses avaient été de tout temps et étaient encore les ennemis déclarés des Grecs, dont il avait été nommé le généralissime, et dont il se pouvait croire obligé en cette qualité de venger les injures; mais quel titre avait-il contre une infinité de peuples, à qui le nom même de la Grèce était inconnu, et qui ne lui avaient jamais fait aucun tort? L'ambassadeur des Scythes parlait fort sensément quand il lui disait : *Qu'avons-nous à démêler avec toi? Jamais nous n'avons mis le pied dans ton pays. N'est-il pas permis à ceux qui vivent*

dans les bois d'ignorer qui tu es et d'où tu viens? Tu te vantes de venir pour exterminer les voleurs : tu es toi-même le plus grand voleur de la terre. Voilà la juste définition d'Alexandre, et dont il n'y a rien à rabattre.

Un pirate lui parla dans le même sens, et avec encore plus d'énergie [1]. Alexandre lui demandait quel droit il croyait avoir d'infester les mers. *Le même que toi,* lui répondit-il avec une fière liberté, *d'infester l'univers. Mais, parce que je le fais avec un petit bâtiment, on m'appelle brigand; et parce que tu le fais avec une grande flotte, on te donne le nom de conquérant.* La réponse, dit saint Augustin, qui nous a conservé ce petit fragment de Cicéron, était pleine d'esprit et de vérité.

De Civ. Dei, lib. 4, c. 4.

Si donc il doit demeurer pour constant, et nul homme raisonnable ne le révoque en doute, que toute guerre entreprise uniquement par ambition est injuste, et rend le prince qui l'entreprend responsable de tout le sang qui y est répandu, quelle idée devons-nous avoir des dernières conquêtes d'Alexandre? Il n'y eut jamais d'ambition plus folle, disons mieux, plus furieuse [2] que celle de ce prince. Sorti d'un petit coin

[1] « Eleganter et veraciter Alexandro illi magno comprehensus pirata respondit. Nam quum idem rex hominem interrogasset, quid ei videretur ut mare haberet infestum; ille, liberâ contumaciâ : Quod tibi, inquit, ut orbem terrarum. Sed quia id ego exiguo navigio facio, latro vocor : quia tu magnâ classe, imperator. » (Refert *Nonius Marc.* ex *Cicer.* 3 *de Rep.*)

[2] « Agebat infelicem Alexandrum furor aliena devastandi, et ad ignota mittebat... Jam in unum regnum multa regna conjecit (*ou* congessit); jam Græci Persæque eumdem timent; jam etiam a Dario liberæ nationes jugum accipiunt. Hic tamen, ultra Oceanum solemque, indignatur ab Herculis Liberique vestigiis victoriam flectere : ipsi naturæ vim parat... et, ut ita dicam, mundi claustra perrumpit. Tanta est cæcitas mentium, et tanta initiorum

de la terre, et oubliant les bornes étroites de son domaine paternel, après qu'il s'est étendu au loin, qu'il a subjugué, non-seulement les Perses, mais les Bactriens et les Indiens, qu'il a entassé royaumes sur royaumes, il se trouve encore à l'étroit; et, déterminé à forcer, s'il le peut, les barrières de la nature, il songe à chercher un nouveau monde, et ne craint point de sacrifier des millions d'hommes ou à son ambition ou à sa curiosité. On dit qu'Alexandre, lorsqu'il ouït dire au philosophe Anaxarque qu'il y avait une infinité de mondes [1], pleura du désespoir qu'il conçut de ne parvenir jamais à les conquérir tous, puisqu'il n'en avait pas encore conquis un seul. Sénèque a-t-il tort de comparer ces prétendus héros, qui ne se sont rendus illustres que par le malheur des peuples [2], à un incendie et à un déluge qui ravagent et détruisent tout, ou à des bêtes féroces qui ne vivent que de sang et de carnage?

Alexandre, violemment entraîné vers la gloire [3],

suorum oblivio. Ille modò ignobilis anguli non sine controversia dominus, detecto fine terrarum, per suum rediturus orbem, tristis est. » (Sen. *Epist.* 94 et 119.)

[1] « Alexandro pectus insatiabile laudis, qui Anaxarcho... innumerabiles mundos esse referenti : Heu! me, inquit, miserum, quòd ne uno quidem adhuc potitus sum! Angusta homini possessio gloriæ fuit, quæ deorum omnium domicilio suffecit. » (Val. Max. lib. 8, cap. 14.)

[2] « Exitio gentium clari, non minores fuere pestes mortalium quàm inundatio... quàm conflagratio. » (Senec. *Nat. Quæst.* lib. 3. in *præfat.*)

[3] « Homo gloriæ deditus, cujus nec naturam nec modum noverat, Herculis vestigia sequens, ac ne ibi quidem resistens ubi illa defecerant. Quid illi (Herculi) simile habebat vesanus adolescens, cui pro virtute erat felix temeritas? Hercules nihil sibi vicit; orbem terrarum transivit, non concupiscendo, sed vindicando. Quid vinceret malorum hostis, bonorum vindex, terrarum marisque pacator? At hic a pueritia latro, gentiumque vastator, tam hostium pernicies quàm amicorum, qui summum bonum duceret terrori esse cunctis mortalibus; oblitus, non ferocissima tantùm sed ignavissima quoque animalia timeri ob virus malum. » (Id. *de Benef.* lib. 1, cap. 13.)

dont il ne connaissait ni la nature ni les justes bornes, se piquait de marcher sur les pas d'Hercule, et même de porter encore plus loin que lui ses armes victorieuses. Quelle ressemblance y avait-il, dit le même Sénèque, entre ce sage conquérant et un jeune insensé à qui son heureuse témérité tenait lieu de mérite et de vertu? Hercule, dans ses expéditions, ne fit point de conquêtes pour lui-même. Il parcourut l'univers comme dompteur des monstres, comme ennemi des méchants, comme vengeur des bons, comme pacificateur des terres et des mers. Alexandre au contraire, injuste brigand dès sa jeunesse, cruel ravageur des provinces, infame meurtrier de ses amis, fit consister son bonheur et sa gloire à se rendre formidable à tous les mortels, oubliant que ce ne sont pas seulement les animaux féroces qui se font craindre, mais que dans les plus lâches même on redoute souvent leur venin.

Mais laissons cette première considération, qui nous représente les conquérants comme des fléaux que la colère de Dieu envoie dans le monde pour le punir; et examinons les dernières conquêtes d'Alexandre en elles-mêmes, pour voir ce qu'il en faut penser.

Les actions de ce prince, il faut l'avouer, ont un brillant qui éblouit et qui étonne l'imagination avide du grand et du merveilleux. Son enthousiasme de valeur transporte ceux qui lisent son histoire, comme il l'a transporté lui-même. Mais doit-on donner le nom de *courage* et de *valeur* à une hardiesse aveugle, téméraire, impétueuse, qui ne connaît point de règles, qui ne consulte point la raison, et qui n'a pour guide qu'une ardeur insensée de fausse gloire et un desir

effréné de se distinguer à quelque prix que ce soit? Ce caractère ne convient qu'à un aventurier, qui est sans suite, qui ne répond que de sa vie, et qui, par cette raison, peut être employé pour un coup de main. Il n'en est pas ainsi du prince. Il est responsable de sa vie à toute l'armée, et à tout son royaume. Hors quelques occasions fort rares où il est obligé de payer de sa personne et de partager le danger avec les troupes pour les sauver, il doit se souvenir qu'il y a une extrême différence entre un général et un simple soldat. La véritable valeur ne pense point à se produire; elle n'est point occupée du soin de sa réputation, mais du salut de l'armée; elle s'écarte également, et d'une sagesse timide qui prévoit et craint tous les inconvénients, et d'une ardeur brutale qui cherche et affronte gratuitement les périls. En un mot, pour former un général accompli, il faut que la prudence tempère et règle ce que la valeur a de féroce, et que la valeur à son tour anime et échauffe ce que la prudence a de froid et de lent.

Reconnaît-on Alexandre à ces traits? Quand on lit son histoire, et qu'on le suit dans ses siéges et dans ses combats, on est dans des alarmes continuelles pour lui et pour son armée, et l'on croit à chaque moment qu'il va périr. Ici c'est un fleuve rapide qui est près de l'entraîner et de l'engloutir; là c'est un roc escarpé où il grimpe et où il voit autour de lui des soldats ou percés par les traits des ennemis, ou renversés par des pierres énormes dans des précipices. On tremble quand on voit dans une bataille la hache prête à lui fendre la tête; et encore plus quand on le voit seul dans une place où sa témérité l'a engagé, exposé à tous les traits des

ennemis. Il comptait sur des miracles : mais rien n'est plus déraisonnable, dit Plutarque ; car les miracles ne sont pas sûrs, et les dieux se lassent enfin de conduire et de conserver des téméraires qui abusent de leur secours.

Plut. de Fortun. Alex. or. 2, p. 341. Le même Plutarque, dans un traité [1] où il fait l'éloge d'Alexandre, pour le présenter comme un héros accompli, fait un long dénombrement de toutes les blessures qu'il a reçues, sans qu'aucune partie de son corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, ait été épargnée, et il prétend que la fortune, en le criblant ainsi de coups, n'a fait que mettre son courage dans une plus grande évidence. Un grand capitaine [2], dont il fait ailleurs l'éloge, n'en jugeait pas ainsi. On le louait d'une blessure qu'il avait reçue dans une bataille ; et pour lui, il s'en excusait comme d'une faute de jeune homme, et comme d'une témérité condamnable. On a remarqué, à la louange d'Annibal, et je l'ai déja observé ailleurs, que, dans les différents combats qu'il donna, il ne fut point blessé [3]. Je ne sais si jamais César le fut.

Id. in Pelop. p. 278.

Une dernière observation, et qui regarde en général toutes les expéditions d'Alexandre dans l'Asie, doit beaucoup diminuer du mérite de ses victoires et de l'éclat de sa réputation ; c'est le caractère des peuples contre qui il a eu à combattre. Tite-Live, dans une digression où il examine quel eût été le sort des armes d'Alexandre s'il les eût tournées du côté de l'Italie, et où il montre que Rome sûrement aurait arrêté ses conquêtes, insiste beaucoup sur la réflexion dont je

[1] Ce traité, s'il est de Plutarque, paraît un fruit de sa jeunesse, et ressent beaucoup la déclamation.

[2] Timothée.

[3] On ne fait mention que d'une seule blessure.

parle. Il oppose à ce prince, pour le courage, un grand nombre d'illustres Romains, qui lui auraient tenu tête en tout; et pour la prudence, cet auguste sénat, que Cinéas, pour en donner une juste idée à Pyrrhus, son maître, disait être composé d'autant de rois. «S'il était « venu contre les Romains, dit Tite-Live, il aurait bien-« tôt reconnu qu'il n'avait plus affaire à un Darius[1], « qui, chargé de pourpre et d'or, vain appareil de sa « grandeur, et traînant avec lui une troupe de femmes « et d'eunuques, était plutôt une proie qu'un ennemi; « et qu'il vainquit en effet sans presque verser de sang, « et sans avoir besoin d'autre mérite que celui d'oser « mépriser ce qui n'était digne que de mépris. L'Italie « lui aurait paru bien différente des Indes, qu'il tra-« versa dans une partie de débauche avec son armée « noyée dans le vin; sur-tout quand il aurait vu les « forêts de l'Apulie, les montagnes de la Lucanie, et « les traces encore récentes de la défaite d'Alexandre « son oncle, roi d'Épire, qui y était péri. » L'historien ajoute qu'il parle d'Alexandre non encore gâté et corrompu par la prospérité, dont le poison subtil ne se fit jamais sentir à personne plus vivement qu'à lui; et il conclut qu'après un tel changement, il serait arrivé en Italie bien différent de ce qu'il avait paru jusque-là.

Ce raisonnement de Tite-Live fait voir qu'Alexandre

[1] « Non jam cum Dario rem esse dixisset, quem mulierum ac spadonum agmen trahentem, inter purpuram atque aurum, oneratum fortunæ suæ apparatibus, prædam veriùs quàm hostem, nihil aliud quàm benè ausus vana contemnere, incruentus devicit. Longè alius Italiæ, quàm Indiæ, per quam temulento agmine commessabundus incessit, visus illi habitus esset, saltus Apuliæ ac montes lucanos cernenti, et vestigia recentia domesticæ cladis, ubi avunculus ejus nuper, Epiri rex, Alexander absumptus erat. » (Liv. l. 9, n. 17.)

dut ses victoires en partie à la faiblesse de ses ennemis, et que, s'il eût rencontré des peuples belliqueux et aguerris comme les Romains, et des généraux habiles et expérimentés comme ceux de cette nation, le cours de ses victoires n'eût été ni si rapide ni si continu. Cependant voilà par où il faut juger du mérite d'un conquérant. Annibal et Scipion passent pour deux des plus grands capitaines qui aient jamais été. Pourquoi cela? Parce qu'ayant de part et d'autre tout le mérite guerrier, leur expérience, leur habileté, leur fermeté, leur courage ont été mis à l'épreuve, et ont paru dans tout leur jour. Donnez-leur à l'un ou à l'autre un antagoniste inégal, et qui ne réponde point à leur réputation : on n'en a plus la même idée; et leurs victoires, en les supposant les mêmes, n'ont plus le même éclat et ne méritent pas les mêmes louanges.

On se laisse trop éblouir par les actions brillantes et par un dehors fastueux, et on se livre trop aveuglément aux préjugés et aux préventions. Alexandre avait de grandes qualités, on ne peut le nier. Mais qu'on mette dans l'autre plat de la balance ses défauts et ses vices[1] : une estime présomptueuse de lui-même; un mépris dédaigneux des autres, et même de son père; une soif ardente de la louange et de la flatterie; la folle pensée de se faire croire fils de Jupiter, de se faire attribuer la divinité, d'exiger d'un

[1] « Referre in tanto rege piget superbam mutationem vestis, et desideratas humi jacentium adulationes, etiam victis Macedonibus graves, nedùm victoribus; et fœda supplicia, et inter vinum et epulas cædes amicorum, et vanitatem ementiendæ stirpis. Quid si vini amor in dies fieret acrior; quid si trux ac præfervida ira (nec quidquam dubium inter scriptores refero); nullane hæc damna imperatoriis virtutibus ducimus? » (Liv. lib. 9, n. 17.)

d'un peuple libre et vainqueur, des hommages serviles et de honteux prosternements; l'indigne excès des débauches et du vin; une colère violente, et qui va jusqu'à une brutale férocité; le supplice injuste et cruel de ses plus braves et plus fidèles officiers; le meurtre de ses meilleurs amis au milieu de la joie des festins: croit-on, dit Tite-Live, que tous ces défauts ne fassent point de tort à la réputation d'un conquérant? Mais l'ambition effrénée d'Alexandre, qui ne connaît ni règle ni mesure, l'audace téméraire avec laquelle il affronte les dangers sans raison et sans nécessité, la faiblesse et le peu de mérite guerrier des peuples qu'il a eu à combattre, tout cela n'affaiblit-il point les raisons qu'on croit avoir de lui donner le surnom de *grand*, et la qualité de *héros*? J'en laisse le jugement à la sagesse et à l'équité du lecteur.

Pour moi, je suis étonné que tous les orateurs qui entreprennent de louer un prince ne manquent jamais de le comparer avec Alexandre. Ils pensent avoir épuisé l'éloge quand ils l'ont égalé à ce roi; ils ne voient rien au-delà, et ils croiraient avoir négligé un dernier trait pour la gloire de leur héros, s'ils ne le relevaient par cette comparaison. Il me semble qu'il y a dans cet usage assez ordinaire un faux goût, un défaut de justesse, et, si j'osais le dire, une dépravation de jugement qui doit blesser tout esprit raisonnable; car enfin Alexandre était roi, il en devait remplir les devoirs et les fonctions comme il en avait le caractère. On ne voit point en lui les premières, les principales, les plus excellentes vertus d'un grand roi, qui sont d'être le père, le tuteur, le pasteur de son peuple; de le gouverner par de bonnes lois; de le rendre florissant par

le commerce de terre et de mer, et par le progrès des arts; d'y faire régner l'abondance et la paix; d'empêcher l'oppression et la vexation de ses sujets; d'entretenir une douce harmonie entre tous les ordres de l'état, de les faire tous concourir, selon leur mesure, au bien commun; de s'occuper à rendre justice à tous ses sujets, à écouter leurs différends, à les accorder; de se regarder comme l'homme de son peuple, chargé de pourvoir à tous ses besoins et de lui procurer toutes les douceurs de la vie. Or Alexandre, qui, presque dès le moment qu'il fut monté sur le trône, quitta la Macédoine sans y avoir jamais depuis remis le pied, n'a eu rien de tout cela; ce qui est pourtant le capital, le solide, le principal dans un grand roi.

On ne voit en lui que les qualités d'un second rang, qui sont les guerrières; et il les a toutes outrées, poussées à des excès téméraires et odieux, portées jusqu'à la folie et à la fureur, pendant qu'il laissait son royaume exposé aux rapines et aux vexations d'Antipater, toutes les provinces conquises livrées aux pilleries et à l'avarice insatiable et cruelle des gouverneurs, qui portèrent si loin leurs concussions, qu'Alexandre fut contraint de les faire punir de mort. Il ne mit pas plus d'ordre dans son armée. Les soldats, après avoir pillé les richesses de l'Orient, après avoir été comblés des bienfaits du prince, devinrent si déréglés, si débauchés, si perdus de vices, qu'il se vit obligé de payer leurs dettes par une libéralité de trente millions. Quels hommes! Quelle école! Quel fruit des victoires! Est-ce beaucoup honorer un prince et embellir son panégyrique, que de le comparer à un tel modèle?

Il paraît à la vérité que les Romains conservèrent

un grand respect pour la mémoire d'Alexandre; mais je ne sais si, dans les beaux temps de la république, il eût passé pour un si grand homme. César voyant sa statue dans un temple en Espagne, lorsqu'il en avait le gouvernement après sa préture, ne put s'empêcher de pousser des gémissements et des soupirs, en comparant le peu de belles actions qu'il avait faites jusque-là, avec les grands exploits de ce conquérant. On disait que Pompée, dans un de ses triomphes, parut revêtu de la casaque de ce prince. Auguste pardonna à ceux d'Alexandrie, en considération de leur fondateur. Caligula, dans une cérémonie où il se donnait pour un grand conquérant, endossa la cuirasse d'Alexandre. Mais personne ne poussa ce zèle si loin que l'empereur Caracalla. Il se servait d'armes et de gobelets semblables à ceux de ce roi. Il avait dans ses troupes une phalange macédonienne. Il persécuta les péripatéticiens, et voulut jeter au feu tous les livres d'Aristote leur maître, parce qu'on l'avait soupçonné d'avoir été complice de l'empoisonnement d'Alexandre.

Dion. l. 37, p. 53. App. de Bell. Mithrid. p. 253.

Dion. l. 51, p. 454; id. lib. 59, p. 653; id. lib. 77, p. 873.

Je puis, ce me semble, assurer que, si une personne sensée et équitable lit de suite avec attention les vies des hommes illustres de Plutarque, il lui restera une impression secrète et profonde, qui lui fera regarder Alexandre comme un des moins estimables dans ce nombre. Que serait-ce si nous avions les vies d'Épaminondas, d'Annibal, de Scipion, dont on ne peut trop regretter la perte? Combien Alexandre, avec tous ses titres de grandeur et toutes ses conquêtes, paraîtrait-il médiocre, même pour le mérite guerrier, auprès de ces hommes véritablement grands et dignes de toute leur réputation!

§ XX. *Réflexions de M. Bossuet, évêque de Meaux, sur les Perses, les Grecs et les Macédoniens.*

On ne me saura pas mauvais gré d'insérer ici une partie des admirables réflexions de M. Bossuet, évêque de Meaux, sur ce qui regarde le caractère et le gouvernement des Perses, des Grecs et des Macédoniens, dont l'histoire nous a occupés jusqu'ici.

Discours sur l'Histoire universelle, troisième partie, chap. 4.

Les Grecs, dont plusieurs d'abord avaient vécu sous un gouvernement monarchique, s'étant policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs, qui s'élevèrent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, et tant d'autres que l'histoire marque, empêchèrent que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites, et en petit nombre, tenaient les peuples dans le devoir, et les faisaient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspirait était admirable; car la liberté que se figuraient les Grecs était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne voulaient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats, redoutés durant le temps de leur ministère, redevenaient des particuliers, qui ne gardaient d'autorité qu'autant que leur en donnait leur expérience. La loi était regardée comme la maîtresse: c'était elle qui établissait les magistrats, qui en réglait le pouvoir, et qui enfin châtiait leur mauvaise administration. L'avantage de ce gouvernement était que

les citoyens s'affectionnaient d'autant plus à leur pays, qu'ils se conduisaient en commun, et que chaque particulier pouvait parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce n'est pas croyable. Plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir par de bonnes raisons les règles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Architas, Platon, Xénophon, Aristote et une infinité d'autres, remplirent la Grèce de ces beaux préceptes.

Pourquoi parler des Philosophes? Les poëtes mêmes, qui étaient dans les mains de tout le peuple, l'instruisaient plus encore qu'ils ne le divertissaient. Le plus renommé des conquérants regardait Homère comme un maître qui lui apprenait à bien régner. Ce grand poëte n'apprenait pas moins à bien obéir et à être bon citoyen.

Quand la Grèce, ainsi élevée, regardait les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beautés semblables à celle des femmes, elle n'avait que du mépris pour eux; mais leur forme de gouvernement, qui n'avait pour règle que la volonté du prince, maîtresse de toutes les lois et même des plus sacrées, lui inspirait de l'horreur; et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grèce, étaient les Barbares.

Cette haine était venue aux Grecs dès les premiers temps, et leur était devenue comme naturelle. Une des choses qui faisait aimer la poésie d'Homère c'est qu'il chantait les victoires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire les plaisirs, les folles amours et la mollesse : du côté de la Grèce était Junon, c'est-à-dire la gravité avec

Isocr. in Panegyr.

l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie était Mars impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur : du côté de la Grèce était Pallas, c'est-à-dire l'art militaire et la valeur conduite par l'esprit. La Grèce, depuis ce temps, avait toujours cru que l'intelligence et le vrai courage étaient son partage naturel: elle ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer; et, en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée qui consistait seulement dans la multitude.

La Grèce était pleine de ces sentiments quand elle fut attaquée par Darius, fils d'Hystaspe, et par Xercès, avec des armées dont la grandeur paraît fabuleuse, tant elle est énorme. La Perse éprouva plusieurs fois à son dommage ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion, et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

Il ne restait à la Perse, tant de fois vaincue, que de mettre la division parmi les Grecs; et l'état même où ils se trouvaient par leurs victoires rendait cette entreprise facile. Comme la crainte les tenait unis, la victoire et la confiance rompirent l'union. Accoutumés à combattre et à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournèrent les uns contre les autres.

Plat. de Leg. lib. 3.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce était composée, Athènes et Lacédémone étaient sans comparaison les principales. Ces deux grandes républiques, absolument contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassaient l'une l'autre dans le dessein

qu'elles avaient d'assujettir toute la Grèce; de sorte qu'elles étaient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes grecques ne voulaient la domination ni de l'une ni de l'autre; car, outre que chacune souhaitait pouvoir conserver sa liberté, elles trouvaient l'empire de ces deux républiques trop fâcheux. On a vu que la guerre du Péloponnèse et les autres furent toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone et d'Athènes : mais ces mêmes jalousies qui troublaient la Grèce la soutenaient en quelque façon, et l'empêchaient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces républiques.

Les Perses aperçurent bientôt cet état de la Grèce. Ainsi tout le secret de leur politique était d'entretenir ces jalousies et de fomenter ces divisions. Lacédémone, qui était plus ambitieuse, fut la première à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrèrent, dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation; et, soigneux d'affaiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendaient que le moment de les accabler tous ensemble. Déja les villes de Grèce ne regardaient dans leurs guerres que le roi de Perse, qu'elles appelaient *le grand-roi* ou le roi par excellence, comme si elles se fussent déja comptées pour sujettes. Mais il n'était pas possible que l'ancien esprit de la Grèce ne se réveillât à la veille de tomber dans la servitude et entre les mains des Barbares. Agésilas, roi de Lacédémone, fit trembler les Perses dans l'Asie mineure, et montra qu'on les pouvait abattre. Leur faiblesse parut encore davantage par le glorieux succès de la

Plat. de Leg. lib. 3. Isocr. in Panegyr.

retraite des dix mille Grecs qui avaient suivi le jeune Cyrus.

Toute la Grèce vit alors, plus que jamais, qu'elle nourrissait une milice invincible à laquelle tout devait céder, et que ses seules divisions la pouvaient soumettre à un ennemi trop faible pour lui résister quand elle serait unie.

Philippe, roi de Macédoine, également habile et vaillant, ménagea si bien les avantages que lui donnait, contre tant de villes et de républiques divisées, un royaume, petit à la vérité, mais uni, et où la puissance royale était absolue, qu'à la fin, moitié par adresse et moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Grèce, et obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendards contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures; mais Alexandre, son fils, succéda à son royaume et à ses desseins.

Il trouva les Macédoniens, non-seulement aguerris, mais encore triomphants, et devenus par tant de succès presque autant supérieurs aux autres Grecs en valeur et en discipline que les autres Grecs étaient au-dessus des Perses et de leurs semblables.

Darius, qui régnait en Perse de son temps, était juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquait ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais, si on le compare avec Alexandre; son esprit, avec ce génie perçant et sublime; sa valeur, avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible qui se sentait animé par les obstacles, avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, qui lui faisait sentir au fond de son cœur que tout lui devait céder comme à un homme que sa

destinée rendait supérieur aux autres, confiance qu'il inspirait non-seulement à ses chefs, mais encore aux moindres de ses soldats, qu'il élevait par ce moyen au-dessus des difficultés et au-dessus d'eux-mêmes; on jugera aisément auquel des deux appartenait la victoire.

Si l'on joint à ces choses les avantages des Grecs et des Macédoniens au-dessus de leurs ennemis, on avouera que la Perse, attaquée par un tel héros et par de telles armées, ne pouvait plus éviter de changer de maître. Ainsi l'on découvre en même temps ce qui a ruiné l'empire des Perses, et ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul général qu'elle pût opposer aux Grecs; c'était Memnon, Rhodien. Tant qu'Alexandre eut en tête un si fameux capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au commencement d'une diversion, qui déja inquiétait toute la Grèce, Memnon mourut, et Alexandre mit tout à ses pieds.

Ce prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu; et, après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persane, pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition, et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut con-

traint de céder à ses soldats rebutés, qui lui demandaient du repos.

Il revint à Babylone, craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu. Mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus long-temps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécille et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids.

Mais, ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire, c'est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde. Pour les retenir, et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes, et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort.

En effet, la Macédoine, son ancien royaume, tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahi de tous côtés comme une succession vacante; et, après avoir été long-temps la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté

ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères. Mais, parce qu'il avait été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens : et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes!

HISTOIRE

DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

AVANT-PROPOS.

§ I. *Caractère et plan de l'histoire des successeurs d'Alexandre.*

L'HISTOIRE dont il me reste à parler dans cet ouvrage, qui est celle des successeurs d'Alexandre, renferme l'espace de deux cent quatre-vingt-treize années, depuis la mort d'Alexandre et le commencement du règne de Ptolémée, fils de Lagus, en Égypte, jusqu'à la mort de Cléopatre, où l'Égypte devint, sous l'empereur Auguste, une province de l'empire romain.

Cette histoire va présenter à nos yeux tous les crimes qu'une ambition effrénée entraîne ordinairement après elle : jalousie, mauvaise foi, trahison, ingratitude, abus criant du souverain pouvoir, cruauté, impiété; en un mot, l'oubli de tous les sentiments naturels de probité et d'honneur, et le violement de toutes les lois tant humaines que divines. Ce ne seront plus

que discordes funestes, que batailles sanglantes, que révolutions affreuses. Des hommes, autrefois amis, élevés ensemble, d'une même nation, compagnons des mêmes périls, instruments des mêmes exploits et des mêmes conquêtes, conspireront à mettre en pièces l'empire qu'ils avaient tous concouru à former aux dépens de leur sang. On verra les capitaines d'Alexandre immoler à leur ambition la famille de ce prince, son frère, sa mère, ses femmes, ses enfants, ses sœurs, et n'épargner point eux-mêmes ceux à qui ils devaient ou à qui ils avaient donné la vie. Ce ne sont plus ces beaux siècles de la Grèce, féconds en grands hommes et en grands exemples : si l'on en trouve encore quelques traces et quelques restes, ce sont comme des éclairs qui passent rapidement, et qui ne se font remarquer que par la profonde nuit qui les précède et qui les suit.

Je sens parfaitement, et je ne puis le dissimuler, combien un écrivain est à plaindre de n'avoir plus à montrer la nature humaine que par des endroits qui la déshonorent, et qui ne peuvent manquer de causer un fonds de dégoût et une secrète affliction à ceux qu'on en rend les spectateurs. L'histoire perd ce qu'elle a de plus intéressant et de plus capable de plaire et d'instruire, quand elle est réduite à ne le faire que par l'horreur du crime et par les malheurs qui le suivent ordinairement, et qui en sont la juste punition. Il est difficile de retenir long-temps l'attention du lecteur sur des objets qui n'excitent que son indignation, et ce serait lui faire injure que de paraître vouloir le porter à éviter des passions poussées aux derniers excès, dont il ne se croit point capable.

Quel moyen de répandre de l'agrément dans une narration qui n'offre qu'une uniformité de vices et de forfaits, et qui met dans la nécessité de développer avec soin et en détail les actions et les caractères d'hommes qui ne sont nés que pour le malheur du genre humain, et dont la postérité devrait ignorer jusqu'au nom? Plusieurs même pourront penser qu'il est dangereux de familiariser l'esprit du commun des hommes avec un spectacle assidu de crimes trop heureux, et de s'arrêter à décrire les injustes succès de ces illustres criminels, dont la longue prospérité, accompagnée souvent des priviléges et des récompenses de la vertu, semble aux personnes faibles accuser la Providence.

Cette histoire, déja fort désagréable par l'endroit que je viens de marquer, le devient encore davantage par l'obscurité et la confusion qui y règnent, auxquelles il est difficile, pour ne pas dire impossible, de remédier. Dix ou douze capitaines d'Alexandre se font mutuellement la guerre après sa mort pour partager entre eux son empire, et pour s'assurer chacun quelque démembrement plus ou moins grand de ce vaste corps. Tantôt amis feints, tantôt ennemis déclarés, ils forment différents partis, différentes ligues, qui ne durent qu'autant que l'intérêt de chaque particulier le souffre. La Macédoine changea de maître cinq ou six fois en assez peu de temps. Comment mettre de l'ordre et de la clarté dans une si grande multitude et une si prodigieuse diversité d'événements qui se croisent les uns les autres, et dont le fil se rompt à chaque instant?

D'ailleurs, je n'ai plus d'auteurs anciens qui puissent

me conduire dans ces ténèbres et dans ce chaos. Diodore, après m'avoir guidé quelque temps, m'abandonnera, et aucun autre ne prendra sa place; on ne trouve nulle part rien de suivi; on ne peut donner ni les liaisons des événements, ni les circonstances exactes des faits essentiels, ni les motifs des résolutions, ni le caractère propre des principaux acteurs : je me trouve heureux et me console quand Polybe ou Plutarque viennent à mon secours. Dans ce que je dirai des successeurs d'Alexandre, qui est peut-être la partie de l'histoire ancienne la plus compliquée et la plus mêlée d'obscurités et d'embarras, Ussérius, Prideaux et M. Vaillant seront mes guides ordinaires; et souvent je ne ferai que copier Prideaux. Je ne me promets pas, avec cela, de pouvoir mettre dans cette histoire toute la clarté que je souhaiterais.

Après plus de vingt ans de guerre, les principaux compétiteurs se trouvant réduits au nombre de quatre, Ptolémée, Cassandre, Séleucus et Lysimaque, l'empire d'Alexandre se partagea en quatre royaumes fixes, selon la prédiction de Daniel, par un traité solennel et par un accord conclu entre les parties. Trois de ces royaumes, savoir l'Égypte, la Macédoine, la Syrie ou l'Asie, auront une suite de rois assez claire et distinguée. Le quatrième, qui comprenait la Thrace, une partie de l'Asie mineure, et quelques provinces voisines, souffrira beaucoup de variations.

Comme le royaume d'Égypte est celui où il y a eu le moins de changement, parce que Ptolémée, qui y était établi sous le nom de gouverneur à la mort d'Alexandre, s'y conserva toujours dans la suite, et le laissa

à sa postérité, ce sera lui qui servira comme de base à notre chronologie, et qui fixera nos différentes époques.

Ainsi ce quatrième tome renfermera l'espace de cent soixante et quatre ans et quelques mois, sous les six premiers rois d'Égypte, savoir : Ptolémée, fils de Lagus, qui régna trente-huit ans; Ptolémée Philadelphe, qui en régna quarante; Ptolémée Évergète, dont le règne dura vingt-cinq ans; Ptolémée Philopator, qui en régna dix-sept; Ptolémée Épiphane, dont le règne fut de vingt-quatre ans, et Ptolémée Philométor, qui régna trente-quatre ans; mais dont ce tome ne renferme pas le règne tout entier. De l'édition in-4°.

Pour tâcher de jeter quelque lumière sur l'histoire contenue dans ces livres, j'en donnerai ici par avance un abrégé chronologique, qui en renfermera les principaux événements.

Mais auparavant je prie le lecteur de faire avec moi quelques réflexions qui n'ont pas échappé à M. Bossuet, au sujet d'Alexandre. Ce conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. La Macédoine, son ancien royaume, possédée par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahie de tous côtés comme une succession vacante, et, après avoir été long-temps la proie du plus fort, elle passa enfin à une autre famille. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères. Mais, parce qu'il n'avait point mis de bornes à sa puissance, il fut cause de la perte de tous les siens : nous verrons sa famille entièrement exterminée sans qu'il en reste de traces; ses conquêtes deviendront une occasion de meurtres Discours sur l'Histoire universelle.

et de carnage, et donneront lieu à ses capitaines de s'entr'égorger les uns les autres : voilà où aboutira cette bravoure d'Alexandre si vantée, ou, pour parler plus juste, cette férocité qui sous de beaux noms d'ambition et de gloire allait gratuitement ravager les provinces, porter par-tout le fer et le feu, et répandre le sang de tant d'hommes qui ne lui avaient fait aucun mal.

Il ne faut pas croire néanmoins que la Providence ait abandonné ces événements au hasard. Comme elle préparait tout pour la venue prochaine du Messie, elle a eu soin de réunir toutes les nations qui devaient être les premières éclairées de l'Évangile, par le lien d'une même langue, qui est la grecque; et elle les a mises dans la nécessité d'apprendre cette langue étrangère, en les assujettisant à des maîtres qui n'en parlaient point d'autre. Par le commerce de cette langue, devenue la plus vulgaire et la plus générale, Dieu a rendu la prédication des apôtres plus prompte, plus facile et plus uniforme.

On a remarqué encore que le dessein de Dieu, en étendant les conquêtes des Grecs précisément dans les contrées que l'Évangile devait convertir, a été d'y répandre auparavant la philosophie des Grecs, afin d'humaniser l'esprit des peuples barbares; de les accoutumer à rentrer en eux-mêmes par de sérieuses réflexions; de les rendre attentifs à la distinction du corps et de l'ame, de la matière et de l'esprit; de réveiller en eux l'idée de l'immortalité de l'ame, et de la dernière fin de l'homme ; de rappeler les premiers principes de la loi naturelle; de distinguer le caractère des principales vertus; de donner des règles pour les devoirs de la vie, et d'établir les liens les plus essentiels de la société,

dont les particuliers sont les membres. Le christianisme a profité de tous ces préparatifs, et a recueilli le fruit de toutes ces semences, que la Providence avait jetées de loin dans les esprits, et que la grace de Jésus-Christ y a fait germer dans les temps arrêtés de toute éternité par les décrets divins.

Quoique Dieu ait tiré pour son Église tous ces avantages des conquêtes des Grecs, il ne les regardait pas comme moins criminels, ni comme moins punissables. Ce n'était point ses desseins éternels de miséricorde qu'ils se proposaient de servir, mais leur propre ambition et leur avarice. Sa sagesse et sa puissance ont tourné à l'exécution de ses décrets leurs injustes desirs. En effet, il est très-remarquable, comme je viens de l'observer, que presque tous les proches et tous les officiers d'Alexandre ont péri misérablement. Dieu a exterminé ces usurpateurs les uns par les autres, et il s'est servi de leur propre ministère pour les punir réciproquement des rapines, des injustices, des cruautés commises contre tant de nations qui ne les avaient point offensés, et dont tout le crime avait été de vouloir demeurer libres et de ne les point reconnaître pour maîtres. *Victumque ulciscitur orbem.*

§ II. *Abrégé chronologique de l'histoire des successeurs d'Alexandre.*

Le partage de l'empire d'Alexandre-le-Grand, qui se fit aussitôt après la mort de ce prince entre ses généraux, ne subsista pas long-temps, et n'eut presque point de lieu, si l'on en excepte l'Égypte, où Ptolémée

s'était établi d'abord, et où il se maintint toujours sans relever de personne.

An. M. 3704. Av. J.C. 300. Ce ne fut qu'après la bataille d'Ipsus en Phrygie, où Antigone et son fils Démétrius, surnommé *Poliorcète*, furent vaincus, et où le premier perdit la vie, que ce partage prit une forme fixe et réglée. Alors l'empire d'Alexandre, selon la prophétie de Daniel, fut divisé en quatre royaumes par un traité solennel. Ptolémée eut l'Égypte, la Libye, l'Arabie, la Célésyrie et la Palestine. Cassandre, fils d'Antipater, eut la Macédoine et la Grèce. Lysimaque eut la Thrace, la Bithynie, et quelques autres provinces au-delà de l'Hellespont et du Bosphore. Enfin Séleucus eut la Syrie et la grande Asie jusqu'au-delà de l'Euphrate et jusqu'au fleuve Indus.

De ces quatre royaumes, celui d'Égypte et celui de Syrie subsistèrent presque toujours dans les mêmes familles sous une longue suite de successeurs. Le royaume de Macédoine eut successivement plusieurs maîtres de différentes familles. Celui de Thrace, partagé dans la suite en diverses branches, ne fit plus un seul corps, et ne laissa point de traces marquées ni suivies.

ROYAUME D'ÉGYPTE.

Le royaume d'Égypte eut quatorze rois, en y comprenant la reine Cléopatre, après la mort de laquelle l'Égypte devint une province de l'empire romain. Tous ces rois s'appelèrent Ptolémée, d'un nom commun; mais on les distingue tous par des surnoms particuliers. On les appelle aussi *Lagides*, du nom de Lagus,

père de Ptolémée qui régna le premier en Égypte. Les livres XVI—XIX renfermeront l'histoire des six premiers de ces rois jusqu'à la vingtième année du règne de Ptolémée Philométor. Je mettrai ici leurs noms et la durée de leurs règnes, qui commence aussitôt après la mort d'Alexandre-le-Grand.

Ptolémée Soter. Il régna 38 ans et quelques mois. AN.M. 3681.

Ptolémée Philadelphe, 40, en comptant les deux années qu'il régna du vivant de son père. 3719.

Ptolémée Évergète, 25. 3758.

Ptolémée Philopator, 17. 3783.

Ptolémée Épiphane, 24. 3800.

Ptolémée Philométor, 34. 3724.

ROYAUME DE SYRIE.

Le royaume de Syrie eut jusqu'à vingt-sept rois; ce qui marque que la durée de leur règne fut souvent fort courte. En effet, plusieurs montèrent sur le trône par le meurtre de leurs prédécesseurs.

On les appelle ordinairement *les Séleucides*, du nom de celui qui régna le premier en Syrie. On compte six Séleucus et treize Antiochus : ils sont distingués par différents surnoms. D'áutres prirent quelques autres noms. Le dernier fut Antiochus XIII du nom, surnommé *Épiphane*, et *l'Asiatique*, et *Commagène*. Ce fut de son temps que Pompée réduisit la Syrie en province de l'empire romain. Selon Eusèbe, elle avait été gouvernée par des rois pendant deux cent cinquante ans.

Les rois de Syrie dont il est parlé dans les livres XVI —XIX, sont au nombre de huit.

AN. M. 3704. Séleucus Nicator. Il régna 20 ans.
3724. Antiochus Soter, 19.
3743. Antiochus Théus, 15.
3758. Séleucus Callinicus, 20.
3778. Séleucus Céraunus, 3.
3781. Antiochus-le-Grand, 37.
3817. Séleucus Philopator, 12.
3829. Antiochus Épiphane, frère de Séleucus Philopator, 11.

ROYAUME DE MACÉDOINE.

Depuis le partage solennel fait entre les quatre princes, la Macédoine changea souvent de maîtres.
AN. M. 3707. Cassandre, trois ou quatre ans après ce partage, mourut, et laissa trois fils. Philippe, l'aîné, mourut presque aussitôt que son père. Les deux autres se disputèrent ce royaume et n'en jouirent pas, étant morts peu de temps après, tous deux sans enfants.

3710. Démétrius Poliorcète, Pyrrhus et Lysimaque, se rendirent maîtres de la Macédoine en tout ou en partie, tantôt ensemble, tantôt séparément.

3723. Après la mort de Lysimaque, Séleucus devint maître de la Macédoine, mais il le fut très-peu de temps.

3724. Ptolémée Céraunus, l'ayant égorgé, s'empara du royaume. Il le posséda lui-même aussi fort peu de temps, ayant été tué dans un combat par les Gaulois qui avaient fait une irruption dans le pays.

3726. Sosthène, qui vainquit les Gaulois, régna peu de temps dans la Macédoine.

3728. Enfin Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète, en conséquence d'un traité fait avec Antiochus

Soter, demeura paisible possesseur du royaume de Macédoine, et le transmit à ses descendants. Il le gouverna pendant 34 ans.

Démétrius, son fils, lui succéda et régna 10 ans. Il laissa en mourant un fils nommé Philippe, âgé seulement de deux ans. AN. M. 3762.

Antigone Doson, en qualité de son tuteur, régna pendant 12 ans. 3772.

Philippe, après sa mort, âgé de quatorze ans, monta sur le trône, et gouverna pendant 40 ans et plus. 3784.

Persée, son fils, régna après lui pendant près de 11 années. Il fut vaincu et pris par Paul-Émile; et la Macédoine, peu après cette victoire, fut mise au nombre des provinces de l'empire romain. 3826.

ROYAUME DE THRACE ET DE BITHYNIE ETC.

Ce quatrième royaume, composé de plusieurs provinces séparées et assez distantes les unes des autres, n'eut point de suite, et ne subsista pas long-temps dans son premier état. Lysimaque, qui en avait été d'abord revêtu, ayant été tué dans un combat après un règne de vingt ans, et toute sa famille exterminée par des meurtres sanglants, ses états furent démembrés, et cessèrent de composer un seul royaume.

§ III. *Abrégé chronologique de l'histoire de plusieurs petits royaumes.*

Outre les provinces dont le partage se fit entre les capitaines d'Alexandre, il y en eut quelques-unes dans

lesquelles s'étaient déja formés ou se formèrent alors différents états indépendants des Grecs, et dont la puissance augmenta beaucoup dans la suite.

ROIS DE BITHYNIE.

An. M. 3686. Pendant qu'Alexandre faisait ses conquêtes en Orient, Zypéthès avait jeté les fondements du royaume de Bithynie. On ne sait qui était ce Zypéthès, si ce n'est que Pausanias juge, sur son nom, qu'il devait être de Thrace. Ses successeurs sont plus connus. (Pausan l. 5, p. 510.)

An. M. 3726. Nicomède I, qui appela les Gaulois pour s'en servir contre son frère, avec qui il était en guerre.

Prusias I.

An. M. 3820. Prusias II, surnommé *le Chasseur,* chez qui Annibal se retira. Celui-ci l'aida de ses conseils dans la guerre qu'il entreprit contre Eumène II, roi de Pergame.

Nicomède II, qui fut tué par son fils Socrate.

Nicomède III. Il fut secouru par les Romains dans les guerres qu'il eut avec Mithridate, et, par reconnaissance pour eux, il leur laissa en mourant le royaume de Bithynie, qui devint province romaine.

ROIS DE PERGAME.

Ce royaume ne comprenait d'abord qu'une des plus petites provinces de la Mysie, sur les côtes de la mer Égée, vis-à-vis de l'île de Lesbos.

An. M. 3721. Av. J.C. 283. Philétère en fut le fondateur; c'était un eunuque qui avait servi sous Docime, officier des troupes d'Antigone. Lysimaque lui confia ses trésors, qu'il avait renfermés dans le château de la ville de Pergame. Après

la mort de Lysimaque, il demeura maître des trésors et de la ville. Après avoir gouverné pendant vingt ans cette petite souveraineté, il la laissa à Eumène, son neveu.

Eumène I. Il augmenta sa principauté de quelques villes qu'il prit sur les rois de Syrie, ayant vaincu dans un combat Antiochus, fils de Séleucus. Il régna vingt-deux ans. An. M. 3741. Av. J.C. 263.

Attale I, son cousin germain, lui succéda. Il prit le titre de roi après avoir vaincu les Galates, et le transmit à sa postérité, qui en jouit jusqu'à la troisième génération. Il aida les Romains dans la guerre contre Philippe. Il mourut après avoir régné quarante-trois ans, et laissa quatre fils. An. M. 3763. Av. J.C. 241.

Eumène II, son aîné, lui succéda. Ce fut lui qui fonda la fameuse bibliothèque de Pergame. Il régna trente-neuf ans, et laissa la couronne à son frère Attale, sous la qualité de tuteur d'un fils qu'il avait eu de Stratonice, sœur d'Ariarathe, roi de Cappadoce. Les Romains augmentèrent considérablement ses états après la victoire qu'ils remportèrent sur Antiochus-le-Grand. An. M. 3807. Av. J.C. 197.

Attale II. Il épousa Stratonice, veuve de son frère, et prit grand soin de son neveu, à qui il laissa la couronne, après l'avoir portée vingt et un ans. An. M. 3845. Av. J.C. 159.

Attale III, surnommé *Philométor*. Il se distingua par ses cruautés et son extravagance. Il mourut après un règne de cinq ans, et laissa les Romains héritiers de ses richesses et de son royaume. An. M. 3866. Av. J.C. 138.

Aristonique, qui prétendait devoir y succéder, voulut défendre ses droits contre les Romains. Après une An. M. 3871. Av. J.C. 133.

guerre de quatre ans, le royaume de Pergame fut réduit en province romaine.

ROIS DE PONT.

An. M. 3490. Av. J.C. 514. Le royaume de Pont, dans l'Asie Mineure, était un démembrement ancien que Darius, fils d'Hystaspe, roi de Perse, fit lui-même de sa monarchie en faveur d'Artabaze, que quelques historiens disent avoir été fils d'un des seigneurs perses qui avaient conspiré contre les mages.

Le Pont est une région de l'Asie Mineure, située en partie sur les bords du Pont-Euxin, d'où elle a tiré son nom. Elle s'étend depuis le fleuve Halys jusqu'à la Colchide. Plusieurs princes y régnèrent depuis Artabaze.

An. M. 3600. Av. J.C. 404. Le sixième fut Mithridate I; et c'est lui proprement qu'on regarde comme le fondateur du royaume de Pont. La plupart de ses successeurs portèrent le même nom.

An. M. 3638. Av. J.C. 366. Ariobarzane, son fils, lui succéda. Il avait le gouvernement de Phrygie sous Artaxerxe Mnémon. Il régna 26 ans.

An. M. 3667. Av. J.C. 337. Mithridate II. Antigone, soupçonnant qu'il favorisait Cassandre, voulut, sur un songe qu'il eut, le faire mourir. Il évita ce danger par la fuite. C'est lui qui est appelé Κτιστὴς ou *fondateur*. Il régna 35 ans.

An. M. 3702. Av. J.C. 302. Mithridate III. Il ajouta à ses états la Cappadoce et la Paphlagonie. Il régna 36 ans.

Après deux autres rois, régna Mithridate IV, bisaïeul du grand Mithridate. Il épousa une fille de Sé-

leucus Callinicus, roi de Syrie, dont il eut Laodice, qui fut mariée à Antiochus-le-Grand.

Pharnace, son fils, lui succéda. Il eut quelques différends avec les rois de Pergame. Il se rendit maître de Sinope, qui dans la suite devint la capitale du royaume de Pont. An. M.3819. Av. J.C. 185.

Mithridate V fut surnommé *Évergète*. C'est le premier qui fut appelé ami des Romains, parce qu'il leur avait envoyé du secours contre les Carthaginois dans la troisième guerre punique.

Mithridate VI, son fils, lui succéda. Il fut surnommé *Eupator*. C'est le grand Mithridate, qui fit si longtemps la guerre aux Romains. Il régna 66 ans, An. M.3881. Av. J.C 123.

ROIS DE CAPPADOCE.

Strabon nous apprend que, sous les Perses, la Cappadoce était divisée en deux satrapies, ou gouvernements, et qu'elle le fut aussi de même sous les Macédoniens. La Cappadoce maritime était celle où se forma le royaume de Pont, dont je viens de parler. L'autre était la Cappadoce proprement dite, ou la grande Cappadoce, qui s'étendait le long du mont Taurus et beaucoup encore par-delà. Strab. l. 12, p. 534.

Quand les capitaines d'Alexandre partagèrent entre eux les provinces de son empire, la Cappadoce était possédée par un prince nommé Ariarathe. Perdiccas l'attaqua, le vainquit, et le fit mourir. An. M.3682. Av. J.C. 322.

Ariarathe, son fils, quelque temps après, rentra dans le royaume de son père, et s'y affermit si bien qu'il le laissa à sa postérité.

La plupart de ses successeurs portèrent le même nom : il en sera parlé dans le corps de l'histoire.

Après la mort d'Archélaüs, le dernier de ses rois, la Cappadoce fut réduite en province de l'empire romain, comme tout le reste de l'Asie le fut aussi à peu près dans le même temps.

ROIS D'ARMÉNIE.

L'Arménie, qui est un vaste pays de l'Asie en-deçà et au-delà de l'Euphrate, fut soumise par les Perses, puis elle passa avec leur empire aux Macédoniens, et enfin elle devint le partage des Romains. Elle a conservé long-temps ses rois. Le plus considérable de tous est Tigrane, qui épousa la fille du grand Mithridate roi de Pont, et qui fit aussi long-temps la guerre aux Romains. Ce royaume se maintint long-temps entre les deux empires des Romains et des Parthes, dépendant tantôt des uns et tantôt des autres, jusqu'à ce qu'enfin les Romains en devinrent les maîtres.

ROIS D'ÉPIRE.

L'Épire est une province de la Grèce, séparée de la Thessalie et de la Macédoine par le mont Pindus. Les plus puissants de ses peuples étaient les Molosses.

Les rois d'Épire prétendaient descendre de Pyrrhus, fils d'Achille, qui était venu s'établir dans ce pays : ils s'appelaient *Éacides*, du nom d'Æacus, grand-père d'Achille.

Diod. l. 16, p. 465. La généalogie des derniers rois, les seuls qui soient

connus, est rapportée diversement par les auteurs, et devient, par cette raison, fort douteuse et obscure. Just. l. 8, cap. 6. Plut. in Pyrrho.

Arymbas, après une longue suite de rois, monta sur le trône. Comme il était encore enfant, les états de l'Épire, qui savaient que le bonheur des peuples dépend de la bonne éducation des princes, l'envoyèrent à Athènes, qui était comme le centre et le domicile des beaux-arts et des sciences, pour puiser dans cette excellente école toutes les connaissances propres à former l'esprit et le cœur d'un roi. Il y apprit effectivement l'art de régner; et comme il surpassa tous ses ancêtres en habileté et en science [1], aussi fut-il infiniment plus estimé et chéri des peuples qu'ils ne l'avaient été. A son retour il fit des lois, établit un sénat et des magistrats, et régla la forme du gouvernement.

Néoptolème, dont la fille Olympias avait épousé Philippe roi de Macédoine, parvint, par le crédit de son gendre, à partager la royauté avec Arymbas son frère aîné. Apres la mort de celui-ci, Eacide, son fils, devait lui succéder. Philippe eut encore le crédit de le faire chasser par les Molosses, qui établirent Alexandre, fils de Néoptolème, seul roi d'Épire.

Alexandre épousa Cléopatre, fille de Philippe. Il porta la guerre en Italie, et y périt dans le pays des Brutiens. Eacide alors monta sur le trône, et régna seul en Épire. Il épousa Phthia, fille de Ménon le Thessalien, dont il eut deux filles, Déidamie et Troïade, et un fils qui est le célèbre Pyrrhus.

[1] « Quantò doctior majoribus, tantò et gratior populo fuit. » (Just. lib. 17, cap. 3.)

Comme Éacidas marchait au secours d'Olympias, ses troupes se révoltèrent contre lui, le firent condamner à l'exil, et tuèrent la plupart de ses amis. Pyrrhus, encore enfant, échappa heureusement de ce meurtre.

Néoptolème, prince du sang, dont on connaît peu l'origine, fut placé sur le trône par les Épirotes.

Pyrrhus, rappelé par ses sujets à l'âge de douze ans, partagea d'abord le royaume avec Néoptolème; puis, s'en étant défait, il régna seul.

An.M. 3733. Av.J.C. 271.

L'histoire nous apprendra les différentes aventures de ce prince. Il fut tué dans la ville d'Argos, dont il voulait se rendre maître.

Hélénus, son fils, régna après lui quelque temps en Épire, qui fut dans la suite réunie à l'empire romain.

TYRANS D'HÉRACLÉE.

Héraclée est une ville du Pont, bâtie anciennement par les Béotiens, qui, sur l'ordre d'un oracle, y envoyèrent une colonie.

Justin. l. 16, c. 3-5. Diod. l. 15, pag. 390.

Dans le temps que les Athéniens, vainqueurs des Perses, imposèrent un tribut aux villes de la Grèce et de l'Asie Mineure pour l'équipement et l'entretien d'une flotte destinée à défendre la liberté commune, les habitants d'Héraclée, par attachement pour les Perses, furent les seuls qui refusèrent d'entrer dans une si juste contribution. Lamachus fut envoyé contre eux, et ravagea leurs terres : une rude tempête cependant ayant ruiné toute sa flotte, il se vit abandonné à la merci de ces peuples, dont la férocité naturelle devait

être beaucoup aigrie par le mauvais traitement qu'ils venaient d'en recevoir; mais ils crurent ne devoir s'en venger que par des bienfaits [1], en lui fournissant des vivres et des troupes pour s'en retourner. Ils regardaient le ravage de leurs terres comme un gain pour eux, s'ils pouvaient, à ce prix, d'ennemis qu'étaient les Athéniens, s'en faire des amis.

Il s'excita, quelque temps après, à Héraclée une violente émeute de la populace contre les riches et contre les sénateurs. Ceux-ci, ayant imploré inutilement le secours, d'abord de Timothée, Athénien, puis d'Épaminondas, Thébain, se virent obligés de rappeler, pour la défense de leur patrie, un sénateur qu'eux-mêmes en avaient exilé : il s'appelait *Cléarque*. L'exil ne l'avait pas rendu plus honnête homme ni meilleur citoyen. Profitant du trouble où il trouva la ville pour s'en rendre maître, il se déclara ouvertement pour le peuple, se fit donner la première magistrature, et s'attribua bientôt une autorité souveraine. Devenu tyran déclaré, il n'y eut point de violences qu'il n'exerçât contre les riches et contre les sénateurs pour assouvir son avarice et sa cruauté; et il se proposa pour modèle, en tout, Denys le tyran, qui dans le même temps avait établi son empire à Syracuse.

AN. M. 3640.
AV. J.C. 364.

Après douze ans d'une dure et inhumaine servitude, deux jeunes citoyens, disciples de Platon et instruits dans ses maximes, formèrent une conspiration contre

[1] « Heraclienses honestiorem beneficii, quàm ultionis, occasionem rati, instructos commeatibus auxiliisque dimittunt; benè agrorum suorum populationem impensam existimantes, si, quos hostes habuerant, amicos reddidissent. » (JUSTIN.)

Cléarque, et, l'ayant tué, délivrèrent leur patrie du tyran, mais non de la tyrannie.

AN. M. 3652. Av. J.C. 352. Diod. l. 16, pag. 435. Timothée, son fils, prit sa place, et s'y conduisit comme son père pendant l'espace de quinze ans.

AN. M. 3667. Av J.C. 337. Diod. l. 16, pag. 478. Denys, frère de Timothée, lui succéda. Il avait été en danger d'être dépossédé par Perdiccas : mais comme celui-ci fut bientôt tué, il se fit ami d'Antigone, auquel il donna du secours contre Ptolémée dans la guerre de Cypre.

Il épousa Amastris, veuve de Cratère et fille d'Oxiathre frère de Darius : et cette alliance lui releva tellement le courage, qu'il prit le titre de roi, et augmenta son état par la prise de quelques places qui étaient aux environs d'Héraclée.

AN. M. 3700. Av. J.C. 304. Il mourut deux ou trois ans avant la bataille d'Ipsus, et après un règne de trente-trois ans, laissant deux fils et une fille sous la tutelle et la régence d'Amastris.

L'administration de cette princesse fut heureuse par la bonne volonté qu'Antigone eut pour elle. Elle fit bâtir une ville, appelée de son nom *Amastris*, dans laquelle elle transporta les habitants des trois autres villes; et, après la mort d'Antigone, elle se remaria à Lysimaque. Diod. l. 20, p. 633.

AUTRES ROIS.

Il y a eu aussi des rois particuliers au Bosphore cimmérien, dans la Thrace, à Cyrène dans l'Afrique, dans la Paphlagonie, la Colchide, l'Ibérie, l'Albanie, et dans plusieurs autres endroits; mais leur histoire n'est pas fort connue, et ils ont eu peu de suite.

Il n'en est pas de même du royaume des Parthes, que nous verrons dans la suite se former, et qui se rendra terrible à l'empire romain. Celui des Bactriens prendra aussi naissance dans le même temps. Je parlerai de l'un et de l'autre, en son lieu.

LIVRE SEIZIÈME.

HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE,

DEPUIS LA MORT DE CE PRINCE JUSQU'À LA BATAILLE D'IPSUS.

CE livre renferme les disputes et les guerres entre les généraux d'Alexandre, depuis la mort de ce prince jusqu'à la bataille d'Ipsus en Phrygie, qui décida de leur sort. Cet espace est de vingt-trois ans, qui sont les vingt-trois premières années du règne de Ptolémée, fils de Lagus, depuis l'an du monde 3681 jusqu'à l'an 3704.

§ I. *Troubles qui suivent la mort d'Alexandre. Partage des provinces entre ses généraux. Aridée choisi pour roi. Perdiccas établi comme son tuteur, et comme régent de l'empire.*

En rapportant, dans ce volume, la mort d'Alexandre-le-Grand, j'ai marqué combien, à la première nouvelle

qui s'en répandit, il s'excita de mouvements et de troubles dans l'armée. Tous généralement, soldats et officiers, occupés d'abord uniquement de la perte qu'ils venaient de faire d'un prince qu'ils aimaient comme un père, et qu'ils respectaient presque comme un dieu, se livrèrent sans mesure à la douleur et aux larmes. Un morne silence régna d'abord dans tout le camp, qui fut bientôt suivi de cris et de gémissements affreux, vrai langage du cœur, où n'avait aucune part une vaine ostentation de tristesse, accordée à la bienséance et à la coutume, comme il arrive souvent en pareilles occasions [1].

Quand ces premiers sentiments de tristesse et de regrets eurent fait place à la réflexion, ils envisagèrent avec frayeur et tremblement l'état où les laissait la mort d'Alexandre. Ils se trouvaient infiniment éloignés de leur patrie, au milieu de peuples récemment assujettis, peu accoutumés au nouveau joug, qui connaissaient à peine leurs nouveaux maîtres, et qui n'avaient pas eu le temps d'oublier leur première liberté, leurs anciennes lois, et la forme du gouvernement sous lequel ils avaient toujours vécu. Comment maintenir dans l'obéissance tant de pays, et d'une si vaste étendue? Comment arrêter les séditions et les révoltes qui devaient naturellement éclater de tous côtés dans ce moment décisif? Comment même contenir dans le devoir des troupes accoutumées de longue main aux plaintes et aux murmures, et commandées par des chefs qui avaient chacun des vues et des prétentions bien différentes?

[1] « Passim silentia et gemitus : nihil compositum in ostentationem... altiùs mœrebant. » (TACIT.)

L'unique remède à tant de maux était, ce semble, de donner le plus promptement qu'il serait possible un successeur à Alexandre. Les troupes, les officiers, tout l'état macédonien, marquèrent d'abord beaucoup d'empressement pour ce parti. En effet, leur intérêt commun, leur conservation mutuelle, la sûreté des nouvelles conquêtes au milieu de tant de nations barbares, exigeaient qu'ils regardassent cette élection comme le premier et le plus important de leurs soins, et qu'ils songeassent à choisir quelqu'un capable de remplir une si grande place, de porter un si grand poids, et de maintenir par-tout l'ordre et la paix. Mais il était écrit que le royaume d'Alexandre, après sa
Dan. 11, 4. mort, serait partagé, qu'il serait déchiré, *Regnum ejus lacerabitur.... regnum ejus conteretur;* et qu'il ne passerait point, comme c'est la coutume, à un de ses descendants : *Sed non in posteros ejus.* Nulle sagesse humaine ne pouvait lui donner un successeur unique. Ils avaient beau délibérer, consulter, décider : rien de contraire ne devait être exécuté[1], ou du moins ne pouvait subsister. Une puissance supérieure et invisible avait déja disposé de ce royaume, et en avait fait le partage sans retour, comme on le verra dans la suite. Les circonstances du démembrement en avaient été annoncées près de trois cents ans auparavant : les portions étaient déja assignées aux différents possesseurs, et rien ne pouvait mettre obstacle à leur prise de possession, qui ne sera différée que de quelques années. Jusqu'à ce temps les hommes se remueront, s'agiteront, se donneront bien des mouvements; mais tous leurs efforts n'aboutiront qu'à l'accomplissement de ce que

[1] « Non erit... non stabit... non fiet. » (Isai.)

le souverain maître des royaumes avait ordonné, et qu'il avait fait prédire par son prophète.

Alexandre avait eu de Barsine[1] un fils, à qui il donna le nom d'*Hercule*. Roxane, une autre de ses femmes, était grosse quand ce prince mourut. Outre cela il avait un frère naturel, appelé *Aridée*[2]. Mais, en mourant, il ne voulut disposer de ses états en faveur d'aucun héritier. Ainsi ce vaste empire, qui n'avait plus de maître, devint une source de discordes et de guerres, comme Alexandre l'avait bien prévu, en disant que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes.

Ce qui augmentait la division, était l'égalité qui se trouvait entre les généraux de l'armée, dont aucun n'était tellement supérieur à ses collègues, ou par la naissance, ou par le mérite, que les autres voulussent lui céder l'empire et se soumettre à son autorité. La cavalerie voulait qu'on donnât pour successeur à Alexandre Aridée son frère bâtard. Il n'avait pas le jugement bien sain depuis une grande maladie qu'il avait eue dans son enfance, causée, à ce qu'on prétendait, par des breuvages que lui avait fait donner Olympias, et qui lui troublèrent l'esprit. Cette princesse ambitieuse, craignant que les bonnes qualités qu'elle voyait paraître dans Aridée ne devinssent un obstacle à la grandeur de son fils Alexandre, crut devoir prendre les criminelles précautions dont je viens de parler. L'infanterie s'était déclarée contre ce prince; et elle avait à sa tête Ptolémée, et d'autres chefs d'un grand nom, qui commencèrent à songer, chacun de

Plut. in Alex. pag. 707.

[1] Fille de Darius. — L.

[2] Né d'une danseuse, nommée Philine. — L.

son côté, à leur propre établissement; car il se fit alors une subite révolution dans l'esprit de ces officiers, qui leur fit dédaigner tout d'un coup l'état de particulier, et tout établissement dépendant et subalterne, pour aspirer à la souveraineté, à laquelle aucun d'eux n'avait jamais pensé, et ne se serait pas même cru capable de prétendre.

Q.Curt. l. 10, [cap. 16]. Justin. l. 13, [cap. 1]. Diod. l. 18.

Ces disputes, qui occupaient tous les esprits, furent cause que le corps d'Alexandre demeura sept jours sans être enseveli, et, si l'on croit quelques auteurs, sans éprouver la corruption. Il fut ensuite livré aux Égyptiens et aux Chaldéens, qui l'embaumèrent à leur manière; et un Aridée, autre que celui dont je viens de parler, fut chargé du soin de le faire transporter à Alexandrie.

Après beaucoup d'agitations et de troubles, les principaux officiers s'étant abouchés dans une conférence dont on était convenu, il fut arrêté, d'un commun consentement, qu'Aridée serait roi, ou plutôt qu'il aurait l'ombre de la royauté. Ce qui devait l'exclure du trône, je veux dire l'imbécillité de son esprit, fut précisément la raison qu'on eut de l'y faire monter, et qui réunit tous les suffrages en sa faveur. Elle laissait à chacun ses espérances et ses prétentions, et les couvrait. On convint, dans la même assemblée, que, si Roxane, qui était grosse de six ou huit mois, avait un fils, il serait joint à Aridée, et mis sur le trône avec lui. Perdiccas, à qui Alexandre en mourant avait laissé son anneau, fut chargé de la personne du prince comme une espèce de tuteur, et fut établi régent du royaume.

La même assemblée, quelque respect qu'elle eût pour la mémoire d'Alexandre, cassa quelques-unes de ses

dispositions énoncées dans ses registres, qui auraient été ruineuses à l'état, et qui en auraient épuisé les finances. Il avait ordonné qu'on éléverait six temples magnifiques en certaines villes qu'il marquait, et il avait fixé le prix de chacun à cinq cents talents [1], c'est-à-dire à cinq cent mille écus. Il voulait qu'on bâtît, au tombeau de Philippe, son père, une pyramide qui ne le cédât en rien, pour la grandeur et la magnificence, à celle d'Égypte, qui passait pour une des sept merveilles du monde. Il y avait encore d'autres dépenses de ce genre, qui furent sagement abrogées.

Peu de temps après, Roxane accoucha d'un fils, qu'on appela *Alexandre*, et il fut reconnu pour roi conjointement avec Aridée; mais l'un et l'autre n'en avaient que le nom. L'autorité était tout entière entre les mains des grands seigneurs et des généraux, qui avaient partagé entre eux les provinces.

Diod. l. 18, p. 587, 588. Justin. l. 13, cap. 4. Q. Curt. l. 10, cap. 10.

En Europe, la Thrace et les régions voisines furent confiées à Lysimaque; la Macédoine, l'Épire et la Grèce, à Antipater et à Cratère.

En Afrique, l'Égypte et les autres conquêtes d'Alexandre dans la Libye et la Cyrénaïque furent laissées à Ptolémée, fils de Lagus, avec la partie de l'Arabie qui avoisine l'Égypte. Et c'est de ce temps, vers l'automne, au mois de Thot [2], qu'on commence à compter les années de l'empire des Lagides en Égypte, quoique Ptolémée n'ait pris le nom de *roi* qu'environ dix-sept ans après, conjointement avec les autres successeurs d'Alexandre.

Dans l'Asie Mineure, la Lycie, la Pamphylie et la

[1] 2,750,000 fr. — L.

[2] En novembre, 323 av. J. C. — L.

grande Phrygie furent données à Antigone; la Carie, à Cassandre; la Lydie, à Ménandre; la petite Phrygie, à Léonat; l'Arménie, à Néoptolème: la Cappadoce et la Paphlagonie, à Eumène. Ces deux provinces n'avaient jamais été bien soumises aux Macédoniens. Ariarathe, roi de Cappadoce, continuait à les gouverner comme auparavant, Alexandre ayant passé avec tant de rapidité à ses autres conquêtes, qu'il ne voulut pas s'amuser à le réduire tout-à-fait, et se contenta d'une légère soumission.

La Syrie et la Phénicie échurent à Laomédon; des deux Médies, l'une à Atropate, et l'autre à Perdiccas; la Perse, à Peuceste; la Babylonie, à Archon; la Mésopotamie, à Arcésilas; la Parthie et l'Hyrcanie, à Phratapherne; la Bactriane et la Sogdiane, à Philippe; et d'autres régions, à des généraux dont les noms sont peu connus.

Séleucus, fils d'Antiochus, fut mis à la tête de toute la cavalerie des alliés, ce qui était une place considérable; et Cassandre, fils d'Antipater, à la tête des compagnies des gardes.

La haute Asie qui approche des Indes, et les Indes mêmes, furent laissées entre les mains de ceux qu'Alexandre y avait établis pour gouverneurs.

Il en fut de même presque généralement pour toutes les provinces que je viens de nommer; et c'est dans ce sens que la plupart des interprètes expliquent l'endroit des Machabées où il est dit qu'Alexandre, ayant appelé les grands de sa cour qui avaient été nourris avec lui, leur partagea son royaume de son vivant. En effet, il est assez vraisemblable que ce prince, se voyant près de mourir, et ne voulant pas se désigner

Machab. l. 1, n. 6 et 7.

lui-même parmi eux un successeur unique, se contenta de les confirmer tous dans les gouvernements qu'il leur avait donnés; ce qui suffit pour dire *qu'il leur partagea son royaume lorsqu'il vivait encore.*

Ce partage n'était que l'ouvrage des hommes, et il ne sera pas de longue durée. Celui qui règne seul, et qui est seul roi des siècles, en avait fait un autre; il avait assigné à chacun sa portion, et en avait marqué l'étendue et les bornes. Il n'y aura que cette disposition qui subsistera.

Le partage arrêté dans l'assemblée fut la source et la cause de bien des divisions et des guerres, comme la suite nous le fera connaître, chacun des gouverneurs prétendant exercer dans son département une autorité souveraine et indépendante. Aucun pourtant, par respect pour la mémoire d'Alexandre, ne prit le nom de *roi*, tant que ceux de sa race qui avaient été placés sur le trône demeurèrent en vie.

Justin. l. 15, cap. 2.

Parmi les gouverneurs de province que j'ai nommés, quelques-uns se distinguèrent au-dessus de tous les autres par leur crédit, leur mérite, leurs cabales, et formèrent différents partis, auxquels les autres s'attachèrent, chacun selon ses vues particulières d'intérêt et d'ambition; car il ne faut pas s'attendre que, dans un tel mouvement, les motifs du bien public aient beaucoup de part aux résolutions qui s'y prennent.

J'en excepte pourtant Eumène, le plus vertueux sans contredit de tous ces gouverneurs, et qui ne leur cédait point en bravoure; lequel, par principe de probité, demeura toujours constamment attaché au parti des deux rois. Il était de Cardie, ville de Thrace, et d'une naissance fort obscure. Philippe, qui avait

Plut. in Eumen. p. 583. Cornel. Nep. in Eumen. cap. 1.

remarqué en lui, dès sa jeunesse, de rares qualités, se l'était attaché en qualité de secrétaire, et avait pris en lui une grande confiance. Il ne fut pas moins en crédit sous Alexandre, qui lui donna une grande marque d'estime et de considération. Barsine, la première personne que ce prince aima en Asie, et dont il eut un fils nommé Hercule, avait une sœur de même nom; il la fit épouser à Eumène[1]. Nous verrons que ce sage favori répondit dignement à l'affection de ces deux princes, même après leur mort. Ses sentiments et ses actions nous montreront qu'on peut être roturier par la naissance, et très-noble par le cœur.

Q. Curt. l. 10, cap. 5. J'ai rapporté, dans ce même volume, que Sysigambis, qui avait supporté avec patience la mort de son père, de son mari et de son fils, ne put survivre à celle d'Alexandre. La mort de cette princesse fut suivie de près, de celle de ses deux petites-filles, Statira, veuve d'Alexandre, et Drypétis, veuve d'Éphestion. Roxane, qui appréhendait que Statira ne se trouvât enceinte d'Alexandre aussi-bien qu'elle, et que la naissance d'un garçon ne dérangeât les mesures prises pour assurer la succession au fils dont elle espérait être grosse, engagea les deux sœurs à la venir voir; et elle s'en défit secrètement par le secours de Perdiccas, seul confident d'un si noir attentat.

Plut. in Alex. pag. 707.

Il est temps d'entrer dans le détail des actions des successeurs d'Alexandre. Je commencerai par la révolte des Grecs dans l'Asie supérieure, et par la guerre qu'Antipater eut à soutenir contre la Grèce, parce que ces matières sont plus isolées et presque entièrement séparées des autres.

[1] Arrien lui donne une autre femme. lib. 7, p. 278.

§ II. *Révolte des Grecs, dans l'Asie supérieure. Mouvements à Athènes sur la nouvelle de la mort d'Alexandre. Expédition d'Antipater dans la Grèce. Il est d'abord vaincu, puis vainqueur. Il se rend maître d'Athènes, et y laisse garnison. Fuite et mort de Démosthène.*

Les Grecs qu'Alexandre avait établis en forme de colonies dans les provinces de l'Asie supérieure n'y demeuraient qu'avec regret, parce qu'ils n'y trouvaient pas les douceurs et les agréments dont ils s'étaient flattés, et ils conservaient dans leur cœur depuis long-temps un vif desir de retourner dans leur patrie. Ils n'avaient pas osé témoigner leur mécontentement, du vivant d'Alexandre; mais, dès qu'ils eurent appris la nouvelle de sa mort, ils se déclarèrent ouvertement. Ayant armé vingt mille hommes d'infanterie, tous gens aguerris et expérimentés, avec trois mille chevaux, ils mirent à leur tête Philon, et se préparèrent au départ, sans prendre de conseil ni recevoir d'ordre que d'eux-mêmes, comme s'ils n'eussent plus été soumis à aucune autorité, et qu'ils n'eussent plus reconnu de maître ni de supérieur.

An. M. 3681.
Av. J.C. 323.
Diod. l. 18, p. 591, 592.

Perdiccas, qui prévoyait les conséquences d'une telle entreprise dans un temps où tout était en mouvement, et où les troupes, aussi-bien que la plupart des officiers, ne respiraient que l'indépendance, envoya contre eux Pithon, officier d'un mérite généralement reconnu. Celui-ci se chargea volontiers de cette commission, dans l'espérance de gagner ces Grecs, et de se procurer par leur moyen un établissement con-

sidérable dans l'Asie supérieure. Perdiccas, averti de son dessein, donna un étrange ordre aux Macédoniens qu'il envoyait avec lui, qui était d'exterminer généralement tous les révoltés. Quand Pithon fut arrivé, il gagna par argent trois mille des Grecs, qui, ayant lâché le pied dans le combat, lui procurèrent une pleine victoire. Les vaincus se rendirent, à condition qu'on leur conserverait la liberté et la vie, et c'était l'intention de Pithon. Mais il n'en fut pas le maître. Les Macédoniens, se croyant obligés d'exécuter les ordres de Perdiccas, égorgèrent sans pitié tous ces Grecs, sans avoir égard à la parole qu'ils leur avaient donnée. Pithon, frustré de son espérance, retourna avec les Macédoniens vers Perdiccas.

Plut. in Phoc. p. 751, 752. Cette expédition fut suivie de près, de la guerre de Grèce. La nouvelle de la mort d'Alexandre, étant arrivée à Athènes, y avait excité de grandes rumeurs et causé une joie presque universelle. Le peuple, qui depuis long-temps portait avec peine le joug que la Macédoine avait imposé à la Grèce, ne parlait que de liberté, ne respirait que guerre, et se livrait sans mesure aux emportements d'une joie folle et excessive. Phocion, qui était d'un caractère sage et modéré, et qui craignait que la nouvelle ne se trouvât pas véritable, tâchait de calmer les esprits et d'arrêter ces saillies fougueuses qui ne laissaient point de lieu à la réflexion et au conseil. Comme, malgré ses efforts, la plupart des orateurs criaient que la nouvelle était véritable, et qu'Alexandre était certainement mort, Phocion se leva et leur dit : « Mais, s'il est mort aujour« d'hui, il le sera encore demain, et encore après

« demain, de sorte que nous aurons tout le temps de « délibérer en repos et avec plus de sûreté. »

Léosthène, qui le premier avait répandu cette nouvelle à Athènes, ne cessait de parler devant le peuple avec beaucoup d'arrogance et de vanité. Phocion, las de l'entendre, lui dit : « Jeune homme, vos dis« cours ressemblent à des cyprès ; ils sont grands et « hauts, mais ne portent point de fruit. » On lui savait mauvais gré de s'opposer si fortement aux volontés du peuple. Hypéride, s'étant levé, lui demanda : « Quand « sera-ce donc que vous conseillerez aux Athéniens « de faire la guerre ? Ce sera, lui répondit Phocion, « quand je verrai les jeunes gens prendre une ferme « résolution de garder une exacte discipline, les ri« ches contribuer selon leur pouvoir aux frais de la « guerre, et les orateurs s'abstenir de voler les deniers « publics. »

Les remontrances de Phocion furent inutiles. La guerre fut résolue, et il fut arrêté qu'on députerait vers tous les peuples de la Grèce pour les exhorter à entrer dans la ligue. C'est la guerre que tous les Grecs, excepté les Thébains, unis ensemble pour la liberté de la Grèce, firent sous la conduite de Léosthène contre Antipater, et qui fut appelée *la guerre lamiaque*, du nom d'une ville où ce dernier fut défait dans une première bataille.

Démosthène qui était alors en exil à Mégare, mais qui dans son malheur conservait toujours un zèle vif et ardent pour les intérêts de sa patrie et pour la défense de la liberté commune, se joignit aux ambassadeurs d'Athènes envoyés vers le Péloponnèse, et les ayant merveilleusement secondés par la force de son

Plut. in Demosth. p. 858. Justin. l. 13, cap. 5.

éloquence, il engagea dans la ligue Sicyone, Argos, Corinthe, et les autres villes du Péloponnèse.

Le peuple d'Athènes, admirant un zèle si noble et si généreux, fit sur-le-champ un décret pour le rappeler de son exil. On lui envoya à Égine une galère à trois rangs de rames. Quand il fut entré au port du Pirée, il n'y eut ni magistrats ni prêtres qui restassent dans la ville : tous les citoyens sortirent en foule pour aller au-devant de cet illustre exilé, et le reçurent avec toutes les démonstrations possibles d'affection et de joie, et en même temps de douleur et de repentir de l'injure qu'on lui avait faite. Démosthène, vivement touché des honneurs extraordinaires qu'on lui rendait, et rentrant comme en triomphe dans sa patrie au milieu des acclamations publiques, levait les mains vers le ciel pour remercier les dieux d'une protection si éclatante, et se félicitait lui-même d'une journée plus glorieuse encore pour lui que n'avait été pour Alcibiade celle du retour de son exil : car ses citoyens le recevaient de leur pur mouvement et de leur bon gré; au lieu que la réception d'Alcibiade n'avait pas été pleinement volontaire, et qu'il y était entré de la contrainte.

Diod. l. 18, p. 594-599.

La plupart des anciens redoutaient extrêmement les suites d'une guerre, où il leur paraissait qu'on s'était engagé avec trop de précipitation et sans en avoir examiné les conséquences avec toute l'attention et toute la maturité que demandait une entreprise de cette importance. Ils trouvaient qu'il n'y avait encore aucune nécessité de se déclarer ouvertement contre les Macédoniens, dont les troupes aguerries de longue main étaient à craindre; et l'exemple de Thèbes, détruite par une pareille témérité, les effrayait. Mais les orateurs,

qui trouvaient leur avantage dans les troubles publics, et à qui, comme le disait Philippe, la guerre tenait lieu de paix, et la paix de guerre, ne laissaient pas au peuple le temps de délibérer mûrement sur les affaires qu'on lui proposait, et l'entraînaient dans leurs sentiments par une éloquence flatteuse qui ne lui montrait dans l'avenir que victoires et triomphes.

Ici Démosthène et Phocion, qui ne manquaient ni de zèle ni de prudence, et qui n'avaient en vue que le bien public, se trouvèrent d'avis différent; ce qui ne leur était pas extraordinaire. Il ne m'appartient point de prononcer lequel des deux avait raison. Dans une conjoncture aussi embarrassante que celle-ci, il n'est pas étonnant qu'on se sépare, quoiqu'avec de bonnes intentions de part et d'autre. Le parti de Phocion était peut-être le plus prudent; celui de Démosthène, le plus glorieux.

Quoi qu'il en soit, on leva une armée considérable, et l'on équipa une flotte très-nombreuse. On enrôla tous les citoyens en âge de porter les armes, qui étaient au-dessous de quarante ans. Des dix tribus qui composaient la république, trois furent laissées pour la défense de l'Attique, le reste marcha au-dehors avec les autres alliés sous la conduite de Léosthène.

Antipater, sur tous les mouvements qu'il avait su qu'on se donnait dans la Grèce, ne s'était pas endormi, et avait envoyé en Phrygie vers Léonat, et en Cilicie vers Cratère, pour les presser de venir à son secours. En les attendant, il se mit en marche avec treize mille Macédoniens seulement, et six cents chevaux : les fréquentes recrues qu'il avait envoyées à Alexandre ne lui avaient pas laissé plus de troupes du pays.

Il est étonnant qu'Antipater ait entrepris de combattre toute la Grèce liguée, avec cette poignée d'hommes. Il comptait sans doute que les Grecs n'avaient plus cet ancien zèle et cette ancienne ardeur pour la liberté ; qu'ils ne la regardaient plus comme un avantage inestimable, pour la conservation duquel il fallait sacrifier ses biens et sa vie : qu'ils commençaient à se familiariser avec la servitude, et par là s'en rendaient dignes. C'était en effet la disposition présente des Grecs, à laquelle on ne reconnaît pas les enfants de ceux qui avaient soutenu courageusement tous les efforts de l'Orient, et combattu un million d'hommes pour se conserver libres.

Antipater s'avança vers la Thessalie, suivi de sa flotte qui rangeait les côtes de la mer. Elle était composée de cent dix galères à trois rangs de rames. Les Thessaliens s'étaient d'abord déclarés pour lui ; mais bientôt après, ayant changé de sentiment, ils se joignirent aux Athéniens, et leur menèrent une forte cavalerie.

Comme l'armée des Athéniens et des alliés était beaucoup plus nombreuse que celle de Macédoine, Antipater n'en put soutenir le choc, et fut vaincu dans un premier combat. N'osant en hasarder un second, et ne pouvant pas se retirer en sûreté dans la Macédoine, il se renferma dans Lamia, petite ville de Thessalie, pour attendre le secours qui lui devait venir d'Asie, et s'y fortifia. Les Athéniens en formèrent le siége.

L'attaque de Lamia était fort vive, et la résistance non moins vigoureuse. Léosthène, après plusieurs tentatives, désespérant de la pouvoir emporter de force, se réduisit à la bloquer pour la prendre par famine. Il l'environna d'un mur de contrevallation, avec un fossé

très-profond, et par ce moyen lui coupa les vivres. La disette se fit bientôt sentir dans la ville; et les assiégés songeaient sérieusement à se rendre, lorsque, dans une sortie qu'ils firent, Léosthène reçut une blessure considérable qui obligea de le porter dans sa tente. On donna le commandement de l'armée à Antiphile, également estimé des troupes pour sa valeur et pour sa prudence.

Cependant Léonat s'était mis en marche pour aller au secours des Macédoniens assiégés dans Lamia. Il était chargé, aussi-bien qu'Antigone, par l'accord fait entre les généraux, d'établir à main armée Eumène dans la Cappadoce; mais des vues particulières leur firent prendre un autre parti. Léonat, qui avait pris une entière confiance dans Eumène, lui déclara en partant que la promesse de secourir Antipater n'était pour lui qu'un vain prétexte, et que son véritable dessein était de passer en Grèce pour se rendre maître de la Macédoine; et il lui fit voir des lettres de Cléopatre, sœur d'Alexandre, qui le sollicitait de venir à Pella, et lui promettait de l'épouser. Léonat, étant près de Lamia, marcha droit à l'ennemi avec vingt mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents chevaux. La prospérité avait mis le désordre dans l'armée des Grecs. Plusieurs, sous différents prétextes, s'étaient retirés chez eux; ce qui avait beaucoup diminué le nombre des troupes, qui se trouvaient réduites à vingt-deux mille hommes d'infanterie. La cavalerie montait à trois mille cinq cents chevaux, dont deux mille étaient de Thessalie, qui faisaient la principale force de l'armée et toute l'espérance du succès. En effet, le combat s'étant donné, ce fut cette cavalerie qui eut la plus grande part à la

An. M. 3682.
Av. J.C. 322.
Plut. in Eumen. p. 584.

victoire; elle était commandée par Ménon. Léonat, couvert de blessures, tomba mort sur le champ de bataille, et fut emporté par les siens dans le camp. La phalange macédonienne, qui craignait extrêmement le choc de la cavalerie, se retira sur des hauteurs où les Thessaliens ne purent la suivre. Les Grecs, ayant enlevé leurs morts, érigèrent un trophée, et se retirèrent.

Plut. in Phoc. p. 752. On ne parlait à Athènes que des glorieux exploits de Léosthène, qui ne survécut pas long-temps à sa gloire. Toute la ville était dans la joie, et ne cessait de célébrer des fêtes et d'offrir des sacrifices pour remercier les dieux de tous les avantages qu'elle remportait. Les ennemis de Phocion, croyant lui faire beaucoup de dépit, et le réduire à ne savoir que répondre sur l'opposition qu'il avait toujours apportée à cette guerre, lui demandaient s'il ne voudrait pas avoir fait toutes ces belles choses : « Oui, sans doute, ré- « pondit Phocion, je voudrais les avoir faites, mais « je ne voudrais pas n'avoir point conseillé ce que j'ai « conseillé. » Il ne croyait pas qu'on dût juger d'un conseil par le succès, mais par le fond même et par la qualité du conseil [1]; et il ne renonçait pas à son avis, quoique l'avis contraire eût réussi; ce qui prouvait seulement que de ce côté-là il y avait eu plus de bonheur, mais non pas plus de sagesse. Et comme ces bonnes nouvelles se suivaient de fort près, et arrivaient du camp coup sur coup, Phocion, qui en craignait les suites, s'écria : *Quand cesserons-nous donc de vaincre?*

[1] « Non damnavit quod rectè viderat, quia, quod alius malè consuluerat, benè cesserat : felicius hoc existimans, illud enim sapientius. » (VAL. MAX. lib. 3, cap. 8.)

Antipater fut obligé de se rendre par capitulation. L'histoire ne nous apprend point quels furent les articles du traité. La suite nous fait connaître seulement que Léosthène exigea de lui qu'il se rendît à discrétion. Ce dernier mourut, peu de jours après, de la blessure qu'il avait reçue au siége. Antipater, étant sorti de Lamia le lendemain de la bataille, car il paraît qu'on le traita favorablement, se joignit aux débris de l'armée de Léonat, et prit le commandement des troupes. Il se donna bien de garde de hasarder une seconde bataille; mais, en capitaine sage et expérimenté, il conduisait ses troupes sur des hauteurs inaccessibles à la cavalerie ennemie. Antiphile, le général des Grecs, retint les siennes dans la Thessalie, se contentant d'observer les mouvements d'Antipater.

Clitus, qui commandait la flotte macédonienne, remporta, environ dans ce même temps, deux victoires près des îles Échinades sur Éétion, amiral de celle des Athéniens.

Enfin Cratère, qu'on attendait depuis long-temps, Diod. l. 18,
arriva en Thessalie, et s'arrêta près du fleuve Pénée. p. 599-602.
Il céda le commandement à Antipater, et voulut bien servir sous lui. Les troupes qu'il avait amenées, jointes à celles de Léonat, montaient à plus de quarante mille hommes d'infanterie, à trois mille archers ou frondeurs, et à cinq mille chevaux. L'armée des alliés était beaucoup inférieure en nombre. Elle n'était que de vingt-cinq mille hommes de pied, et de trois mille cinq cents chevaux. La discipline y était mal observée depuis les victoires qu'elle avait remportées. Il se donna une bataille assez considérable, près de Cranon, où les Grecs furent battus. La défaite ne fut pas

grande, et ils ne perdirent pas beaucoup de monde; encore cet échec n'arriva-t-il que par la licence des soldats, et par le peu d'autorité des capitaines qui ne savaient pas se faire obéir.

Le lendemain, Antiphile et Ménon, les deux généraux de l'armée des Grecs, assemblèrent le conseil pour savoir si l'on attendrait le retour des troupes qui s'étaient retirées dans leur pays, ou si l'on ferait à l'ennemi des propositions d'accommodement; ce dernier parti l'emporta. Les députés partirent sur-le-champ, portant parole pour tout le corps des alliés. Antipater répondit qu'il voulait traiter séparément avec chacune des villes, comptant qu'il en viendrait à bout plus facilement; et il ne se trompait pas : cette réponse rompit la négociation. Il ne se fut pas plus tôt présenté devant les villes des alliés, qu'ils se débandèrent et abandonnèrent lâchement la liberté, chacun ne songeant qu'à son accommodement particulier.

Ce que l'on voit ici confirme bien ce que j'ai dit auparavant de la disposition présente des peuples de la Grèce. Ce ne sont plus ces anciens zélateurs de la liberté, uniquement attentifs au bien public et à la gloire de la nation, qui regardaient le danger de leurs voisins et de leurs alliés comme le leur propre, et qui au premier signal volaient à leur secours. Un redoutable ennemi est aux portes d'Athènes : toutes les républiques de la Grèce sont sans action et sans vigueur; tout le Péloponnèse demeure immobile, et il n'est non plus parlé de Sparte que si elle ne subsistait plus : triste effet de la jalousie des peuples les uns contre les autres, de leur indifférence pour la liberté commune, d'un funeste engourdissement au milieu

des plus grands périls, qui annonce et qui prépare une décadence et une ruine prochaine.

Antipater, profitant de cette désertion, marcha incontinent avec son armée vers Athènes qui se trouvait abandonnée de tous ses alliés, et par conséquent hors d'état de se défendre contre un ennemi puissant et victorieux. Avant qu'il y entrât, Démosthène et tous ceux de son parti, qu'on pouvait regarder comme les derniers des Grecs, et comme les défenseurs d'une liberté mourante, sortirent de la ville; et le peuple, pour se décharger sur eux du reproche de lui avoir déclaré la guerre, et pour gagner ses bonnes graces, les condamna à mort, sur le décret que Démade en dressa. Le lecteur n'a pas oublié que c'est ce même peuple qui venait de rappeler Démosthène par un décret si honorable, et de le recevoir en triomphe. Plut. in Phoc. p. 753-754.

Par un second décret, le même Démade fit ordonner qu'on enverrait à Antipater, qui était pour-lors à Thèbes, des ambassadeurs avec de pleins pouvoirs pour traiter avec lui de la paix; Phocion était à leur tête. Le vainqueur déclara qu'il fallait que les Athéniens s'en remissent entièrement à lui, comme lui-même, lorsqu'il fut assiégé dans la ville de Lamia, s'était entièrement remis de la capitulation à Léosthène leur général.

Phocion alla rapporter cette réponse à Athènes, qui fut obligée d'accepter la condition, quelque dure qu'elle fût. Il s'en retourna donc à Thèbes avec les autres ambassadeurs, auxquels on avait joint Xénocrate, dans l'espérance que la vue seule d'un philosophe si célèbre inspirerait du respect à Antipater, et le forcerait à rendre hommage à sa vertu. C'était bien mal connaître

le cœur humain, et en particulier le caractère violent et cruel d'Antipater, que de se flatter qu'un ennemi à qui l'on faisait une guerre ouverte renoncerait à ses avantages par respect pour la vertu d'un seul homme, et sur la harangue d'un philosophe, lequel apparemment s'était déclaré contre lui. Antipater ne daigna pas le regarder; et, quand il voulut entrer en discours, car il était chargé de porter la parole, il l'interrompit brusquement, et, voyant qu'il continuait, il lui imposa silence; il ne traita pas de la même sorte Phocion. Après qu'il eut parlé, Antipater leur fit réponse « qu'il « était prêt à faire amitié et alliance avec les Athé-« niens à ces conditions : qu'ils lui livreraient Démo-« sthène et Hypéride; qu'ils rétabliraient le gouverne-« ment sur l'ancien pied, où les charges étaient données « aux riches; qu'ils recevraient garnison dans le port « de Munychia [1]; qu'ils paieraient tous les frais de la « guerre, et, outre cela, une grosse amende dont on « conviendrait. » Ainsi, selon Diodore, il n'y eut que ceux qui avaient plus de deux mille dragmes [2] de revenu qui eurent part au gouvernement et droit de suffrage. Antipater, par là, prétendait se rendre maître absolu d'Athènes, sachant bien que les riches, qui possédaient les charges et avaient de grands revenus, seraient beaucoup plus dans sa dépendance qu'une pauvre et vile populace, qui n'avait rien à perdre, et qui n'écoutait que son caprice.

Tous les autres ambassadeurs étaient fort contents de

[1] Εἰς Μουνυχίαν, ne signifie pas dans *le port de Munychie.* Il s'agit de la presqu'île de Munychie qui, entourée de murs, dominait le port du Pirée et les autres ports d'Athènes. — L.

[2] Mille livres. = 1833 fr. — L.

ces conditions, qu'ils regardaient comme fort douces, vu l'état où ils se trouvaient. Xénocrate seul en jugea autrement. *Elles sont très-douces*, dit-il, *pour des esclaves, mais très-dures pour des hommes libres.*

Les Athéniens furent donc obligés de recevoir dans Munychia la garnison macédonienne, qui était commandée par Ménylle, très-honnête homme, et des amis particuliers de Phocion. Elle entra pendant la fête des grands mystères, et le propre jour que l'on mène en procession, de la ville à Éleusine, le dieu Iacchus; triste conjoncture pour les Athéniens, et qui les pénétra de douleur. « Hélas! disaient-ils en comparant les temps « passés à ce qu'ils voyaient, anciennement dans nos « plus grandes adversités les dieux se manifestaient « à nous, pendant cette sainte cérémonie, par des vi- « sions mystiques [1], et par des voix qu'ils faisaient en- « tendre, au grand étonnement de nos ennemis, qui « en étaient effrayés; et aujourd'hui, à la même solen- « nité, les dieux voient tranquillement le plus grand « des malheurs qui pouvaient arriver à la Grèce : « ils voient le plus saint de tous les jours de l'année, « et celui qui nous est le plus agréable, souillé et « marqué par la plus affreuse de toutes les calamités, « qui lui donnera même son nom jusqu'à la fin des « siècles! »

La garnison, commandée par Ménylle, ne fit aucun mal aux habitants; mais il y en eut plus de douze mille qui furent, à cause de leur pauvreté, exclus du gouvernement par un des articles du traité. Une partie de ces malheureux demeura dans Athènes, traînant

[1] Les Athéniens étaient fort superstitieux, et, par cette raison, très-crédules à tout ce qu'on leur disait de leurs dieux.

une triste vie dans l'opprobre et le mépris qu'ils s'étaient justement attiré; car c'était, pour la plupart, des esprits brouillons et mercenaires, sans vertu, sans justice, flattés d'une fausse idée de liberté dont ils ne savaient pas user, et dont ils ne connaissaient ni les bornes, ni les devoirs, ni la fin. Les autres citoyens pauvres, pour éviter cette honte, abandonnèrent la ville, et se retirèrent en Thrace, où Antipater leur assigna une ville et des terres pour leur habitation.

Athen. l. 12, p. 542.

Démétrius de Phalère fut obligé de s'enfuir. Il se retira vers Nicanor, en qui Cassandre, fils d'Antipater, avait beaucoup de confiance, et qu'il fit gouverneur de Munychia après la mort de son père, comme nous le verrons bientôt. Ce Démétrius avait été, non-seulement le disciple, mais l'ami intime du célèbre Théophraste. Sous un aussi savant maître, il perfectionna les talents naturels qu'il avait pour l'éloquence, et se rendit habile dans la philosophie, la politique et l'histoire. Il était fort estimé à Athènes. Il avait commencé à y entrer dans le gouvernement des affaires dès le temps qu'Harpalus s'y était rendu, après s'être déclaré contre Alexandre. Dans le temps dont nous parlons, il fut obligé de sortir d'Athènes, qui le condamna même bientôt après, quoique absent, sous un vain prétexte d'irréligion.

Diog. Laert. in Demetr.

Plut. in Demosth. p. 859, 860.

Tout le poids de la colère d'Antipater tomba principalement sur Démosthène, Hypéride, et quelques autres Athéniens qui les avaient suivis. Quand il sut qu'ils s'étaient dérobés à sa vengeance par la fuite, il envoya après eux des gens pour les reprendre, et mit à leur tête un certain Archias, qui avait joué autrefois des tragédies. Cet Archias, ayant trouvé à Égine

l'orateur Hypéride, Aristonicus de Marathon, et Himérée, frère de Démétrius de Phalère, qui tous trois s'étaient réfugiés dans le temple d'Ajax, les arracha de leur asyle, et les envoya à Antipater, qui était alors à Cléones, où il les fit mourir. On dit même qu'il fit couper la langue à Hypéride.

Le même Archias, ayant appris que Démosthène, retiré dans l'île de Calaurie, s'était rendu suppliant dans le temple de Neptune, y passa sur des esquifs; et, étant descendu à terre avec quelques soldats de Thrace, il alla dans le temple, et fit tous ses efforts pour persuader à Démosthène de venir avec lui vers Antipater, l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Démosthène connaissait trop les hommes pour se fier à sa parole. Il savait que ces ames vénales et vendues à l'iniquité, ces infames ministres d'ordres également injustes et cruels, ne se piquent pas, non plus que leurs maîtres, de sincérité et de vérité. Pour éviter de tomber entre les mains d'un tyran qui aurait exercé sur lui toute sa fureur, il avala du poison qu'il portait toujours sur lui. Ce poison produisit son effet assez promptement. Se sentant affaiblir, il s'avança soutenu sur les bras de quelques domestiques, et tomba mort au pied de l'autel.

Peu de temps après, les Athéniens, pour lui marquer leur estime et leur reconnaissance, lui firent ériger une statue de bronze, et ordonnèrent, par un décret, que d'âge en âge l'aîné de sa famille serait nourri dans le Prytanée aux dépens du public; et au bas de la statue ils firent graver cette inscription, qui était conçue en deux vers élégiaques : *Démosthène, si tu avais eu autant de force que de bon sens, jamais Mars le Macédonien n'aurait triomphé de la Grèce.* Quel cas doit-

on faire du jugement d'un peuple capable de se porter, presque dans le même temps, à des extrémités si opposées; qui condamne aujourd'hui un citoyen à mort, et qui le lendemain le comble d'honneurs et de louanges?

Ce que j'ai dit de Démosthène en plusieurs occasions me dispense ici de faire au long son portrait et son caractère. Il était, non-seulement grand orateur, mais grand homme d'état. Il avait de nobles et de grandes vues, un zèle à toute épreuve pour l'honneur et les intérêts de sa patrie, une haine irréconciliable contre tout ce qui sentait la tyrannie, et un amour de la liberté tel qu'on peut se l'imaginer dans le républicain le plus ennemi qui fût jamais de toute servitude et de toute dépendance. Une sagacité merveilleuse le faisait percer dans l'avenir, et lui montrait les événements futurs et éloignés comme s'ils eussent été présents. Il paraissait informé de tous les desseins de Philippe, comme s'il eût été admis à son conseil; et, si les Athéniens eussent voulu suivre ses avis, jamais ce prince ne serait parvenu à ce degré de puissance qui causa la perte de la Grèce, comme Démosthène l'avait souvent prédit.

Plut. in Demosth. p. 853.

Il connaissait parfaitement Philippe, et était bien éloigné de le louer comme faisaient la plupart des orateurs. Deux ambassadeurs, avec qui il avait été député vers lui, ne cessant, à leur retour, de vanter le roi de Macédoine, et de dire que c'était un prince très-éloquent, très-beau, et très-grand buveur : *Quelle louange*, reprit Démosthène! *la première qualité est d'un rhéteur, la seconde d'une femme, la troisième d'une éponge, mais nulle d'un roi.*

Pour ce qui regarde l'éloquence, on ne peut rien

ajouter à ce qu'en dit Quintilien dans le parallèle qu'il fait de Démosthène et de Cicéron. Après avoir montré que les parties essentielles et les grandes qualités de l'orateur leur sont communes, il marque en particulier la différence qui se trouve entre eux pour le style et l'élocution. « L'un [1], dit-il, est plus précis, « l'autre plus abondant. L'un serre de plus près son « adversaire; l'autre, pour le combattre, se donne plus « de champ. L'un songe toujours à le percer, pour ainsi « dire, par la vivacité de son style; l'autre souvent « l'accable aussi par le poids du discours. Il n'y a rien « à retrancher à l'un, et rien à ajouter à l'autre. On « voit en Démosthène plus de soin et d'étude; en Ci- « céron, plus de naturel et de génie. »

J'ai marqué ailleurs [2] un autre trait de différence entre ces deux grands orateurs, qu'on me permettra de rapporter encore ici. Ce qui caractérise Démosthène plus que tout le reste, et en quoi il n'a point eu d'imitateur, est un oubli si parfait de lui-même, une exactitude si scrupuleuse à ne faire jamais parade d'esprit, un soin si perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cause et point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échappe une expression, un tour, une pensée, qui n'ait pour but simplement que de plaire et de briller. Cette retenue, cette sobriété dans un aussi beau génie qu'était Démosthène, dans des matières si

[1] « In eloquendo est aliqua diversitas. Densior ille, hic copiosior. Ille concludit astrictiùs, hic latiùs pugnat. Ille acumine semper, hic frequenter et pondere. Illi nihil detrahi potest, huic nihil adjici. Curæ plus in illo, in hoc naturæ. » (QUINTIL. lib. 10, cap. 1.)

[2] Dans le *Traité des Études*, en parlant de l'éloquence du barreau.

susceptibles de grace et d'élégance, met le comble à son mérite, et est au-dessus de toutes les louanges.

Cicéron connaissait bien tout le prix de l'éloquence de Démosthène; il en sentait bien toute la force et toute la beauté. Mais, persuadé que l'orateur doit [1], quand il ne s'agit que de choses non essentielles, former son style sur le goût de ceux qui l'écoutent, il ne crut pas que son siècle fût susceptible d'une si rigide exactitude, et il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles et à la délicatesse de ses auditeurs, qui demandaient dans les discours plus d'élégance et plus de grace. Ainsi [2], quoiqu'il ne perdît jamais de vue l'utilité de la cause qu'il plaidait, il donnait pourtant quelque chose à l'agrément; et en cela même il prétendait bien travailler pour l'intérêt de sa partie, et il y travaillait en effet, puisqu'un des plus sûrs moyens de persuader est de plaire : mais il travaillait aussi pour sa propre réputation, et ne s'oubliait pas lui-même.

Plut. in Phoc. p. 754.

La mort de Démosthène et celle d'Hypéride firent regretter aux Athéniens les règnes de Philippe et d'Alexandre, et leur rappelèrent dans l'esprit la magnanimité, la générosité et la clémence que ces deux princes conservèrent même dans leur courroux, tou-

[1] « Semper oratorum eloquentiæ moderatrix fuit auditorum prudentia. Omnes enim qui probari volunt, voluntatem eorum qui audiunt intuentur, ad eamque et ad eorum arbitrium et nutum totos se fingunt et accommodant. » (Cic. *Orat.* n. 24.)

[2] « Quapropter ne illis quidem repugno, qui dandum putant nonnihil esse temporibus atque auribus nitidius aliquid, atque affectatius postulantibus... Atque id fecisse M. Tullium video, ut, quum omnia utilitati, tum partem quamdam delectationi daret : quum et ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. » (Quint. lib. 12, cap. 10.)

jours prêts à pardonner, à remettre les offenses, et à relever leurs ennemis; au lieu qu'Antipater, sous le masque d'un homme privé, sous un vil manteau et sous les apparences d'une vie simple et frugale, affectant de ne prendre aucun titre d'autorité, se montrait en effet un maître dur et impérieux.

Cependant, malgré toute sa dureté, Phocion ne laissa pas d'obtenir de lui par ses prières le rappel de plusieurs bannis. Il y a lieu de croire que Démétrius fut de ce nombre: ce qu'il y a de certain, c'est qu'il eut beaucoup de part aux affaires de la république depuis ce temps-là. Pour ceux que Phocion ne put faire revenir, il leur procura des lieux plus commodes et moins éloignés; car il fit en sorte qu'ils ne fussent pas relégués, comme l'ordre en avait été d'abord expédié, au-delà des monts Cérauniens et du promontoire de Ténare, et privés du doux séjour de la Grèce, mais qu'ils demeurassent dans le Péloponnèse. Qui pourrait s'empêcher ici d'admirer, d'un côté le bon et généreux naturel de Phocion qui emploie son crédit auprès des puissances pour procurer quelques soulagements à des malheureux; et de l'autre, une sorte d'humanité dans un prince qui ne s'en piquait pas néanmoins, mais qui sentait bien qu'il y aurait eu de la dureté d'ajouter encore de nouvelles peines aux incommodités de l'exil?

Du reste, Antipater gouverna avec beaucoup de justice et de douceur ceux qui restèrent dans Athènes, pourvut des premières charges et des principaux emplois ceux qui lui parurent les plus honnêtes gens et les plus vertueux, se contentant d'éloigner de toute magistrature ceux qu'il croyait portés et propres à exciter des troubles. Il savait que ce peuple n'était point ca-

pable de porter ni une servitude ni une liberté entière: ainsi il crut devoir ôter à l'une ce qu'elle aurait eu de trop dur, et à l'autre ce qu'elle avait d'excessif et de licencieux.

Diod. l. 18, pag. 602; et l. 19, p. 701.

Après une campagne si glorieuse, le vainqueur reprit la route de Macédoine pour y faire la cérémonie du mariage de Phila, sa fille, avec Cratère. Cette fête se passa avec la pompe la plus auguste. Phila était une des princesses de son siècle les plus accomplies. Sa beauté faisait la moindre partie de son mérite. L'éclat en était beaucoup relevé par la douceur et la modestie qui brillaient sur son visage, et par un air de bonté et une pente à obliger qui lui gagnaient tous les cœurs. Elle joignait à des qualités si estimables un génie supérieur et une rare prudence, qui la rendaient capable des plus grandes affaires. On dit que, toute jeune qu'elle était, Antipater son père, l'un des plus habiles politiques de son temps, n'entreprenait rien d'important sans la consulter. Elle n'employa le crédit qu'elle eut sur l'esprit de ses deux maris (car, après la mort de Cratère, elle épousa Démétrius, fils d'Antigone), que pour faire du bien aux officiers, ou à leurs filles, ou à leurs sœurs : si elles étaient pauvres, elle leur donnait de quoi se marier; si le malheur voulait qu'on vînt à les calomnier, elle-même s'intéressait à leur justification. Une libéralité si généreuse l'avait rendue toute-puissante auprès des troupes : il n'était point de cabales qu'elle ne dissipât par sa présence, ni de révoltes qu'elle n'assoupît par ses manières.

§ III. *Convoi d'Alexandre; son corps est porté à Alexandrie. Eumène est mis en possession de la Cappadoce par Perdiccas. Ptolémée, Cratère, Antipater, Antigone, se liguent contre l'un et l'autre. Mort de Cratère. Malheureuse expédition de Perdiccas en Égypte; il y est tué.*

Vers ce temps-là se fit le convoi d'Alexandre [1]. Aridée, ayant été chargé, par tous les gouverneurs et par tous les grands du royaume, de la pompe funèbre de ce prince, avait employé deux ans à disposer tout ce qui pouvait la rendre la plus riche et la plus éclatante qu'on eût encore vue. Lorsque toutes choses furent prêtes pour cette lugubre mais superbe cérémonie, l'on donna les ordres pour commencer la marche. Elle fut précédée par un grand nombre de pionniers et d'autres ouvriers, afin de rendre praticables tous les chemins par lesquels on devait passer. An. M. 3683. Av. J.C. 321. Diod. l. 18, p. 608-610.

Après qu'ils eurent été aplanis, on vit partir de Babylone ce magnifique chariot, dont l'invention et le dessin se faisaient autant admirer que les richesses im-

[1] J'aurais souhaité pouvoir m'expliquer, en plusieurs endroits de cette description, d'une manière plus claire et plus intelligible que je n'ai fait : mais cela ne m'a pas été possible, quoique j'aie eu recours aux lumières de personnes plus habiles que moi.

= Depuis Rollin, M. de Caylus a composé un mémoire sur la description du char funéraire d'Alexandre (*Mém. Acad. Insc.* t. XXXI, p. 86 et suiv.). M. Quatremère de Quincy a repris ce travail, dans un nouveau mémoire, où il discute toutes les circonstances de la description donnée par Diodore : ce mémoire est accompagné d'une planche, qui présente la restitution du monument (*Mém. de l'Inst., classe de Littérat. et d'Histoire*, tome IV, p. 315 et suiv.). C'est là qu'il faut chercher la solution souvent complète, toujours probable, des difficultés que présente le texte de l'historien. — L.

menses qu'on y découvrait. Le corps du chariot portait sur deux essieux, qui entraient dans quatre roues faites à la mode de Perse, dont les moyeux et les rayons étaient dorés, et les jantes revêtues de fer. Les extrémités des essieux étaient d'or, représentant des muffles de lions qui mordaient un dard. Le chariot avait quatre timons; et à chaque timon étaient attelés quatre rangs de quatre mulets chacun, en sorte qu'il y avait, pour tirer ce chariot, soixante-quatre mulets. On avait choisi les plus forts et de la plus haute taille. Ils avaient des couronnes d'or et des colliers enrichis de pierres précieuses, avec des sonnettes d'or.

Sur ce chariot s'élevait un pavillon tout d'or, qui avait douze pieds de large sur dix-huit de long, soutenu par des colonnes d'ordre ionique embellies de feuilles d'acanthe. Il était orné, au-dedans, de pierres précieuses disposées en forme d'écailles. Tout autour régnait une frange d'or en réseau, dont les filets avaient un doigt d'épaisseur, où étaient attachées de grosses sonnettes, qui se faisaient entendre de fort loin.

Dans la décoration du dehors on voyait quatre bas-reliefs.

Le premier représentait Alexandre assis dans un char et tenant à sa main un sceptre superbe, environné, d'un côté, d'une troupe de Macédoniens armés, et, de l'autre, d'une pareille troupe de Persans armés à leur manière. Devant eux marchaient les écuyers du roi.

Dans le second on voyait des éléphants harnachés de toutes pièces, portant, sur le devant, des Indiens, et, sur le derrière, des Macédoniens, armés comme dans un jour d'action.

Dans le troisième étaient représentés des escadrons de cavalerie en ordre de bataille.

Le quatrième montrait des vaisseaux tout prêts à combattre.

A l'entrée de ce pavillon étaient des lions d'or qui semblaient la garder.

Aux quatre coins étaient posées des statues d'or massif, représentant des Victoires avec des trophées d'armes à la main.

Sous le pavillon on avait placé un trône d'or, d'une figure quarrée, orné de têtes d'animaux[1], qui avaient autour du cou des cercles d'or d'un pied et demi de largeur, d'où pendaient des couronnes brillantes des plus vives couleurs, telles qu'on en portait dans les pompes sacrées.

Au pied de ce trône était posé le cercueil d'Alexandre, tout d'or, et travaillé au marteau. On l'avait rempli à demi d'aromates et de parfums, tant afin qu'il exhalât une bonne odeur, que pour la conservation du cadavre. Il y avait sur ce cercueil une étoffe de pourpre brochée d'or.

Entre le trône et le cercueil étaient les armes du prince, telles qu'il les portait pendant sa vie.

Le pavillon, en dehors, était aussi couvert d'une étoffe de pourpre à fleurs d'or. Le haut était terminé par une très-grande couronne d'or, composée comme de branches d'olivier. Le soleil, qui dardait ses rayons

[1] Le mot grec τραγέλαφος désigne une espèce de cerf qui a de la barbe au menton comme les boucs.

= Saumaise en parle dans ses *Exercitationes Plinianæ* (p. 162); mais il est assez vraisemblable que ce mot désigne un de ces animaux fantastiques que l'imagination des artistes avait créés, tels que les chevaux ailés, les griffons, les sphinx, etc. — L.

sur cette couronne, joint au mouvement du chariot, la faisait briller d'une lumière étincelante et semblable à celle des éclairs.

On conçoit aisément que dans une longue marche le mouvement d'un chariot aussi chargé que celui-ci devait être sujet à de grands inconvénients. Afin donc que le pavillon et tous ses accompagnements, soit que le chariot descendît ou qu'il montât, demeurassent toujours dans la même situation, malgré l'inégalité des lieux et les violentes secousses qui en étaient inséparables, du milieu de chacun des deux essieux s'élevait un axe qui soutenait le milieu du pavillon et tenait toute la machine en état.

Après le chariot marchaient les gendarmes, tous armés et superbement vêtus.

On ne saurait croire combien cette cérémonie attira de monde, tant par le profond respect que l'on avait pour la mémoire d'Alexandre que par la magnificence de cette pompe funèbre qui n'avait point encore eu son égale dans le monde.

AElian. l. 12, cap. 64.

Il avait couru une prédiction que l'endroit où serait enterré Alexandre deviendrait le plus heureux et le plus florissant de toute la terre. Les gouverneurs se disputaient l'un à l'autre un corps qui devait porter avec lui un si beau privilége. Perdiccas, par amour pour la patrie, voulait qu'on le portât à Ége en Macédoine, sépulture ordinaire de ses rois. On proposa encore d'autres lieux. L'Égypte l'emporta. Ptolémée, qui avait des obligations si essentielles et si récentes au roi de Macédoine, voulant signaler sa reconnaissance, partit avec une nombreuse escorte des troupes les plus lestes qu'il eût pour aller au-devant du convoi,

et s'avança jusqu'en Syrie. L'ayant joint, il empêcha qu'on ne le portât au temple de Jupiter Ammon, comme on en avait dessein. Le corps fut déposé d'abord dans la ville de Memphis, et de là conduit à Alexandrie. Ptolémée lui construisit un temple magnifique, et lui rendit tous les honneurs que l'antiquité païenne avait coutume de rendre aux demi-dieux et aux héros.

Freinshémius, dans ses suppléments de Tite-Live, rapporte, d'après Léon l'Africain [1], que le tombeau d'Alexandre-le-Grand subsistait encore du temps de cet auteur, et qu'il était révéré par les mahométans comme le tombeau, non-seulement d'un roi illustre, mais d'un grand prophète. Lib. 133.

Dans le partage qui s'était fait des divers gouvernements de l'empire d'Alexandre, Eumène avait eu pour son département la Cappadoce et la Paphlagonie qui confine à la mer du Pont; et il était expressément porté par le traité, que Léonat et Antigone, avec une grosse armée, y conduiraient Eumène, pour l'établir satrape de cette contrée, et pour en chasser le roi Ariarathe. Cette résolution prise en commun d'envoyer ainsi, dans les divers départements, des troupes et d'habiles capitaines, était l'effet d'une politique très- Plut. in Eumen. p. 584. Diod. l. 18, p. 599.

[1] Cet auteur vivait dans le 15[e] siècle.

= Léon l'Africain (t. II, l. VIII, p. 677, ed. Elzevir.) désigne, sous le nom de tombeau d'Alexandre, un sarcophage de brèche verte, tout couvert d'hiéroglyphes, sculptés avec une délicatesse infinie. Ce sarcophage était déposé dans la mosquée de Saint-Athanase; et tous les habitants d'Alexandrie le regardaient comme le tombeau du fondateur de leur ville. Il est maintenant dans le museum britannique, à Londres. M. Clarke pense que ce sarcophage, un des plus admirables morceaux de l'antiquité égyptienne, a renfermé en effet le corps d'Alexandre. (*Tomb of Alexander; Cambridge*, 1805.) — L.

judicieuse, afin que toutes les provinces conquises restassent sous la domination des Macédoniens, et que les peuples, se voyant sans maîtres, ne songeassent point à se remettre dans leur première liberté, et ne s'apprissent point les uns aux autres à secouer le nouveau joug des Grecs.

Mais ni Léonat ni Antigone ne se mirent pas beaucoup en peine d'exécuter cet article du traité; et, songeant chacun à leur intérêt et à leur agrandissement particulier, ils prirent d'autres mesures. Eumène, ainsi abandonné par ceux qui devaient l'établir dans son gouvernement, partit avec tout son équipage, qui consistait en trois cents chevaux et deux cents de ses domestiques bien armés, et avec toutes ses richesses, qui étaient environ cinq mille talents[1] qu'il avait en or; et il se retira auprès de Perdiccas. Il en fut très-bien reçu, eut beaucoup de crédit auprès de lui, et entra dans tous ses conseils. En effet, Eumène était un homme ferme, et la meilleure tête de tous les capitaines d'Alexandre.

Peu de temps après, il fut mené en Cappadoce avec une grosse armée que Perdiccas voulut commander en personne. Ariarathe s'était préparé à faire une bonne défense. Il avait trente mille hommes de pied, et une nombreuse cavalerie. Perdiccas le battit, le fit prisonnier, extermina toute sa famille, et mit Eumène en possession de son gouvernement. Il voulait, par cet exemple de sévérité, intimider les peuples, et arrêter les séditions : conduite très-sage, et absolument nécessaire dans la conjoncture d'un nouveau gouvernement,

[1] Quinze millions. = 27,500,000 francs. — L.

où tout fermente dans un état, et où tout est prêt à se soulever. Ensuite il s'avança pour châtier Isaure et Larande, villes de Pisidie, qui avaient massacré leurs gouverneurs, et s'étaient révoltées. La dernière de ces villes périt d'une manière bien étrange. Comme elle se voyait hors d'état de résister, et qu'elle n'espérait aucun quartier du vainqueur, ses habitants, ayant enfermé dans leurs maisons leurs femmes, leurs enfants, leurs pères et mères et tout ce qu'ils avaient d'or et d'argent, y mirent le feu, et, après avoir combattu comme des lions, se jetèrent eux-mêmes dans les flammes. La ville fut livrée au pillage; les soldats, ayant éteint le feu, y firent un grand butin, car elle était remplie de richesses. Diod. p. 605.

De là Perdiccas se rendit en Cilicie, et y passa l'hiver. Pendant le séjour qu'il y fit, il forma le dessein de répudier Nicée, fille d'Antipater, qu'il avait épousée dans un temps où il croyait ce mariage utile pour ses vues. Mais, depuis que la régence de l'empire lui avait donné un crédit supérieur et fait naître de plus hautes espérances, il se tourna d'un autre côté, et songea à épouser Cléopatre, sœur d'Alexandre-le-Grand. Elle avait été mariée à Alexandre, roi d'Épire; et, ayant perdu son mari dans les guerres d'Italie, elle ne s'était point remariée. Elle était alors à Sardes en Lydie. Perdiccas y envoya Eumène lui en faire la proposition, et tâcher de la gagner. Cette alliance avec une sœur d'Alexandre, fille du même père et de la même mère, et fort chérie des Macédoniens, lui ouvrait le chemin à l'empire par la faveur des Macédoniens, qu'elle devait naturellement lui procurer. Id. p. 606-609.

Antigone démêla son dessein, et entrevit que sa perte

était un des articles sur lesquels on comptait pour y réussir. Aussitôt il passa en Grèce, alla trouver Antipater et Cratère, qui étaient alors occupés à faire la guerre aux Étoliens, et leur découvrit tout le plan de Perdiccas. Ils s'accommodèrent aussitôt avec les Étoliens, et marchèrent du côté de l'Hellespont pour observer les mouvements de leur nouvel ennemi. Et, afin de fortifier leur parti, ils engagèrent dans leurs intérêts Ptolémée, gouverneur d'Égypte.

Cratère, un des plus distingués d'entre les capitaines d'Alexandre, était le plus aimé et le plus estimé des Macédoniens. Alexandre, un peu avant que de mourir, l'avait chargé de conduire en Macédoine les dix mille vétérans qu'il y renvoyait à cause de leur âge, de leurs blessures, ou de quelques autres infirmités qui les rendaient incapables de servir; et il lui avait donné en même temps la charge de vice-roi de Macédoine à la place d'Antipater, qu'il rappelait auprès de lui à Babylone. Après la mort d'Alexandre, la Grèce, la Macédoine et l'Épire ayant été données à lui et à Antipater conjointement, ils les gouvernaient ensemble; et de son côté Cratère fit toujours ce que doit faire un bon et fidèle associé, sur-tout dans cette guerre où la découverte des desseins de Perdiccas les mit dans la nécessité d'entrer.

Perdiccas renvoya Eumène dans sa province, non-seulement pour y mettre tout en bon état, mais aussi en particulier pour avoir l'œil sur les mouvements de Néoptolème, gouverneur d'Arménie, son plus proche voisin, que Perdiccas soupçonnait; et l'on verra que ses soupçons n'étaient pas sans fondement.

Ce Néoptolème était un homme plein d'un sot or-

gueil, et que les vaines espérances dont il se repaissait avaient rendu d'une fierté insupportable. Eumène tâchait de le ramener par la raison et par la douceur; et, voyant que la phalange des Macédoniens, commandée par Néoptolème, était devenue très-audacieuse et très-insolente, il travailla à assembler un corps de cavalerie qui pût la tenir en respect et lui résister. Pour cet effet, il donna toutes sortes d'immunités et d'exemptions de tous impôts à ceux du pays qui étaient en état de monter à cheval. Il acheta lui-même grand nombre de chevaux, qu'il donna à ceux de sa cour auxquels il se fiait le plus; releva leur courage par les honneurs et par les dons qu'il leur faisait; les dressa et les accoutuma au travail et à la fatigue par des revues, des exercices et des mouvements continuels. On fut fort surpris de voir qu'en si peu de temps il eût assemblé plus de six mille chevaux en état de bien servir.

Plut. in Eumene, p.585.

Au printemps, Perdiccas, ayant fait filer toutes ses troupes vers la Cappadoce, tint conseil avec ses amis sur les opérations de la guerre qu'il entreprenait. Le sujet de la délibération était de savoir s'il fallait aller d'abord en Macédoine contre Antipater et Cratère, ou en Égypte contre Ptolémée. Ce dernier parti l'emporta. Il fut arrêté, en même temps, qu'Eumène, avec une partie de l'armée, demeurerait pour garder les provinces d'Asie contre Antipater et Cratère. Et, afin de le mieux engager à servir la cause commune, Perdiccas ajouta à son gouvernement les provinces de Carie, de Lycie et de Phrygie. Il le déclara aussi généralissime de toutes les troupes qui étaient dans la Cappadoce et dans l'Arménie, avec ordre à tous les gouverneurs de lui obéir. Après cela, Perdiccas prit

An. M. 3683.
Av. J.C. 321.

la route d'Égypte, par Damas et par la Palestine. Il mena aussi les deux rois mineurs dans cette expédition, pour couvrir ses desseins de l'autorité royale.

Plut. in Eumene, p. 585-587. Diod. l. 18, p. 610-613.

Eumène n'oublia rien pour avoir une bonne armée à opposer à Antipater et à Cratère, qui avaient déja passé l'Hellespont et marchaient à lui. Ils essayèrent d'abord toutes sortes de voies pour le détacher du parti où il était engagé, et lui promirent d'ajouter de nouvelles provinces à celles qu'il avait déja. Mais il était trop ferme pour se laisser ébranler et pour manquer de parole à Perdiccas [1]. Ils réussirent mieux auprès d'Alcétas et de Néoptolème. Ils engagèrent le premier, quoique frère de Perdiccas, à demeurer neutre; et l'autre, à se déclarer pour eux. Eumène chargea celui-ci au passage, le battit, et lui enleva même tout son bagage. Il dut cette victoire à sa cavalerie, qu'il avait formée avec tant de soin. Néoptolème se sauva avec trois cents chevaux, et joignit Antipater et Cratère; le reste de ses troupes prit parti dans celles d'Eumène.

Antipater entra en Cilicie dans le dessein de passer en Égypte, et de secourir Ptolémée si ses affaires le demandaient. Il détacha Cratère et Néoptolème avec le reste de l'armée contre Eumène, qui était en Cappadoce. Il s'y donna un combat considérable, dont Eumène dut le succès à une sage et industrieuse précaution qu'il prit, que Plutarque regarde avec raison comme le chef-d'œuvre d'un grand capitaine. La réputation de Cratère était très-grande; et, depuis la mort

[1] « Quem (Perdiccam) etsi infirmum videbat, quòd unus omnibus resistere cogebatur; amicum non deseruit, neque salutis quàm fidei fuit cupidior. » (Corn. Nep. in *Eum.* cap. 3.)

d'Alexandre, la plupart des Macédoniens le desiraient pour leur chef, se souvenant que, pour l'amour d'eux et pour soutenir leurs intérêts, il avait encouru la disgrace du prince. Néoptolème l'avait flatté que, dès qu'il se montrerait, tous les Macédoniens du parti opposé se rangeraient sous ses drapeaux. Eumène lui-même le craignait extrêmement. Mais, pour éviter ce malheur, qui aurait entraîné sa ruine, il fit si bien garder les avenues et les passages, que son armée ignora absolument contre qui on la menait, ayant fait courir le bruit que c'était seulement Néoptolème qui revenait l'attaquer. Dans l'ordonnance de la bataille, il n'opposa à Cratère aucun Macédonien, et défendit, sous de grandes peines, de recevoir de la part des ennemis aucun héraut, pour quelque raison que ce pût être.

Cornel. Nep. cap. 3 et 4.

Le premier choc fut très-rude. Les lances volèrent bientôt en éclats, et on en vint aux épées. Cratère ne fit point de déshonneur à Alexandre dans ce dernier jour, car il tua plusieurs ennemis de sa main, et renversa plusieurs fois tout ce qui osa lui faire tête. Enfin, blessé par un Thrace qui le prit en flanc, il tomba de son cheval. Toute la cavalerie ennemie passa sur lui sans le reconnaître; ce ne fut qu'à la fin qu'on sut qui il était, lorsqu'il rendait les derniers soupirs. A l'autre aile, Néoptolème et Eumène, qui se haïssaient tous deux personnellement, en étant venus aux mains, et leurs chevaux s'étant heurtés l'un contre l'autre, ils se prirent corps à corps, et, leurs chevaux s'étant dérobés de dessous eux, ils tombèrent tous deux par terre. Là, comme des athlètes acharnés l'un contre l'autre, ils se battirent long-temps avec une espèce de fureur et de rage,

jusqu'à ce qu'enfin Néoptolème reçut le coup mortel et expira.

Eumène alors, étant remonté à cheval, poussa à son aile gauche, où il croyait que les ennemis tenaient encore ferme. Là, ayant appris que Cratère avait été tué, il courut à l'endroit où il était, et le trouva qui expirait. Il ne put refuser des larmes à la mort d'un ancien ami, qu'il avait toujours estimé et considéré. Il lui fit rendre les derniers honneurs avec toute la magnificence possible, et fit porter ses os en Macédoine pour être remis à sa femme et à ses enfants. Il gagna cette seconde bataille dix jours après la première.

Diod. l. 18, p 613–616. Plut. in Eumen. p. 587. Cornel. Nep. cap. 5.

Perdiccas était cependant entré en Égypte, et y faisait la guerre à Ptolémée, mais avec un succès bien différent. Ptolémée, depuis qu'il avait le gouvernement de l'Égypte, s'était conduit avec tant de justice et de bonté, qu'il avait gagné le cœur de tous les Égyptiens. Une infinité de gens, charmés de la douceur d'un gouvernement si sage, étaient venus de la Grèce, et d'autres endroits, se ranger sous ses ordres. Ce double avantage le rendait très-puissant. L'armée même de Perdiccas avait tant d'estime et de penchant pour Ptolémée, qu'elle n'allait qu'à regret contre lui, et que plusieurs désertaient tous les jours pour aller se joindre à ses troupes. Tout cela fit échouer le dessein de Perdiccas. Il y perdit même la vie. Ayant malheureusement voulu faire passer à son armée un bras du Nil qui faisait une île près de Memphis, et ayant perdu à ce passage deux mille hommes, dont la moitié se noya et l'autre fut dévorée par les crocodiles, les Macédoniens, mécontents jusqu'à la fureur de se voir exposés si mal à propos, se soulevèrent contre lui. Cent des

principaux officiers, dont Python était le plus connu, l'abandonnèrent. Il fut égorgé dans sa tente avec la plupart de ses amis et de ses confidents.

Deux jours après, on reçut la nouvelle de la victoire d'Eumène. Sans doute que, si on l'eût sue deux jours plus tôt, elle aurait arrêté ce soulèvement et prévenu la révolution dont il fut suivi bientôt après, et qui fut si favorable à Ptolémée, à Antipater, et à tout leur parti.

§ IV. *La régence est donnée à Antipater. Eumène assiégé par Antigone dans Nora. Siége et prise de Jérusalem par Ptolémée. Démade mis à mort par Cassandre. Antipater, en mourant, nomme Polysperchon régent à sa place. Celui-ci rappelle Olympias. Antigone devenu fort puissant.*

Dès le lendemain de la mort de Perdiccas, Ptolémée passa le Nil, et entra dans le camp des Macédoniens. Il y justifia si bien sa conduite, qu'ils se déclarèrent tous en sa faveur. Quand on reçut la nouvelle de la mort de Cratère, il sut si habilement profiter de leur affliction et de leur colère, qu'il leur fit faire un décret par lequel Eumène et cinquante autres du même parti furent déclarés ennemis de l'état macédonien; et ce décret autorisait Antipater et Antigone à leur faire la guerre. Quoique ce prince vît un penchant général à lui donner la régence vacante par la mort de Perdiccas, il n'eut garde de prendre ce parti. Il voyait clairement que les pupilles n'avaient qu'un vain titre, précaire et sans réalité; qu'ils ne pourraient jamais

Diod. l. 18, p. 616-619.

soutenir le poids de ce vaste empire, ni réunir sous leur autorité tant de gouverneurs accoutumés à l'indépendance : que, par l'inclination et l'intérêt des officiers, tout tendait à un démembrement inévitable; que tout ce qu'il pourrait acquérir en attendant tournerait au profit des pupilles : qu'en paraissant occuper le premier rang, il ne posséderait en effet rien de fixe, de solide et de propre; qu'après le temps de la régence expiré, il se trouverait sans gouvernement, sans établissement réel, sans armée, sans appui ni retraite, pendant que tous ses collègues se verraient dans une possession tranquille des plus riches provinces, et profiteraient seuls des conquêtes communes. Préférant donc à ce nouveau titre le poste qu'il avait, comme moins hasardeux et moins exposé à l'envie, il fit tomber le choix sur Python et sur Aridée.

Le premier avait commandé avec distinction dans toutes les guerres d'Alexandre. Il avait suivi le parti de Perdiccas jusqu'à la méchante manœuvre qu'il lui vit faire au passage du Nil, qui le lui fit abandonner pour s'attacher à Ptolémée.

Pour Aridée, il n'est parlé de lui dans l'histoire qu'à la mort d'Alexandre, où il paraît chargé du soin de ses funérailles; et nous avons vu comment, après deux ans de préparatifs, il s'était acquitté de cette triste mais honorable fonction.

Cet honneur de la tutelle ne leur dura pas longtemps. Eurydice, femme du roi Aridée, qu'on n'appellera plus désormais que *Philippe*, voulant se mêler de toutes les affaires, et les Macédoniens l'ayant soutenue dans ses prétentions, les deux régents furent si

dégoûtés de leur emploi, que, quand ils eurent ramené l'armée à Triparadis en Syrie, ils s'en démirent volontairement, et il fut donné à Antipater seul.

Aussitôt qu'il s'en vit revêtu, il fit un nouveau partage des provinces de l'empire, dans lequel il donnait l'exclusion à tous ceux qui avaient été du parti de Perdiccas et d'Eumène, et rétablissait tous ceux de l'autre qui avaient été dépossédés. Dans cette nouvelle division de l'empire, Séleucus, à qui le commandement de la cavalerie donnait, comme je l'ai déja dit, une grande autorité, eut le gouvernement de Babylone, et devint dans la suite le plus puissant des successeurs d'Alexandre. Python eut le gouvernement de la Médie : mais Atropate, qui en était gouverneur, se maintint dans une partie du pays, et s'en fit roi, sans vouloir reconnaître l'autorité des Macédoniens; et cette partie de la Médie fut désormais appelée *la Médie atropatène*. Les affaires étant ainsi réglées, Antipater envoya Antigone contre Eumène, et retourna en Macédoine : il laissa son fils Cassandre, en qualité de général de la cavalerie, auprès d'Antigone, pour être informé de toutes ses démarches.

Strab. l. 11 pag. 523.

Iaddus, le grand-prêtre des Juifs, mourut cette année; et Onias, son fils, lui succéda. Le pontificat de ce dernier dura vingt et un ans. Je fais ici cette remarque, parce que dans la suite l'histoire des Juifs se trouvera fort mêlée avec celle des successeurs d'Alexandre.

An. M 3683. Av. J.C. 321. Joseph. Antiq. l. 11, cap. 8.

Antigone se mit de bonne heure en campagne contre Eumène. Il se donna un combat à Orcynium en Cappadoce. Eumène y fut battu, et y perdit huit mille hommes. Ce fut par la trahison d'Apollonide, un des

An. M. 3684. Av. J.C. 320. Diod. l. 18, p. 619-621. Plut. in Eum. p. 588-590.

Cornel. Nep. in Eumene, cap. 5.

principaux officiers de sa cavalerie, qui, gagné par Antigone, passa, au milieu du combat, dans le parti de l'ennemi. Le traître en fut bientôt puni; car Eumène le prit et le fit pendre sur-le-champ.

Il aurait pu, dans une occasion qui suivit de près la perte de cette bataille, se saisir des bagages d'Antigone, s'emparer de toutes ses richesses, faire un grand nombre de prisonniers; et sa petite troupe dévorait déja des yeux un butin si considérable : mais, soit crainte qu'une si riche proie n'amollît le cœur de ses soldats, contraints alors d'errer çà et là; soit considération pour Antigone, qui autrefois avait été lié avec lui d'une amitié particulière, il fit donner avis sous main au commandant du danger qu'il courait; et quand il fit mine d'attaquer les bagages, ils étaient en sûreté.

Eumène, depuis sa défaite, fut obligé, pour se sauver, de changer presque continuellement de retraite : et l'on admirait la tranquillité et la constance qu'il faisait paraître dans cette vie errante et fugitive à laquelle il était réduit; car, dit Plutarque, il n'y a que l'adversité qui mette la grandeur d'ame dans tout son jour, et qui fasse véritablement connaître ce que sont et ce que valent les hommes, au lieu que souvent la prospérité couvre d'un voile apparent de grandeur leur petitesse réelle et leur peu de mérite. Eumène enfin, après avoir congédié presque tout ce qui lui restait de troupes, se renferma avec cinq cents hommes, déterminés à périr avec lui, dans le château de Nora, situé sur les frontières de la Cappadoce et de la Lycaonie, et qui était extrêmement fortifié; et il y soutint un siége d'un an.

Il s'aperçut bientôt que rien n'incommodait tant sa garnison que le petit espace qu'elle occupait, renfermée dans de petites maisons serrées, et dans un terrain qui n'avait pas plus de deux cents toises de circuit, où l'on ne pouvait ni se promener ni faire le moindre exercice, et où leurs chevaux, ne pouvant presque se remuer, devenaient pesants et incapables de servir. Pour remédier à cet inconvénient, voici ce qu'il imagina : de la plus grande maison du lieu, et qui n'avait en tout que quatorze coudées (vingt et un pieds), il en fit comme une salle d'exercice qu'il donna aux hommes, leur commandant de s'y promener d'abord tout doucement, et de doubler ensuite le pas peu-à-peu, et enfin de faire les mouvements les plus violents. Et pour les chevaux, il les suspendait les uns après les autres avec des sangles qu'il leur mettait au poitrail et qu'il passait dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie; ensuite, par le moyen de quelques poulies, il les élevait en l'air de manière qu'ils n'étaient appuyés que sur les pieds de derrière, et que des pieds de devant ils pouvaient à peine toucher la terre du bout de la pince. Dans cet état, les palefreniers leur donnant de grands coups de fouet ces chevaux se tourmentaient si fort, et se donnaient de si violentes agitations pour appuyer à plein leurs pieds de devant, qu'ils étaient tout couverts de sueur et d'écume. Après cet exercice, très-propre à les fortifier, à les tenir en haleine, et à leur rendre les membres souples et dispos, on leur donnait leur orge bien mondé et pilé, afin qu'ils pussent le digérer plus promptement et avec moins de peine. L'habileté d'un

bon général s'étend à tout, et paraît jusque dans les moindres choses.

An. M. 3685. Av. J.C. 319.

Le siége, ou plutôt le blocus de Nora, n'empêcha pas Antigone de faire une expédition en Pisidie contre Alcétas et Attale. Le dernier fut fait prisonnier dans un combat, et l'autre tué par trahison dans une place où il s'était retiré.

Diod. p. 621, 622.

Pendant que ceci se passait en Asie, Ptolémée, voyant de quelle conséquence étaient la Syrie, la Phénicie et la Judée, soit pour couvrir l'Égypte, soit pour attaquer par ce côté-là l'île de Cypre, sur laquelle il avait des vues, résolut de se rendre maître de ces provinces, qui avaient pour gouverneur Laomédon [1]. Il envoya Nicanor en Syrie avec une armée de terre, pendant qu'il allait lui-même avec la flotte attaquer les côtes. Nicanor battit Laomédon, le fit prisonnier, et se rendit maître de tout le dedans du pays. Ptolémée eut un pareil avantage sur la côte; de sorte qu'il se vit maître absolu de ces provinces. Un si rapide succès alarma les princes qui lui étaient alliés : mais Antipater se trouva trop éloigné, étant alors en Macédoine, et Antigone trop occupé contre Eumène pour s'opposer à cet agrandissement de Ptolémée, qui leur causait beaucoup de jalousie.

Joseph. Antiq. l. 12, cap. 1.

Après la défaite de Laomédon, les Juifs furent les seuls qui firent quelque résistance. Ils sentaient, comme ils le devaient, l'obligation du serment qu'ils avaient prêté à leur gouverneur, et ils étaient résolus à lui demeurer fidèles. Ptolémée entra en Judée, et

[1] Ce Laomédon avait obtenu le gouvernement de la Syrie, dans le dernier partage fait par Antipater. — L.

forma le siége de Jérusalem. La place était si forte par sa situation avantageuse et par les ouvrages de l'art, qu'elle aurait tenu long-temps contre lui, sans la religieuse crainte qu'avaient alors les Juifs de violer la loi s'ils se défendaient le jour du sabbat. Ptolémée ne fut pas long-temps à s'en apercevoir; et, pour profiter d'un si grand avantage qu'ils lui donnaient, il choisit ce jour-là pour faire donner un assaut général. Personne n'osant se défendre, il n'eut pas de peine à emporter la place.

Il traita d'abord Jérusalem et la Judée assez durement, car il en emmena plus de cent mille habitants captifs en Égypte. Dans la suite, considérant la fermeté avec laquelle ils avaient gardé, et dans l'occasion présente et dans beaucoup d'autres, la fidélité qu'ils avaient jurée à leurs princes et à leurs gouverneurs, il les en trouva d'autant plus dignes de sa confiance. Il en choisit trente mille des plus distingués et des plus propres pour le service, et leur donna la garde des places les plus importantes de ses états.

Vers ce même temps, Antipater tomba malade en Macédoine. Les Athéniens souffraient avec peine la garnison qu'il avait laissée dans leur ville, et ils avaient souvent pressé Phocion d'aller à sa cour solliciter le renvoi de cette garnison. Il s'en était toujours défendu, soit qu'il désespérât d'y réussir, soit qu'il crût que le peuple, pour se contenir dans le devoir, avait besoin d'être tenu en bride par la crainte que cette garnison lui inspirait. Démade ne se montra pas si difficile : il se chargea avec joie de la commission, et partit aussitôt avec son fils pour la Macédoine; il ne pouvait pas y arriver dans une conjoncture plus triste pour lui.

Diod. l. 18, p. 625, 626. Plut. in Phoc. pag. 755.

Antipater, comme je l'ai déja dit, était attaqué d'une violente maladie ; et Cassandre son fils, maître absolu des affaires, venait d'intercepter une lettre que ce même Démade écrivait à Antigone dans l'Asie pour le presser de venir promptement se rendre maître de la Grèce et de la Macédoine, *qui ne tenaient plus*, disait-il, *qu'à un filet, et encore à un filet vieux et pourri*, en se moquant ainsi d'Antipater. Dès que Cassandre les vit arriver à sa cour, il les fit arrêter l'un et l'autre : et, prenant d'abord le fils, il l'égorgea sous les yeux de son père, et si près de lui, que le sang rejaillit sur ses habits et qu'il en fut tout ensanglanté ; ensuite, après lui avoir reproché son ingratitude et sa perfidie, et l'avoir accablé d'injures, il le tua aussi lui-même sur le corps de son fils. On ne peut s'empêcher de détester une cruauté aussi barbare que celle-là ; mais on n'est guère porté à plaindre un scélérat comme Démade, qui avait dicté le décret par lequel Démosthène et Hypéride étaient condamnés à mort.

Antipater mourut de sa maladie. En mourant, il pensa à pourvoir aux deux grandes places qu'il occupait ; et, quoique Cassandre son fils les souhaitât fort et s'attendît à les remplir, il nomma Polysperchon régent du royaume et gouverneur de Macédoine (c'était le plus ancien des capitaines d'Alexandre qui restaient), et se contenta de lui associer Cassandre.

Je ne sais s'il y a rien de plus grand ni de plus estimable que le trait que je viens de rapporter en peu de mots ; il n'y a rien certainement de plus rare, et l'histoire en fournit peu d'exemples. Il s'agissait de donner un gouverneur à la Macédoine, et un régent à

l'empire. Antipater, qui connaissait l'importance de ces deux places, crut que son honneur et sa propre gloire, mais plus encore que cela, l'intérêt de l'état et la conservation de la monarchie macédonienne, demandaient qu'il nommât un homme d'autorité, et respectable par son âge, par son expérience, par ses services. Il avait un fils qui ne manquait pas de mérite. Qu'il est rare et difficile, mais qu'il est beau de ne chercher dans un tel choix que le plus digne et le plus capable de bien servir le public, d'étouffer la voix de la nature, et d'être sourd à toutes ses remontrances; de ne se laisser point séduire ni aveugler par l'amour paternel, et de demeurer assez maître de son discernement pour rendre justice à un mérite étranger, pour le préférer hautement à celui d'un fils, et pour sacrifier au bien de l'état tous les intérêts de sa maison! L'histoire a conservé une parole de l'empereur Galba, qui lui fera honneur dans tous les siècles : *Auguste* [1], dit-il, *s'est choisi un successeur dans sa famille, et moi dans tout l'empire.*

Cassandre fut étrangement outré du sanglant affront qu'il prétendait lui avoir été fait par ce choix. Il pensait en cela comme la plupart des hommes, qui sont en possession de regarder les charges comme héréditaires; qui se comptent pour tout, et l'état pour rien; qui n'examinent pas ce que ces charges exigent, et s'ils ont de quoi les remplir, mais si elles conviennent à leur fortune. Cassandre, ne pouvant digérer que son père lui eût préféré un étranger, cabala pour se faire un parti contre le nouveau régent. Il s'assura

[1] « Augustus in domo successorem quæsivit : ego, in republica. » (TAC. *Hist.* lib. 1, cap. 15.)

de toutes les places qu'il put dans son gouvernement, tant en Grèce qu'en Macédoine, et il ne se proposait rien moins que de le déposséder de tout.

Diod. l. 18, pag. 630. Pour cet effet, il tâcha d'engager dans son parti Ptolémée et Antigone, qui tous deux y entrèrent par les mêmes vues et par les mêmes motifs. Ils avaient également intérêt de détruire ce nouveau régent et d'abolir avec lui la régence même, qui les tenait en brassière; qui les avertissait continuellement de leur dépendance; qui leur reprochait tacitement d'aspirer à la souveraineté; qui faisait toujours vivre les droits des deux pupilles; qui laissait l'état de ces gouverneurs incertain, et qui leur faisait craindre sans cesse d'être un jour renversés : tous deux crurent pouvoir aisément réussir dans leurs projets, si les Macédoniens étaient occupés chez eux à une guerre civile.

Antigone se trouvait, par la mort d'Antipater, le plus puissant de tous les capitaines qu'Alexandre avait laissés. Il avait une autorité absolue sur toutes les provinces de l'Asie Mineure, avec le titre de généralissime, et une armée de soixante et dix mille hommes et de trente éléphants, à laquelle il n'y avait alors, dans l'empire, aucune puissance capable de résister; il n'est pas surprenant qu'avec cette supériorité il formât le dessein d'engloutir la monarchie tout entière. Pour y réussir, il commença par faire une réforme dans tous les gouvernements des provinces de sa dépendance, déplaçant tous ceux dont il se défiait, et y mettant ses créatures. Il ôta ainsi à Aridée le gouvernement de la petite Phrygie et de l'Hellespont, et à Clitus celui de la Lydie.

Polysperchon, de son côté, ne négligea rien de ce

qui était nécessaire pour fortifier son parti. Il songea à rappeler Olympias, qui, sous la régence d'Antipater, s'était retirée en Épire; et lui offrit de partager avec elle l'autorité. Cette princesse envoya un courrier à Eumène pour le consulter sur la proposition qu'on lui faisait : il lui conseilla d'attendre quelque temps pour voir le train que prendraient les affaires ; que, si elle se déterminait à retourner en Macédoine, il lui recommandait sur-tout d'oublier les injures qu'elle prétendait avoir reçues, de ne point gouverner avec hauteur, et de ne faire sentir aux autres son autorité que par des bienfaits et non par de mauvais traitements : du reste, il lui promit pour elle et pour la famille royale un inviolable attachement. Olympias ne suivit en rien de si sages conseils : elle se hâta de partir pour la Macédoine; et, quand elle y fut arrivée, elle ne prit conseil que de sa passion et du violent desir qu'elle avait de dominer et de se venger.

Diod. l. 18, p. 626-634. Corn. Nep. in Eumene, cap. 6.

Polysperchon, qui avait beaucoup d'ennemis sur les bras, travailla à s'assurer de la Grèce, dont il prévoyait que Cassandre tâcherait de se rendre maître. Il prit aussi des mesures par rapport aux autres parties de l'empire, comme je le marquerai dans la suite.

Pour s'attacher les peuples de la Grèce, il fit un décret par lequel il rappelait les exilés, et rétablissait toutes les villes dans leur ancienne liberté et dans tous leurs droits. Il écrivit en particulier aux Athéniens des lettres qui portaient que le roi leur rendait leur démocratie et leur ancien gouvernement, par lequel tous les Athéniens, sans distinction, étaient admis aux charges. C'était un piége qu'il tendait à Phocion : car, voulant se rendre maître de la ville d'Athènes, comme

Diod. ibid. p. 631, 632.

cela parut bientôt après, il désespéra d'en venir à bout s'il ne trouvait moyen de faire chasser Phocion, qui avait favorisé et introduit l'oligarchie sous Antipater; or il ne doutait pas qu'il ne fût chassé, dès que ceux qu'il avait exclus du gouvernement seraient rétablis dans leurs anciens droits.

§ V. *Phocion condamné à mort par les Athéniens. Cassandre se rend maître d'Athènes. Il y établit Démétrius de Phalère pour gouverner la république : sagesse de son gouvernement. Eumène sort de Nora. Différentes expéditions d'Antigone, de Séleucus, de Ptolémée, et d'autres chefs contre lui. Olympias fait mourir Aridée; elle-même est mise à mort par ordre de Cassandre. Guerre de celui-ci contre Polysperchon. Rétablissement de Thèbes. Eumène est trahi par ses troupes, livré à Antigone, et mis à mort.*

Diod. l. 18, p. 638-642. Plut. in Phoc. p. 755-759.

Cassandre, avant que la nouvelle de la mort d'Antipater fût arrivée à Athènes, y avait envoyé Nicanor pour succéder à Ményle dans la garde de la forteresse de Munychia, et bientôt après il s'était rendu maître du Pirée. Phocion, qui comptait sur la probité et sur la fidélité de Nicanor, en quoi il se trompait, avait de grandes liaisons avec lui et de fréquentes conversations, et c'est ce qui le rendit plus suspect que jamais au peuple.

Dans ce moment arriva Alexandre, fils de Polysperchon, qui venait avec une grosse armée sous prétexte de secourir la ville contre Nicanor, mais en effet pour tâcher de s'en saisir lui-même, s'il lui était possible,

en profitant de la division où elle était. Il s'y tint une assemblée tumultueuse, dans laquelle Phocion fut déposé de sa charge de général; Démétrius de Phalère, et d'autres citoyens, qui appréhendaient le même sort, prirent promptement le parti de sortir de la ville. Phocion, qui avait la douleur de se voir accusé de trahison, se réfugia vers Polysperchon, qui le renvoya au jugement du peuple. On convoqua sur-le-champ l'assemblée, dont on n'exclut ni esclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie; ce qui était contre toutes les règles. Phocion et les autres prisonniers furent présentés au peuple. Les plus gens de bien, à ce spectacle, baissèrent la vue, et, se couvrant la tête, versèrent des larmes en abondance. Quelqu'un ayant eu le courage de demander qu'on fît sortir de l'assemblée les esclaves et les étrangers, la populace s'y opposa, et se mit à crier qu'il fallait plutôt lapider ces partisans de l'oligarchie, ces ennemis du peuple. Phocion entreprit plusieurs fois de plaider sa cause et de se défendre, mais inutilement; il fut toujours interrompu. C'était la coutume à Athènes, que l'accusé déclarât, avant le jugement, de quelle peine il se trouvait digne. Phocion dit, à haute voix, qu'il se condamnait lui-même à la mort, mais demanda qu'on épargnât les autres. On fut aussitôt aux suffrages, et d'une commune voix on les condamna tous à perdre la vie, et ils furent conduits au cachot. Démétrius de Phalère et quelques autres, quoique absents, furent enveloppés dans la même condamnation. Les compagnons de Phocion, attendris par les lamentations de leurs parents et de leurs amis, qui venaient les embrasser dans les rues et leur dire les derniers adieux, marchaient en déplorant avec lar-

mes leur malheureuse destinée; mais Phocion avait le même visage et la même contenance que lorsqu'il sortait de l'assemblée pour aller commander les armées, et que les Athéniens en foule l'accompagnaient chez lui par honneur au milieu des louanges et des acclamations.

Un homme du peuple, plus insolent que les autres, vint par-devant, et lui cracha au visage. Phocion ne fit que se tourner vers les magistrats, et leur dit: *Quelqu'un ne veut-il point empêcher cet homme de commettre des choses si indignes?* Quand il fut arrivé à la prison, quelqu'un de ses amis lui ayant demandé s'il avait quelque chose à mander à son fils : *Oui, certes*, dit-il; *c'est de ne point se souvenir de l'injustice des Athéniens.* Après ces paroles, il prit la ciguë et mourut.

C'était le jour d'une procession publique. En passant devant la prison, les uns ôtèrent leurs couronnes de dessus leurs têtes; les autres, jetant les yeux sur les portes de cette prison, fondirent en larmes; et tous ceux à qui il restait quelque sentiment d'humanité et de religion, et qui n'avaient pas l'ame entièrement corrompue et aveuglée par la colère ou par l'envie, trouvèrent que c'était une grande inhumanité, et en même temps une grande impiété à la ville, de n'avoir pu s'abstenir de faire mourir dans une fête si solennelle un citoyen si généralement estimé, qu'on l'avait surnommé [1], par admiration pour ses rares vertus, Corn. Nep. *l'homme de bien.*

Punir les plus grandes vertus comme des forfaits [2],

[1] « Ob integritatem vitæ bonus est appellatus. »

[2] « Quid obest quin publica dementia sit existimanda, summo con-

et payer les services les plus importants par les traitements les plus cruels, c'est un crime condamnable en tout lieu, mais sur-tout à Athènes où il y avait action contre les ingrats. Les réglements de son sage législateur subsistaient encore, mais pour la condamnation de ses citoyens, et pour montrer combien leurs mœurs étaient changées.

Les ennemis de Phocion, non contents du supplice qu'ils lui avaient fait souffrir, et trouvant qu'il manquait encore quelque chose à leur triomphe, firent ordonner par le peuple que son corps serait porté hors du territoire de l'Attique, et qu'aucun des Athéniens ne donnerait du feu pour honorer d'un bûcher ses funérailles. On lui rendit ces derniers devoirs sur les terres de Mégare. Une dame du pays, qui assista par hasard à ses funérailles avec ses servantes, lui éleva dans le même endroit un cénotaphe, c'est-à-dire un tombeau vide, sur lequel elle fit les effusions accoutumées; et mettant dans sa robe les os, qu'elle recueillit avec grand soin, elle les porta la nuit dans sa maison, et les enterra sous son foyer en lui adressant ces paroles: *Cher et sacré foyer, je te confie et je mets en dépôt dans ton sein ces précieux restes d'un homme de bien. Conserve-les fidèlement pour les rendre un jour au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront devenus plus sages.*

Quoique plusieurs autres jugements irréguliers, tu-

sensu maximas virtutes quasi gravissima delicta punire, beneficiaque injuriis rependere? Quod quum ubique, tùm præcipuè Athenis intolerabile videri debet, in qua urbe adversùs ingratos actio constituta est... Quantam ergo reprehensionem merentur, qui quum æquissima jura, sed iniquissima haberent ingenia, moribus suis, quàm legibus, uti maluerunt?» (VAL. MAX. lib. 5, cap. 3.)

multueux, injustes, cruels, rendus à Athènes en différents temps contre de vertueux citoyens, dussent peut-être nous avoir préparés à celui dont je parle, on est cependant toujours surpris de voir qu'un peuple entier, dont il reste dans l'esprit, après tant de belles actions, une grande et noble idée, soit capable d'une si étrange perversité; mais il faut se souvenir que désormais c'est la lie d'une vile populace, sans honneur, sans probité, sans règle, qui domine à Athènes. Ce n'est point sans fondement que Platon et Plutarque pensent que le peuple, lorsqu'il n'a point de guides ou qu'il ne les écoute plus, qu'il est sans mors et sans frein qui le retiennent, et qu'il est entièrement livré à ses caprices et à ses emportements, doit être regardé comme un monstre aveugle, furieux, intraitable, sanguinaire, prêt à passer en un moment aux extrémités les plus funestes et les plus opposées, et mille fois plus à craindre que les plus cruels tyrans. Que pouvait-on attendre d'un tel tribunal? Quand on est déterminé à ne suivre que sa passion, à ne garder aucune formalité, à violer ouvertement toutes les règles, le plus homme de bien, le plus juste, le plus innocent, succombe toujours sous les efforts d'une cabale ennemie et dominante. Socrate l'avait éprouvé. Près de cent ans après, Phocion est traité de la même sorte.

C'est un des plus grands hommes que la Grèce ait portés, et qui avait réuni en sa personne plus de sortes de mérites. Élevé dans l'école de Platon et de Xénocrate, il forma ses mœurs sur le plus parfait modèle de la vertu païenne, et y conforma toujours ses actions.

Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit le dés-

intéressement; l'extrême pauvreté où il mourut après tant de commandements en est la preuve. Que d'occasions de s'enrichir à un général toujours à la tête des armées, contre des ennemis riches et opulents, souvent dans des contrées abondantes, et qui semblaient inviter au pillage! Il aurait trouvé de la bassesse à revenir de ses campagnes chargé d'autre chose que de la gloire de ses belles actions, et des bénédictions dont le comblaient les peuples et les pays qu'il avait épargnés.

Phocion, avec toute sa sévérité, qui le rendait en quelque manière intraitable quand il s'agissait des intérêts de la république, était dans le fond si doux et si humain, que ses ennemis même le trouvaient toujours disposé à les secourir. On aurait dit qu'il y avait en lui un double homme, composé de qualités toutes différentes, et en apparence tout-à-fait opposées : l'homme public, armé de force, de fermeté, de zèle, quelquefois même d'une vive indignation et d'une sorte de roideur, inflexible pour maintenir la discipline dans toute sa vigueur; l'homme privé, plein de douceur, d'affabilité, de condescendance, de patience, et orné de toutes les vertus qui rendent le commerce de la vie agréable. Ce n'est pas un petit mérite, sur-tout pour un homme de guerre, de joindre ensemble ces deux personnages de telle sorte, que ni la sévérité nécessaire au bon ordre ne dégénère en dureté qui attire la haine, ni la douceur et l'indulgence en mollesse et relâchement qui attire le mépris.

On l'a fort loué d'avoir corrigé l'usage moderne de son pays, qui faisait de la guerre et de la politique deux professions séparées, et d'avoir repris la manière de

gouverner d'Aristide et de Périclès, en réunissant en lui ces deux talents.

Persuadé que l'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'état, sur-tout dans un gouvernement républicain, il s'y exerça avec soin et avec un grand succès : la sienne était concise, solide, pleine de force et de sens, et ne s'écartant jamais du but. Il regardait comme indigne d'un homme d'état d'employer un style mordant et satirique, et ne répondait à ceux qui en employaient un pareil contre lui que par le
Plut. de ger. Rep. p. 810. silence et la patience. Un orateur l'ayant interrompu pour lui dire fôrce injures, il le laissa parler tant qu'il voulut, puis reprit son discours froidement comme s'il n'eût rien entendu.

C'est une chose bien glorieuse pour Phocion d'avoir été élu quarante-cinq fois général par un peuple qu'il songeait peu à ménager, et, ce qui est remarquable, d'avoir été élu toujours absent, sans l'avoir jamais demandé ni sollicité. Sa femme comprit bien quelle gloire c'était pour lui. Un jour qu'une dame considérable d'Ionie, qui l'était venue voir et qui logeait chez elle, lui montrait avec faste et complaisance ses bijoux d'or, ses pierreries, ses bracelets, elle lui dit d'un ton modeste : *Pour moi, mon seul ornement, c'est Phocion, qui, depuis vingt ans, est toujours élu général des Athéniens.*

Sa vie réglée et frugale ne contribua pas peu à lui procurer une vieillesse saine et robuste. Agé de plus de quatre-vingts ans, il commandait encore les armées, et soutenait toutes les fatigues de la guerre comme un jeune officier.

Un des grands principes de la politique de Phocion,

c'est que la paix doit être le but de tout gouvernement sage; et, dans cette vue, il s'opposait à toutes les guerres ou imprudentes, ou sans nécessité. Il craignait même les plus justes et les plus nécessaires, parce que toute guerre affaiblit et épuise un état, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires; et qu'avec quelquaes vantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversements de fortune.

Jamais les vues domestiques ne balancèrent dans son esprit celles de l'intérêt public. Il refusa constamment de solliciter et d'agir en faveur de son gendre Chariclès, appelé en justice pour rendre compte des sommes qu'il avait reçues d'Harpalus, et il lui dit alors ce beau mot : *Je t'ai fait mon gendre, mais pour choses bonnes et honnêtes*. Il faut avouer que les hommes de ce caractère paraissent bien incommodes et bien insupportables dans le commerce de la vie. Toujours pleins de difficultés quand on leur propose quelque affaire [1], ils ne savent point rendre service de bonne grace. Il faut toujours examiner avec eux si ce qu'on leur demande est juste ou ne l'est pas. Les amis et les parents n'ont pas plus de pouvoir sur eux que les inconnus et les étrangers. Ils opposent presque toujours ou leur conscience, ou certains devoirs, à une ancienne connaissance, à la parenté, à l'avantage de leur famille. Voilà jusqu'à quelle délicatesse Phocion portait la probité païenne.

[1] « Hæc prima lex in amicitia sanciatur, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati. Turpis enim excusatio est, et minimè accipienda, quum in cæteris peccatis, tùm si quis contra rempublicam se amici causâ fecisse fateatur. » (Cic. *de Amicit.* n. 40.)

On pourrait lui appliquer avec justice ce que Tacite dit d'un célèbre Romain; c'est Helvidius Priscus. Doué d'un solide génie comme lui [1], Phocion s'adonna d'abord à la philosophie, non pour couvrir son oisiveté du titre magnifique de sage, mais pour entrer dans le maniement des affaires avec plus de force et de résolution contre les accidents imprévus. Il suivait l'opinion de ceux qui ne reconnaissent d'autre bien ni d'autre mal que la vertu et le vice, et qui mettent tout ce qui est hors de nous, biens, puissance, noblesse, au rang des choses indifférentes. Bon ami, bon mari, bon sénateur, bon citoyen, il remplissait également tous les devoirs de la vie civile; ferme dans le bien jusqu'à une sorte de roideur, et méprisant la mort aussi-bien que les richesses.

Voilà une partie des grandes qualités de Phocion, qui aurait mérité une plus heureuse fin. Sa mort y mit le comble et le sceau. La constance, la douceur, l'oubli des injures, qu'il y fit paraître, sont au-dessus de toutes ses autres louanges, et en relèvent infiniment l'éclat, d'autant plus que désormais nous ne verrons plus rien de pareil dans la Grèce.

Sa patrie, aveugle et ingrate, ne reconnut que quelque temps après sa mort la faute qu'elle avait commise. Les Athéniens lui élevèrent une statue de bronze, et enterrèrent honorablement ses os aux dépens du pu-

[1] « Ingenium illustre altioribus studiis juvenis admodùm dedit : non ut nomine magnifico segne otium velaret, sed quò, firmior adversùs fortuita, rempublicam capesseret. Doctores sapientiæ secutus est, qui sola bona quæ honesta, mala tantùm quæ turpia, potentiam, nobilitatem, cæteraque extra animum, neque bonis neque malis adnumerant.... Civis, senator, maritus, amicus, cunctis vitæ officiis æquabilis, opum contemptor, rectè pervicax, constans adversùs metus. » (TAC. *Hist.* lib. 4, cap. 5.)

blic; et ses accusateurs subirent la juste peine qu'ils méritaient. Mais les juges eux-mêmes n'en méritaient-ils pas une plus grande? Ils punissent dans les autres leur propre crime, et s'en croient quittes pour une statue de bronze: prêts à commettre de nouveau la même injustice contre d'autres aussi innocents, qu'ils condamnent pendant leur vie, et qu'ils ne s'avisent d'absoudre qu'après leur mort.

Cassandre ne manqua pas de profiter du trouble qui était dans Athènes, et entra dans le Pirée avec une flotte de trente-cinq vaisseaux que lui avait donnée Antigone. Les Athéniens, voyant qu'ils n'avaient aucun secours à espérer, ordonnèrent, d'un commun consentement, qu'on enverrait à Cassandre des députés pour savoir à quelles conditions on pourrait faire la paix. On convint, de part et d'autre, que les Athéniens demeureraient maîtres de la ville, des terres, de leurs revenus et des vaisseaux. Quant à la citadelle, il fut réglé qu'elle resterait au pouvoir de Cassandre jusqu'à ce qu'il eût terminé la guerre avec les rois. Et par rapport aux affaires de la république, il fut résolu que ceux qui posséderaient dix mines de revenu, qui font mille dragmes[1], auraient part au gouvernement; ce qui était la moitié moins que lorsque Antipater se rendit maître d'Athènes. Enfin les Athéniens permirent à Cassandre de choisir un citoyen tel qu'il lui plairait pour gouverner la république. Démétrius de Phalère fut choisi pour remplir cette dignité, sur la fin de la troisième année de la 115e olympiade. Et c'est du commencement de l'année suivante, qu'il faut compter

Diod. l. 18, pag. 642.

[1] 500 livres. = 916 fr. — L.

les dix ans de gouvernement que Diodore et Diogène donnent à Démétrius.

Strab. l. 9, pag. 398. Diog. Laert. in Demetr.

Il gouverna la république en paix, et agit avec ses concitoyens d'une manière pleine de douceur et d'humanité. Les historiens conviennent qu'elle ne fut jamais mieux conduite que sous Cassandre. Le caractère de ce prince paraissait porté à la tyrannie; mais les Athéniens ne s'en ressentirent point. Quoique Démétrius, qu'il avait donné pour chef à la république, eût une espèce d'autorité souveraine, non-seulement il n'abolit point la démocratie, mais même il la rétablit. Il agissait de telle façon, qu'on ne s'apercevait point qu'il fût le maître. Comme il réunissait dans sa personne l'homme d'état et l'homme de lettres, son éloquence douce et persuasive fit voir la vérité de ce qu'il disait souvent, que le discours avait autant de force dans le gouvernement que les armes dans la guerre. Son habileté dans la politique n'éclata pas moins; car il tira la philosophie spéculative de l'ombre et de l'inaction des écoles[1], et sut la produire au grand jour et la familiariser avec les affaires les plus tumultueuses; en sorte qu'il n'était pas facile de trouver quelqu'un qui eût excellé comme lui, et dans l'art du gouvernement, et dans l'étude des sciences.

Ce fut pendant ces dix années de gouvernement, qu'il acquit cette réputation qui l'a fait regarder comme un de ces grands hommes qu'Athènes a produits. Il augmenta les revenus de la république, et il embellit

[1] « Mirabiliter doctrinam ex umbraculis eruditorum otioque, non modò in solem atque pulverem, sed in ipsum discrimen aciemque perduxit. Qui utrâque re excelleret, ut et doctrinæ studiis, et regendâ civitate princeps esset, quis facilè præter hunc inveniri potest? » (Cic. *de Leg.* lib. 3, n. 15.)

la ville d'Athènes d'édifices. Il s'appliqua à diminuer le luxe et les dépenses qui n'étaient que pour le faste. Ainsi il désapprouvait celles qu'on faisait pour les théâtres [1], les portiques et les nouveaux temples. Il blâmait ouvertement Périclès d'avoir employé une prodigieuse somme d'argent aux magnifiques portiques du temple de Pallas, qu'on appelait *Propylæa*. Mais, dans les fêtes publiques que l'antiquité avait consacrées, ou lorsqu'à l'occasion de quelques cérémonies saintes le peuple voulait faire de la dépense, alors il lui permettait d'user de sa liberté et de ses richesses.

Plut. in Præcept. Reip. ger. p. 818.

La dépense était excessive à la mort des grands, et la somptuosité et la magnificence des sépulcres égalaient celles qui furent en usage à Rome du temps de Cicéron. Démétrius fit une loi pour abolir cet abus passé en coutume. Il imposa des peines contre ceux qui y contreviendraient, et ordonna que les cérémonies lugubres des funérailles se feraient la nuit. Il fut défendu de mettre aucun ornement aux tombeaux, si ce n'était une colonne haute de trois coudées, ou une simple table, *mensam*; et il commit un magistrat en particulier pour faire observer cette loi.

Cic. de Leg lib. 2, n. 63-66.

Il fit aussi des lois pour régler les mœurs. Il voulait que les jeunes gens eussent à la maison du respect pour leurs parents, dans la ville pour ceux qu'ils rencontraient, et pour eux-mêmes lorsqu'ils étaient seuls.

Diog. Laert.

Les pauvres citoyens furent encore l'objet de ses attentions. Il y avait alors à Athènes quelques descen-

Plut. in Vita Arist. p. 535.

[1] « Theatra, porticus, nova templa, verecundiùs reprehendo propter Pompeium : sed doctissimi improbant.... ut Phalereus Demetrius, qui Periclem, principem Græciæ, vituperabat quòd tantam pecuniam in præclara illa propylea conjecerit. » (Cic. *de Offic.* lib. 2, n. 60.)

dants d'Aristide, ce général athénien qui, après avoir possédé les plus grandes charges de la république et gouverné long-temps les finances, mourut si pauvre, qu'il fallut que le public payât les frais de ses funérailles. Démétrius prit soin de ses descendants, qui étaient pauvres, et leur assigna par jour une certaine somme pour leur subsistance.

AElian. l. 3, cap. 17.

Ce fut ainsi, dit Élien, que se passa le temps du gouvernement de Démétrius de Phalère, jusqu'à ce que l'envie, si naturelle aux Athéniens, l'obligea de sortir d'Athènes, comme nous le dirons dans la suite.

Le témoignage avantageux que les auteurs les plus estimés dans l'antiquité rendent, non-seulement à ses rares talents et à son habileté dans le gouvernement, mais à la sagesse de sa conduite et à sa vertu, est une pleine réfutation de tout ce qu'Athénée, sur le rapport de l'historien Duris, dit de ses déréglements; et confirme la conjecture de M. Bonamy, qui croit que Duris ou Athénée ont mis sur le compte de Démétrius de Phalère ce qui ne convient qu'à Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, à qui Élien attribue précisément les mêmes choses qu'Athénée cite de Duris. On peut voir la dissertation de M. Bonamy, dont j'ai fait un grand usage.

Mém. de l'ac. des Bell.-Lettr. t. 8. Athen. l. 6, pag. 272.

Pendant la 115[e] olympiade, Démétrius de Phalère fit faire le dénombrement des habitants de l'Attique. On trouva vingt et un mille citoyens [1], dix mille étrangers [2], et quarante mille domestiques [3].

Diod. l. 18, p. 642-646.

Je reviens à Polysperchon. Dès qu'il eut appris que

[1] Ἀθηναίους.

[2] Μετοίκους.

[3] Οἰκέτας. Le texte porte μυριάδας τεσσαράκοντα, *quadraginta myriadas*. Ce qui signifie *quatre cent mille;* c'est visiblement une faute:

Cassandre s'était rendu maître d'Athènes, il ne tarda pas à l'y venir assiéger. Mais, comme le siége traînait en longueur, y ayant laissé une partie de son armée, il passa avec l'autre dans le Péloponnèse pour forcer la ville de Mégalopolis à se rendre. Elle fit une longue et vigoureuse résistance, qui obligea Polysperchon de tourner ses soins et ses forces ailleurs, où des besoins plus pressants l'appelaient. Il envoya Clitus vers l'Hellespont pour empêcher les troupes ennemies de passer d'Asie en Europe. Nicanor partit aussitôt du port d'Athènes, alla l'attaquer, et fut vaincu près de Byzance.

Mais Antigone étant survenu à propos répara avantageusement cette perte, battit Clitus, prit sa flotte entière, excepté le vaisseau que montait Clitus, qui eut bien de la peine à se sauver.

La plus grande difficulté et le plus grand embarras pour Antigone était de venir à bout d'Eumène, dont la valeur, la sagesse, et la science dans l'art militaire, lui étaient plus formidables que tout le reste, quoiqu'il le tînt bloqué et assiégé depuis un an dans le château de Nora. Il voulut donc essayer une seconde fois de l'engager dans ses intérêts, car il l'avait déja tenté avant que de former ce siége. Il chargea de cette commission Jérôme de Cardie, son compatriote, fameux historien [1] de ce temps-là, qui eut ordre de lui faire des ouvertures d'accommodement. Eumène conduisit cette négociation avec tant de dextérité et d'a- Plut. in Eumen. p. 590.

il faut lire sans doute τέσσαρας, *quatuor myriadas*, *quarante mille*. = Rollin a déja fait cette observation; et nous avons montré que la correction est inutile (*suprà*, t. IV, p. 271). Le mot οἰκέται, qu'il traduit par *domestiques*, signifie *esclaves*. —L.

[1] Il avait fait l'histoire de ceux qui avaient partagé entre eux les états d'Alexandre, et de leurs successeurs.

dresse, qu'il se délivra du siége dans le temps qu'il était réduit aux abois, sans s'engager à rien de ce qu'Antigone prétendait; car, au lieu que, dans ce qu'Eumène devait jurer en conséquence de cet accommodement, Antigone avait mis qu'il s'engagerait à avoir pour amis et pour ennemis ceux qui le seraient d'Antigone, il changea cet article, et jura qu'il aurait pour amis et pour ennemis tous ceux qui le seraient d'Olympias et des rois, aussi-bien que d'Antigone. Il consentit que les Macédoniens qui étaient au siége décidassent laquelle des deux formules était la meilleure. Les Macédoniens suivirent le penchant qu'ils avaient pour la famille royale, et se déclarèrent sans balancer pour la formule d'Eumène. Il la jura, et on leva aussitôt le siége.

Quand Antigone apprit comment l'affaire s'était terminée, il en fut si mécontent, qu'il ne voulut pas ratifier le traité, et donna ordre de recommencer incessamment le siége. Ces ordres arrivèrent trop tard; car Eumène, dès qu'il avait vu les troupes ennemies retirées de devant la place, l'avait quittée; et, avec les cinq cents hommes qui lui restaient, il s'était sauvé dans la Cappadoce, où il s'assembla bientôt auprès de lui deux mille de ses vieux soldats. Il y fit tous les préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre, qu'il vit bien qu'on allait recommencer contre lui.

La révolte d'Antigone contre les rois ayant éclaté, le régent Polysperchon envoya à Eumène, au nom des rois, une commission qui le déclarait capitaine-général de l'Asie Mineure; et des ordres à Teutame et à Antigène, colonels des argyraspides, de le joindre, et de servir sous lui contre Antigone. On expédia aussi

les ordres nécessaires à tous ceux qui avaient la garde des trésors des rois, de lui payer, argent comptant, cinq cents talents [1] pour rétablir ses propres affaires, et de lui fournir toutes les sommes dont il aurait besoin pour les frais de la guerre. Olympias accompagna tout cela de ses lettres, de même teneur que les ordres du régent.

Eumène sentit bien que tous ces honneurs accumulés sur la tête d'un étranger ne manqueraient pas d'exciter contre lui une terrible envie, et de le rendre odieux aux Macédoniens. Cependant sans eux il ne pouvait rien, et le bien du service même demandait qu'il fît tous ses efforts pour les gagner. Il commença par refuser les sommes qu'on lui avait accordées pour son propre usage, ajoutant qu'il n'en avait pas besoin, parce qu'il ne songeait en particulier à aucun établissement pour lui, ni à aucune entreprise. Il s'étudia à traiter tout le monde, officiers et soldats même, avec bonté et douceur, pour éteindre, s'il se pouvait, ou du moins pour amortir par des manières honnêtes et prévenantes, une jalousie à laquelle sa qualité d'étranger donnait un prétexte plausible, quoiqu'il tâchât de ne point se l'attirer par lui-même.

An. M. 3686. Av. J.C. 318. Diod. l. 18, pag. 635, 636, et 663 Plut. in Eum. p. 591-593. Corn. Nep. cap. 7.

Mais un obstacle encore plus invincible, ce semble, le tenait en échec, et lui causait de cruelles inquiétudes. Antigène et Teutame, qui commandaient les Argyraspides, croyaient que c'était déshonorer la nation que de se soumettre à un étranger, et ils refusaient d'aller tenir le conseil chez lui. De son côté, il ne pouvait, sans déroger aux droits de sa place, leur céder sur ce point, et consentir à sa dégradation. Une fiction ingé-

[1] Cinq cent mille écus. = 2,750,000 fr. — L.

nieuse le tira d'embarras; et il appela à son secours la religion, ou plutôt la superstition, motif puissant sur les esprits et qui a presque toujours son effet. Il leur dit « qu'Alexandre, revêtu de ses habits royaux, s'était « apparu à lui pendant son sommeil, et qu'il lui avait « montré une tente magnifiquement parée, dans la« quelle il y avait un trône, et qu'il lui avait déclaré « que, tant qu'ils tiendraient le conseil dans cette tente « pour y délibérer de leurs affaires, il y serait présent; « qu'assis sur ce trône il donnerait ses ordres à ses ca« pitaines, et qu'il les conduirait dans tous leurs des« seins et dans toutes leurs entreprises, pourvu qu'ils « s'adressassent toujours à lui. » Il n'en fallut pas davantage. Le profond respect pour la mémoire du prince entraîna tous les esprits. Il fut arrêté sur-le-champ « Qu'on dresserait une tente magnifique; qu'on y élé« verait un trône, lequel serait appelé *le trône d'A« lexandre;* qu'on y placerait son diadême, sa cou« ronne, son sceptre et ses armes; que tous les matins « tous les chefs s'y rendraient pour lui offrir des sacri« fices; qu'ils tiendraient le conseil près de ce trône, « et qu'on recevrait les ordres au nom du roi, comme « vivant encore et prenant soin de son royaume. » Il apaisa les disputes par ce moyen, qui accommodait tout le monde. Personne n'était mis au-dessus des autres : chaque prétendant demeurait dans tous ses droits, jusqu'à ce que de nouveaux événements en décidassent d'une manière plus positive.

Diod. l. 18, p. 636-638. Comme l'argent ne manquait point à Eumène, il eut bientôt levé un corps de troupes assez considérable, et au printemps il eut une armée de vingt mille hommes. Il n'en fallait pas davantage, avec Eumène

à leur tête, pour jeter la terreur parmi ses ennemis. Ptolémée vint par mer sur les côtes de la Cilicie, et employa toutes sortes de moyens pour lui débaucher les argyraspides. Antigone, de son côté, faisait les mêmes tentatives par les émissaires qu'il avait dans son camp. Mais ni l'un ni l'autre ne purent alors y réussir : tant Eumène avait su gagner les esprits, et tant on avait pris confiance en lui.

Il mena ces troupes si affectionnées dans la Syrie et dans la Phénicie, pour reprendre ces provinces, que Ptolémée avait enlevées avec la dernière injustice. La marine de Phénicie, jointe avec ce que le régent avait déja de vaisseaux, les eût rendu maîtres absolus de la mer; et ils eussent pu s'envoyer réciproquement les secours nécessaires. S'il eût pu réussir dans ce dessein, c'eût été un coup de partie; mais la flotte de Polysperschon ayant été entièrement détruite par la faute de Clitus, qui la commandait, ce malheur fit échouer son projet. Antigone, qui l'avait battu, aussitôt après cette victoire marcha par terre pour accabler Eumène avec une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne. Eumène se retira prudemment, traversa la Célésyrie, passa l'Euphrate, et vint prendre des quartiers d'hiver à Carres, en Mésopotamie.

Pendant le séjour qu'il y fit, il envoya vers Python, gouverneur de Médie, et vers Séleucus, qui l'était de Babylone, pour les presser de se joindre à lui contre Antigone, et leur fit montrer les ordres des rois qui le leur commandaient. Ils répondirent qu'ils étaient prêts à assister les rois; mais que, pour ce qui le regardait, ils ne voulaient rien avoir à démêler avec un homme qui avait été déclaré ennemi public par les

Diod. l. 19, p. 660, 661.

Macédoniens. Ce n'était là qu'un prétexte. Un motif bien plus puissant les faisait agir ainsi. S'ils avaient reconnu l'autorité d'Eumène, et qu'ils lui eussent obéi en se rendant auprès de lui et en lui soumettant leurs forces, ils auraient reconnu le pouvoir souverain du régent et de ceux qui étaient les maîtres de ces rois pupilles, et qui se servaient de leur nom pour étendre leur propre puissance; et, par une conséquence nécessaire, Python et Séleucus auraient avoué qu'ils ne tenaient leurs gouvernements que de ces rois, et qu'ils pouvaient en être dépouillés selon leur bon plaisir et sur le premier ordre. Or, c'était renverser d'un seul coup toutes leurs prétentions ambitieuses.

Presque tous les officiers d'Alexandre, qui, après sa mort, avaient partagé entre eux les gouvernements de l'empire, pensaient, chacun en particulier, à se rendre souverains dans le département qui leur était échu. C'est pour cela qu'ils avaient choisi un imbécille et un enfant, à qui ils donnèrent le titre de souverain, afin d'avoir le temps, sous un gouvernement si faible, de laisser affermir leurs usurpations. Toutes ces mesures eussent été rompues, s'ils eussent laissé prendre à Eumène un ascendant sur eux et un air de supériorité jusqu'à leur donner des ordres. Il le faisait, à la vérité, au nom des rois : mais c'est ce qu'ils voulaient éviter, et ce qui lui attira tant d'ennemis et tant de traverses; outre qu'ils craignaient le mérite et le génie supérieur d'Eumène, capable des plus grandes et des plus difficiles entreprises. Il est certain que de tous les capitaines d'Alexandre c'était le plus sage, le plus vaillant, le plus ferme dans ses résolutions, et le plus fidèle à tous ses engagements; car jamais on ne l'a

vu manquer à aucun, quoique les autres ne gardassent pas avec la même fidélité la foi qu'ils lui avaient donnée.

Au printemps Eumène marcha du côté de Babylone. Il pensa perdre son armée dans cette marche par un stratagême de Séleucus. Elle était campée dans une plaine près de l'Euphrate. Séleucus, en faisant couper les digues de ce fleuve, inonda toute la campagne d'alentour. Eumène fit tant de diligence, qu'il gagna une éminence avec ses troupes : et le lendemain il trouva le moyen de faire une saignée à l'inondation, qui fit écouler l'eau; de manière qu'il en sortit, presque sans aucune perte.

Alors Séleucus fut obligé de faire une trêve avec lui, et de lui permettre de passer paisiblement sur les terres de sa province pour se rendre à Suse, où il alla mettre ses troupes dans des quartiers de rafraîchissement, pendant qu'il faisait solliciter de tous côtés les gouverneurs des provinces de la haute Asie de lui envoyer du secours : il leur avait auparavant notifié les ordres des rois. Ceux qu'il avait chargés de cette commission les trouvèrent tous assemblés à l'issue d'une guerre qu'ils avaient faite de concert contre Python, gouverneur de Médie, et qu'ils venaient de terminer. Ce Python, faisant dans la haute Asie précisément la même chose qu'Antigone dans la basse, avait fait mourir Philotas et s'était emparé de son gouvernement. Il en allait faire autant à tout le reste, si l'on ne s'y fût opposé par cette ligue que l'intérêt commun fit faire contre lui. Peuceste, gouverneur de la province de Perse, fut celui à qui l'on donna le

Diod. l. 19, p. 662-664. Plut. in Eumene, p. 591.

commandement en chef. Il battit Python, le chassa de la Médie, et l'obligea à aller à Babylone implorer la protection de Séleucus. Les confédérés étaient encore tous au camp après cette victoire, quand la députation d'Eumène arriva. Ils se mirent aussitôt en marche du côté de Suse pour le joindre; non qu'ils fussent véritablement attachés au parti royal, mais parce qu'ils craignaient encore plus de se soumettre à Antigone victorieux et actuellement à la tête d'une puissante armée, qui dépossédait les gouverneurs suspects, ou les réduisait à l'état de simples officiers, amovibles et punissables à son gré.

An. M. 3687. Av. J.C. 317.

Ils lui amenèrent toutes leurs troupes, qui faisaient une armée de plus de vingt-cinq mille hommes. Avec ce renfort, non-seulement il se trouva en état de faire tête à Antigone, qui venait à lui, mais il lui était même beaucoup supérieur. La saison était trop avancée quand Antigone arriva sur les bords du Tigre; et il fut obligé d'entrer en quartiers d'hiver en Mésopotamie, où avec Séleucus et Python, qui étaient alors dans son parti, il prit des mesures pour les opérations de la campagne suivante.

Diod. l. 19, p. 659, 660.

Il arriva une grande révolution pendant ce temps-là en Macédoine. Olympias, mère d'Alexandre-le-Grand, que Polysperchon y avait rappelée, s'étant rendue la maîtresse des affaires, fit mourir Aridée, ou Philippe, qui portait depuis six ans et quatre mois le titre de roi. Sa femme Eurydice eut le même sort. Olympias lui envoya un poignard, une corde, et de la ciguë, ne lui laissant que le choix de la mort. Elle choisit la corde, et s'étrangla, après avoir prononcé

mille imprécations contre son ennemie et sa meurtrière. Nicanor, frère de Cassandre, et cent des principaux amis de ce dernier, furent aussi mis à mort.

Tant de cruautés ne demeurèrent pas impunies. Olympias s'était retirée dans Pydna, et y avait mené avec elle le jeune roi Alexandre, avec Roxane sa mère, Thessalonice sœur d'Alexandre-le-Grand, et Déidamie, fille d'Éacide roi des Épirotes, et sœur de Pyrrhus. Cassandre ne perdit point de temps, et vint l'y assiéger par terre et par mer. Éacide se préparait à porter du secours aux princesses, et était déja en marche; mais la plus grande partie de l'armée, qui allait malgré elle à cette expédition, se révolta contre le roi, et, étant retournée en Épire, le condamna à l'exil. Ils tuèrent tous ses amis, et en auraient fait autant de Pyrrhus, fils d'Éacide, qui n'était qu'un enfant, si de fidèles domestiques ne l'avaient heureusement dérobé à leur fureur. L'Épire aussitôt se déclara en faveur de Cassandre, qui y envoya Lycisque pour prendre soin, en son nom, des affaires et du gouvernement. Il ne restait plus de ressource à Olympias que du côté de Polysperchon, qui était actuellement en Perrhébie, petite province sur les confins de l'Étolie, et qui était prêt à aller la secourir; mais Cassandre envoya contre lui Callas, un de ses généraux, qui lui débaucha la plus grande partie de ses troupes, et l'obligea de se retirer dans Naxie, ville de Perrhébie, où il l'assiéga. Olympias, qui avait souffert avec un courage invincible tous les maux d'une famine extrême, ayant perdu toute espérance de secours, fut enfin contrainte de se rendre à discrétion.

Cassandre, pour s'en défaire d'une manière moins

odieuse, inspira aux parents des principaux officiers qu'Olympias avait fait mourir pendant sa régence, de l'accuser dans l'assemblée des Macédoniens, et de demander vengeance des cruautés qu'elle avait exercées. Ils le firent, et, après qu'on les eut ouïs, elle fut condamnée, quoique absente, à mourir, sans que personne prît sa défense. L'arrêt de mort ainsi prononcé, Cassandre lui fit proposer par quelques amis de se retirer à Athènes, promettant de lui fournir une galère, quand elle voudrait, pour l'y transporter. Son dessein était de la faire périr dès qu'elle serait en mer, et de publier par toute la Macédoine que les dieux, irrités de ses horribles cruautés, l'avaient abandonnée à la merci des flots ; car il craignait un retour de la part des Macédoniens, et il voulait rejeter sur la Providence ce que sa perfidie avait d'odieux.

Soit qu'Olympias fût avertie du dessein de Cassandre, ou que, par un sentiment de grandeur si naturel aux personnes de son rang, elle crût pouvoir calmer l'orage par sa présence seule, elle répondit fièrement qu'elle n'était point femme à prendre la fuite, et demanda à plaider sa cause dans l'assemblée publique, ajoutant que c'était la moindre grace qu'on pût accorder à une reine, ou plutôt que c'était une justice qu'on ne pouvait refuser aux personnes de la plus basse condition. Cassandre n'avait garde d'y consentir, ayant tout lieu de craindre que le souvenir de Philippe et d'Alexandre, pour qui les Macédoniens conservaient un souverain respect, ne les fît changer tout-à-coup de sentiment. Il envoya donc sur-le-champ deux cents soldats, dévoués à sa passion, pour la tuer. Mais, quelque déterminés qu'ils fussent, ils ne purent soutenir l'éclat

de majesté qui partait des yeux et du visage de la princesse, et ils se retirèrent sans avoir exécuté leurs ordres. Il fallut employer pour ce meurtre les parents de ceux qu'elle avait fait mourir, qui furent ravis de satisfaire leur vengeance particulière en faisant leur cour à Cassandre. Ainsi périt la fameuse Olympias, fille, sœur, femme et mère de rois, qui s'était à la vérité justement attiré une fin si tragique par tous ses crimes et toutes ses cruautés, mais qu'on ne peut voir périr ainsi sans détester la scélératesse du prince qui lui ôte la vie d'une manière si indigne.

Cassandre se voyait déja un chemin ouvert et assuré pour monter sur le trône de Macédoine ; mais il crut devoir prendre encore d'autres mesures pour s'y maintenir contre la vicissitude des temps, le caprice des Macédoniens, et la jalousie de ses compétiteurs. Thessalonice, sœur d'Alexandre-le-Grand, pouvant, par sa naissance illustre et son autorité dans la Macédoine, lui concilier l'amitié des grands et des peuples du royaume, il espéra qu'en l'épousant il se les attacherait d'une manière particulière, par l'estime et le respect qu'il témoignerait pour la famille royale. Diod. l. 19, p. 695-697.

Il restait encore un obstacle à vaincre, sans quoi Cassandre aurait toujours passé pour un usurpateur et un tyran. Le jeune prince Alexandre, fils d'Alexandre-le-Grand et de Roxane, était en vie. Il avait été reconnu roi et légitime héritier du trône. Il fallait se défaire de cet héritier et de sa mère. Cassandre, enhardi par le succès du premier crime [1], était bien déterminé à y en ajouter un second qui devait lui en faire tirer tout

[1] « Haud ignarus summa scelera incipi cum periculo, peragi cum præmio. » (TACIT.)

le fruit : mais la prudence voulait qu'auparavant il pressentît les Macédoniens sur la mort d'Olympias. Car, s'ils se montraient insensibles à la perte de cette princesse, l'on pouvait s'assurer que celle du jeune roi Alexandre et de Roxane sa mère ne les toucherait pas plus. Il jugea donc à propos de ne rien précipiter, et d'aller lentement et comme par degrés dans l'exécution de son projet. Il commença par les faire conduire avec une bonne escorte au château d'Amphipolis, sous la garde de Glaucias, capitaine qui lui était entièrement dévoué. Quand ils y furent arrivés, on les dépouilla de tous les honneurs du trône; et ils n'y furent plus traités que comme des personnes privées, dont il était important de s'assurer.

Ensuite, pour déclarer ouvertement qu'il prétendait agir en souverain dans la Macédoine, et pour rendre la mémoire d'Olympias encore plus odieuse, il fit faire avec beaucoup de pompe et de magnificence les obsèques du roi Philippe ou Aridée, et de la reine Eurydice sa femme, qu'Olympias avait fait égorger. Il commanda le deuil accoutumé dans ces cérémonies, et fit porter leurs corps aux tombeaux [1] destinés à la sépulture des rois, affectant, par ces dehors d'une douleur feinte [2] de montrer du zèle pour la famille royale, pendant qu'il était tout occupé du dessein de faire périr le jeune roi.

Polysperchon, en conséquence des nouvelles qu'il reçut de la mort d'Olympias, et des mesures que prenait Cassandre pour monter sur le trône de Macédoine, s'était sauvé de Naxie, ville de Perrhébie, où il était assiégé, et en était sorti avec une très-petite escorte,

[1] Ces tombeaux étaient dans la ville d'Éges.

[2] « Peractis tristitiæ imitamentis. » (TACIT. [*Annal.* XIII, 4].)

pour passer en Thessalie, et s'y joindre à quelques troupes d'Éacide, et de là en Étolie où il était fort considéré. Cassandre le suivit de près, et entra avec son armée dans la Béotie. On voyait les anciens habitants de Thèbes errer çà et là sans demeure et sans retraite. Il fut touché du sort malheureux de cette ville, autrefois si puissante, et qu'Alexandre avait fait raser et détruire de fond en comble. Il entreprit au bout de vingt ans, de la rétablir et de lui rendre sa première splendeur. Les Athéniens s'offrirent de rebâtir une partie des murailles à leurs frais. Plusieurs villes et citoyens de la grande Grèce en Italie, de la Sicile et de la Grèce proprement dite, y contribuèrent volontairement par des sommes considérables d'argent. Ainsi, en très-peu de temps, Thèbes recouvra son ancienne opulence et devint plus riche que jamais par les soins et la magnificence de Cassandre, qui en fut regardé avec raison comme le père et le restaurateur.

Cassandre, après avoir donné ses ordres pour le rétablissement de Thèbes, s'avança dans le Péloponnèse contre Alexandre fils de Polysperchon, et fit marcher ses troupes droit à Argos qui se rendit sans faire de résistance. Toutes les villes des Messéniens suivirent son exemple, à la réserve d'Ithome. Alexandre, effrayé de la rapidité de ses conquêtes, tâcha de les arrêter par un combat. Mais Cassandre, qui était beaucoup inférieur en forces, ne voulut point hasarder une bataille, et jugea plus à propos de se retirer en Macédoine après avoir laissé de bonnes garnisons dans les places qu'il avait prises.

Comme il connaissait le mérite d'Alexandre, il essaya de le tirer du parti d'Antigone, et de se l'attacher, en Diod. l. 19, p. 705-708.

lui offrant le gouvernement général du Péloponnèse et le commandement des troupes qui s'y trouvaient. Alexandre n'hésita pas à accepter une offre si avantageuse ; mais il n'en jouit pas long-temps, ayant été tué malheureusement, quelque temps après, par quelques citoyens de Sicyone, où il demeurait actuellement, lesquels avaient conjuré sa perte. Cette conspiration n'eut pas les suites qu'ils en avaient attendues. Cratésipolis, femme d'Alexandre, dont le cœur n'avait rien que de mâle et de grand, ne fut point consternée à la vue de cet accident funeste. Chérie des soldats, honorée des officiers qu'elle avait toujours obligés et servis, elle prit le commandement des troupes, réprima l'insolence des Sicyoniens, les défit dans une bataille, après laquelle elle en fit attacher trente des plus mutins au gibet, apaisa tous les troubles que les séditieux avaient excités dans la ville, y rentra victorieuse, et la gouverna avec une sagesse qui lui attira l'admiration de tous ceux qui en entendirent parler.

An. M. 3688. Av. J.C. 316. Diod. l. 19, p. 665-668.

Pendant que Cassandre faisait tous ses efforts pour s'assurer le trône de Macédoine, Antigone, d'une autre part, travaillait à se délivrer d'un dangereux adversaire. S'étant mis en campagne au printemps, il se rendit à Babylone, où il grossit son armée des troupes que lui donnèrent Python et Séleucus. Il passa ensuite le Tigre pour attaquer Eumène. Ce dernier, de son côté, n'avait rien oublié pour le bien recevoir; et il se trouvait fort supérieur à Antigone en nombre de troupes, et sur-tout en habileté, quoique celui-ci n'en manquât pas, car, après Eumène, c'était assurément le meilleur général et le plus habile politique de son temps.

Le malheur d'Eumène était que, l'armée qu'il avait étant composée de différents corps que lui avaient amenés les gouverneurs des provinces, chacun de ces gouverneurs prétendait au commandement en chef. Eumène n'étant pas Macédonien, mais Thrace de naissance, il n'y avait pas un d'eux qui ne crût par cette raison lui devoir être préféré. D'ailleurs le faste, l'éclat, la magnificence, semblaient mettre une distance infinie entre lui et ces gouverneurs, qui se conduisaient en vrais satrapes. Par une ambition tout-à-fait mal entendue et mal placée [1], mais assez ordinaire aux grands, ils croyaient que donner des repas somptueux et y joindre toutes les amorces du plaisir faisait partie des devoirs d'un homme de guerre; et, mesurant le degré de leur mérite sur celui de leurs revenus et de leurs dépenses, ils se flattaient qu'ils avaient acquis par là un grand crédit et une grande autorité sur les troupes, et qu'elles avaient pour eux toute l'estime et toute la considération possible. Diod. l. 19, p. 669-672. Plut. in Eumene, p. 591, 592.

Il arriva une occasion qui dut bien les détromper. An. M. 3689. Av. J.C. 315. Comme les soldats marchaient pour aller chercher l'ennemi, Eumène, tombé dans une maladie dangereuse, se faisait porter en litière assez loin de l'armée pour être plus éloigné du bruit, à cause d'une grande insomnie qui ne lui laissait point de repos. Quand ils eurent fait quelque chemin, et qu'ils commencèrent à apercevoir l'ennemi qui paraissait sur les hauteurs, ils s'arrêtèrent tout court, et se mirent à crier qu'on fît venir Eumène. En même temps ils mirent leurs bou-

[1] « Non deerant qui ambitione stolidâ.... luxuriosos apparatus conviviorum et iritamenta libidinum ut instrumenta belli mercarentur. » (TACIT.)

cliers à terre, et déclarèrent à leurs officiers qu'ils ne marcheraient point qu'Eumène ne fût venu pour les commander. Il vint en toute diligence, hâtant les esclaves qui le portaient; et, ouvrant des deux côtés les rideaux de sa litière, il tendait la main aux soldats, et leur marquait sa joie et sa reconnaissance. Dès que les soldats le virent, ils le saluèrent en langage macédonien, relevèrent leurs boucliers, et, les frappant avec leurs piques, ils se mirent à jeter des cris de victoire et à défier les ennemis, comme ne craignant plus rien puisqu'ils avaient leur capitaine à leur tête.

Antigone, sur la nouvelle qu'il avait eue qu'Eumène était fort mal et qu'il se faisait porter en litière à la queue de l'armée, venait dans l'espérance que sa maladie lui livrerait les ennemis entre les mains. Mais lorsque, s'étant avancé pour les reconnaître, il eut vu leur belle contenance, la disposition de leur armée, et cette litière qu'on portait de rang en rang, alors, se prenant à rire avec de grands éclats, selon sa coutume, il dit aux officiers qui l'environnaient : *Voyez-vous cette litière? c'est elle qui a rangé ces troupes contre nous, et qui va nous combattre;* et, sans perdre un moment, il fit sonner la retraite, et retourna dans son camp.

Plutarque observe que les Macédoniens, dans cette occasion, firent connaître très-évidemment qu'ils jugeaient tous les autres satrapes très-propres à donner de magnifiques festins et à bien ordonner de grandes fêtes, mais qu'ils estimaient Eumène seul capable de conduire une guerre et de bien commander une armée; réflexion solide et sensée, qui donne lieu à bien des applications, et qui fait toucher au doigt le mau-

vais goût pour la gloire, et le peu de jugement des officiers et des commandants qui ne songent à se distinguer à l'armée que par la magnificence des repas, et qui font consister leur principal mérite à l'emporter sur tous les autres en luxe, et souvent à se ruiner gratuitement par de si folles dépenses! Je dis gratuitement; car personne ne leur en sait gré, et l'état en est plus mal servi.

Les deux armées, s'étant séparées sans combat, campèrent à trois stades[1] l'une de l'autre, une rivière et des ravins entre deux. Et, comme elles souffraient de grandes incommodités, parce que tout le pays était mangé, Antigone envoya des ambassadeurs aux satrapes et aux Macédoniens de l'armée d'Eumène pour les porter à quitter Eumène et à se rendre à lui, leur faisant à tous de magnifiques promesses. Les Macédoniens rejetèrent ses propositions, et renvoyèrent les ambassadeurs, en leur faisant de grandes menaces s'ils osaient jamais leur faire de pareilles propositions. Eumène, après les avoir loués de leur fidélité, leur dit cet apologue fort ancien: « Un jour un lion, devenu amoureux d'une jeune fille, « la demanda en mariage à son père. Celui-ci répondit « qu'il tenait cette alliance à grand honneur, et qu'il « était prêt à lui donner sa fille; mais que ses grands « ongles et ses dents tranchantes lui faisaient peur, et « qu'il craignait qu'après son mariage, sur la moindre « querelle qui surviendrait dans leur ménage, il ne les « appliquât sur sa fille un peu trop rudement. Le lion, « qui était passionné pour la jeune fille, se fit arracher « sur l'heure les ongles et les dents; après quoi le père

Diod. l. 19, p. 672.

[1] Trois cents toises.

« prit un bâton, et se défit du prétendu gendre. Voilà, « ajouta-t-il, ce que prétend Antigone. Il vous fait de « grandes promesses pour se rendre maître de toutes « vos forces, après quoi il vous fera sentir ses ongles « et ses dents. »

Diod. l. 19, p. 672, 663.

Quelques jours après, des déserteurs d'Antigone ayant rapporté à Eumène que ce général se préparait à partir la nuit suivante sur la seconde veille (vers les neuf ou dix heures du soir), Eumène se douta d'abord que son dessein était de gagner la province de Gabène [1], qui était un pays gras et capable de nourrir de grosses armées, et d'ailleurs très-commode et très-sûr pour des troupes, à cause des rivières et des ravins dont il était traversé; c'est pourquoi il résolut de le prévenir. Dans cette vue, il persuada à force d'argent à quelques soldats étrangers d'aller comme déserteurs dans le camp d'Antigone, et de dire qu'Eumène devait les attaquer à l'entrée de la nuit. En même temps il fit partir les bagages, et donna ordre aux troupes de prendre de la nourriture et de se mettre en marche. Antigone, sur ce faux avis qu'Eumène venait l'attaquer, tint son armée sous les armes; cependant Eumène avançait chemin. Antigone sut bientôt de ses coureurs qu'Eumène avait décampé: et, connaissant qu'il avait été surpris par son ennemi, il ne laissa pas de continuer dans son premier dessein; et, ayant commandé aux troupes de lever le camp, il fit tant de diligence, que sa marche avait l'air d'une poursuite. Mais, voyant qu'il lui était impossible de joindre avec toute son armée Eumène, qui avait au moins six heures d'a-

[1] Ou plutôt *Gabiène*, une des divisions de l'Élymaïde. — L.

vance, il laissa son infanterie sous les ordres de Python : et, prenant sa cavalerie, il marcha à toute bride, de manière qu'au point du jour il atteignit l'arrière-garde des ennemis, qui descendait une colline. Il s'arrêta sur la hauteur. Eumène, qui vit cette cavalerie, ne douta point que toute l'armée n'y fût, et s'arrêta pour se mettre en bataille. Ainsi Antigone rendit la pareille à Eumène, et l'amusa à son tour; car il l'empêcha de continuer sa marche, et donna à son infanterie le temps d'arriver.

Alors les deux armées se rangèrent en bataille. Celle d'Eumène avait trente-cinq mille hommes de pied, plus de six mille chevaux, et cent quatorze éléphants; celle d'Antigone, vingt-huit mille hommes de pied, huit mille cinq cents chevaux, et soixante-cinq éléphants. Le combat fut rude et opiniâtre, et poussé bien avant dans la nuit, car c'était pleine lune; cependant la perte ne fut pas fort considérable ni d'un côté ni de l'autre. Antigone perdit de son infanterie trois mille sept cents hommes, et de sa cavalerie cinquante-quatre; il eut plus de quatre mille hommes de blessés. Eumène perdit cinq cent quarante hommes de pied, très-peu de cavaliers, et eut plus de neuf cents hommes de blessés. La victoire était réellement du côté d'Eumène; mais, comme ses troupes, quelques instances qu'il leur en fît, ne voulurent point revenir sur le champ de bataille pour enlever les corps, ce qui, chez les Anciens, était la preuve et comme le sceau de la victoire, elle fut attribuée au parti d'Antigone, qui y revint et ensevelit ses morts. Le lendemain, Eumène envoya demander par un héraut la permission d'enterrer les siens, qui

Diod. l. 19, p. 673-678.

lui fut accordée, et il leur fit rendre les honneurs funèbres avec toute la magnificence possible.

Diod. l. 19, p. 678-680.

Dans cette cérémonie, arriva une dispute fort singulière. Parmi les morts se trouva un officier indien qui avait amené avec lui ses deux femmes, dont il avait épousé l'une tout récemment. La loi du pays, et l'on prétend qu'elle subsiste encore [1], ne permettait pas à une femme de survivre à son mari; et, si elle refusait d'être brûlée avec lui sur son bûcher, elle était déshonorée pour toujours, obligée de demeurer veuve tout le reste de sa vie, et condamnée à une sorte d'excommunication, ne pouvant plus assister aux sacrifices ni à aucune autre cérémonie de la religion. La loi ne parlait que d'une seule femme. Ici il s'en trouvait deux, dont chacune prétendait devoir être préférée à l'autre. L'ancienne faisait valoir son droit d'antiquité; la jeune répondait que la loi même donnait exclusion à sa rivale, parce qu'actuellement elle était grosse. En effet, la chose fut ainsi jugée. La première se retira fort triste, baignée de larmes, déchirant ses habits, et s'arrachant les cheveux, comme s'il lui était arrivé un grand malheur. L'autre, au contraire, triomphant de joie, accompagnée d'un nombreux cortége de parents et d'amis, parée de ses plus riches ornements comme dans un jour de noces, s'avance avec gravité vers le lieu de la cérémonie. Là, après avoir distribué ses pierreries et tous ses bijoux à ses parents et à ses amis, et leur avoir dit les derniers adieux, placée sur le bûcher par la main de son propre frère, elle expire au milieu des louanges et des acclamations de presque tous

[1] Elle subsiste encore chez plusieurs tribus de l'Indostan (RENNEL, *Desc. de l'Indostan*, II, 137.). — L.

les spectateurs, quelques-uns pourtant, dit l'historien, traitant d'inhumanité et de barbarie une si étrange coutume. C'était en effet un véritable homicide, contraire aux lois les plus inviolables de la nature, qui défendent d'attenter sur sa propre vie, d'en disposer selon son caprice, d'oublier qu'elle n'est qu'un dépôt qu'il ne faut rendre qu'à celui dont on le tient. Loin qu'un tel sacrifice dût entrer dans les marques de respect et d'amitié que l'on doit à un mari, c'était en faire une idole sanguinaire et impie que de lui immoler de si précieuses victimes.

Pendant toute cette campagne la guerre fut opiniâtre des deux côtés : la Perse et la Médie en furent le théâtre. Les marches et les contre-marches firent parcourir aux armées ces deux grandes provinces. On employa de part et d'autre toute l'adresse, la ruse et les stratagêmes que peut fournir la plus grande capacité jointe à une longue expérience dans le métier de la guerre. Quoique Eumène eût une armée mutine et très-malaisée à gouverner, il remporta néanmoins pendant cette campagne plusieurs avantages sur les ennemis; et, quand il fut question d'entrer dans des quartiers d'hiver, Eumène eut encore l'habileté de prendre les meilleurs dans la province de Gabène, et d'obliger Antigone à en aller chercher dans le nord, en Médie, où l'on ne pouvait arriver qu'après vingt-cinq jours de marche.

Diod. l. 19, p. 680-684.

Les troupes d'Eumène étaient si peu soumises, qu'il n'y eut pas moyen de les obliger à se tenir assez proche les unes des autres pour se rassembler promptement en cas de besoin. Elles voulurent absolument des quartiers fort éloignés, et qui occupaient toute l'étendue de la province, afin d'être plus commodément et d'y

Id. ibid. p. 684-688. Plut. in Eumen. p. 592. Cornel. Nep. c. 8-12.

avoir tout en plus grande abondance. Enfin ces troupes étaient si écartées, qu'il leur fallait plusieurs jours pour se rassembler en corps. Antigone, qui en fut informé, vint, au cœur de l'hiver, de fort loin, dans l'espérance de tomber inopinément sur ces différents corps ainsi dispersés.

Mais Eumène n'était pas homme à se laisser surprendre. Il avait eu la précaution d'envoyer en divers endroits des espions sur des dromadaires, l'animal de tous le plus léger, pour être instruit, à propos, de tous les mouvements de l'ennemi, et les avait si bien placés, qu'il eut avis de cette marche avant qu'Antigone pût arriver à aucun de ses quartiers; ce qui lui donna le moyen de sauver l'armée par un stratagême, lorsque tous les autres généraux la regardaient déja comme perdue. Il fit poster sur les montagnes, du côté d'où venait l'ennemi, les troupes qui se trouvèrent le plus à portée; et, la nuit suivante, il leur fit allumer un aussi grand nombre de feux que si toute l'armée y eût été campée. Antigone eut aussitôt avis, par ses gardes avancées, qu'on voyait ces feux dans un grand éloignement. Il crut qu'Eumène y était campé avec toutes ses troupes et en état de le recevoir. Pour ne pas exposer son armée, fatiguée par ses longues marches, à une action avec des troupes fraîches, il fit halte, afin de donner à ses gens le temps de se remettre un peu; et Eumène eut par là tout le temps nécessaire pour assembler ses forces avant que l'ennemi fût sur lui. Alors Antigone, voyant que son coup était manqué, plein de douleur de s'être laissé ainsi abuser, résolut d'en venir à une bataille.

Les troupes d'Eumène, s'étant toutes rassemblées

auprès de lui, admiraient sa grande prudence et sa grande habileté, et voulurent qu'il les commandât seul. Les deux capitaines des compagnies des argyraspides, Antigène et Teutame, au désespoir de cette distinction, qui lui était si glorieuse, résolurent de le faire périr, et entraînèrent dans leur complot la plupart des satrapes et des premiers officiers. L'envie est une maladie qui se guérit rarement, et que les remèdes même, pour l'ordinaire, ne font qu'aigrir. Toutes les précautions de sagesse, de modération, de condescendance, qu'Eumène avait employées, ne purent amollir ces cœurs barbares, ni éteindre leur jalousie. Pour l'apaiser, il aurait fallu qu'il eût renoncé à son mérite et à sa vertu, qui en étaient la seule cause. Il plaignait souvent en lui-même son malheur, d'avoir à vivre, non parmi des hommes, disait-il, mais parmi des bêtes féroces. On avait déja formé plusieurs conspirations contre lui, et il se voyait, tous les jours, exposé au même danger. Pour en détourner l'effet, s'il était possible, il avait imaginé d'emprunter, sous différents prétextes de besoins pressants, des sommes considérables de ceux qui paraissaient les plus déclarés contre lui, afin de les retenir au moins par la vue de leur propre intérêt, et par la crainte de perdre les sommes qu'ils lui avaient prêtées, s'il venait à périr.

Ici ses ennemis, déterminés absolument à le perdre, tinrent conseil pour délibérer où, quand et comment ils exécuteraient leur entreprise. Ils convinrent tous qu'il fallait se servir de lui pour la bataille qu'on était près de livrer, et s'en défaire d'abord après le combat. Eudame, qui commandait les éléphants, et Phédime allèrent sur-le-champ rapporter à Eumène cette réso-

lution, non par aucune bonne volonté qu'ils eussent pour lui, mais uniquement par la crainte où ils étaient de perdre l'argent qu'ils lui avaient prêté. Il les remercia, et les loua extrêmement de leur affection et de leur fidélité.

Étant rentré dans sa tente, il fit son testament, déchira et brûla tous ses papiers et toutes les lettres qu'on lui avait écrites, ne voulant pas qu'après sa mort ceux qui lui avaient donné des avis secrets fussent exposés aux accusations et aux calomnies. Après avoir ainsi disposé de ses affaires, et se trouvant seul, il délibéra en lui-même sur le parti qu'il avait à prendre. Mille pensées, toutes contraires et opposées, se présentaient à lui. Devait-il se fier à des officiers et à des généraux qui avaient juré sa perte? Ne lui était-il pas permis d'employer contre eux le zèle et l'affection des soldats, qui lui étaient inviolablement attachés? Mais le parti le plus sûr ne serait-il pas d'aller, en traversant la Médie et l'Arménie, se jeter dans la Cappadoce, lieu de sa résidence, pour y trouver un asyle assuré? Ou plutôt ne pourrait-il pas, pour se venger de ces traîtres, les abandonner au milieu du combat, et livrer la victoire aux ennemis? car, dans une situation si désespérée, que ne vient-il point dans l'esprit à un homme que des perfides poussent aux dernières extrémités! Mais cette dernière pensée lui fit horreur; et, résolu de faire son devoir jusqu'au dernier soupir et de combattre jusqu'à la fin pour son prince, qui lui avait mis les armes en main, il abandonna son sort, dit Plutarque, à la volonté des dieux, et ne songea plus qu'à préparer ses troupes au combat.

Il avait trente-six mille sept cents hommes de pied,

plus de six mille chevaux, et cent quatorze éléphants. L'armée d'Antigone était composée de vingt-deux mille hommes de pied, de neuf mille chevaux, avec quelque cavalerie mède, et de soixante-cinq éléphants. Antigone plaça sa cavalerie sur les deux ailes, son infanterie au centre, les éléphants sur une première ligne tout le long du front de la bataille, et remplit de soldats armés à la légère les vides qui se trouvaient entre les éléphants. Il donna le commandement de l'aile gauche à Python, celui de la droite à Démétrius son fils, et il devait lui-même y combattre en personne avec l'élite de ses troupes. Eumène rangea son armée à peu près de la même sorte, se plaça à l'aile gauche avec ce qu'il avait de meilleures troupes, pour faire tête à Antigone, et laissa le commandement de la droite à Philippe.

Avant le combat, il exhorta les Grecs et les Barbares à bien faire leur devoir; car, pour sa phalange et les argyraspides, bien loin qu'ils eussent besoin qu'il les excitât, ils étaient les premiers à l'encourager, en l'assurant que les ennemis ne les attendraient point. C'étaient les plus vieilles troupes, qui avaient servi sous Philippe et sous Alexandre, tous vieux athlètes, couronnés cent fois dans les combats, jusque-là toujours invincibles, et qui n'avaient jamais été battus dans aucune action. C'est pourquoi, allant tête baissée charger les troupes d'Antigone, ils criaient à ces soldats : *Scélérats que vous êtes, c'est contre vos pères que vous combattez;* et, se jetant sur eux avec furie, ils enfoncèrent cette infanterie, aucun des bataillons n'ayant pu soutenir ce choc, et la plus grande partie fut taillée en pièces.

Il n'en fut pas de même de la cavalerie. Le combat s'étant donné dans un terrain sablonneux, le mouvement des hommes et des chevaux y avait élevé de si grands tourbillons de poussière, qu'on ne voyait pas à trois pas de soi. Antigone, à la faveur de ce brouillard, fit un détachement de sa cavalerie, supérieure à celle des ennemis, et leur enleva tout leur bagage sans qu'on s'en aperçut. En même temps il enfonça la cavalerie ennemie, Peuceste, qui la commandait, et qui jusque-là avait donné mille preuves de bravoure, ayant lâché le pied et entraîné avec lui tous les autres. Eumène fit de vains efforts pour les rallier : la déroute fut entière de ce côté-là, comme l'avantage avait été complet de l'autre. La prise du bagage valut plus à Antigone que la victoire à Eumène; car les soldats de ce dernier trouvant à leur retour leur bagage enlevé avec leurs femmes et leurs enfants, au lieu d'employer leurs épées contre l'ennemi pour les recouvrer, ce qui leur aurait été facile, et de quoi Eumène leur répondait, ils tournèrent toute leur furie contre leur propre général.

Ayant pris leur temps, ils se jettent sur lui, lui ôtent son épée, et avec sa propre ceinture ils lui lient les mains derrière le dos. Dans cet état, ils le font passer au travers de la phalange macédonienne, rangée en haie sous les armes, pour aller le livrer à Antigone, qui était convenu de leur rendre à ce prix tout leur bagage. « Soldats, leur dit-il en passant, je vous en « conjure au nom des dieux, tuez-moi ici vous-mêmes, « car aussi-bien ma mort sera toujours votre ouvrage « quand Antigone me fera mourir. Si vous ne voulez « pas prêter vos mains à ce ministère, rendez au moins

« la liberté à une des miennes ; elle me rendra le ser-
« vice que vous me refusez. À cette condition, je
« vous délivre et vous absous de toutes les peines
« que vous pouvez craindre de la vengeance des dieux
« pour le crime que vous commettez à mon égard. »
On hâta sa marche, pour éviter ces sortes d'apostrophes, qui pouvaient réveiller l'affection des troupes.

Toutes celles d'Antigone étaient sorties à sa rencontre, et il ne restait presque personne dans son camp. Quand cet illustre prisonnier y fut arrivé, Antigone n'eut pas le courage de le voir, parce que sa présence seule était un sanglant reproche contre lui. Comme ceux à qui il l'avait donné en garde lui demandaient comment il voulait qu'on le gardât, *Comme un éléphant*, leur dit Antigone, *ou comme un lion;* ces deux espèces d'animaux étant des plus à craindre. Mais, quelques jours après, attendri et touché de compassion, il commanda qu'on lui ôtat ses fers les plus pesants, et qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir; et il permit à ses amis de le voir, de passer avec lui les journées entières, et de lui porter tous les rafraîchissements dont il pourrait avoir besoin.

Antigone fut quelque temps en balance sur ce qu'il devait faire de son prisonnier. Ils avaient été amis intimes en servant sous Alexandre. Le souvenir de cette amitié réveilla quelques sentiments de bonté pour lui, qui combattirent pendant quelque temps contre son intérêt. Son fils Démétrius sollicita fortement aussi en sa faveur, souhaitant avec passion, par pure générosité, qu'on sauvât la vie à un si brave homme; mais Antigone, qui connaissait sa fidélité inflexible pour la famille d'Alexandre, sentant quel dangereux ennemi

il avait en lui, et combien il était capable de rompre toutes ses mesures s'il s'échappait de ses mains, n'osa pas lui laisser la vie. Il ordonna qu'on se défît de lui dans la prison.

Telle fut la fin d'un homme des plus accomplis de son siècle en tout genre, et des plus dignes de succéder à Alexandre. Il n'en avait pas la fortune, mais il ne lui était peut-être pas inférieur en mérite : véritablement brave sans témérité, et prudent sans faiblesse. Issu d'une basse naissance, dont il ne rougissait point, il s'avança par degrés jusqu'aux premières places, et aurait pu aspirer au trône s'il avait eu ou plus d'ambition, ou moins de probité. Dans un temps où les brigues et les cabales, animées par le motif le plus capable de remuer le cœur humain, je veux dire l'envie de régner, ne connaissaient ni sincérité ni bonne foi, ne respectaient ni les liaisons du sang ni les droits de l'amitié, et foulaient aux pieds les lois les plus sacrées, Eumène conserva toujours pour la famille royale un attachement et une fidélité inviolables, que nulle espérance, nulle crainte, nul renversement de fortune, nulle élévation, ne purent jamais ébranler. Et c'est ce caractère-là même de probité, qui blessait ses collègues ; car il arrive souvent que la vertu s'attire des inimitiés et des haines[1], parce qu'elle semble faire des reproches à ceux qui pensent autrement, et leur montrer leurs défauts de trop près.

Il possédait toutes les qualités guerrières dans un souverain degré : la science militaire, le courage, la

[1] « Industriæ innocentiæque quasi malis artibus infensi.... Etiam gloria ac virtus infensos habet, ut nimis ex propinquo diversa arguens. » (Tacit.)

prévoyance, la fermeté d'ame, une fécondité merveilleuse de ruses, de stratagêmes, de ressources dans les périls les plus inopinés et dans les conjonctures les plus désespérantes. Mais je mets au-dessus de tout cela un caractère de probité et les sentiments d'honneur qui dominaient en lui, et qui n'accompagnent pas toujours ces autres qualités brillantes dont j'ai parlé.

Un mérite si éclatant, si universel, et en même temps si modeste, qui devait exciter l'estime et l'admiration des autres commandants, ne servit qu'à les irriter et à aigrir leur envie; défaut trop ordinaire aux personnes d'une grande qualité! Ces satrapes, pleins d'eux-mêmes, voyaient avec un œil jaloux, et avec une sorte d'indignation, qu'un officier sans naissance, mais plus brave, plus habile, plus expérimenté qu'eux, était arrivé par degrés jusqu'aux places les plus éminentes, qu'ils croyaient n'être dues qu'à ceux qui portaient un grand nom et qui étaient issus d'une ancienne et illustre famille; comme si la vraie [1] noblesse ne consistait pas dans le mérite et dans la vertu!

Antigone et toute l'armée célébrèrent les funérailles d'Eumène avec magnificence et lui rendirent les plus grands honneurs, sa mort ayant éteint l'envie et toute crainte. Ils envoyèrent ses os et ses cendres, dans une urne d'argent, à sa femme et à ses enfants, en Cappadoce : faible dédommagement pour une veuve et pour des orphelins désolés!

[1] ....Nobilitas sola est atque unica virtus.
(JUVEN.)

§ VI. *Séleucus, Ptolémée, Lysimaque et Cassandre, forment une ligue contre Antigone. Celui-ci enlève à Ptolémée la Syrie et la Phénicie, et se rend maître de Tyr après un long siége. Démétrius, fils d'Antigone, commence à se faire connaître dans l'Asie Mineure. Il perd une première bataille, en gagne une seconde. Séleucus se rend maître de Babylone. Traité de paix entre les princes, qui est rompu sur-le-champ. Cassandre fait mourir le jeune roi Alexandre, avec Roxane, sa mère. Hercule, autre fils d'Alexandre-le-Grand, est tué aussi par Polysperchon, avec sa mère Barsine. Antigone fait mourir Cléopatre, sœur du même Alexandre. Révolte d'Ophellas dans la Libye.*

An. M. 3689. Av. J.C. 315. Diod. l. 19, p. 689-692, et 697, 698.

Antigone, se regardant désormais comme le maître de l'empire d'Asie, pour se le mieux assurer fit une réforme dans les provinces d'Orient. Il cassa tous les gouverneurs dont il se défiait, et mit à leur place des sujets sur qui il croyait pouvoir compter. Il ôta même la vie à plusieurs que leur trop grand crédit lui rendait formidables. Python gouverneur de Médie, et Antigène général des argyraspides, furent du nombre de ces derniers. Il avait aussi mis Séleucus, gouverneur de Babylone, sur la liste des proscrits; mais il se sauva, et s'alla mettre sous la protection de Ptolémée, en Égypte. Pour les argyraspides, qui avaient trahi Eumène, il les envoya dans l'Arachosie, la province de l'empire la plus éloignée, et donna ordre à Syburtius, qui en était gouverneur, de faire en sorte qu'ils y pé-

rissent tous, et que pas un ne retournât en Grèce. La juste horreur qu'il eut de la manière lâche dont ils avaient trahi leur général n'eut pas peu de part à cette résolution, quoiqu'il jouît, sans scrupule et sans remords, du fruit de leur trahison. Une raison encore plus forte le détermina à prendre ce parti. Ces soldats étaient mutins, intraitables, licencieux, sans obéissance, sans discipline, capables par leur exemple de corrompre les autres troupes et de le trahir lui-même. Ainsi il n'hésita point à les faire périr.

Séleucus sut si bien représenter à Ptolémée la puissance formidable d'Antigone, qu'il l'engagea dans une ligue avec Lysimaque et Cassandre, qu'il avait aussi convaincus, par les exprès qu'il avait envoyés, du danger qu'ils avaient à craindre de la part de ce prince. Antigone s'était bien douté que Séleucus ne manquerait pas de les solliciter à prendre des mesures contraires à ses intérêts; et il avait envoyé à chacun des trois des ambassadeurs pour renouveler la bonne intelligence avec eux par des assurances de son amitié. Quel fond pouvait-on faire sur les assurances d'amitié d'un perfide qui venait de dépouiller ou de faire mourir tant de gouverneurs, par la seule ambition de régner seul aux dépens de tous ses collègues? Aussi les réponses qu'il reçut lui firent assez comprendre qu'il fallait se préparer à la guerre; et là-dessus il quitta l'Orient, et se rendit dans la Cilicie, portant avec lui des trésors considérables qu'il avait tirés de Babylone et de Suse. Là il fit de nouvelles levées, mit ordre à diverses affaires dans les provinces de l'Asie Mineure, et marcha ensuite vers la Syrie et vers la Phénicie.

An. M. 3690. Av. J.C. 314. Diod. l. 19, p. 698-700.

Son dessein était de les enlever à Ptolémée, et de

Id. ibid. p. 700-703.

s'emparer des forces de mer de ces deux provinces, qui lui étaient absolument nécessaires dans la guerre qu'il allait avoir avec les confédérés; car, sans être maître de la mer et avoir du moins les ports et les vaisseaux des Phéniciens à sa disposition, il ne pouvait espérer aucun succès contre eux. Il arriva trop tard pour surprendre les vaisseaux. Ptolémée avait déja emmené en Égypte tous ceux qui s'étaient trouvés dans la Phénicie; et ce ne fut pas même sans peine qu'Antigone se rendit maître des ports; car Tyr, Joppé et Gaza firent de la résistance. Il vint bientôt à bout des deux dernières de ces villes; mais, pour réduire Tyr, il lui fallut un temps considérable.

Cependant, comme il était maître de tous les autres ports de Syrie et de Phénicie, il y fit aussitôt travailler à construire des vaisseaux. On fit abattre pour cela une infinité d'arbres sur le mont Liban, qui était rempli de cèdres et de cyprès d'une beauté et d'une hauteur extraordinaires, et on les transporta dans les différents ports où l'on devait travailler, ce qui occupa plusieurs milliers d'hommes. Enfin, avec les vaisseaux qui lui vinrent de Cypre, de Rhodes, et de quelques autres villes avec lesquelles il avait fait alliance, il se trouva une flotte considérable qui le rendit maître de la mer.

Ce qui contribua à redoubler son ardeur pour cet ouvrage, fut un affront que lui avait fait Séleucus. Pendant qu'il était occupé au siége de Tyr, Séleucus, avec une flotte de cent voiles que Ptolémée lui avait prêtée, y vint passer à la vue de son armée pour le braver; et, en effet, cette insulte avait beaucoup découragé ses troupes, et donné aux alliés d'Antigone une

idée de sa faiblesse, qui lui faisait beaucoup de tort. Pour prévenir l'effet de ces impressions désavantageuses il fit venir les principaux de ses alliés, et les assura que, cet été-là même, il aurait en mer une flotte supérieure à toutes celles de ses ennemis. Il leur tint parole avant la fin de l'année.

Mais, s'apercevant que, pendant qu'il était ainsi occupé en Phénicie, Cassandre gagnait du terrain sur lui dans l'Asie Mineure, il s'y rendit avec une partie de ses troupes, et laissa avec le reste Démétrius son fils, qui n'avait alors que vingt-deux ans, pour défendre la Syrie et la Phénicie contre Ptolémée. Ce Démétrius sera fort célèbre dans la suite, et je marquerai bientôt quel était son caractère. An. M. 3691. Av. J.C. 313.

Tyr était alors aux abois. La flotte d'Antigone lui coupait les vivres et lui enlevait toutes les provisions, et la ville fut bientôt obligée de capituler. La garnison que Ptolémée y avait obtint permission d'en sortir avec tous ses effets, et l'on promit aux habitants qu'ils jouiraient des leurs sans qu'on y touchât. Andronic, qui commandait au siége, fut ravi d'entrer, à quelque prix que ce fût, dans une place si importante, sur-tout après un siége qui avait si fort fatigué ses troupes, et qui avait duré quinze mois. Diod. l. 19, p. 703.

Il n'y avait que dix-neuf ans qu'Alexandre avait détruit cette ville d'une manière à faire croire qu'il faudrait des siècles entiers pour la rétablir; et cependant, en si peu de temps, elle fut en état de soutenir ce nouveau siége, qui dura plus d'une fois autant que celui d'Alexandre. On voit par là quelles ressourcs donne le commerce; car ce fut uniquement par ce moyen qu'elle se releva de ses ruines, et reprit presque

tout son ancien éclat. Tyr était alors le centre du commerce de l'Orient et de l'Occident.

Plut. in Demetr. p. 889, 890.

Démétrius, qui va commencer à se faire connaître, et qui sera dans la suite surnommé *Poliorcète*[1], c'est-à-dire *preneur de villes*, était fils d'Antigone. Il avait une taille avantageuse et une beauté singulière. On voyait sur son visage de la douceur mêlée de gravité[2]; quelque chose de serein, et, en même temps, qui inspirait de la terreur; une vivacité de jeunesse tempérée par un air héroïque, et par une majesté véritablement royale. On trouvait le même mélange dans ses mœurs, qui étaient également propres à étonner et à charmer. Pendant qu'il n'avait rien à faire, il était d'un commerce délicieux : rien n'égalait la somptuosité de ses festins, de son luxe, et de toute sa manière de vivre; c'était le plus magnifique, le plus voluptueux, et le plus délicat de tous les princes. D'un autre côté, malgré ces voluptés et ces délices, quand il était question de quelque entreprise, c'était le plus actif et le plus vigilant de tous les hommes. Rien n'égalait sa vivacité et son courage, que sa patience et son assiduité au travail. Voilà quel sera le caractère du jeune prince qui commence à se mettre sur les rangs.

Plutarque fait observer en lui, comme un trait qui le distinguait des autres princes de son temps, le profond respect qu'il avait pour son père et pour sa mère; respect qui n'était point simulé ni de simple cérémonie, mais qui partait du cœur et était sincère et réel.

[1] Ce mot vient de πολιορκεῖν, *urbem obsidere*, dont la racine est πόλις, *urbs*, et ἕρκος, *septum*, *vallum*, *propugnaculum*.

[2] Τὸ γὰρ αὐτὸ χάριν καὶ βάρος, καὶ φόβον καὶ ὥραν εἶχε, καὶ συνεκέκρατο τῷ νεαρῷ καὶ ἰταμῷ δυσμίμητος ἡρωϊκή τις ἐπιφάνεια, καὶ βασιλικὴ σεμνότης.

Antigone, de son côté, avait pour son fils une affection, une tendresse vraiment paternelle, qui allait même jusqu'à la familiarité, mais sans rien diminuer de l'autorité de père et de roi, et qui formait entre eux une union et une confiance exemptes de toute crainte et de tout soupçon. Plutarque en rapporte un exemple. Un jour qu'Antigone était occupé à donner audience à des ambassadeurs, Démétrius, revenant de la chasse, entra dans la salle, salua son père d'un baiser, et s'assit auprès de lui, tenant encore ses dards dans ses mains. Antigone venait de rendre réponse à ces ambassadeurs, et il les renvoyait. Mais il les rappela, et leur dit à haute voix : *Vous direz de plus à vos maîtres la manière dont nous vivons mon fils et moi;* leur faisant observer qu'il ne craignait point de le laisser approcher de sa personne avec ses armes [1], et que cette bonne intelligence qui régnait entre son fils et lui faisait la plus grande force de ses états, et en même temps sa joie la plus vive et la plus sensible. Il faut revenir à notre sujet.

Antigone, étant passé dans l'Asie-Mineure, eut bientôt arrêté les progrès de Cassandre. Il le pressa même si vivement, qu'il l'obligea à s'accommoder avec lui à des conditions fort honteuses. Aussi, à peine le traité fut-il conclu, qu'il s'en repentit, et le rompit en envoyant demander du secours à Ptolémée et à Séleucus et en recommençant la guerre. Les violements de la bonne foi et des traités étaient comptés pour rien par la plupart des princes dont j'écris maintenant l'histoire. Ces indignes moyens, qui déshonoreraient

Diod. l. 19, p. 710.

[1] Les Grecs, non plus que les Romains, ne portaient des armes que lorsqu'il était question de s'en servir à la guerre ou à la chasse.

justement des particuliers, leur paraissaient un sujet de gloire. Ils s'applaudissaient de leurs perfidies comme d'une marque d'habileté dans le gouvernement; et ils ne s'apercevaient pas qu'en user de la sorte, c'était apprendre à leurs troupes à leur manquer de fidélité, et s'ôter à eux-mêmes tout prétexte de se plaindre des révoltes de leurs sujets, qui ne faisaient que les imiter. C'est par ces sortes d'exemples contagieux que tout un siècle se corrompt et renonce sans honte aux sentiments d'honneur et de probité, parce que ce qui est devenu commun ne paraît plus honteux. Ce renouvellement de guerre retint Antigone plus long-temps qu'il n'aurait voulu, et donna occasion à Ptolémée de remporter sur lui des avantages considérables de l'autre côté.

Diod. l. 20, p. 761.

D'abord il passa avec sa flotte dans l'île de Cypre, et la dompta presque entièrement. Nicoclès, roi de Paphos, l'une des villes de cette île, se soumit alors comme les autres; mais, une année ou deux après, il fit alliance secrètement avec Antigone. Ptolémée, en ayant eu avis, pour empêcher que d'autres princes ne suivissent son exemple, chargea quelques officiers qu'il avait en Cypre de le faire mourir. Ceux-ci, ne pouvant se résoudre à exécuter cet ordre par eux-mêmes, pressèrent vivement Nicoclès de le prévenir par une mort volontaire. C'est le parti qu'il prit, et, se voyant sans ressource, il se tua lui-même. Quoique Ptolémée eût ordonné à ces officiers de respecter la reine Axithéa et les autres princesses qu'ils rencontreraient dans le palais de Nicoclès, ils ne purent empêcher qu'elles ne suivissent l'exemple de ce roi malheureux. La reine, après avoir tué ses filles de sa propre main

et avoir exhorté les autres princesses ses belles-sœurs à ne pas survivre au malheur qui venait d'arriver au roi leur frère, se tua aussi elle-même. La mort de ces princesses fut suivie de celle de leurs époux, qui, avant que de se tuer, mirent le feu aux quatre coins du palais. Telle fut l'horrible et sanglante tragédie qui se passa en Cypre.

Ptolémée, après s'être rendu maître de cette île, alla faire une descente dans la Syrie, et de là dans la Cilicie, où il fit un grand butin et beaucoup de prisonniers qu'il emmena en Égypte. Séleucus, à son retour, lui communiqua un projet pour regagner la Phénicie et la Syrie, et l'exécution en fut résolue. Il y alla en personne avec une belle armée, après avoir apaisé heureusement une révolte qui s'était excitée parmi les Cyrénéens; et il trouva Démétrius à Gaza, qui lui en disputa l'entrée. On en vint à un combat opiniâtre, où Ptolémée remporta enfin la victoire. Démétrius y eut cinq mille hommes tués et huit mille faits prisonniers. Il perdit aussi ses tentes, son argent, et tout son équipage. Il fut obligé de se retirer lui-même à Azot, et de là à Tripolis, ville de Phénicie, sur la frontière de la haute Syrie, et d'abandonner à Ptolémée toute la Phénicie, la Palestine, et la Célésyrie.

An.M. 3692.
Av.J.C. 312.
Diod. l. 19, p. 719-724.
Plut. in Demetr. p. 891.

Avant que de partir d'Azot, il avait fait demander la permission d'enterrer les morts. Ptolémée ne se contenta pas de la lui accorder : il lui renvoya encore tout son équipage, ses tentes, ses meubles, ses amis et ses domestiques sans rançon; et il lui fit dire *qu'ils ne devaient pas faire la guerre entre eux pour les richesses, mais pour la gloire*. Un païen ne pouvait pas

mieux penser; encore ne peut-on pas dire qu'il pensât ainsi réellement. Démétrius, touché d'une générosité si obligeante, pria sur l'heure les dieux de ne le pas laisser long-temps redevable d'un si grand bienfait à Ptolémée, et de lui fournir une prompte occasion de lui rendre la pareille.

Ptolémée envoya le reste des prisonniers en Égypte pour s'en servir sur la flotte; ensuite il poussa ses conquêtes. Toute la côte de Phénicie se rendit à lui, excepté la ville de Tyr. Il fit parler secrètement à Andronic, qui en était gouverneur, et l'un des plus braves officiers d'Antigone et des plus attachés au service de son maître, pour l'engager à lui remettre la place de bonne grace, et à ne pas l'obliger d'en faire le siége dans les formes. Andronic, qui comptait sur l'attachement des Tyriens pour Antigone, répondit avec fierté, et même avec insulte et mépris pour Ptolémée. Il fut trompé dans ses espérances. La garnison et les habitants le forcèrent de se rendre. Alors il se crut perdu sans ressource, et que rien ne serait capable de faire oublier à un vainqueur l'insolence avec laquelle il avait parlé de lui. Il fut encore ici trompé. Le roi d'Égypte, bien loin d'user de représailles avec le capitaine qui l'avait si indignement insulté, se fit un devoir de se l'attacher par les amitiés qu'il lui témoigna quand il vint pour le saluer.

La perte de la bataille n'abattit point le courage de Démétrius, comme il aurait pu arriver aisément à un jeune prince à qui sa première action avait si mal réussi. Avec la fermeté d'un général consommé dans l'art militaire et accoutumé aux inconstances et aux vicissitudes des armes, il se mit à lever de nouvelles

troupes et à faire de nouveaux préparatifs. Il s'assura des villes et exerça continuellement ses soldats.

Quand Antigone reçut la nouvelle de la perte de cette bataille, il n'en fut pas fort ému, et dit froidement : *Ptolémée a vaincu des jeunes gens, bientôt il combattra contre des hommes.* Ne voulant point rabattre ni arrêter le courage et l'audace de son fils, il ne s'opposa point à la demande qu'il lui fit d'éprouver encore ses forces contre Ptolémée, et il lui en donna la permission.

Peu de temps après, Cilles, lieutenant de Ptolémée, arrive avec une armée très-nombreuse, se tenant bien assuré de chasser de la Syrie Démétrius, qu'il ne regardait qu'avec mépris depuis sa défaite. Mais Démétrius, qui avait su mettre son malheur à profit, et qui en était devenu plus circonspect et plus attentif, tomba sur lui lorsqu'il s'y attendait le moins, le mit en fuite, s'empara de son camp et de tous ses bagages, fit sur lui sept mille prisonniers, le prit et l'arrêta lui-même, et emporta un très-riche butin. Il fut moins touché de la gloire et des richesses que lui apportait sa victoire, que du plaisir de se voir en état de s'acquitter d'une dette à l'égard de son ennemi et de lui rendre le bienfait qu'il en avait reçu. Cependant il ne voulut pas le faire de son autorité; il en écrivit à son père, qui lui permit d'en user comme il le jugerait à propos. Il renvoya donc à Ptolémée Cilles et tous ses amis comblés de magnifiques présents, et avec eux tout le bagage qu'il avait pris. Il est beau de disputer ainsi de générosité avec un ennemi; et c'est une autre disposition encore plus estimable, principalement dans un prince jeune et victorieux, de faire gloire de dé-

An. M. 3693.
Av. J.C. 311.
Diod. l. 19, p. 729.

pendre en tout de son père, et de ne rien faire sans le consulter.

Diod. l. 19, p. 726-728.

Séleucus, après la victoire remportée sur Démétrius près de Gaza, avait obtenu de Ptolémée mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Avec cette petite escorte, il s'en alla dans l'Orient pour tâcher de rentrer dans Babylone. En arrivant à Carres, en Mésopotamie, il engagea, partie de force, partie volontairement, la garnison macédonienne à se joindre à lui. Dès qu'on sut qu'il approchait de Babylone, ses anciens sujets vinrent en grand nombre se ranger sous ses étendards. Il était chéri dans cette province, à cause de la douceur avec laquelle il l'avait gouvernée, et la sévérité d'Antigone y était haïe. On était charmé de son retour, et de l'espérance de le voir rétabli. En arrivant à Babylone il trouva les portes ouvertes, et y fut reçu du peuple avec des acclamations générales. Ceux du parti d'Antigone se retirèrent dans le château. Séleucus, maître de la ville et de l'affection des habitants, s'en saisit bientôt. Il y trouva ses enfants, ses amis et ses domestiques, qu'Antigone y avait retenus prisonniers depuis sa retraite en Égypte.

Il ne fut plus question que de songer à lever une bonne armée pour garder ce qu'il venait de recouvrer. A peine était-il rentré en possession de Babylone, que Nicanor, gouverneur de Médie sous Antigone, se mit en marche pour l'en chasser. Séleucus, en ayant eu avis, passa le Tigre pour aller au-devant de lui. Il le surprit dans un poste désavantageux, attaqua son camp de nuit, et mit toute son armée en déroute. Nicanor fut obligé de s'enfuir avec un petit nombre de ses amis, et de se rendre, en traversant les déserts,

auprès d'Antigone. Toutes ses troupes qui échappèrent à la défaite, soit par dégoût pour le service d'Antigone, ou par la crainte du vainqueur, se jetèrent dans le parti de Séleucus. Il se trouva alors à la tête d'une belle armée, dont il se servit pour s'emparer de la Médie, de la Susiane, et des autres provinces et places du voisinage; et par là il se rendit fort puissant. La douceur de son gouvernement, sa justice, son équité et son humanité pour tous ses sujets, contribuèrent sur-tout à affermir sa puissance. Il sentit quel avantage c'est pour un prince, que de les bien traiter et de s'en faire aimer. Il était arrivé avec une poignée d'hommes : l'amour des peuples lui tint lieu d'armée, et en amassa bientôt une autour de lui, non-seulément très-nombreuse, mais invincible par l'affection qu'elle lui portait.

C'est à cette entrée dans Babylone que commence l'ère fameuse des Séleucides, dont tout l'Orient s'est servi; car païens, juifs, chrétiens, mahométans, tous l'ont employée. Les Juifs l'appellent *l'ère des contrats*, parce que, lorsqu'ils tombèrent sous le gouvernement des rois syro-macédoniens, ils furent obligés de s'en servir dans toutes les dates des contrats et des autres pièces civiles. Les Arabes la nomment *l'ère du bicornu*, désignant par là, selon quelques auteurs, Séleucus[2],

An. M. 3693.
Av. J.C. 311.
(1)

[1] C'est en automne, 312 avant J. C., que les Syro-Macédoniens placent l'ère des Séleucides. Les astronomes chaldéens la mettent en 311. — L.

[2] On pense aussi que cette dénomination fait allusion à Alexandre, que les sculpteurs représentaient avec des *cornes de bélier*, comme fils de Jupiter Ammon : nous savons qu'Alexandre lui-même voulait qu'on le représentât ainsi (Clem. Alexandr. *Coh. ad gentes*, p. 48; Ephippus *ap. Athen.* XIII, p. 537), parce que telle était la manière dont les Égyptiens figuraient leur Jupiter, ainsi que le dit Hérodote (II, 42); et, après sa mort, Alexandre

Appian. de Bell. Syr. p. 124. que les sculpteurs représentaient ordinairement avec deux cornes de bœuf à la tête, parce que ce prince était si fort qu'en prenant un taureau par les cornes il l'arrêtait tout court. Les deux livres des Machabées l'appellent *l'ère du royaume des Grecs*, et tous deux l'emploient dans leurs dates, avec cette différence pourtant, que le premier de ces livres la fait commencer au printemps, et l'autre à l'automne de la même année. Les trente et une années du règne qu'on donne à Séleucus, commencent ici.

Diod. l. 19, p. 729. Antigone était à Célènes en Phrygie lorsqu'il reçut la nouvelle de la victoire que Démétrius son fils avait remportée sur les troupes de Ptolémée. Il partit aussitôt pour la Syrie, afin de tirer de cette victoire tous les avantages qu'elle lui présentait. Il passa le mont Taurus, et joignit son fils, qu'il embrassa étroitement à la première entrevue, versant des larmes de joie et de tendresse. Ptolémée, ne se trouvant pas assez fort pour faire tête aux troupes du père et du fils jointes ensemble, prit le parti de faire démolir les fortifications d'Aco, de Joppé, de Samarie et de Gaza, et de se retirer en Égypte, emportant avec lui presque toutes les richesses du pays, et emmenant aussi un grand nombre des habitants; ainsi toute la Phénicie, la Judée et la Célésyrie retombèrent sous la domination d'Antigone.

Joseph. Antiq. l. 12, c. 1; et contra Apion. l. 1 et 2. Les habitants de ces provinces, qu'emmena Ptolémée, le suivirent plus par choix que par force. Sa douceur naturelle, et la clémence et l'humanité avec laquelle

fut mis au nombre des divinités égyptiennes (Clem. Alex. p. 77; Lucian. *Dial. mort.* XIII, 3). Des médailles d'argent nous offrent la tête d'Alexandre, portant des cornes de bélier. — L.

il avait toujours traité ceux qui s'étaient trouvés sous son gouvernement, leur avait si fort gagné le cœur, qu'ils aimèrent mieux vivre sous sa domination dans un pays étranger, que de demeurer dans le leur propre sous celle d'Antigone, dont ils n'attendaient pas un traitement si doux. Ils étaient encore fortifiés dans cette résolution par les avantages du parti que leur proposait Ptolémée : car, ayant alors le dessein de faire d'Alexandrie la capitale de l'Égypte, il était bien aise d'y attirer des habitants, et il offrait pour cela de beaux priviléges et de grandes immunités : aussi fut-ce là qu'il établit presque tous ceux qui le suivirent dans cette occasion, parmi lesquels il y avait beaucoup de Juifs. Alexandre y en avait déja établi plusieurs; Ptolémée, au retour d'une première expédition, y en avait amené encore un beaucoup plus grand nombre qu'Alexandre : ils y trouvaient un bon pays et une protection puissante. Le bruit de tous ces avantages, qui s'était répandu dans la Judée, avait donné envie à beaucoup d'autres d'aller s'établir à Alexandrie. Comme Alexandre avait accordé aux premiers Juifs qui s'y établirent sous lui les mêmes priviléges qu'aux Macédoniens, Ptolémée avait fait la même chose pour eux : enfin il s'y en jeta un si grand nombre, que le quartier des Juifs à Alexandrie formait presque une ville; plusieurs Samaritains s'y établirent aussi sur le même pied que les Juifs, et y multiplièrent beaucoup.

Antigone, après avoir repris la Syrie, la Phénicie et la Judée sur Ptolémée, envoya Athénée, un de ses généraux, contre les Arabes Nabathéens. C'était un canton de voleurs qui avaient fait plusieurs courses dans les pays dont il venait de faire de nouveau la con- Diod. l. 19, p. 730-733.

quête, et qui en avaient emporté depuis peu un fort gros butin. Leur principale ville était Pétra, ainsi nommée par les Grecs parce qu'elle était sur un roc élevé au milieu d'un pays désert : Athénée s'en était saisi, et de tout le butin qui y était; mais, comme il se retirait, les Arabes l'attaquèrent par surprise, défirent une bonne partie de ses troupes, le tuèrent lui-même, reprirent tout le butin, et rentrèrent dans Pétra, d'où ils écrivirent à Antigone en syriaque une lettre de plaintes sur l'injuste entreprise d'Athénée contre eux. Antigone d'abord la désavoua; mais quand il eut rassemblé ses troupes, il les donna à son fils Démétrius pour aller châtier ces voleurs. Celui-ci, ne pouvant les forcer dans leur retraite, ni reprendre Pétra, se contenta de faire le meilleur traité qu'il put avec eux, et retourna sur ses pas.

An. M. 3693. Av. J.C. 311. Diod. l. 19, p. 735, 736. Plut. in Demetr. p. 891.

Sur l'avis que Nicanor donna à Antigone des succès de Séleucus en Orient, il y envoya son fils Démétrius à la tête d'une armée, pour le chasser de Babylone et reprendre sur lui cette province; et pour lui, il alla vers les côtes de l'Asie Mineure pour s'opposer aux efforts des princes confédérés, dont le pouvoir s'y fortifiait : il ordonna à son fils de l'y revenir trouver dès qu'il aurait exécuté sa commission en Orient. Démétrius, suivant les ordres de son père, prit l'armée à Damas, et la mena du côté de Babylone; et, Séleucus étant alors en Médie, il entra sans opposition dans la ville. Patrocle, à qui Séleucus avait laissé le commandement, ne se trouvant pas assez fort pour résister à Démétrius, s'était retiré avec ses troupes dans les marais, où, à cause des rivières, des canaux et des marécages qui le couvraient, il n'y avait pas moyen d'ap-

procher de lui. En partant de Babylone, il eut soin aussi d'en faire sortir les habitants; ils se sauvèrent tous, les uns de l'autre côté du Tigre, d'autres dans les déserts, et quelques-uns dans des places de sûreté.

Démétrius fit attaquer les châteaux. Il y en avait deux grands à Babylone, avec de bonnes garnisons sur les deux bords opposés de l'Euphrate : il en emporta un, et y mit une garnison de sept mille hommes; l'autre soutint le siége jusqu'au temps qu'Antigone avait ordonné à Démétrius de revenir le joindre. Il laissa donc à Archélaüs, un des principaux officiers de l'armée, mille chevaux et cinq mille fantassins pour continuer ce siége, et emmena le reste de son armée dans l'Asie Mineure pour renforcer Antigone.

Mais, en quittant le pays de Babylone, il le pilla, ce qui fit grand tort aux affaires de son père, et attacha plus que jamais les habitants à Séleucus. Ceux même qui jusque-là avaient été du parti d'Antigone conclurent que ses troupes ne leur auraient jamais tant fait de mal, si elles eussent compté d'y revenir; et, regardant ce pillage comme un acte de désertion et une déclaration formelle qu'il les abandonnait, ils songèrent à s'accommoder avec Séleucus et embrassèrent tout de bon son parti. Ainsi, quand celui-ci revint immédiatement après le départ de Démétrius, il eut bientôt chassé le peu de troupes que ce jeune prince y avait laissées, et repris le château dont elles étaient en possession : après cela il établit si solidement son autorité que rien ne fut plus capable de l'ébranler; aussi est-ce là l'époque où les Babyloniens firent commencer la fondation de son royaume, quoique toutes

les autres nations de l'Asie la missent six mois plus tôt et dans l'année qui précède celle-ci.

Diod. l. 19, p. 739. Plut. in Demetr. p. 892.

Démétrius, en arrivant dans l'Asie-Mineure, fit lever le siége d'Halicarnasse que Ptolémée avait formé; et cet événement fut suivi d'un traité de paix entre les princes confédérés et Antigone. Par ce traité, Cassandre devait avoir le maniement des affaires de la Macédoine, jusqu'à la majorité d'Alexandre, fils de Roxane; Lysimaque, la Thrace; Ptolémée, l'Égypte et les frontières de la Libye et de l'Arabie; Antigone, toute l'Asie: toutes les villes grecques devaient jouir de la liberté. Mais cet accord ne dura guère. Il est étonnant que ces princes, se connaissant si bien, et sachant que de part et d'autre la sainteté des serments n'était employée que pour se tromper mutuellement, espérassent quelque succès d'un moyen si usé et si décrié. A peine ce dernier traité était-il conclu, que chaque parti prétendit qu'il s'y était fait des infractions; et les hostilités recommencèrent. La véritable raison était la grande puissance d'Antigone, qui, s'accroissant tous les jours, devenait trop formidable aux trois autres pour leur permettre de demeurer en repos qu'ils ne l'eussent abattue.

Il était visible qu'ils ne travaillaient tous qu'à leur intérêt particulier, sans songer à la famille d'Alexandre. Mais les Macédoniens commencèrent à se lasser, et à dire qu'il était temps de faire paraître le jeune Alexandre, qui était parvenu à l'âge de quatorze ans, et de le tirer de prison pour lui donner connaissance des affaires. Cassandre, qui aurait vu par là toutes ses espérances ruinées, fit mourir secrètement

le jeune roi avec sa mère Roxane dans le château d'Amphipolis, où il les tenait renfermés depuis quelques années.

Polysperchon, qui gouvernait dans le Péloponnèse, prit cette occasion de se déchaîner par-tout contre Cassandre, et de faire sentir la noirceur de cette action pour le rendre odieux aux Macédoniens et s'en attirer l'affection. Comme il songeait à rentrer dans la Macédoine, dont il avait été chassé par Cassandre, il affectait de paraître fort zélé pour la maison d'Alexandre : et, pour en donner des preuves, il fit venir de Pergame Hercule, autre fils qu'Alexandre avait eu de Barsine veuve de Memnon, qui pouvait alors avoir dix-sept ans; et, s'étant avancé avec une armée contre Cassandre, il proposa aux Macédoniens de le mettre sur le trône. Cassandre en fut effrayé : et, dans une entrevue qu'il eut avec lui, il lui représenta qu'il allait lui-même se donner un maître; qu'il ferait bien mieux de se défaire d'Hercule et de s'emparer de la Grèce, et il lui offrait pour cela son secours. Il n'eut pas de peine à le faire consentir à lui sacrifier ce jeune prince, dans la mort duquel il lui faisait envisager de grands avantages. Ainsi, l'année suivante, Hercule et sa mère eurent le même sort entre ses mains, qu'avaient eu Roxane et son fils entre celles de Cassandre; et ces deux scélérats assassinèrent, chacun à leur tour, un héritier de la couronne afin de la partager entre eux.

An. M. 3694.
Av. J.C. 310.
Diod. l. 20, p. 760, 761, et 766, 767.

An. M. 3695.
Av. J.C. 309.

En effet, comme il ne restait plus de prince de la maison d'Alexandre, chacun d'eux retint son gouvernement en souveraineté, et se sut bon gré de se l'être assuré pour toujours par le meurtre des princes qui

seuls paraissaient y avoir un droit légitime, et d'avoir étouffé dans leur cœur un reste de respect pour la mémoire d'Alexandre leur maître et leur bienfaiteur, qui jusque-là les avait retenus. Qui peut soutenir sans saisissement et sans horreur la vue d'une telle perfidie, si honteuse et si lâche des deux côtés? Mais l'aveuglement est tel de part et d'autre, qu'on se félicite également du succès d'une confédération scélérate, qui se termine à répandre le sang de ses maîtres. Les crimes les plus noirs ne coûtent rien à des ambitieux, pourvu qu'ils les conduisent à leur but.

Diod. l. 20, p. 760. Ptolémée, ayant recommencé la guerre, enleva plusieurs villes à Antigone dans la Cilicie et ailleurs. Démétrius reprit bientôt ce qu'on avait enlevé à son père dans la Cilicie; et les autres généraux d'Antigone eurent le même succès ailleurs contre ceux de Ptolémée, qui n'était pas venu en personne à cette expédition. Il n'y eut que l'île de Cypre, où Ptolémée conserva ses conquêtes; parce qu'en faisant mourir Nicoclès, roi de Paphos, il avait absolument terrassé le parti d'Antigone dans cette île.

Id. ibid. p. 766. Pour se dédommager de ce qu'il venait de perdre dans la Cilicie, il fit une invasion dans la Pamphylie, la Lycie, et quelques autres provinces de la côte de l'Asie Mineure, où il enleva à Antigone plusieurs places.

An. M. 3696. Av J.C. 308. Diod. ibid p. 774. De là, entrant dans la mer Égée, il prit l'île d'Andros; et, passant au continent, il se rendit maître de Sicyone, de Corinthe, et de quelques autres villes.

Id. p. 775. Pendant le séjour qu'il fit dans ces quartiers-là, il lia correspondance avec Cléopatre, sœur d'Alexandre. C'était celle qui avait épousé Alexandre, roi d'Épire.

Depuis la mort de son mari, tué dans les guerres d'Italie, elle était toujours demeurée veuve; et, depuis plusieurs années, elle faisait sa résidence en Lydie. Comme Antigone, maître de cette ville, ne ménageait guère cette princesse, Ptolémée se servit avec habileté de son mécontentement pour l'attirer dans son parti. Il l'invita à le venir trouver, espérant de tirer de sa présence plusieurs avantages contre Antigone. Elle s'était déja mise en chemin; mais le gouverneur de Sardes, l'ayant arrêtée, la ramena, et, peu de temps après, par ordre d'Antigone, il la fit mourir secrètement. Antigone, aussitôt après, vint à Sardes, et fit le procès à toutes les femmes qui avaient été les instruments de ce meurtre et qui y avaient prêté leur ministère.

On voit ici avec surprise et avec admiration combien le bras de Dieu s'était appesanti sur toute la race d'Alexandre, et avec quelle rigueur il en poursuivait les moindres restes et tout ce qui avait eu le malheur d'appartenir à ce fameux conquérant, dont tout l'univers ambitionnait la faveur quelques années auparavant. Une malédiction funeste dévorait toute cette famille, et vengeait sur elle toutes les violences commises par ce prince. Dieu se servait de ses courtisans mêmes, de ses officiers, de ses domestiques, pour exercer la sévérité de ses jugements à la vue de toute la terre, qui recevait ainsi une sorte de réparation de tous les maux qu'Alexandre lui avait faits.

Antigone, ministre et exécuteur de ces ordres pleins de justice du côté de Dieu, n'en était pas moins criminel, parce qu'il ne s'y portait que par des vues d'ambition et de cruauté, dont il sentait lui-même

toute l'horreur, et dont il aurait bien souhaité pouvoir dérober la connaissance aux hommes. Il célébra les funérailles de Cléopâtre avec une magnificence extraordinaire, espérant par tous ces beaux dehors éblouir le public et éviter la haine que cette noire action méritait. Mais une profonde hypocrisie, comme celle-ci, découvre pour l'ordinaire le crime qu'elle veut cacher, et ne peut qu'augmenter la juste horreur qu'on a pour ceux qui en sont les auteurs.

Cette lâche et barbare action n'est pas la seule que commit Antigone. Séleucus et Ptolémée élevaient l'édifice de leur puissance sur la clémence et sur la justice avec lesquelles ils gouvernaient leurs peuples; et ils établirent, par cette voie, des empires durables qui demeurèrent pendant plusieurs générations dans leurs familles. Le caractère d'Antigone était bien différent. Sa maxime était, si quelqu'un faisait obstacle à ses desseins, de s'en défaire sans avoir aucun égard à la justice ni à l'humanité. Aussi, cette force brutale et tyrannique, par laquelle seule il s'était soutenu, venant à lui manquer, il perdit l'empire et la vie.

Quelque sage et modéré que fût le gouvernement de Ptolémée, il ne fut pas à l'abri des révoltes : l'infidélité d'Ophellas, gouverneur de la Libye et de la Cyrénaïque, qui se souleva à peu près dans ce temps-ci, lui donna une juste inquiétude, mais heureusement elle n'eut pas de suite. Cet officier avait d'abord servi sous Alexandre. Après sa mort, il s'était attaché à Ptolémée et l'avait suivi en Égypte. Ptolémée lui avait donné le commandement de l'armée qu'il envoya pour réduire la Libye et la Cyrénaïque, provinces qui lui avaient été accordées, aussi-bien que l'Égypte et l'A-

rabie, par le partage qui se fit de l'empire. Quand ces deux provinces furent soumises, Ptolémée lui en laissa le gouvernement. Ophellas, le voyant trop occupé contre Antigone et Démétrius pour avoir quelque chose à craindre de sa part, s'était rendu indépendant, et était demeuré possesseur tranquille de son usurpation jusqu'à cette année.

Agathocle, roi de Sicile, étant venu en Afrique faire la guerre aux Carthaginois, essaya d'engager Ophellas dans son parti, et lui promit de lui aider à se rendre maître de toute l'Afrique. Ophellas, séduit par une promesse si flatteuse, mena à Agathocle une armée de vingt mille hommes sur les terres des Carthaginois; mais à peine y fut-il arrivé, que le scélérat qui l'y avait attiré se défit de lui et garda son armée. On peut voir dans l'histoire des Carthaginois quel fut le succès de cette noire trahison. Ptolémée, par la mort d'Ophellas, recouvra la Libye et la Cyrénaïque. Ce dernier avait pour femme une Athénienne d'une rare beauté, nommée *Eurydice*, qui était descendue de Miltiade. Après la mort de son mari, elle retourna à Athènes, où Démétrius la vit, l'année d'après, et l'épousa.

An. M. 3697. Av. J.C. 307. Diod. l. 20, p. 777.

Plut. in Demetr. p. 894.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SIXIÈME.

HISTOIRE ANCIENNE

DES PERSES, DES GRECS ET DES MACÉDONIENS.

LIVRE QUINZIÈME.

HISTOIRE D'ALEXANDRE.

HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

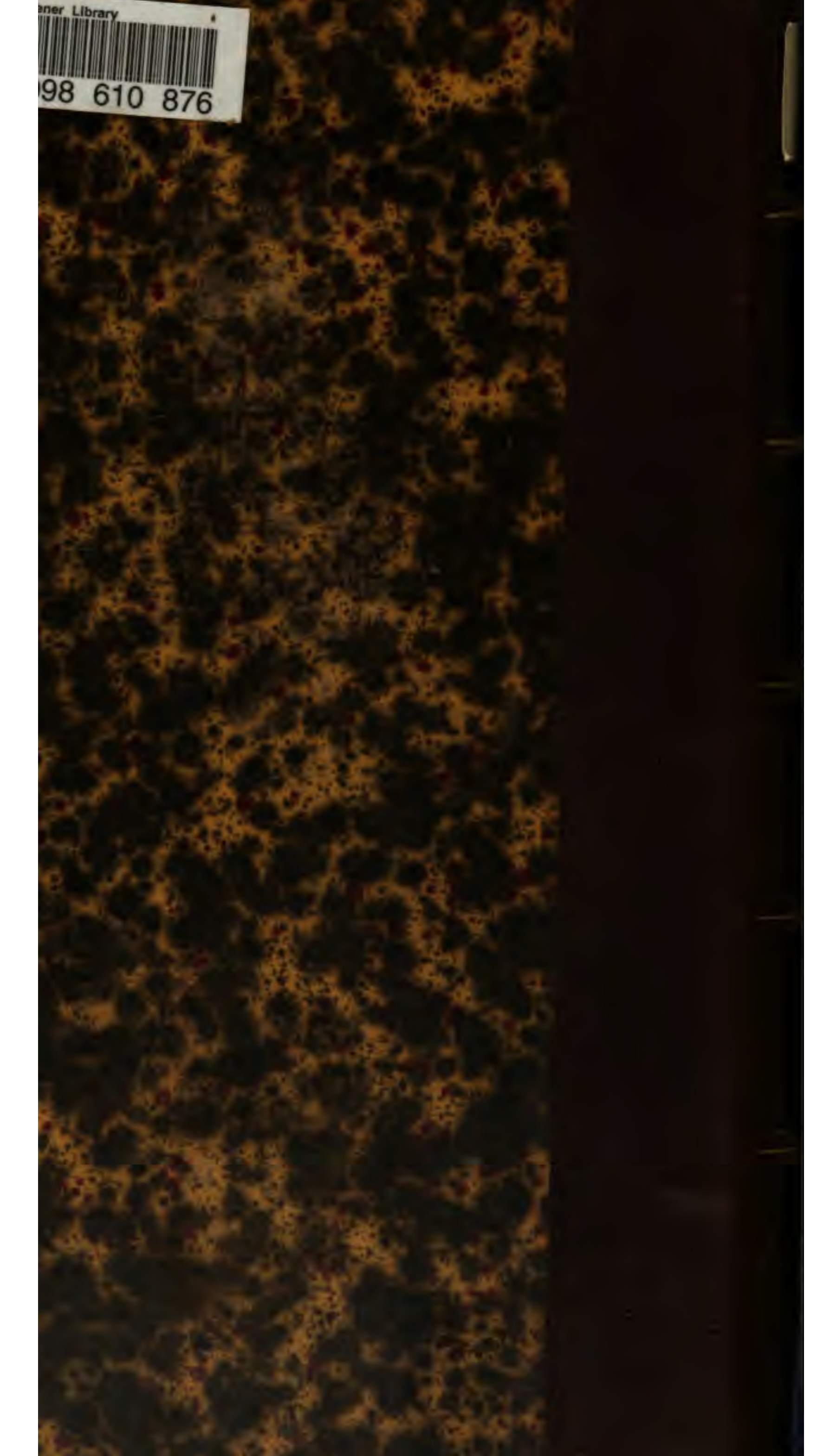
DEPUIS LA MORT DE CE PRINCE JUSQU'A LA BATAILLE D'IPSUS.

LIVRE SEIZIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

X




ener Library
98 610 876